

Les tout et les rien

(Histoire de ma survie dans le monde d'après)

3 avril

Ça fait maintenant un mois que maman est morte.

Ça a commencé comme ça. Je m'apprêtais à me raser. La salle de bain n'était pas encore baignée complètement par la lumière du jour. La semaine débutait. J'avais encore l'esprit tout ensommeillé. L'habituelle routine d'un début de semaine.

J'allais étaler le savon sur mes joues. La radio allumée. Je suis nu devant le lavabo, prêt à l'exécution de la tâche ingrate de l'homme. Des pas précipités dans l'escalier, un vacarme inhabituel à cette heure où d'ordinaire je fais attention à ne pas réveiller les enfants. Amélie est apparue. Elle a laissé la porte ouverte, je m'inquiète vaguement de ma nudité à l'épreuve éventuelle de tout passant devant notre salle de bain. Elle parle vite. Se précipite sur moi. M'enlace de ses bras. Elle répète : « Ton père vient d'appeler. Ta maman est décédée ». Je l'ai tenue longtemps dans mes bras, incapable de rien prononcer, vide, stupéfait, comprenant qu'un monde nouveau était survenu, ne sachant comment réagir. Je bafouillais une demande d'explication. Elle ne savait rien de plus. Mon père venait de constater le décès. Habitué de ce genre de scène il en connaissait l'issue. Il nous avait appelés dans la foulée. Et j'étais là, stupide, avec cet ébranlement qui commençait à secouer le long de mon corps sans que j'en comprenne encore vraiment l'étendue. Incapable de penser. Retenant des larmes que je sentais venir.

La réalité nouvelle s'est instillée dans mon esprit. Elle prit physiquement possession de mon corps. La nouvelle attendue et redoutée était arrivée et je ne savais pas comment la prendre. Amélie me prenait dans ses bras et je restais hébété. Ces premières minutes sans elle, ces premiers instants où elle avait quitté cette terre, ces moments où j'avais conscience de son absence, je les vivais dans un état d'esprit proche de l'apnée, dans une inconscience mêlée à un sentiment de perte qui imprégnait chacune de mes pensées. Amélie me parlait. Je ne comprenais pas ses paroles. Où étais-je dans ces premiers instants où je lui avais survécu ? Dans quel monde étais-je désormais alors qu'elle n'y était plus ? Retenu par elle ou projeté dans une autre vie où pour la première fois elle n'était pas et qui me forçait à vivre sans elle, bien que j'aie l'impression très nette d'avoir déjà vécu beaucoup d'années sans elle et loin d'elle.

Ce n'est pas vrai que tout se vaut. Il y a des moments intenses, des fulgurances, des éclairs qui te figent dans une position et qui te foudroient définitivement parce que tu n'es plus le même après. Tu passes ta vie ignorant que tu es de ton destin, puisque ta vie te détourne de la possibilité de penser. Et puis soudain, il se rappelle à toi. Tu es cloué. Spectateur redevenu conscient de ta finitude, tu es figé, tu es englué dans un présent pulvérisé. Le temps se suspend. Tu n'es plus ce que tu étais un instant plus tôt. Tu as été contraint de devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un qui sait et qui plus jamais ne sera cet ignorant qu'il était. Dans ce continuum du moi dans le temps tu es à la fois le même, mais tu ne seras plus jamais le même qu'un instant plus tôt. Tu es transfiguré. Tu as été percuté dans un autre espace-temps. Tu deviens un réceptacle conscient de l'immensité du monde et de l'infinité du temps. Tu es écrasé par ce qui pèse sur tes épaules, non pas en tant que

mission à accomplir, mais en tant qu'explosion subite de ta conscience et connexion souffrante avec le reste de l'humanité.

Une fracture est venue bouleverser ta vie dont tu devines instantanément qu'elle ne sera radicalement plus ce qu'elle était, et cette fracture, tu en mesures l'importance sans que tu sois encore capable de savoir quelle en seront toutes les conséquences. L'après ne sera plus comme avant. Les joies d'avant sont alourdies. Un poids immense a pulvérisé ton corps. Dans l'immédiateté de l'instant tu sais que tu n'es plus celui que tu étais un instant avant. Tu es devenu un autre, celui qui sait, qui souffre, qui est bouleversé, qui tentera très lentement de se reconstruire. Cet éclair est venu parachever la destruction d'un édifice qui menaçait depuis longtemps de s'effondrer et qui soudainement s'est écroulé, laissant la place à un paysage inconnu.

Le passé d'hier et celui de très longtemps est revenu d'un coup. Les mots. Les visages. Les expressions. Les accidents. Le passé enfoui auquel je ne préférais plus penser. Tout revient. Les deuils ont une fonction de résurgence. L'idée de la fragilité d'une vie, de sa naissance et de son décès, de ceux qui comptent, de ceux que tu ne connais pas et qui auraient pu t'apporter leur chaleur, de tous ceux qui souffrent, l'idée d'une vie trop courte, trop éphémère, trop dure aussi. Ça te pète à la gueule et tu ne peux rien y faire. Tu comprends que la mort s'installe et va te détruire toi aussi petit à petit.

Je suis là, dans les bras de ma chère et tendre, terrassé par la fulgurance de la nouvelle, nu dans cette salle de bain glacée. La froideur du carrelage de la salle de bain se transmet au reste de mon corps. La fenêtre ouverte amène le froid d'un début de matinée de printemps. Je frissonne. Je suis lourd, incapable de bouger, de prendre une décision, de parler, de savoir que faire, de décider, de dire mon choc. Je sais une pression mentale, sourde, frapper mes tempes et troubler ma vue. Je plisse les yeux pour mieux voir. Il faudra tout voir et j'en suis incapable.

Lentement. Très lentement. Je prends une douche. Le savon colle. Ce jour-là il colle, il colle extraordinairement, je m'en souviens. J'ai du mal à le rincer correctement. Ce n'est pas une douche ordinaire. J'ai froid. Même sous l'eau la plus chaude, j'ai froid. J'aurai souvent froid dans les jours qui vont suivre. C'est la douche la plus déplaisante de ma vie. Chez nous, nous avons un rideau de douche assez malaisé à remuer, un rideau marron, ordinaire, opaque. Quand j'ai fini de me laver, je n'ai pas envie de déplacer le rideau. Je veux rester enfermé dans ma bulle, seul, très seul. Tout est lourd. Je ne sais pas le décès de ma mère depuis plus de dix minutes et tout est déjà trop lourd, respirer, marcher, s'adresser à quelqu'un, être d'une autre façon que tourné vers moi-même. Je reste de longues assis dans le bac à douche, l'eau coule sur moi et je ne bouge pas.

Puis tout est allé vite ensuite. Il faut décider comment partir, quels vêtements choisir (Toujours essentiels, les vêtements), comment prévenir les enfants, contacter le travail, vérifier le plein, avoir ses lunettes de soleil pour cacher ses pleurs. Tout est compliqué. Trop.

Gaétan est arrivé. Je suis effondré sur une chaise de la cuisine. Il fond. Je le prends dans mes bras. Des larmes. Des larmes. Un torrent de larmes. Incapable de gérer les larmes de ce fils qui n'en peut plus, je suis hébété, interdit, je n'ai pas de mots qui puisse le consoler, je suis un père indigne. Je ne sais pas ni écouter, ni l'aider à gérer ses émotions. Sa mère s'enquiert de son lycée. Il veut y aller. On ne s'oppose pas. Il sait ce qu'il veut.

Je n'ai ni temps ni le courage de discuter. Je suis déjà dans les préparatifs. Je pars en voiture. Je suppose que mon père aura besoin d'être conduit. Sur la route aussi, tout est lourd. A une station-service, j'appelle Amélie. Elle me dit Thibaud a poussé un cri quand il a appris la nouvelle. Il a fallu parler, beaucoup, expliquer, consoler. Quand elle me détaille la scène, me vient l'idée que ce deuil va lui enlever son caractère enjoué et qu'il aura perdu une petite partie de cette joie enfantine qui faisait notre joie à nous, ses parents. L'enfance se termine un jour ou l'autre. C'est peut-être aujourd'hui pour lui. Je pleure. Mon père me dit que le corps a été enlevé par les pompes funèbres et que nous ne pourrons pas le voir aujourd'hui. Je roule mécaniquement. Je connais la route depuis avant d'être né. Je suis de là-bas pour toujours.

Mon père m'accueille d'une voix faible. Comme ils avaient coutume de le faire quand je venais lors d'une visite sur un jour, il m'offre un petit-déjeuner. Il est pâle. Nous parlons de la montagne de choses à entreprendre. Cela remplit nos silences. Ça évite de parler de celle qui n'est plus et qui, voici quelques heures encore, dormait dans la pièce à côté. Je lâche quelques larmes. Mon père me voit, stupéfait. Il ne sait pas comment faire, face à ce grand fils aux abois qui n'avait pas exprimé une émotion devant lui depuis tellement de temps. Il n'a jamais bien su, comme moi avec mon propre fils. Je sèche rapidement mes pleurs. Et nous recommençons la litanie des choses à faire. Il s'accroche à cette feuille où il a noté toutes les personnes qu'il doit prévenir et qui sont sa bible dans ces premiers instants de préparation. Il met une croix à chaque appel passé, en racontant à peu près la même histoire à chaque fois. Il est rassuré.

La cuisine de mon père est baignée d'un timide soleil d'avril, de ces soleils pas tout à fait printaniers, qui ont encore la pâleur de ceux d'hiver et qui glacent le dos. Je n'aime pas cette cuisine, trop blanche, impersonnelle, propre comme un tombeau, jamais désordonnée comme peuvent l'être ces pièces de vie. Ici, ça ressemble à la mort. J'ai froid. Je ne sais pas comment me réchauffer.

L'après-midi, face à une femme compréhensive dont c'était là le quotidien, au milieu de plaques de marbres et de mots convenus, dans ce magasin de pompes funèbres que jamais je m'étais imaginé fréquenter un jour, nous choisissons un lieu et une date d'obsèques ainsi que les mots pour l'annonce dans le journal (Mon père y tient beaucoup). Le marbrier nous interrompt et nous demande combien de places il faudra prévoir dans le caveau. Simple ? Double ? Combien d'enfants ? Je ne comprends pas bien. Mon père répond que pour lui aussi, il faudra prévoir. Il se tourne vers moi. Je suis sans voix. Je dois comprendre que, sans que cela soit explicitement dit, on vient de me demander si je voulais être enterré auprès de mes parents et s'il devait dès aujourd'hui, prévoir l'espace pour moi et ma sœur et pourquoi pas, ma famille également. Bien sûr, je n'ai jamais envisagé quoi que ce soit pour ce type de choses. Je regarde mon père. Je sens qu'il aimerait bien que je réponde par l'affirmative et que notre repos éternel soit en commun. Mais je sens aussi qu'il ne me le demandera pas et qu'il connaît par avance ma réponse. Il affiche une mine triste. Il est triste depuis le moment où je suis entré chez lui. Je reste interdit. Je ne sais pas quoi répondre à cet homme qui attend ma réponse. Au bout de deux à trois secondes de flottement, réalisant peut-être son indélicatesse, le marbrier conclut tout seul qu'un trou pour deux places suffira. Le professionnalisme, c'est formidable. Enfin, comme si nous n'avions pas tout à fait achevé notre Passion, nous passons dans une pièce sans fenêtre à hauteur d'homme, discrète, sur le côté, où des demi-cercueils coupés le long sont accrochés au mur comme on accroche des tableaux dans une exposition. Un joli stand. Nous devons choisir le nôtre. Mon père vacille. C'en est trop. Sa femme est morte depuis seulement six heures, je suis apparu à ses côtés, et nous sommes à déterminer son

cercueil. Je le soutiens du regard. Je dois lui prendre le bras. Nous attendons quelques secondes qu'il reprenne ses esprits. L'employée attend, patiente, la voix douce, de ces douceurs qui peuvent être insupportables. Nous choisissons parmi les plus simples. Nous devons également choisir les oreillers pour la défunte, dans son repos éternel. Mon père est aux abois. Il recommande d'appeler ma sœur, qui saura mieux que nous en fonction des vêtements qu'elle aura sur elle. Nous échangeons avec elle, elle est dans un train et sans que je me l'explique, connaît par avance ces détails, et nous finissons par opter pour une couleur beige, neutre. L'épreuve est finie. Nous pouvons repartir, non sans avoir entendu la somme coquette à déboursier pour ces services.

L'air s'est réchauffé dehors. Les murs de la petite ville sont recouverts d'une peinture blanche qui entoure des pierres de granit, renvoyant une lumière crue qui me force à plisser les yeux et mettre mes lunettes de soleil. J'ai toujours froid. Nous remontons dans la voiture. Mon père proteste que nous aurions dû prendre sa voiture. Je lui rétorque qu'il vaut mieux pour nous deux que je conduise. Il se tait. Il sait qu'il ne serait pas à l'aise pour conduire, lui qui a pourtant adopté depuis longtemps la religion automobile.

Il nous faut filer à une adresse indiquée par mon père afin de préparer la collation après la sépulture. La tradition. C'est une petite route typique de la région, presque un chemin, un terrain de camping ouvert à l'année, près d'une plage que je connais sur le bout des doigts (J'y ai appris à nager dans des rouleaux énormes). Nous finissons par y arriver après un trajet de nouveau silencieux. C'est au bout du bout. Je n'ai pas hâte. Vingt ans que je ne suis pas venu sur ces terres. Bizarre d'y revenir, et d'y revenir pour cette raison précise. Une vieille femme et sa fille nous accueillent gentiment, simplement, écoutent mon père donner les détails des préparatifs. L'affaire est habituelle ici. On meurt plus qu'on ne naît. Tout sera parfait, du café, du vin, des gâteaux, du lard. On s'attarde à discuter des relations qui connaissaient ma mère, de membres de la famille qui restent, de ceux que je ne connais pas et qui ont peuplé ces terres. Des silences entrecoupent certaines phrases. On ne sait pas très bien comment terminer. Puis on finit par sortir. Il faut bien. Il fait chaud et j'ai froid.

Oriane, ma sœur, est à récupérer à la gare de la ville de mes parents. Il nous faut aller et revenir très vite. Elle veut absolument voir le corps de ma mère dès aujourd'hui avant la fermeture de la chambre funéraire, à 18h30. Elle vient de Marseille et pleurait déjà au téléphone. Je ne l'ai pas vue depuis plusieurs mois. Comment vais-je la retrouver ? Oriane est une femme pratique avec une longue expérience de la souffrance et de la mort. Mais le décès de notre mère l'a fragilisée, je le sens immédiatement. Sur le quai de la gare, elle pleure. Mon père reste stoïque. Il a appris à le rester.

Nous voilà devant l'entrée de la chambre funéraire. C'est le moment. Les fins d'après-midis ont un aspect étrange dans cet ultime bout de Normandie : une luminosité blafarde éclaire des nuages trop nombreux ; un vent d'ouest s'est levé ; je dois mettre une veste chaude face à ce bâtiment qui surplombe la mer, bizarrement jeté à côté d'un lotissement sans âme. Moi qui n'aime que les ciels bleus, je suis au désespoir. Un homme professionnel, la voix mesurée, le maintien solennel, nous accueille. Oui, nous pouvons la voir. Elle n'est pas encore « préparée » mais nous pouvons la voir. Elle est dans la chambre froide. Je refuse d'entrer. Ma sœur comprend. Mon père se raidit mais ne proteste pas. Oriane et mon père s'y engouffrent. On me dit que du café est à disposition. Je reste un long moment seul dans ce hall d'entrée ponctué de plusieurs portes indiquant les noms des morts, avec leurs dates de naissance et de décès. J'attends en regardant la mer à travers un rideau à dentelles.

Ma sœur ressort, visage couvert de larmes mais dans une sorte d'extase où se trouvait une joie mystérieuse pour moi, elle répète en boucle : « C'est elle. C'est vraiment elle. Ils n'ont pas mis beaucoup de maquillage. Ils ont bien fait. Tu vois, ce n'est pas comme d'autres fois que j'ai vues, où ils mettent beaucoup de maquillage ». Elle ajoute que mon père lui a pris le visage et lui a longuement parlé tandis qu'elle restait à l'écart. Elle me décrit de la beauté de son visage et de ses mains, qui sont désormais sans souffrance. Ça la rassure, de savoir qu'elle ne souffre, ça rassure toujours. Elle parle beaucoup. Lui a embrassé le front, lui a caressé les mains. Elle me le répète. Il faut que je le sache tout ce que j'ai refusé de voir et qu'elle veut que je sache. Mon père arrive. Il doit s'asseoir. On s'affaire autour de lui. Des connaissances de mes parents arrivent, prévenues par le bouche-à-oreille. On me les présente. Déjà la foule. Ma sœur sait leur parler, elle les connaît par ouï-dire et sait comment se comporter dans ces événements solennels et hiératiques. Moi je me tiens à l'écart. Je ne vois rien. Je réponds par des onomatopées. Rien de plus que quelques borborygmes assimilables à des mots conventionnels. Silencieux, immobile face à cette sœur si peu connue, je contemple ce spectacle que les jours suivants m'amèneront à revoir. Ils ont plusieurs dans ce hall détestable. Ils se parlent entre eux. J'essaie quelques phrases, des bribes, des lieux communs. Je tente de jeter un pont entre eux et moi. On me reconnaît. On ne nomme en passant. Je suis celui qui vit loin et qui ne vient pas. On me serre la main. On m'embrasse avec une compassion que j'accepte avec résignation. Je me sens inutile dans ce ballet réglé par d'autres que moi, que beaucoup connaissent et qui me semble dépourvu de sens. Je reste stupidement dans ce hall sans avoir la force ou l'audace de fuir. Je m'assieds comme s'assoit un vieux épuisé par ses efforts. Je voudrais qu'on me laisse tranquille.

Je n'imagine pas le corps d'une morte belle ou vraisemblable ou même capable de créer de l'empathie. C'est une morte dont la vie s'est envolée, dont l'apparence correspond plus ou moins à celle que l'on a connu mais qui n'est plus rien qu'une enveloppe charnelle dont l'état de décomposition a commencé à l'instant même où l'étincelle de vie s'est éteinte à l'intérieur. Oriane se trompe quand elle parle de la beauté de ma mère après sa mort. Les efforts des thanatopracteurs pour nous rendre l'aspect d'une morte à celui, rêvé, imaginé, d'un corps doté de vie sont superfétatoires et illusoire. La vie s'est échappée. Le corps n'est plus qu'un réceptacle de cette vie-même voué à se décomposer. Le retenir durant quelques heures manque de sens. Le vrai visage de la mort devrait être fixé dans son réalisme et sa brutalité, sans plus de fuite ou de beauté post-mortem. Un euphémisme de la mort. Un ersatz. Un substitut sociétal.

Les solidarités familiales sont fortes là-bas, au bout de la Normandie. Elles tiennent les gens dans un malström d'habitudes et de bienveillance. Ma mère n'était pas une impératrice dont le visage devait être exposé au peuple. Et pourtant, beaucoup de cousins, d'oncles, de voisins, de collègues viendront contempler de près le corps de cette femme qu'ils ont connue et appréciée. Ils parleront entre eux de ce qu'elle était pour eux. Ils s'émerveilleront de sa gentillesse, de son humour, de son attention. Et ils ne manqueront pas de s'adresser, à nous, la famille, surtout à mon père, leurs pensées respectueuses et parfois, embarrassées. J'ai quitté ce monde. Je sais comment il fonctionne et cela me surprend de voir la solidarité humaine survivre à la violence de notre monde contemporain. J'ai de l'indulgence pour eux, malgré l'absurdité de ces rites. Ils connaissent l'importance de ces cérémonies sociales pour que malgré la fugacité de la vie, malgré l'écroulement des mondes, chacun de nous puisse survivre à ces désastres. Ils sont magnanimes. Et si je ne les ai pas croisés depuis près de trente ans, ils m'accueillent comme un des leurs.

Mon père a deux façons d'exprimer une opinion, je veux vraiment dire ce qu'il pense alors que la plupart du temps il se tait (Ce qui ne signifie qu'il est dépourvu de pensée). Soit lors de crises très courtes, il éructe brutalement un point de vue que nous espérions tous parfois depuis longtemps (C'est la fin d'un long processus qui l'a amené à bouillir), soit il marque une opposition sourde à un nouveau projet ou à une idée proposée par son entourage qui contredit ses propres projets ou ses opinions sur la marche du monde. Cette dernière façon est de loin sa manière la plus commune de dire son opinion : il rétorquera à une idée exprimée qu'il désapprouve par un furtif haussement d'épaule ou une dénégation de la tête, un vague refus marmonné ou une absence de réponse. On comprend alors qu'il n'est pas d'accord et préfère s'en tenir à une option opposée. Il ne s'étalera pas en un long discours. A l'autre de comprendre qu'il ne partage pas son avis ou que l'un des choix est jugé impossible. A l'autre de faire avec cet homme mutique qui se contente d'être là et dont le discours est marqué par la banalité alors que ses opinions ne le sont pas nécessairement.

J'insiste pour qu'il ne se lève par trop tôt le lendemain étant donné sa fatigue. Il me répond que non, il doit y aller et qu'il n'est pas fatigué. Il parle sans me regarder, très vite, avec l'obstination de quelqu'un qui sait ce qu'il veut, qui ne l'exprimera pas mais qui veut que l'on comprenne. Partir au plus vite auprès de sa femme exposée comme un œuvre d'art dans une chambre funéraire, lui parler seul à seul aux heures les plus propices de la journée, accueillir le public qui ne manquera pas d'affluer, c'est ce qu'il veut et le plus rapidement. Donc acte.

Nous prenons deux voitures pour retourner à la chambre funéraire. Oriane tient à mettre autour du cou de ma mère un foulard qu'elle aimait. Un foulard rouge acquis peu de temps après sa mort. Elle veut absolument qu'elle soit accompagnée de cet artifice dans sa dernière demeure. Tu comprends, elle adorait ce foulard. Elle sera plus belle. Elle a l'habitude de toucher des personnes mortes. Un employé est appelé à l'aide. Ils s'y mettront à deux. J'attends au-dehors. Je ne l'ai pas encore vue.

J'entre pour la première fois. Elle est allongée sur une courte estrade recouverte d'un lourd tissu. Les jambes ne sont pas visibles, cachées par une autre bande de tissu. Je plonge mon regard vers ses mains. Ses doigts cabossés, couverts de kystes, ses doigts détruits par des années de maladie sont entrelacés. Reflet de ses années ultimes, de nombreuses phalanges avaient dû être coupées. Quand on voyait ses doigts, ces dernières années, on comprenait. Et pourtant, là, aujourd'hui, ses mains paraissent intactes : bravo l'artiste. Transformation d'années de souffrance en repos plein et entier. Les yeux sont clos ; j'aurais dû y penser, mais cela me surprend. Signe d'une mauvaise circulation chronique, la peau est d'une couleur étrange, violette, irrégulière. Les joues sont creusées. Elles ont été discrètement maquillées. Le visage correspond à celui que j'avais vu une semaine plus tôt, celui d'une femme épuisée, vieillie, qui a tant lutté pendant de nombreuses années et que la mort avait réussi à rattraper. Son dernier baiser dont je ne savais pas que ce serait le dernier : rapide et sec. Que m'avait-elle dit déjà ? Ce devait être un banal conseil de voyage pour mon trajet du retour. Elle n'en pouvait plus, je le sais. Ses yeux étaient posés sur moi comme une mère pourrait attendre de son fils une réponse à ses questions. Des paroles fatiguées. Je n'avais pas de réponse pour elle. En avais-je jamais eu ? Aujourd'hui, devant son cadavre, je ne peux pas me pencher pour lui rendre un dernier baiser. Le baiser aux morts, je ne peux pas. Derrière moi, ma sœur et mon père m'observent, même s'ils discutent avec d'autres. Redoutent-ils une explosion ? Je reste un long moment auprès d'elle. Je me laisse pénétrer de l'odeur étouffante de la mort, des fleurs, d'un parfum de mort, obsédant, visqueux, des visiteurs gonflent dans cette pièce trop petite, fermée. Tout est dans l'excès. Je ferme les yeux. On parle à voix basse. Je touche son vêtement. Je

ne peux pas la toucher, elle. Je croise le regard de mon père. J'entends quelqu'un prononcer mon prénom. Je m'adresserai à elle plus tard. Je sors précipitamment. Dehors, il fait frais. Je marche quelques pas sur le parking. L'océan est à quelques pas. Sa contemplation m'apaise, comme toujours.

C'est idiot d'imaginer sa propre mort ou celle de ses proches. Ça ne se passe jamais comme on l'imagine. Les corps se figent dans une posture qu'on n'espérait pas. Les amis sont absents car ils ont peur eux aussi. Les chagrins sont violents alors qu'on les espérait doux. L'atmosphère est lourde tandis qu'on la voulait joyeuse. On ne voit que du noir là où l'on ne voulait que du blanc. On s'imaginait mourir auprès des vagues d'un océan comme on glisserait de l'état solide à un état liquide indéterminé, sa famille rassemblée autour de soi, et l'on meurt seul dans un lit d'hôpital, froid et standardisé. Si l'on espérait Dieu, on ne voit que la béance aveugle d'une éternité de pierre. La mort est navrante. Et de toute façon il est stupide d'envisager le futur.

Sénèque cite le cas d'un riche citoyen Romain, Pacuvius, qui, pour s'habituer à la mort, organisait un grand banquet funèbre tous les soirs, et à l'issue de chaque fête se faisait porter dans un cercueil sous les pleurs de ses serviteurs et amis. L'amour du destin, l'amor fati, devait rendre le grand saut plus acceptable. Plutarque suggéra à une femme qui avait perdu une fillette de deux ans de penser à l'époque où celle-ci n'était pas née. La ruse était censée délivrer la destinataire du message de sa douleur. Mais qu'on affronte ou qu'on esquivé la mort, celle-ci parvient toujours à te surprendre et au bout du compte. Il n'y a au final que la déception, la solitude, l'angoisse, la souffrance. Se préparer à la mort est inutile. Celle-ci ne s'anticipe pas. On se laisse engourdir par la mort, forcément.

J'ai envie de crier que tout cela n'était qu'un simulacre, un spectacle, un cache-misère et je me tais. La mort est arrivée, brutale, sans espoir de retour. A moi de m'y accoutumer, de force plutôt que de gré. Le corps qui m'est présenté n'est pas celui de ma mère. C'est un assemblage de molécules dont l'étincelle de vie fut bien à celle qui fut ma mère et qui désormais l'a quittée, irrémédiablement. Cet assemblage est retourné à son aspect minéral, rigidifié. Rien ne sert de lui parler, de l'entourer, de la cajoler. J'ai devant moi le vide infini de la non-vie, celui auquel on se confronte sans que l'on en connaisse la raison et sans même qu'il soit nécessaire de la chercher.

Je ne m'oppose à rien, à aucune volonté familiale, à aucune tradition, à aucun regard insistant, à aucune parole qui m'aurait fait hurler en des temps anciens. Je ne réponds rien. Docile, même si je ne doute pas des pensées de ma sœur et de mon père. L'heure n'est pas aux explications. J'accompagne ma sœur dans la préparation de la cérémonie, mon père refusant de quitter la chambre funéraire à la fois pour ne pas s'éloigner de sa femme et pour accueillir les visiteurs. Nous sommes dans une région où la tradition de la visite mortuaire perdure. Mon père a décidé que sa place est là. A nous de préparer la messe. C'est l'occasion de revoir deux cousines perdues de vue et qui nous accompagneront dans ces choix. Les retrouvailles au bord de la route sont sincères. Nous mesurons le temps qui passe. Echangeons des banalités sur ce que nous sommes devenus. Oriane pleure. Nous nous retrouvons vite devant une femme experte en matière de chants religieux et devant un homme faisant office de prêtre qui sera le gardien de la tradition, nous montrant ce qui licite et demandant à lire les textes préparés par les uns et les autres. Je n'ai rien écrit. Je me rabats sur un texte de Job qui au bout de ses souffrances, clame sa certitude de l'existence de Dieu. Un classique de l'occasion. Oriane nous fait la lecture de sa biographie de ma mère. On soumet à

l'imprimatur le texte de Amélie qui remercie ma mère. Et l'on prévoit que nos deux fils allumeront les cierges au début de la cérémonie. On sélectionne à la va-vite les prières et les chants et d'autres intervenants. Derrière l'officiant, une cour de récréation avec des enfants. Je les observe pendant que d'autres s'activent autour des chants. Comme tous les enfants ils sont présents à leur seul jeu de balle. Ils ne sont concentrés que sur leur balle. Ils peuvent être complètement à elle. Ils sont le jeu, complètement. Moi je traverse ces deux jours comme on traverse un brouillard, hors de toute réalité corporelle, flottant, spectateur et acteur d'une pièce qui se joue avec moi et sans moi. Mon corps me pèse. Je flotte et je tombe en même temps. Ramassé, décomposé, pulvérisé dans des milliers de moi épars. Pas de passé non plus. Jeté dans un processus de désintégration du temps. On me parle. On m'interroge. Mes réponses sont de vagues éructations. Je demeure à l'extérieur comme un automate de civilité, j'esquive, je cache, je ne tiens à évoquer mon moi dégingandé. Finissons-en, par pitié.

Je parviens à m'échapper de ce naufrage en prétextant que je dois acheter des vêtements, un pantalon, pour la sépulture. En effet mon père est indigné quand il constate, stupéfait, l'état de celui que je porte (Il a toujours été sourcilieux sur l'aspect vestimentaire et pour l'occasion, je ne me rebelle pas). Je confie donc à Oriane le soin de mon père et continue vers la ville. Je peux être seul, sans aucune des obligations que je me suis imposée depuis la veille au matin, marchand dans ces rues que je connais à peine, groggy par les deux journées que je viens d'affronter plutôt al que bien. Moment de liberté mêlé d'amertume, celui que donnent les victoires teintées d'échec.

Je marche dans les rues de la ville. Ce mouvement répétitif est un acte dénué de sens et constitue ma seule activité possible. Dans une ville que je connais à peine, je n'ai pas de but précis. Je marche, absent à moi-même et aux autres. Les bruits et les mouvements me parviennent en écho. J'avance comme si le film de ma vie depuis deux jours n'existait pas. Je ne parviens pas à rester sur place. Je suis le fleuve. Je m'enfonce dans les vieilles rues brodées de magasins tous uniformes. Je monte au sommet d'une colline où je ne suis jamais allé. Je n'y reste guère plus de quelques secondes. Je dois téléphoner à un cousin afin d'obtenir sa confirmation qu'il accepte de lire un texte pour le lendemain. Il me faut un temps infini afin de composer son numéro. A côté de moi, une grappe de lycéens s'esclaffe. C'est la sortie des cours. Une rivière est proche. Je suis hypnotisée par elle. Le fond est visible, des bancs de poissons la parcourt en tous sens, le vertige s'installe. Je prends mon téléphone afin de couper court. Le cousin me donne immédiatement son accord. La conversation m'est pénible. J'abrège. Amélie veut connaître mon état par SMS. Difficile de résumer en quelques caractères une situation cataclysmique. Je lui fais part de mon désarroi trop rapidement. Elle s'inquiète, obligé.

Les rues de cette ville me sont inconnues. Un passant m'indique où je pourrais trouver un magasin de vêtements masculins qui ne soient pas marqués par trop d'excentricité. Je m'engouffre dans l'un d'eux avec la peur pénible qu'un vendeur ne me déchire les entrailles par ses questions insistantes. De tous temps les magasins de vêtements ont provoqué chez moi un dégoût mêlé d'un sentiment d'angoisse à l'idée de me retrouver dans un lieu fermé à l'éclairage agressif, peuplé de vendeurs/surveillants omniprésents et de clients impatients et bruyants. J'ai rarement une attitude exemplaire dans ces lieux étant donné la surchauffe mentale de mon cerveau lorsque j'y pénètre. Je ne manque donc pas de le regretter à ma sortie. Aujourd'hui je suis seul dans l'échoppe, on me laisse tranquille, les employés ne s'adressent à moi que lorsque je les sollicite pour des problèmes insolubles de taille (Les correspondances de taille EU-US-UK-Brésil-Chine sont un des plus grands

mystères de la modernité). La séance d'essayage est limitée au plus strict nécessaire. Le coup d'œil sur d'éventuels achats supplémentaires contraints est rapide. La décision l'est toute autant. Je me dirige vers la caisse. On m'accueille avec un sourire non-feint. Ouf ! J'ai échappé à la catastrophe la plus effroyable, devoir expliquer mes choix ou pire, être complimenté pour ceux-là. Je ne suis pas resté dans le magasin plus de huit minutes.

Je me réveille le lendemain avec moins d'heures de sommeil que nécessaire. Les parois de l'hôtel bon marché où je loge sont fines, laissant passer des sons non-désirés. Je ne suis pas un bon dormeur non plus et mon agitation intérieure n'est pas de nature à atténuer le phénomène. Ce manque de sommeil m'inquiète alors que le jour fatidique est là. Nous avons convenu avec mon père que je viendrais à la chambre funéraire ce matin avant de repartir chercher Amélie et les enfants. Je pouvais bien rester un peu. J'aurai le temps de faire un aller-retour. Nous sommes sur place très tôt. Personne n'est arrivé. Ma sœur tient à faire des photos de ma mère avant la disparition finale. Elle appelle son mari, nouvellement venu, à l'aide. Ils sont longtemps à l'intérieur. Elle veut garder la mémoire la plus précise du corps de notre mère. Son mari la soutient dans cette épreuve qu'elle s'est imposée. Mon père y reste à nouveau seul. Quand il ressort il se tourne vers moi et m'intime d'y aller en prononçant sèchement mon prénom. J'obéis une fois encore. Je pousse la porte. Il y a tellement de fleurs que certaines ont été mise sur les chaises qui entourent la morte. Une surabondance qui cache l'essentiel, l'adieu définitif, la douleur de la perte. Je suis à ses pieds. De tout son long, son corps est face à moi. Elle pourrait se lever et me parler. Elle dort, c'est l'expression habituelle, et les spectateurs veulent y croire. L'odeur est plus suffocante que la veille. Je ferme les yeux. Je me lance. Dans cet ultime face à face je me dis que je dois lui dire ce que je n'ai pas osé lui avouer avant. Je murmure des mots à peine intelligibles. Personne ne pourrait les comprendre vraiment. Je lui dis que nous avons beaucoup lutté, elle et moi, et qu'on ne sait même plus pourquoi on a lutté, comme deux adversaires qui se combattent depuis trop longtemps. Elle me voulait sous sa coupe et moi, en représailles, je lui échappais à chaque fois. Aucune issue à ce genre d'adversité à part la fin d'un des combattants. Elle avait bien dû un jour m'avouer qu'elle m'aimait. Nous l'avions oublié, voilà tout. Elle attendait de moi des mots qui ne sont pas venus comme j'attendais d'elle des paroles et des actes qui guérissent. Et elle savait que je savais que tout cela ne finirait pas. Je lui imputais mes échecs. Je lui en voulais de n'être pas plus armé pour les déceptions de la vie, elle qui en avait connu tant et qui en ressortait plus défaite à chaque fois. Je voulais une mère courage. Je lui voulais du fait que nous n'étions pas proches, comme un enfant turbulent attend un amour inconditionnel de la part de ses parents. Il était trop tard désormais. Le combat avait pris fin. Les moments ratés restent définitifs. Les absences et les mauvais choix ne pourront plus être réparés. Il fallait accepter de passer à autre chose puisqu'elle m'avait laissé sur le côté de la route tandis qu'elle partait ailleurs. Restent pour moi l'amertume et la mélancolie. Je lui souhaitais bonne chance pour son voyage, si voyage il y avait. Un goupillon était à disposition des visiteurs pour bénir le corps. Je le pris mais le déposai tout de suite, incapable de mimer un geste quelconque avec cet ustensile. Je touchai son bras. A travers le pull léger, je perçus sa froideur cadavérique. Je ne pouvais pas non plus me pencher pour l'embrasser. Je sortis. Je ne la reverrais plus.

L'anéantissement d'un seul peut en anéantir beaucoup. Je sais certains mieux préparés que d'autres à ce genre d'événement, ceux que la mort a frôlé plusieurs fois, ceux que la vie a orienté plus d'une fois vers elle, ceux qui réfléchissent à elle chaque jour nouveau, ceux pour qui le poids de la vie est insupportable et pour qui la mort est une délivrance, ceux que le corps a trahi, ceux qui n'en peuvent plus et n'attendent qu'elle. Mais pour moi, tout heureux de l'existence qui m'a été donné,

cette sensibilité à la mort est une insensibilité à la vie elle-même. Je suis trop jeune encore. C'est une impasse pour le temps que j'ai à passer sur cette terre. Chaque instant est à magnifier, à célébrer, à renforcer dans la manière dont on en apprécie la beauté. Et si la mort survient, la douleur est inévitable.

Amélie et les garçons arrivent à la gare vers treize heures. Le soleil est généreux, exceptionnel en ce début d'avril. C'est un prétexte inespéré pour mettre des lunettes de soleil pour accueillir mes gars. J'attends sur un banc pendant les quelques minutes qui me séparent de l'arrivée du train. Un jeune homme engage la conversation avec une question banale à laquelle je réponds avec le minimum que la civilité exige. Je ne peux pas parler plus. J'aurais envie de m'excuser, mais même ça, je ne peux pas. Leur train arrive. C'est la première fois que je les revoie depuis le coup de fil de l'avant-veille et la tornade qui a suivi. Ils sont beaux, habillés en noir, solennels, placides, un peu intimidé de se retrouver auprès de ce père qui a dû vivre loin d'eux des épreuves et peu sûrs du rôle qu'on attend d'eux. Amélie est d'une beauté lumineuse. Je m'avance vers eux. Ils sont en queue de train. Je me retiens au fur et à mesure que je m'avance vers eux. Les quelques mètres qui me séparent d'eux sont longs à franchir. Un gouffre me paraît me séparer d'eux. Je suis auprès d'eux. Je ne peux pas me retenir de pleurer. Les enfants devinent mes larmes à travers ma voix fendue. L'émotion qui me porte les surprend et les laisse pétrifiés. Je suis heureux de les avoir retrouvés et d'avoir leur présence pour me donner de l'énergie. Je les serre dans mes bras. Je les enlace profondément. Nous marchons sur le quai. Je flotte. J'ai le sentiment très net de survoler le lieu où nous sommes. Alors qu'une pierre me relie à la terre depuis plusieurs jours, je me dédouble dans une sphère éthérée. Où suis-je vraiment ?

Nous approchons à pas lents de l'église. C'est un petit village. Nous sommes nombreux devant l'église sans que cela entrave une quelconque circulation inexistante. En ce début d'après-midi il fait chaud, les vrais Normands s'en plaignent et moi, j'ai froid. Il y a là Eugène, le frère de mon père, sa femme Catherine, et tous leurs enfants, mes cousins ; Bertrand et sa femme Amandine ; mon parrain Jean-Paul et sa femme Charlotte qui nous ont aidé pour la préparation ; et d'autres encore que je n'avais pas vus depuis des années. Ils sont vieillis, burinés, la mine parfois sévère. Je n'ai pas vu qu'eux aussi ont traversé une existence. Des gens reliés entre eux par une femme que nous enterrons aujourd'hui et qui est ma mère. Je note tout de suite que les seuls enfants présents sont mes fils. Etranges, ces réunions où manquent les enfants. Nous échangeons des banalités avant l'arrivée du corbillard. Et tandis que je parle avec plaisir avec ces visages retrouvés, je ne peux m'empêcher d'entendre une musique intérieure qui me rappelle ce que je vais devoir affronter. Ils semblent accomplir cette formalité comme ils en ont accompli des dizaines d'autres dans ce pays où la mort est une vieille connaissance.

Lorsque le corbillard arrive sur le devant de l'église, je devine que ma sœur a pleuré sans discontinuité depuis la mise en bière à laquelle j'ai échappé. Ses retrouvailles avec mes fils se font dans les larmes. Mon père est très ému. Amélie se montre à la hauteur, comme toujours, superbe, digne. Le mari de ma sœur maintient une distance non dénuée de compassion. Il y a un flottement d'émotions qui me met mal à l'aise. Je ne sais pas où me tenir, mal à l'aise dans un rôle qui je déteste. Nous formons le cortège funèbre pour l'entrée dans l'église. Nous nous retrouvons donc en tête puisque c'est la tradition, je suis gêné. Les officiants sont en place. Malgré de courtes hésitations la cérémonie se passe sans accroc. Mes fils sont impressionnés par le cercueil qu'ils doivent éclairer de chaque côté par deux bougies. Leurs gestes sont gauches. L'émotion les étirent.

Je pleure lorsque Amélie dans son texte évoque les petites choses de la vie quotidienne que ma mère a illuminées par sa présence : Gaétan me tient la main droite pour me donner des forces ; ce geste m'émeut ; nous n'avons pas l'habitude de nous témoigner par des gestes forts notre amour, nous le disons. Je m'effondre à la bénédiction du cercueil quand je revois eux amis Rennais qui ont fait le trajet pour assister à cette messe : je voudrais cacher mes larmes ; c'est trop tard ; ils sont auprès de moi. Malgré la température extérieure clémente, il fait froid dans cette église. Et lorsqu'enfin nous sortons, la chaleur nous inonde. Je plaisante avec les deux amis afin de les inviter à la collation qui suit le passage au cimetière en surjouant la qualité des crêpes finistériennes. Nous rions. Ils acceptent de rester.

Voilà où tout cela devait finir. Où une vie s'engloutit. Où commence le souvenir qui peu à peu s'estompera lui aussi. Où ni les gestes ni les paroles n'ont plus de sens dans cet arasement final. Nous sommes face à la béance du trou. Mes fils sont saisis d'effroi. Les officiants prononcent une ultime prière. C'est l'ultime instant. L'assistance retient son souffle. Les employés des pompes funèbres ont préparé des pétales de roses à jeter sur le cercueil. Nous nous exécutons, nous les proches. Ensuite la famille et les amis passent un par un. Quelques-uns ne me reconnaissent pas. On m'adresse de nombreuses condoléances. Je les comprends parfois difficilement, les mots sont dits avec trop d'empressement. Il fait soudain chaud. J'ai envie de partir, de m'éclipser, de disparaître partout ailleurs que là où mon corps, ce traître, me retient. Nous sommes en retrait. Le marbrier attend pour travailler. Il reste encore des pétales à la fin : on nous invite à jeter les dernières. Les pompes funèbres sont parties. Le cimetière se vide. La foule se dissipe lentement, qui se dirige vers la collation. On laissera le marbrier recouvrir seul le cercueil de la terre qu'il vient d'excaver et qui attend sur le côté. Nous allons vers ce goûter commun qui attire de nombreux invités. L'atmosphère est soudain joyeuse. Les voix remplissent la salle éclairée d'un soleil d'été. Les conversations roulent sur les années qui passent et sur les misères du quotidien. Je m'efforce de faire bonne contenance afin de ne pas rompre avec cette sociabilité qui nous maintient vivants. Les traditionnelles crêpes et le café sont servis avec abondance. On passe parfois du français au patois. J'ai le temps de parler à mes amis, ils repartent vite. Cet après-midi s'éternise comme une fête qui n'en finirait pas. Nous restons quelques-uns à aider les deux femmes qui nous ont accueillis.

Elle n'était plus avec nous. Nous étions ses survivants, nous tous qui étions dans cette église dans cet après-midi de printemps. Nous l'avions connu avant. Nous devons maintenant gérer un passé qui ne reviendrait pas, un passé qui nous retient dans un présent englué. La vie d'après est moins légère. Je repense à des images d'antan, belles ou moches, des chromos antiques un peu trop beaux. Les résurgences, les soubresauts, les tremblements, les métastases du passé affluent. J'aurais pu aussi parler de mes moments heureux d'enfance, de mes lieux de bonheur ou de tension, de mes moments intenses, de ce qui m'a fait moi, unique, puisque je suis le seul à être composé de ces milliers d'instantanés incrustés en moi. Trop tôt ou trop tard. C'est maintenant que débute la vie post-mortem.

L'étrangeté au monde

Vers mes dix ans, mes parents ont accédé à l'une de mes demandes les plus pressantes, synonymes pour moi de liberté : aller en colonies de vacances. A cette époque je commençais à me lasser de ces

vacances d'été qui n'étaient la promesse de rien, sinon d'un long ennui. J'avais moi-même choisi le lieu, un village au bord de mer sur la façade Atlantique. J'étais excité. J'allais goûter enfin aux joies de l'autonomie, loin d'un cercle familial dont je commençais à deviner l'étroitesse. Les premiers jours passèrent dans l'euphorie des découvertes d'une vie collective. Je goutais le début de la liberté à travers une autonomie maîtrisée. J'aimais tout, l'ambiance décontractée, le contact de la mer, les jeux qui n'en finissaient pas, la possibilité de se livrer à ce que l'on aimait sans contrainte extérieure, juste par le choix que l'on pouvait assumer. J'étais aux anges. Je découvrais un monde et j'étais volontaire pour goûter à tout. Puis, un jour, j'entendis pour la première fois sonner ce nom « Mannequin » alors que je montais un escalier. Un garçon l'avait murmuré à mon passage. « Mannequin ». Je continuai comme si je n'avais rien entendu, devinant qu'il se passait quelque chose à mon propos. Je pris conscience très vite que ce nom m'était destiné. Il se répandit dans tout l'établissement. Chacun finit par me désigner par ce surnom. Je demandai pourquoi une telle appellation à celui qui paraissait avoir trouvé la mienne. « Je sais pas. Tout le monde a surnom, ici. Et puis, toi, t'es bizarre. T'es pas comme les autres. On dirait un mannequin » En le questionnant encore, je compris qu'il ne voulait pas dire mannequin à plasticité parfaite (Mes rêves s'écroulaient), mais mannequin des magasins, à la forme étrange, sans âme, fixé dans une posture immuable, celui que des magasins de vêtements s'obstinent encore à mettre dans leurs vitrines. Il me trouvait sans réaction, comme un mannequin, quoi. J'étais devenu la cible des moqueries et des remarques blessantes. Alors que je pensais être comme tout le monde, ce tout le monde me faisait remarquer que je n'étais pas comme lui. Ce fut un choc. La fin de ces vacances fut pénible. Je craignais à chaque fois que je rencontrais un groupe d'être affublé de ce nom infamant. Je pris alors l'habitude d'être seul. Moi qui avais adoré la collectivité, je me retrouvais tout à coup rejeté dans la solitude. Le restant du séjour fut long, douloureux. Je tâchais d'anticiper chaque réaction de mes coreligionnaires, ayant développé avec une vitesse extraordinaire la capacité des dominés à éviter l'oppression des dominants, même quand ceux-ci s'avèrent parfois aussi dominés par ailleurs. Mannequin, mannequin, des cris de bêtes, j'avais l'impression d'entendre ce mot niché à chaque endroit de la colonie. J'en rêvais la nuit. Je ne colportais pas ce surnom en dehors de ce lieu de vacances et l'affaire fut naturellement étouffée, mais quarante ans plus tard, je garde un souvenir net de ces passages à travers la foule quand d'autres me regardaient avec un air entendu. J'avais quelque chose.

Mon enfance fut ballotée entre différents endroits. Chaque fois, il me fallait m'accommoder d'un nouvel appartement, d'une nouvelle école et de nouveaux camarades qui avaient leur passé à eux, leur mode de fonctionnement, leurs références communes. Vers les 14 ans je devais arriver dans la cour d'un collège nouveau. Je longuais les murs des maisons qui précédaient celui-ci en ralentissant à chaque pas, redoutant le surgissement d'un regard hostile. J'entrai très lentement dans la cour, une cour exigüe, avec des murs de plâtres salis par les années, des poteaux réguliers soutenant ce fac-similé d'une prison. Peu de collégiens se trouvaient dans la cour à cette heure-là. Je ne savais pas où aller. Je regardais autour de moi. Le ciel était chargé, comme dans ces coins au bord de mer. Résolu à attendre, je déposai mon sac à mes pieds. C'est là qu'un déferlement d'une horde de gamins criards s'abattit sur la cour. Ils venaient d'un bâtiment en préfabriqué situé au fond de l'établissement. Ils déferlaient comme des animaux en furie, pressés de sortir, hargneux de retrouver leur liberté, vorace comme des ogres sortis de leur cage. Certains passèrent à côté de moi sans me voir. D'autres s'attardèrent autour de moi, commentant mon apparence, mon sac, ma taille, mon allure générale. Personne ne se gênait devant moi puisque j'étais un objet jeté à leur

contemplation. On me disait trop maigre, ou trop grand, ou pas assez d'ici, ce qui est considérable à cet âge. Je ne devais pas réagir, j'eus sans doute contredit un usage de la horde si j'avais une quelconque réaction, j'en acceptais les rites d'initiation pour y être inclus plus tard. J'acceptais tout, le temps d'un humiliant passage en revue. Je savais que cela ne pouvait pas durer. Il me faudrait un patient travail de conviction, de réaction dosée, d'affirmation patiente de soi pour qu'ils m'acceptent, ceux-là ou d'autres peu importe, mais que je sois reconnu à l'intérieur d'un groupe dans lequel je pouvais me mouvoir docilement.

D'autres épisodes furent nécessaires pour que je comprenne enfin que j'étais comme un étranger parmi les étrangers. J'ai la compréhension lente. Je n'avais pas une conscience immédiate de cette relation unique de moi avec le reste du monde. Je baignais dans le bain euphorisant de l'enfance où ma conscience était endormie dans le magma informe de l'inconscience sécurisante. Ce furent les surgissements du monde qui eurent raison de mon innocence naturelle et provoquèrent un effondrement irrémédiable. Alors que moi, je me croyais identique à tout autre, dans une sorte de clonage à l'infini de l'humanité, les autres me dirent clairement que non, pour eux, je n'étais des leurs puisque j'étais un être à part, comme chacun d'eux l'était tout autant de chacun des autres. Il me semblait que dans mon cas, c'était avec une intensité décuplée (On a toujours tendance à envisager son cas comme plus gravissime qu'il n'est en réalité) et que la douleur née de cette découverte allait m'emporter puisque je saurai survivre à cette rupture fracassante. J'étais donc au désespoir lorsque je pris conscience de l'unicité de mon moi et de sa radicale différence avec tous les autres mois. Je quittais le magma de l'enfance pour rejoindre une île d'où je ne pouvais plus sortir à jamais. J'ai le genre de cerveau qui ne prend pas en compte la totalité de la réalité avant de prendre une décision et qui entraîne son possesseur dans une cascade d'accidents évitables. D'autres ont tout compris à peine sortis de l'enfance, ce sont les écorchés de la vie, les génies, les prodiges, ceux qui savent bien avant les autres et gardent leur secret pour eux ou le clament haut et fort, au risque de ne pas être entendus. Je n'étais pas de ceux-là. Cette succession d'incidents qui ouvrirent ma conscience constitue néanmoins une expérience atroce. Avais-je besoin d'expérimenter cette souffrance évitable ? Devais-je souffrir invariablement pour comprendre dans ma chair ce que beaucoup avaient compris depuis des temps immémoriaux ? N'était-ce pas une vengeance d'un ennemi invisible que de me faire souffrir comme si j'étais dans un cercle infernal duquel personne ne pourrait réchapper ? Je devais vivre le restant de mes jours avec cette découverte vertigineuse.

Bêtement je cherche dans les glorieux philosophes du passé un éclairage, un angle, une technique, une phrase qui puisse me sortir de ce marasme et déclencher la renaissance. Camus avec son *Etranger*, en qui j'ai cherché un double, décrit bien la distance infinie qui nous sépare chacun de nous de tous nos semblables sur cette terre et combien cette distance bloque de manière prévisible toute communication entre les humains, jusqu'à aboutir à une incommunication consubstantielle, une vide intergalactique entre moi et tous les autres. Mais il décrit une machine plutôt qu'un être humain. Son *Meursault* est un exercice de style, une théorie appliquée en littérature qui ne marche pas. Elle bute sur les sensations, sur l'infinité des signaux qui nous sont envoyés et dont se coupe le héros. *Meursault* est un théorème qui en tant que modèle, ne décrit qu'une infime partie de la vie, même s'il le fait rigoureusement bien. Les stoïciens également, obsédés qu'ils sont par la contemplation du vide de la mort, se forgent une attitude, une contrainte qu'ils s'imposent à eux-mêmes. La tension est forte, la position intenable. Ils impriment à leur esprit et à leur corps la marque de leur volonté afin de faire plier ceux-ci, mais la vie déborde là encore de ce cadre. Elle

foisonne partout. Elle prolifère en dehors de leurs exercices mentaux. Elle s'insinue dans les moindres recoins jusqu'à infiltrer le mur de leur volonté et ruiner leurs efforts. Les épicuriens ne sont guère mieux, qui considèrent la vie comme un fruit délicieux alors qu'il est vieux, pourri, et sans saveur.

Lorsque j'arrivai pour la première fois à Damas, le Damas d'avant cette guerre horrible, celui d'une beauté éblouissante, une chose me frappa énormément : pour la première fois de ma vie, j'étais analphabète. Moi qui aimais par-dessus les mots, j'étais incapable de déchiffrer la moindre affiche le long du parcours entre l'aéroport et la ville. Privé de la moindre connaissance de l'arabe, il m'était impossible de décrypter le moindre mot, même de la manière la plus basique. J'avais déjà voyagé dans d'autres pays dont je ne maîtrisais pas la langue, mais étant donné que j'avais affaire à des langues dont l'écriture était en lettres latines, je pouvais peu ou prou m'y retrouver. Ici, la totalité de la graphie était différente : les sons m'étaient étrangers, les lettres m'échappaient, je n'avais plus rien à me raccrocher, un malaise m'envahit. Derrière les vitres de ce taxi brinquebalant qui m'amenait de l'aéroport au centre de la ville, j'étais déjà un passant qui avait établi une limite physique entre moi et le pays auquel je rendais visite. Le véhicule introduisait cette distance qui me faisait peur entre moi et l'incroyable diversité des mondes humanoïdes. Cette incapacité de lire introduisait une dimension nouvelle : ce nouveau monde se montrait réfractaire à ce que je puisse, moi, le décrypter. Il se déroba à mon entendement. Et si j'avais beaucoup voyagé je n'avais pas encore éprouvé véritablement cette sensation de malaise devant un monde que je ne peux analyser, qui fuit devant chacune de mes tentatives pour l'appréhender. Comme devant certains tableaux qui échappent à ma connaissance très restreinte de l'art, je n'avais aucune clef pour comprendre cet univers étrange. Et je n'avais aucune idée de la manière de retrouver un fil qui aurait pu calmer ma panique mentale. Cette étrangeté au monde que j'avais ressenti des milliers de fois, même dans mon propre pays, s'était aggravée d'une dimension supplémentaire qui me prenait au cœur du système que j'avais établi depuis toujours pour comprendre ce qui m'entourait et qui n'était plus envisageable ici : le langage qui me servait tout de même de médiateur, de système apaisant entre mes angoisses et le monde puisque par lui, je tâchais de comprendre ce que mes pauvres neurones s'avéraient incapables d'appréhender. Un gouffre supplémentaire s'ouvrait devant moi. La gentillesse du conducteur de taxi n'y faisait rien, le vertige s'installait en moi, l'angoisse montait au vu de ce macrocosme qui s'évertuait à se dérober. La langue ne m'était plus d'aucun secours. Plus rien n'était désormais certain. Il me fallait reconstruire une nouvelle relation. Je n'étais pas certain de bien vivre les quelques semaines que je devais passer dans ce pays.

L'étrangeté au monde, volontaire ou pas, n'est pas un problème de notre conscience seule. C'est un engagement de notre corps tout entier, avec ses coups passés, avec son optimisme ou son pessimisme, avec les déformations de sa conscience, unique à chacun. Je suis une parcelle de cette infinité d'humanité de l'univers et je suis indéfectiblement différent des uns et des autres. Comprendre, affronter, aimer, pouvoir se projeter dans un moi autre que le mien, voilà qui réclame beaucoup de patience. La tentation du repli est grande. Le découragement peut survenir comme un tsunami. Face à un mirage permanent de ma relation au monde je suis désemparé : plus on s'approche de lui, plus il s'éloigne ; la distance qui me sépare de mon plus grand amour est infinie. Mes enfants, ceux que j'ai tenu dès leur naissance dans mes bras, ceux que j'ai accompagné dans leur découverte progressive de ce qui les entoure, ceux que j'ai aimé à la folie au point d'être rempli de cette folie, ces enfants sont maintenant d'autres personnes que je ne comprends plus complètement et de moins en moins en fur et à mesure qu'ils grandiront. Mes amis que j'ai choisis

avec amour comme étant des réceptacles de nos pensées les plus intimes, mes amis aussi se situent à une distance très grande de moi, une distance qui peut se révéler insurmontable. Le monde est étrange et il le restera jusqu'à ce que je sois déposé dans un cercueil. Je peux élaborer des théories qui peuvent me faire saisir dans une certaine mesure la sociologie des foules, la psychologie enfantine, l'alignement des planètes en fonction de la saison ou la généalogie de l'idée de conscience en Europe occidentale, la somme de ces connaissances ne pourra me faire comprendre qu'imparfaitement que je suis unique dans un corps et que ce corps a établi de facto une distance entre lui et le reste dès lors qu'il a surgi du ventre de sa mère. L'ipséité de mon individualité est constitutive de ma différence radicale avec le reste de l'humanité. Ce qui ne veut pas dire que je suis absolument seul : les occasions de convivialité sont infinies ; l'attachement sentimental est un puissant contrepoison. C'est la prise de conscience de l'étrangeté du monde qui peut être soudaine et peut affaiblir le plus redoutable molosse. Le problème est de savoir comment survivre à cette prise de conscience, comment entrer en interaction avec le visible alors que je viens de découvrir qu'il ne veut pas de moi, qu'il peut être indifférent à moi ou hostile ou empathique. Le chemin de reconstruction de soi est semé d'embûches pour parvenir à nouveau à maintenir un équilibre qui s'est rompu sous le poids de cette révélation. L'étrangeté au monde est un sentiment que je ne peux abolir, c'est une petite musique qui se fait toujours entendre, elle s'insinue dans chaque sensation, elle pourrait chaque instant que je pourrais vivre pleinement mais qui de ce fait, manque de cette pureté que je recherche.

Dans sa « Dolce vita », Federico Fellini se joue de nous, spectateurs passifs de son opéra cinématographique. Il nous donne à voir une Rome décadente, nocturne, joyeuse et désespérée. Cependant nous autres ne voyons cette Italie de la fête qu'à travers les yeux d'un seul homme, Marcello Mastroianni, le double de Federico, son frère de cinéma. Dès lors, Fellini nous place non seulement dans la situation de voyeurs, mais également la position de celles et ceux qui observent cette Rome de la nuit avec une distance impossible à combler. Il met entre nous et ses personnages un médiateur qui finit par représenter un obstacle en même temps qu'un introducteur à une cosmogonie personnelle. Le Maestro illumine nos yeux comme un fieffé prestidigitateur nous montre ses tours alors qu'il est interdit de toucher à ses objets qui doivent rester à distance. Celui qui dirige les opérations, c'est lui et lui seul. Il projette à l'écran son univers mental, à lui-même et aux autres déjà inaccessible, et encore plus intouchable parce qu'ils ne sont que des personnages projetés sur un écran. Avec Federico, le cinéma est plus que jamais la matérialisation de l'impossible rétrécissement de l'écart de notre moi avec celui des autres. Le seul réalisateur à avoir su magnifier cet idéal est bien Woody Allen dans « La rose pourpre du Caire », où le héros admiré par une spectatrice descend de l'écran et rejoint son admiratrice. Rêve et réalité se rejoignent. La romance abolie la distance. Fusion des corps, fusion des perceptions, même si là encore, nous sommes nous, spectateurs d'une spectatrice qui vit cette fusion imaginaire.

Il y a une impuissance constitutive de la part des enquêteurs d'opinions à pouvoir représenter cette diversité infinie des relations de chacun avec l'infini des autres. Voilà quelque temps, les catégories socio-professionnelles, le lieu d'habitation, le niveau de revenus, ou celui des diplômes de chacun suffisait pour que l'on puisse deviner les opinions politiques, les habitudes de consommation, les émissions visualisées à la télévision, jusqu'au nombre de rapports sexuels mensuels (Enfin c'était l'opinion de ceux qui sondaient l'opinion, pensant ainsi justifier leur métier). Depuis quelques décennies cette pensée magique a volé en éclat. Les pratiques, les opinions, les revendications se sont multipliées de sorte que les identités se sont dépolarisées et se sont

reconstitué au gré des histoires de chacun, des rencontres, des envies, des voyages, de l'influence d'une culture déterritorialisée. On peut être cadre d'origine maghrébine, homosexuel, vivant à la campagne, et voter pour des partis qui se réclament d'un retour à un passé magnifié. De même on peut vivre en plein centre-ville, être pauvre et vivre pleinement sa vie à travers des expériences alternatives, tout en s'abstenant quant à l'offre politique, mais militer localement très intensément. Il ne s'agit pas d'un consumérisme assumé de notre société, plutôt d'une relation unique que chacun tente d'établir avec un inconnu immense. L'unicité de cette relation est difficile à saisir. Les vieux schémas ne s'appliquent plus puisque cette relation unique assumée est une relation essentiellement autonome de tout pouvoir et qui entend s'en détacher pour aller vers une pratique personnelle. Enfin l'on ne peut que se réjouir que de cette souffrance d'une relation lointaine avec ce monde, naissent des projets de vie individuels, heureux, multiples, libertaires, parfois indéterminés ou inachevés, s'inscrivant dans un univers en recomposition constante.

Les astrophysiciens expliquent dans les millièmes de secondes qui précèdent le big-bang, la température de ce gigantesque amas à partir duquel l'univers allait naître atteignit des millions de degrés. A de tels niveaux de chaleur, des forces réputées très fortes, mais sur de très courtes distances, sont pulvérisées. La matière se recompose très rapidement. De nouveaux agencements, qui normalement ne devaient pas apparaître, parviennent à surgir. De même le refroidissement très rapide qui suivra cette élévation de température permettra à ces nouveaux composés qui « normalement » ne devaient pas se créer de survivre. Dès lors, une variété insoupçonnée d'éléments font leur apparition, qui eux même permettront, en se décomposant et se recomposant, l'expression d'une multiplicité que l'unité d'avant le big-bang ne pouvait pas laisser présager. De cette uniformité est née une incroyable diversité qui fait de chaque espèce un ensemble d'individus différent de tous les autres, et de chaque individu à l'intérieur de son espèce, un individu radicalement différent de tous ses congénères. Je suis coïncé par cette différence ontologique. Une solitude existentielle qui m'éloigne des autres puisque biologiquement, physiquement, philosophique, historiquement, je ne suis pas les autres et les autres ne sont pas moi. Les autres même ne sont qu'une parcelle de l'univers qui ne se montre à moi que sous une forme énigmatique indéchiffrable. Et pourtant, tout me relie à eux sans que ce lien puisse être autre chose qu'une passerelle entre deux univers éloignés

Que voit, qu'entend, que sent un bébé durant les premiers mois de sa vie ? Des sons inconnus, des objets étranges, des visages à la forme inconnue. Il découvre avec étonnement une nature insoupçonnée, il maîtrise peu à peu cette bizarrerie nouvelle pour lui, il l'appréhende sans a priori, il ignore, c'est tout. Un froncement de sourcil indique parfois son incompréhension. Et pourtant, par ce phénomène d'apprentissage, par l'amour que d'autres lui porteront et qui portera ses découvertes, cet environnement fera partie de lui, il aura intégré ce royaume dans sa représentation mentale. Et parallèlement à la mise en œuvre de ses fulgurantes capacités d'adaptation, il se fige, il se fixe dans des représentations, son expérience restreinte de la réalité nourrit des schémas qui ne pourront aboutir à englober la totalité de l'univers. L'apprentissage est une coupure puisque c'est une interprétation du monde unique à celui qui la réalise. Puisque je suis contraint par mes capacités et puisque je dois ma survie à ces mêmes limites, les habitudes que je mets en place forgent en moi une architecture mentale qui n'est qu'une interprétation de la réalité et qui m'éloigne d'elle, tout en m'en rapprochant. L'entendement est un balancier entre moi et le monde. Appréhender la réalité me rend celle-ci compréhensible, donc malléable à ma compréhension, mais en même temps, ce même phénomène m'éloigne de cette même réalité. Je me fige dans des interprétations nécessairement incomplètes.

Vermeer, lui, est le maître du temps suspendu, de l'instant fixé pour l'éternité. Une vue de Delft, et devant nous, s'étale un port plus vrai que nature dans une ville hollandaise voici près de quatre siècles. Il est 7h10 jusque la fin des temps dans ce port dégagé de tout navire, noyé dans un soleil d'été, avec un petit pan de mur jaune. A partir d'un lieu minutieusement décrit, il feint de nous montrer une réalité qu'il a mise plusieurs mois à rendre sur sa toile, choisissant chacun des éléments mouvants du tableau avec précision. Les toiles du Maître sont des reconstitutions imaginaires, des jeux avec la réalité, qui, sans être celle que l'on nous montre, n'en est pas moins une facette réelle. Plonger dans un tableau de Vermeer, c'est comprendre que cette terre possède de multiples facettes échappant à notre intelligence. Et si le peintre fait mine d'en choisir une, c'est pour nous indiquer qu'il existe une énigme: ce qui nous est montré n'est pas ce que signifie Vermeer, ce n'est pas la réalité, cela échappe même à son créateur, c'est un mélange de fiction, de réalité, de désirs et de contraintes, d'envol et d'apathie. Ce peintre d'une infinie délicatesse nous parle d'une réalité qui échappe à notre entendement, d'une vue de l'esprit qui s'étale en une profusion de couleurs et d'épaisseur qui obscurcit plus encore notre compréhension. L'énigme de notre présence au monde éclate chez lui au cœur d'une toile limpide. On pourrait croire que Vermeer est la peintre de l'intellectualité, celui qui analyse, dissèque et retranscrit sur une toile, dans un livre ou sur la scène d'un théâtre, le résultat de ces pensées, figeant dans un instant l'immensité du drame humain. Vermeer peint la banalité et il en déduit comment cette simplicité est multiple. Ce faisant, il nous laisse deviner combien limité est notre lucidité. Il retourne au spectateur l'image de la finitude de son intelligence. La contemplation de Vermeer nous rend incomplets.

La beauté transcende. Kierkegaard pensait que l'art, provoquant l'extase, était le seul remède à l'angoisse consécutive à l'exercice de notre liberté. La tension entre le singulier de notre existence vécue et l'ensemble des possibles ne se résolvait pour lui que dans l'extase artistique. Un certain passage, très haut, suspendu en l'air, de *l'Allemande* de la première suite pour violoncelle de Bach provoque chez moi cette ivresse des sommets. Ce ne sont que quelques notes, un court passage, mais il y a là un moment d'éternité. Doué pour retrouver des chefs-d'œuvre oubliés, Jordi Savall les transfigure et atteint cette grâce subtile des musiques sublimes. Le *Stabat Mater* de Vivaldi possède également cette propriété. Idem pour certains morceaux de rock qui commencent lentement, d'une manière aérienne, et se termine dans un vaste ensemble de guitares, de batteries, de claviers, de trompette. La difficulté est de sélectionner exactement le bon morceau pour le bon moment, en fonction du parcours, de la météo, de l'humeur. La lecture de Proust s'étale sur des jours et des jours enroulés dans une langue longue et précieuse, des jours de volupté, allongé dans un hamac au soleil de l'été, la garantie d'un bonheur reposant. Stefan Zweig ou Joseph Roth possèdent aussi cette force de l'art qui perce à jour une infime partie du mystère de l'univers et en restitue la grâce.

L'étrangeté au monde, c'est ce que décrivent à longueur de pages Calvino, Rilke, Woolf, Céline, et bien sûr, Proust. C'est un voile d'incompréhension jeté entre moi et la réalité. C'est l'angoisse de l'être humain face à une modernité qui lui échappe. C'est le dépérissement de l'âme face aux villes gigantesques, tragiques, solitaires, aux usines inhumaines, aux familles pulvérisées par la modernité sociale, à des rêves réduits à une planète en feu. Les Anciens n'avaient pas ce sentiment avec l'acuité des Modernes puisqu'ils vivaient peu ou prou dans un environnement statique, proche d'une nature reconfortante. Comment affronter la totalité des bouleversements que nous subissons depuis bientôt trois siècles ? Comment tenir debout sur un sol qui se dérobe constamment à nos pieds ? Un sentiment d'urgence s'est emparé de nos contemporains. Dans une vie allongée de plusieurs dizaines d'années nous devons affronter mille révolutions qui peuvent nous rendre

illisible le monde. Pauvres êtres humains projetés dans un chambardement incessant : nous avons lancé à une vitesse folle une machine et nous ne savons plus comment l'arrêter. La plupart de nos enfants exerceront un métier qui n'existe pas encore et qui surgira au gré des inventions ou des besoins futurs. La planète dans un siècle sera radicalement différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il s'est produit depuis la fin de la seconde guerre mondiale bien plus de découvertes qu'entre le début de l'écriture et cette même guerre. L'accélération des rythmes technologiques, la rapidité de nos vies, nous ne pouvons plus y faire face : l'angoisse est inéluctable et irrémédiable.

Certains auraient toutes les raisons de se réjouir de notre incompréhension comme un triomphe de leurs thèses, s'ils n'avaient une prédilection à augmenter cette angoisse, ce sont les complotistes qui ont un goût et une compétence pour repeindre la réalité sous de nouveaux oripeaux. Ceux-là ne peuvent s'empêcher d'en rajouter. Chez eux, le ciel n'est jamais vraiment bleu, la mer n'est jamais calme, le vent n'est jamais loin puisqu'il n'existe pas vraiment de repos. A fouiller dans les détails on trouve mille raisons de s'inquiéter. Le drapeau derrière un astronaute ne flotte pas comme il aurait dû s'il avait été réellement sur la lune. Les victimes du onze septembre n'étaient pas juives, ou toutes l'étaient, on ne sait plus. La conspiration internationale des banquiers continue de dominer les gouvernements et les nations. Les gays constituent une internationale active, transpartisane, qui menace l'Occident dans son entièreté. Les complotistes tirent profit d'une intuition que nous avons tous eu, ce sentiment de vivre dans un théâtre d'ombre que nous ne comprenons pas, au risque de frôler l'effet barnum. Et ils l'exploitent avec méthode, commettant l'erreur de systématiser une idée, comme d'autres avant eux ont généralisé une intuition sans tenir compte des réalités multiples. Pour certains complotistes cela se traduit de manière drolatique, tandis que chez d'autres cela prend la forme de livres très érudits et très ennuyeux. Internet est un formidable réceptacle de théories de théories, une foire aux complots, un immense chapelet d'imprécations, de preuves qui n'en sont pas, de corrélations vite érigées en causes, d'analyses approximatives d'une situation analysé au seul regard d'une thèse prédéfinie. Autrefois on ne parlait de ces choses qu'à voix basse, dans l'arrière-cour d'un bistrot de quartier, sans faire de vague, désormais, ces élucubrations ont pignon sur rue et se prétendent aussi assurées, aussi scientifiquement valable que la science historique ou expérimentale. J'ai pu entendre un jour plusieurs personnes discourir sur le fait que Michael Jackson n'avait pas mangé durant les neuf années qui avaient précédé son décès, qu'il y avait des preuves sur Internet de tout ça, mais que de toutes façons, c'était tabou d'en parler puisque les médias étaient détenus par des groupes qui n'avaient intérêt à laisser passer ce genre d'info. N'est-ce pas merveilleux ? Tout y était, le goût du secret, la dénonciation du complot, l'info sensationnelle qui nous prouve que l'extraordinaire existe, les preuves étalées sur un Internet complaisant. Avec beaucoup de regret, j'ai dû quitter la pièce où s'entendait cette conversation. La vie nous prive de belles occasions parfois.

Depuis l'effondrement général des croyances, tout est devenu croyance. Autrefois, certains croyaient en Dieu, d'autres en Marx, d'autres encore pensaient que la rationalité de la science allait tout résoudre. Les premiers pensaient pouvoir prouver avec certitude l'existence de leur Dieu qui n'est pas venu à leur secours. Les seconds ont commis tant de crimes au nom de leur idéal que lorsque la force n'était plus de leur côté, leur univers s'est écroulé plus vite qu'un château de cartes. Enfin, ceux qui voyaient en la science un moyen d'éradiquer la misère ou la fin de l'homme, ils se retrouvent en position défensive : la science a considéré l'univers comme un terrain d'expérience ; elle a trop promis ; certains voient la science comme l'émanation d'un pouvoir et contestent ce pouvoir en invalidant ses conclusions. Elle est affaire de techniciens spécialisés. Mais la totalité, qui

s'en occupe ? Personne et c'est cela qui est désespérant. Nous sommes nombreux à attendre de la science d'éclaircir l'étrangeté du monde. Les gourous, les philosophes, les hommes politiques, les beaux parleurs en tous genres prospèrent sur le terrain de l'absence. Les interprétations s'installent.

La fixité est une illusion. Nous sommes des milliards d'acteurs et dans ces milliards, baignent des perceptions, des sensations, des assertions mouvantes. Chacune est porteuse de sens et d'histoire. Le temps est une infinité d'échelles qui ne se rejoignent pas. L'angle mort de notre connaissance est qu'il est reproduit à l'infini et que nous sommes chacun de nous enfermés dans une cage corporelle et temporelle qui nous empêche de toucher réellement l'autre, de l'intégrer à nous, de comprendre ses souffrances, de rendre intelligible à chacun de nous ce que chacun de ces milliards d'autres qui composent l'humanité ou le règne animal pense ou ressent. Mon corps est ce lieu qui m'est imposé par lequel j'accède à la connaissance et par lequel aussi je me refuse à lui. Je suis constitutivement absent aux autres alors que tout laisse à penser je suis présent. Je suis moi et je ne suis pas les autres. Voilà le drame. La constitution de mon moi, nécessaire, voulue, vitale, vient à m'extraire du cosmos. Ce moi se développe parallèlement à cette infinité des mondes qui se présentent à moi. Un enfant se détache peu à peu des attaches familiales qui constituent un microcosme sécurisant et un univers à lui seul. Plus tard il sera vomi dans un monde dont la violence sera le signe premier de la différence. C'en sera fini des illusions et ce sera la place nouvelle pour l'incomplétude des visions.

Ce matin j'ai croisé un groupe de touristes se faisant expliquer les subtilités de l'architecture de la plus vieille église de mon village. Les visages étaient concentrés. Le soleil frappait. La guide ne tarissait pas d'explications sur une magnifique chaire extérieure, fierté des paroissiens. Mission impossible. Vouloir comprendre les signes d'une civilisation vieille de plusieurs siècles quand personne n'est capable de comprendre la nôtre. Comment entendre les soupirs étouffés par les éclats de fureur ? Comment percevoir tout ce qui a abouti à construire cette chaire-là avec ses têtes de gorgone ? Le défi est de faire face à la perte irrémédiable des millions de signes produits par chaque civilisation à chaque instant (Si l'on sait ce qu'est une civilisation). Les mondes d'hier sont morts, qui illuminent les nôtres de quelques signaux faibles. Les mondes éthérés sont des illusions. Il n'y a rien que la matérialité de cette réalité-ci et c'est le plus terrible. Je dois me résoudre au rétrécissement de mon univers, à la seule dimension de mon être et de ce qu'il peut appréhender. Si je voulais comprendre ce qui se passe dans ma rue, cela me demanderait déjà des efforts infinis. Toute tâche de les comprendre un échec programmé.

Je suis perdu. Trop de choses dans ma tête. Aucun remède à cette angoisse. Aucune issue. Je suis entré et je ne peux pas ressortir, j'ai été projeté dans un tourbillon sans avoir rien demandé. On ne revient pas à son enfance. La médecine actuelle a amélioré notre espérance de vie à tous. Mais s'il s'agit de vivre une vie de souffrance, cela vaut-il la peine ? Je n'ai pas le courage de me relever. Trop d'énergie à dépenser. S'en aller peut être un choix. Partir sur la pointe des pieds, espérer le repos de l'âme et du corps, arrêter cet immense désespoir, partir sur la pointe des pieds et oublier tout ce que l'on a dû garder en mémoire.

Je marche ou je cours souvent avec un casque sur la tête. Avant de partir, je passe avec volupté sur la liste des milliers de titres à ma disposition. Je cale une musique, j'appuie sur le bouton de démarrage et là, magie du monde moderne, miracle de l'instant renouvelé, délices immatériels, le bonheur commence. Je parcours la ville, les champs, les lacs avec, calé dans mes oreilles, une musique sublime, celle-là même que j'ai connue hier ou avant-hier, je veux qu'elle soit exactement

identique, que la rétention vingtième soit exactement la première. Je suis dans le monde et en même temps, je suis en dehors, spectateur et acteur d'un théâtre musical. Je contemple l'étrangeté du monde grâce à cet isolement forcé. Les visions que j'ai, pourtant ordinaires, sont reformatées par la musique. Je suis immergé dans un film en 3D. La musique possède la propriété unique de transcender un quotidien médiocre. Aucun autre art n'est capable de ce prodige. Je vole, je plane, la musique m'enveloppe tout entier, je suis à l'opéra où l'on boit de la musique. Les rues que je connais ne sont plus les mêmes, elles sont parties constituantes d'un spectacle dans lequel je suis un participant. Je connais l'ivresse des sommets. Un sentiment d'euphorie s'empare de moi. Je suis transporté ailleurs alors que je n'ai pas quitté ma modeste bourgade, simple et navrante. Porté ailleurs par mon imagination, je suis en phase avec ce qui me semblait étrange auparavant, apaisé, lessivé. Un instant de bonheur dans un temps anéanti.

Ma mère aussi ressentait cette étrangeté au monde. Elle vivait l'angoisse de sa présence sur terre et cette impression de ne pas être là où elle devrait. Elle avait cette connaissance de l'au-delà des conventions auxquelles elle était pourtant très attachée. Elle ne parvenait pas à calmer cette insatisfaction née de toutes les explications lyophilisées, des discours convenus. Elle aurait dû se révolter mais un carcan mental la maintenait dans une rigidité qui la gênait, comme un animal en cage qui tourne sur lui-même et finit par se rassurer de ses barreaux qui le contraignent, tout en s'en attristant. Elle ressentait tout cela, je le sais maintenant. Et pourtant, je n'ai pas su saisir le bon instant pour établir un pont avec elle. Elle avait cette réserve instinctive qui la maintenait en permanence sur ses gardes et l'empêchait de me faire part de ses doutes et de ses peurs. Nous étions deux semblables que trop d'années de méfiance réciproques avaient transformé en deux protagonistes d'une lutte muette.

Angoisse

La première fois, j'étais à l'hôtel avant que Amélie et les enfants me rejoignent. Je venais de me coucher dans les draps impersonnels de ces lieux de passage qui me laissent souvent déprimé. La nuit venait d'arriver. Et tout à coup, je suis foudroyé. Une douleur aigüe me transperce les côtes, je ne sens plus mes pieds, je transpire, des larmes jaillissent, je transpire comme après une course d'une heure. Je dois me recroqueviller en position fœtale. Sous le choc, je me retiens de hurler de douleur. Comme un forcené, je me balance d'avant et arrière, baignant de larmes l'oreiller et les draps. A tâtons je cherche des mouchoirs. Il m'en faudrait des dizaines. Je passe alternativement du côté droit au côté gauche. Le sang afflue dans ma tête. J'ai très froid. Je fixe la fenêtre par laquelle j'aperçois les lumières de la rue comme un espoir d'une hypothétique rédemption. Les bruits de la rue me parviennent de manière très étouffée. J'ai envie de sortir, mes jambes refusent de m'obéir. Je dois rester cloué sur ce lit. Je passe d'un côté à l'autre du lit. Aucune position ne parvient à me soulager. Je ne peux appeler personne, il est tard. Je sanglote à grosses larmes. Je tente de reprendre mes esprits en me lançant dans des exercices de respiration, mais la machine de mon corps est emballée, impossible de lui faire entendre raison, elle est déchaînée. Je suis condamné à la laisser s'exprimer puisque je suis impuissant à en venir à bout. Je pousse de petits cris. Je m'agite. Mes pieds sont incontrôlables. Mon ventre est traversé de pics, j'appuie avec mes mains dessus tentant désespérément de le masser. Je respire très vite. Un feu me consume de l'intérieur. La tétanie semble se propager à tout mon corps. Mes muscles se crispent. Je ne peux presque plus

bouger. Des larmes encore, de la morve, de la bave. Je suis un animal incapable de comprendre ce qui lui arrive. Aucune force. Aucun remède. Le choc est tel que je parviens à percevoir la fatigue qui s'installe en même temps que la crise atteint son paroxysme. De longues minutes s'écoulent dans cet état de démente. Je finis épuisé, vidé, rempli de perplexité de ce premier épisode. Ce ne sera pas le dernier.

L'angoisse te foudroie. Un souvenir douloureux active par hasard les organes de l'angoisse, tu reconnais sa montée, les tremblements apparaissent, les yeux se gonflent, et une irrésistible tempête corporelle va te dévaster. Là tu sais que la crise est imminente et que rien ne pourra l'arrêter. Tu ne seras plus toi, tu seras tout entier un corps secoué de convulsions violentes. Toute lutte est inutile. S'allonger sur un lit, laisser passer la foudre jusqu'à ce que le dernier électron dans un état d'excitation anormal s'échappe de ton corps, attendre sans être capable d'agir sur cette tornade qui s'est abattue sur toi, c'est tout ce qu'il te reste à faire, tu dois te laisser porter sur cette mer déchainée, toute lutte est inutile. C'est une dévastation, un cataclysme. Tes organes sont en furie. Ta tête ne répond plus. Tes mains ne t'obéissent plus. Tu as oublié où tu es. Tu n'es plus toi. Tu es devenu ce furieux animal qui se débat et dans lequel tu ne te reconnais pas. Ce monstre ne peut pas être toi qui te considères comme un être mesuré, tranquille, à l'abri de ces épisodes qui frôlent la folie. L'épisode te laissera dans un sale état. Autant d'amertume que dans un océan de larmes. L'après, c'est aussi difficile que pendant. Il faut recomposer un corps et un esprit en miettes. Tu dois souffler un long moment avant de retrouver tes esprits. Il ne suffit pas de se mettre mentalement dans une disposition d'esprit favorable, il faut aussi accompagner ce corps secoué de spasmes et le laisser retomber dans un état apaisé.

Amélie mettra la première des mots sur ces crises. Angoisse. Angoisse concernant une existence dénuée de sens et dont le vide absolu provoque ces vertiges. Elle n'a pas été épargnée de côté-là. Elle sait. Parfois, au détour d'un mot, à l'écoute d'une musique, les symptômes réapparaissent. Je lutte pour que cela ne se reproduise pas. Maintenant je connais les signes précurseurs, un mal de ventre, un vertige, un cri irrésistible, un signal qui vient du fond du fond et qui surgit de manière soudaine sans qu'il soit possible de le contenir et qui va déchaîner subitement, violemment. Amélie me pousse à laisser s'exprimer cette souffrance qui affleure. Je refuse. Trop de violence. Trop de vide. Trop de tout. Pour moi, il n'y a pas d'aspect curatif à de tels épisodes, juste l'expression d'un malaise, ce n'est aucunement un remède à une cause inconnue. Je sais qu'il me faut de longs mois avant de retrouver un semblant de sérénité. Cependant je me refuse à plonger dans ces crises comme un drogué se plonge dans ses amphétamines qui lui détruisent l'existence. Personne ne devrait connaître ça. Je refuse le remède comme je refuse la cause. Tout est inhumain dans cette succession de crises et je refuse de devenir le réceptacle humain d'une angoisse existentielle que je pourrai jamais dominer. Lors de ces moments d'une intensité folle je lutte désormais, je veux terrasser le monstre et que jamais plus il ne réapparaisse. Qu'il reste dans sa boîte et que je jette les clefs à la mer.

Bien-sûr j'ai consulté. Et bien-sûr mon médecin m'a prescrit des pilules du bonheur. Je mis quelques jours avant d'en avaler la moitié de l'une d'entre elles. Et je compris pourquoi tous ceux qui en consomment quotidiennement ont cet air perdu de ceux qui cherchent pourquoi ils en sont là. Le lendemain d'une nuit qui ne fut pas si reposante, j'étais assommé, abasourdi, incapable de courir, de réfléchir, de me déplacer, je vivais à un rythme ralenti. J'étais furieux contre cette médecine prisonnière d'une pharmacopée trop lourde. Je m'en voulais d'avoir gâché cette journée avec cette

maudite pilule. J'ai guetté avec exaspération les signes d'une diminution des effets. Pas de crise certes, mais j'étais engourdi comme à la fin d'une nuit trop longue quand le corps n'est pas encore tout à fait réveillé. J'avais l'impression d'avoir utilisé un marteau contre un microbe. Je me promettais de ne plus jamais avaler la moindre de ces dragées qui ne pouvait en aucun cas soigner le mal qui me rongait.

L'angoisse te ramène au niveau zéro de l'interrogation. Ton corps reprend à son compte cette interrogation dont personne ne peut me fournir la réponse. Nul besoin d'être grand mage pour comprendre que tes questions prennent chair et que des sentiments contradictoires s'infiltrent peu à peu dans ton corps, provoquant ces fureurs impromptues. Les pilules ou les huiles essentielles ne sont qu'un cautère inutile. L'étape de la guérison définitive, si un jour tu l'atteins, est à venir. L'angoisse provoque l'adhésion parfaite, synchrone de ton corps avec les soubresauts extérieurs. Toute distance est abolie. Tu plonges dans des cataclysmes qui t'ont pris en otage. Ta conscience est effacée, tu expérimentes la chute vertigineuse. Alors que tu luttas contre ce vertige par des mécanismes que tu as mis en place, là, pendant des instants très longs, toute digue est rompue, le flot t'envahit, il te submerge, tu es immergé dans des vagues qui t'emportent et contre lesquelles toute lutte est inutile. Tu cries, tu te débats, tu pleures, c'est l'expression de ce néant qui te hante à travers ton enveloppe corporelle, un état de conscience minimal qui te fait éructer l'angoisse en dehors de toi. Tu deviens la cible d'une machination qui te transforme en une pythie possédée par un feu dénué de toute possibilité de divination, comme un acteur jouant une pièce dont il ne connaît ni l'intrigue ni le message. Tu n'es pas possédé par un mal, tu es dépossédé de toute capacité de ton être à sentir et à raisonner pour devenir le jouet d'un dieu de la foudre. Tu es un océan de particules qui se mettent en mouvement au gré des forces qui les traversent. Ta conscience est bien faible. Tu es atomisé.

Longtemps je jugeais ceux qui étaient sujets à ces crises avec condescendance, mépris ou ironie. Ce ne pouvait pas être une vraie pathologie, juste la manifestation d'une vie de privilégié sans que cela revête la profondeur d'un déchirement réel. L'angoisse, on en survit forcément puisque l'on y est confronté depuis le début de notre enfance et que chacun a pu construire des digues afin de s'en protéger convenablement. Nous avons tous eu le temps de nous construire en tant qu'adulte raisonnable, capable de réagir, de comprendre et même, de garder une certaine distance aux choses. C'est évident. Enfin. Un effondrement complet, subit, est une manifestation factice d'un tempérament affabulateur, voire d'une faiblesse insupportable. Ces gens me fatiguaient avec leurs plaintes sempiternelles, leurs arrêts de travail à répétition, leurs épuisements perpétuels. Je les fuyais dès que je sentais l'un d'eux s'approcher de moi en quête d'une oreille attentive. Je ne sais pas pourquoi, j'avais une disposition naturelle à les attirer, ce qui ne tardait pas à provoquer une répulsion de ma part. Les peureux, les bouc-émissaires, les rejetés, les souffreteux, ils se collaient à moi autant que moi, je voulais m'en séparer avec violence. Peur enfouie d'une faiblesse avouée ou détestation de cette même faiblesse par le culte de la force, je ne sais. J'avais beaucoup de peurs à découvrir. Il me faudra beaucoup de temps pour découvrir ces plages enfouies de moi.

Je voudrais savoir pourquoi. Je sais l'étrangeté du monde. Je sais le néant qui infiltre cet univers. Je sais le lien factice qui ne nous unit pas avec lui. Pourquoi devrais-je alors subir dans ma tête et dans mon corps ces attaques violentes ? D'autres savaient ces choses depuis toujours et ne sont pas pour autant être terrassés. Ils tiennent tandis que moi je m'effondre soudainement. Ils connaissent ce secret et savent comment vivre, et moi, je dois gérer un cataclysme qui me dépasse. Je n'ai pas

cette force qui permettrait de résister et de goûter chaque jour à une existence. Pourquoi cette angoisse existentielle vient-elle me surprendre dans un quasi-sommeil maintenant ? Pourquoi ce vide que je connaissais est-il la cause d'un mal qui me terrasse de manière subite ? Pourquoi la mort de ma mère a-t-elle réveillé une angoisse sourde que je croyais définitivement enterrée ? Pourquoi moi qui me pensais si armé face aux difficultés de la vie, je me découvre nul, faible, désarmé, vieilli, aigri, stupide ? Pourquoi la violence de cette tempête ?

L'évitement, la pensée concentrée, la réaction par l'action, l'exercice d'une liberté, le repli sur un soi égoïste et ouvert, les remèdes ont été explorés, ils sont connus depuis des millénaires. Je ne parviens à rien mettre en œuvre. Ma vie se limite à envisager le prochain pas que je dois effectuer dans chacun de mes déplacements. Et rien de plus. La vie en rase motte. Amélie me demande souvent ce que je souhaiterais faire, un soir où nous sommes libres ou au début d'une belle journée où nous avons le temps. La question provoque en moi des bouffées d'angoisse. Il me faut un effort immense pour lui donner une réponse qui soit autre chose que celle que je ressens profondément. Rien. Je ne veux rien. Je n'attends rien. Je suis juste là et je n'attends rien, je n'ai aucun désir, je suis vide de toute pensée. Je suis aussi volubile qu'une plante d'appartement. Je reste au lit de manière déraisonnable puisque là, je n'ai rien à penser en dehors de mes cauchemars. Lorsque mon corps n'est pas ces états d'ébullition soudain, lorsqu'il ne s'agite pas ou s'excite sans raison, lorsqu'il ne m'attaque pas avec une violence inouïe, je reste coi, dépossédé, vidé, épuisé. Je n'ai plus de force. Le passé me paraît lointain, et le présent et le futur ne sont vides de sens. Trop de vent à travers une maison ouverte. Trop de charges. Trop de questions sans réponses. Trop d'impressions. Trop d'images floues. Elle ressent tout cela et se tait. Je sais qu'elle sait combien je suis mal.

L'épuisement

Je cherche par tous les moyens d'épuiser mon corps. Agir sur le corps est plus facile que sur le cerveau. Je cultive le secret espoir de parvenir à affaiblir ce dernier par un traitement de choc infligé à mon corps.

Alors je cours. Dès le matin, j'enfile mon équipement de course, mes tee-shirts troués, mes chaussures usées. J'aime ce temps de préparation avant une course à venir. Je voudrais à chaque fois refaire l'itinéraire le plus long, le plus éprouvant, celui qui frôle les dix kilomètres avec plusieurs montées et descentes et que je termine vidé, trempé, heureux de cet épuisement de ce corps dont se sont emparés des démons vicieux. Le temps me manque parfois. Je me résous à un itinéraire plus court, plus navrant, comportant moins de défis et que le temps me permet de réaliser à fonction de mon emploi du temps. C'est une déception que je tâche de compenser en allongeant le pas et en tentant de réaliser un meilleur temps afin de terminer épuisé comme dans le plus long parcours.

Je voudrais que cette ivresse de l'effort ne s'arrête pas et se prolonge bien au-delà de la pratique sportive. Lorsque je cours je suis à 100% dans le fait d'avancer les jambes pour avancer et réduire mon existence entière à ces gestes simples, si simples qu'ils puissent représenter mon unique but. Lorsque je ne cours pas, je pense à cette prochaine fois où je pourrai me replonger dans ce bain désirable, j'envie ceux que je vois dans la rue qui courent, ils vivent pleinement cette sensation, eux, ils ont une chance inouïe. La course est mon obsession, mon rêve, mon chagrin. Une drogue bien

connue, la plus douce d'entre elles selon mon généraliste, une drogue qui décale dans le temps l'arrivée de l'angoisse et son cortège de soubresauts. Autant essayer.

Nous vivons dans un pays de petites collines. La course dans ce paysage nécessite de monter de chemins courts et abrupts. Je choisis en ouverture de monter sur le sentier qui me paraît le plus raide. Je veux chauffer le plus vite mon corps, qu'il soit sous le choc d'une attaque soudaine, bien que je doive lutter contre moi-même pour ne pas m'arrêter au plus tôt. Je monte en allongeant ma foulée. Je veux y parvenir au plus vite. J'aperçois l'endroit du chemin où celui-ci devient moins abrupt. Le sommet n'est pas loin. Encore quelques instants. Je dois fouler une terre mouillée par la rosée. Mes pieds se mouillent. Je manque de trébucher. L'angle du chemin est là. Il m'indique le bout de la montée est proche. La zone plate est à portée. Je tourne. Ça y est. Je m'accorde une première pause pour boire. Je suis fier. Mon cœur s'est emballé, il bat fort, un signe de réussite. J'ai encore réussi. J'exulte. J'effectue quelques pas avec un sourire stupide. Un conducteur m'aperçoit avec étonnement. Je repars pour le reste, très long, de la course. Je dois franchir une rocade autour d'une zone artisanale très laide. J'atteins un sentier de grande randonnée. Je foule un chemin humide à travers une campagne morne. Je me fous de l'aspect ordinaire du paysage. J'ai ma musique qui transforme toute vision banale en un moment de grâce. Je commence à sentir les hormones s'infiltrer dans plusieurs parties de mon corps. Je les sens m'envahir. Je suis gagné par un sentiment de bonheur. Je suis bien. Vraiment. Mes pieds avancent sans que j'aie beaucoup d'efforts à fournir. Si je dois encore franchir des côtes, ce n'est plus avec la douleur initiale, je nage dans un état de béatitude idiot, je plane. La fatigue surgit parfois. Je bois beaucoup et j'ai la sensation réelle que l'eau inonde mes muscles, les transformant en masse d'eau. Cela ne fait rien puisque je peux avancer. L'eau est mon état naturel que je retrouve toujours avec bonheur. Je ne redoute plus les descentes, synonymes de foulures ou de coupures. Je suis immunisé contre les blessures. Je n'entends pas les voitures que je croise par endroits. Je ne vois pas les champs, j'oublie les maisons et tout de ce qui m'entoure. Je ne respire plus. Je suis ailleurs. Je ne ressens plus aucune odeur. J'avance sans m'apercevoir de mon avancée. Ce sera presque avec un sentiment de déception que j'apercevrai le toit de ma maison. Une dernière montée. Je force sur la foulée. La porte d'entrée, c'est la fin. Je dois m'asseoir sur un banc pour récupérer et me déchausser. Amélie vient souvent m'accueillir. Je suis heureux. Le corps bombardé d'endomorphines. Aucune crampe ne vient conclure cette expérience. Je suis invincible.

La course à pied est un sport spécifique. Prolongement d'une activité naturelle pour nous tous qui pouvons nous déplacer sur nos deux jambes, ce sport est un moyen qui nous permet de repousser de manière simple notre corps jusqu'à des limites insoupçonnées. C'est un peu plus que l'ordinaire, un peu plus d'effort qu'au quotidien, un peu plus de vitesse que naturellement, sans trop, un peu plus de concentration qu'un rythme habituel. Un exercice qui t'amène te dépasser pour atteindre une fois encore une jouissance. Une extase corporelle à bon compte qui te permet de jouir d'un corps devenu plus léger. Une exaltation qui n'arrive qu'au bout d'un temps long et qui s'offre comme une récompense à ce temps d'attente. Rien de comparable au squash ou au tennis, ou même au vélo, où l'effort intense libère des hormones du bonheur presque immédiatement. La course est un art du temps maîtrisé qui se prolonge au-delà de sa pratique même. Un coureur possède un rythme étrange et saccadé qui va l'amener à se vider lentement, à devenir un réceptacle de vibrations externes, d'être parfaitement en synchrone avec ses sensations externes. Il abolit les distances. Il fait un avec la matière.

L'épuisement est à réaliser aussi par la musique. Amélie m'a parlé d'un de ses oncles qui à la mort de sa femme, écoutait en boucle le *Stabat Mater* de Vivaldi. Coïncidence. Moi je veux épuiser les possibilités d'écoute de certains morceaux, une musique d'un téléfilm, quelques albums de chanteurs à la mode, la musique d'un film ou l'intégrale de Bach. J'écoute certains morceaux en boucle, quand j'écris, quand je cours, quand je pédale, quand je marche. Il m'est difficile de savoir pourquoi ces morceaux me sont tombés dessus en ce moment, dans l'état où je suis, mais je ne peux m'en détacher comme des aides providentielles tombés sur moi on ne sait comment. Je suis dans une relation hypnotique avec eux. Il y a une urgence chez moi à les écouter et à n'écouter qu'eux, comme s'ils étaient les exutoires de la douleur. Je ne suis pas particulièrement attentif aux paroles, ni à la subtilité des mélodies. J'ai toujours écouté passionnément de la musique, non pas comme un expert décortique les sons, plutôt comme un dilettante qui se satisfait d'une vague chansonnette plaisante, sans trop remarquer les détails qui expliqueraient pourquoi cette musique me plaît. Je me refuse les fonctionnalités qui permettent de passer aléatoirement d'un morceau à un autre : je veux que tout se déroule de la même façon d'une fois à l'autre ; j'ai créé mes playlists ; l'ordonnement des choses est ainsi prévisible, connu et apprécié comme tel. La régularité mécanique des musiques enregistrés doit compenser le chaos du monde, la rétention première est identique à la seconde qui est identique à la millième. J'écoute ces musiques qui bercent ma marche avec le sentiment de l'urgence de le faire et avec l'espoir d'une guérison raisonnable. La musique m'est devenue capitale. J'ai mes œuvres de prédilection comme jamais auparavant. Et si au bout de quelques jours, mon appétit pour certaines musiques s'émousse, si l'envie furieuse d'entendre un morceau s'atténue, si je ne sens plus la vibration intense qu'il me procurait, cela n'a guère d'importance, celui que je me devais d'écouter d'abord dans ma playlist passe au second rang, d'autres prennent le relais. La déchéance musicale est cyclique et naturelle. Je dois renouveler mes goûts avec de la nouveauté. Le répertoire de la musique actuelle est suffisamment infini pour que je puisse trouver très vite un morceau qui réponde à mes critères.

Je voudrais être en résonance avec le monde, vibrer avec lui, me sentir en accord avec lui jusqu'à m'oublier moi-même et mon lot de misère. Si je cours, si j'écoute rituellement la même musique, c'est parce que je veux en finir avec cet espace infini entre moi et cette forme ronde qui nous supporte. La clef de la guérison est à chercher de ce côté, ne plus aller partout, se concentrer, comprendre intimement le rythme du cosmos en modifiant son propre rythme, souffler en même temps que souffle l'univers pour n'être plus qu'un avec lui. Mon souhait serait d'être désintégré et réimplanté dans les collines, les champs, les rues, à l'infinie multitude qui se présente à moi. Je serais un et multiple à la fois. Je voudrais comprendre toutes les douleurs et posséder toutes les expériences. Je voudrais cette sorte de renaissance-là pour comprendre la totalité et fort de cette connaissance, pouvoir être confronté à ce que je devrais normalement être capable de supporter et que je ne parviens pas à endurer. Dans mes rêves je serais si près de la vérité que je ferais qu'un avec elle et brûlé par elle, je saurai jusque la fin de mes jours.

Les représentations du monde

Cela s'est passé dans l'église où ont eu lieu les funérailles de ma mère. Garçons et filles avaient été séparés le long de l'allée centrale, les unes en aube, les autres en costumes et brassard, à la grande fierté de ma famille. L'ambiance était à la fête, plus encore du côté des communiantes qui

envisageaient cette épreuve comme un passage obligé avant une nuée de cadeaux à venir, on rit sous cape. Je n'étais pas de leur groupe, ayant été rajouté par le souhait de ma mère qui tenait à ce que cette première communion s'accomplisse là. Je voyais étalé devant moi l'incrédulité des masses ce qui rendait cette cérémonie plus décalée encore d'une foi véritable. Celle-ci s'était effondrée. Les rites étaient reproduits sans véritable signification. Les chants étaient ânonnés. Personne ne prêtait attention à la succession de gestes mécaniques. Le prêtre s'agitait derrière son autel et chacun assistait à cette cérémonie comme un rite social obligé que l'on suit avec complaisance et nonchalance. Je savais à peine où me placer, j'ignorais ce qui était attendu de moi, je ne savais plus ce que je devais dire. Je n'étais pas le seul, presque tout le monde était dans le même cas, incroyants ignorant des rites, comme des éléphants lancés dans un jeu de quilles. Ici aussi des cathédrales de mystère s'étaient effondrées. Et si le monde persistait à respecter une tradition vidée de sens, ce n'était que par obligation sociale qui peu à peu serait moins pressante. On y allait pour se tenir les côtes. Le Dieu dont il était question s'était absenté puisque nous n'en voyions plus aucune trace. En attendant la fête était à nous.

L'extraordinaire de notre époque est l'effondrement massif, subit et profond du sentiment religieux dans nos pays ouest-européens (Voire au-delà de ce cercle restreint). Il n'est pas venu d'un coup, certes, les libertins du XVIIe avaient préparé le terrain, les Lumières l'avaient approfondi, le communisme avait encore poussé l'avantage, mais depuis la fin du XXe siècle et le début du XXIe, le phénomène s'est accentué jusqu'à faire en sorte l'athéisme devienne presque majoritaire, poussant les religions dans leurs ultimes retranchements. Le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme, l'islam aussi, aucune n'échappe à cet étranglement : les hommes et les femmes n'y croient plus ; nous avons tourné la page ; nous jouons sans eux. Un fait sans précédent dont on mesure à peine la portée. Et si parfois l'actualité peut laisser à penser qu'au contraire nous vivons une époque de renouveau, j'inclinerais plutôt qu'il s'agit d'un dernier réveil avant un sommeil définitif. Nous ne retrouverons plus les mondes d'hier où l'humanité était entourée d'un halo de religiosité poussé devant l'effroi de notre existence.

Il est pourtant extraordinaire que ces religions aient pu se maintenir si longtemps. A chaque enfant, à chaque adolescent, à chaque génération, il a fallu reprendre le travail d'inculcation, formater un nouveau cerveau, remodeler ce qui est au départ une masse informe. Et ainsi, chaque année passée dans ce carcan, ces systèmes de pensée se perpétuent à l'identique. Le moule est prêt, il n'y a qu'à y glisser le nouveau-né. La reproduction des schémas est prête. Un vrai miracle.

Mais parfois, la méthode de duplication a échoué. L'ADN répliqué n'était pas exactement similaire à l'original. Une information n'était plus codée correctement, perdue, oubliée ou déformée. Ce furent les premières pertes ou recompositions de la configuration de l'information qui instilla une nouvelle architecture. L'enfant issu de cette erreur n'a plus tous les codes, le cosmos se présente à lui sous une forme autre que celle dont ses pères auraient voulu. Il quitte l'hétéronomie. Il entre dans une phase d'interrogation qui le mène peut-être à tout renier. Nous ne connaissons pas ce premier enfant qui n'y croyait qu'à moitié, mais il exista un jour, sous une latitude, jusqu'à constituer le point d'appui de la propagation de gène mortel qu'est l'athéisme. Nous savons désormais qu'une infime modification de l'ADN au niveau d'un individu peut se propager à l'ensemble d'une population. La méthode de duplication a de plus en plus de ratés à notre époque. Les sources d'éducation ne sont plus uniques. Les univers sont pluridimensionnels, tant dans leurs pratiques que dans leurs considérations. Ils sont de plus en plus nombreux, ceux qui soufflent à l'oreille des enfants que l'univers n'est qu'un théâtre

et qu'il suffit de pousser le décor pour apercevoir la réalité d'après. De rare, le gène est devenu endémique. Le soupçon est général. Les églises, les temples sont vides. Ce ne sont plus que des objets de contemplation artistique ou d'exploration historique.

Mais qu'a-t-on dit quand on est parvenu à ce constat ? Rien. Je suis seul et ma solitude est peuplée de milliards d'êtres humains, d'animaux ou de choses. Le monde est rempli de frayeurs et de beauté. Je me construis comme un peintre élabore son tableau à coups de repentirs et de progressions. Mon corps et mon esprit gardent la mémoire des milliers d'images, de sons, de tous les points de contacts entre et moi et l'univers qui m'étreint. Je suis le point d'arrivée de l'histoire et le point de départ de milliers d'autres, pour moi et pour l'univers entier, pour maintenant et tous les futurs possibles, dans un monde déterminé et flottant à la fois.

Mes croyances sont des digues fragiles, mouvantes, relatives. Je les ai accumulées comme un enfant conserve précieusement les jouets de son enfance. Je leur ai donné une solidité telle que parfois ces croyances sont devenues des certitudes, ces murs de boue sont devenus des murs en pierre. La vérité vient de mes croyances. Je le sais puisque si ces croyances venaient à s'écrouler, je serais en miettes. Je m'y accroche comme un naufragé inconscient de son état s'accroche à une bouée. Toutes ces strates accumulées, toutes ces visions, toutes ces évidences, je les ai bâties, et en retour, elles m'ont construites jusqu'à constituer la glaise dont mon être est formé. Je suis intimement ces pensées volatiles. Je suis celui qui énonce ces vérités assises sur le sable des croyances, même à travers des règles strictes d'établissement de la connaissance. Je n'ai pas d'autre choix que de me constituer de mes croyances et d'élaborer une constitution de mon moi à partir de ces fondations instables. Je ne peux avancer que si je considère comme solide ce qui ne l'est pas, au risque de frôler la folie qui est une forme de doute suprême. La croyance est un acte de soumission à une vérité construite et acceptée par moi.

La raison pour laquelle les rationalistes sont plongés dans un abîme de consternation quand ils voient contestées des vérités scientifiques établies, est que toute connaissance devient subjective quand elle est malaxée, travaillé, fermenté par le ferment des consciences. Rien de ce qui est extérieur n'échappe à ce processus. La connaissance d'une vérité extérieure passe nécessairement par cette digestion et devient une vérité énoncée par un sujet. Et le simple fait de dire est une donnée subjective qui affaiblit le caractère rationnel de l'énoncé (Il n'est jamais anodin de savoir qui prononce les mots). De cette intégration intérieure naîtra une représentation mentale, aussi rationnelle fut la donnée immédiate et l'explication qui en découle. L'infinie distance qui me sépare de mon voisin est à la mesure de celle qui me sépare de son entendement. La solitude de notre moi est constitutive de notre être. Ma compréhension de lui m'en sépare radicalement, alors qu'elle peut me donner l'illusion de m'en rapprocher. Il existera toujours une poussière sur le tableau de nos consensus. Et la rationalité, assise sur des bases solides et défendables, se trouvera pas toujours ébranlée par la soudaineté de l'irruption de la subjectivité dans son entreprise a priori coupée de toute subjectivité.

La subjectivation de l'objectivité est à la fois la condition de sa survie par les mécanismes de propagation des idées et la limite intrinsèque de toute cognition. L'impossible mastication des esprits est la prémisse de l'éducation des masses et le début de l'introduction de l'impureté dans la pureté des idées. Le débat des idées n'est jamais exempt de la façon dont celles-ci sont présentées, dont l'inventeur, le propagandiste ou le contempteur amène à l'esprit de ses interlocuteur-es sa

propre objectivité. La vérité ne tombe pas de l'arbre comme une pomme, par sa chute, nous donnerait l'accès au savoir. La vérité ne descend pas de l'olympes des Dieux ou de la raison supérieure. Elle est digérée, ingurgitée, recrée par moi dès lors que je veux y accéder. Il n'y a pas d'espace supra naturel où surnagerait une raison suprême (ou un même être bizarrement toujours absent qui régulerait notre pauvre humanité). L'humanité est abandonnée et doit imaginer des concepts pour lui permettre de ne pas s'effondrer : elle veut savoir pourquoi, comment et pour combien de temps elle a des chances de rester sur cette planète dans un état qui soit autre que le sursis. Tout ce savoir, ce sont des fils qui forment des tissus au-dessus de nos têtes qui nous protègent et nous relient les uns aux autres. Je peux m'y référer comme on se réfère à des vérités instituées, issues d'un processus critique, revues et éprouvées par des analyses impitoyables. Ce sont des tablettes inépuisables qui s'offrent à moi. Et pourtant, si je veux les utiliser, je dois passer par un processus de macération mentale qui est identique à tous ceux par lesquels j'ai pu appréhender le monde depuis mon enfance, parcourir des milliers de kilomètres ou apprendre les paroles de chansons populaires. Que je veuille analyser un écosystème ou savoir pourquoi Dieu a puni l'Égypte en lui infligeant sept plaies, je dois soumettre mon cerveau à une analyse du phénomène et me soumettre à des conclusions que d'autres ont établies pour moi. La confiance est la condition de l'entendement de ce que je ne peux pas expérimenter. Ce serait risquer la folie que de vouloir remettre en question ce que d'autres ont pu avant moi établir. Je ne puis à moi seul comprendre l'univers. Mon rôle se borne à activer des neurones qui me permettent de comprendre l'explication fournie par d'autres et une acceptation de ses implications. L'autonomie promise par la science est du même ordre que l'hétéronomie de la religion : elles supposent une acceptation de l'individu. A la différence fondamentale que la religion demande de croire et que la science peut démontrer et être soumise à la critique pour faire émerger des théories plus fines et pertinentes. Le fruit de mon imagination aurait-il l'air le plus parfait possible, il se heurtera toujours à la façon dont les autres êtres humains le recevront et le transformeront. La pureté est idéale. La glaise de notre humanité vient s'apposer sur les plus beaux tableaux. Les univers imaginaires s'effilochent. Nos esprits sont cabossés. La vérité est nécessairement immanente. Elle réside dans le corps des hommes et des femmes. Et c'est cela qui est désespérant.

Je préfère penser à Sartre aveugle, faible, à la merci d'un entourage bienveillant plutôt qu'à un Sartre plus jeune excommuniant ses contradicteurs à la vitesse de l'éclair. Je préfère songer à Kant effectuant sa balade quotidienne à la même heure sur les sept ponts de Königsberg plutôt qu'à celui qui élaborait des cathédrales de pensées fascinantes et périssables. J'imagine Spinoza polissant des heures durant des lentilles que d'autres utiliseront : fut-il plus grand dans cette tâche que dans la rédaction de ses livres prodigieux ? Je pense à Rousseau et ses promenades solitaires : sa place était-elle là ou dans le tourbillon des lumières ? J'ai longtemps dédaigné les livres de témoignages, les reportages, les récits trop ancrés dans le quotidien, mal écrits, mal ficelés, mais desquels se dégage une part de vérité. Jeune je ne pensais qu'en termes de haute littérature. Seules ces cimes immaculées avaient droit à mon égard. Par un mépris typique d'une jeunesse sûre d'elle, rien d'importance que ce qui portait la trace des siècles et la valeur partagée d'une reconnaissance n'avait grâce à mes yeux. Incapable de regarder avec mon propre regard je n'accordais mon crédit qu'à ce qui bénéficiait déjà de celui des autres. Et pourtant il y a autant d'humanité et de compréhension dans ces livres parfois bouleversants, parfois drôles, toujours empreints d'une sincérité absolue et sur lesquelles on peut disserter sans fin. L'empathie sans la médiation d'un livre théorique, l'attention sans aucun filtre, celle qui observe l'humanité se déployer, voilà une vraie

leçon de vie. Il ne s'agit pas de littérature, il s'agit de prise en rapport direct avec une complexité infinie. Comment rendre compte d'une immensité trop vaste, trop pleine de sensations petites ou grandes qui remplissent une humanité en quête d'amour et de sens ? La sécheresse de la théorie ne vaudra jamais une main posée sur un corps souffrant. La vérité déborde le cadre du raisonnement. La raison n'est pas l'unique source de connaissance et de structuration du chaos. La connaissance totale ne peut échoir à un seul individu. Et si la théorie peut parfois, imparfaitement, nous expliquer l'enchaînement des causes et les rapports des choses, un sourire est le plus sûr moyen de la possibilité d'un monde.

Le monde est multiple et moi, infime particule, je fais partie de cette multiplicité, et je dois affronter l'infinité de représentations de celui-ci. Pourquoi dès lors des groupements de personnes dont les représentations du monde seraient identiques ? Pourquoi réduire à quelques-unes les milliards d'idées qui peuplent l'imaginaire des peuples ? On ne voit s'exprimer qu'une infirme partie d'une infinité insaisissable. La beauté de l'humanité est tronquée, estropiée. Les sans-voix, les minoritaires, les exclus, les cabossés de la vie, comment peuvent-ils faire porter leur voix ? Nous avons désormais profusion de moyen d'expression, les applications mobiles, les mails, les SMS, les blogs, les sites. Les jeunes, les boulangers, les putes, les policiers, les SDF, les coiffeuses... des millions de personnes écrivent, s'expriment, conjecturent, invectivent... Et pourtant, cette diversité d'opinions dans les expressions publiques. Elles restent confinées à la sphère virtuelle qui, malgré sa puissance, peine à sortir de sa bulle.

Voici quelques années, j'étais à une rencontre de parents. De nombreuses réunions ou conférences rythmaient cette semaine sur des thèmes très divers. Un large panneau d'affichage était installé à l'entrée où chaque participant pouvait inscrire le but, la date et l'heure de sa réunion, devenant à la fois spectateur et acteur de la rencontre. J'étais précisément à cet endroit, tentant de déchiffrer les multiples propositions écrites dans différentes couleurs et parfois, sur différents supports, lorsqu'un ami s'est joint à mes côtés pour entreprendre la même démarche que moi : tenter de savoir ce qui se tramait dans la journée qui allait se dérouler sous un soleil éclatant. Nos yeux sont alors tombés en même temps sur la même annonce : « Comment penser l'éducation de nos enfants ? » L'annonce était signée d'un médecin proposant ses services. L'ami en question se retourne vers moi, interloqué. Sourire aux lèvres je devinais la teneur de son propos : « Dans cette phrase je vois trois erreurs manifestes : éduquer un enfant, est-ce nécessaire ? « Nos enfants », pourquoi seraient-ils à nous ? Et « enfants », qu'est-ce que ça veut dire ? Quelqu'un peut-il m'expliquer ? Il croit sans doute bien faire, le gars »

Je ne me suis rendu qu'une seule fois en Grèce, lors d'un voyage raté parce que trop peu préparé et trop d'immaturation de ma part. Je m'étais rendu en train depuis Athènes à Thessalonique. Utiliser cette appellation pour cette dernière ville peut déjà me rendre suspect pour certains Grecs, passons. J'avais réservé dans un délicieux hôtel décati du centre-ville. J'aimais me promener dans cette ville à l'époque somnolente. La ville s'offrait à moi dans une merveilleuse nonchalance. Un matin je sortais de ma chambre et il me prit de discuter politique avec mon hôte. Nous étions à l'époque où la Macédoine venait de déclarer son indépendance, provoquant des remous en Grèce où l'on estimait que l'utilisation de ce nom était réservée à eux-seuls. L'hôtelier était furieux. Lui que j'avais vu si calme prévenant s'est transformé en un homme que l'injustice rendait hystérique. Une carte de Grèce était affichée derrière son comptoir. Il se retourna et désigna l'actuelle Macédoine, la Bulgarie, l'ouest de la Turquie, en hurlant dans un anglais approximatif : « Here, this is Greece. This is

Greece here too. Greece again. » Pour lui, tous les pays aux alentours, qui furent Grecs voici des centaines d'années, devaient obligatoirement revenir dans le giron hellène. Je me dis que si tous pays Européens se mettaient à revendiquer comme les leurs tous les territoires qu'au cours de leur histoire, ils avaient conquis, notre continent seraient à feu et à sang et pour ce qui de la France, nous pourrions être à la fois Romains, Francs, Germains, Arabes, Anglais, Espagnols, ou Allemands, au gré des vicissitudes de l'histoire. Le point de vue, c'est ça, le principal.

Je suis végétarien depuis plus de vingt ans. Ce qui est presque banal à l'heure actuelle ne l'était pas alors. Si j'avais l'outrecuidance de le préciser, afin que les choses soient sues dès le début d'une rencontre amicale ou professionnelle, la réaction de mes interlocuteurs oscillait entre une franche hostilité et une incompréhension. « Mais ça n'a jamais fait de mal à personne » (Cette réaction est applicable à de nombreux domaines. C'est un truisme allégué quand on veut justifier les violences infligées à des plus faibles, les pesticides qui ravagent de manière irréversible la quasi-totalité de la planète ou tout acte de coercition non létal mais dont les conséquences peuvent se faire sentir de nombreuses années après). « Tu en mangeais pourtant avant ». « Je ne te comprends plus » (Cette dernière assertion était particulièrement douloureuse étant donné que j'ai toujours eu l'impression de ne pas me comprendre moi-même). Je devais expliquer en détail en quoi consistait mon régime alimentaire, avec ou sans poisson, avec ou sans œufs ou lait. Tout était examiné, soupesé et commenté avec forces phrases apparemment inoffensives mais qui me révélait douloureusement que j'étais soumis à un examen minutieux de mes pratiques alors que je pensais pouvoir vivre dans une liberté presque totale. Je devais justifier d'une alimentation qui, au fond, ne regardait que moi. La convivialité est consubstantielle chez nous d'un bon repas. Je ne désirais pas compliquer leur préparation par des exigences supplémentaires vis-à-vis de mes amphitryons. Je me proposais donc d'amener ma nourriture lors d'un repas commun : après tout, le principal est de se revoir. Cela n'empêchait nullement les remarques ou les blagues innocentes, voire les remarques hostiles de la part de mes hôtes qui se sentaient floués dans leur rôle. Je finis par adopter une attitude d'esquive : lorsque j'arrivais dans un nouveau lieu, je rusais, je ne mangeais que des plats adaptés qui n'avaient pas touché la viande. Je m'interdis peu à peu de parler de ce sujet, terrorisé qu'une fine mouche viennoise s'aperçoive de mon attitude et viennoise à me poser la question fatale : « Ben, tu manges pas de viande, toi ? » (J'adore l'air d'évidence qui prétend le fait que manger de la viande est un acte normal) J'ai ainsi passé de nombreuses soirées à vivre ces repas communs comme une charge de travail à temps plein. Devenu peu à peu expert dans l'art de la feinte, je passais de nombreuses heures à simuler un être que je n'étais plus, épuisant mes capacités énergétiques dans cette simulation et plus encore, terrorisé intérieurement de l'éventualité du surgissement d'une discussion que je ne me sentais plus d'assumer. Le point de vue, ça se travaille.

Le prodige des artistes est de parvenir à nous faire partager leur vision intérieure. Nous autres, gens simples, nous échouons à décrire notre intériorité. Nous pouvons juste le faire sentir à l'aide de métaphore ou d'expressions tronquant l'entièreté de nos pensées. Les mots sont imparfaits à parler de tout un univers. Les artistes, eux, n'expliquent rien, ils nous font sentir et nous pouvons nous approcher de leur vision, sentir ce que nous-même avons senti sans être capable de l'exprimer. Bien que jamais nous ne pourrions penser exactement comme eux et que pas plus nous ne pourrions être Léonard ou Raphaël, nous pouvons tenter d'approcher l'impression que le monde a laissé sur leur esprit. Vermeer, lui encore, nous montre l'immensité de son univers réduit à taille de la ville de Delft dans des tableaux de tout petit format. Proust déroule devant nos yeux un monde qui s'écroule et son long roman n'est que la description infinie, minutieuse, patiente de cet effondrement, vision

singulière d'un homme qui, plus que tout autre, a perçu une orientation du monde. Le roman n'est pas un miroir que l'on promène le long d'un chemin : ce miroir-là a subi la transformation de l'artiste avant de refléter pour nous une quelconque image, et parce que leurs créations sont des portes ouvertes, les artistes ont plus que d'autres la sensibilité pour nous montrer les monstres qui hantent leurs nuits et donc les nôtres. Dans l'immense œuvre de J.S. Bach j'aime par-dessus tout « L'art de la fugue » : loin des canons rigoureux, il nous livre une musique détachée, légère, déliée, sommet d'une vie de recherche. Dans ces morceaux il s'abandonne comme s'il savait qu'il allait bientôt mourir et qu'il n'avait plus à se soucier des conventions. Il avait tout joué, tout écrit, tout senti par les vibrations de son art. Il lui fallait nous transmettre son détachement des lois de la musique et nous donner, à nous, humbles mortels, son témoignage des cimes. « L'art de la fugue » est un bréviaire à l'usage de ceux qui lui survivront, un chef-d'œuvre d'une sincérité radicale de la part d'un artiste au sommet de son art et dans laquelle il nous monte tout autant sa virtuosité que la plénitude d'un art assumé, perfectible et granuleux comme une œuvre crépusculaire, résultante des centaines qui l'ont précédé. Les mots des philosophes ou des reporters sont imparfaits. L'art est la plus utile des activités, celle qui relie les contraires, dont chaque étincelle éclaire les obscurités et dont les fulgurances sont autant d'évidences. L'activité la moins productive et la plus vaine est aussi la plus indispensable à nos intelligences en quête de sens.

Quand je monte seul dans un train j'envisage avec gourmandise les minutes de solitudes qui s'offrent à moi au cours desquelles je vais pouvoir lire à mon gré, écouter de la musique tout mon soul ou dormir, ou noter à la va-vite quelques pensées qui auraient pu m'échapper si je n'avais pas bénéficié de cette situation. C'est un temps précieux que je me ménage dans un emploi du temps compressé par les contraintes horaires. Je les attends avec envie comme un enfant attend une friandise. Un paradis rien qu'à moi. L'éminent problème des trains français est qu'ils possèdent, la plupart du temps, des rangées de deux fois deux sièges. Le voyageur est forcé de partager son espace vital, sa proxémie avec une ou une inconnue. Insupportable. Si cet inconnu reste sagement à sa place, sans bouger, sans manifester de quelque façon que ce soit sa présence, cette proximité peut ne pas s'avérer trop grave. Mais il arrive parfois que ce rustre porte un parfum intense qui vient titiller mes narines délicates, ou pire, qui veuille avoir un certain degré d'interaction avec moi. Il me lance un « Il y a du monde, aujourd'hui » ou « Il fait chaud ce matin ». Phrase banale d'introduction à une conversation qui s'annonce pénible. Je me prépare au pire. Je grommelle une réponse pour ne pas avoir l'air d'un monstre mais également marquer un inintérêt ostensible à la conversation. Le balourd ne se décourage pas. Il repart à la charge avec un autre sujet comme les tarifs de la SNCF ou la régularité des trains (Sujet inépuisable en France). Ma réponse laconique ne l'a pas découragé. Il veut entrer en communication. Peut-être voudrait-il que nous devenions intimes. Et puisqu'il s'obstine, je sais d'expérience que je ne peux plus m'attacher à lire mon livre ou écouter ma musique pour lui signifier que je suis occupé à des tâches plus intéressantes que bavarder avec un inconnu sur des sujets légers. Je suis coincé, percuté dans mon quotidien par le surgissement de cet insolent, violemment rejeté dans la banalité du monde que je fuyais. Je dois répondre. Je mets mon marque-page ou je coupe mon morceau de musique que je connais par cœur. Et le cœur plein de regret, je réponds à l'importun avec des phrases qui ne sont plus des mots mécaniques mais issues d'une réflexion sur le sujet proposé. Je me sais condamné à subir une conversation jusqu'à mon arrêt. La mort dans l'âme je participe à une conversation contrainte. Peu à peu je m'enflamme. L'inconnu me parle de sujets qui me passionnent. Nous échangeons sur nos livres de chevet respectifs, nous parlons de l'actualité, nous nous découvrons une passion commune ou un passé

commun. Nous étions camarades de lycée. Nous avons le même cartable à l'école primaire. Des vues sur la marche du monde nous rapprochent. Le temps se compresse. La voix s'émaille d'éclat. Une complicité s'installe. Un passant nous aurait vus à cet instant qu'il nous aurait crus complices depuis trente ans. Je ris parfois. Je m'étonne. Je réagis avec vigueur. Et lorsque je dois descendre c'est avec regret que je quitte cet éphémère compagnon de voyage. Je me dis que peut-être je le reverrai sur la ligne, ou pas. Je ne lui ai pas demandé son nom. A regret. Je descends de mon wagon en lui adressant un signe de la main. Je dois le quitter alors que j'aurais voulu continuer jusqu'à une station prochaine. Je maudis mes préjugés.

Etre dans le monde, c'est le comprendre et le dépasser par le fracassement avec la réalité. Vivre est à cet aller-retour permanent qui alimente notre connaissance en même temps qu'elle la pulvérise. Et si je veux une pleine adéquation au monde, je dois me décentrer vers l'autre, appréhender finement ses dires, sa culture, son passé, son physique. Vivre, c'est s'oublier afin se reconstruire, en étant percuté, violenté, quitte à se perdre dans l'infinité des possibilités. Ma perception, mon acceptation de moi et des autres ne peuvent être pleines que si je suis en accord avec une vision que d'autres ont avec moi. La paix de la conscience s'arrache seulement lorsque d'autres partagent la mienne et que je puisse vivre avec cet acquiescement des consciences. Les autres me nourrissent : ce que je suis aujourd'hui ne peut être que j'ai été ou ce que je serai demain, l'évolution est permanente, le refus de cet échange mène à la folie, à la solitude existentielle. L'originalité de soi est cette limite entre moi et les autres, tout en gardant ma propre spécificité qui me rend unique entre tous, malgré l'infinité des échanges intersubjectifs. Il y a entre moi et le monde une membrane qui disperse des ions d'un côté comme de l'autre qui peut obscurcir ma vue et peut aussi la rendre plus sensible à l'univers. Cette membrane est un filtre protecteur et un capteur d'ambiance. Les artistes rendent compte de ce filtre : c'est le sfumato de Léonard, le narrateur de Proust ou la matrice des sœurs Wachowski ; la vie existe en dehors de ce filtre, elle est là palpable, c'est le rire de mon enfant, la façon dont il me répond « Oui » avec une voix magnifique, dans la beauté d'une femme ou d'un homme, dans tous les petits chocs de notre conscience que l'extérieur peut provoquer en moi. Mais l'attention au monde se construit par cette architecture mentale que je construis et déconstruis, et qui affine ma Weltanschauung. Le défi de l'existence est de bâtir une vision, être capable de la partager, l'utiliser pour l'améliorer et rendre nos années sur cette terre supportable et dans la mesure du possible, agréable.

Le frère d'une amie n'a pas eu cette chance. Son regard est ailleurs. Si l'on ne lui parle pas il reste à l'écart. Et quand il parle ses propos sont difficilement compréhensibles. Il demeure coincé dans une bulle affective qui le prive de contact. L'osmose avec le monde ne s'est pas produite. L'intermittence des sens peut laisser parfois la porte ouverte à une évolution. Parfois elle ferme celle-ci à tout progrès. Combien sont-ils, les inadaptés, les oubliés, ceux que l'on cache, ceux qui ne font pas la une des journaux, ceux qui dérangent ? Combien d'exceptions aux règles communes qui en limitent la portée ?

L'amour est un champ oublié. Il est vrai que lorsque l'on parle d'amour, les banalités affleurent. Je ne vais pas faire exception. Et pourtant, l'amour est le dépassement des idées ou leur oubli selon qu'on envisage celles-ci. L'empathie, le décentrement, le voyage vers la terre des autres, voilà la clef d'une manière de vivre apaisée. L'empathie idéale et l'envie de tisser des liens me haussent à la hauteur de cet autre que je méprise parce que je ne le comprends pas ou que je ne reconnais pas parce qu'il corrompt ma propre vision. L'amour me porte et me pousse au partage. L'amour est

l'immixtion de l'autre en moi, dans le plus profond de ma conscience jusqu'à percuter les fondations du château de mes croyances. Des milliers de pages de la littérature décrivent l'ouragan de cette métamorphose. L'amour d'une femme, l'amour d'un homme ou celui de mon enfant, l'amour des gens, l'amour des bêtes, l'amour d'une humanité que je ne soupçonnais pas et qui m'apporte sa richesse, peu importe le type d'amour. Il nous bouleverse et c'est ça qui est la clef. L'amour peut rendre égoïste, c'est vrai, l'objet de cet amour peut nous amener à vouloir posséder exclusivement celui-ci. Ces distinctions sont cruciales et cependant. Cet amour-là, unique, violent, capable de porter, ne nourrit pas un monstre mais un être humain qui peut en être transformé. L'enfermement de soi sur soi peut durer, il n'en est pas moins fragile. Toute personne a un jour rencontré un visage bienveillant. Et de cet instant suspendu a pu naître le dépassement de soi.

L'envie de partage est un abaissement de l'orgueil. C'est accepter de se mettre au niveau de l'autre, de celui dont on se moquait, de l'inconnu qui nous terrorise, de cette différence qui est constitutionnelle de notre existence. La modestie est la condition du partage. Pas de long raisonnement dans cette affaire. Juste une constatation : si nous voulons être heureux les uns avec les autres, il nous faut renoncer à ces idées préconçues qui érigent des barrières entre nous. Déconstruire les schémas. Oublier nos peurs. Laisser déambuler nos sensations dans des univers non maîtrisés. Plonger avec bonheur dans des univers étrangers. S'oublier un peu c'est connaître beaucoup. Je ne suis pas le premier à me le dire. J'ai entendu des centaines de fois cette injonction. Je réalise sa signification. Le temps est nécessaire. Une vie est parfois nécessaire pour comprendre des évidences. La construction de soi est aussi un aveuglement de soi sur les autres. La rencontre de l'autre est cette délicieuse reconstruction de mes certitudes afin de comprendre ce que mon aveuglement m'avait fossilisé.

Dans la Recherche, Proust nous décrit Mme de Villeparisis, une vieille aristocrate de très grange lignée, sûre de sa naissance mais que sa vie de « débauche » a déclassée. Ce personnage reçoit dans un immense salon où elle feint de peindre des croutes. Elle n'est pas arrogante comme tant d'autres de sa classe. La certitude d'être au-dessus des autres se niche ailleurs. Madame de Villeparisis fait preuve d'une certaine libéralité puisqu'elle accueille dans son salon des individus que personne ne reçoit comme ce Bloch, personnage que Proust rend méprisable. Son rang le lui permet sans déchoir. Mais Proust nous dit plus : Madame de Villeparisis se montre accueillante avec ce qui est plus bas qu'elle. Elle prodigue de légères marques d'attention avec la certitude et l'affirmation que la distance est là, subtile, prégnante, violente. Mme de Villeparisis accorde son temps, jamais son estime. Le cercle demeure étroitement fermé. Mme de Villeparisis sait qui elle est et ne manque pas de le rappeler à ses hôtes. Sa vie s'est passée enfermée des préjugés de classes que Proust nous restitue avec une beauté et une cruauté sans égale.

Abattre ces murs mentaux est la condition de l'exercice d'un vivre ensemble. Creuser sa personnalité, c'est établir des frontières autour de soi. Aller vers l'autre suppose à l'inverse, d'abattre ces murs. Elaborer une vision nous fortifie et nous éloigne des autres. La vision la plus altruiste nous rend hermétiques à celles qui ne le sont pas. On ne peut être que soi-même et jamais cet autre que l'on cherche à comprendre. L'incommunicabilité de soi avec les autres est constitutive de notre existence. Abolir ces frontières personnelles, ce film invisible posé entre moi et les autres, serait me détruire tout à fait puisque les fondements de ma pensée et de ce qui me constitue serait arasé. Les totalitarismes du siècle précédent l'avaient parfaitement compris, et Orwell nous le

rappelle: leur tâche première est d'abolir ces murs, de vider les masses de leurs identités propres et de créer un peuple soumis à leur idéologie.

Et ma mère, que pensait-elle du monde ? Quelles attentes gardait-elle d'un monde qu'elle ne comprenait plus et au bord duquel elle se tenait ? Que comprenait-elle à l'évolution de son univers qui ne se révélait pas comme elle l'avait rêvé ? A cause de tous ces silences entre nous je ne saurais pas précisément répondre à cette question. L'absence de relation véritable (qui était la marque de nos relations depuis tant d'années) était acquise entre nous. Ma mère est demeurée un mystère pour moi de par sa volonté farouche de ne pas se livrer à quiconque, pas même à son fils. Le tableau de son monde intérieur restera à jamais inaccessible pour moi. Elle et moi n'habitons plus la même planète. Je devinais chez elle, par des éclairs, par quelques questionnements furtifs, une vie intérieure bouillonnante dont quelque écume venait mourir à mes pieds. Mais tout cela était transitoire, accidentel, au point qu'elle se recroquevillait très vite lorsqu'elle laissait échapper ces signes interdits qui avaient échappé à son contrôle. Elle revenait à son mutisme lourd d'attente et de violence contenue. Elle ne comprenait pas ni mes choix (Pourtant bien peu aventureux), ni mes envies, ni mes positionnements. Restant coite devant mes tentatives d'échapper à ses griffes qui m'enserraient et que je voulais arracher avec rage, elle interprétait cette fuite dans un sens qui lui était favorable, et non pas comme une réprobation de son attitude : elle préférait voir ma dérobade comme un signe d'émancipation plutôt que comme une tentative de lui échapper. Plus je mettais de la force à la fuir, plus elle s'enfermait dans un silence réprobateur et inquisiteur, plus il me fallait tenter d'étriper ce moi qu'elle avait façonné et dont je pressentais la force destructrice sans être capable de la verbaliser. Je me débattais en ne sachant pas où diriger mes coups, vers elle, vers ce qu'elle représentait, vers mon père, vers mon histoire ou vers moi-même en tant que réceptacle de toute cette merde. Nous avons fini par n'être silencieusement d'accord sur rien, elle et moi. Il n'était plus possible de se comprendre et au fil du temps, nous avons remplacé l'incompréhension et la violence par une paix des braves, incomplète, frustrante, qui ne résout rien mais qui offre l'avantage de mettre sous le boisseau l'infinité des questions qui resteront à jamais sans réponse. Devant son refus obstiné, devant ma propre impuissance à la comprendre vraiment, j'avais conclu ce pacte avec moi-même.

La dernière fois que je l'ai vue

J'ai maintenu une distance irrespectueuse avec ma mère durant de nombreuses années. Si elle voulait me voir, me parler, m'avoir à ses côtés le plus souvent possible, je m'efforçais de répondre à ses appels en gardant à l'esprit l'aspect toxique que cette relation pouvait avoir sur moi et donc, en n'allant dans son sens que de manière très calculée, avec retenue, comme un soldat regarde ses arrières. Amélie avait compris mieux que moi quelle mauvaise influence elle pouvait avoir sur moi et combien il m'était vital d'introduire une distance afin que je puisse revenir intact d'une visite dont le potentiel destructeur était permanent (Je déteste les cris). J'avais donc établi dans les deux dernières années de sa vie une règle : venir la voir sur une seule journée. Les horaires de train le permettaient. A peu de frais je pouvais rendre des visites qui lui faisaient plaisir et dont la fréquence interdisait que l'on me traite d'ingrat. Je parle de ma mère essentiellement car c'est sa maladie qui me poussait à y aller régulièrement, mon père, lui, restait en retrait de ce dispositif. L'objectif affiché était de rester en contact avec elle, sans atteindre le point de rupture. Ainsi j'étais préservé de ses

piques, de ses remarques et de sa volonté perpétuelle de contrôle, une journée n'étant pas suffisante pour qu'elle lance son filet, la joie primait sur la maîtrise des choses.

Ce samedi 25 mars, je suis parti à l'aube naissante de mon village afin de rejoindre la gare de Nantes. L'habitude aidant, je me réservais une grande marge de manœuvre afin de pouvoir trouver une place de parking et ne pas arriver à l'heure où le train partait. J'étais néanmoins assommé de fatigue lorsqu'enfin je m'assois sur le siège du wagon. A cette heure précoce les visages des autres voyageurs étaient fatigués. La voiture était quasi vide. Un couple de touriste d'origine asiatique dormait à quelques sièges. Je décidai de les imiter, n'ayant pas la force de me concentrer sur mon livre.

La particularité de la proximité de Cherbourg est qu'aucun portable ne reçoit de signal, quel que soit le réseau. Stupidement, j'ai toujours interprété cette absence de réseau comme l'entrée dans un autre monde, une sorte de sas obligatoire avant de pénétrer plus avant dans un univers inconnu. Cette ville est pour moi la ville d'avant le portable, celle où chaque enfant imagine que ses parents ont vécu leur propre enfance, dans lequel l'adulte que je suis se retrouve sous la coupe de ses parents, même si les rôles ne sont plus aussi tranchés. Durant de longs kilomètres je ne peux pas prévenir quiconque de mon retard. Et ce jour-là j'ai omis de le faire avant l'entrée dans cette zone blanche. J'angoisse légèrement. Mais quand le train arrive à quai, mon père m'attend. Il ne s'est pas inquiété. Il a toute une vie sans portable derrière lui. D'ailleurs le sien est éteint.

Il m'attendait au croisement des escaliers de sortie, un peu tassé, vouté. Je suis frappé par son côté usé. Un soleil de fin d'hiver accompagnait nos retrouvailles. Je le retrouverais une semaine plus tard. Nous nous embrassons rapidement et partons à la voiture. Bien que fatigué mon père préfère conduire. Je ne proteste pas malgré le risque évident, je n'ai pas envie de débiter ces quelques heures par une bataille rangée, je me laisse conduire. Nous n'avons pas d'autres choses à échanger que des banalités durant le trajet, c'est comme cela depuis des années, je m'y suis résigné. Mon père n'est pas un taiseux comme la région en produit tant, il est plutôt de ce genre de personne qui n'aborde jamais directement les vrais sujets, c'est un taiseux par excès de bavardage inutile. Il évoque les vrais sujets au détour d'une phrase, d'une remarque anodine que l'interlocuteur doit capter l'information marquante pour comprendre le message important dans la jacasserie. C'est une manière de fonctionner difficile à comprendre. Je sais quand la voix va se baisser et qu'il faudra saisir l'information ou la demande capitale. Mais ici, ce jour-là, dans cette voiture, rien que de l'ordinaire, nous échangeons comme nous échangeons mécaniquement sur des sujets sans importance. Je connais la situation. Ce n'est que rétrospectivement que ces moments paraîtront extraordinaires.

J'ouvre d'une main ferme la porte de l'appartement de mes parents. Contrairement à d'habitude elle n'est pas fermée à clef, sans doute à cause de l'impossibilité pour ma mère de tourner la clef dans la serrure. L'appartement est baigné dans une lumière étrange, ouatée qui donne l'impression d'être dans une chambre d'hôpital. Ma mère, rabougrie, le dos courbé, se tient au bout du meuble de l'entrée. Elle porte un gilet rouge qui tranche avec la pâleur de son visage. Je lui fais un baiser rapide comme toujours. Ses yeux sont devenus énormes comme une excroissance des souffrances qui tiraillent son corps. Elle les plante dans les miens. Ayant vu que j'évite son regard, elle s'y reprendra plus tard, voulant capter mon attention et me poser une question. La voix est fragile, faiblarde, fracassée. Une voix d'outre-tombe, n'ayant plus rien à voir avec la voix ferme d'antan.

La tradition tacite était d'avoir un petit déjeuner au début de ces visites. Ma mère l'avait préparé cette fois aussi. Le pain est sur la table. L'eau du thé chauffait. La cuisine, si blanche, médicale, me paraît froide en ce début de printemps. Je me met en bout de table. Ma mère a l'habitude d'avalier un second bol de café, en guise de collation et pour ne pas me laisser seul à table. Elle s'assoit en face de moi. Elle ne me pose plus depuis quelque temps les questions habituelles. Elle fait juste quelques remarques ordinaires, ponctuées par un souffle court et des « oui » poussés à la fin de chaque phrase. La vie l'a usée, elle n'en attend plus rien. J'observe ses mains ravagées par la chirurgie. Des mains qui furent belles et que la maladie a atrophiées, où la circulation sanguine est chaotique, rendant la peau dure et marquées par des tâches violettes. Fasciné je les observe à la dérobée, faisant mine de poursuivre une conversation dont l'objet principal m'importait peu puisque mon attention était ailleurs.

Elle se lève péniblement et veut attraper un couteau qui lui demande de se tourner et de tirer un tiroir sur sa gauche. Je m'apprête à l'aider et je lui lance « Je peux t'aider, maman ». Elle tourne la tête vers moi, une tête fatiguée, un sourire sur son visage, c'est devenu rare. Elle avait entendu le mot qui ne sortait plus de ma bouche depuis longtemps, ce mot que je me retenais de prononcer parce que je voulais nier une quelconque emprise sur moi que ce mot supposait : maman. Je l'avais prononcé instinctivement, à moment où mon propre processus de contrôle s'est relâché et où un naturel profond a repris le dessus, on vit toujours avec une règle au-dessus de nous. Peut-être suis-je marqué par son affaiblissement extrême. Peut-être veux-je inconsciemment lui faire plaisir. Son sourire de contentement lui illumine la face. Il ne lui est plus donné d'avoir beaucoup de joie. Depuis de nombreuses années, afin de marquer une distance entre mes parents et moi, afin aussi d'échapper à l'usage de mots qui me mettaient dans un état de subordination, j'utilise leurs prénoms au lieu de ces mots de papa et maman qui sont une marque de filiation, donc de subordination insupportable. De cette façon, pensais-je, une sorte d'égalité était rétablie entre eux et moi. Et là, l'espace d'un court instant, je lui reconnais le titre convoité, celui qui résume la part la plus notable de son existence, celui qu'elle a dû désapprendre d'entendre parce que l'un de ses enfants lui refuse cette reconnaissance et qu'elle désespère de réentendre dans ma bouche. Dans l'illumination soudaine de son visage il y a tout ça, la joie d'être à nouveau ce qu'elle souhaite redevenir pour moi, une mère reconnue par son enfant à nouveau auprès d'elle, conformément à l'un de ses vœux les plus chers. Même si cette phrase lancée dans cette cuisine glaciale implique un renversement des rôles entre la mère et l'enfant puisque c'est ce dernier qui désormais aide la première, il est un cadeau que je lui fais et son sourire m'en remercie. La stupeur provoque un moment de silence entre nous. Elle se fige dans son mouvement et me regarde d'un air égaré et complice. Puis elle secoue la tête comme la maladie avait accentué chez elle ce tic. Elle me congédie d'un simple « Non ça va ». Je me rassis sur ma chaise, étonné moi-même de ce mot interdit que j'avais ressorti des profondeurs de manière inconsciente. Je n'utiliserais plus ce mot caché de la journée.

Ordinairement, lors ces escapades quimpéroises à la journée, après chaque repas, ma mère passe un temps non négligeable à passer une sorte de balais-serpillière après chaque repas. Elle a l'obsession de la poussière. Et voulant chasser au plus vite la moindre miette sur le sol elle s'empresse de passer cet étrange outil dont les prescriptions veulent qu'elle utilise une feuille de papier à chaque utilisation. Je la suis des yeux passer ce balai dans chaque coin de la cuisine, voire tout l'appartement. Tout doit être parfait. Mais ce jour-là, le dernier de ses jours pour moi, elle n'en a rien fait. Trop usée. Trop lassée. Elle s'est assise dans son fauteuil. Elle répond mécaniquement à

mes questions, enchainant sur les siennes propres. Nous sommes comme aspirés dans un processus de questions-réponses automatique, incapables de dépasser nos peurs maculées en habitudes. Sa voix est cassée, épuisée par une lutte qu'elle mène depuis dix-sept années. Parfois elle ne me répond pas par autre chose qu'un oui épuisé, lointain, un oui qui signifie son épuisement, son envie de passer à une autre phase, sans rien de ce fatras qui la cloue. Son traitement la fatigue. Elle lutte encore, même après toutes ces années. Et si le découragement l'envahit, elle garde des forces pour abattre le crabe. Elle a un tempérament de combattante.

Plus tard, après une courte sieste, elle s'est soudain dynamisée lorsque je lui fais part que nous envisageons de changer de voiture (J'avais dit cela en passant, n'étant pas passionné de mécanique). Il nous faut regarder immédiatement sur Internet les modèles possibles et les prix auxquels nous pourrions revendre la nôtre dont l'âge canonique nous condamne à un petit profit. Parler de ce genre de projets l'enhardit : elle parle prix, avantage des différents modèles, carburant, taille de l'habitacle. Pour un peu elle pourrait être vendeuse dans une concession. Les questions matérielles aiguisaient sa curiosité. A table elle babille tout du long du déjeuner à ce propos. Elle donne son point de vue sur les modèles, promet de nous aider dans notre achat vu le prix stratosphérique des modèles et discourt sur les moyens de financer cet achat. Je lui propose de se reposer à nouveau après le déjeuner. Elle répond qu'elle veut profiter de ma venue et du beau temps qui pointe le nez. Nous choisissons comme terrain de promenade un chemin le long de l'Odéon, au bout du centre-ville, un terrain plat permettant d'avancer sans difficulté. Ma mère se tient au bras de mon père comme elle le fait maintenant depuis de nombreuses années, elle qui a été une grande adepte de la marche. Elle avance péniblement, un peu courbée, le visage traversé de grimaces furtives lorsque la douleur la reprend de manière fulgurante. Les bords du fleuve sont fréquentés par les habitués joggers et les promeneurs de chiens. La température est agréable. Elle porte de grandes lunettes de soleil qui lui donnent un air sévère. Nous sentons les prémices d'un printemps qui s'annonce prometteur. Nous avançons lentement, au fil d'une conversation centrée sur des sujets quotidiens, parmi lesquels la prochaine voiture occupe une place de choix (Sic), des sujets lisses aussi, impropres à faire monter les voiles de la colère. Un léger vent souffle cet après-midi, je déteste le vent du large.

Nous passons un temps où je fais face à mes deux parents assis sur un banc et avec lesquels je parle avec facilité. Ma mère a épuisé le capital de force dont elle dispose pour la journée. Elle veut se reposer. La voix est hachée par une respiration saccadée. Le trajet du retour se fait dans un relatif silence. Nous sommes tous un peu las. Il ne me reste que peu de temps avant mon train du retour. J'empaquète rapidement mes maigres affaires. Voilà l'heure des au-revoir. Le salon est maintenant baigné d'une lumière crue, violente. Elle se tient au rebord de la table centrale du salon, le dos vouté, la journée l'a affaibli bien que ma visite soit à mettre dans la catégorie des boosters positifs. Le maintien dans la position debout lui coûte à cette heure-ci. Elle me tend un visage blanc, parsemé de rides où quelques poils dus à la maladie ont poussé. A cause de la différence de taille qui est devenu notable avec le temps, elle doit se hisser sur les pieds pour me faire cet ultime baiser. C'est un baiser court, sec, comme nous avons l'habitude de nous échanger. Mais ce jour-là elle m'adresse un long regard, insistant. Elle retient mon bras d'une main ferme. J'y lis le désarroi d'une femme terrassé par la maladie et qui voudrait qu'on l'extirpe, qu'on lui explique pourquoi elle, et non pas le reste de l'humanité, doit subir ces souffrances depuis tant d'années, pourquoi elle doit vivre avec ce fardeau qui l'écrase, et pourquoi elle ne pourra jamais s'en débarrasser. Cela dure l'espace d'une seconde. Je comprends sa demande. Je baisse les yeux. Je n'ai aucune solution à lui proposer, aucun remède, aucun chant magique, aucune récitation, aucune poésie. Je ne suis pas chaman, je n'ai

aucune formule qui puisse l'alléger de tout ce poids immense qui l'accable. Tout est dans les mains d'autres que les miennes. Je suis impuissant, je n'ai que ma présence occasionnelle à offrir. Son lourd regard, cerné de ses lunettes, me fixe encore. Elle insiste. Je n'ai pas de réponse, ni ici, ni dans aucun pays de la terre, ni sur aucune planète connue. C'est trop tard. Ses mains me tiennent encore. Mon père assiste à la scène, médusé, silencieux. Puis elle dit « Allez. Tu vas être en retard ». Elle s'est détournée vers son fauteuil. Elle marche avec infiniment de précautions vers son refuge temporaire. Petite vieille courbée, percluse de douleur, elle a une certaine beauté avec son gilet rouge qu'elle a gardé depuis le matin. Est-ce celui qu'elle aurait à la morgue, quelques jours plus tard ? Je ne sais pas. Elle se met avec difficulté dans son fauteuil lorsque je franchis la porte du salon et que je me retourne pour lui dire une dernière fois au-revoir. Je ne la reverrai plus. Une journée banale qui n'en est pas une.

Le passé

J'ai erré stupidement à la recherche de l'ombre de Proust à Illiers-Combray ou à Cabourg. Et je n'ai trouvé aucun fantôme d'un passé magnifié, rien que rues sans âmes, boutiques vendant la vulgate proustienne, enseignes profitant de l'iconographie pour vendre à des touristes pressés quelques succédanés de l'Œuvre, espaces mesquins et vulgaires en lieu et place du voile de poésie auquel je m'attendais. Idiot que j'étais. Je m'étais illusionné. Le passé réifié n'existe pas. Les jeunes filles au teint blafard ne se promènent plus avec des ombrelles sur la promenade en bord de mer. Les hommes ne portent plus ni lorgnon ni smoking. Nul ne viendra me dire que ce n'est pas le sujet qui fait l'art, mais la manière dont on traite son sujet. Plus aucun train ne longe la côte pour amener les villégiaturistes à leur dîner. Le/la visiteur-e de ces lieux de mémoire espère entrevoir l'ombre du personnage aimé, ses manies, son lit, son entourage, profiter de la même vue que lui, contempler les mêmes vagues qu'il a dépeint, admirer les mêmes trois clochers qu'il a retranscrits. Il aperçoit les reliques de cet illustre prédécesseur à travers ses traits les plus saillants, transformés en objets de culte, ossifiés, commercialisés, multipliés, enfermés dans une posture qui ne fut la leur que peu de temps et dans laquelle nous l'enfermons. Le Ritz conserve son salon Marcel Proust comme une rombière veille sur ses bijoux. Le Grand Hôtel de Cabourg congèle la chambre 414. La maison de tante Léonie est un musée. Marcel les a quittés pour d'autres cieux depuis des lustres. Il s'amuserait de constater ce fétichisme. L'époque a changé d'air. Nous sommes à des milliers de kilomètres de lui, même si nous sommes dans sa chambre. Il s'est passé plus de bouleversements depuis un siècle que depuis le début des temps écrits. Et de toute façon le temps ne se rattrape pas, il faut accepter d'en faire son deuil. Rien ne sert de visiter de tels lieux de mémoire, il faut se contenter de lire et on comprendra mieux. Je suis un lent, je mets longtemps à saisir.

Les fêtes médiévales pullulent çà et là, avec de beaux chevaux recouverts de blasons, des chevaliers portant heaumes et armures. Avec eux on va à la guerre comme on va faire son marché. Les troubadours parlent une langue qu'aucun de nos ancêtres n'auraient reconnue. Les paysans ou moines sont reconstitués selon les codes que l'on applique à ces métiers de l'époque. A des spectateurs avides d'un passé sublimé, on montre des combats de chevaliers, des jeux médiévaux, des plats de l'époque avec les ingrédients d'alors. Les ruines des châteaux se prêtent à ces reconstitutions grandiloquentes. Chacun s'extasie en se replongeant dans un passé lointain, rassurant, stable (Même violent), à mille lieux de notre époque désorientée où la violence, quand

elle surgit, nous laisse désemparés. Comme par une fascination morbide vis-à-vis d'une époque tenue pour obscure et qui serait le pendant de la nôtre où l'excès de rationalisation a encouragé la méfiance, beaucoup plongent dans cette période troublée comme dans une eau apaisante. L'illusion est tenace. Si l'image que nous pensons avoir de la période que l'on a baptisé improprement Moyen-Age peut paraître attirante par ses repères bien balisés, elle ne correspond pas à une réalité donnée (Bien plus complexe). De plus, comme toute autre période de l'histoire elle ne saurait servir de modèle pour la nôtre, tout au plus de vagues directions. Il nous faut durablement envisager chaque période de l'humanité comme unique, irréversible, changeante dans sa stabilité même, traversée par de multiples courants. La tentation de la simplification est tentante. Celle de penser que l'on puisse décalquer une époque encore plus : nous vivons à chaque instant notre propre mort et celle de la société qui nous entoure avec. La succession du temps est un deuil perpétuel, de moi, des autres, et de tout ce que chacun de nous a bâti. Le désespoir qu'engendre celui-ci ne peut être compensé que par l'acceptation de nos limites, de notre espace géographique et de nos limites temporelles. Rien ne sert d'imaginer un passé fantastique. Il n'existe que dans notre imaginaire. Le moyen-âge n'était un spectacle permanent. N'y voyons pas le contraire de notre ère pas plus que son jumeau. Ce fut une régression de l'esprit en même temps qu'une progression des idées, une longue période d'autonomie des régions en même temps qu'un début de centralisme, une progression du christianisme en même temps qu'une survivance du paganisme, une idée originale de l'art en même temps qu'un oubli coupable des beautés de l'antiquité. On surajoute ses propres fantasmes dans l'image du passé. Et l'on y cherche ce que l'on ne peut trouver dans une réalité aussi triste et désespérante maintenant qu'hier.

La série « Game of Thrones » est un exemple symptomatique. Toute la mythologie médiévale y est convoquée, avec que ce que nous projetons sur cette époque suffisamment lointaine et proche à la fois pour que l'on puisse projeter ce que l'on veut : baronnets vicieux et ambitieux, impuissance face à des phénomènes jugés surnaturels ou face à la maladie, goût de la sorcellerie, violence congénitale, perversité, fatalité. La couleur en est le noir comme pourrait être la nôtre, un univers où le rationalisme issu des Grecs est battue en brèche, où la lumière de la Méditerranée a cédé la place aux brumes du Nord. L'iconographie médiévale est transformée, magnifiée : les palais sont délirants, à l'image de ceux d'un jeu vidéo ; les salles sont immenses, décorées de statues d'êtres oniriques, meublées de sièges fantastiques ; la lumière ne pénètre que par effraction ; les prêtres ressemblent à ceux de la religion catholique sans en être vraiment ; le pays des sept royaumes est une caricature d'un royaume désuni. La quête, longue, harassante, d'un territoire sur lequel assoir son autorité est une constante des personnages, image d'une violence primale valorisée, symétrique d'une politique morcelée, non démocratique, fondée sur un pouvoir vertical. La reconstitution entre en résonance de nos projections mentales : Un moyen-âge sublimé, héroïsé, comme il n'a jamais existé.

Le passé, c'est comme une belle femme, un bel homme ou un rail de coke, un fantasme assumé que l'on peut vivre parfois de l'intérieur en y plongeant complètement au risque d'effacer la distance entre la réalité et l'affirmation d'une vie fantasmée. L'unique différence des survivances du passé et les fantasmes du réel d'aujourd'hui réside dans l'interprétation subjective, protéiforme, impérative que l'on peut faire de ce passé monolithique. Combien y-a-t-il de prophètes de l'avenir radieux ou d'exégèse du passé qui nous dessinent un paradis perdu qui serait le futur de l'humanité, comme si le retour au passé était la garantie du bonheur pour tous ? Si l'on cherche le passé, il sert à rien d'aller sur place, ni de lire des témoignages, ni même de tenter de recréer ce passé mort. Le passé ne survit pas à sa propre mort.

Les œuvres d'art ont été conçues pour survivre à leurs créateurs, pour devenir une parcelle d'éternité, pour être une lumière par-delà tous les siècles qui s'entasseront après la mort de l'artiste. Elles ont vocation à être admirées en réponse à l'égo de l'artiste. Elles nous donnent une idée fautive du passé comme des faussaires qui auraient voulu passer pour vraies leurs fausses affirmations. Même les plus conformistes, les plus collées à une vision normée de la création n'en sont pas moins l'expression plus ou moins personnelle de leur auteur et de leur époque, à coup sûr. Les historiens doivent être habitués à ce caractère trompeur. L'art nous magnifie la vision que nous, spectateur d'un autre temps, pouvons avoir sur celui qui s'étale devant nous. Et Platon avait raison de l'accuser d'être faux et de vouloir chasser les artistes de la cité. Là où il se trompait est que, même menteur, l'art nous apporte une vision, un éclairage, une partie de vérité qu'aucune étude historique, même longue de milliers de pages, ne pourra nous apporter. Il nous apporte le sentiment, l'étincelle de vie, la déception, l'espoir, l'amour, le calcul, tout ce que nous ne pourrions pas partager par la science. Il nous appartient à nous, lecteur de ces œuvres du passé, de comprendre que, œuvre d'art ou non, la mort nous sépare de ce siècle ancien, la mort de leur créateur, la mort de la civilisation qui les vit naître, la mort de l'œuvre elle-même, privée de son entourage ou lapidée par des successeurs peu regardants, la mort par dégénérescence, la mort parce que le cadre a disparu et qu'il ne reste face à nous qu'une infime partie du monde. Le chaos enveloppe nos corps, nos esprits, l'issue de nos mains, la trace de nos écrits, la langue de nos pères. Nos espoirs comme nos déceptions ne seront bientôt plus rien. Le chaos en les fige pas, il les transmute jusqu'à les rendre méconnaissables. Une distance infinie nous sépare de ces siècles lointains. Nous ne sommes pas nos ancêtres. Nous sommes jeunes, ils sont terriblement vieux. Ils ont d'autres rêves, d'autres vies, d'autres illusions, d'autres représentations, d'autres espaces mentaux. Laissons-les reposer en paix. Ne cherchons pas à les retrouver intacts. Laissons leurs discours irriguer nos vies et si nous les comprenons de travers, tant mieux, nous pourrions recréer de nouvelles idées, de nouvelles œuvres qui à leur tour périront en ayant fécondé les générations futures. La destruction/création est permanente.

Est-il si capital de lire Platon à l'aube du XXI^{ème} siècle ? Oui. Il faut le lire entièrement, s'imprégner de chaque idée, et finalement, tout jeter, pour que tout change. Et le reprendre une fois qu'on a lu les dernières études sciences neuronales qui montrent que les idées ne descendent pas d'un petit char ailé barbotant dans l'éther, que la terre n'est pas plate, qu'une république où la place des femmes est niée est une société mutilée, que les justes peuvent être très injustes, et que personne, fut-il Socrate, ne détient toute la vérité et ne parvient pas tout seul à la faire émerger. S'appropriier, distancer, et enfin contextualiser. La vérité est kaléidoscopique et il est impossible à un seul individu de pouvoir saisir l'ensemble des faces du kaléidoscope. Ton voisin en sait peut-être plus que Platon sur la condition humaine, lui aussi est dans l'immense chaîne du savoir. Et en tout état de cause on ne reverra plus Platon sur l'Agora d'Athènes le jour où l'on s'y baladera, les vendeurs de breloques l'ont remplacé. C'est en lisant qu'on s'approche au plus de Platon, en allant aux Offices que l'on comprend au mieux Botticelli, mais aller sur le terrain de la bataille de Waterloo ne nous aidera pas beaucoup à comprendre la folie de Napoléon, acheter l'édition originale du « Voyage du bout de la nuit » relève plus du fétichisme que de celui d'un processus de pénétration intellectuelle (Mais le fétichisme est tout aussi respectable...). Plus jamais nous ne lirons Platon, Shakespeare ou Proust comme les lecteurs du siècle classique d'Athènes, de la Renaissance ou du début du XX^{ème} siècle ont pu le faire. La distance est partie prenante de l'appropriation. La douleur de la perte est consubstantielle du plaisir de redécouvrir le passé. Oublions Cabourg. Privilégions Balbec. Mais gardons à l'esprit Balbec pour être comprendre le Cabourg d'aujourd'hui.

Le passé imprime sur nous sa marque en se tordant lui-même : il nous déforme autant qu'il se transforme-lui-même pour s'éloigner de ses formes originelles. Impressions cérébrales d'un processus externe, le passé et le présent évoluent conjointement dans un processus hélicoïdal de développement, le présent s'intègre au passé, l'enferme, le modifie, et préfigure l'avenir. Les grands gestes comme les plus infimes modifications ont leur influence dans ce co-processus. L'idée préconçue du futur peut métamorphoser le présent. Le passé se réécrit à chaque génération. Ne pas se leurrer donc sur la dimension performative des grandes œuvres du passé, leur influence est à la marge : à notre époque, un spot de Jay-z a plus d'influence que des millions de livres de Dante. Le passé est un angle mort de notre époque. Nous sommes éloignés. Et Jay-z aussi peut nous aider à comprendre pourquoi nous sommes ici.

On ne devrait jamais retourner sur les lieux d'un passé connu. On ne retrouve rien du charme qui nous avait séduit. Tout est chamboulé, naphthalinisé, étioilé, ringardisé, vulgarisé, vandalisé. Les pierres ont perdu leur contenu. Le vide est partout et le passé reste incompréhensible. Comment de temps me faudra-t-il pour comprendre que le passé n'est plus ? La nostalgie m'habite. L'envie de revoir, de ressentir des émotions vécues hier, des émotions d'enfance ou des émotions vécues par procuration, j'ai tout cela en moi, comme si je ne pouvais regarder que derrière moi, comme si mon inadaptation à cette époque pouvait s'expliquer par cette obsession pour le passé alors qu'il n'en est que la conséquence. La raison de ces voyages spatiaux dans le temps est biaisée. La déception est prévisible. L'émotion sera absente.

Je ne suis allé qu'à une seule reprise sur la tombe de ma mère, bien que mon père m'ait entretenu régulièrement de sa remise en ordre. Ce fut à l'occasion d'une messe de souvenir. Je n'y trouvai qu'un amas de marbre, de fleurs ou de plaques du souvenir. Si le corps de ma mère s'y trouvait bien, son souvenir s'en était échappé. Il survivait en moi et dans la mémoire des assistants à la cérémonie. C'est en silence que nous sommes restés autour de son tombeau. Chacun de nous devait se remémorer une image d'elle. Nous sommes restés ainsi de longs instants, faisant comme un cercle autour. Elle devait vivre en nous, à ce moment. Nous baissions les yeux. C'est comme ça que l'on se recueille, il est dit. Les premiers à bouger donnèrent le signal du départ. Mon père retint une larme. Une cousine s'adressa à moi d'une voix émue. J'étais perdu. Les cimetières sont un lieu suspendu qui nous relie à un passé défait, une abstraction pour perpétuer une idée. On n'y retrouve rien d'autre que ce que les survivants ont construit en mémoire du défunt. L'intercession avec les morts n'est pas plus favorisée par ces lieux que par les plus impressionnants des mausolées. Le passé s'imprime en moi de manière non matérielle et c'est en cela qu'il me façonne.

Intensité de l'instant

La jouissance physique est chez moi la combinaison improbable d'une disposition du corps et de l'esprit. Si l'un des deux vient à manquer la déception est au bout, l'ennui d'un plaisir mécanique et banal, la sensation d'avoir raté ce qui aurait pu être un instant inouï. Je peux alors être plongé dans des abîmes de désespoir. Mais si cet élixir subtil est présent, la puissance de la jouissance m'arrache des sensations fabuleuses. L'espace d'un instant, le temps s'est envolé, l'intensité du choc me fait vaciller, mes jambes flageolent, mon cœur bat violemment, je ferme les yeux afin de ressentir les tressaillements de mon organisme, la foudre s'est abattue sur moi. Je suis ailleurs. Je manque de

m'écrouler. Le plaisir physique est un manque et un trop plein. La condition minimale de la jouissance est d'être libéré de toute contrainte mentale. La volupté de ma chair m'impose de laisser de côté mes inquiétudes sur la prochaine facture à payer, sur la planification du prochain projet professionnel, sur la maladie d'un de mes enfants ou sur ma propre capacité à jouir. Cette exigence est la condition de fulgurances insolentes. L'oublier, c'est prendre le risque de revoir se mettre en place un frein à la mise en place du processus érotique. Le lieu, le temps, la disposition mentale, le degré de fatigue, tout doit être pesé pour maximiser le processus exigeant du désir. Si bien que la possibilité même du désir paraît parfois entravée par les conditions de sa mise en œuvre, trop délicate, trop exigeante, trop sublime pour être quotidienne.

Lorsque je jouis, je veux dire lorsque l'orgasme est profond, plein, à mille lieux d'une jouissance ordinaire, plate, famélique, alimentaire, une déflagration part de mon sexe et m'envahit le corps entier jusqu'à toucher mon cerveau et le remplit de millions d'hormones du bonheur. Mes sens sont en éveil supranaturel. Des piqûres me lardent le corps. Ma peau est un vecteur d'osmose entre moi et le monde. L'inflorescence de sensations remonte à la vitesse du son jusqu'à mon cerveau, inondé de substances bénéfiques, transporté dans un monde merveilleux de délices intenses. Le temps s'est envolé, disparu dans les sphères cosmiques. Je crois toucher du doigt une vérité intense. L'immensité de l'espace m'emplit et m'effraie. Plus rien n'a d'importance et tout a une importance démesurée. Je suis dans une véritable plénitude, un repos et une excitation extrême, une zone indéfinissable pleine d'un bien-être incroyable.

Souvent il m'arrive de fermer les yeux. Ce sont mes impressions du temps passé qui m'intéressent et seulement elles, l'interaction avec l'extérieur devant être réduite au minimum. Je veux me replonger de manière éveillée dans mon passé, revivre des événements enfouis, réprouver à la manière d'une drogue des sensations perdues. Des souvenirs de lecture, des impressions de voyages, des moments érotiques, des mots oubliés, des sentiments d'urgence qui ne le sont plus et que je veux revivre. Je recrée des réponses adéquates, je redresse des torts, j'envisage des mots définitifs, des gestes parfaits, tout ce qui m'aide à embellir une situation et me donner le beau rôle dans une scène où je ne l'avais pas. Je redessine l'instant, le redresse, supprime, déforme et rejoue une scène de façon avantageuse pour moi, ce qui n'était pas initialement le cas. Mon cerveau est entraîné à cet exercice. Je lui lâche la bride et il m'entraîne là où lui et moi, dans une symbiose parfaite, nous voulons aller. Le passé enfoui resurgit. Le temps présent devient celui du passé où ils se conjuguent. Et cette récréation me semble aussi véritable que la vraie. Je revis tout ce que j'ai subi, les pertes comme les joies, les instants minuscules comme les immenses, je les arrange à ma guise, non pas comme dans un rêve où l'on ne maîtrise rien mais comme une création consciente destinée à moi seul. Je n'arrange pas toujours, je laisse parfois tel quel, beau ou pas, afin que je puisse contempler encore ce que je ne peux plus saisir directement. Les temps sont fusionnés. A l'extérieur rien ne semble se passer. Je suis allongé sur mon lit. A l'intérieur c'est un cataclysme, un bouleversement, une transformation d'une réalité navrante. Le temps s'est étiré pour se condenser ensuite dans cet instant intérieur. Plus rien ne compte que l'intériorisation de cet univers : le présent s'écroule; je suis ailleurs.

Il peut m'arriver de revivre ma vie deux fois, trois, dix fois comme un malade compulsif revit et rejoue les mêmes instants qui l'ont traumatisé. Le travail de récréation peut s'enclencher dans les minutes qui suivent l'événement lui-même ou dans des années plus tard. Il refera surface un jour dans l'éclair d'un instant de prédisposition mentale. Je le malaxerai, le renverserai. C'est un travail

toujours en cours, l'expression d'une volonté jamais satisfaite. Il sera à reprendre plus tard ou non. Je peux abandonner en pleine session de travail. Mon cerveau est rempli de milliers de ces œuvres inachevées, comme une cave infinie d'où je ressors ce qui me plaît. Mon temps bégaie. Il patine dans le passé pour se poursuivre dans le présent. Le passé dilate mon présent. Il est une résurgence incessante. Ce qui importe, c'est de retrouver l'interpellation de la conscience qui a fait de ce moment un moment unique, dissemblable des autres, que je voudrai retrouver à l'avenir. Comme un drogué qui cherche à se réapproprier la sensation de son premier shoot, je cherche, moi, à ressentir le surgissement de ma conscience dans un moment morne, celui qui est venu me percuter et qui ne fut pas forcément bien interprété par moi.

Mais la plupart du temps, mon temps n'est consacré à rien. Mon encéphalogramme n'atteste pas d'activité particulière. Et d'un point de vue extérieur, je n'ai pas plus d'activité qu'un loir dans sa phase léthargique. Voici quelques années, un médecin américain reconverti dans le one man show avait produit un sketch hilarant sur les différences entre les cerveaux des femmes et celui des hommes, où il disait que celui de ses derniers se caractérise par une activité plate alors que celui des premières était dans l'agitation permanente. Bien que je n'aime pas les stéréotypes de genres, je dois reconnaître que celui-là me correspond : j'aime sentir en moi le développement sans fin du temps passé à ne rien faire. Sans que ce soit un temps pour rien. C'est un temps suspendu, aérien, où rien ne compte et où parfois, la plus petite information sensorielle peut revêtir une importance capitale, le passage d'un papillon, le bruit d'un insecte, un mot saisi au vol. Le temps des riens peut être un temps des tout. Et même s'il est un temps perdu, il faut savoir en jouir.

La sieste constitue le summum du temps perdu, un temps volé aux autres instants qui débordent d'énergie, un temps maximisé pour un temps nihiliste. Je m'y enfonce avec le plaisir ludique d'un homme qui sait qu'il va être heureux, satisfait également de faire un pied de nez à notre civilisation où l'inactivité est condamnée moralement. L'endroit n'est jamais choisi au hasard : l'isolement est capital, dans une chambre à part, dans un hamac de jardin, sur la plage au dos d'un rocher, sur un terrain de camping ou sur le bord d'une route, à l'ombre d'un arbre. Les endroits accueillants sont légions. Lorsque le lieu est déterminé je m'y installe avec délectation et miracle du cerveau programmé pour une tâche bénéfique, presque instantanément, le sommeil me vient, profond, sans aucun rêve, réparateur comme une médication dont je suis le seul prescripteur. C'est simple. Merveille de la discipline corporelle, mon corps est parfaitement programmé depuis longtemps pour optimiser ces moments d'absence. Je demeure hors du temps. Sans aucune pensée. Aussi actif qu'une roche. Ces moments n'excèdent que rarement la demi-heure, bien que je reste parfois trainer dans un lit accueillant.

Si je totalise donc les moments de conscience parfaite où mon cerveau n'est occupé à rien qu'autre que l'activation de son système neurovégétatif, ainsi que tous ceux, très nombreux, où je suis occupé à dormir d'un sommeil profond et indifférent à des problèmes très graves et très urgents, il me reste un temps d'activité, de présence réelle à la réalité, très limité qui confine à la rareté. En soustrayant également les temps où je reformule mes aventures en les revivant de manière asynchrone (Même si j'ai l'air complètement éveillé), on obtient un nombre d'instant où je suis pleinement actif et réceptif encore plus limité. Et si la mesure du temps se détermine par ma conscience en soi, mon horloge interne doit avoir quelques décennies de retard par rapport à mon âge objectif. Une désynchronisation complète existe entre le temps mesuré par ma conscience et celui, ingrat, mesuré par celui de ce corps qui se délite lentement. Il n'est pas inhabituel que je me

sente en déphasage avec beaucoup de collègues, plongés dans la résolution de problèmes inextricables lors d'une réunion de travail, tandis que moi, je ne sens aucunement préoccupé par aucun des sujets qui sont évoqués : eux sont tout à la résolution de difficultés insurmontables, moi, je reste à penser à la façon dont j'ai parlé à ma femme ce matin. Je suis parfois dans un état semi-comateux qui doit me donner l'air d'un neurone unique lâché dans la nature, ce qui entretient une certaine confusion dans mon entourage et qui est le signe d'une non-agitation mentale dénuée de toute réflexivité.

La vie ne peut être une fête permanente. Un shoot de drogue ou un orgasme permanent sont des moments d'exception. Il est le long, le cheminement qui nous amène à accepter la lenteur, l'incompréhension, le calme, la non-activité en opposition avec une agitation dénuée de sens qui répond à l'injonction sociale actuelle. Tout nous parle du contraire, la valorisation de soi, la compétition, la vitesse, l'hybris démesurée d'un orgueil prêt à nous projeter dans le monde en un baiser mortel, la connexion synchrone avec soi, immédiate et continue, le travail vu comme une épreuve à dépasser de manière constante, jusqu'au travail des coaches vantant leurs capacités à nous rendre notre mental plus efficace. Dans un univers déjà rétréci, il faudrait plus encore restreindre l'espace de la conscience disponible pour une multiplicité d'infra-activités sous-jacentes aux autres qui soient le gage d'une exploitation performative d'un appareil sous exploité. La domestication des esprits tend à ne laisser aucune échappatoire autre qu'une restriction du domaine du possible à tout ce qui est l'intensité infinie. Affirmation de la supériorité de la jouissance sous toutes ses formes, publicité pour toutes les activités mercantiles vantées comme source d'intensité, ignorance de la lenteur, du décalage entre moi et l'immensité des multiples autres, tout va à l'encontre d'une vie lente. Dépassant l'emprisonnement des corps, nous voici parvenus au temps de l'embrigadement des esprits, plus subtil que dans un passé totalitaire récent, plus pervers parce qu'il joue sur un narcissisme inconscient et parce que largement auto suggéré, la domestication des âmes se réalisant par un contrôle fin de l'activité cérébrale, les avancées récentes des sciences apportant une crédibilité scientifique à ces théories.

Une expérience chinoise a montré que lorsque grâce à une manipulation neuronale, et suite à stimulus visuel, une souris dominée peut devenir dominante. Le plus étonnant est que lorsqu'une première fois, cette souris dominée a vaincu une dominante, elle a gagné en confiance et capacité mentale, et peut alors devenir une véritable dominante, non pas seulement pour un simple combat mais pour tous ceux qui suivent. Nous les humains, primates mammifères imprégnés de ce modèle, ne dérogeons pas à cette règle. La vie intense est cumulative et par un phénomène étrange, lorsque l'on initie cette accumulation, non seulement nous avons tendance à redemander mais également à vouloir augmenter, à chaque réitération, l'accumulation. Par un étrange phénomène, une fois nos inhibitions vaincues, nous pouvons donner libre cours sans limite à nos désirs (Les experts en développement personnel l'ont bien compris). Une fois l'équilibre rompu, le nouveau dérèglement nous pousse à réclamer toujours plus de l'adrénaline pour laquelle nous avons opéré cette révolution, à rebours des moments perdus, des mains tendues pour rien, des instants inutiles, conviviaux ou artistiques, de basse intensité, mais qui nous sont indispensables. La voie est montrée, nous pouvons chercher à accumuler encore et encore de cet élixir qui nous fait tant rêver, drogue, sexe, argent, leadership, suprématie, dominations en tous genres. « La soif de dominer s'éteint la dernière dans le cœur de l'homme », nous rappelle Machiavel, grand connaisseur de l'âme humaine, cité dans l'article qui décrit cette expérience.

L'angoisse du renoncement, c'est la chute, la descente subite, le déferlement des hormones qui réclament leur tribut. Lorsque je cours suffisamment j'atteins une petite ivresse, mon corps bascule vers un accompagnement de la douleur et de dépassement de celle-ci, un étrange cocktail chimique se met en place pour me pousser à aller plus loin et choisir un chemin qui me permette d'allonger le temps de course, de sorte que ma disposition naturelle, qui serait d'écouter tout surplus de douleur, se mue en une volonté de choisir un itinéraire toujours plus long, plus propre à répondre à des hormones du plaisir intense. Je dois alors me raisonner afin de ne pas élire le chemin le plus long et m'en tenir à l'itinéraire initial. Ce n'est pas un déferlement hystérique qui envahit ma tête, mais un sentiment insidieux, pervers, qui me pousserait dans un sens du toujours plus afin de recouvrir l'angoisse du quotidien, du banal, du moins spectaculaire. Je dois lutter contre cette constitution en moi qui se tient tapi et menace à certains moments de vouloir transfigurer systématiquement ma vie ordinaire en morceaux d'héroïsme bête.

La voie médiane, celle qui privilégie l'aplatissement des émotions, l'arasement des sommets et la transformation d'un quotidien en une succession monotone de faits anodins, cette voie est-elle souhaitable ? Ne vaudrait-il pas mieux accepter les sommets ainsi que les platitudes du quotidien, en sorte que l'intensité de l'instant ne soit pas identique en tous points et corresponde à des états recherchés et profonds ? L'évitement n'est pas une solution. Je dois jouir autant que souffrir, pleurer, rire, boxer, sauter, écrire mes larmes de désespoir, et aussi couper des courgettes, faire des courses, dormir dans un hamac ou m'attaquer à la peinture de mes volets. Le défi est d'accepter cette succession d'activités qui sont le miroir extérieur d'états mentaux différents et donc adapter ma disposition mentale vis-à-vis de l'ensemble de ses extériorités. Que l'instant soit pleinement vécu, qu'il soit d'une intensité folle ou d'une quotidienneté navrante. Que je sois présent réellement à travers ce que je vis ou absent dans ce que je ne vis pas, mais enfin, que cette recherche d'intensité ne soit pas l'unique but de mes dispositions intérieures. Je m'y perdrais. Je pensais stupidement qu'une vie n'avait pas à être pensée, qu'elle se déroulait toute seule gentiment, naturellement, sans que jamais cela nécessite une intervention consciente. Je sais maintenant que rien n'est établi, que je dois repenser et construire un équilibre des instants vécus. J'étais dans une joyeuse inconscience d'homme heureux. Son décès m'a fracassé. Je dois désormais assumer consciemment chacun des gestes que j'effectue.

Le défi est une alchimie, un mélange subtil entre mes envies, mes capacités et ma vision d'une vie bonne, sans qu'une quelconque morale externe n'interfère dans mes pratiques véritables. Travail colossal. Se connaître, évaluer ses limites et élaborer une éthique personnelle, je n'y parviendrai pas. L'intensité de la vie me détruira avant que je ne puisse atteindre la moitié du quart de cette tâche colossale. Il m'arrive de penser que je suis né à l'âge de cinquante et qu'il me reste tout à découvrir et à repenser, que mon passé jusque-là n'est rien et que devant moi, une montagne m'attend sans que j'aie la moindre de la façon dont je pourrais la gravir. Le restant de mes jours devrait être consacré à cet objectif. Et cependant je n'ai ni la force ni la volonté nécessaire, étant aspiré par la fulgurance du présent qui rend l'adhésion à celui-ci trop forte et rend inévitable l'échec.

C'est à moi de penser et d'agir. La vérité est relative à chacun. Je crois aux miracles (Et c'est sans doute une des données du problème), ceux grâce auxquels je pourrais gagner des millions d'euros, ceux qui pourraient me supprimer les douleurs corporelles comme ceux qui pourraient me transporter hors d'une réalité navrante dans un véritable paradis, ceux qui permettraient d'entamer les travaux dans la maison que faute d'argent, on ne lance pas, de voyager dans des pays les plus

lointains sans craindre un dépassement de budget et puis évidemment, de supprimer toutes les peines de cœur et de corps. Cette croyance présente un avantage capital, celui de me faire espérer qu'une révolution du quotidien est possible sans effort. L'effort fait la qualité de nos actions. Je ne suis pas être sorti des contes de fées. Je crois encore aux baguettes magiques. Je ne peux pas me résoudre à ce que toutes les révolutions que j'attends de mes vœux ne viennent pas sur ma table, amenées par des serveurs ponctuels. Un long travail est nécessaire afin que la vie idéale que je dois esquisser par mes propres moyens puisse être mise réellement en chantier, même après de nombreux errements. Définir le but et mettre les moyens en face pour l'atteindre, je connais la chanson. Mais ici, le but est multiple, fuyant, subtil, et les moyens, tout aussi innombrables. Je ne suis pas certain d'avoir l'énergie pour tant de chantiers.

La douleur s'écoule en moi comme un poison et contamine mon corps. L'angoisse surgit à des instants inattendus. Un repas heureux, un film de cinéma, le mot d'un enfant, un moment de fatigue, un souvenir qui resurgit, et c'est la plongée vers l'abîme. Un vertige subit, une paralysie du cerveau devenu incapable de fonctionner, submergé par des pensées noires, terrassé dans son activité ordinaire et soumis à un syndrome de lockout. Les larmes me viennent, même si je tâche de me retenir. Ma cage cérébrale est sous la pression de forces externes qui me figent dans cette situation de désespoir et de doute absolu. Je ne suis plus capable de poursuivre la tâche qui m'occupait. Je m'assois. Je détourne la tête de ma famille, de mes amis, de mes collègues, en m'excusant de devoir m'absenter. Et durant quelques instants, je dois me reprendre, lutter tant bien que mal contre cette pression. Je prends un mouchoir. J'ai des hauts le cœur. Mes muscles sont tétanisés. Ma respiration est hachée. Amélie me dit de me lâcher dans ces moments, d'ouvrir les vannes à l'émotion qui me submerge (La théorie de l'expression nécessaire), mais je redoute d'être submergé par une vague d'angoisse inédite et trop violente. Je me calme en revenant à des pensées banales. Courir est aussi un remède, l'endomorphine toujours. Respirer intensément. Lever la tête et regarder le ciel au-dessus de soi, les nuages, ça apaise. Et si un ami est présent, une main sur l'épaule, une parole apaisante, je suis prêt à tout accepter, même sur un moment très court. L'intensité du phénomène me terrasse, au point parfois d'être dans l'incapacité de parler pendant quelques minutes, terrassé par une fatigue qui me forcerait à aller dans un lit et y rester des heures durant. Dormir, le remède des angoissés. Avant je ne souffrais pas. J'avais l'illusion d'être en souffrance.

Le hiatus qui sépare nos rêves d'une réalité décevante engendre une douleur insurmontable. Le temps est infini entre tout ce que nous voudrions être et un quotidien navrant. Matin après matin je dois affronter le constat des non-progrès, du piétinement d'un cheminement trop long, trop difficile. Ma vue se brouille. Je me perds. J'aurais voulu appeler à l'aide autour de moi. Je vois des visages. Aucun ne paraît vouloir. La souffrance est partout. Physique, morale, guerrière, traumatique, atavique. L'humanité est un amas de souffrance renfermé, un nid d'aigreur et de désappointement, le réceptacle d'une condition sévère, la conjugaison de forces qui nous rendent soumis et lestés d'un poids intolérable. Le temps n'affaiblit rien. La souffrance est solide, indicible, permanente, brutale. Et pourtant je voudrais être relié à ces millions d'êtres qui souffrent. Je serais leur frère en souffrance. Mais je demeure seul. Au secours.

Écriture

Un fleuve de mots s'écoule de moi, s'échappant comme un fleuve de douleur qui me transperce quand il franchit la barrière de mon corps. Des raisons et des déraisons. Des histoires. Des cris. Des images. Des récurrences. Des obsessions. Je pleure devant mon ordinateur. Une rage rentrée, continue, irrépressible. Je continue sans savoir quand, pourquoi et comment je devrais mettre fin à de cette envie furieuse. Au travail, à la maison, en vacances, en week-end, je tambourine sur les touches de mon clavier. Je dois aller toujours plus loin.

Je passe de nombreuses heures dans un canapé à lire, au risque de provoquer l'indignation des membres de ma famille sur le fait que le canapé familial du salon est illégitimement occupé par la même personne durant de trop nombreux moments, laissant sur le carreau les autres qui voudraient également en profiter. Je m'attaque à tout, romans, essais, biographies, BD, journaux. J'ai éperdument admiré la puissance de certains écrivains, le tour de force qui consiste à coucher sur le papier une idée trouble qui prend naissance dans le tréfonds d'une conscience et pouvoir la déployer jusqu'au bout de sa logique. Le génie ne consiste pas à avoir des idées – ceci est à la portée de n'importe qui - le génie réside dans la description des idées, leur enveloppement, leur déroulement jusqu'à leurs ultimes conséquences et l'obtention finale d'un tableau époustouflant. Le lecteur se mire dans la contemplation de ce tableau puisqu'il se reconnaît en lui et qu'il peut y voir la métamorphose de ses propres intuitions en un sublime développement. Le dialogue entre un écrivain et ses lecteurs se fait à travers la description clinique de leurs intuitions communes. Les intuitions sont à la portée du quidam : seul le génie est capable de les coucher sur le papier et de les magnifier, et c'est ce qui est fascinant. Le processus d'admiration de l'œuvre naît de cette communauté d'origine.

L'humanité a engendré des auteurs monstrueux, des hommes (Souvent) dont la hauteur de vue, les intuitions géniales et l'amplitude de la pensée irriguent l'humanité. Et moi, dans tout ça, je suis tétanisé. J'admire éperdument et admirant à ce point, je suis paralysé. Mon propre processus créatif est bloqué, stoppé net par ces sommités, détruit à peine esquissé. Beaucoup de mes contemporains sont jugés également plus aiguisés, plus performants, je me juge indigne d'eux parce que je m'exprime sur des sujets sur lesquels je me juge moins légitime qu'eux, le syndrome de l'imposteur sans doute. Il n'est pas une seule interview dans la presse dont je ne ressors en me disant : « C'est incroyable ce que ce type dit. Il a une vision, un angle de vue, une autorité naturelle pour parler de son sujet ». Cette impression toxique me conduit à me comparer à ces gens et donc, inévitablement, à me dévaloriser par rapport à eux, et au final, à arrêter tout processus d'écriture. Je n'ai même pas besoin de commencer à écrire un seul mot, je suis foudroyé par la simple idée d'écrire une première phrase car inévitablement me vient à l'esprit le fait qu'elle n'est pas originale, intelligente ou belle, et que d'autres ont écrit de meilleure façon. J'écris avec un œil au-dessus de moi surveillant mes petites productions et les hachant finement. Une pensée paralysante pollue mon acte d'écriture. J'ai bien tenté quelques pièces de théâtre ou petits romans, mais jamais rien qui ne satisfasse véritablement. J'ai beaucoup jeté, sans aller au bout de multiples projets. J'ai en moi un processus d'admiration et de destruction inhibiteur. Un processus d'auto-dénigrement qu'il faudrait enrayer. Un provincialisme mental, une tétanisation de l'esprit qui me conduit à me sentir inférieur à tout ce qui est produit ailleurs.

Je ne veux en prendre qu'une infime partie de l'héritage spirituel que j'ai reçu. Ma recreation intérieure passe par la destruction de l'ancien et de la reconstitution du nouveau sur les bases du vieux et mes attentes d'une vie future. L'écriture, dans sa lenteur née de sa difficulté, m'aide à

éclaircir les sujets qui surgissent à mon esprit. Elle impose un retour incessant aux mêmes points de départ, comme en un cercle infernal dans lequel je boucle à l'infini. Et par ce recommencement perpétuel la pensée se reconcentre sur les mêmes problématiques, enrichie d'une première analyse, et à nouveau, se nourrit d'une deuxième, d'une troisième approche, jusqu'à l'épuisement complet et la définition d'une véritable pensée adaptée, c'est-à-dire d'une pensée ou d'une narration qui épouse parfaitement les parois de mon cerveau comme une fresque intérieure que je dois exposer pour mieux la garder dans sa caverne.

Qu'il est long le temps pour se détacher des admirations ! Faire son propre parcours, voilà le défi, savoir exactement ce qui provient de moi et ne plus écrire avec l'image des autres en tête, même pour ce que j'écris de plus intime depuis je sais porter un crayon ou tapoter sur un clavier. Ma priorité, la seule, l'unique, est de retrouver la modestie d'une entreprise personnelle, sans penser à regard imaginaire a priori ou à posteriori, un processus d'écriture qui viennent du fond de moi, qui n'exprime que juste ce que je pense, rien d'autre, modestement, sûrement comme le gage d'une sincérité absolue (quand bien même mes propos sont le résultat du dépôt de multiples couches de sédimentation mentale). N'écrire que pour soi, que personne ne lise rien, bien calfeutré dans les secrets d'un disque dur. C'est la condition d'un détachement et d'un regard profond vers l'intérieur de soi. L'aspect cathartique de l'écriture ne peut venir que d'une intériorité bien gardée, à l'abri des regards. Cette écriture n'est pas une écriture de scène. Son caractère intime préservée, au plus près du plus intime en moi, elle peut épurer la douleur et en fixer les causes. Trop ouverte aux vents, elle se disperse et devient des figures abstraites dont le poids est trop faible.

De l'écriture j'espère une renaissance, utopie naïve d'une possibilité thérapeutique à laquelle je m'accroche n'ayant pas d'autres choix que cette voie qui m'est offerte. Durant trop d'années j'ai expérimenté un bonheur relatif, où pas une vraie pensée ne venait perturber mon équilibre. Etais-je heureux ? Je ne pense pas, du moins pas entièrement, pas profondément, mais est-on jamais heureux complètement ? Le décès de ma mère m'a surpris dans un moment où je sentais le début d'une bascule que je n'avais pas anticipée. Il ne m'a pas seulement forcé à accomplir le deuil de celle que j'ai aimé avec un sentiment de haine, il a ouvert une béance sur le spectacle du monde alors que je me croyais à jamais protégé de tout cataclysme. Bien sûr, je n'ai pas connu de drame terrible, une catastrophe immense, un attentat ou un tsunami. Je suis un survivant ordinaire d'un drame encore plus ordinaire, la mort d'un proche qui m'a saisi de manière tellement intense que je ne sais plus par quel bout prendre cette vie qui me semblait tracée pour toujours et que je découvre instable, changeante, béante dans la profondeur du gouffre qu'elle a ouvert. Je suis un pauvre type, en somme. J'ai du mal à me concentrer, mes nuits sont entrecoupées, une fatigue continue me saisit, des flashes réguliers fusillent mon cerveau sans que je puisse en reconnaître l'origine ni les arrêter, des vomissements me secouent mon corps comme s'il cherchait à extirper un objet étranger. La vieillesse sans doute, une angoisse, une perte, des pleurs impromptus, des cris, des spasmes que l'âge seul ne peut expliquer. Il y a autre chose, je sais. Un vacillement de l'esprit que je ne connaissais pas, un effondrement des certitudes, une enfance qui ressurgit, des blessures qui remontent et sur lesquelles je devrai revenir, des moments que je n'avais pas saisis. Tout me submerge. Je suis usé avant d'avoir la possibilité de réagir. L'écriture est la seule bouée qui soit à ma disposition.

Je veux y croire. Je n'ai que cette solution pour sortir de mon marasme. Je veux aligner les mots, écrire à tout moment, raconter, penser, décrire au plus près ce que je suis et ce que j'ai été, pour

qu'une lumière m'éclaire et que je découvre la sortie puisqu'il doit bien y en avoir une. Même si je ne connais pas les règles de l'écriture, je m'engage dans cette voie, solitaire, déterminé, poussé par une vague intérieure qui m'amène sur des rivages inconnus. L'écriture doit agir comme une thérapie. Comme d'autres prennent des pilules, moi j'aligne les mots en espérant qu'ils puissent me faire revenir à une vie insouciant, ma vie d'avant, où aucune plongée dans des états de spasmes ne venait alourdir mes pensées, où je vivais un bonheur fragile et léger. Je me dis que le dernier mot que j'écris sera celui qui me sauvera et partir duquel je me tairai. Chaque mot que je trace m'approche de la délivrance.

Je crois aux miracles. Je joue régulièrement à la loterie et à chaque achat de billet. Je suis certain que celui-ci me rendra riche et me maintiendra à l'abri des mesquineries de la vie ordinaire. La déception finale ne compte pas puisque je sais qu'au bout du compte, un jour viendra, dans un an peut-être, dans dix ans, où je finirai par acheter le bon, le définitif, à partir duquel j'arrêterai de jouer étant donné que mes volontés seront pleinement satisfaites. Lorsque je suis malade, j'avale avec avidité toutes les pilules recommandées puisqu'elles me permettront de mettre fin à cette souffrance physique qui me torture et qu'après, tout sera parfait, la douleur ne sera plus qu'un horrible souvenir et j'aurai retrouvé un corps sans souffrance. La pilule que j'avale fiévreusement est naturellement magique : des hommes et des femmes l'ont pensée juste pour moi, afin de me guérir de mes souffrances et de me procurer un bien-être parfait. Il n'y a donc pas à s'inquiéter de l'avenir puisqu'il sera forcément magnifique. La politique, les cataclysmes écologiques futurs ou le terrorisme mondial échappent à mon optimisme : je sais que là, les choses sont lentes et complexes. Sinon, dans tous les domaines qui ont trait à ma personne, je me dis qu'un coup de balai magique peut rendre mon univers merveilleux. D'un seul coup et de manière définitive. Il suffit de trouver le balai adapté. Les problèmes ayant trait à ma petite personne ne sont pas si inextricables qu'il ne soit pas possible de trouver dans le vaste cosmos une petite solution qui me rende riche, heureux, drôle, beau, à l'opposé de ce que je suis actuellement. Car enfin je suis prêt à changer radicalement pour être conforme à mes désirs, j'accepte de me plier à des injonctions externes qui me permettraient une réussite à cent pour cent dans les domaines de mon choix. S'il faut acheter des billets de loterie pendant dix ans, je suis prêt. S'il faut avaler des potions improbables, je suis prêt. S'il faut croire pour avoir, je suis prêt.

Tout est question de temps. Le temps est la clef, je sais, même si je voudrais tout immédiatement. On me l'a répété maintes fois, comme une phrase vide que l'on prononce machinalement. Pourtant j'implore une solution qui vienne immédiatement et qui me fasse oublier mes instants de vertige. Qui oublie de me faire passer par ces milliers d'heures d'écriture ou de simple réflexion pour aboutir à un résultat parfait. Je souffre. Et je voudrais être libéré de cette souffrance maintenant, pour toujours. J'y crois et je n'y crois pas : je le voudrais et je sais que c'est impossible. Ce temps long n'est pas pour moi. D'ailleurs notre époque ne s'y prête pas. L'immédiateté, c'est la concrétisation de tous les désirs, l'enveloppement de soi dans un cocon d'extase éternelle, le confort intense. Il doit bien exister une pilule du bonheur, non ?

Mon processus d'écriture s'inscrit dans cette uchronie : à la fin, à la toute fin de ces lignes interminables qui sortent d'on ne sait où, je serai libéré, serein, apaisé. Les livres de témoignages fleurissent, avec des photos de leurs auteurs radieux après cette confession textuelle. Ils sont heureux. Ils ont compris qui ils sont et ce qu'ils doivent faire de leur vie. Ils sont revenus sur leur passé. Ils ont fait le vide dans leur existence. Et à l'issue d'un processus d'analyse approfondi,

douloureux, lent, cathartique, ils sont redevenus ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être, des adultes souriants et plein d'amour. Je veux croire que je puisse un jour être de ceux-là. Aucune raison ne me laisserait douter qu'un procédé aussi tendu que l'écriture ne puisse m'apporter cette paix intérieure. Moi aussi j'y aurai droit.

J'ai entamé de manière spontanée et sans aucun but précis l'écriture de ces textes, sans aucune opinion prédéfinie au départ. J'en ai senti ressenti l'urgence absolue, la nécessité impérieuse de confier sur un écran d'ordinateur certains éléments de ma vie. Cela devait être fait maintenant, là, tout de suite, sinon je sentais la menace d'un complet effondrement. Je ne recherche pas le plaisir de me raconter ou l'envie d'exposer mes idées pour satisfaire une pulsion narcissique. L'urgence est ailleurs, thérapeutique, psychanalytique, être au plus près de mes émotions et de mes pensées afin de les retranscrire le plus fidèlement, sans pathos, sans gonflement stylistique, sans aucun artifice. Et maintenant que j'ai couché certaines choses sur le blanc de l'écran, le processus de libération commence à agir en même temps que s'approfondit le plaisir que je trouve à ce même processus. L'écriture s'instille en moi. Tout est urgent, je fonce et je me grise de cette urgence. Et de ce temps compressé, de cette gestion chaotique d'une écriture automatique, je ressors essoufflé, lessivé, identique à un moi devenu un autre au fil du temps, avec l'envie d'être plus authentique, plus proche des miens, de tout partager avec les mots alors que je garde secrètes ces lignes. Tandis que je reste prostré, je ressens l'envie de m'ouvrir, de recevoir des gens, de sortir à l'air le plus frais possible. L'analyse de mon moi me garde enfermé sur moi-même. C'est peut-être le prix à payer pour une véritable ouverture sur les autres et une bienveillance attentive.

Je n'ai fait lire ces lignes à personne. Mes enfants et ma femme savent que j'écris, me voyant à l'ordinateur sans connaître la teneur des mots que j'aligne. L'urgence d'écrire s'imposant avant toute nécessité de qualité, je ne me relis pas. Ce texte est presque inconnu de moi, il se produit dans un état de fièvre incompatible avec une mémorisation des choses produites. Comme une analyse freudienne, mais sans le rôle surplombant de l'analyste, je suis seul devant mon ordinateur et j'écris ces lignes pour moi seul, à destination de moi seul, et pour mon seul bien. Le secret est la condition nécessaire pour la réussite de l'exercice, quelle que soit la durée de celui-ci. Cette exclusion des autres est le gage d'une sincérité totale et d'un engagement complet, dégagé de tout regard souverain extérieur qui obérerait le succès de la technique. Une aventure intérieure entre moi et mon clavier, détaché de toute contingence extérieure, comme en apesanteur, une aventure par laquelle j'appelle de mes vœux une transformation interne par laquelle je puisse retrouver l'homme serein que j'étais avant, celui de l'innocence, celui du bonheur précaire. Et lorsque j'aurai fini, lorsque je saurai qu'est arrivé le moment où je suis délivré, lorsqu'enfin, le processus aura atteint son terme, n'étant plus possédé par aucun démon, serein, j'oublierai ce texte. Il aura fait son temps. Il aura fait le job. Je pourrai l'abandonner au fond d'un disque dur. La littérature a le goût de la lumière, j'ai celui de l'ombre. Je connaîtrai l'apaisement et je n'aurai plus rien à dire, ni sur moi ni sur rien. L'arrêt sera total. Les mots seront privés d'effet. Je m'assoierai sur une chaise. Je contemplerai le ciel.

Les gens heureux sont silencieux. Ils se passent des mots puisque le bonheur est extatique, intérieur, se suffisant à lui-même. Le malheur rend loquace. Et depuis que l'humanité parle ou écrit, elle n'écrit que sur son malheur ou sur la façon de retrouver son bonheur quand elle l'a perdu. La nostalgie est consubstantielle des grands écrits : ils vont dans le futur au-devant d'un passé. Je voudrais m'imprégner de leur douleur pour cautériser la mienne et trouver une forme adaptée de bonheur.

Je ne cherche pas de vérité universelle, chimère derrière laquelle je ne cours plus, juste un exemplaire de vérité qui je puisse bricoler, façonné par moi seul et qui recouvre mes plaies. Une modeste couverture qui me tienne chaud. Alors je serai silencieux et heureux.

Les soleils de vie et les autres

Au crépuscule du millénaire précédent Amélie et moi avons participé à un stage de théâtre qui fut un naufrage complet. Animatrices peu motivées et gorgées de prétentions artistiques fumeuses, activités bâclées et non préparées, les stagiaires se retrouvaient décontenancés et moi qui n'étais pas au mieux de ma forme, dans une profonde déprime. Par son engagement physique, le théâtre peut amener à de très graves crises. Il exige une participation totale, mentale, physique, une soumission complète à ses exigences. Le théâtre ne ment pas, il est véridique en ce sens qu'il demande des acteurs une sincérité totale dans son caractère insincère. J'espérais renouveler ma pratique théâtrale qui s'émuait, je me retrouvais avec deux actrices fainéantes et pleines d'un mépris urbain vis-à-vis des gens de la campagne. J'étais au fond du gouffre et cela devait être flagrant. C'est lors d'un exercice de chant où l'on devait faire venir notre voix des profondeurs abyssales de notre estomac, qu'une femme s'est retournée vers moi, une collègue de Amélie, mère de quatre enfants, de celles qui ont la sagesse sans l'arrogance qui peut aller avec. J'étais dans la panade dans un exercice qui m'agaçait car stupide et mal amené. Cette femme a pointé mon ventre. Elle a touché mon pull, l'impudente, et m'a lancé : « Nous avons tous un soleil en nous. Tu dois y croire. Et le faire émerger de toi. Ne reste pas crispé. Ouvre-toi ». Si je n'avais pas été dans un état aussi lamentable, je lui aurais dit d'aller se faire voir, avec ses conseils new-age ou ses thérapies de hippie. Mais ce jour-là, parce que j'étais dans un état de désordre affectif suffisant, je l'ai écouté, stupéfait, étonné d'entendre une vérité à laquelle je n'aurais pas prêté une once d'attention ailleurs que dans ce stage. Alors que je l'aurais en temps ordinaire superbement ignoré, ce jour-là, cet instant-là, je l'ai écouté de l'air de celui qui vient d'entendre une vérité inouïe qui lui tombe dessus, aussi banale ladite vérité fut-elle. L'information est entrée dans mes circuits neuronaux sans que j'en eusse précisément besoin. Je suis resté interdit. J'ai dû composer une mine pleine d'incompréhension. Elle est repartie sans attendre aucune réponse de ma part, mais sans doute la marque de ma stupéfaction était déjà la preuve qu'elle avait touché un but. Et ce fut tout, même si des années après, j'y pense encore et que je ne suis pas certain d'avoir trouvé mon soleil intérieur.

C'est une chance inouïe, de croiser au moins une fois dans sa vie un soleil de vie. Un de ceux qui ont tout compris avant toi alors que toi, tu n'as même pas compris le problème. Ils n'ont pas toujours une culture encyclopédique. Ils possèdent une connaissance de notre relation au monde et à soi-même bien plus élaborée que la plupart d'entre nous. Ils savent alors que toi tu n'en es qu'au début de l'idée d'engranger un savoir autre que livresque. Ils partagent sans contrepartie leur connaissance. Ils t'apportent ce qu'aucune pilule, aucun hôpital, aucun médecin, aucun traitement rationnel, ne pourra te donner. Ils amènent un supplément d'âme à ta vie remplie de souffrance et par ce fait, l'allègent un peu. Ils connaissent l'importance d'une main tendue, d'une parole apaisante, d'une épaule sur laquelle on peut reposer sa tête. Ils savent bien plus que beaucoup de savants.

Comme toute personne sûre de son savoir et qui n'a jamais été réellement confronté à la douleur, je me suis longtemps moqué des prophètes en tous genres, des hôtes prêts à accueillir l'autre sans contrepartie, de ceux qui avaient l'humilité de se mettre à hauteur des autres et de les écouter, sans jugement. Amma et ses embrassements minutés me semblaient stupides et inopérants. Pierre Rabhi et ses utopies écologiques n'avaient pas droit à plus de considération. Le Dalai Lama suscitait mes sarcasmes, ainsi que toutes celles et ceux qui peuvent nous écouter et nous amener un peu de lumière. J'étais heureusement absent lorsque Amélie a accueilli chez nous des sœurs mendiantes ; je n'aurais pas su les ménager. Le mélange de messianisme religieux et d'utopie rationnelle avait le don de m'agacer.

Cela aurait pu être un grand bonheur que de rencontrer celui ou celle qui m'aurait écouté et auprès duquel j'aurais pu reposer ma tête et qui m'aurait guéri de tout. J'aurais pénétré enfin le merveilleux, le beau, le fantastique, l'extraordinaire. Je n'aurais pas eu à face faire à une vie pénible puisque j'aurais eu un éclair qui m'aurait illuminé et secouru définitivement. Et pourtant, j'ai mes soleils à moi, Amélie, mes enfants, mes amis. Et avec eux, des instants de joie pure, une partie de jeux où l'on rit, où l'on chante, où l'on discute passionnément, un déjeuner plein d'entente, une discussion, un moment de pleine harmonie qui me soulage. Ce sont des soleils qui brillent d'une intensité folle pour moi. Ils sont mes bâtons de marche, une source inépuisable de bien-être. Ils ne font du bien par le fait même de penser à eux. Et c'est à partir d'eux que j'espère un nouveau.

Je suis un non-soleil. Je souffre sans redonner un peu de la lumière que j'ai en moi. Je souffre et je fais souffrir autour de moi, entraîné dans une spirale négative dont je ne vois pas l'issue. Je le vois dans les yeux de ma compagne comme dans celui de mes enfants. Ils sont perdus de voir ce père, cet amant s'enfermer dans ses angoisses et être incapable de leur apporter l'amour et l'attention qu'ils méritent. Leurs regards s'attardent sur moi en forme de question comme on reste devant une énigme en se demandant quand tout cela va finir. Une joie s'est éteinte en moi. Ils se demandent sans doute quand elle va se rallumer sans jamais me questionner sur mon mal-être. Ils sont des lumières pour moi, et moi je suis une ombre pour eux et même si je suis conscient de cette dissymétrie, je ne parviens pas à transformer l'énergie négative qui m'amine en quelque chose qui puisse les éclairer, eux. Je leur suis inutile.

Voici quelques jours Amélie était adossée sur l'évier de la cuisine. Le soleil déclinait. La journée avait été occupée à diverses tâches quotidiennes qui, mises bout à bout, provoquent cette fatigue du corps si peu agréable que tout le poids d'une journée peut faire craquer la plus robuste des constitutions. Nous parlions de son frère qui traverse une grave période de stress. Elle évoquait les crises qu'il a traversées depuis tant d'années, la fatigue de son entourage, l'impression, pour sa femme, d'être dans une prison, le soulagement de ses propres enfants quand il n'est pas là. Et puis soudain, elle a éclaté en sanglots, se demandant pourquoi son frère n'avait jamais eu le sentiment de ne pas être un poids pour les autres. D'aussi loin qu'il lui en souviendrait, son entourage est exaspéré par ses crises, on lui en veut d'être ce qu'il est. G. est de ceux qui embarrassent, que l'on veut oublier, que l'on considère comme un poids et qui peuvent participer à une soirée sans que l'on soit capable de mentionner son nom le lendemain. Il n'a pas eu la chance d'avoir rencontré un soleil pour lui. Amélie pleurait sur sa vie de souffrance et de manque d'empathie de la part des autres. Il n'a pas connu de répit. Sa maladie est tapie au creux de chacun des replis de son cerveau et irradie jusqu'à exaspérer son entourage. Pourquoi n'a-t-il jamais connu un seul rayon de lumière ?

Je m'identifie tellement à lui, à son incapacité à sortir de son état, à sa façon d'y être collé et de ne pas savoir trouver une porte de sortie alors qu'elle paraît évidente à tous, à l'exaspération qu'elle provoque, l'usure quotidienne, la fatigue mentale. Il me semble connaître chacune de ces réactions, toutes ces exaspérations qui mènent au désespoir de ne pas voir celui qui souffre sortir d'une impasse évidente. Mon angoisse dure depuis quelque temps. Je me soigne en prenant tout ce qui m'est prescrit, sirop ou gélules, compléments alimentaires. Je cours en espérant que les endomorphines accompliront leur travail analgésique (Je ne cours pas pour d'autres raisons que strictement thérapeutiques). Hélas, cela ne va jamais aussi vite que je le voudrais. La guérison se fait attendre. L'impatience gagne autour de moi. Autour de moi je devine que l'on n'est pas prêt à réentendre les mêmes plaintes. Je masque alors mon état, refusant d'infliger le spectacle de mon impuissance aux membres de ma famille. Je joue un rôle, celui du malade qui nie sa maladie et qui montre un visage avenant, responsable, serein. J'excelle à instaurer un jeu de fuite et d'insistance qui me permet masquer mon état afin que la machine du quotidien ne soit pas ébranlée. Ce jeu psychologique épuisant se surajoute à mon état et m'use au-delà de ce qui tenable. Je désespère et l'impossibilité de l'évoquer accentue encore cette plongée au fond du gouffre. Je voudrais frapper, hurler, taper, crier et je laisse seulement entrevoir un léger sourcillement. Il me semble préférable de cacher plutôt que d'évoquer une souffrance qui se prolonge trop.

J'ai honte d'avouer que j'ai découvert la souffrance à cinquante ans passé, la vraie souffrance, celle qui provoque un tel changement qu'il en émerge le sentiment de ne plus pouvoir faire face à rien. Autrefois je nageais dans un malström de bonheur qui m'avait rendu inconscient et méprisant, l'image parfaite du jeune sûr de lui, péremptoire et arrogant. Il m'a fallu en parallèle tout un chemin pour comprendre ce que les soleils de vie connaissent depuis toujours, que la vie n'est pas donnée, qu'il faut gagner son bonheur, le chercher au plus profond de soi, que l'instabilité structurelle de cet éden nous pousse à une vigilance constante et à faire attention aux autres, à l'humanité, qui sont une source de joie véritable. Amélie sait depuis toujours la souffrance, les jours d'angoisse, les attentes déçues, les pieds de nez de l'existence auxquels on n'est pas préparé. Moi j'ai découvert très tard le vertige d'un questionnement sans réponse. J'ai vu s'effondrer une à une mes certitudes et l'arrogance qui va avec. Cela couvait depuis longtemps et puis la mort de ma mère, concomitante avec mon demi-siècle, a fait tout voler en éclat. Au lieu de s'insinuer en moi, la souffrance m'a détruit, dévasté, ruiné d'un seul coup, ruinant d'un coup mes certitudes et mettant à nu le processus de découverte de la douleur qui s'était insinué en moi depuis longtemps. Je suis anéanti. Le filet d'eau tout mince de la souffrance est devenu un fleuve qui a débordé sur tout. Je n'ai aucun moyen de résistance. Toute fuite est impossible. Je me suis noyé dans un océan de tristesse.

Les soleils de vie, eux, connaissent tout ça. Ils connaissent la désolation de nos existences et la souffrance qu'elle engendre. Ils sont présents et donnent de leur temps, de leur rire, de leur joie, de leurs silences, de leur amour, de leur écoute. Le don est une forme insoupçonnée de force. Ils donnent. Ils ne calculent pas. Ils ont la générosité consciente ou innocente. Cela ne lasse pas d'étonner et de provoquer des railleries à une époque gangrénée par le cynisme et l'étroitesse d'esprit. Ils ont la patience pour eux puisqu'ils ont parfois beaucoup attendu. Et leur patience rejaillit sur toi comme un éclat de verre éclaire une zone d'ombre. Ils ne cherchent pas à donner des leçons. Le travail est à effectuer par les récipiendaires. Eux donnent et c'est à toi de savoir recevoir.

J'aime le rire de mes enfants. Lorsque l'un d'eux, plus calme, plus rêveur, se met à rire, c'est une déflagration, un ébranlement complet. Son merveilleux visage s'illumine, ses yeux s'effilent, comme

s'il s'étonnait à chaque fois de l'effet que produit sur son corps cette déflagration, il ne se retient plus et c'est l'absolue dévastation du rire. Il est secoué, ses membres tremblent, il n'ose à peine y croire, il est stupéfait. Il y a une beauté infinie dans ce relâchement. Elle rayonne sur ceux qui l'entourent. Je suis submergé par cette beauté quand je la reçois. J'en voudrais toujours plus. L'autre rit de manière ouverte. Il dévore la vie à pleines dents et ce rire qu'il nous offre est une démonstration de sa fantaisie. Il partage avec nous. Son rire est une enveloppe chaude. Il n'envisage pas une vie sans nous, dit-il. Il a une manière particulière de répondre par l'affirmative à une question. Son « oui » est lancé comme un défi à tout l'univers, un oui affirmatif rempli de vitalité. Dans cette réponse on décèle plus que la simple réponse à la question posée, c'est l'affirmation d'un être qui dit « oui » à l'humanité entière. Une promesse toujours renouvelée d'une ouverture. Mes enfants sont mes soleils.

Il m'arrive encore de rêver qu'un avion dissémine une poudre de perlinpinpin capable d'effacer des souvenirs comme de petits grains de sables qui se logeraient à l'intérieur de la tête. Il volerait au-dessus des villes où se situent les amis, les collègues, les membres de la famille pour lesquels je voudrais un effacement partiel de la mémoire. Cela toucherait exactement les personnes que je ciblerais et de la façon exacte qui me conviendrait. La poudre aurait la capacité magique de ne toucher que les zones du cerveau désirées de telle façon que je puisse ré-entamer une relation vierge de toutes les lourdeurs du passé, et sans les erreurs non plus. Ce serait le début d'un futur merveilleux où moi, doté d'un pouvoir incroyable, je pourrais modifier les souvenirs de chacun de telle sorte que je puisse être dans les meilleures dispositions envers les autres. Ainsi ma honte serait effacée, mon envie de recommencer à zéro serait exaucée, un nouveau printemps viendrait annihiler les effets de l'hiver. J'aurais une infinité de solutions à ma disposition pour réparer ce qui n'aurait pas pu l'être sans ce subterfuge et améliorer enfin tout ce qui devrait l'être chez moi. Je sais, je suis un doux rêveur.

Ma mère

D'aussi loin que je me souviens, ma mère était une femme inaccessible, bien plus grande que moi, d'une élégance classique, dont il fallait que j'attire l'attention en tirant sur les vêtements, en l'interpellant par des mots forts, voire en la menaçant. Une femme qui maintenait une distance qui poussait ceux qui la côtoyaient à penser qu'elle avait un mystère à cacher. Même quand j'aurai une taille bien plus grande qu'elle, quand elle ne sera qu'une femme rapetissée par l'âge et la maladie, elle restera plus grande que moi. La voix pesante. Le regard fixe. La marche droite. Même diminuée, recroquevillée comme un oiseau qui s'éteint dans son nid, elle gardait cette droiture qui était pour moi sa marque de fabrique. Ce doit être un grand classique que les enfants continuent à voir leurs parents selon leur regard d'enfant, et vice-versa. Je dois être piégé par un schéma standard. Peu importe. Pour moi elle est restée durant toutes les années où nous nous sommes côtoyés cette femme distante, peu diserte sur elle-même, qui gardait ses souffrances pour elle et dont toute l'attitude trahissait ces douleurs qu'elle cherchait à taire à tous prix.

Inaccessible est un mot courant de mon vocabulaire. Il vient d'elle. Inaccessible la femme qui s'occupait de choses sur la table de la cuisine que je pouvais pas atteindre. Inaccessible celle qui murmurait des secrets prohibés. Inaccessible l'aura de l'adulte qui cloisonnait ses activités et ses

centres d'intérêts afin d'être certain que l'enfant que j'étais n'y fusse pas mêlés, par un souci de préservation et de jalousie. Par son attitude inabordable, ma mère a façonné mon rapport aux autres. Par une répétition compulsive de ses manières d'être à elle ou pour preuve de l'amour d'un enfant pour sa mère, je maintiens parfois la même distance qu'elle maintenait dans sa vie. Et dès lors un mécanisme de fascination/répulsion se met en place chez moi. Car tout aussi inaccessible sont ceux qui sont l'objet de mon admiration et qui me paraissent à mille lieux de mon quotidien flasque, et tout aussi éloignées de ma personne sont maintenues les causes potentielles de peur. La fascination que j'entretiens avec certaines personnes, certains lieux, certaines œuvres d'art est pour une part proportionnelle à l'inaccessibilité que j'ai parfois introduite entre moi et ces objets d'admiration. Cette distance est à la fois la condition de la fascination et sa limite, ainsi qu'une protection naturelle contre les agressions du monde, réelles ou supposées. Si je viens à perdre cette distance, l'admiration s'évanouit, le danger resurgit, la panique mentale s'installe. Le charme dégagé par les choses ne s'écoule dans mon esprit que si elles sont lointaines, hors de tout danger. Loin de me mettre à me détacher de la réalité, il m'aide à l'aimer plus, comme si ma mère m'avait montré lors de toutes ces années que nous avons passées ensemble qu'on ne peut aimer que de manière lointaine, en même temps qu'on éloigne la crainte. L'enchantement du monde est l'élément indispensable de ma survie, ce qui est donc à mettre en parallèle avec une indispensable mise à distance de sécurité. Et je sais que cette recherche de l'enchantement, vital pour moi, provient de cette femme qui fut ma mère. Si je lutte contre cette habitude qui s'est enracinée en moi, je sais aussi qu'il me reste encore des continents à soulever pour renverser cette tendance.

Sur les vieilles photos de ma mère des années quarante ou cinquante, elle arbore un sourire non feint, de ceux qui laissent entrevoir une enfance heureuse ou du moins un bonheur insouciant. Il est difficile de sonder une âme à l'aide d'une photo, néanmoins on peut deviner une sorte de joie non feinte. C'est une belle jeune fille, habillée selon les canons de l'époque, stricts, ne laissant pas de place à une personnalisation. Elle porte des jupes d'été légères et regarde l'objectif sans crainte. On imagine une jeune fille bavarde, étonnée, presque fantasque. C'est une belle petite fille. Curieux comme les chromos anciens nous donnent l'impression d'un monde révolu où la vie était plus simple et plus heureuse. Ces dernières années, elle se laissait prendre en photo alors que l'étincelle s'était éteinte. Une femme sévère avait pris le relais, dont le visage exprimait la souffrance. Le regard s'était obscurci. L'allure affaissée. Le corps pensant. Les vêtements témoignaient d'un reste d'attention. La fantaisie s'en était allée. La fatigue d'une vie trop douloureuse avait pris le pas. Un quelque chose s'était détaché.

Je prends le risque de ne sélectionner que les épisodes négatifs pour résumer une vie dans son entièreté avec ses infinies subtilités. La nature m'incline à dénoncer le mal plutôt à louer le bien. Je me vautre trop souvent dans la facilité ou la rancune. Des milliers de bienfaits sont annulés par une seule action néfaste. Lorsque je repense à ma mère des images se bousculent dans ma tête, avec en surimpression la dernière que j'ai eue d'elle, cette femme épuisée qui me tend sa joue pour que je l'embrasse au moment de repartir et ne plus jamais la revoir en vie. Les rencontres que j'ai eues avec des amies d'elle ou des cousins m'ont fait découvrir une autre femme, attentive aux autres, remplie d'une vie sociale active, et que quelques amis très chers valorisent au plus haut, heurté par sa disparition soudaine. Impossible d'atteindre à l'objectivité quand il s'agit de décrire ses proches. On reste en permanence dans les impressions. Je ne dirai donc que celles-là, tardives ou anciennes, partiales, fragmentées comme peut l'être ma mémoire.

Ma mère avait des yeux perçants. Dans cette évocation de ma mère, ce sont eux qui me viennent d'abord à l'esprit, larges, légèrement en avant, des yeux toujours en mouvement, agiles, fureteurs constamment en quête d'objets, des yeux de loups. Ces yeux étaient son lien premier avec le monde. Par eux, elle avait deviné la rigueur du monde, sa tristesse, sa fin, sa beauté également, et cette déception se lisait dans ses yeux qui petit à petit, s'étaient transformés et se mettaient en quête d'une réponse à ses questions. Un voile d'amertume avait progressivement occulté son beau regard sans qu'il perde de son acuité. La petite fille vivante à la chevelure très brune avait progressivement perdu son rire, laissant la place à une femme inquiète. Ma mère voyait le futur avant les autres.

Petit j'étais foudroyé par eux. Ce fut une réelle obsession. Il se posait sur moi où que je sois, en sa présence ou non. Elle me suivait, m'épiait, me jugeait, il n'épargnait aucun de mes secrets, il était le souverain juge de mes actions et me terrassait de leurs oukases brutaux. Ses yeux étaient attachés à moi, pleins d'amour et d'attention tout autant que de jugement. J'étais en permanence sous le feu de ce projecteur sensoriel comme un acteur sous le feu d'un metteur en scène obsessionnel. Je n'avais pas de dieu omniprésent qui vint juger du bien-fondé de mes actions. J'avais une mère et cela me détruisait suffisamment. Son regard, sans être forcément présent, je le sentais partout, en classe, avec des amis, dehors, alors qu'elle ne pouvait pas me voir. Je le sentais me juger. Pas besoin d'un regard direct pour être frappé par une foudre maternelle. L'imaginer suffisait à ce que mon subconscient vienne couper court à toute velléité de liberté. Lorsque je devins majeur, enfin, mes parents partirent très loin de France. J'étais libéré. Ce regard avait perdu de son intensité. Les milliers de kilomètres, et ma capacité à me rebeller, avaient affaibli ce pouvoir. Je pouvais commencer à me reconstruire. Un travail qui dura des années.

J'étais encore étudiant lorsque je passai quelques jours dans une maison de famille. Vivant à l'étranger mes parents y avaient entassé là un bric-à-brac non vital à leur existence lointaine. Ma sœur m'avait rejoint. Au détour d'une conversation elle m'indiqua que plusieurs cartons contenaient des papiers de mes parents, bien au fond du grenier, dans un coin que je connaissais pour y avoir joué enfant. Poussé par la curiosité je ne résistai pas à l'envie de voir ce qui moisissait en haut de la maison. Poussé par la curiosité je trouvai les caisses à trésor. Je ne fus pas désappointé. Des carnets, des photos, des lettres, des souvenirs rapportés de pays lointains lorsque mon père voyageait, des clefs. Un passé enfoui s'étalait devant moi. Je fouillai fiévreusement à la recherche d'un indice qui me permettrait de comprendre, sans savoir ce que je cherchais vraiment. Un petit cahier d'un vert passé tomba dans mes mains. Aucune déco. Juste la couverture. La première page indiquait « Journal intime de M. Montgoubert ». Les mots indiquaient une date à laquelle ma mère travaillait à Paris, jeune adulte montée dans une capitale qui la fait rêver. C'est l'été. Nous sommes dans les années soixante. Elle connaît déjà mon père. Je suis surpris. Mes parents ont toujours été pudiques sur leur rencontre. J'ignorai qu'à Paris ils semblaient se connaître depuis longtemps. Je tombe sur une description de son bonheur d'être là, pleinement vivante, jeune, au milieu d'une ville bouillonnante, aimé d'un homme qui la séduit et avec qui elle envisage de vivre. Elle possède la frayeur, la fraîcheur, l'enthousiasme d'une jeunesse désireuse de croquer la vie. Les mots sont simples, directs. Elle partage avec son ami intime des pensées sur son travail, son regret d'être loin de sa terre natale, les gens qu'elle découvre et qui lui semblent étranges. Je refermai le cahier. Je rangeai le carton. Un sentiment de gêne. Je n'ai pas le droit de lire tout ça. Je promets de ne pas continuer.

Entre cette image de ma mère, heureuse, jeune, pleine d'allant, et celui de cette femme exténuée, écrasée par des traitements douloureux et répétitifs, je retiens celui de l'adulte dans sa maturité, conventionnelle, rétive au dialogue, mettant sous cloche les problèmes et qui s'évertuera à conditionner ses enfants comme elle l'entend. « Dresser », dira-t-elle, fière, dans un éclat de rire, lorsque je l'interrogerais plus tard. Une femme débarrassée de ses illusions qui s'enferme dans un microcosme, jusqu'à ne plus vivre que dans un espace mental et géographique réduit. Un petit monde dans un univers immense. Les déceptions l'avaient alourdie. Les souvenirs s'étaient chargés de la rattraper. Une enfance sans père qu'elle cherchait à comprendre. Une mère fermée, sourde à ses demandes, avec qui elle n'avait jamais pu dialoguer (Les postures coulent à travers les générations). Une dureté qui a fini par la gagner et l'envelopper. Le sourire, son beau sourire, n'était plus là que par éclair : les pertes, les absences, les conventions l'avaient transformée. La fille insouciante s'était fanée : la femme responsable, la seule que j'avais connue, l'avait chassée, hantée par ses questions sans réponse, navrée de n'être que ce qu'elle était, recroquevillée sur une vie qui la protégeait de ses propres démons. Ma mère n'avait pas héritée d'une aptitude au bonheur. Chez certains cette capacité est innée, elle allège leur existence, ils traversent cette vie avec l'envie et le goût renouvelé des autres. Les croiser, c'est sentir le souffle d'une vie belle et pleine. Lesté d'un passé et d'une enfance sombre, ma mère n'avait pas connu cette lumière. Elle demeurera coupée de ce formidable appétit de vivre. Elle restera dans l'ombre. Une fleur qui peu à peu s'éteindra, sans bruit, nostalgique d'une jeunesse partie, murée dans des questionnements internes qui l'empêchaient de répondre aux miens.

Le monde de ma mère était peuplé de belles personnes, de châteaux surannés, d'exquises politesses, de manières délicieuses et surannées de belles paroles profondes, un univers évanoui, irréel, issu d'un passé imaginaire dans lequel elle aurait pu oublier les troubles qui l'assaillaient. Elle possédait une furieuse envie d'une complète transformation d'un réel dont la béance la navrait, mettant de profonds espoirs dans une vie rêvée sans qu'elle ose mettre la sienne à l'aune de ses désirs. Il n'y avait pas chez elle de volonté de s'élever socialement ou quelque syndrome Bovarien d'une simple envie de quitter une existence trop morne, c'était le rêve d'une véritable révolution sociétale qui l'arrache à un quotidien médiocre, vulgaire, laid, trop navrant, mais pour lequel elle n'était pas capable de poser la première brique, bridée par des habitudes sociales contraignantes. Ma mère était une passionaria domestique, une romantique déçue par une existence morne qu'elle déplorait sans avoir la disposition mentale de la réformer. Tout était à changer ou plutôt à restaurer, la demi-mesure, elle ne connaissait pas. Et je ne la juge pas avec la sévérité des enfants qui constatent l'échec de leurs parents, j'aurais tellement aimé qu'une partie de ses rêves se transforme en réalité, cela rendu plus léger notre propre vie, mais cela n'a pas été ainsi par la faute de multiples barrières sociales ou psychologiques que je peux comprendre.

J'avais abandonné depuis longtemps l'écriture de poèmes puérils sans intérêt lorsque ma mère, un jour, se tourna vers moi. Mon père était à l'autre bout du globe. Elle venait profiter de la fraîcheur des étés normands, disait-elle, sans avouer que la solitude lui procurait du bien-être. Je la rejoignais alors pour de courts week-ends, prétexte à du repos ponctué d'échanges réduits à des simples considérations quotidiennes. J'accomplissais mon devoir filial avec le minimum d'intérêt, juste assez pour ne pas provoquer une rupture que je redoutais à cette époque (J'ai toujours eu horreur des conflits ouverts). Ce jour-là ma mère me demanda brusquement : « Tu pourrais m'écrire un poème sur la mort ? » Et devant ma stupeur, devant mon absence de réaction à cette demande incongrue, face à mon incapacité à répondre positivement à une supplique dont je devinais l'urgence chez elle,

le masque retomba, elle se cadenassa, elle bafouilla « Euh, non, rien, tant pis. Oublie. Oublie » Je lus aussitôt sur son visage la peur de s'être dévoilée, d'avoir montré à son fils l'objet profond de son inquiétude ainsi que celle de s'être montrée faible et faillible. La mort ne faisait pas partie de mes préoccupations. Je n'écrivais plus alors. Eussé-je voulu lui répondre, je n'aurais pas su répondre à une question aussi immense et angoissante. Chacun est seul face à ce gouffre. Comment mettre en poème la mort ? Quel sentiment associer à l'idée de la mort ? Seul le silence me paraissait possible. Je répondis que je n'écrivais plus, que j'étais passé à autre chose, que je n'avais d'idée pour un tel sujet. Son visage devint impassible, glacial, qu'elle s'efforça de maintenir si longtemps, un visage qu'elle n'abandonnera que lorsque la maladie aura fait d'elle un pauvre être esseulé et fatigué. Elle ne voulait plus que l'on en parle. Je lui demandai plus tard l'objet de son inquiétude, elle se mura dans un silence obtus. L'éclair de dialogue s'était éteint. Elle m'avait offert un flambeau que je n'avais pas eu l'intelligence de saisir. Incapable de répondre à une femme qui était ma mère et qui avait l'humilité de me dévoiler ses peurs, je n'avais pas su capter ce moment pour engager une discussion qui puisse faire évoluer nos rapports. Je rêvais d'un moment cinématographique où nos échanges basculeraient radicalement vers une relation de confiance et je n'avais pas su profiter d'une occasion unique. L'huitre s'était refermée très vite. Je ne pouvais plus la rouvrir.

Ma mère avait ses fureurs et ses peurs rentrées. Des années d'une volonté de fer avaient forgé en elle, dans son corps, dans ses pensées, un conservatisme qui imprégnait jusque la façon dont son corps se maintenait en permanence dans une raideur implacable, mais qui ne correspondait en rien à une volonté d'afficher ouvertement ses opinions. C'était une manière d'être, point un bréviaire à l'usage de tous. Ma mère n'avait pas son pareil pour tourner la tête devant un importun, débiter des lieux communs, éviter de répondre aux questions qui fâchent, ignorer ce qui la dérangeait et ne se concentrer que sur des sujets lisses ne prêtant à aucune controverse et rester droite dans ses convictions, sans prêter le flanc à aucune critique. Au fil des années, refusant une confrontation que je savais vaine, et ayant accepté que la vie ne se résume pas à une révolution puisque celle-ci ne résoudrait rien, j'étais devenu expert quant aux sujets météorologiques ou les questions de jardinage ou les sujets politiques (Mais uniquement sous l'angle de l'argent gaspillé). Elle exprimait rarement ses pensées, se contentant de vagues énoncés de banalités. Ce n'était qu'au détour d'une phrase jetée comme un test que l'interlocuteur devait comprendre qu'il assistait parfois, exceptionnellement, au début d'un vrai questionnement. Une discussion avec elle était à la fois le déroulement d'un schéma prédéfini de remarques sur des sujets banals et le surgissement inattendu d'une question profonde. A nous, ses enfants, à qui elle se confiait dans de rares occasions, il fallait une attention de tous les instants afin de repérer la tentative d'ouverture et entamer une réelle conversation. Un travail d'expert non seulement pour capter l'incipit d'une conversation profonde mais également ne pas risquer de la heurter par la suite et qu'elle ne retourne à son enfermement mental. Comme un esclave auquel des années d'esclavage et de régime punitif sévère avait imprimé un comportement craintif et méfiant, ma mère ne laissait pas entrevoir son intériorité. Et si celui-ci venait à être entrebâillée, l'interlocuteur devait être sur ses gardes afin que la porte ne vint à être claquée brutalement. Le visage se renfrognait. Ses sourcils se rejoignaient dans une mine sévère. L'interlocuteur devait comprendre que l'entretien était achevé. Et lorsque la maladie vint à l'affaiblir considérablement, transformant son corps en un Hymalaya de douleur, il était trop tard, elle n'était plus accessible, ses pensées s'étaient éloignées de nous, elle s'était rétractée pour toujours, je n'avais plus de clef pour ouvrir ce qu'elle avait gardé obstinément fermé. Quelques jours avant sa mort, alors que mon père s'était éloigné quelques instants, je la sollicitai sur son état et son mental.

Ses jambes étaient allongées sur un fauteuil médical. Sa fatigue était extrême. Elle ne prit pas la peine de me répondre. Elle murmura quelques mots qui restèrent incompréhensibles. Elle m'avait déjà quitté.

Ma mère et moi, nos mondes se sont progressivement séparés. J'avais les névroses habituelles d'un jeune, je cherchais un appui de son côté qui ne vint jamais. La rupture fut ponctuée de heurts. Des éclats de voix de ma part puisque je cherchais à comprendre et tout changer (Jeune, on croit qu'il existe une solution à chaque problème). Opposant des silences à chacune de mes questions je m'énervais plus encore. Il était conforme aux lois de la physique que l'entropie nous pousse à diverger. Cela devait finir en frustrations. Son monde était figé, poussiéreux, inadapté, bancal. Je ne pouvais pas encore comprendre que son mode se déposait en moi aux cours des âges jusqu'à me constituer moi et que si je me rebellais contre elle, c'était d'abord contre moi que je me révoltais (ça, on ne le comprend pas tout de suite). Evidemment pour un adolescent ou un jeune adulte qui n'a pas conscience de lui-même, cette minéralisation de l'existence est inacceptable. Trop daté. Trop propice à enfouir des secrets. Je voulais me taper la tête contre ce mur afin de le faire exploser. L'après n'importait guère. Le plus essentiel était de repousser les limites. En vain. Le mur résista. Je gagnai seulement une propension à me mettre en colère qui désolait ma mère, adepte du moins disant social. Je n'avais pas de réponse et au lieu de tenter d'autres moyens d'avoir des réponses je laissais exploser ma colère, ne provoquant rien d'autre qu'une situation d'incommunicabilité aggravée. A l'issue de ces multiples confrontations sans conclusion véritable j'étais un bouledogue aboyant dans le vide. A moins que ce ne fut une conséquence de la tectonique des plaques ou de l'accélération du temps, il était fatal que nous nous dissociâmes.

Adolescent j'étais impoli, rude, incontrôlable. J'explosais parce que bouillait en moi l'envie de comprendre cette mère insondable et parce que je devinais que cette vie inexplicable que j'avais devant moi n'était pas celle qu'elle m'avait peinte. Sentant ce décalage je voulais à tous prix une explication de la part de celle qui m'avait donné cette vie que je n'avais pas cherchée. J'avais été docile étant petit, je me mis à m'émanciper, j'étais entre deux univers, celui de ma mère, immuable, fixé pour l'éternité, et le mien dont la construction me jetait dans un grand trouble. Son vœu le plus cher à elle était de réduire au silence la moindre de mes remarques et de garder sous sa coupe ce fils qui tentait de lui échapper. La violence verbale ne devait pas apparaître au grand jour. Tout devait être tenté pour atteindre ce but. L'intimidation, les reproches implicites, accentués par des froncements de sourcils, les menaces d'interdire l'accès à la maison, la panoplie était large. Les coups physiques n'étaient pas admis entre nous deux : la parole était la seule arme. Cette mère la maniait avec parcimonie, ce qui décuplait son efficacité. Depuis cette époque d'affrontement réel nous vivions dans des bulles séparées. Sans que jamais il n'y eût de rupture franche, nous ne nous comprenions plus. Parfois de longues périodes passaient sans que nous n'ayons de relations. Le téléphone, sporadique, jamais utilisé pour autre chose que des conversations conventionnelles, prenait le relais. Aucun d'entre nous n'accorda à l'autre de véritables explications sur son comportement et ses attentes : il était inimaginable à moi comme à elle de fusionner leur façon de vivre et leurs opinions ou de simplement, être capable de suffisamment d'empathie pour un respect et un amour mutuels.

L'arrivée de la maladie n'a pas aboli cette distance causée par une confrontation non-résolue. Elle l'a seulement mise en sourdine. Les questions sans réponses furent rangées sous le boisseau. J'étais allé chercher ailleurs mes solutions. Les années de souffrance avaient réduit le caractère trempé de

cette mère dompteuse. Et de mon côté, le vieillissement a apporté un peu d'indulgence, de patience et de compréhension. Nous étions capables de nous tenir dans la même pièce, avoir un dialogue ouvert sans trop de déni. Elle s'était affaissée d'un point de vue physique et avec ça, son caractère s'était amolli. Sa volonté de fer s'était émoussée. J'avais du chagrin pour elle. Je ménageais cette agressivité à fleur de peau qui la gênait. Nos relations se sont peu à peu métamorphosées en un entre deux, entre l'hostilité ouverte et l'amour plein, une sorte de no man's land où les adversaires observent leurs changements, où petit à petit les représentations figées de l'un et de l'autre se transforment. Je n'ai pas eu le temps de connaître une fusion amoureuse complète ; elle est partie avant ; la réconciliation, la reddition, la transformation d'une attitude de méfiance en une acceptation de l'autre, voire en un amour sans arrière-pensée, je n'étais pas prêt pour tout cela. Elle non plus. Au jour où je la quittais définitivement j'étais encore sur mes gardes. Cette attitude ne m'avait pas quitté depuis plus de trente ans. Et si elle n'était plus aussi forte elle m'était tellement naturelle avec elle qu'une réconciliation complète et transparente ne me paraissait pas encore être à l'ordre du jour au moment où je la quittai pour la dernière fois sans le savoir. Je n'ai donc logiquement pas connu l'éblouissement d'un accommodement à l'âge où chacun renonce à ses batailles. Elle comme moi n'avions pas parcouru assez de chemin. Il nous aurait fallu quelques années supplémentaires que la mort ne nous a pas accordées.

Ma mère possédait de multiples talents et elle désespérait de ne pas les avoir mis en œuvre. Elle voulut donc que tout autour d'elle vive recroquevillé comme elle avait décidé de vivre, oubliant que le monde ne pouvait pas se plier à sa volonté. Son paradis à elle était perdu. Son monde était fait de déceptions, de promesses non-tenues, de faux espoirs ou de volontés brisées par un subconscient trop vivace. Elle exigeait que le monde à sa portée vive à l'image du sien. Ce monde déceptif, falsifié par une volonté martiale, avait des allures de cloche sur la tête de ses proches. Il allait plus loin que celui que l'amour impose à chacun de nous puisqu'il impliquait une reddition de larges pans de liberté de la part de ceux à qui il était imposé. La rupture était inévitable tant les conditions étaient inacceptables. Si l'amour devait être une contrainte insoutenable, je ne pouvais pas l'accepter pleinement.

Dans le regard de ma mère, peu à peu, la pétulance avait laissé la place à l'ombre. La maladie avait déformé ses yeux. On y lisait de la fixité, du désespoir, du regret. Tout ce qu'une vie de déception pouvait amener dans un corps meurtri s'était incarné dans ce regard perdu où s'étaient cristallisé une foule de questions restées non-résolues. La nostalgie, ce deuil jamais accompli, avait remplacé l'envie de vivre. La douceur avait fini par conquérir ce corps trop contracté comme si la maladie devenait l'expression de cet adieu contrarié, comme si la maladie avait transformé la vie de cette femme en une simple vie quotidienne, hors de tout espace, hors de tout passé, bien que celui-ci pointa dans ses yeux. Une fatigue immense l'avait saisie pour ne plus la lâcher, de celles qui nous laisse abattus et qui métamorphosent chaque pas en un effort surhumain. Elle n'avait plus d'énergie pour autre chose. La survie comptait seule. Il fallait donc en rabattre sur ses prétentions.

Libido

J'ai perdu tout désir. Parti pour d'autres contrées plus accueillantes, il m'a fui, effrayé par un personnage si morose, refusant tout compromis avec un dépressif chronique. Il n'a pas voulu

s'éterniser puisqu'il a constaté que j'ai un encéphalogramme érotique désespérément plat au point de provoquer des plaintes de la part de Amélie.

J'ai besoin de repos, de dormir encore et toujours car c'est ma seule activité acceptable. Et c'est justement à ce moment précis qu'elle me sollicite. Je suis percuté par cette attente de sa part à laquelle je ne peux pas répondre. Je n'ai envie de rien, ni de parler, ni de bouger, encore moins de baiser. Elle est hyper active, très tôt le matin, toute la journée, le soir aussi, à n'importe quel moment du jour. L'inactivité est impensable pour elle. Je tombe de sommeil quand elle paraît au sommet de la capacité énergétique. Elle est inépuisable quand j'ai l'impression que je dois en permanence économiser mes forces pour ne pas me dévitaliser complètement. Elle est devenue méfiante envers moi. Elle pense que je manque de sincérité avec elle. Elle m' imagine des liaisons, des amours cachées, des amantes sous le lit, elle croit que je lui mens alors que je suis seulement au bout du rouleau, ou au début de ce rouleau, enfin, je ne sais plus où j'en suis. Nous faisons souvent lit à part pour que nos rythmes biologiques respectifs ne soient pas désynchronisés totalement par l'activisme de l'une ou la neurasthénie de l'autre. Nous vivons sous le même toit sans vraiment avoir une vraie intimité. Comme des ombres qui se croisent dans un espace commun, nous n'avons plus de moments seuls entre nous. Nos horloges érotiques sont désynchronisées. La sienne fonctionne parfaitement. La mienne est hors d'usage, abîmée, dézinguée irrémédiablement altérée par une histoire extérieure sans lien avec elle mais dont l'impact est catastrophique.

Je n'étais pas un foudre de guerre, un as de la bistouquette, un guerrier de l'alcôve. Le décès de ma mère a fait s'effondrer ce qu'il me restait de libido. Je me suis transformé en un objet asexuel. Mon sexe peut se durcir, oui, mais si peu souvent que j'en finis par oublier sa fonction érectile. J'ai perdu tout désir, plus envie de faire l'amour, plus envie de rien sinon qu'on me laisse en paix et que je puisse me reposer. Je rêve de mon lit en permanence, le lieu de ma rédemption et celui qui me coupe de l'extérieur. Je suis devenu tellement obsédé par l'idée de dormir que plus rien ne compte hormis ce temps que je me réserve à cette activité et que souvent, je gaspille en insomnies. Mon activité sexuelle attendra. Mon lit n'est plus celui du coït. Ma priorité est au rétablissement du corps sans que le sexe en fasse partie. C'est sans doute incongru de penser comme ça, mais je ne parviens pas à m'extraire d'un cercle infernal : épuisement mental, fatigue corporelle, repos, impossibilité du repos, impossibilité de parler de cette absence de repos, enfermement sur soi, pensées morbides tournant autour des mêmes sujets, sensation d'écrasement mental, sentiment d'aucune échappatoire. Boucle morbide, impossible à briser.

Je ne parviens pas à évoquer ce marasme clairement avec Amélie. Les mots me viennent quand nous sommes seuls, quand elle me propose de nous balader sans les enfants, quand nous avons le temps. Mais rien ne sort. Je demeure obstinément muet. Moi qui peux être volubile comme une pie, je ne parviens à rien verbaliser. Trop de pression. Trop peur de sa réaction. Trop d'auto dévalorisation. Comme un con, je me tais. Nos balades sont de longs moments de silence. Je suis gêné et elle aussi. Je laisse trainer une situation déplaisante, incapable de sortir de cette situation déplaisante. J'imagine des mots sincères, des aveux complets, des traits d'esprit qui puissent rompre cette glace et pourtant, j'en reste au stade de l'élaboration, je ne concrétise rien, j'oppose le silence à un silence pressant. Bêtement. Je me fais l'effet d'être un zombie. Pire, j'ai la sensation que les autres ne voient pas que j'en suis devenu un, que j'ai changé, que je n'ai plus la force de vie dont ils me créditaient. Je peux aussi masquer ce malaise intérieur sous une couche de babillage superficiel. Je voudrais parler de tout ce dont je parle ici, de mes doutes, de mon effondrement, de la façon dont j'envisage

une vie après. J'ai besoin de leur aide et je suis incapable de leur réclamer. Ils n'ont pas deviné l'ampleur des ravages intérieurs du mal. Ils n'ont pas vu que j'avais décroché, qu'ils continuent une vie qui ne me concerne plus et que même si je voulais m'y raccrocher, je n'aurais pas l'énergie suffisante pour revenir. Ma libido suit le cours descendant de mon état d'esprit, vacillant, faible, troublé, perturbé au point de ne pouvoir revenir à une situation normale. Je descends la pente sans voir aucune solution pour la remonter. Je reste dans mon lit allongé, recroquevillé, j'ai envie de hurler et rien ne sort, je sens le corps de Amélie à côté, je ne veux pas la réveiller, je me tourne de l'autre côté, je reste les yeux ouverts. Je pleure sur ma vie perdue et que je ne retrouverai pas, cette légèreté d'avant le drame. Je pleure sur ce que je suis devenu, un type morose. Je pleure le temps qu'il fait. Je pleure mes amis perdus. Je pleure ma mère. Je pleure ma libido disparue. Je pleure mon incapacité à me reprendre. Je pleure le fait de pleurer car tout cela est trop lourd à porter. Je pleure une déraison envahissante.

Je suis dans une zone inconnue, une zone d'intenses émotions dans laquelle il m'est impossible de me concentrer sur autre chose que ma souffrance. Les autres sentiments n'ont pas de place, l'amour, l'amitié, l'interaction avec l'altérité, plus rien n'est envisageable. Je n'ai pas abandonné toute espérance depuis que je suis entrée dans cet enfer. Je pense avoir les capacités de m'en extraire. Mais l'urgence est de me concentrer sur les cercles successifs de la douleur, de les déformer et de les pulvériser afin de briser le déterminisme de la fatalité. Les autres doivent rester en dehors de ce périmètre, ils ne comprendraient pas mes hésitations, mes tourments, mes maux dérisoires et essentiels (Je ne crois plus aux aides externes). La libido s'en est allée avec l'arrivée de la douleur, à moi de la chasser pour dégager une intériorité ravagée. Je dois pointer ces maux, les nommer et les exciser. Et peut-être retrouverai-je l'amour dont je sens les effluves sans les goûter pleinement.

Le bruit du monde

Il est dit que plus de la moitié de nos enfants exercera un métier qui n'existe pas à l'heure actuelle. En quarante ans la médecine allopathe a fait plus de progrès qu'entre Hippocrate et le début du XXIème siècle. L'entropie du réchauffement climatique est telle qu'il est à craindre que celui-ci s'accélère dans les décennies à venir jusqu'à faire survenir des événements inimaginables voici vingt ans. Il est possible que les écrits posthumes d'Alexandre Grothendieck modifient de manière profonde les mathématiques dans les décennies à venir comme peut-être personne avant lui. Nos grands-parents ont grandi à une époque où quelques puissances coloniales européennes dominaient le monde avec leurs florilèges de présupposés mentaux. A cette époque il fallait entre sept et neuf heures pour aller en train entre Nantes et Paris, là où maintenant deux heures suffisent. Au sortir de la seconde guerre mondiale plus de quatre-vingt-dix pour cent des Français se disaient catholiques, ils sont désormais minoritaires, tandis qu'un Français sur trois se déclare désormais athée. Au Royaume-Uni l'église des adeptes du culte de Star Wars, issu de la série de film à succès, est désormais reconnue officiellement, ce qui donne droit à des aménagements fiscaux pour les fidèles. Un bébé peut avoir deux mères, un géniteur, et autant de grands-parents ou d'oncles et tantes. Je peux avoir une vie réelle, tactile, sensible, et me démultiplier dans des milliers de vies virtuelles, modifiables, personnalisables, à la durée de vie élastiques, dans un monde surréel qui accentue la relation étrange ma relation avec un réel qui m'échappe.

Il m'a fallu beaucoup de souffrances de la part des enfants aînés de Amélie pour adopter un point de vue éloigné des lieux communs à propos de l'école. Enfant j'avais de vagues convictions religieuses que j'ai progressivement abandonnées au cours de longues années de transformations intérieure. Je suis encore rétif à l'idée d'utiliser et d'être tracé en permanence par mon portable : mes enfants interprètent ce refus comme une marque de décalage générationnel. J'étais dans une salle d'attente de l'aéroport de Nantes lorsqu'une amie m'a demandé de but en blanc ce que je pensais du mariage homosexuel. Pris de court, n'ayant jamais réfléchi à ce sujet, n'ayant jamais non plus rien lu à ce sujet et ne connaissant pas non plus de couple qui exprimait cette volonté, je bafouillais une réponse remplie de clichés, provoquant une déception nette chez cette amie. Plusieurs années me furent nécessaire pour changer d'avis alors que la planète se déchirait sur le sujet.

Une vie est trop courte pour intégrer les constants bouleversements de notre « modernité », la modernité étant comprise ici comme l'ensemble des événements à nuls autres pareils qui surgissent en ce début de siècle (Définition volontairement vague) : nous sommes pathétiquement et mécaniquement en retard sur certains points, la qualité et le nombre de ces points dépendant de beaucoup de paramètres. Et s'il arrive à la modernité d'opérer de spectaculaires retours en arrière (En témoigne l'usage des pesticides, signes de modernité à leur introduction et désormais honnis), nous ne parvenons jamais à coller parfaitement à toutes les innovations sociales, techniques ou politiques. Nos perceptions sont nécessairement faussées par nos représentations internes, désuètes, archaïques, imprégnées de force du passé. Au lieu de voir des évolutions se dérouler sur des centaines d'années comme auparavant, à notre époque, trop de chambardements ont eu lieu en trop peu d'années. Comme l'Europe de la Renaissance qui a vu des ébranlements sans précédents en très peu d'années (Découverte de l'Amérique, réforme protestante, explosion des sciences), nous sommes au cœur d'une accélération des processus humain comme aucune génération n'a dû le subir avant nous. Qu'il nous soit beaucoup pardonné de ne pas tout comprendre à notre époque !

Que l'on soit calfeutré chez soi ou exposé à tous les vents, le bruit du monde s'insinue jusqu'à nous. Il s'infiltré à travers les moindres pores de notre peau. Malgré nos visions tributaires du passé, difficilement transposables à notre époque et qui peuvent constituer un obstacle à l'entendement, la lumière du présent éclaire notre pensée. Difficile de s'en extraire, cette modernité parvient à passer le filtre inconscient de nos consciences. Les barrières physiques ou mentales sont inopérantes : les signaux nous parviennent, atténués ou pas, qui vont nous perturber, nous réorienter, nous déranger dans nos habitudes de pensée les plus profondes. Dans une maison de retraite, dans une cabane au centre de la Sibérie ou dans une île du Pacifique, plus aucun peuple de cette planète n'y échappe : la modernité se glisse dans les moindres interstices de nos vies, nous forçant à nous positionner et à exercer une liberté contrainte.

L'homme et la femme contemporaines de cette époque-ci sont à la croisée des exigences de leurs propres libertés en tant que mouvement intérieur, des souvenirs de leur passé et de la culture qui les environnent et constituent un modèle en même temps qu'un carcan. Une force interne, puissante, ferment de toute action humaine s'oppose aux autres : l'une qui provient du passé et se cristallise dans un héritage culturel et l'autre provenant du présent et qui percute ces mêmes héritages. Les Anciens ne nous ont pas laissé de guide pour savoir comment utiliser leur héritage dans notre nouveau monde, leur solution n'est pas complète pour lui. Nous sommes sans solution devant cet impensé avec lequel nous ne savons comment agir. Ne reste qu'une solitude désespérante face à cette pierre de Rosette illisible qu'est le monde. La culture agit comme le

ciment de l'action en tant que matrice globale, il n'en reste pas moins que la déclinaison fine de cette action est problématique. Plus que jamais nous participons à une histoire que nous ignorons. Nous rencontrons des défis que jamais l'humanité n'avait rencontrés jusqu'ici. De même que l'émergence des totalitarismes n'avait pas été pensée avant qu'elle ne survienne et qu'il fallut des penseurs éminents (qui affrontèrent de violentes polémiques) pour voir décryptée leur nouveauté radicale, de même de nombreuses problématiques actuelles n'ont pas encore de penseur déterminant. Et nous, pauvres citoyens, sommes orphelins de maîtres qui puissent nous éclairer dans ce monde incertain.

Penser notre époque est une tâche titanesque, quasi impossible. Trop de nouveautés. Trop d'événements à interpréter, trop de directions possibles, trop d'événements qu'il paraît impossible à comprendre. A l'absurde du monde de toute éternité, s'est ajouté l'absurde des êtres humains de notre époque. Aussitôt qu'une certitude s'établit, une autre vient la détruire. Nous vivons sur des sables mouvants sans qu'aucun pilier vienne stabiliser nos pas. A croire que nous sommes condamnés à un solipsisme absolu, où la connaissance ne peut venir que de nous-même et où les éclairages du passé ne nous sont d'aucun secours. Face au progrès de la science qui infirme certains de nos axiomes, face aux défis du changement climatique et de la préservation de la planète en général, face aux nouveautés géopolitiques, face aux problématiques engendrées par les nouvelles technologies, face à l'effondrement des idéologies anciennes, comment Platon, Hegel, ou Rousseau pourraient-ils seuls répondre à ces nouveaux défis ? Ils sont trop restrictifs, trop ancrés dans une époque antédiluvienne. Il nous reste à inventer notre futur. Et c'est une tâche colossale.

Bien sûr la sollicitude de Ricœur, le principe responsabilité de Jonas, les subtiles distinctions de Kant sur les fins et les moyens, l'attention portée à l'enfant de Rousseau, le repérage des passions tristes opéré par Spinoza peuvent être de formidables guides d'action, de même que la vie des grands personnages, quand l'on constate combien l'action et la réflexion peuvent être mêlés. Mais enfin nous sommes bien seuls ici-bas, dans un monde qui ne ressemble à nul autre. Notre tâche impérative est de réfléchir sur le sens et les moyens de notre action dans cet univers insensé. Mais comment mettre en œuvre notre liberté d'action ? Comment penser et agir face à la déstructuration du monde ? Nous sommes égarés. Les principes généraux ne suffisent pas, ils doivent être repensés en fonction de nos problématiques : quid de la liberté face aux enjeux écologiques ? Quid des libertés économiques face à la liberté et l'exigence de conservation de soi ? Trop d'aporie. Trop de question sans réponse. Trop d'implicite. Trop d'enjeu qui nous échappent. Notre éducation est bien faible face aux défis qui nous attendent : trop imprégnées de règles rigides, pénétration corporelle d'un dispositif de contrainte au lieu d'être un moyen de libération. Une main tendue à travers les siècles nous serait d'un grand secours. Hélas, il n'en existe pas.

Le djihadisme est une épine dans l'épaisseur de la pensée. Ce poison mortel de nos civilisations est un défi lancé à la connaissance. Il a surgi alors que nous pensions que la chute du communisme nous protégeait de toute nouvelle guerre mondiale et que nous nous orientions vers une ère merveilleuse où les conflits seraient abolis. Combien de générations avant nous se sont laissées piéger par l'idée que futur serait exempt de toute guerre et que désormais nous allions vivre de grands moments où la douleur serait absente ? Nous devons comprendre l'intimité de ces aspirants à la mort. Et pourtant il me semble qu'à chaque fois que je lis une tentative d'explication globale, reviennent en boucle les stéréotypes, les lignes de fractures, les mise à distance frappée de nullité, le mépris culturel, les approximations. Le djihadisme en Afghanistan n'est pas le même qu'à Molenbeek. Les

profils des auteurs d'attentats sont extrêmement divers. La situation des musulmans n'est pas la même en Catalogne qu'en banlieue parisienne. Et s'il existe des discours communs de haine, d'homophobie, de misogynie, de décadence en général, et de retour à un passé mythifié, les circonstances sociales et particulières de création de ces mouvements ne peuvent être assimilées. Les explications essentialistes, qui privilégient une essence violente de l'islam, se heurtent au pacifisme du milliard de musulman dans le monde. Les explications marxistes, basées sur une vision purement économique de l'émergence de ces mouvements, échouent sur les aspects identitaires de ces phénomènes. Le djihadisme est une affirmation violente en même temps qu'une expression de malaise, un cri de guerre en même temps qu'un acte d'esthétique débordant de la toile, une négation de l'autre en même temps qu'un acte désespéré d'une assimilation désirée, une reconnaissance de cet autre, une haine de soi en même temps qu'un furieux désir d'amour contrarié. Et sans doute bien d'autres aspects. La mort qu'accordent les polices du monde entier à ce type de criminel ne nous permet pas de comprendre, juste de déplorer.

Suive une piste particulière et savoir reconnaître ce qu'elle a d'universel, voilà qui est un problème insoluble. Les événements sont le résultat d'invariants, mais ils sont aussi inscrits dans une histoire singulière. Il faut s'arrêter à une certaine distance pour éviter de voir ces particularités et inscrire ce destin dans un autre qui transcende l'individu. Plus on s'approche du sujet plus celui-ci nous échappe. Et plus nous sommes loin, plus nous ne comprenons rien. Il ne nous parvient que des bribes, des discours déformants, de marques extérieures d'une histoire écrite à l'intérieur d'une humanité. L'histoire d'une catastrophe industrielle est aussi celle des personnes qui l'on provoquée ou qui n'ont pas voulu s'y opposer. Des milliers de vies n'ont pas pris la dimension du risque et l'ont laissé éclater. La spoliation des richesses par un groupe toujours de plus en plus riche, au détriment et grâce au plus grand nombre, n'est-ce pas le résultat d'un opportunisme et d'un cynisme assassins d'un côté et d'une certaine dose de lâcheté de l'autre ?

Le monde est une écume qui se meurt à nos pieds. Il nous envoie ses vagues et nous ne savons pas comment s'il nous faut retenir l'eau ou y plonger immédiatement. Chaque nouvelle ondulation conduit à notre plus grand égarement encore. Les vieux se réfugient à l'écart du monde : ils ne veulent plus des nouvelles que leur charrie la mer, seule compte la succession des jours. Nous sommes des ignorants et nous le resterons.

Ce qu'elle aurait pu être

Petit, au plus profond de moi, je croyais que ma mère aurait pu être absolument tout ce que j'eusse voulu qu'elle fût. Il ne m'était pas difficile de l'imaginer dans tout autre occupation que celles où je la contemplais tant j'avais la foi en sa capacité d'adaptation. Ces rôles imaginaires de ma mère correspondaient à une envie de me voir émancipé d'une tutelle pesante tout aussi bien qu'un désir de voir cette femme qui se confiait régulièrement à nous qu'être confinée dans cette position de femme au foyer lui pesait, prendre sa vie en main et réaliser concrètement ses rêves. J'avais compris qu'elle nourrissait une nostalgie de ses années parisiennes qui furent un court moment de légèreté et de découvertes pour elle avant qu'elle ne se referme. Dans ces années où la féminisation des métiers n'avait pas atteint le niveau qu'elle a de nos jours, lorsque je voyais une femme occuper un poste, je me plaisais à imaginer ma mère à sa place. Dans mes scénarios elle devenait rayonnante,

efficace, parfaitement adaptée à son nouveau métier, capable d'occuper des métiers très improbables pour elle, conductrice de bus, infirmière, femme politique, guerrière dans la jungle ou pilote d'avion. Ma mère était une héroïne d'un roman imaginaire destiné à moi seul puisque jamais je ne lui ai révélé les fictions que je me créais autour d'elle.

Pour moi ma mère était dotée de capacités infinies. Tenir une maison exige des qualités de titan et cela me semblait constituer le socle indispensable pour acquérir les qualités adaptées à toutes les situations possibles. Dans ma tête d'enfant admirant une femme dont la vie était dédiée la mienne, aucun métier ne pouvait lui demeurer interdit. Pilote de ligne, pompier sauvant au quotidien des vies, écuyère de haut vol, marchande de poisson (Nous étions en bord de mer), conductrice d'engins de chantiers ou directrice d'école, l'ensemble de ses possibles recouvrait l'univers entier. Et jusqu'au métier mythique de marchande de bonbon qui nous auraient permis, à moi et à ma sœur, de bénéficier d'une ligne de crédit ouverte en permanence. Cela m'aurait permis aussi de gonfler d'importance auprès de mes camarades en tant que fils de la personne la plus importante du quartier, celle qui délivre les douceurs indispensables à des enfants nécessiteux.

Cela s'était avant. Avant le renoncement. Avant l'impossibilité du grand saut. Avant l'enfermement sur soi. Avant la fin des rêves. Avant mon propre détachement. Ma mère a nourri des espoirs de reprendre un travail, de se réinsérer dans une vie professionnelle qui l'eut rendue indépendante, plutôt qu'une vie enfermée dans le travail domestique ennuyeux, peu valorisé et restreint à une espace géographique. Il lui aurait fallu sortir, s'extérioriser, reprendre confiance et moi, enfant, j'avais senti combien elle avait besoin de soutien et mentalement je lui donnais de mes forces. Puis, peu à peu, elle n'y a plus pensé, le chômage de masse s'est installé, elle a envisagé le retour à la vie active de manière de plus en plus problématique, son envie s'est émoussée, la peur s'est installée, et même si sa vie lui pesait, elle n'eut plus la force d'affronter un employeur, de prouver ses qualités, de devoir chaque jour se battre pour un poste qui, peut-être, n'en vaudrait pas le coup. Tout cela lui sembla impossible, trop perturbant, trop énorme, trop écrasant. Elle s'affaissa, se renferma. Sa fragile silhouette ne fut plus de taille à affronter ce combat épuisant de la recherche d'emploi et d'une vie quotidienne dominée par toutes les tâches qui incombent à une travailleuse. Elle renonça et ce fut le début du déclin.

Elle sombra dans un théâtre d'ombres et quitta la lumière. Elle n'entrevit son avenir professionnel, et sa vie tout simplement, que sous un angle fermé, se privant consciemment et inconsciemment d'autres possibilités. Elle ne voulut plus tenter quoi que ce soit qui mit en danger son quotidien et bien que celui-ci ne lui apportât pas une pleine satisfaction, il était à même de répondre à son exigence première de stabilité. La religion lui sembla un temps un refuge à ses angoisses, mais le temps des miracles était passé, elle n'était pas faite pour des rites dont le sens lui échappait, son esprit était trop rebelle pour se contenter d'obéir stupidement, elle n'y trouva aucune réponse à ses questionnements, seulement un dessèchement de l'âme. La forme la plus achevée d'existence lui parut être de vivre dans une bulle la plus parfaite, hermétique aux bruits extérieurs du monde, de façon à ce qu'elle put préserver ses habitudes qui constituaient alors le gage le plus certain d'une existence à l'abri du doute. La pratique d'une ascèse quotidienne devait lui permettre de ne jamais remettre en cause ce modèle censé la protéger des tentations, jusque dans la relation avec mon père qu'elle mit véritablement sous cloche. La force de l'habitude lui parut la seule qui put conjurer la brutalité et la versatilité d'une existence contingente. Par ce moyen, elle put établir une barrière entre elle et le monde et ainsi, son cerveau put acquérir un calme optimum, le temps s'écoula

dorénavant de manière uniforme. Ce ne fut plus une mère, mais une statue de cire qui accompagnait mon développement. Et si les questions sur la finitude de l'existence ou ses possibles à elle revenaient parfois, elles étaient domestiquées, appréhendées, rendues visibles et minimisées par le fait même qu'elle se sentait en sécurité.

Dès lors qu'elle s'est enfermée dans ce silence, ma mère fut un point d'interrogation pour moi. Je plongeai dans un désarroi grandissant. La fixité de son univers heurtait de plein fouet mon envie de mobilité. J'avais envie de découvrir le monde, elle renonçait à lui. J'avais envie de partage, elle restait attachée à une vie mesquine. Ma mère était un livre dont je ne parvenais plus à lire les lignes, autant parce qu'elle s'était recroquevillée que parce que moi, j'avais changé, je n'étais plus aussi attaché à elle, mon bonheur ne dépendait plus exclusivement d'elle, j'avais grandi. Nos envies étaient maintenant opposées et plus rien ne me paraissait pouvoir les réconcilier. Il ne me servait plus de l'imaginer projetée dans le brouhaha de notre époque pour me libérer moi-même : je devais compter sur moi seul pour mon émancipation et quant à elle, ses choix faisaient d'elle une prisonnière et je n'avais aucun contrôle là-dessus. Elle avait renoncé au siècle pour se bâtir un cadre rigoureux, faits de règles précises et de contrôles stricts sur elle-même et son environnement immédiat. Mes espoirs de changements à son propos furent définitivement déçus. Il devint impossible de la transporter dans une autre vie parce qu'elle ne désirait plus d'autre vie, hormis celle bâtie par elle, prudemment, reflets de peurs multiples qui l'avaient submergée. Nos destins semblaient se croiser, elle s'attachait à maintenir un status-quo rigoureux et moi, je voulais tout bouleverser. L'inversion des courbes, si banal entre les vies des enfants et celles de leurs géniteurs, me semblait une violence inouïe. Si je me réjouissais de cette indépendance acquise, le prix à payer pour le fait que cette mère rendait mon univers familial pareil à un musée poussiéreux me paraissait exorbitant. Le poids de l'héritage était trop lourd. Le comportement de ma mère, empli d'une force toute conservatrice, amplifiait mon sentiment de révolte puisqu'elle me comprenait dans son espace vital à domestiquer.

Le décalage entre son quotidien et ses espoirs me rendait furieux. Au sentiment confus, naïf, d'un petit enfant qui porte en lui, croit-il, le bonheur de ses parents, avait succédé la colère d'un jeune adolescent désespéré par la posture défaitiste d'une femme. Des millénaires de culture judéo-chrétienne lui avaient inculqué une résignation morbide. Garant du bonheur familial, je me sentais suffisamment d'énergie pour renverser les tables si bien que le fatalisme de ma mère m'était insupportable, comme une réplique négative de ma propre révolte, une esclave soumise passivement à l'injustice. J'étais sur une pente ascendante et la trajectoire de ma mère était sur une pente inverse. Cela m'était insupportable. L'amour que je portais ma mère était trahi par son incapacité à faire face aux difficultés. Plein d'une énergie juvénile j'aurais voulu emporter avec moi ceux que j'aimais dans un paradis parfait. Et ceux-là refusaient d'embarquer dans mon arche.

Cette déception fut à l'origine de la mésentente entre ma mère et moi. Cette sourde colère de ma part se transforma peu à peu en incompréhension puis en résignation, enfin en quasi-indifférence, j'avais changé de vie, elle avait peur de changer de vie, ce n'était plus mon problème. Cette distance qui s'établissait entre elle et moi ne fit que s'accroître au fil du temps, devenant parfois violente jusqu'à nécessiter une mise à distance plus grande encore, tout juste atténuée par la naissance de mes enfants. Et si celle-ci permit un peu de rétablir les liens, ceux-ci étaient marqués par cette rupture initiale.

Ma mère avait choisi une vie de silence à l'intérieur du monde. Ses paroles étaient calculées, son corps, ses attitudes, ses mots étaient soumis à une volonté implacable de mesure. Elle s'est mise à cultiver l'invisibilité de manière obsessionnelle. Son corps, ses mouvements, ses paroles, tout cela devait passer le plus inaperçu possible. Sa vie et celle des autres devaient suivre ce règlement informel, puisque j'étais moi-même inclus dans ce périmètre, mon père aussi, ma sœur également, rien ne devait échapper à son contrôle. Par-dessus la loi, ma mère avait érigé une cathédrale de lois morales à laquelle elle se soumettait: son but ultime était de mettre sous le boisseau ce feu intérieur fait de liberté et de bonheur qu'elle se refusait désormais à entrevoir, même si parfois, l'intensité de son regard trahissait la présence d'un regret, une lueur, un astre qui a lui et qui s'est éteint. Son échec à changer de vie l'avait incitée à mettre en place un système de régulation mentale et physique afin de juguler toute tentative de résurgence de la fontaine à désirs. Bien qu'elle se soit baigné dans cette fontaine dans sa jeunesse, elle avait décidé de contrôler ses émotions et ses actes jusqu'à ne plus être capable d'envisager autre chose. Se baricader sur soi dessèche l'imagination. Parfois, une parole, un geste, un regard trahissait une volonté ancienne d'échapper au poids de cette existence sous surveillance, mais au fil des ans, elle parvint à une maîtrise presque complète de ses sentiments. Etre coupé d'une part d'elle-même ne lui posait pas de souci, seul importait la maîtrise sociale.

Amélie a longtemps soupçonné que ma mère avait un amant, que lorsque mon père venait chez nous durant toute une semaine, ma mère en profitait pour le voir : pour preuve, lors de ces journées solitaires, elle paraissait heureuse au téléphone, elle rayonnait, emplie d'une vitalité qu'on lui voyait rarement, papotant au téléphone sans qu'on puisse l'arrêter. Sans en être certain je ne le crois pas. Ces coups de fils étaient l'expression d'une femme heureuse d'être seule, de profiter d'une certaine liberté, d'avoir du temps pour elle sans la contrainte d'un compagnon, comme si la restriction de son univers avait fini par lui peser à elle aussi. La monotonie d'une vie sous contrôle est immense.

Lorsque la maladie s'est incrustée en elle, transformant le corps de cette grande amatrice de marche en celui d'une martyre, le doute s'immisça en elle. Elle se mit à regretter cette vie remplie de tabous, de règles absurdes, de confidences étouffées, enfin de tout ce qu'un esprit apeuré peut s'imposer afin que le bruit du monde ne lui parvienne qu'atténué. La maladie lui fit prendre conscience de ces moments possibles qu'elle avait refusés, qui lui manquaient et dont elle ne pourrait plus profiter. Comme un dernier regard vers le passé et vers les préférences oubliées, elle se mit à douter, se demandant pourquoi elle n'avait rien eu quand elle aurait pu avoir un peu. Je devinais chez elle le regret de cette existence corsetée et l'envie de cette liberté que j'avais acquise. Aux derniers instants de sa vie elle m'avait confié que notre choix de ne pas mettre nos enfants à l'école était le bon choix, en permettant à ses petits-enfants d'être épanouis et libres. Comme d'habitude cela fut dit rapidement, sans laisser à l'interlocuteur la possibilité de réagir. Elle passa rapidement à autre chose, ne développant aucune idée émise tant elle n'aimait pas les discussions d'idées, ni les controverses.

Ma vie d'adulte fut en inversion de la sienne. Un remords a surgi en elle au crépuscule de son existence. Alors qu'elle s'enfonçait dans sa maladie, à brûle-pourpoint, elle m'a demandé de lui écrire un poème sur la mort. Je l'ai observée longuement, ne sachant pas que lui répondre. J'étais horrifié. J'avais abandonné depuis longtemps l'habitude d'écrire, j'étais dans le bain délicieux de la vie et non dans la perspective d'une quelconque mort. Nous sortions de déjeuner. Je m'apprêtais à vaquer à mes occupations quand elle m'a lancé cette question. Ce fut un choc. Je percevais dans

cette requête l'envie de ne plus se battre et d'avoir un texte qui puisse l'accompagner dans ses derniers instants. Elle voulait une réponse à ses propres questions. J'avais les clefs, pensait-elle, d'un monde sans souffrance ; je devais les lui donner, moi qui n'avais rien d'autre à lui que quelques moments d'attention. La maladie lui avait déjà enlevé quelques-unes de ses forces vitales. Refusant d'entrer sur ce terrain effrayant, je bafouillais une réponse navrante. Son visage se crispa. Et je perçus sur son visage cet éclair d'une vie autre, d'une vie sans souffrance, très loin de la sienne, une vie qui put correspondre à un idéal jamais clairement défini. Elle comprit peut-être ce jour-là qu'elle ne la connaîtrait jamais.

Nous vivions elle et moi des vies parallèles, simples mais en profonde contradiction. Je tâchais de privilégier le dialogue. Elle préférait le silence. J'aime la liberté. Elle s'enfermait dans un moule bâti par elle et qui disparut avec elle. Je n'ai pas peur des confrontations, de l'exposition visible de mes idées et de mes actions. Elle fuyait les discussions contradictoires. Mais si je n'ai pas manqué de hurler contre son attitude, je ne voulais pas arriver à un point de rupture préjudiciable à tous deux. Hormis quelques éclats de courte durée nos relations ne furent guère houleuses, mais marquées du sceau d'un quotidien banal, des récits ordinaires, et peu souvent, des débats qui puissent donner lieu à de l'amertume. Je finis par adopter une attitude minimaliste car l'envie d'en découdre n'eut amené qu'à un éloignement fatal. Et comme je vois comment mes enfants parlent positivement de leurs grands-parents, ignorants de beaucoup d'aspérités, je me dis que nous avons réussi à donner du baume au cœur à cette enfermée volontaire et à ces enfants qui ont bénéficié d'attention et d'amour de sa part. Il m'a fallu bricoler une relation viable pour tous les deux, qui respecte les envies et les limites que chacun mettait à son existence. Je voulais que nous puissions nous voir sans que nos heures en commun fussent des moments de supplice. Cela supposait une bonne dose de retenue, de travail sur soi, d'empathie, d'intelligence de l'autre, de verbalisation des limites afin que je puisse aborder chaque retrouvaille sereinement, sans éclat et avec de la compassion. Comme deux vieux lutteurs nous avons rangé nos armes et nous avons décidé de faire la paix et de bricoler un traité de paix implicite. Régulièrement, je venais fumer le calumet afin d'entériner et de prolonger une paix faite d'adaptations continues. Même si ma mère gardait d'irritantes habitudes je m'en accommodais pour les instants où je restais auprès d'elle. Son état de malade m'empêchait de la troubler. J'avais décidé de transformer ainsi cette relation devenue superficielle, presque légère, à moi donc m'adapter.

Durant toutes ces années, mon erreur fondamentale fut que je demeurais dans la position du jeune enfant surpuissant : j'aurais voulu que ma mère se plie à mes volontés, qu'elle suive mes indications et qu'elle devienne exactement ce que j'avais envisagé pour elle, niant par là sa liberté propre, son autonomie, sa volonté de femme (Paradoxe pour moi qui me targuais de respecter les libertés, mais la famille n'est pas comme le reste de l'humanité). Elle avait choisi une voie qui n'était pas celle imaginée par moi pour elle, je jugeais cette voie une impasse, voire une forme de suicide, il me fallait l'accepter puisque je suis favorable à l'émancipation des individus et aux choix personnels. Des années me furent nécessaires pour accepter de voir cette femme s'enfermer alors que j'étais farouchement partisan de l'ouverture aux autres, du dialogue, de l'échange bienveillant. A défaut d'un amour inconditionnel (Ce qui était au-dessus de mes forces), je devais m'armer d'un point de vue rationnel pour accepter ce qui était inacceptable et tendre vers une situation où chacun de nous puisse vivre parallèlement et conformément à ses vœux. Cette attitude était la condition d'une bienveillance partielle envers celle envers qui j'avais trop de reproches.

Décider pour les autres est une pente si naturelle que l'on en devient aveugle à la pression que l'on fait subir à ceux-là au nom des objectifs que l'on s'est fixés, fussent-ils aussi louables que possible. Ma mère avait envie et besoin de cette vie ramassé, étriquée, je devais l'accepter. A peine devais-je lui suggérer d'autres possibilités. Tout au plus m'était-il permis de repousser ses tentatives de contrôles sur moi. Nos relations devaient se limiter à ce respect mutuel. Et si elle m'agaçait par son incapacité à rester hors de ma bulle privée, elle devait également s'irriter de mes propres intrusions. Nous étions deux animaux perpétuellement en lutte. Le combat final n'eut jamais lieu. Les deux adversaires finirent par s'épuiser et observer une forme d'équilibre branlant dans leurs relations. Rien ne fut définitivement fixé. Tout finit par se passer comme le résultat de non-décisions qui débouchèrent sur cet état de fait. Cela n'était pas complètement satisfaisant et pourtant, nous en sommes restés là. Comme lorsqu'elle m'avait demandé un poème sur la mort, je n'ai pas su entamer le dialogue sincère, exhaustif, respectueux qui m'eut permis de comprendre parfaitement cette femme.

Tutoiement/vouvoiement

Nous avons une langue délicieuse qui permet d'introduire une distance plus ou moins grande avec l'interlocuteur grâce aux mécanismes du tutoiement et du vouvoiement. Pauvres peuples qui ne disposent pas dans leur grammaire de cette belle possibilité. Et même si nous n'allons pas aussi loin que les Espagnols dont la langue permet jusqu'à distinguer le vouvoiement des membres d'un groupe du tutoiement, le raffinement permis par le français est propre à une infinité de chatolements divers.

Durant de nombreuses années j'ai joué de cette possibilité. J'ai ondulé entre un vouvoiement hautain et un tutoiement direct : le premier maintenait à distance des personnes que je percevais comme des envahisseurs de ma sphère intime tandis que le second était une invitation à pénétrer dans cette même sphère. Avec une constance redoutable, marqué également par une habitude normande de ne pas entamer trop vite des relations avec des étrangers, je persévérais parfois dans un vouvoiement dont l'abandon eut favorisé des relations plus chaleureuses mais que je redoutais de voir surgir. Grâce à cette subtilité de langage, j'entretenais un mécanisme de protection. J'étais en état de distanciation ou de dissonance avec les personnes de mon entourage. Le vouvoiement était un moyen pour moi de montrer et de creuser cette différence, comme un état de fait qui alimente une situation et que cette même situation aggrave encore, en un mécanisme auto alimenté. Je jalousais ceux qui vouvoyaient leurs parents, je n'avais eu cette chance, je me rattrapai ailleurs. Et malgré les habitudes de certains milieux alternatifs d'entamer la conversation avec le tutoiement, il m'est arrivé d'introduire une dose de vouvoiement inhabituel : cela me singularisait et attirait sur moi des regards interrogateurs ou admiratifs. J'étais au comble de la joie, ayant obtenu cette distinction que j'enviais chez d'autres.

Je travaille dans une entreprise où le tutoiement est de rigueur, à la fois une manière de faire croire que la hiérarchie est absente et que nous sommes dans un lieu plein de coolitude (ce que démentent presque toutes les pratiques). Une certaine habitude prolétaire liée au passé centenaire de l'établissement n'est pas non plus étrangère à cette habitude. Avec quelques collègues, nous avons eu à nous adresser à quelques hauts dirigeants afin de les sensibiliser à certains de nos

problèmes que leur hauteur hiérarchique les avait privés d'apercevoir. Plusieurs échanges, directs ou par email, furent nécessaires pour leur faire prendre conscience de notre misérable réalité. Cela ne m'étonnait guère tant j'avais l'habitude d'une complète cécité de la part de managers habitués à gérer leur personnel comme on gère un stock de banane. Beaucoup de mes camarades usaient du tutoiement pour s'adresser à eux, se piquant de perpétrer l'illusion d'une fraternité de fait ou d'intention. Et quelle ne fut pas leur surprise de constater que je me refusais de plier à cette convention ! Je voulais une distance entre eux et nous : si je l'avais abolie avec mes pairs, je ne voulais pas la négliger dans un échange entre un maître et des salariés. Nous étions dans un lien de subordination et je ne souhaitais pas passer sous silence. Je ne tentais pas d'utiliser un artifice de langage qui eut permis de faire croire à une fausse confraternité. Ma volonté était de mettre à jour les vraies relations à travers le plus simple de nos outils, la langue. Manière de dénoncer des pratiques dont l'hypocrisie n'est pas la dernière des caractéristiques (J'ai un caractère buté...)

Mes enfants ont pratiqué des sports nautiques. Les mois passant j'ai pris langue avec l'animateur. Malgré cela, je gardais un écart avec lui et les autres parents par l'utilisation systématique du vouvoiement, ne voulant pas être impliqué dans la gestion d'un club où les affaires n'étaient pas simples. Mes relations avec l'animateur n'en paraissaient pas moins empruntées d'un étrange artifice relativement à l'époque actuelle où le tutoiement s'impose très rapidement. Je percevais chez lui des signes de connivence auxquels je ne répondais pas. Un jour de fin de printemps, j'étais sur la berge, l'animateur gréait un catamaran, il me posa subitement la question redoutée : « Ça vaudrait pas le coup qu'on se tutoie, non ? » Je le regardais probablement stupidement. J'étais désarçonné. Il avait démonté mon mécanisme naturel de protection. Je regardai l'autre rive. Je cherchai une voie d'échappement. Je n'en trouvai aucune. Le temps était superbe. Nous étions décontractés. Il ne servait plus à rien de me montrer rocailleux. Je capitulai rapidement. Nos relations devinrent plus simples, plus spontanées, moins guindées, moins imprégnées de cette rigueur qui me semblait impérative et qui, en se surajoutant à des relations qui n'en demandaient pas tant, les compliquaient inutilement. Je compris alors que j'avais tort et que je ferais mieux à l'avenir d'abandonner cette défiance primaire. Je devais m'ouvrir à une humanité généreuse. Il me fallait changer.

Ce fut un long déracinement de soi par soi, le lent avènement d'une vision plus empathique de l'humanité et la fin d'un processus qui ne pouvait qu'à l'enfermement de soi dans soi. Je ne voulais plus rester dans des habitudes figées, je voulais privilégier les flux, les mouvements, les absences et les présences. Impossible programme à mener à l'intérieur de moi-même, pour moi-même et pour changer vraiment mon rapport aux autres, trop moisi jusque-là. L'interrogation de ce moniteur était venue à point. Le fruit était sur le point de mûrir, il l'a cueilli à temps. Je voulais et je devais changer, sous peine de dépérir. Sa question m'a déstabilisé autant qu'elle m'a fait prendre conscience de l'urgence de cette nécessité. Il me fallait renouveler ma façon de me comporter et cela ne pouvait se faire de manière consciente et constante afin de m'assurer une ouverture aux autres, gage d'une stabilité émotionnelle nécessaire.

J'ai longtemps mis sur le compte d'un certain dandysme irréprouvable le fait de ne pas entrer de manière « simple » en relation avec les gens. Un sentiment de supériorité, une morgue associée à l'envie d'être différent m'empêchaient d'accepter cette égalité réelle avec mes semblables. Le vouvoiement me convenait parfaitement, exact reflet de mes sentiments, mélange d'arrogance aristocratique et de dérision sur les rapports humains. Je me suffisais à moi-même. Je pouvais donc mépriser et maintenir à distance le reste de l'humanité. Il me faudra un temps très long avant de

réviser mes jugements, un temps très long et quelques accidents. Le temps de remiser mon orgueil, celui de s'ouvrir aux autres et de découvrir leur beauté, et de comprendre que nous sommes tous nécessaires les uns aux autres. J'ai compris alors que cette attitude hautaine n'était que l'expression d'une certaine peur et d'un manque d'humilité qui me tenait à distance des autres et qui m'empêchait d'entrer en contact avec eux. Il m'a fallu rattraper le temps perdu. J'avais été stupide trop longtemps.

De même pour le kiné qui m'a longtemps suivi. Cet homme m'a massé, m'a touché la peau, m'a scruté sans être un de ses intimes, mais je refusais de le tutoyer alors que nombre de ses patients franchissaient le pas dès la première séance. Je protégeais ma bulle contre ses attaques. J'étais parfois tenté d'introduire le tutoiement dans nos rapports, une force répulsive m'en empêchait, et lui-même, pris dans un rapport professionnel, ne voulait pas être à l'origine d'un tel changement. J'étais incapable de comprendre qu'accepter l'autre, à travers ce tic de parole, n'impliquait pas nécessairement la destruction de mon moi, mais au contraire, pouvait être le gage d'une meilleure complicité et d'une réelle empathie. De même pour mes camarades de train. J'entends par ce terme ces hommes ou femmes qui sont effectués peu ou prou le même trajet que moi, quotidien, banal, depuis de nombreuses années. On finit par se saluer, se serrer les mains, échanger quelques mots, râler contre les retards sans explication de la SNCF : je les tutoie désormais systématiquement, après être resté à l'écart pendant un temps très long qui me semble ridicule aujourd'hui. Je ne dois pas avoir de regret de cette attitude passée, juste me réjouir qu'elle est révolue et que j'essaie de développer un comportement inverse.

Un ami, trop tôt disparu, avait pour habitude de créer des cercles de connaissances étanches entre eux, entre lesquels le seul canal de communication était lui seul : il gardait jalousement à distance les uns des autres, inventant des histoires et gardant une large distance finalement avec tous au risque de vivre seul. Ses cercles professionnels étaient maintenus à l'écart de ses cercles amicaux et à l'intérieur de ceux-ci, il avait rigoureusement établi des frontières connues de lui seul, qui ne débordaient que rarement sur sa famille. Je voudrais qu'il soit encore en vie pour lui crier que tout cela est inutile, épuisant, sordide, dangereux et qu'il vaut mieux tâcher d'accueillir l'autre, encore et toujours, et se montrer généreux de son temps et de son écoute. On a bien plus à y gagner. Je préfère désormais essayer d'entrer en contact avec les gens, entendre leurs histoires, pénétrer dans leur univers plutôt que de rester dans mes schémas mentaux, me laisser percuter par les autres au lieu de chercher à me protéger en permanence, initier un échange permanent, riche, contradictoire plutôt que d'être à moi seul une île inaccessible. Il me reste des actes et des pensées issus de mes réflexes d'antan, je le sais et pourtant, je veux à tous prix les corriger, les vieilles habitudes sont ancrées.

Jeune ingénieur, je découvris avec stupeur la rudesse des rapports professionnels. Une collègue, jeune femme aigrie peu portée sur la compassion, vint interroger la secrétaire de notre service. Je passai là pour faire ce qui ne se fait plus, des photocopies. La jeune femme en question, l'air attristé, voulait savoir la raison pour laquelle la secrétaire ne l'aimait pas. « Tu vois, j'ai l'impression que tu m'évites. Je voudrais savoir pourquoi », lui lance-t-elle. Décontenancé par la question, la secrétaire prit son souffle et du tac au tac répondit que dans la vie, on ne pouvait pas aimer tout le monde, qu'elle ne l'aimait pas, que c'était comme ça et qu'il fallait s'y faire. La requérante repartit illico, penaude d'avoir été rabrouée et que ce désamour fut affiché publiquement. Ayant espéré que de poser la question aurait pu résoudre un conflit latent, son désappointement prit la forme d'une crise

de larmes qui n'émuet aucunement la secrétaire. Je fis mine de n'avoir rien entendu et repartit très vite. La scène ne dura pas plus de quelques secondes, mais la violence fut un choc pour moi. Et pourtant cette franchise me semble préférable. Je ne suis pas un bisounours, amoureux inconditionnel de l'humanité entière. Je persiste à ne pas m'intéresser à la totalité du genre humain (On ne se refait jamais entièrement). Je continue à me fermer à certaines personnes que je juge toxiques. Cependant je tâche d'être plus patient. Je m'efforce de découvrir en l'autre la part d'humanité qu'il recèle et non pas la part de sociabilité qu'il affiche et qui compose son être social, seul visible à l'œil nu. En retour j'ai abandonné le cynisme, l'artificialité d'une conversation brillante utilisée par protection vis-à-vis d'un ennemi potentiel. Un retour aux anciennes pratiques surgit parfois, la bête refait surface, je redeviens l'espace d'un instant la brute asociale du passé, comme une manière de me rappeler les temps anciens, et j'espère que cela devient moins fréquent.

Un nouveau couple de buralistes s'est installé dans ma ville, je leur ai proposé immédiatement de nous tutoyer.

Je me demande si le vouvoiement ne serait pas à supprimer dans la langue française.

Chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition

On n'aura jamais fini d'explorer la portée d'une telle phrase, belle de simplicité et d'humanité. Je le prends comme une invitation à considérer tout être humain comme soi-même, une obligation morale bien au-delà du traitement de l'autre comme une fin et non au moyen, bien au-delà d'une quelconque règle puisque les règles appliquées sans discernement sont nocives, puisque les notions de vie bonne, de bien et de mal sont si diverses, floues, élastiques, contradictoires. La formule de Michel Eyquem met en exergue de manière magistrale une qualité essentielle de tout être humain : en moi, j'ai le poids de l'ensemble de l'histoire de l'humanité, de toutes ses joies et de toutes ses souffrances, de tous les problèmes et de toutes leurs résolutions, de tout ce que la vie sur terre comporte comme écueils et comme solutions. En cela, comme témoin, accompagnateur et acteur de toutes ces charges, je dois à moi-même et à tous les autres de m'estimer et de les estimer, eux, par une règle qui vaut que la considération que j'ai pour les autres découle tout autant de l'amour que j'ai de moi que de l'empathie envers les autres : ils sont autant que moi l'humanité et je ne le suis pas moins non plus. La dénonciation du narcissisme, si courante dans la littérature, est une impasse : l'amour de soi est l'amour de l'autre, et l'amour de soi démesuré est problématique comme peut l'être l'amour des autres qui confine à l'oubli de soi. Les soleils de vie ont compris depuis longtemps que par leur exemple, par ce qu'ils sont et donc parce qu'ils se savent, ils sont porteurs d'une lumière pour les autres, ils les éclairent, leur indique une voie possible, contribuant à une humanité meilleure et plus douce.

Le plus stupéfiant de ce message est son caractère non-violent. Il clame l'urgence de renoncer à la violence, aux oukases, aux déclarations intempestives, aux décisions hâtives, aux actes surchargés de contraintes. Il oblige parce qu'il prend en compte de l'immensité de chaque être humain, sa complétude, sa différence essentielle. Il montre comment cette prise de conscience peut aboutir à un renoncement débouchant sur un respect véritable, voire un amour sincère, clef émotionnelle d'une empathie profonde envers l'autre. La non-action est la condition d'une évolution souterraine,

émotionnelle, qui conduit à la modification des pensées et des actes. C'est l'annonce de la fin du mépris, de l'ignorance de l'autre, des vies décidées par d'autres, des intransigeances érigées en systèmes, le crépuscule du viol de la douceur et le début de l'émancipation réelle, pacifique, déterminée.

Il n'est pas besoin de comprendre. La forme de non-action que réclame le respect de cette formule n'impose pas de longues analyses. Il force l'estime silencieuse, celle qui exclut les mots et les raisonnements. C'est un manuel d'observation et d'amour qui ne dit pas son nom mais qui recèle en elle un potentiel d'empathie incroyable. Envers moi-même et envers chaque être humain que je croise je dois considérer que tous nous sommes des réceptacles de l'humanité entière, de ses doutes, de ses errements, de ses souffrances, de ses certitudes, et que chacune de ces valeurs humaines méritent mon attention et ma bienveillance, à défaut de pouvoir comprendre, parce que ma propre compréhension est limitée. C'est le plus vaste programme jamais élaboré parce qu'il considère l'infini du genre humain et pour être qui le compose, l'infinité de sa substance. Etre capable de regarder comme on se tient au seuil d'une porte et admirer la maison sans y pénétrer, jusqu'à engendrer une bienveillance attentive, voilà qui est plus qu'une parole, c'est un véritable défi à la raison humaine et un renversement paradigmatique dont nous n'avons pas encore mesuré l'ampleur.

La non action que suppose le respect suppose aussi d'avoir, dans la gamme des sentiments humains, celui qui marque l'attachement, celui qui peut être un signe de possession, mais aussi celui permet de pénétrer plus en avant dans l'intimité d'une personne et d'avoir cette forme d'indulgence qui stupéfie les personnes alentour, je veux parler de l'amour. L'amour est une gageure incessante qui chaque jour, secoue celles et ceux qui le ressentent. Elle leur donne une force inouïe qui les projette l'un vers l'autre et qui, si elle n'est pas exempte d'ambiguïté et de possessivité, leur permet de comprendre, d'admirer, de respecter l'altérité. L'amour est un formidable catalyseur d'émotions et porte en lui les capacités de pulvériser les aprioris, les dépressions, les peurs, les réflexes d'auto-défense. Le respect est une grâce, un moment suspendu, hors de toute tension, de tout fil historique, il s'accorde avec l'amour pour nous donner le sentiment de comprendre l'univers. L'amour est le plus efficace des antidotes au repli sur soi et la plus incroyable manière d'aller à l'autre.

Je me suis radicalement trompé sur ma mère. Durant de nombreuses années, je l'ai jugée, et la jugeant, je voulais qu'elle se conforme à mes valeurs, à mes idées d'une vie bonne. Je désirais qu'elle se plie à ce qui, pensais-je, serait adapté à elle afin de lui apporter un bien-être pensé par moi. J'étais prêt à une violence verbale pour lui enjoindre de m'obéir, parfois plus obsédé par cette obéissance que le bien que je lui souhaitais. Je la tyrannisais... Sa maladie m'a fait prendre conscience de sa fragilité, moi qui étais jeune encore et qui pensait que ma mère était d'un seul roc, celui dont j'étais issu et contre lequel je m'épuisais à lutter. Tout à coup, à mes yeux stupéfaits, elle était une femme souffrante, affaiblie, et non plus, la montagne que je m'imaginai. Je devais compulser un certain nombre d'images préacheminées dans mon cerveau pour comprendre mieux qui elle était vraiment et combien je m'étais trompé sur son compte. Je me suis forcé à lui rendre visite. J'ai tâché d'avoir des conversations avec elle non-orientées. Je tâchais d'être à ses côtés. Et bien que rarement seul avec elle, j'entra percevais ce que mes obsessions m'avaient empêché de me révéler, l'humanité de ma mère, ses relations faciles avec ses amis ou famille, sa fantaisie légère. Tout cela était naturel pour beaucoup de personnes qui la fréquentaient, et moi, je ne l'avais jamais

perçu. A sa mort même je ne voyais en elle que celle qui subsistait en moi, autoritaire, cassante, butée. Et même si ses années de maladie m'avaient appris à changer de lunettes, les impressions premières, toujours les plus marquantes, demeureraient tapies en moi. J'étais son fils et il m'était impossible de pouvoir l'observer tranquillement sans que le passé resurgisse. Je la connaissais à la fois intimement et extimement, j'étais le mieux placé pour la connaître de l'intérieur et le plus incapable de connaître son extériorité, ne sachant rien de ce qu'elle était avec d'autres que moi. Paradoxe effrayant des enfants vis-vis de leurs parents. Il me fallait être à ses côtés et accepter son entièreté, ses zones d'ombre, ses joies inopinées, ses limites, ses éclats de vie imprévisibles si je souhaitais que nos relations repartent sur une base minimale et sereine. Aspect social et intériorité ne devaient pas être dissociés puisqu'ils constituaient un seul et même portait. Je devais accepter la partie du tableau qui me manquait. Je devais accepter tout court l'ensemble de ce que ma mère était, avec moi comme avec d'autres, sans considérer qu'il y avait une part de mensonge ici ou là. Hélas, le temps ne nous a pas permis cette reconfiguration de nos relations. Nous avons évolué parallèlement, sans se confier, elle espérant revenir à des relations très intimes comme nous en avions dans le passé, et moi espérant dépasser cette situation pour établir entre nous des relations neutres et pleines d'un amour reconnaissant.

On parle incorrectement de « part d'humanité » à propos de quelqu'un, rien n'est plus faux. Ce n'est pas une part d'humanité, l'humanité s'insère entièrement dans toute personne, et non pas simplement une partie. L'ensemble des sentiments, des possibilités, des limites de notre humanité est présente dans toute personnalité. Métaphoriquement on pourrait extrapoler que l'ADN de chacun de nous est le résultat de l'évolution, des échanges, des interactions, des impasses de la totalité de notre espèce (en mettant des limites à ce terme). Dans notre vie même, dans notre propre passé, et jusque dans les manières de nous comporter dans le présent, nous sommes à la fois des parcelles d'humanité et l'ensemble de celle-ci. Nous sommes une partie et le tout, sans que l'évidente contradiction entre ces termes en soit une véritable. Face à ce paradoxe, nous devons changer nos logiques et adopter un point de vue englobant qui fait défaut à la logique classique, trop analytique, une philosophie de l'être où l'on peut être à la fois A et nonA, A et A+B, peut-être A, peut-être B. Nos catégories sont à revoir de fond en comble. Les sciences expérimentales ont commencé à prendre en compte cette indécision de la définition et du cadre inductif/déductif, abandonnant progressivement ce cadre au profit d'un schéma plus statistique et moins rigide.

L'humanité est autant monstrueuse que prodigieuse. Comprendre les mécanismes à l'œuvre autant que contrer les atteintes à toute dignité humaine, afin de rétablir les conditions d'un respect de l'autre, sans contrainte inutile. Point Godwin ou non, les pires criminels ne sont pas exempts d'humanité. Ils sont une part entière de cette masse confuse et contradictoire que l'on nomme humanité, et ce n'est pas pour rien que nombre de psychologues ayant analysé les ressorts qui ont amené ces criminels au passage à l'acte en ont conclu que nous sommes chacun de nous des criminels en puissance. Dire que chacun de nous constitue l'humanité entière n'implique pas que seule la partie pleine de bonté est à considérer. La méchanceté, le vice, la cruauté, l'indifférence, la chosification, la négation absolue de l'autre sont constituants de nos psychismes et de nos actes.

Enoncer que le respect est une règle essentielle ne peut se faire sans s'accompagner d'un bréviaire de moyens pour la réalisation effective, pleine, du respect en action. L'éducation à la communication empathique, la prévention des situations à risque, la dénonciation de ces mêmes situations, et en dernier ressort, les actions urgentes de protection (Dans la mesure où la protection ne doit pas

dépasser un cadre restreint, non normatif et ne résulte pas d'une volonté implicite d'exercice pur du pouvoir). Ce n'est pas qu'une simple question d'intendance puisqu'elle est la frontière entre un pouvoir coercitif et un pouvoir qui laisse l'autonomie de ses citoyens s'épanouir. J'entends par pouvoir une institution incarnée par des organes ou l'ensemble d'un groupe exerçant un pouvoir envers ses constituants, fut-il un groupe d'intérêt, un regroupement d'amis, ou une cellule familiale. Le pouvoir ne doit pas être en lutte contre les citoyens qu'il est censé protéger, il doit accompagner leur émancipation.

L'obligation de respect impose la mise à bas de toute échelle de valeur, tandis que l'imposition de cette obligation de respect impose, elle, la remise en route d'une échelle de valeur ultime, la seule opérante, celle du respect lui-même. Imposer une règle nécessite d'imposer un cadre de l'observation de la règle elle-même. Le respect émane d'un changement de loi, avec le fatras de codes, de lois, de procédure, de jurisprudences adéquates, subtiles, variable, qui se pose en permanence la question du droit à l'individu et non pas en premier ce que la société ou le pouvoir doit penser de ce droit. Le respect est avant tout un droit un infra-institutionnel, un principe qui soutient le droit comme les actes des membres d'une société. C'est une posture, un défi, une affirmation qui ne devrait pas souffrir de barrage hormis les habituelles mises en garde sur la violence, toute violence étant une forme de contrainte, donc de pouvoir. C'est un principe transversal qui irradie toute la relation entre moi et le monde, un désir d'une relation bijective, égalitaire, un principe qui découle d'une déclaration des droits froide et rationnelle, mais dont on n'aura jamais épuisé la mesure. L'obligation de respect jusque dans ce que l'on considère comme autodestructeur, contraire aux intérêts de la personne ou d'un groupe, est la plus grande justice que l'on puisse offrir aux individus. Elle est l'aboutissement d'un droit affirmé d'un groupe social, puis à l'intérieur de ce groupe, de chaque individu qui le compose, jusqu'à ce que chacun s'en détache nettement et devienne une personne véritablement autonome. Point de liberté réelle sans ce respect intransigeant.

Condition de l'émancipation des individus, le respect n'est pas une règle. C'est une forme d'action, une manière d'être au monde impliquant un renoncement actif, un abandon qui confine à l'amour. En cela il ne peut être enseigné, il doit être ressenti, imaginé, seule le sensitif peut aider à le mettre en œuvre. Le respect est un face-à-face entre soi et le monde, une posture, une imprégnation du lien social qui découle de principes et qui se dilue dans l'intériorité. Ce n'est pas non plus une technique de travail sur soi, si ce n'est l'ultime découplage entre l'intériorité de l'oppression et le lâcher-prise. Le respect est une forme spontanée d'affirmation de soi face à la multiplicité des autres.

La question de l'anomie sociale est une fausse question. Nous sommes des êtres sociaux. La question de faire société surgit à un niveau bien inférieur à celui des étages institutionnels. Notre vie nous pousse inmanquablement, résolument, définitivement vers les autres. Même une personne affectée du syndrome de Diogène est aussi affectée par notre surgissement au monde social et la façon dont chacun fait corps avec lui. Les îles désertes ne le sont plus depuis longtemps. Bien en dessous des lois, en dessous des religions ou des nationalités, notre relation aux autres est construite par ce tissu infiniment petit que chaque jour, chacun de nous élabore. Sans regard avec une quelconque construction de soi par une éducation ou une visée normative, chaque jour, nous bâtissons un monde, fût-il un enfer repoussant pour les autres. Cette évidente présence au monde

est un fait premier à partir duquel une société du respect se bâtit. Et la poursuite incessante de l'approfondissement de ce respect est le meilleur gage d'une société non-violente.

La question des enfants, soi-disant manquant de discernement, celle des vieux, trop séniles pour décider, et celle des fous, des égarés, des violents, ne laisse pas de questionner. Là où la psychiatrie a pu se remettre en cause- un peu - les deux autres catégories restent bloquées à des stades où l'individualité est niée, où les initiatives personnelles sont niées, où la déviance n'est pas véritablement prise en compte quand elle n'est pas brutalement réprimée : les enfants restent à la merci d'adultes référents et les vieux à la merci de beaucoup de monde qui nient leur liberté, maintenus dans un état de subordination qui répond à une volonté de mise au pas. L'humanité toute entière de ces personnes est bafouée. Ils sont suivis, notés, fliqués, contrôlés, à la merci d'un personnel soignant ou éducatif dont la dimension normative est considérable. Leurs pensées comme leur corps sont remis sous le contrôle d'institutions qui, de promoteurs de valeurs positives (Emancipation, autonomie), deviennent des gardiens de la paix sociale et les agents d'une disciplinarisation d'éventuelles déviations, à rebours de toute idée de respect et de valorisation des identités naturelles de chacun. Et s'il est formidable qu'un service puisse s'occuper des enfants enfermés dans des placards, il n'est pas pour autant souhaitable qu'une surveillance généralisée de ces êtres soit instituée, officialisée, encouragée. Et quant à nos vieux, laissons-les vivre à leur guise, plutôt que de céder à des injonctions sociétales ou familiales.

Allons au-delà d'une déclaration universelle des droits humains, calée sur l'exploitation de l'homme au niveau institutionnel, et passons à la traque des micro-pouvoirs, intégrons la limitation des pouvoirs politiques comme des institutions publiques ou privés, des représentants de ces institutions, comme des familles tyranniques, passons de la masse à l'individu. Traquons les emprises liberticides jusque dans les moindres recoins. Prévenons l'avènement d'une société de la surveillance généralisée et de la méfiance banalisée. Allégeons les institutions afin qu'aucun abus ne puisse être commis par le simple fait que des professionnels se sentent porteurs la vérité et qu'ils justifient ainsi leurs propres actions, par un mécanisme redoutable de boucle auto-justificatrice.

Impossible de codifier le respect, cela reviendrait à vouloir codifier l'océan. Les actes et les pensées sont des feuilles aux mouvements infinis. Toute forme de protectorat est vouée à l'échec par l'ampleur de la tâche et par le fait qu'il est le début d'une forme de pouvoir. Toute forme de contrainte n'aura pas plus de succès. On ne force pas à aimer. Il s'agit de créer les conditions d'éclosion de cette attitude, renverser des millénaires de patriarcat, de verticalité, de positions dominantes. Reconstruire une forme d'attente lente qui favorise l'éclosion de ces sentiments, rebâtir une vision sociétale qui prenne en compte les interactions faibles et locales, à rebours d'une fausse universalité numérique. L'attention à l'autre est une reconstruction patiente de soi, une ouverture pour laquelle des années d'accompagnement sont nécessaires. Dans notre univers contemporain friand de vitesse, nous n'avons pas le temps, nous devons donc changer d'époque. On dira que je suis fou, que cette façon de penser ne tient pas debout, qu'on ne peut pas bâtir une société stable sur de tels fondements mouvants. Peu importe. C'est la voie. Des milliers de théories s'échoueront toujours devant la simplicité d'un regard.

Récemment une célèbre youtubeuse a dû retirer une de ses vidéos du site suite à un déluge d'accusations. Sa faute : un blackface. En effet, dans celle-ci, elle s'était grimée en noire et adoptait des attitudes typiques de clichés sur les noirs. Interrogée la femme a fait part de son innocence et a

avoué ne pas connaître le terme de blackface. Il a émergé depuis plusieurs années pourtant, et les dénonciations des clichés racistes sur les noirs sont depuis très longtemps sur la place publique. Néanmoins, dans une inconscience criminelle parfaite, elle a publié cette vidéo, participant elle aussi à la propagande de représentations négatives qui ont justifié la réduction en esclavage ou le colonialisme ad nauseam. Un racisme inconscient qui contribue à prospérer des images construites de toute pièce pour justifier l'injustifiable. De même que pour les clichés sexistes, homophobes ou gérontophobes, la part d'inconscience est fondamentale et c'est le plus désastreux. Depuis des centaines d'années, ces clichés font partie de représentations négatives véhiculées de générations en générations. L'indulgence devrait primer devant cette part d'inconscient collectif, et cependant, la colère est compréhensible chez ceux qui en sont les victimes, héritiers de toutes ces années de mépris, tant la dénonciation de ces représentations et leur éradication définitive devrait être l'une des premières tâches de toute personne. Ces représentations ont une influence profonde, elles travaillent les imaginations, elles sont le premier pas vers des actes violents. Par leur influence, ce genre de vidéo, ces blagues, ces histoires colportées en bout de table sont des vecteurs de pouvoir des instruments de dominations pouvant mener à des actes répréhensibles. Elles chosifient la personne à travers un ensemble de concepts néfastes à la bienveillance et à l'acceptation de l'autre. Mais comment lutter contre, si ce n'est en la dénonçant publiquement ces atteintes à la dignité ?

Alors que notre pays était à genoux, livré à des criminels nazis qui, pensant créer une civilisation nouvelle, n'apportèrent que ruine et meurtres de masse, des hommes et des femmes ont refusé cet état de fait : ils ont accueilli des personnes persécutées, coupé des voies de communication, attaqué les bourreaux ou rejoint des forces libres. Ils furent honorés à la libération et avec raison, la nation a reconnu leur courage insensé. Et pourtant, alors que les armes en Europe venaient de se taire, les guerres de décolonisation débutèrent, menées par des gouvernements français qui n'avaient pas compris que l'heure avait tourné, que le temps des empires était clos et qu'il fallait abandonner sans attendre cette politique criminelle qui avait mené à l'asservissement de millions d'êtres humains. L'armée française fit preuve d'un zèle remarquable qui inspira d'autres pays dans ces guérillas urbaines. Parmi ces zéloteurs, se trouvaient de nombreux résistants qui s'étaient levés contre la barbarie nazie quelques années plus tôt : ces hommes et ces femmes voyaient d'un côté l'atteinte à l'indépendance de leur pays et de l'autre côté, se voilaient la face quant à l'iniquité avec laquelle la France traitait les peuples colonisés, aveuglés qu'ils étaient par un nationalisme étroit, capable de voir là l'humanité dans sa beauté et ailleurs, d'appliquer des lois déshumanisantes (Loin de moi l'idée de les condamner d'emblée, nous sommes tous aveuglés par les circonstances et les paradigmes de notre époque, et d'autres anciens résistants s'engagèrent aussi dans les rangs opposés). Qu'y a-t-il à voir et admirer ? L'être humain avant tout, bien avant sa nationalité, bien avant sa religion, bien avant son sexe, bien avant sa supposée nocivité pour un corps social ou pour un autre individu, bien avant sa propre histoire qui peut interférer dans nos ressentis. Me positionner par rapport à cet être humain est un impératif premier. Si l'on fait le choix des gens, on sera rarement désavoué et l'on n'en retirera tout aussi rarement du mal.

Une de nos amies a intenté une action en justice à l'encontre de son père et son épouse pour les manquements graves dont ils avaient fait preuve durant son enfance. Les parents ont été condamnés à l'issue d'une procédure douloureuse pour elle : devant l'évidence des preuves, le juge a donné raison à la plaignante qui a pu voir reconnue sa douleur d'enfant meurtrie. Les voisins de ses parents ont appris la décision du juge et ont avoué à notre amie qu'ils étaient rassurés parce qu'ils avaient constaté les carences éducatives, affectives et alimentaires dont elle avait souffert. Cet

aveu la mit dans une colère folle. Pourquoi n'ont-ils pas dénoncé ces faits ? Pourquoi se sont-ils abstenus d'agir alors qu'ils ont pu s'apercevoir de la maltraitance grave dont elle était l'objet ? Pourquoi la considération d'un voisinage paisible a-t-elle primé sur le sauvetage d'une enfant livrée à l'emprise sauvage d'une belle-mère perverse ? Pourquoi, puisqu'ils savaient, se sont-ils tu ? Pourquoi ont-ils attendu que l'enfant en question fut en âge de se défendre pour en parler, alors que des années de maltraitance ont laissé chez elle des marques prégnantes ?

L'instruction en famille est victime de discriminations. Non seulement les juges ne comprennent pas la spécificité de ce mode d'instruction, mais également l'éducation nationale, remplie de préjugés, pleine d'une ignorance crasse, jalouse de ses prérogatives, animée d'un sentiment de vengeance implicite. Tout est bon pour justifier des pratiques coercitives ou intimidantes : assimilation de ce mode d'instruction à des dérives sectaires, justification par le terrorisme de décrets ou lois restrictifs, et surtout, l'intérêt supérieur de l'enfant, jamais vraiment défini, et toujours facile à invoquer parce qu'imparable. Qui oserait s'opposer à celui pense sauver un enfant ? Et pour aller toujours plus loin dans ces actions, l'administration dispose d'une large panoplie de moyens pour imposer ses vues : signalements auprès du procureur de la république pour des faits mensongers ou déformés, intimidations par les inspecteurs par des paroles fortes ou des lettres menaçantes, rapports pédagogiques fallacieux. Les tentatives pour ramener le troupeau dans la bonne voie sont permanentes. Les rapports de domination peuvent à l'œuvre en un inspecteur mâle dominant et une femme seule élevant ses enfants, entre une administration toute puissante et des administrés traités comme des soumis ignorants. Les mécanismes instigateurs de ce genre d'action sont soutenus par une vision normée des pédagogies, des interactions adultes-enfants et du développement harmonieux des sociétés, le tout assaisonné d'une bonne dose de mépris. L'action de tout ce personnel est la bien-pensance, l'imposition par la force d'une domination résultant de plusieurs siècles de mise en place d'une pensée incapable de penser sa propre détermination sociale. Les agents d'un tel processus sont les acteurs d'une mise au pas de pensées hétérodoxes, de mouvements humains authentiques, porteurs d'une libération des pensées et des pratiques. Ils pensent agir au nom d'une vision libératrice et se retrouvent à asservir de manière brutale toutes celles et ceux qui ne pensent pas comme eux avec la plus parfaite innocence : bel exemple de respect et d'émancipation. Si les administratifs avouent avec réticence être favorable à l'instruction en famille c'est souvent pour lâcher, par la suite, les clichés les plus en vue sur elle, et pouvoir enclencher par la suite la machine à réprimer en ayant bonne conscience à propos de leur libéralité. Il est entendu que les familles sont des bouillons d'inculture, des lieux de propagation des savoirs les plus rétrogrades et les plus entachés de fanatisme. Il appartient donc à l'administration, dans sa grande ignorance, de redresser les torts et d'assurer un avenir glorieux à ces enfants, bien qu'elle soit incapable de le faire pour celles et ceux dont elle a la charge.

Gaétan est né par une nuit de février, quelque part vers minuit, je l'ai pris dans mes bras, et ce bébé enveloppé dans une couverture, longiligne, immense, déjà immensément beau, me regardait fixement, étonné du monde qu'il découvrait et de cet être humain qui le tenait. Thibaud est arrivé un jour de mai, dans un ciel sans nuage. Allongé sur le lit, fragile et merveilleux, entre son père et sa mère, ses grands et beaux yeux allaient entre Amélie et moi, comme une question non formulée. Dans ces moments d'une intensité folle, ces moments uniques de joie, comme beaucoup je l'avoue, je me suis projeté dans l'avenir. J'ai imaginé de grands projets, j'ai pris de fermes intentions pour toute la vie. Benoîtement, je me suis dit que ces êtres-là qui venaient à la vie en n'ayant rien demandé, que j'avais fait accéder à ce monde difficile et qu'un devoir moral m'imposait de protéger,

je devais ne pas m'imposer à eux. Ils devraient librement choisir leur vie en sachant que je serais à leurs côtés. Une complicité entre nous, un respect mutuel naîtraient alors, naturellement, patiemment. Ce serait le meilleur gage d'attention que je puisse leur donner, que de m'effacer à leurs côtés. Plus tard, ils me diraient alors que j'aurais été un père formidable pour eux puisqu'ils auraient eu la chance de m'avoir comme accompagnateur de leurs jeunes années. Une foule d'idées positives m'ont envahi alors, comme un vase qui déborde sans prévenir. On est un peu idiot quand on est heureux et soumis aux endomorphines...Bon gré, mal gré, j'ai essayé de tenir mon engagement, de respecter leurs choix, leur intégrité, leur corps, leurs expressions parfois maladroites et que je devais décrypter. C'est une affaire d'amour non exigeant, d'un amour présent, qui s'affiche et qui laisse une liberté de pensée et d'action, une affaire de confiance en somme. La possession de l'être aimé est l'aporie de tout amour, la réussite d'une relation parents-enfants est de pouvoir exprimer cet amour de manière non possessive, en plein respect, un amour qui accompagne leurs pas et fasse grandir leur confiance en eux. Je ne sais pas si j'ai réussi. Plus facile à dire...

En même temps qu'ils ont pensé la liberté individuelle, nos chers philosophes des Lumières ont construit les murs autour de celle-ci : effrayés par les conséquences de leurs raisonnements, ils se sont dépêché d'imaginer les moyens d'y mettre des limites. Les sociétés libérales sont des sociétés de la surveillance et du contrôle comme jamais auparavant l'humanité n'en avait connu, jusque dans l'intimité la plus absolue. A croire que nos sociétés ont bâti un modèle d'alternance politique entre pouvoir et contre-pouvoir dont le seul but est de s'entendre pour dominer celles et ceux qui n'en sont pas. Le respect de la personne est un projet politique qui implique de mettre à bas bon nombre de lois ou de règlements censés protéger l'individu de lui-même ou des autres, de réduire à leur simple expression les institutions chargées d'un contrôle social (Services sociaux, services de renseignements, hôpitaux psychiatriques, écoles, prisons...), et d'engager un véritable projet de société basé sur la confiance et sur la promotion de cette même confiance au détriment d'une méfiance généralisée. Supprimons le chef et le contre chef, et laissons l'individu décider pour lui-même. L'éducation hors de toute contrainte est un puissant facteur de développement de cette confiance en soi et en les autres et peut servir de socle à une société positive. Il ne s'agit pas d'un projet naïf, mais d'un projet structuré autour d'une véritable révolution (Sans mort) culturelle, cognitive, scientifique, politique. Une société à la fois débarrassée de la bien-pensance (Vision normée de ce qui est juste et ayant tendance à vouloir s'imposer), et capable de promouvoir des valeurs positives de respect, voire d'amour, à rebours d'une vision barbare de l'humanité qui a longtemps unilatéralement prévalu. L'homme en tant que moyen pour l'homme n'est aucunement une fatalité.

L'éducation positive constitue un vrai défi lancé à nos sociétés basées sur la méfiance et la prévention violente de la violence. L'observation d'un groupe d'enfants ayant grandi dans ces valeurs est un délice de tous les instants. Entraide, écoute, partage, les enfants mettent en place des mécanismes de régulation des conflits. Il ne serait pas impossible de concevoir une société dont les membres auraient grandi selon ce principe et qui puisse être un remède à la puissante négativité à l'œuvre dans nos pays depuis trop longtemps, reflet d'une structure sociale trop longtemps basée sur des rapports de force. Il s'agit moins de composer avec notre aptitude rationnelle, que d'utiliser notre capacité empathique, sans renier celle-là. S'autoriser l'amour de soi, si longtemps méprisé, puis aller vers les autres, sur la base d'une estime de l'autre égale à celle que l'on porte à soi-même.

Ai-je respecté ma mère ? Ai-je accepté ce qu'elle était, à défaut de la comprendre vraiment ? Ai-je été le fils qu'elle attendait, acceptant de sa mère qu'elle ne fut pas autrement qu'une femme qui doute et qui cherche par de multiples moyens à mettre fin à ses doutes ? Ai-je pu apaiser ses doutes, sur son origine (Elle qui n'a pas connu son père), sur sa maladie incurable et progressive, sur sa raison d'être au monde, elle pour qui la maternité n'allait pas de soi ? Ai-je été un modérateur de ses souffrances plutôt qu'un accélérateur ? A toutes ces questions, je répondrais par la négative. Je n'ai pas été le témoin, l'accompagnateur silencieux de sa douleur, le fils aimant qui aurait rendu ses dernières années plus légères. J'ai gardé mes distances. J'ai refusé un contact trop long avec elle. Elle est morte trop tôt, je n'ai pas encore effectué ma mue. Paralysé par des confidences que je sentais trop douloureuses, les rares fois où elle voulait parler, je ne l'ai pas écoutée. Je l'ignorais. Je n'ai pas eu la force d'être avec elle ce que je voulais être avec les autres. Je me suis muré dans une attitude fermée. Il s'agit pas de m'accabler de manière excessive d'une culpabilité post-mortem que rien en saurait effacer. Je voudrais juste accueillir mes faiblesses passées pour progresser dans un sens qui me reconforte. Le passé était trop lourd. Les habitudes trop ancrées. Je ne me suis pas libéré de mes chaînes. Mais je vais changer. Je l'espère.

L'apaisement avant la mort

L'autre jour, je me suis perdu dans une salle du Louvre consacrée aux sculptures, à l'écart des chemins les plus renommés. J'ai besoin de la répétition pour comprendre. C'est pourquoi, dans ces salles consacrées à plusieurs périodes, après de nombreuses œuvres, une évidence a fini par me frapper : par-delà les civilisations, par-delà les époques parfois lointaines, par-delà les continents, les artistes ont représenté la mort de la même façon. Si l'on ne peut nier une part de convention dans leur manière, cette uniformité est stupéfiante. Les personnages à l'approche de la mort sont montrés avec des visages calmes ou déterminés, à mille lieux de la peur qui saisit le commun des mortels à l'évocation de sa propre mort. Par un effet de mimétisme artistique, alors que certaines œuvres étaient distantes de plusieurs siècles, des artistes grecs, babyloniens, ou de l'Italie de la Renaissance ont imprimé à leurs personnages la même expression de sérénité, comme si au crépuscule de leur vie, ils avaient accepté un fait que nous autres vivants, refusons. Alors qu'ils sont proches de ce fameux passage, ils affichent un sentiment d'avoir compris la vie, ce qu'ils peuvent en attendre, et surtout, pourquoi ils désirent cette mort imminente. Les sculpteurs ont figé les traits imaginaires de leurs héros dans une héraldique conventionnelle. Néanmoins la façon dont cette manière s'est répandue à travers les âges et les pays est étonnante. Pour se rassurer ou parce qu'on y croit vraiment, on nous montre l'au-delà comme une zone pleine de sérénité entrevue quelques secondes avant sa mort. Cet art-là voudrait nous prouver que cette aspiration est légitime et récompensée : un jour viendra où pour nous tous, pauvres mortels, ce moment de relâchement où plus rien n'aura d'importance et où nous entreront dans une existence glorieuse arrivera et les fracas de notre vie terrestre seront oubliés.

L'art nous annonce qu'avant la mort, c'est déjà la mort ; pas une mort atroce, violente, pleine de souffrance, mais une petite mort qui soit une récompense après des vies de peines et d'endurance, une mort de délivrance qui soit un premier saut vers une après-vie pleine de tranquillité. Bien-sûr le Christ est le champion incomparable de ce calme suprême avant la mort. Mais aussi une dentellière fixée pour l'éternité au-dessus de son ouvrage, une donna de Raphaël, ou un St Jean Baptiste

décapité, tous sont font figés dans une attitude qui leur donne air suprahumain, comme un avant-goût de l'au-delà et de toutes les raisons de notre passage sur terre. Les artistes de différentes époques se sont donné le mot pour nous faire croire que tous les ennuis de nos vies fracturées auront disparu à l'heure du mystérieux passage et qu'il suffit de contempler leurs œuvres pour constater que cette rémission arrivera à cet instant. Ils ne nous ont pas seulement donné à voir des êtres en chair en os, mais ils nous ont laissé entrevoir un au-delà comme une promesse de réconciliation avec soi-même. A nous, pauvres ignorants, il nous sera donc donné d'accéder à la vraie connaissance quelques instants avant notre mort, alors qu'il sera déjà trop tard et qu'aucun retour en arrière ne sera possible. Il n'y a pas de marche arrière dans la connaissance : elle nous transforme irrémédiablement et nous devons y faire face.

Mon beau-père est un catholique croyant et pratiquant. Pas un béni-oui-oui, un vrai fidèle, une personne ayant des convictions sincères. Il a ainsi passé sa vie à vouloir mettre ses actes en adéquation avec ses convictions. Hélas, cela lui occasionna de multiples tortures car il n'a jamais voulu remettre en cause l'éducation qu'il a reçue enfant. Sa vie a été douloureuse du fait de ce décalage entre sa vie rêvée et sa vie réelle dans une société largement post-religieuse. Il a rarement été en paix avec lui-même, souvent irascible, râleur, imposant par la force de son verbe ses vues qu'il pouvait juger par ailleurs dépassées. Durant l'enfance de mon épouse il ne fut pas avare de commentaires moraux, lors même que lui n'avait pas une conduite exemplaire. Rien ne semblait l'empêcher de laisser transpirer cette contradiction interne, dût-elle être blessante ou incompréhensible pour ses enfants. Il paraît aujourd'hui avoir dépassé ces contradictions. Il a abandonné la maison qu'il entretenait depuis un demi-siècle. Il a mis fin à ce qui le liait à cette terre. Il l'a quittée pour aller dans un foyer logement où sa nourriture est également prise en charge ainsi que les messes quotidiennes. Il n'a plus à se soucier des biens matériels. Il peut se dégager de toute contingence concrète et discuter théologie ou philosophie avec d'autres pensionnaires. Et l'on a pu le voir retrouver une certaine vitalité. Il peut contempler librement la toute-puissance divine, tout en gardant de cette vie terrestre de menus plaisirs inoffensifs liés à la convivialité d'un lieu partagé avec d'autres gens similaires à lui. Il est apaisé puisque ses enfants veillent sur lui concernant des choses matérielles qui l'ennuient et dont il n'a plus le goût de gérer. Il irradie d'un certain bonheur puisqu'il accède enfin à cet état dont il rêvait, celui où l'on peut se consacrer pleinement à l'au-delà. Il a franchi la première étape vers la connaissance ultime, celle où l'on laisse derrière l'amertume des années terrestres et où l'on se prépare à entrer dans une autre vie, pleine d'espérances. Il a rejoint la cohorte des millions de détenteurs de la connaissance et se prépare à rejoindre ceux qu'il aimait et qu'il a dû quitter. Même pétri de peurs, il veut y aller, sans souffrance, tranquillement, comme une marche dont on ne connaît pas les lacets mais dont on n'ignore rien de la destination finale, comme tous les saints, toutes les statues, toutes les images qui tapissent son imagination.

La mort est terrifiante, mais au regard du taux de réussite du passage de vie à trépas de nos prédécesseurs, on se demande pourquoi s'inquiéter. Les artistes masquent cette terreur qui nous saisit à l'instant final, il s'agit d'une mesure de prophylaxie sociale, ils nous présentent cet instant comme un moment d'apaisement, une révélation ultime, le sommet d'une vie avant l'écroulement final. Ce faisant, ils sont les chevilles ouvrières d'un contrôle social : ce serait une récompense d'une vie de labeur et de souffrance venue d'en haut et qui permet de nous résigner. Les philosophes antiques fantasmaient sur cette fameuse ataraxie, cette sagesse suprême signe d'un entendement des effets du monde sur moi et de ma propre finitude. Les religions nous invitent à réfléchir sur nos actions pour parvenir à un état de conscience qui nous éloigne de la douleur. Les artistes

représentent à l'envi des hommes et des femmes qui ont acquis cette sagesse suprême, comme des propagandistes des idées de leurs époques. L'image est toujours la même : n'ayez pas peur ; vous touchez à la transcendance ; le divin est près de vous ; l'immensité du ciel est à deux pas ; nous vous donnons un aperçu de cette félicité quelques instants avant votre mort ; regardez s'afficher ce bonheur définitif, il vous donne un aperçu de l'au-delà promis qui stoppera vis regrets. Aucun remords, aucune plainte, voici le bonheur plein, suis cette voie. Elle est là, devant toi.

Le dénouement du film *Moonlight* correspond à cet apaisement ultime au terme d'une histoire personnelle. Le film raconte la vie en trois actes d'un jeune garçon, puis d'un adolescent, enfin d'un adulte vivant dans un quartier ravagé par la drogue de Miami et souffrant d'une homosexualité qu'il ne parvient pas à vivre au grand jour. La vie de cet enfant puis de cet homme est un long chemin de souffrance. Il est mutique. L'expression de son visage révèle ses angoisses et ses interrogations. Il vit dans un milieu violent qui le ferme aux autres et à lui-même. Aucun lien possible. Il est isolé de tout, sa mère a plongé dans le crack, il n'a pas d'ami. Ultra solitude. Seul l'amour contrarié d'un camarade le sauve de cette situation, amour qui le mènera à sa perte. S'ensuit un long exil qui ne sera rompu que lorsqu'il retrouve ce camarade des années plus tard. Une longue scène de confrontation oppose alors les deux personnages, une tension érotique est palpable, c'est un jeu de questionnement et de non-dits entre eux. Ils finissent par se retrouver chez lui et c'est là que le personnage principal avoue : il n'a pas eu de relation sexuelle avec quiconque d'autre que son interlocuteur à l'heure de leur adolescence. On comprend que le héros est toujours amoureux et il n'est chez son ex-ami que pour retrouver cet amour. Le film s'achève sur cette image : le héros est enlacé par son ami, ses yeux sont clos, il est apaisé, son long chemin douloureux est achevé, il peut dire adieu à ses démons et s'épanouir pleinement dans cette nouvelle relation, plus rien ni personne ne viendra perturber cet amour qui ose s'afficher. Là encore le miracle de l'ataraxie est exposée : un personnage tourmenté, persécuté, doutant de lui-même, trouve la sérénité. Non qu'il soit prêt de la mort, mais il a accédé à un état de conscience qui l'amène à une attitude positive. Un cheminement intérieur et un simple coup de fil lui font tourner la page : il sait ce qu'il veut et il affronte ce savoir et ses conséquences. Au-delà de la conscience ordinaire, il avance entièrement conscient et confiant. La parabole de l'apaisement final est opérante.

Parfois j'ai envie de m'allonger. Je veux me concentrer sur moi, ne plus avoir rien à gérer et m'enfoncer d'une existence débarrassée du matériel. Je veux me reposer et entrer dans une vie où je n'aurais plus rien à décider, où tout serait simple et où je serais entièrement replié sur moi. Alors je saurai moi aussi, je baignerai dans les eaux extatiques de la Connaissance et je n'aurai plus besoin de rien. Je serai apaisé. Je contemplerai le Savoir, source de félicité. Je ne serai préoccupé que des tâches essentielles. Le jour où ce miracle arrivera, je serai prêt, depuis le temps. Un état de calme et de repos m'envahira. Une station hors du monde, suspendu, irréaliste et bien réelle. Je vivrai un bonheur terrestre. Mais tout cela relève d'un fantasme morbide, de l'espoir d'une vie libérée de toute contrainte, comme un remède à toutes nos souffrances, un espoir entretenu par des vendeurs de rêves. La vérité est ailleurs, dans la société des hommes, dans les plaisirs de la conversation, dans les luttes pour l'émancipation, dans ma famille, dans mes enfants, fleurs de ma vie, dans l'immensité des opportunités. La souffrance n'est pas à fuir, elle est à endurer et dépasser, comme la joie, le plaisir physique, l'hilarité. La fuite hors du temps n'est pas une solution, les problèmes demeurent, le malstrom ne me quitte pas, il colle à moi, je dois m'en débarrasser.

Et ma mère, avant de pousser son dernier souffle dans ce lit banal, a-t-elle senti le souffle de la Connaissance ? A-t-elle rencontré ce que tous ses prédécesseurs ont connu avant elle ? Elle qui cherchait des réponses à ses questionnements, a-t-elle entrevu le Sublime ? A-t-elle pu bénéficier de ce repos qu'elle appelait de tous ses vœux, avant la plongée dans l'inconnu ? Dans son dernier lit, dans la chambre funéraire, je lui ai posé toutes ces questions, entre elle et moi, rien qu'entre nous, quand mon père m'a intimé l'ordre d'y aller. J'aurais voulu qu'elle me réponde, qu'elle me dise si enfin, elle était apaisée, tranquillisée, débarrassée de ces inquiétudes qui ont miné sa vie, et si enfin, elle avait atteint un état de quiétude, au moins dans son dernier souffle, si elle avait mérité d'entrer paisible dans le royaume qu'elle désirait. Je le regardais, fardée d'un maquillage excessif, immobile, les yeux clos, vêtu de ses vêtements simples. J'aurais voulu que ses lèvres bougent et qu'elle me raconte ses derniers instants, s'ils furent illuminés par cette connaissance et s'ils avaient comblé toutes ses attentes, et si elle avait connu un seul instant de calme, celui-là, avant le grand évanouissement. J'ai attendu, bêtement, que son masque tombe et qu'elle se révèle à travers le fardeau de la mort, qu'elle me parle, vraiment. Je lui souhaitais qu'elle eût obtenu tout cela, et plus encore.

La liberté des esclaves et celle des maîtres

Les hommes ont été libres bien avant que l'on pense pour eux leur liberté. Et si soudain, la liberté a dû être pensée, c'est qu'elle était morte et qu'il fallait la ressusciter. L'être humain, qui auparavant vivait libre de toute contrainte, se retrouvait esclave de différentes tyrannies : ne lui restait que la nostalgie de ses années libres. La pensée ne survient que lorsque l'événement est apparu et que le bonheur a disparu. L'anticipation est un exercice réservé aux poètes. Si un état se mêle de protéger cette liberté, cela se fait nécessairement au détriment de l'exercice effectif par les hommes de cette liberté. L'instauration d'une institution protectrice des libertés est conditionnée par l'élaboration d'une vision commune à cette administration qui sera progressivement affinée, étendue jusqu'à devenir un véritable pouvoir d'oppression. Tout pouvoir cherche à se prolonger dans la durée et à imposer sa vision, au détriment de la pluralité des expressions personnelles, du chaos ambiant qui règne dans la nature et que tend à régenter toute forme de pouvoir. Un pouvoir protecteur est une aporie. Il nous importe de tracer notre chemin vers notre liberté en dehors de ces institutions.

La liberté est fragile et protéiforme. Ce que l'on pensait établi pour toujours repose sur un château de sable. Les « civilisations » s'effondrent en permanence parce que les hommes et les femmes qui les constituent en rebâtissent d'autres avec une remarquable constance. Donner des droits formels aux homosexuels aurait paru incongru à nos ancêtres. Reconnaître l'animal comme « être vivant doué de sensibilité » leur aurait également semblé inimaginable. Accorder des droits aux océans peut paraître stupide au regard d'un système anthropocentré. Les droits sont infinis, les processus qui mènent à leur élargissement sont sans fin.

La tyrannie est l'exercice d'un pouvoir non-consenti par des esclaves. Dans la démocratie seule, les esclaves se choisissent quelques-uns de leurs maîtres, oubliant parfois de se questionner sur l'utilité de ces maîtres et passant sous silence qu'ils ne choisissent qu'un très petit nombre de leurs maîtres. Le pouvoir se manifeste sous des formes infinies qui ne sont l'objet d'aucun choix. Il est infini tant en qualité qu'en nombre. Juges, professeurs, travailleurs sociaux, médecins, infirmiers, policiers, élus

nationaux ou locaux (Liste non-exhaustive), bons orateurs, parents peuvent à leur niveau exercer un pouvoir discrétionnaire. Les esclaves peuvent également être des maîtres dans l'exercice de leur profession ou de leur mandat, mais ils sont surtout une masse au service de maîtres, plus ou moins consciente de son état, soumise à des pouvoirs non questionnés sur leur forme et sur l'identité de leurs possesseurs. C'est en cela que la terminologie d'esclave et de maître, si elle paraît datée, me semble adaptée à cette situation : on ne choisit pas tous ses maîtres, même en ce début du XXIème siècle.

Le pouvoir est interstitiel. Il se niche dans les moindres recoins de notre cerveau. Il inonde notre sang et imprègne chacun de nos muscles. Il est présent dans des railleries qui infériorisent un interlocuteur, dans un discours rhétorique cassant, dans une injonction sous-tendue par une description négative, jusque dans un silence pesant. Le pouvoir peut-être institutionnel et menacer par la légalité qu'il a acquise (Différente en cela de la légitimité), toute personne entravant son fonctionnement. Il bénéficie de l'étendue immense des institutions pour s'exercer. Mais le pouvoir peut aussi être non factuel, informel, non délimité par des règles et pourtant bien réel.

Le pouvoir du langage est le premier des pouvoirs, celui qui rend possible tout le reste. L'infériorisation langagière a eu lieu d'abord, préalable à toute emprise. La délégitimation de l'ennemi est la première phase de l'attaque. Tous les pouvoirs, absolus ou pas, ont bien compris cet enchaînement nécessaire. Le langage vient légitimer toutes les actions suivantes, arrestations, pénalités, redressement, enfermement, scolarisation, destructions plus ou moins violentes. La désignation langagière est la justification par des structures institutionnelles d'une hiérarchie. Partout se glisse cette inégalité, entre voisins, entre collègues, entre amis, dans une association, dans un rapport même bref entre deux inconnus, tout autant qu'entre un juge et son accusé, dans la façon qu'on a demandé un café comme dans la manière de répondre à un coup de fil. La langue que j'écris, dans ses structures, est l'expression d'une histoire coloniale, sexiste, religieuse, homophobe... Les rapports de pouvoirs nous submergent.

Je ne mets pas d'opposition entre la coercition d'un parent sur sa progéniture et celle d'un dictateur sur le peuple qu'il opprime. Aucune distinction de qualité entre ces deux formes d'exercice du pouvoir, seule l'échelle est différente. Elles se fondent toutes deux sur une vision pessimiste de l'humanité, sur une croyance en la nécessité d'une tyrannie pour réprimer les pulsions mauvaises de l'espèce humaine, sur l'idée d'un progrès imposé et non discuté, sur l'oppression nécessaire des peuples afin d'en tirer un profit maximum, ou sur toute idée qui part du paradigme que la contrainte est plus efficace qu'aucune autre méthode. Les raisons importent peu. Seule la façon de la déconstruire m'intéresse, de renverser une attitude si ancrée en nous, si naturelle qu'elle nous paraît impossible à éradiquer. Je sais combien une seule action néfaste peut annuler des milliers d'autres, positives et chaleureuses. Je sais également qu'une action profonde, répétée, expliquée, en faveur d'une éducation positive et d'une société positive peuvent amener à un changement de paradigme. Non pas la mise en place de mouvements massifs, hiérarchiques, dirigistes, pénétrés de l'esprit d'hétéronomie, mais plutôt la diffusion et l'appréhension par chacun-es des moyens de son émancipation. La traque des micro-pouvoirs est un moyen faire progresser l'idée d'une société plus respectueuse de ses membres. La prise de conscience par chacun-es de ses propres possibilités est le plus sûr chemin vers une société réellement autonome. Il n'est jamais trop tard pour faire pénétrer les principes d'une vision pacifique et émancipatrice. L'esclavage n'est pas une fatalité.

Esclaves et maîtres s'étreignent dans un baiser de la mort, esclaves dans une situation sociale donnée, maîtres dans une autre, anciens esclaves ou maîtres, personne n'accepte de s'auto limiter au profit de l'autre, la violence est sous-jacente, la lutte est permanente, la tension ne retombe pas. La méfiance imprègne nos sociétés. Les classes sociales sont imperméables les unes aux autres. A l'intérieur de celles-ci, il ne manque pas de désaccord. Les pouvoirs institutionnels en place disposent de pouvoirs incommensurables et s'auto-justifient. La résignation des esclaves est flagrante et trop peu osent emprunter des chemins de traverse. La solution n'est pas dans l'ivresse de la violence (Même si elle est un ciment de l'amitié), ou dans des luttes classiques par des syndicats ou des partis, trop hiérarchiques. La liberté ne s'apporte pas servie sur un plateau par de belles âmes, elle s'expérimente, se vit, par une forme de lutte et de prise de risque, jusqu'à l'acceptation par les pouvoirs, fussent-ils microscopiques.

Voici 20 ans que je suis végétarien. Alors que je ne mettais aucun zèle à convertir mes proches, ayant plutôt tendance à vouloir être discret sur le sujet, je devais me justifier, répondre à des questions sur la viabilité de ce régime et sur la mise en danger de mes enfants, faire face à des sarcasmes ou à une volonté de me dénigrer. Je me retrouvais dans la situation d'un accusé face à des juges très inquisiteurs. Aujourd'hui que c'est devenu tendance, que c'est un régime loué dans toutes les sphères sociales, plus personne ne me questionne, ma liberté est acquise, comprise, et je n'imagine plus que l'on vienne chercher à me dissuader. On en viendrait à me demander conseil. La pratique et l'exercice d'une liberté personnelle a traduit un engagement militant hors de toute structure « émancipatrice » et a dégagé sur un nouvel espace des possibles.

Nous venons d'avoir un chiot adorable. Le plus extraordinaire chez ce chien est que depuis son entrée dans notre famille, il ne semble plus capable de se repérer, d'avoir une volonté indépendante puisque la seule chose qui l'intéresse est de suivre Thibaud, de capter son attention et d'obéir à ce que celui-ci lui dicte. Troublant. Comme s'il avait perdu l'entière liberté de son libre arbitre, comme s'il avait oublié toute notion relative à sa condition d'être autonome au point de s'abandonner totalement à la volonté d'un autre, au point de donner des arguments aux spécistes qui hiérarchisent la nature en fonction de leurs intérêts... La façon dont ce chiot abdique sa liberté pour se mettre au service qu'un inconnu est désarmante. Et il est à parier que si l'on n'acceptait pas cette attitude soumise et remplie d'attente, il serait désorienté. L'infériorité est une notion acceptée depuis des millénaires par cette espèce et sa dépendance envers l'espèce humaine actée, tant nous avons réduit ces bêtes adaptables à notre volonté. Et si je dis cela c'est en tout respect de ces animaux que j'aime. Nous avons réussi à les façonner à l'image de ce que nous voulions d'eux. Cette relation asymétrique est chez moi cause d'une gêne palpable, symptomatique d'une restriction de liberté qui enferme la victime dans un schéma dont il lui semble impossible de se défaire. L'esclave est toujours utile à quelqu'un.

L'émergence d'une société bienveillante et respectueuse implique la disparition progressive des contrats de travail qui impliquent une subordination du travailleur, des écoles traditionnelles basées sur des relations hiérarchiques, des maisons de santé basées sur une asymétrie entre soignants et soignés, des administrations dont la relation avec les administrés est faussée par des mécanismes de rétention, de tous types de surveillance qui sont le signe d'une société de méfiance, de tout mécanisme de redressement social ayant une visée normative. L'abolition véritable de cet esclavage moderne et du statut de maître peut amener à la dislocation des grands états bâtis sur la force et l'hybris ou pas. Cela peut conduire à la refondation de communautés non-hiérarchiques, conjointes

géographiquement ou pas. Cela peut provoquer la recréation de microsociété, si tant est que l'autonomie de chacun est respectée. Cela peut également entraîner la suppression de la notion de diplomatie, de police, de services sociaux, de représentants locaux ou nationaux, ou pas. Cela peut déboucher sur l'éradication de milliers de jurisprudences, de lois ou de décrets motivées par l'obsession du maintien de l'ordre et donc, de la consolidation des pouvoirs en place. Cela peut aussi déboucher sur des formes de gouvernances inédites. Cela doit appeler en tous cas à l'émergence d'une forme de confiance qui soit la base d'un interventionnisme restreint, explicable, dont le dialogue est la marque première. Utopiste ? J'en doute. Je connais l'échec des phalanstères, la dissolution progressive des communautés hippies, la difficulté des écovillages à se maintenir, le caractère radicalement nouveau de ces groupes fondés sur l'autonomie de chacun et qui peinent à se maintenir dans la durée. Malgré tout, je crois qu'il est urgent de laisser nos vieilles sociétés se laisser contaminer par des philosophies non-déterministes basées sur l'émancipation de chacun, sur une confiance réciproque et sur la promesse de relations non antagonistes et non fondées sur la compétition.

L'utilisation du potentiel des fameuses cellules miroirs, creusets de la réciprocité et de l'empathie, l'amour inconditionnel des parents envers leur enfant, la communication non-violente non-orientée, l'écoute active et empathique, la méditation, la musique corporelle, le yoga, les méthodes d'accomplissement de soi, les procédés non hiérarchiques de débat...: l'humanité n'est pas en reste pour inventer des méthodes actives qui permettent à chacun de se développer, d'améliorer sa confiance en soi et par là, d'amender sa relation aux autres. Une société non hiérarchique, non coercitive, fondée sur la reconnaissance de l'autre, est à mille lieues des sociétés occidentales actuelles, basées sur la compétition et le meurtre de l'autre. Le chemin sera long... Les macros et les micros pouvoirs sont liés : leur disparition est la condition de l'émancipation réelle des personnes, la promesse d'une autonomie laissée aux peuples et aux individus qui les composent. Le dépassement d'une dialectique maître-esclave ne se fait que par la redéfinition de ces deux entités. L'abolition d'un modèle basé sur l'exploitation et la mise en exploitation d'une partie de l'humanité, son dépassement, sa transformation radicale ne se feront pas par des révolutions, mais par une évolution des modèles d'intersubjectivité, seule manière de promouvoir une éradication des hiérarchies et des contraintes absurdes qui en découlent. Il n'y a plus un sachant, un décideur, un supérieur face à un inférieur, un ignorant ou un exécuter, il y a la coexistence pacifique d'êtres humains qui par la remise à plat d'habitudes millénaires, visent à bâtir des microcosmes qui ont pour vocations de prendre en main leurs destins. Non pas des sociétés du bonheur imposé, sortes d'utopies totalisantes basée un redressement des corps et des esprits, mais une société ouverte et bienveillante qui soit être la condition de l'émergence d'une culture positive. Projet fondé sur le non-dolorisme, sur la non-violence, sur la non-action, sur l'écoute, sur l'infra- institution, sur le petit plutôt que l'immense, sur l'étiolation des passions funestes et sur le développement de celles qui nourrissent et sur l'irradiation à partir de ces millions de cercles minuscules.

L'évolution d'un enfant est un formidable moyen d'observer l'autonomisation d'un individu, à condition de lui laisser la possibilité de s'exprimer. L'éducation, ou la non-éducation, peuvent permettre à cet enfant de devenir un adulte épanoui, responsable, respectueux. Une attitude positive envers lui peut lui permettre d'avoir une bonne dose de confiance en lui et d'affronter des événements funestes de la vie en acquérant une certaine résilience. Il ne s'agit pas de paroles en l'air. Cela fonctionne dans la vraie vie du réel d'aujourd'hui. La manière de vivre avec son enfant influence sa vie future entière et peut lui permettre de poser sur nos sociétés un regard différent. En

cela, c'est une manière infra-institutionnelle de changer les choses. J'entends par projet d'autonomisation une façon délibérée de laisser l'enfant expérimenter, de l'accompagner dans ses choix, sans a priori sur la justesse de ceux-ci ni vision prédéfinie sur son futur. Il n'est pas si facile de lâcher-prise sur les projets que l'on a formés, de manière plus ou moins consciente, pour nos enfants. Et il est si réjouissant de les voir acquérir ce que nous n'avions pas imaginé pour eux et qu'ils en usent pour des projets futurs. La vie nous échappe et elle est souvent plus belle qu'on ne l'imagine.

Les clips vidéos

Nous sommes dans une vague salle de basket, mais cela n'a pas d'importance, il s'agit d'un lieu perdu, sans identité, un lieu vague, sans âme, industriel. Un vieil employé s'échine à nettoyer à l'aide de son balai. Des spectateurs, jeunes, passifs, sont assis dans des estrades face au groupe qui commence à jouer. Des pompom girls s'agitent mécaniquement. La musique est violente. Les couleurs sont à l'unisson, mélange de jaune, gris, noir. Venant d'un endroit non identifié, un projecteur mobile éclaire d'une manière inégale les visages et les corps. Les spectateurs commencent petit à petit à hocher de la tête. Puis le visage du chanteur apparaît comme surgi de nulle part: son visage est imparfaitement éclairé, la caméra ne le cadre pas correctement, il ne la regarde pas, il est hagard, perdu, désespéré. Les pompom girls s'agitent de plus en plus mécaniquement, seuls êtres humains qui resteront bientôt impassibles devant l'effondrement qui guette. L'employé joue avec son balai comme avec l'aiguille d'une montre, fermant les yeux au rythme de la musique. Le chanteur hurle qu'il faut l'amuser, qu'il est stupide et contagieux, qu'ils sont tous comme ça maintenant (La jeunesse) et qu'ils ne demandent que ça. Dans les gradins, certain-es se balancent les uns sur les autres, ils/elles remuent la tête en avant en arrière et montrent une chevelure désorganisée, beaucoup sont descendu-es au niveau du groupe, la lumière éclaire la scène en donnant l'impression d'une scène étrange et hors sol, la musique est assourdissante. Une épaisse fumée se dégage, rendant l'aspect hallucinatoire plus prégnant encore. Les pompom girls paraissent indifférentes aux changements qui s'opèrent. Bientôt, c'est l'émeute. Les corps indistincts se poussent, se dégagent, certain-es s'accrochent aux balustrades. Le chanteur est éclairé par un spot et nous hurle combien son moral est bas et qu'il est comme un moustique, un albinos, un mulâtre, les mots n'ont plus de sens, l'atmosphère décadente devient de plus en plus pesante, tout est emporté par cette musique épaisse et par ce chanteur déprimé. Les pompom girls continuent, comme le seul signe d'une humanité debout, le reste s'est écroulé, les spectateur-es sont désormais dans une orgie musicale, le chanteur est perdu dans des brumes qui l'éloignent du monde, le batteur s'acharne à frapper le plus fort possible sur ses caisses, des corps paraissent tomber du ciel, le chanteur s'avance et recule devant la caméra, cela lui demande visiblement des efforts de plus en plus importants, nous sommes proches d'une apocalypse visuelle, c'est une lutte entre les spectateur-es, à celui/celle qui s'exprimera physiquement le plus énergiquement. Nous avons atteint le point paroxystique de l'effondrement. Plus rien ne subsiste du monde d'avant. Seule compte la puissance de la musique. L'ordre est vaincu. Le nihilisme est à son comble. L'entertainment, appelé de ses vœux par le chanteur, a contaminé le public. Nous sommes dans la totalité de la musique et de son pouvoir d'évocation. Nous voyons devant nous à la fois le pouvoir la musique et l'expression d'un cataclysme moral. Le clip illustrant la chanson de Nirvana « Smells like

teen spirit» est hallucinatoire. Cela fait presque un quart de siècle qu'il est publié et pourtant, il garde toute sa force incantatoire.

A l'opposé le clip de la chanson de Calogero « J'ai le droit aussi » est plein de subtilité et d'empathie. Nous sommes dans un lycée commun. Le personnage principal sort son vélo et jette un coup d'œil sur un groupe d'ados au centre duquel se trouve un jeune. La scène d'après nous éclaire. C'est un déjeuner familial. Le personnage principal est face à sa sœur et son ami, entre ses deux parents qui sont en bout de table. Sa sœur et son ami s'embrassent, et là, nous comprenons. Le héros voudrait être à la place de sa sœur et embrasser le garçon que nous avons entraperçu à la sortie du lycée. La scène suivante nous les montre à cette même place s'embrassant. La mère marque sa surprise, en accord avec les paroles de la chanson qui se demande ce qu'en penseront sa mère et son père. Ensuite nous verrons les deux amoureux dans quatre lieux différents, un stade de basket, un terrain de cross, une rue commerçante et une boîte de nuit. Chaque fois le même scénario est à l'œuvre sans que l'on puisse distinguer la réalité du rêve. Le héros est à l'écart, seul, triste, les yeux fixés sur l'objet de son désir. La scène d'après, il est avec lui, enlacés l'un à l'autre, s'embrassant, discutant avec verve et éclat, entouré d'amis compréhensifs et pour lesquels un affichage ostensible de leur homosexualité ne semble pas poser problème. Le clip se termine sur une proclamation plusieurs fois répétée par le chanteur comme un mantra : « J'ai le droit aussi » et sonne comme un cri revendicatif. Du même chanteur, le clip de sa chanson « Nathan », à propos des difficultés d'un enfant autiste, nous montre en gros plan Calogero, puis une succession de visages qui chantent chacun une partie de la chanson, avec un traitement en noir et blanc. Chacun de ceux qui apparaissent à l'écran souffre visiblement de ce symptôme. Le réalisateur a merveilleusement filmé leurs visages. Nous sommes au plus près d'eux. Leurs yeux sont fuyants ou au contraire irradiés. Certains crient une colère inaudible. D'autres miment l'effroi que cause cette maladie : « Venez dans mon hôpital qui fait peur à vos maisons » chante Calogero. Celui-ci répète « Nathan, je m'appelle », comme une affirmation d'une identité niée par la maladie. Beaucoup regardent fixement la caméra pendant qu'ils chantent leur phrase musicale, provoquant chez le spectateur un vertige. La sincérité est totale. La puissance mélodique alliée à des images très fortes rend ce clip hypnotique et fascinant. Les témoignages laissés sur YouTube, parents d'enfants malades, proches connaissant des personnes touchées, simples spectateurs, montrent combien la force combinée de l'image et de la musique peut être foudroyante.

La force des ralentis est insurpassable dans ces clips, même si elle peut paraître usée jusqu'à la corde. La musique rythme les images. Le réalisateur s'attarde sur un détail qu'il veut imprimer dans l'esprit du spectateur, un jeu de regard entre des protagonistes, un carré de sol éclairé par les pas du chanteur, un visage blafard et pétrifié, un souvenir d'enfance épars. Durant ces instants suspendus, nous, hommes et femmes extérieur-es à cette histoire, nous sommes invité-es à pénétrer dans l'intimité d'un univers. Le ralenti des clips est une condensation des effets poétiques de la musique et de l'image, un dépôt de fleurs sur une réalité navrante, un vertige soudain qui nous fige. L'image nous pousse à prendre position. Le ralenti opère un renversement sémantique : de simple succession d'images, parfois sans rapport entre elles, le clip interpelle soudain, ajoute du sens ou de la beauté, se court-circuite lui-même et expédie le spectateur vers d'autres univers. La rose abandonnée de « Citizen Kane » nous donne la clef de l'énigme: même si la musique est absente, ce ralenti est l'explication fondamentale. Dans les clips, le sens est distillé, l'aspect purement esthétique peut primer, la force évocatrice provient d'une alchimie subtile entre une histoire, une

beauté inhabituelle, une musique omniprésente. La fulgurance de l'instant est un coup d'arrêt à une appréhension première.

Un ami artiste vidéaste affichait un mépris souverain et définitif envers les vidéos narratives, trop peu inventives selon lui, trop collées au chanteur alors que l'artiste vidéaste doit être créatif par son art propre. Ce genre de trancher de manière impérieuse un débat artistique me laisse sans voix. Dans l'immensité des possibilités des arts, tout est légitime pour ceux qui s'en emparent, impossible de trancher avec certitude à propos de ce qu'il est juste ou pas d'entreprendre. Ici on peut utiliser tous les chemins afin d'obtenir le maximum d'effet en un minimum de temps. Quelques vidéos possèdent cette puissance évocatrice unique qui en font des creusets pour d'autres. Le format de ce type de pièce est très court, il est quasi impossible de créer des références premières, le réalisateur d'un clip est comme un chiffonnier qui doit reprendre des pièces déjà tissées, il doit maximiser sa reprise visuelle. Sur une durée limitée à quelques minutes, il doit être percutant. Ce sont des publicités pour une chanson. La facilité est donc d'emprunter des images d'Épinal pour devenir un simple robinet à images (Plages de sables fins des Caraïbes, filles superbes, rivières de diamants, images de bonheur stéréotypées..). Ils sont rares les vrais créateurs qui vont au fond de leur créativité pour inventer un univers. Jean-Baptiste Mondino y est parvenu pour certains de ses clips. Mais peut-être faut-il un univers personnel qui excède la dimension d'un clip pour s'exprimer. L'art exige la longueur. C'est toute la difficulté de celui-ci, de devoir raccourcir pour donner à voir l'essence des choses.

Conscient de la puissance évocatrice de son art, Wagner rêvait au spectacle total, celui qui soit une fusion de tous les arts de la scène, musique, danse, chant, théâtre, sur fond de narration mythique. Il a accouché de spectacles supérieurs dont la perfection frôle parfois l'ennui (Sans doute une question de rythme ou de grandiloquence...). Si Richard avait pu vivre jusqu'à notre époque il aurait pu être réalisateur de clip, tant celui-ci me paraît correspondre à son idée de la totalité d'un spectacle, musique, images aux limites sans cesse repoussées, multiplicité des scènes, aucune entrave technique à la narration d'une histoire. Le clip vidéo est bien le spectacle total de notre époque : sur chaque musique un artiste peut créer une narration visuelle unique, puissante, objet de création visible par toute la planète en un clic. Le rêve de tout artiste maudit. La médiation entre le public et l'artiste est immédiate : avec un simple ordinateur, il peut créer une trame et la mettre en visibilité sur plusieurs plateformes la concrétisation de ses architectures visuelles. Seul bémol : les machines ne peuvent que répéter inlassablement le même visionnage, pour le spectateur la rétention seconde est la même que la première et que la millième, la notion d'interprétation est inexistante, notre époque est froide, c'est son côté mécanique.

Salman Rushdie a fait don à une université anglaise de ses premiers Macs avec lesquels il avait écrit certains de ses livres, notamment « Les versets sataniques ». Hélas. Ils sont abîmés. Les pièces de rechange n'existent plus et il faudrait engager des sommes folles pour les réparer et pouvoir en extraire le contenu. L'université n'a rien pu en faire. Ils sont donc restés muets et il y a fort à parier que nous restions orphelins de ces précieux « tapuscrits » que ces ordinateurs auraient pu nous livrer. Thomas Piketty raconte que l'administration fiscale française s'est mise au tout informatique dans les années 1980 et que les données de ces années-là sont désormais inaccessibles aux chercheurs, étant donné que les serveurs ne sont plus entretenus et n'ont pas pu livrer leur contenu. Alors qu'il a pu avoir accès à des données papier datant de plus de deux siècles, il se trouve dans l'incapacité de récupérer des documents datant d'une vingtaine d'années. De même le cloud

computing exige des quantités folles d'énergie, de routeurs ou de switchs ou de serveurs, afin de livrer au plus près des utilisateurs des flots énormes de données. Nos clips vidéo favoris sont des fichiers répliqués sur des serveurs, de simples palimpsestes sur des mémoires informatiques. Chacun d'eux est une infime partie de la mémoire gigantesque de ces machines. Nos machines actuelles peuvent y accéder et en comprendre le langage. Mais qu'en sera-t-il dans dix ans, dans vingt ans, dans cent ans ? Les mémoires s'altèrent. Sans duplication, les fichiers peuvent disparaître. Nous sommes engagés dans des opérations épuisantes pour sauvegarder en permanence une masse exponentielle de données, jusqu'à sans doute une explosion finale. Pour l'instant ces clips vidéo, reflet d'une production artistique fragile, ne font l'objet d'aucune procédure de sauvegarde régulière. Ils sont l'expression d'une époque préoccupée de production et non d'éternité. Plus les capacités techniques semblent évoluées, plus impossible est leur conservation, plus éphémères me paraissent-ils. Les arts vidéos sont à mi-chemin entre les arts de la scène, fugitifs par essence, et des arts plus durables comme l'architecture ou la sculpture ou l'écriture. Ils sont caractéristiques de notre époque sans que personne ne semble se soucier de la sauvegarde de ces petits trésors. Le projet Internet Archive est mal dimensionné pour enregistrer la totalité de ce qui doit être sauvé, et lui-même doit faire face à l'obsolescence de ses propres machines. Pas d'issue possible. Petits chefs-d'œuvre périssables, les clips vidéo sont condamnés à disparaître et à ne survivre que par les descriptions que l'on peut en faire. Des milliers d'œuvres vont se faner, s'évanouir dans les disques durs des serveurs informatiques, devenir illisible pour cause de système informatique endommagé, finir dans les circuits de recyclage, et se perdre définitivement. L'informatique est une science de l'archivage instantané, elle n'est pas conçue pour durer. Nos mémoires devront servir à retenir ce que les ordinateurs ne pourront plus garder. Maintenant que nous savons qu'ils sont éphémères, précaires, délicats, que nous sommes des privilégiés, pauvres habitants du XXIème siècle, en mal de place, en mal de pollution, ces pièces de musiques habillées d'images sont une belle consolation éphémère aux maux qui nous affectent.

Contagion de la douleur

Imaginons mille personnes heureuses réunies sur un même lieu, ce qui peut prendre un peu de temps au vu de la rareté du bonheur. Imaginons maintenant de les mettre en contact avec une seule personne malheureuse, vraiment malheureuse, celle-là. Laissons les agents mariner durant quelques heures. N'ouvrons le couvercle que lorsqu'un temps suffisant s'est écoulé pour remplir les critères de l'expérience. Observons le résultat de cette cohabitation de manière scientifique en notant scrupuleusement les symptômes : alors que l'agent malheureux respire parfaitement le malheur, quelques-uns du camp opposé commence à mal respirer, ils sont pris de suffocation, ils ressentent des douleurs, leur tête est devenue sensible, leur ventre s'est creusé, l'appétit est parti, leur regard est vide, ils se plaignent d'une vie pénible, de souvenirs anciens, refoulés, désagréables qui les rendent tristes, tendus, amers. Par une sorte de mimétisme de malheur, ils/elles sont devenu-es semblables à l'exemplaire unique de malheur qui était à leur côté. Nous pouvons alors être certains que la contamination a été couronnée de succès : une personne unique a commencé à infecter un nombre suffisant d'agents de telle sorte qu'il est raisonnable de penser que si l'expérience se poursuivait la plupart des agents heureux seraient définitivement atteints par la maladie du malheur qui les mènerait à la folie, au suicide, à l'autisme ou à toute forme de déraison. Les symptômes

apparus sont le signe d'une contamination foudroyante. Les victimes ont été retournées en un temps record. La concentration exceptionnellement élevée de personnes non-pathogènes n'a pas constitué un rempart suffisant pour arrêter la propagation. La sensation du malheur s'infiltrer quel que soit le nombre d'individus sains en face de lui. Ils/elles sont passé-es de l'autre bord au point de mettre en danger sa santé mentale, infecté par le virus du malheur. La déontologie médicale nous obligerait alors à interrompre l'expérience et à retirer ces nouveaux malheureux-ses de ce milieu dangereux, laissant les autres irrémédiablement perdus dans leur malheur, abandonné-es à la rapacité de l'industrie pharmaceutique. Le malheur ne doit pas être partout. Mais nous allons quand même aller plus loin. Une analyse plus fine des résultats laisse cependant apparaître quelques résultats non conformes à cette première analyse : un certain nombre d'agents résistent à cette contamination, avec une force qui pousse à l'admiration. Avec une résilience basée sur une connaissance fine du malheur, une capacité à jouir de son bonheur non pas indépendamment du malheur, mais au contraire en ayant une connaissance fine, ils/elles n'ont pas le bonheur béat, ils/elles ont connu le malheur et en l'ayant connu, ont mesuré leur vrai bonheur. Ce sont les vrais agents heureux, irrécupérable du côté du malheur, des individus agissant et conscient qui mènent leur vie sans pouvoir être touchés par aucun mal. Des justes.

Le malheur est contagieux, le bonheur est un îlot à préserver. Qu'on le nomme douleur, dépression, accident, maladie, événement funeste, le malheur est pure négativité et celle-ci nous obsède et nous attire comme des ions sont attirés par un pôle opposé. Le bonheur est un état défensif, peut être solide mais qui irradie difficilement autour de lui, comme s'il n'était pas une qualité naturelle de l'être humain, comme si celui-ci était condamné, de par sa finitude, de par la conscientisation de sa condition, à penser à tout ce qui lui arrive en fonction de l'échelle du mal et à oublier tout le reste. Le malheur comme le bonheur sont à la fois un état et une orientation de l'esprit. Le bonheur passe pour un état fugitif dans lequel il est difficile de se maintenir. Le bonheur est exigeant et demande de dépasser l'immensité des causes de malheur et de garder la tête hors de l'eau qui menace de nous engloutir, d'immenses efforts sont nécessaires pour s'y maintenir.

Le mal est le sang de nos ancêtres qui coule dans nos veines et envahit notre corps, le sang de la souffrance qui court à travers les générations, le sang des accidents de la vie, le fleuve des catastrophes qui s'enchaînent et qui perdurent, l'immensité des hostilités qui reviennent et s'incrument en nous. Fort ou faible, ouvert ou pas, lucide ou non, tu dois endurer. Tu dois avoir une constance incroyable pour rester debout et bâtir une existence qui ne soit plus ce fleuve de sang. Il est mon frère, celui qui se couche et se laisse submerger par le mal qui l'entoure car je le comprends. Je le connais, celui qui n'a plus envie de lutter, celui qui refuse d'avancer parce qu'il n'a plus de force, celui qui pense que plus rien ne sert à rien et qu'il vaut mieux tout abandonner puisqu'à la fin de toutes les fins, nous serons morts.

Le bonheur est un parterre de fleurs sur un champ de ruine, un éclair bref dans une nuit longue, un éclat de rire à travers une cérémonie de funérailles, une exception. Mon corps connaît depuis toujours cette contraction de ses muscles que lui impose une naturalité humaine négative. Il se referme, s'oublie, se contracte jusqu'à ne rien voir de beau, d'utile. Le bonheur est ouverture, confiance en soi, négation de l'enfermement et combat quotidien contre cette tentation de la chute. Je dois apprécier ce que je suis et ce que je vis. Je dois y repenser comme un point de fixation à partir duquel je peux parvenir à autre chose. Je dois m'obliger, contrecarrer mes réflexes pour ne pas m'enfoncer à nouveau dans un malstrom dépressif. Il me faut être attentif au moindre

mouvement suspect pour insuffler une dynamique inverse et pouvoir goûter à la beauté de la confiance. Un effort continu. Gainsbourg disait fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve. Je veux travailler à étayer les conditions d'éclosion de mon bonheur et celui des miens. Irradier de bonheur afin qu'ils n'aient plus à payer le prix de mon malheur. Je voudrais qu'ils n'aient pas à connaître le gouffre et qu'ils puissent connaître la voie de la légèreté, de l'oubli et du bonheur réel.

Je dois déprogrammer mon cerveau afin qu'il aille pas dans une direction perdue. Il me faut avancer sans but en gardant à l'esprit que lorsque j'aurai atteint un but, je saurai que c'est celui-là et que je pourrai m'appuyer sur cette évidence. Je dois être certain de pouvoir trouver mon bonheur et qu'il m'attend quelque part. Ce cheminement intérieur incertain est la certification que j'aurai un jour, atteint les rivages mirifiques d'une quiétude de l'esprit. L'essentiel est de partir bien plus que de savoir où aller. Mettre les voiles. Chercher. Aller au fond de moi et trouver la force, la liberté, l'apaisement. Ce texte que j'écris chaque jour, auquel je pense en permanence, est ma seule béquille. Je dois la saisir. Comme une première étape de remise en question (Le deuil, l'introspection, l'élaboration de solutions, quel nom donner ?). Et ensuite une seconde étape de construction et de soulagement. Je voudrais tellement connaître cet apaisement de la mort bien avant celle-ci. Pour l'instant je ne vois que cette sorte d'apaisement, je n'imagine pas qu'il puisse en avoir avant. Quand tout ce chambardement s'arrêtera-t-il ? Je sens chez Amélie de la lassitude devant mes pleurs récurrents, qui explosent à tout moment. Je voudrais connaître la date de fin de ce bouleversement. Je souffre, je souffre, je souffre, jusqu'à ne plus être capable si j'ai connu autre chose que cette souffrance. Mes jours sont un calvaire. Chaque minute est un enfer. Chaque instant, je vacille. Cette souffrance constitue un point de fixation qui est aussi le point de départ d'un processus d'écriture. Tout ce que j'écris a pour objet cette souffrance. Je parle d'elle, à travers elle, de manière elliptique ou directe, elle est la blessure qui m'aiguise et dont je veux parler pour pouvoir l'extraire. L'écriture est mon seul échappatoire. J'écris pour me dégager de cette emprise mentale. Je suis paralysé comme jamais auparavant. C'est une traversée dont je ne suis pas certain de pouvoir atteindre l'autre rive, ni ce que celle-ci me réserve. C'est ça ou la folie.

Fiction 1

Dans la préfecture de Nigata, au sud de l'île de Sado chère à de nombreux japonais, dans le village de Higashiushima, M. Isogushi sort de sa maison. Il porte un complet impeccablement taillé. Il va à son travail. Il est comptable. A sa main, il tient fermement une sacoche pour ordinateur quinze pouces. Un ibis passe au-dessus de lui. Il se dit qu'enfin l'hiver touche à sa fin. Les cerisiers seront bientôt en fleur. M. Isogushi est en retard à son travail. Il le sait mais il s'immobilise sur le parvis de sa maison, l'envie d'aller au travail n'est pas très grande aujourd'hui. Il s'attarde à contempler le ciel et la mer. M. Isogushi est un homme de la mer et son village offre une vue magnifique sur celle-ci. La mer est son horizon. M. Isogushi se passe la main dans ses cheveux devenus rares. Mme Asano s'apprête également à entrer dans sa voiture. Elle le regarde subrepticement.

C'est à ce moment précis que le gouffre s'ouvre. Un gouffre noir, si profond qu'on ne peut pas en voir le fond. Un gouffre soudain, immense, terrifiant. Impossible pour M. Isogushi de lutter. Il tombe immédiatement. Il est précipité par l'attraction irréfutable de ce satané trou. Aucun son ne sort de la bouche de M. Isogushi. Sans lâcher sa sacoche, il tombe simplement, directement. Rapidement.

Définitivement. Dans un trou d'une profondeur insondable. Très vite on ne le voit plus. Il est happé. Personne ne semble avoir remarqué cet événement. Mme Asano n'a pas bougé de sa voiture. Elle semble détachée de la catastrophe qui se joue à quelques mètres d'elle. Le même ibis repasse au-dessus du même trottoir, comme un signal de fin. Le trou s'est refermé. Plus rien ne semble différent de l'instant qui a précédé cette ouverture tellurique. Le trottoir a retrouvé exactement son aspect antérieur. N'ayant rien noté d'anormal, Mme Asano part à son travail. La porte de la maison M. Isogushi est restée fermée.

Sur Niger Street, la circulation est rarement intense. Avec de grands axes au nord et au sud, cette rue en forme de boucle n'est pas concernée par les embouteillages qui font de la conduite automobile un cauchemar dans la Capitale. Ce matin M. Zenewe doit se rendre à la Dashen Bank sur la Beyene Aba Sebsit Street. Il préfère laisser sa voiture pour descendre à pied l'avenue Menelik II. Cela lui fera gagner du temps puisque les coups de klaxon lui indiquent que les rues d'Addis-Abbeba sont déjà saturées. Il se dit qu'il aurait dû se lever plus tôt, maudissant le buna qu'il a avalé hier soir et qui a perturbé son sommeil. Il sera fatigué toute la journée. A l'angle d'Itega street, le petit vendeur de Tibs le reconnaît. Malgré son retard, M. Zenewe se décide à lui prendre un plat. Il traverse pour rejoindre l'endroit où il s'est installé. Cependant, parvenu devant le jeune, M. Zenewe utilise avec une facilité déconcertante des mots que le vendeur ne parvient pas à comprendre. Celui-ci parle pourtant l'oromo, l'amharique, le sidama et le tigrinya, et un peu d'anglais bien-sûr, mais là, il lui faut admettre que là, il ne comprend rien. Et s'il lui demande de répéter, l'autre continue sa logorrhée étrange. Il reste interdit devant cet homme avec qui il échangeait en oromo et qui soudain, s'adresse à lui de manière incompréhensible. Alors il ne répond pas.

Cette histoire est parfaitement explicable. La mémoire et la conscience de M. Isogushi a entièrement remplacé celle de M. Zenewe. Celui-ci a perdu sa constitution mentale première. Il n'a plus rien de l'identité de l'ancien M. Zenewe, il a acquis celle de M. Isogushi et voilà pourquoi M. Zenewe quand il est face au vendeur de Tibs, n'utilise plus l'oromo mais le japonais, la seule langue que M. Isogushi maîtrisait parfaitement (Bien que celui-ci ne fut pas complètement ignorant de langue de Shakespeare). M. Zenewe s'est donc fait remplacer, identitairement parlant, par M. Isogushi, et s'il a gardé l'apparence extérieure de l'ancien M. Zenewe, son intérieur est totalement bouleversé, il a changé d'esprit, il est devenu mathématiquement un autre. Il répond d'ailleurs au nom de Isogushi et il ne comprend pas que le vendeur ne le comprenne pas. Enfin, tout le monde parle japonais à Addis-Abbeba, le japonais de l'île de Sado, mâtiné de soleil et de mer.

M. Zenewe est face au vendeur. Il parle, il veut être compris, mais au bout d'un temps qui paraît très long au vendeur, il finit par abandonner et entreprend de descendre l'avenue Melenik II. Les voitures sont partout, en ordre dispersé. Un agent de police tente de réguler le flot. Une fine poussière recouvre la rue. A cause des particules en suspension, il manque de suffoquer. Sa respiration est faible. Il s'adosse à un poteau électrique au bout de la rue Tito, là où quelques arbres parviennent à survivre dans cet enfer urbain. Il se passe la main dans ses cheveux. Et le gouffre apparaît subitement. Un vortex qui emporte M. Zenewe dans les entrailles de la terre. Un souffle puissant qui l'engloutit. Stupéfait, M. Zenewe ne peut pas lutter. Tout a été minutieusement préparé et chronométré. Le trou immense surgit sous ses pieds. M. Zenewe est aspiré mécaniquement, terriblement. Il pousse un cri en japonais. Les passants ne remarquent rien et d'ailleurs, ils ne sont pas concernés par ce qui lui arrive. Il disparaît. L'ouverture se referme aussi vite qu'elle s'est créée. Le poteau électrique se retrouve sans personne à s'adosser dessus. Les voitures continuent leur

circulation. Les milliers de passants n'ont rien noté. L'agent de police continue ses gesticulations. M. Zenewe a disparu et le monde est resté indifférent.

Certains dimanches, M. Charpentier a coutume de prendre un gâteau au chocolat pour six personnes. Non pas parce qu'il aime le chocolat, mais parce que ses enfants et petits-enfants aiment ce gâteau aux trois chocolats et son fond meringué. Il le commande la veille à la boulangère revêche de ce village berrichon égaré dans une belle campagne labourée par la main de l'homme depuis des millénaires. M. Charpentier aime récupérer lui-même le gâteau pour le déjeuner. Il prend le journal au bar puis se dirige à pas lents vers la petite boulangerie, il s'amuse par avance de son caractère. La boulangerie comporte deux marches d'accès qui rendent l'entrée difficile pour M. Charpentier. Il doit se tenir à une barre placée sur le côté, puis il attend son tour, se réjouissant secrètement de voir ses petits-enfants se jeter sur le cadeau gastronomique qu'il leur prépare, chacun faisant mine d'être étonné par une surprise qui n'en est pas une. D'autres clients commandent leur dessert dominical. Il attend. Et lorsqu'il s'entend énoncer d'une voix de stentor, « Mon gâteau, s'il vous plaît », la boulangère lui lance son célèbre regard en coin et le questionne : « Mais de quoi vous parlez ? ». Croyant à une plaisanterie de la part de cette femme pourtant peu portée sur la chose, il lui rétorque : « Mais enfin, mon Royal chocolat habituel ». Encore sur ses gardes, celle-ci lui répond « Je n'en ai plus. Il fallait commander. Maintenant c'est trop tard ». Et lui de s'étonner : « Mais j'ai commandé hier ». « Je ne vois qu'une commande hier, pour six personnes ». « C'est la mienne, M. Charpentier, vous ne me reconnaissez pas ? » « Je connais M. Charpentier depuis un demi-siècle, et vous n'êtes pas M. Charpentier. » « Je suis celui-là dont je parle ». « Je vous répète que vous n'êtes pas M. Charpentier. Tel que je vous vois, vous êtes M. Zenewe, du quartier de l'Aware, à Addis-Abbeba. Je vous ai reconnu ». « Enfin, vous vous trompez, je ne suis pas celui dont vous parlez ». « Vous êtes M. Zenewe. Allons, reconnaissez-le. Vous n'êtes pas M. Charpentier ». Les autres clients approuvent d'un mouvement de tête la célèbre boulangère. Un miroir publicitaire est plaqué sur le mur de l'échoppe. Il ne se reconnaît pas. Il a changé de manière extraordinaire, comment cela se fait-il ? Il n'est plus le vieillard qu'il pensait être. Il a rajeuni plusieurs dizaines d'années. Sa peau a foncé. Il a grandi. Il s'est effilé. « Et je n'ai pas de gâteau commandé au nom de M. Zenewe d'Addis-Abbeba », annonce-t-elle d'une voix où pointait l'agacement. Il sort, bredouillant une excuse, et les quelques pas pour atteindre la porte lui demandent un effort inouï. Il est abasourdi. C'est parvenu sur le petit trottoir de la boulangerie que le gouffre apparaît. Il n'a pas besoin de se passer la main dans les cheveux. Le gouffre est immédiat, gigantesque, impénétrable. Il n'a plus qu'à se laisser entraîner, comme s'il connaissait par avance la fin de son histoire. Le trou l'aspire volontiers, immédiatement, sans répit, se refermant sur-le-champ, laissant juste le temps à quelques voitures pressées de passer sans se rendre compte de quoi que ce soit. Vous avez remarqué quelque chose ?

M. Sanchez n'aime pas se déplacer sans raison valable. De nos jours les patients réclament un médecin pour le moindre mal. Ils le veulent chez eux, dans leur lit, sans attendre. M. Sanchez a une liste de patient longue comme les pages du Don Quichotte. Il ne veut pas se surcharger. Mais là, le cas lui a semblé peu banal. Il roule vers la plage de Pozo Izquierdo que des milliers de véliplanchistes imbéciles vénèrent. Lui, ça lui a passé depuis longtemps, trop d'accidents, de vies déchirées, de corps en morceaux, il laisse ça à ceux qui ignorent que leur vie est précieuse aux autres. M. Sanchez est un grincheux. Quand il arrive sur le bord de la plage, il râle, le vent est violent, un vent mauvais du Nord-Ouest, celui des touristes récupérés sur les côtes africaines parce qu'ils n'ont pas su revenir sur la terre ferme. William l'attend. Il aime bien, ce Britannique, sûr de lui, un vrai expert, taiseux. William l'emmène vers le patient, enveloppé d'une couverture de survie. Comme d'habitude, ses

potes l'entourent, le visage plus anxieux pour leurs vacances gâchées que pour le camarade blessé. Il les connaît pas cœur, ces étrangers qui viennent aux Canaries et veulent profiter au maximum de leur sept petits jours de vacances. Le patient est fébrile. Ses potes ne comprennent pas ce qu'il raconte. Dans un castillan improbable, ils lui expliquent que le patient est un véliplanchiste aguerrri, qu'il naviguait au large avec eux et que tout à coup, il a hurlé, il a parlé dans une langue inconnue, il désignait la terre, visiblement, il ne savait plus comment naviguer, un pote a amarré la planche du patient à la sienne, ils sont rentrés illico, le patient s'accrochant tant bien que mal à sa planche, et voilà, il est comme ça depuis. M. Sanchez, qui sait un peu de français, comprend la langue du patient. Les autres sont étonnés que leur pote parle cette langue bizarre. Ils se grattent la tête. Le patient raconte qu'il veut rentrer chez lui, qu'il n'aime pas la mer, qu'il est un retraité du Berry (Comment peut-il être un vieillard dans le corps d'un jeune homme de vingt-trois ans?) et qu'il veut manger un gâteau au chocolat. Il lui demande pourquoi il est dans ce coin paumé. Curieusement, dans les cas difficiles, M. Sanchez garde un calme étonnant. Il sait que là, il ne sert à rien de râler. Sous le choc, les potes le regardent se préparer avec les gestes précis du praticien. M. Sanchez prend une seringue bien longue, aspire un liquide transparent et pique le patient. Celui-ci ne tarde pas à s'endormir. M. Sanchez repart dans sa grande voiture noire aux vitres teintées en laissant des indications sur la marche à suivre. Le patient est laissé à l'abandon par ses potes repartis sur l'eau. Une ambulance doit le ramener à l'hôtel. Mais le trou apparaît avant que celle-ci n'arrive. Un trou juste au milieu de là où se trouve le patient. Ce dernier est aspiré vers le centre de la terre. Conscient de rien, il ne souffre pas. Plus personne n'entendra parler de Manfred Bautzmann, disparu sur les côtes espagnoles et nulle part ailleurs. Que ces lignes en conservent la mémoire à jamais.

L'unique policier de l'unique guichet de l'aérodrome de Nazca au Pérou est le premier gardien de la paix à signaler à sa hiérarchie des problèmes d'identité inquiétants. Nazca serait le lieu de rencontres de forces telluriques exceptionnelles et de lignes tracées au sol qui pourraient avoir été des pistes d'atterrissage d'extra-terrestres, de signalement de points d'eau, ou de lignes d'écoute des tremblements de terre. Personne ne sait vraiment. La précision extrême de ces théories a pour effet d'attirer des visiteurs du monde entier. Ce qui explique M. Quispe ait beaucoup de travail à vérifier les identités avant que ces visiteurs n'embarquent pour des vols au-dessus des principaux sites contenant ces fameuses lignes. M. Quispe est le garant qu'aucun terroriste n'embarque sur ces avions et ne se fasse exploser en vol. Et la première fois, il n'en croit pas ses yeux. Un homme portant le patronyme norvégien de Kragh refuse qu'on l'appelle ainsi. Il exige qu'on le nomme M. Isogushi, résidant au Japon. M. Quispe ne comprend pas et redemande à l'homme son identité. Celui-ci s'obstine. En application des règlements internationaux, il doit refuser au voyageur le droit d'embarquer. Bizarrement, celui-ci ne s'en offusque pas. Il va au comptoir d'une compagnie demander un billet pour le Japon. Il paraît soudainement ne plus s'intéresser aux lignes du coin. Le même jour, une femme dont le passeport certifie qu'elle répond au patronyme de Bellion, résidente étasunienne de l'état de l'Oregon, refuse qu'on l'appelle de son vrai nom et prétend être une Ptolémée, descendante des derniers pharaons d'Égypte. A l'évocation de ce dernier pays, M. Quispe se dit qu'il y a le début d'une attaque planifiée sur l'aérodrome de Nazca. Il refuse l'accès à l'appareil à la dame et demande à la police nationale de sécuriser le périmètre. Mais deux jours plus tard, un homme d'apparence asiatique se présente au guichet de M. Quispe avec un passeport argentin dont la photo montre un homme différent et répond au nom de M. Bourdassov. M. Quispe se dit qu'il

s'agit peut-être d'une attaque concentrée sur plusieurs jours et se décide à se mettre tout seul au niveau maximal d'alerte face à ces détournements d'identité ciblés et récurrents. L'état est menacé.

La Zone A Défendre sise à l'implantation du futur hypothétique aéroport de la ville de Nantes, en France, est la première région à devoir gérer une multiplication d'identités uniques. Le nombre de personne répondant au nom de Camille ou de Dominique s'y est accru de façon exponentielle. Les forces de l'ordre ne savent plus qui est qui. Les cartes d'identités n'ont plus cours. Les adresses sont interchangeables. Les individus disparaissent et réapparaissent comme un taupe creuse sa galerie et réapparaît dix mètres plus loin. Le site est un défi insupportable à l'organisation rationnelle d'une société. Sur la place d'Hendaye également, les vagues ramènent des surfeurs. Des bagarres se déclenchent car l'un prétend être l'autre et que celui-ci lui a volé sa planche, tandis qu'un troisième nie connaître le surf et qu'il veut retourner au Togo. Ils sont des centaines à errer sur la plage à ne plus savoir qui ils sont et où ils sont censés aller si leur identité leur était rendue. Les vagues les ramènent. Ils ne savent plus se ramener tout seul. Ce qui était unique est devenu un phénomène mondial : des millions de gens sont désormais victimes de cette usurpation d'identité, sans que l'on sache y mettre un terme et sans que l'on comprenne les origines du phénomène. A la Cour Pénale Internationale, les accusés sont incapables de décliner leur identité, mettant dans l'embarras les juges qui eux-mêmes ne savent plus qui ils sont. Un homme prétend qu'il est un prêtre ancien des rites druidiques et la seconde d'après, un villageois de la Sarthe, et ensuite un médecin de Eilat. Il veut retourner dans les bras de sa mère, être lovée auprès d'elle, c'est là qu'il veut être parce que c'est là qu'il est le mieux, c'est vrai ça. Les vols commerciaux sont perturbés, les identifications étant devenues très difficiles. Les prisons débordent de sans-papiers. Les états finissent par les laisser libres et leur accorder des cartes de séjours, plus personne ne sachant qui ils sont, où ils vivent et pourquoi ils sont là. Certains Etats sont parfois heureux des compétences réelles ou supposés que ces clandestins leur apportent. Après tout. Égarés dans un monde qui ne les reconnaît pas et dans lequel ils ne se reconnaissent pas, ils errent, ils gèrent une existence qu'ils ne connaissent pas, ils survivent à leur moi disparu sans connaître le nouveau. Les particuliers sont devenus universels, les premières feuilles à tomber sont devenues des milliers, c'est l'automne des consciences, l'envol des procédures, la circulation des flux et l'abolition des êtres.

Pendant ce temps, les gouffres ne sont pas en reste. Ils sont de plus en plus grands pour englober le plus grand nombre de personnes d'un seul coup afin que personne ne puisse remarquer la disparition d'un seul d'entre eux. Des traces de ces disparitions peuvent apparaître çà et là dans les journaux, dans les écrits de certains écrivains un peu fiévreux. Personne ne les croit. Ça se saurait, quand même. Et puis on n'a jamais eu de preuve formelle de la capacité réelle d'un trou à absorber une personne. Quand ils tombent dans les trous, les malheureux sont étourdis, ils prennent vite conscience du caractère irrémédiable de leur situation, alors ils se mettent à hurler, à se débattre, mais tout se passe comme si la mécanique était programmée pour que leurs cris restent à jamais confinés et que le son n'atteigne aucun être humain d'en haut. Leur détresse demeure inconnue des vivants. Des millions d'individus disparaissent ainsi chaque jour sans que leur mémoire soit célébrée, laissant sans nouvelles autant de familles qui ne savent pas et qui pleurent. Qu'ils vivent une vie future meilleure que celle qu'ils ont connue ici-bas.

Ceci est vrai parce que je l'ai écrit.

L'un et les multiples

Autrui est une fiction commode comme réduction de l'ensemble de l'humanité à une seule personne fictive, réceptacle de tous les fantasmes et de tous les dégoûts projetés sur tout ce qui n'est pas moi. Comme si ma boulangère, mon voisin, mon supérieur hiérarchique, la foule d'une manifestation, mes enfants ou mon épouse étaient une seule et même personne condensant la totalité des interactions que je pourrais avoir avec l'extérieur, animaux compris. A vrai dire cette synthèse/histoire, ce Frankenstein philosophique, est utile quand l'on veut parler à grands traits vagues, portant une pseudo empreinte universelle, mais elle est incapable de rendre finement ce qui peut interagir entre mes moi et les milliers de moi à l'œuvre à l'intérieur et à l'extérieur des autres personnes avec lesquelles j'interagis. Ma façon d'agir n'est pas unique, elle est soumise à d'infinies règles sociales, elle est évolutive dans le temps, elle dépend d'un moi insondable qui agit en sous-main dans l'irruption de mes actes. Et les autres doivent interagir en fonction de ces milliers de moi, sans parfois comprendre ce que désigne l'acte dont ils sont les destinataires. C'est une équation à mille inconnues.

Autrui est irréel. Autrui est une fiction textuelle, inutile et dangereusement réductrice, la frontière première entre soi et le monde, une dimension spatiale fluide intégrée mentalement. C'est le mystère le plus épais de notre existence. Le monde est une dispersion. Les multiples sont les créatures humaines, animales, végétales, les obstacles inévitables heurtant mon schéma mental, la pénétrant jusqu'à la modifier inévitablement, violemment ou à dose homéopathique. Une rencontre amoureuse est un accident au même titre qu'une attaque par un gang dans une rue déserte de New-York. Je reçois des coups de poings de la réalité à chaque fois que j'entre en elle. Il est plus commode de rester dans ma chambre plutôt que de me jeter dans le bouillon collant de l'existence.

Dans nos sociétés occidentales désorientées, en crise perpétuelle, après des centaines d'années de récits mythiques simplificateurs et pratiques, nous découvrons la profondeur et la complexité gouffre du néant. Le voile est arraché. Nous sommes livrés à nos propres peurs et nos propres visions. Notre post-modernisme retrouve ce que chacun de nous a éprouvé depuis que l'humanité se pense comme telle : nous projetons sur les multiples autres une lumière restreinte, partant de nous seuls et qui est une prolongation de notre propre moi. L'univers entier est fermé à notre esprit. Il est noir, complètement, définitivement. Et nous, pauvres humains, sommes condamnés à errer dans cette obscurité. Il est inutile d'espérer qu'une lumière soudaine viendra éclairer l'humanité dans son entièreté. Nous le savons désormais. Chacun de nous doit lutter afin d'éclairer sa faible intelligence. Aucune lumière totale ne viendra plus éclairer l'entièreté du monde. Chacun ne possède qu'une torche électrique pour se guider dans l'existence. Le halo de cette lampe est notre seul secours afin de lever l'obscurité de notre ignorance, une lampe faible et partielle, un triste cercle grâce auquel nous devons appréhender les multiples autres autour de nous. Les multiples autres ne sont vus que par l'intermédiaire de cette torche, dont le cercle est réduit à quelques centimètres, négligeant l'immensité des autres possibles. Le surgissement des autres est un choc, un aperçu dans une nuit profonde. Ces instants de jaillissement sont des moments de pure terreur. L'obscurité est notre univers ordinaire, la lumière l'exception. Un temps infini est nécessaire pour distinguer, appréhender, comprendre, toucher, échanger, parler, se heurter, se rapprocher, se reprendre, aimer ces êtres apparus des ténèbres. Tous les jours, nous sommes dans la position des explorateurs qui rencontraient des peuples inconnus dont ils ne maîtrisaient pas la langue, ni aucun usage : des

étrangers l'un à l'autre. A chacun des multiples que nous croisons, nous devons éclairer son visage. Et si compréhension il y a, ce n'est que par l'intermédiaire des reflets de notre lampe, selon l'angle qu'elle éclaire et avec l'intensité de celle-ci. Chaque torche possède sa propre couleur, sa propre coloration, une petite variation par rapport aux autres. Nous ne voyons les multiples que par les nuances de ces couleurs. Notre entendement est limité à ce pauvre éclairage singulier que nous appliquons sur eux. Notre cerveau est limité (Il se mettrait en état de panique s'il lui fallait tout saisir). Notre connaissance n'est possible que parce qu'elle est circonscrite, fuyante et instable.

L'écrivain Viet Thanh Nguyen ne fait pas mystère de sa détestation du film « Apocalypse Now » et la façon caricaturale, méprisante, ignorante qu'il a de présenter les Vietnamiens dans la guerre qui les a opposés aux Etats-Unis. Dans son livre « Le sympathisant », le narrateur raconte sa rencontre avec un Auteur hollywoodien dont on devine qu'il s'agit d'un double de Coppola (Francis). Deux visions s'opposent: celle des vaincus, dont il note que c'est celle qui va bizarrement s'imposer grâce à la puissance de l'argent, et celle des vainqueurs, absents, niés dans leurs spécificités. La vérité est double, triple, multiple. Notre intelligence est prodigieuse et pourtant, elle est circonscrite dans le temps et dans l'espace. Chacun des multiples autres est illuminé par notre faisceau de subjectivité faible, partiel, colorée par notre histoire, nos intentions et nos jugements. Chacun de nous est aussi recouvert de ces multiples faisceaux, jusqu'à ne jamais pouvoir apparaître aux autres tel que je pense que je suis ou tel que je me revendique. De même que j'éclaire les multiples pour les comprendre, de même les multiples appliquent sur moi leurs lumières qui sont une trahison d'un moi que je pense véritable. Le jeu social est la condition de notre pénétration des autres, en même temps que l'infidélité constitutive de notre rapport au réel. Paradoxe des multiples : je suis enveloppé d'un réseau de subjectivité et en même temps, je suis source de subjectivités multiples. La probabilité de superposition de ces réseaux est infime. L'espérance qu'un jour, ces mêmes faisceaux se croisent et forment une seule et même vision, est insignifiante et peut-être dénuée de sens. Nous sommes condamnés à la solitude.

Les autres surgissent de l'obscurité, de l'invisibilité sous forme unique de menace, de monstres ou d'anges. Ils peuvent me détruire. Ils sont un ennemi à apprivoiser puisque mon moi ne peut, lui, se constituer qu'à travers ces relations déstabilisantes avec l'infinité des autres mois. Toute la subtilité et la difficulté de cet apprivoisement est de déconstruire mes schémas de pensées, les adapter aux autres qui peuplent mon imaginaire. Je dois m'adapter à eux en même temps que eux entament aussi cette transformation afin d'éviter une chosification mutuelle. Les autres sont à la fois un déploiement de mon moi et la promesse d'un redéploiement d'autres mois. Les connaissances des autres sont la condition de l'introduction à l'existence en même temps que leur limite indéfiniment repoussée. Ces interactions bijectives dans leur influence constituent une irruption spontanée qui vient se sédimenter avec le substrat de mon moi. L'altérité radicale des autres, de ma mère, de ma sœur, de mon épouse, de mes enfants même, m'isole et rend impossible tout rapprochement à jamais de ceux-là. Physique ou conceptuel, l'arrachement du bébé à la symbiose maternelle est la plus grande souffrance de notre vie, le geste inaugural d'un processus qui ne s'arrêtera qu'à notre mort, le début de la conscientisation de notre solitude. Notre vie est la survie face à ce désespoir irrémédiable. Notre plus grande souffrance est cette prise de conscience que nous sommes seuls pour affronter la violence du monde.

Les autres sont une aporie perpétuellement renouvelée de notre existence. Aucune solution plausible à ce problème. L'éjection de notre corps hors de celui de notre mère nous projette dans un

univers hostile, inconnu, délétère, pour lequel des années seront nécessaires pour parvenir à la stabilité de mon appréhension. Certains n'y parviennent pas, les éclopés de la vie, les égarés, les effarés, les effacés, ces inconnus dont le regard transpire la difficulté face aux innombrables défis qui les percutent. Ils sont nombreux, toutes celles et ceux qui ne tiennent pas la route, qui ne comprennent pas ce qu'ils voient, qui se pensent incapables de comprendre, celles et ceux qui ont baissé les bras, seuls, sans contact, sans le regard d'une personne pour les soutenir. Ils se disent que tout ce qu'ils ont vécu fut une source de désappointement, qu'ils sont ailleurs que dans le vrai monde, dans un des autres mondes possibles. Je les comprends aussi, ces exclus, ces paumés, ces anxieux qui partent de la route et empruntent une autre voie.

J'ai été frappé par une interview de la chanteuse béninoise Angélique Kidjo accordée voici quelques années. Elle s'insurgeait contre le carcan dans laquelle on voulait la maintenir. En tant qu'artiste, et non pas seulement en tant qu'artiste africaine, elle revendiquait le droit de ne pas s'inspirer uniquement de la musique de son continent, mais aussi de toutes les musiques, le droit de s'écarter de toutes les traditions pour creuser un sillon unique, hors de tout balisage déterminé. Sans renier ses origines, elle critiquait avec énergie ceux qui voyaient en elle une représentante de la musique africaine. Belle déclaration d'indépendance. Belle volonté de liberté de la part d'une artiste qui privilégie sa création, à rebours d'un hiératisme figé. Angélique Kidjo ne voulait pas être une artiste africaine, porteuse de l'art musical de ce continent, mais une artiste, une femme, une chanteuse à la voix d'or, qui ne voulait plus être vue à travers le prisme misérabiliste, sexuel, condescendant, colonialiste de l'homme blanc envers une femme issue de ce continent. Son désir était de changer le faisceau de subjectivité que les millions d'autres appliquaient sur elle, que ceux-ci leur permettent d'apercevoir une chanteuse libre à la voix étonnante, capable d'aborder les registres les plus divers possibles, y compris de ceux de la musique africaine traditionnelle. Son identité artistique n'est pas liée à son identité en tant que personne, qui elle-même n'est pas forcément ce que sa couleur de peau, son passeport ou son sexe voudraient impliquer. C'est à nous, millions d'auditeurs, de spectateurs, de réaliser le travail sur nos inconscients pour parvenir à nous détacher de nos représentations mentales imprégnées d'un culturalisme social et ne voir dans cette formidable chanteuse qu'une...chanteuse. Cette interview m'avait beaucoup frappé parce que je voyais en elle une chanteuse africaine, je lui déniais le droit de chanter autre chose que des chants inspirés de son continent. Je n'appréciais que modérément ses chansons « modernistes ». Trop imprégné de préjugés, je lui interdisais la liberté que je revendiquais pour moi-même. Des années d'attention à ce travers ne m'avaient pas entièrement prémuni contre ce type de préjugés. Je l'avais racisée.

Réduire les autres à un seul autre est la première phase d'une chosification de la multitude. Facile, naturel, commode, protecteur, évite de me remettre en question. C'est ma zone de confort qui conteste aux autres le droit au changement. Mon cerveau a un besoin vital d'interpréter les phénomènes selon un code déjà connu. Tout signal qu'il ne peut pas interpréter ou qui est en dehors d'une zone d'attention prédéterminé est ignoré ou traduit comme un phénomène dangereux. Un effort conscient, coûteux en termes d'énergie, est nécessaire pour réadapter ses filtres d'analyse au regard de toute situation nouvelle. L'attention aux autres exige de prendre en compte l'infinité des traits d'une silhouette afin de comprendre l'infinité des formes que peut prendre une vie humaine. Les enfants sont entraînés à effectuer en permanence ces adaptations : ils apprennent et apprennent encore. Mais les vieux boucs comme moi ont oublié comment apprendre : ils utilisent un vieux filtre, celui de leur jeunesse, sans comprendre que ce monde a disparu, qu'il est multiple, évolutif, immense. Jusqu'à ma mort, il me faudra comprendre, analyser finement, me placer à la

place de tous les autres afin d'intégrer leurs émotions, leurs volontés, leurs représentations mentales, au risque de me perdre. Mon jugement sur le monde est peu ou prou le même que celui sur moi-même. La négativité que je projette sur le monde est la même négativité par lequel je me juge moi-même, et inversement, une dose de positivité est le signe d'une estime de soi et la promesse d'une empathie avec les autres. Et si je juge les autres en fonction de ce que je suppose que ceux-ci pensent de moi, c'est mon échelle de valeur qui transparaît dans cet anéantissement de moi, et c'est aussi la recomposition de cette échelle à partir de valeurs mouvantes, artificielles, instables qui est en jeu dans ma possible reconstruction.

Le décentrement de soi vers les autres n'est pas un exercice aisé. Il exige d'abandonner la façon dont je juge ma propre vie, de quitter ma propre éthique pour éventuellement adopter celle des autres, adoucir mon jugement sur eux et, au pire, suspendre mon jugement, et au mieux, parvenir à un acte véritable et sincère d'amour. Se décentrer est à la fois une disparition de soi et une reconstruction à partir d'éléments épars, extérieurs et intérieurs. Il me faut renoncer à une partie de mon histoire et prendre en charge celle des autres. Je dois composer entre la pénétration de mon propre univers mental par l'extérieur et le nécessaire arrêt que je dois poser à cette pénétration afin de reconstituer mon moi propre. Le surgissement des autres est tout à la fois une promesse de destruction et l'espérance d'une reconstruction possible. Les autres sont ces ennemis en qui je soupçonne de vouloir me détruire, contre lesquels je dois lutter pour ne pas vaciller, en même temps que je dois m'inspirer d'eux si je veux survivre à ma présence au monde. L'interaction permanente entre moi et la réalité me demande un effort constant d'adaptation.

Comme une prophétie auto-réalisatrice permanente, les multiples autres peuvent agir en fonction des projections, donc des actions, que je projette sur eux. Et en retour, ceux-ci modifient mes pensées/actions, dans un processus permanent d'attraction/répulsion. Les multiples autres sont une projection de mes angoisses. Je veux séduire, détruire, patienter, observer... Mes pensées sont des actes en puissances. Une possibilité d'agir qui préside au futur de mes décisions en fonction de cette subjectivité que j'apporte aux multiples. Les rôles sociaux que je tiens, multiples, contradictoires, ne sont rien d'autres que l'évolution de mon propre moi et des rétroactions que j'ai avec moi-même, au gré des modifications de pensée subies au cours de mon évolution.

Chaque fois que je lis des études sur la sociologie des personnes, c'est un effondrement de l'esprit. Chaque fois que je convoque des représentations pour caricaturer cet autre qui n'est pas moi, c'est un effondrement de l'esprit. Chaque fois que j'oublie que le respect passe par la compréhension, c'est un effondrement de l'esprit. Chaque fois que je ne prends pas de temps pour admirer les milliards de replis sur un visage, c'est un effondrement de l'esprit. Je suis l'unité d'un ensemble qui peut être affecté par les agissements de tous les autres. Je suis coresponsable de la totalité des agissements de l'humanité en tant que particule de cette humanité. Je me dois d'agir de sorte que chacun de mes actes n'entache pas la dignité d'un seul. Il me faut un temps infini pour comprendre une foule composée de millions de moi instables. La foule se divise, suinte, regorge à côté de là où je ne l'attends pas. Mon devoir est de n'en avoir qu'un seul, ne rien tenter, suspendre mon jugement pour atteindre au doute qui autorise la découverte. Les penseurs pleins d'idées sur étagères, les experts, les faiseurs d'opinions nous donnent des opinions trop synthétiques. La réduction du moi est l'ennemi. Je dois viser son déploiement le plus large, sa déposition sur la surface la plus étendue. Je veux lire l'infinité des entrelacs qui composent le moi, m'en imprégner et me nourrir de leur nourriture implicite.

Les multiples autres sont éloignés de moi. Un temps infini m'est nécessaire pour comprendre chacun d'eux. Les multiples autres sont inatteignables. Cette distance réduit mon engagement à une mesure possible. Cette impossibilité contraint un quotidien où la convivialité est source d'enrichissement. Le deuil de la connaissance des autres est constitutif de l'établissement de relations avec certains. La fermeture opère dès lors que l'ouverture a lieu. La rencontre des autres est une médiane entre la totalité et la déception flasque du sous-ensemble. Sans être navrante, cette acceptation est une condition d'un bonheur mutuel. Les multiples autres peuvent être la cause d'un malaise d'extranéité qui peut m'amener à m'auto-exclure, refusant de laisser polluer mon moi par ces multiples sources. Ils sont aussi la cause d'un sentiment d'attraction qui peut exploser en moi. Michelangelo Antonioni, dans « Blow up », illustre parfaitement cette distance infinie entre les êtres et la façon dont elle provoque une variabilité de sentiments. A travers la focale du photographe, le voyage métaphorique qu'il nous offre est une illustration de l'impuissance qui nous ronge face au spectacle de cette multitude. Nous sommes dans la même position que celui qui nous montre l'histoire : nous ne voyons le monde que par cet objectif, limité, terni d'une seule couleur. Thomas capture des instants qui ne formeront jamais une réalité, mais un succédané de celle-ci, une expurgation ultime, au même titre qu'une tangente n'est pas une courbe mais une approximation. Ses images sont pour lui l'introduction à un nouveau monde, diffracté, réfléchi, sans qu'il aille jusqu'à la convivialité qui ne l'intéresse pas.

Rien n'est plus faux que de croire que seuls les grands artistes possèdent une vie intérieure très riche puisqu'elle a servi de matière à une œuvre que nous pouvons contempler ou lire. Nous avons tous un univers à l'intérieur de nous. Les artistes possèdent la technique qui leur permet d'extirper des profondeurs de leur moi cette matière enfouie et la rendre visible. Grâce à elle ils peuvent venir au plus près de cette conscience profonde et la représenter à nos yeux, de façon à être mieux compris du reste de l'humanité. La plupart d'entre nous sommes des incompetents, forcés de garder cette matière incandescente en nous. Nous ne pourrions jamais exprimer finement l'immensité de notre moi. Nous sommes condamnés à la frustration. Mais nous l'avons aussi, cette matière, elle est là, épaisse, dense, qui ferait remplir les pages des plus beaux romans. Nous sommes tous les réceptacles d'une vie prodigieuse.

Les univers militants alternatifs permettent de rencontrer des personnes indépendantes, en dehors des classifications, des normes établies. Au fil des ans, malgré mes habituelles précautions qui me portaient à défendre mon château personnel face à des hordes de piranhas porteurs d'idéologies néfastes, je me suis immergé dans les eaux troubles et étranges de ces mondes parallèles. Des univers extrêmement éclatés, partagés entre des personnes farouchement indépendantes, d'autres regroupées au sein de multiples associations dont les philosophies diffèrent autant que les pédagogies éducatives ou les religions en cours. Des royaumes en ébullition permanente, animés par des querelles de chapelle et des embrouillaminis de personnes, des groupes sociologiques aux avis sont aussi tranchants et définitifs qu'un coup de lame. Une bonne dose de doigté est requise pour survivre plusieurs années dans des marigots aussi éruptifs. Néanmoins, cette bigarrure, cette diversité extrême, ces postures différentes de celles habituellement acceptées, cette attention à des impensés de ma propre pensée ont eu raison de mes sarcasmes et de mes résistances. J'ai rencontré des personnes qui avaient réfléchi à la notion de liberté élargie jusqu'à celle des enfants, des vieux, des sans-papiers, qui ont une vraie réflexion sur l'alimentation et ce qu'elle implique pour moi, pour mes proches, pour la planète, ainsi que la reprise en main de leur santé, qui ont des idées sur la façon de reprendre le pouvoir de décision dans des domaines aussi contrôlés que l'éducation ou la

santé, deux domaines très verticaux où l'on se vautre d'ordinaire dans le confort du suivisme, qui m'ont appris que l'éducation n'est qu'une forme de composition de la société et que si l'on remet en cause celle-là, celle-ci doit l'être également, qui pensent que le genre n'était une donnée immédiate de la pensée et qu'il doit être questionné, qui m'ont fait comprendre qu'un monde sans armes est non seulement souhaitable mais possible, qui, malgré les discussions parfois houleuses, tâchent de respecter les paroles de tous, à l'opposé des prises de paroles émanant de leaders, qui s'efforcent d'avoir une réflexion constante sur les pratiques et les objectifs que nous avons lorsque nous sommes ensemble, dans le respect de la différence de chacun. En somme, des personnes dont je me suis de prime abord moqué (En accord avec mon caractère moqueur et volontiers supérieur), mais aussi des personnes qui ont provoqué chez moi de profondes méditations, qui ont questionné les angles morts de mes idées ou ont prolongé celles que j'avais initié. Stimulant d'un point de vue intellectuel autant que passionnant sur le plan humain.

Je souffre d'une forme atténuée de prosopagnosie. Je reconnais difficilement les contours d'un visage. Un temps d'adaptation m'est vital, plusieurs occasions sont nécessaires pour que je parvienne à reconnaître correctement un visage. Dans le désordre de mon cerveau je dois faire un effort honteux pour atteindre ce que mon éthique m'impose, la reconnaissance de chacun comme une personnalité unique, digne, respectable. Cela me plonge dans des affres insensées. Cette contradiction entre les objectifs auxquels je m'astreins et la réalité de mes interactions, fuyantes, peureuses, me remplit de désespoir, étant incapable de m'appliquer ce que je voudrais que l'univers entier s'applique à lui-même.

J'ai un besoin vital de médiateurs. Je ne suis pas un découvreur, ni d'idée, ni de personne. Je suis juste un suiveur, sans pensée propre, sans audace. J'ai besoin de quelqu'un qui me signale un fait, un livre, un spectacle, une réflexion pour que je m'y intéresse. Mon esprit lent se reconfigure uniquement en fonction de ces nouvelles impressions données par une autre que moi. Amélie est La médiatrice de ma vie. Elle n'a pas son pareil pour aborder des nouveaux domaines, découvrir des talents ou des ressources insoupçonnées qui pourraient nous être utiles, tandis que moi, je me terre dans un confort connu, facile. Elle ose parcourir des nouvelles contrées avec la foi de l'exploratrice qui sait qu'il y a devant elle une piste intéressante. Non seulement elle a l'audace de s'y intéresser mais elle décrypte des formes de pensée, des représentations qui ne me sont pas familières et dans lesquelles elle se glisse avec facilité. Quand elle a suffisamment défriché le terrain, je m'y intéresse, je vais progresser à pas lent sur cette terra incognita et peu à peu, très progressivement, je découvre par moi-même ces territoires. Il me faut un temps très long pour bien appréhender tout nouvel univers, m'y sentir suffisamment à l'aise pour que par moi-même je découvre les codes nouveaux et les modes de pensées qui viendront me bouleverser. Je suis un apathique. Mes enfants également sont de formidables médiateurs. Parfois à leur insu, ils parviennent à attirer mon attention sur un événement qui n'en aurait suscité aucune réaction en temps ordinaire, soulevant en moi un océan de perplexité et provoquant un questionnement utile. Vivre avec mes enfants n'est jamais un temps ordinaire.

On nous dit et on nous rabâche que la mode est finie, qu'il n'existe plus de véritable prescripteur et que chacun est libre et autonome pour s'habiller comme il/elle seul l'entend, les grands courant de mode se subdivisant en tellement de sous-mouvements qu'il est désormais impossible d'identifier un courant dominant. La doxa est que chacun de nous serait devenu son propre prescripteur et que nous serions tous-tes un Christian Dior en puissance. Partant, nous devrions voir dans une rue des

milliers de signes distincts, divers, preuve de cette diversité affirmée. Chacun de nous composerait une image vestimentaire qui serait le reflet de la façon dont il/elle veut être perçu-e, même si cette tenue n'est finalement qu'un simple impensé. Les vêtements sont l'appropriation d'une pensée et une réinterprétation personnelle. La liberté se gagnerait aussi de côté-là. La vérité est pourtant navrante. Que voit-on réellement ? Une désespérante unité de style qui confine à l'uniformité, la reproduction d'un modèle dominant, l'absence de déviation par rapport à un diktat social, une contre-culture qui devient une culture dominante, un corset social qui n'est pas moins fort qu'en des temps anciens, une liberté évanouie. Nos vêtements sont le signe d'une altérité contrainte en même temps que le signe d'une liberté : je les envisage du point de vue de ma propre subjectivité et cependant, je les choisis en fonction de ce que je pense que les autres voient en moi, en m'imposant librement des règles. Je me contrais parce que je ne veux pas échapper à ces regards sur moi et qui sont eux-mêmes contraints par mon regard et l'ensemble des autres regards. L'élément nouveau est rare, difficile à infiltrer dans ce processus bijectif d'influence réciproque. L'évolution se fait dans le temps, dans un processus de maîtrise des corps. Quand bien même, seul, je voudrais entrer en dissidence, la façon dont je romprais serait aussi la façon je voudrais que de manière radicale, les autres perçoivent en moi mon nouveau moi externe. Je ne peux pas échapper pas à la matérialité extériorisée de mon moi. Il y a un caractère carcéral à cette réciprocité des influences entre moi et les autres qui confine à l'aliénation. Nous sommes prisonniers de notre être social et quelle que soit notre intériorité, nous devons gérer cette image que les autres ont de nous, celle que nous leur imposons et celle que eux, nous imposent. Je ne peux faire autrement que me confronter à cet enfermement consenti qui constitue mon milieu de vie et que je ne fais évoluer que très difficilement. Toute rupture est douloureuse. Elle exige de déconstruire ces rapports et d'en rebâtir d'autres. L'évolution de ce modèle d'interaction à l'intérieur d'un sous-ensemble peut être au prix de la fin de l'intégration sociale, le rejet, le bannissement que personne n'est prêt à envisager de gaieté de cœur.

Si le vêtement est le signe de mon extériorité, une partie de mon extimité que je dois accepter de rendre visible, la sexualité est l'acte majeur qui suit ce signe, la concrétisation de cet appel au désir. Le vêtement est le signe le plus évident de cette sexualisation de mes rapports avec les autres, de manière consentante ou contre mon gré. La sexualité est la force explosive de mes relations avec les autres. Elle est aussi l'illusion de l'annulation de la distance mentale entre moi et les autres par l'attraction qu'elle impulse et la modification comportementale qu'elle implique. Et si illusion il y a, c'est parce que la sexualité ne résout rien de la solitude constitutive de mon être, elle est un report temporel, un écran supplémentaire entre moi et la réalité. Le désir est un voile. La sexualité pulvérise provisoirement ma proxémie, elle est l'irruption violente, intense, d'un autre dans ma sphère intime, le surgissement d'une histoire fabriquée par mon désir, et comme toute fable, elle génère les mêmes conséquences, sublimation, déception, rejet ou fascination. Le désir est la promesse d'un effacement du voile de l'étrangeté du monde ; la sexualité est son accomplissement, l'affaiblissement des contraintes, l'effacement d'un moi externe et d'un autre tout aussi étrange pour une plongée dans un accomplissement de soi à travers un moi potentiellement dénué de tout oripeau social. Le redoutable de cette situation est l'illusion créée par le désir hors du regard incertain de tous les autres. Le désir réalisé signe l'extinction de ce désir par sa transposition dans un monde réel. Le surgissement de l'autre se place en rapport avec tous les autres. Je suis à la fois radicalement seul et sous l'œil permanent de tous les autres auxquels je ne peux pas échapper jusque dans mes moments les plus intimes. Mon cerveau est occupé par des représentations

imaginaires qui me poursuivent jusque dans mon intimité. Je fais rarement l'amour avec ma femme seule, mais avec toutes les projections de mes fantasmes. Les autres rentrent aussi dans ma chambre à coucher. Et jusque dans l'image dénudée de mon épouse je vois toutes les projections que je fais d'elle : son odeur, ses formes, ses gestes, ses paroles susurrées, tout est alimentation de la machine à fantasmes et en tant que tel, production d'une irréalité source de déception.

Le sexe et moi

J'ai toujours été étonné que l'on s'intéresse à moi. Sexuellement, je veux dire. Si on murmure mon prénom au plus fort du désir, je m'étonne que cela corresponde à un moi qui est moi. Je me dis qu'il doit y avoir une autre personne répondant à ce même prénom dans la pièce parce que ce n'est pas possible. L'image dévalorisée que j'ai de moi ne m'aide pas à accepter que je puisse représenter un quelconque intérêt sexuel pour qui que ce soit. De sorte que les raisons de mon malaise avec le sexe sont innombrables : le passage à un âge qui n'est plus celui de ma jeunesse et que je m'assume pas, la vision de mon corps vieillissant avili et qui n'a jamais été à l'aune de mes rêves ; l'œil de ma mère que plus ou moins consciemment j'imagine jusque dans les moindres replis de ma vie intime ; les fantasmes associés à la notion de performance sexuelle, bien au-dessus de mes miennes et sources de déceptions permanentes ; le décalage entre ce que j'imagine d'une vie sexuelle épanouie et la frustration que je peux éprouver à chaque fois j'ai une pratique sexuelle ; une plénitude à laquelle je pense et qui parfois m'empêche de jouir complètement ; l'idée, essentielle, inhibante, qu'en pratiquant une activité sexuelle, je ne suis pas le même que la vie sociale, ma représentation mentale de l'intégrité d'une personne s'accorde mal avec une pratique du sexe épanouie, ce décalage m'est insupportable alors même que je ne suis pas le même suivant mon interlocuteur ou suivant la façon dont je veux être perçu par lui ; et au final, la difficulté d'avoir une vie sexuelle qui me satisfasse réellement et qui soit conforme à mes attentes.

Je me répète que je devrais alléger le poids de ma conscience, lâcher prise, oublier ces pensées inhibantes, ne plus me voir comme une personne sociale le jour et un animal assoiffé de sexe la nuit, mais une seule et même personne qui a désirs légitimes, accepter mon corps comme celui d'un homme de cinquante ans qui a vécu et qui oublie celui des mannequins des magazines, laisser ce corps s'exprimer, accepter que mon sexe n'est pas contrôlable et qu'il se laisse guider par lui-même. Ne plus penser surtout, m'abandonner à mes désirs, simplement, naturellement. Je n'y arrive pas. Vraiment pas. La panne.

Je ne suis pas à l'aise avec la séduction. Sa fausseté m'a souvent choqué. Les sourires en coin, les regards appuyés, les phrases cageolantes, les touchers sensuels ont pour effet de provoquer chez moi une méfiance atomique, par le rapport fallacieux qu'il introduit entre moi et les autres, plein de projections idéologiques et de supposés. Je me recroqueville immédiatement lorsque je renifle ce type de comportement avec moi ou autour de moi. Pire. Je frôle l'éruption volcanique lorsque quelqu'un me raconte combien il a dupé une troisième personne grâce à des procédés de séduction. J'ai envie de hurler tellement cette attitude me révolte parce que contraire à une éthique de compréhension et d'adhésion réciproque. Voilà pourquoi j'ai l'air d'un ours mal léché lorsque je pénètre dans un magasin : si un vendeur me demande immédiatement ce qu'il peut faire pour moi, je le rabroue en lui répondant « Rien », refusant de rentrer dans un jeu de séduction dont le larron

pourrait être moi et le bénéficiaire, un vendeur attiré par le potentiel bénéfique qu'il pourrait retirer de ma naïveté bien comprise.

La sexualité est le prolongement du jeu de séduction sous un rapport purement physique, la violence du désir exprimé brutalement, les cartes abattues, la fin du jeu et le début de violence.

L'interpénétration des corps est l'étape ultime d'une abolition d'une distance physique et mentale établie hors de ce temps entre deux êtres, une évanescence des barrières par l'aspiration des corps, l'échange des transpirations, le goût des langues entremêlées, l'odeur des sexes, l'attraction réciproque des sens jusqu'à l'effacement du jugement. Ces instants-là sont des moments de dépassement, d'aboutissement, en même temps qu'ils contiennent en eux le retour à la distance entre les corps, l'irréversible pourrissement de la magie par la nécessaire flétrissure du temps et de l'espace. Le temps d'après est le retour à la platitude, la fin des tensions. Non pas une petite mort, comme s'il n'y avait rien après : la jouissance est cet instant suspendu qui me condamne à revenir à moi après avoir été à d'autres, et pensant pouvoir me délivrer de moi-même, je dois revenir à un passé trahi. Le plaisir est un instant qui m'arrache à des superficialités.

La différence entre le moment de la séduction et celui de la sexualité tient dans le degré de conscience associé à chacun de ses moments : je perds la tête lorsque je fais l'amour, j'aime cet instant en même temps que je redoute, comme une déflagration de mon corps, une perte d'autonomie fugitive que j'anticipe dans le désir. La séduction est le moment d'avant, où tout peut basculer et où je peux décider.

L'instant sexuel est celui du dévoilement d'un autre soi que le soi social, un moment célébré comme tel et qui ne l'est que parce qu'il n'est pratiqué en dehors de la vue et relève donc du fantasme. Même si l'on peut tricher dans ces minutes intenses (Il existe une littérature abondante sur ce sujet...), cet instant est un moment de vérité, où j'ai la sensation d'être en adéquation parfaite avec moi-même, d'être à la fois celui que je voudrais être et celui que je voudrais que les autres me voient. La beauté, les odeurs, les touchers, tout est sublime. C'est une révélation renouvelée, un choc. Je succombe. De longues minutes seront nécessaires avant de revenir à la banalité non-sexuelle qui suit cette hystérésis.

L'irruption du désir sous sa forme la plus paroxystique me perturbe. Cette fulgurance pleine d'illusions et de désillusions, avec la façon brutale dont elle s'impose, me terrifie. Ces instants arrachés à une vie sociale ordinaire pour des moments qu'on pourrait croire remplis de vérité me paraissent à leur tour fantomatiques. Et pourtant, il me semble que ces instants sont comme si l'univers s'ouvrait tout à coup devant moi et qu'une certaine illusion de vérité descendait jusqu'à moi, comme si un angle de réalité se dégageait devant moi que je pourrais pas voir autrement. La mort est dans le sexe sous une forme positive, c'est un moyen d'accéder à une conscience. Le tantrisme considère l'acte sexuel comme une sorte de sommet de l'accès à la vérité suprême. Des sociétés secrètes ont attribué à la jouissance des capacités d'intercession entre la navrante réalité et d'autres mondes éloignés intensément magiques. On a tous pu constater que faire l'amour nous transporte ailleurs et que nous pouvons accéder à une forme supra-sensorielle de connaissance de soi, et donc des autres, et que cette hyper sensibilité reflète une capacité à entrevoir des vérités qu'autrement nous ne percevrions pas, tout en étant dédoublés, fissurés, dégagés d'une forme de rationalité et plongés dans un sensualisme dont la fausseté peut être dangereuse.

Je dois être un homme d'habitude, qui déteste toute entrave à la mécanique huilée de l'habitude et qui considère la rupture introduite par l'avènement du désir comme un obstacle à une vie bonne. Pourtant, j'aime le sexe. L'ivresse de la plongée des sens me plait et m'effraie en même temps.

J'ai eu des rapports sexuels avec des hommes. Cette attirance vers des personnes du même sexe ne m'a jamais mis à l'aise, pour deux raisons, parce que faire l'amour avec une personne de même sexe ne me paraissait pas être optimum en termes de plaisir (Opinion non dénuée d'homophobie) et parce que je n'avais pas le courage de m'afficher ouvertement gay ou bisexuel (Courage que je n'ai pas éprouvé non plus). Je ne sous-estimerai pas ici les tortures psychiques que cette attirance m'a causées. Néanmoins avoir des relations homosexuelles et s'affirmer comme gay ou bisexuel est une révolution de vie à laquelle je ne suis pas prêt. Et il n'est pas certain que cela le soit un jour. Culpabilité judéo-chrétienne? Peur de faire table rase du passé ? Volonté de dissocier l'espace public et le privé, alors que je sais cette distinction ne tient pas puisque précisément, l'affirmation de l'existence du privé ne tient que parce qu'elle est acceptée dans l'espace public ? Envie que cela reste du domaine du fantasme, au même titre qu'un fantasme de soubrette en costume blanc et noir ? Suis-je une taupe qui ne s'assume pas ? Peut-être l'ensemble à la fois. Je m'expliquerai plus tard.

Faire l'amour n'est pas naturel pour moi. Je me suis parfois demandé si cette malaisance ne serait pas due à une survivance de rigidité chrétienne face aux choses du sexe. Certains peuvent pratiquer la levrette avec la même aisance qu'ils cuisinent une tarte tatin, moi je n'y arrive pas. Une grande partie de ce sentiment vient du regard négatif que j'ai sur mon corps, je ne peux pas imaginer provoquer du désir chez quelqu'un puisque moi-même, je n'ai que peu d'estime pour ma propre corporalité. Bien au-delà d'une certaine fausseté dans la relation au monde, mon corps ne serait pas digne d'être aimé puisque moi-même je ne m'aime pas suffisamment. Il n'est donc pas concevable que j'excite quelqu'un d'autre, femme ou homme, avec un tel corps, imbécile et laid. Ce serait donc du masochisme que de considérer pouvoir prendre son pied avec de telles prémisses. La réalité du désir vécu par quelqu'un d'autre ne peut être que fausse puisque moi je n'y crois pas et que cette prolongation du désir par un acte sexuel ne peut qu'être factice, irréel, vain. Il est paradoxal de critiquer les illusions du désir le fait que la sexualité fasse tomber ces illusions, mais c'est comme ça : la sexualité est la superposition d'un désir évanescent et d'une réalité sublimée, un rapport au réel recouvert d'oripeaux nouveaux qui vient après l'invitation au corps par le désir, le point de rencontre brûlant entre fantasme et réalité qui génère d'autres frustrations, d'autres tangentes, d'autres fuites. Une aporie. L'âge ne fait rien à l'affaire, sinon en l'aggravant de manière sensible. Il me faut reprendre les choses à leur base.

La mort et moi

J'ai passé une bonne partie de ma vie à éviter la question de la mort. Je refusais d'en parler. Je m'interdisais d'y penser comme on tourne autour d'un sujet que l'on sait délétère. Mais elle était là, sourde, empoisonnée, âpre. Jusqu'à ce 3 avril j'ai évité avec constance d'avoir à aborder ce sujet. Lorsque Amélie en parlait, je minimisais, j'éludais, je contractais en moi cette angoisse sourde que je devais circonscrire au plus vite. Lorsque des nouvelles graves, des histoires morbides réelles, source d'alarmes dans mon système immunitaire, étaient susceptibles de détruire mon équilibre instable, je

me refusais à les entendre. Lorsque des philosophes répétaient à l'envi que la matrice principale de toutes les inquiétudes humaines était l'angoisse de notre finitude et le sens à y associer, j'avais envie de hurler tant il me paraissait avoir de sujets bien plus importants que celui-là, l'amour, la liberté, la beauté, la vitesse, la jeunesse, la fête, l'envie de défier une contingence assommante, et non pas ces divagations inopportunes sur l'impermanence des choses.

Je me voulais être éternel. Je fuyais, je me protégeais par rapport à ma propre finitude et celle de mes proches. Je voulais que jusqu'à la toute fin, l'ensemble des choses qui me sont chères se transportent avec moi pour préserver mon âme de tout dépérissement et de toute séparation définitive. Quand je dis l'ensemble, je veux dire la totalité des gens, des lieux, des ambiances qui forment le paysage de mon âme. Je désirais si fort qu'ils m'accompagnent jusqu'à mon dernier souffle que je n'avais aucun souci de leur propre survie l'instant d'après ma mort. Je savais qu'il est impossible d'avoir autour de moi la totalité des choses que j'aime, qu'ils puissent être préservés de toute flétrissure, que l'on puisse les guérir de tout et que jusqu'à la fin, comme sur une scène de théâtre, la pièce s'achève sur ma propre mort et l'enfouissement de tout ce qui m'importe, comme si moi seul avais le pouvoir de vie et de mort sur le reste de l'humanité. Une posture qui ne tient pas sur la longueur. Et pourtant je vivais dans cette tension de la mort qui rode et que je cherchais à éviter. Dans la vraie vie, non pas celle de mes rêves, les choses et les gens s'en vont un par un, le paysage se décompose lentement, l'effondrement ne vient pas avec sa propre mort, le monde disparaît petit à petit sans qu'on n'y puisse rien. L'acceptation de cette ruine lente est longue. Nous ne sommes pas sur une scène de théâtre. Les lumières s'éteignent avant la fin. Il n'y a pas de héros. Il n'y a que des instants à prolonger ou pas.

Il m'est arrivé de me moquer des peurs « imbéciles », des pensées morbides, des accidents mortels, de cimetières trop remplis ou de cérémonies « ennuyeuses » pour rassembler les vivants. Je me refusais à les interpréter comme des actes de vérités. Dans ma double illusions (Sur ma capacité à supporter cette vérité et sur ma fuite d'alors), je déployais une énergie folle à les éviter. Je ne les vivais pas. Je me forçais à vivre à côté de cette réalité. La mort est la prise de conscience ultime, le déchirement du rideau derrière lequel il n'y a plus rien et qu'en éprouvant, on touche à une sorte de supra-vie.

On passe sa vie à essayer de trouver un sens. Mais sur la mort, on bloque. Rien. Pas d'explication rationnelle, rassurante, bien confortable, tranquille, pas de cachet qui puisse nous immuniser à vie, absence totale de prophylaxie. On est seul face à un mystère qui n'en est pas un. Juste le vertige du néant qui t'invite à prendre tes jambes à ton cou. La mort est le dévoilement final, la frontière du monde connu. Le gouffre est vertigineux, effrayant, paralysant. Ramer en sens contraire est illusoire. La prise de la conscience de la mort est à la fois le début d'un processus et sa fin puisque rien n'est à ajouter après cela, juste essayer de se construire après cette révélation ultime, massive, écrasante, trop lourde à porter pour une vie fragile et courte. Aucune consolation ne peut venir après cette perte irrémédiable d'innocence ou d'inconscience, au choix. Il te faut survivre en attendant de ne plus vivre.

La mort s'annonce un jour. On la voit rarement venir. Et il nous faut trainer le reste de notre vie avec cette nouvelle. Ce qui était un paradis est devenu un enfer. Ce qui était acceptable devient insupportable. Il serait tellement plus facile que la prise de conscience coïncide avec celui de notre dernière heure ! Mais non. Faux espoir encore. On en prend conscience bien avant sa propre mort.

On doit survivre à cette révélation jusqu'au restant de ses jours. Dégueulasse. Toutes les religions ont organisé leur paradis perdu comme une nostalgie de ces instants d'avant, ceux pendant lesquels régnait l'ignorance. Et jusqu'à la fin on joue au chat et à la souris avec la bougresse pour qu'elle nous oublie le plus longtemps possible, moi et tous les miens.

La mort de ma mère a été un détonateur qui a tout fait éclater. Je me croyais à l'abri de ces préoccupations. Je pensais avoir encore cette force de la jeunesse pour occulter cette question. J'imaginai sa mort comme une éventualité, non pas comme une réalité physique auquel je devrais être un jour confronté, jusqu'à devoir lui donner un baiser sur son front froid. Ce jour-là tout s'est effondré. Les illusions, les croyances, la force, le visage impassible, les attitudes fières construites sur des positions fragiles. Tout. Mes jours sont des jours de survivance à ce poids de la révélation qui me détruit et me reconstruit dans un sens impromptu. Mon histoire s'écrit à mon insu. Je n'ai plus la force de le faire. Je dérive en attendant une hypothétique nouvelle direction, ou du moins une stabilisation des angoisses. Je marche sur tapis mouvant. Je n'ai plus de regard.

Je repousse le moment où il me faudra écrire sur le sujet. Je m'invente des milliers de tâches à effectuer pour être certain de repousser cet instant où je dois repenser à celle à laquelle je me suis efforcé d'échapper pendant toutes ces années. Je dois travailler comme un fou, je dois faire des courses, participer à l'effort des gars pour leur travail scolaire. Une foule de raisons valables. J'ai l'imagination fertile en matière de prétextes. Je me suis moqué de ces peurs, elles me reviennent maintenant décuplées. Je dois affronter le retour de cette terreur, en même temps que la vie continue, paraît-il. La mort s'insinue lentement en toi, tu ne peux pas lutter, elle te cancérisse et toi, tu es sa victime. Un jour ou l'autre je devrai l'affronter.

A croire que toute ma vie ne fut orientée que vers cette révélation et l'effondrement qui s'ensuit, laissant une l'angoisse épuisante prendre le dessus.

Quand je suis à vélo je me transforme en monstre

Quand je suis à vélo je me transforme en monstre. Je me mets en selle et instantanément, je me transforme en un autre. Je deviens le défenseur mondial autoproclamé de la cause du cyclisme. Je prends la peau d'un superman de la cause cycliste, d'un terroriste sur deux roues. Je deviens le justicier indomptable de la cause du cyclisme et également de tous les torts commis sur la voie publique.

Le vélo cristallise mes colères. Je suis certain de la justesse de mes vues. Dès lors, lorsque je suis sur mon fier destrier, je passe un temps mental non négligeable à critiquer le comportement de ces imbéciles d'adeptes de la voiture. Chaque conducteur est un ennemi potentiel. Même apparemment respectueux des lois et des cyclistes, il ne mérite que du mépris puisqu'il nous cause de grandes peurs, à nous, les gentils utilisateurs d'un monde de transport alternatif. L'automobiliste est l'exception à cette règle universelle du respect absolu de la personne. Toute voiture doit être surveillée puisqu'elle peut me tuer sur le coup, si elle le veut et même si elle ne le veut pas. Tout instant où je suis sur mon deux roues est un moment où je dois, au péril de ma vie, affronter des véhicules ennemis qui peuvent me tuer et que par conséquent, je dois esquiver. Ils sont

responsables des malheurs de l'humanité, depuis les morts sur la route jusqu'au désastre climatique. Ils doivent être combattus avec virulence.

Voici quelques jours j'effectuais mon trajet quotidien jusqu'au travail. Un trajet relativement safe en vélo, étant donné que j'évite soigneusement les axes les plus fréquentés en me forçant à effectuer des détours. Ce jour-là je suis parvenu sans coup férir au milieu d'un rond-point, lieu de croisement avec une route assez passante. Ce matin-là, le ralentissement était tel que des voitures stationnaient déjà sur le rond-point, rendant difficile le passage d'un vélo qui devait couper la file pour atteindre la piste cyclable de l'autre bord. Alors que j'étais engagé sur ce rond-point, déjà prêt à sortir au niveau d'une rue en face, une voiture issue de la file force le passage et m'oblige par conséquent à freiner et à dévier très vite ma trajectoire pour ne pas être violemment percuté par elle. Sous le choc, je lui signale en langage des signes mon incompréhension, accompagné par un retentissant « Mais ça va pas, non ? ». Et de manière étonnante, elle lève les bras par-dessus son volant pour me signifier qu'elle n'y pouvait rien, que sa voiture avançait toute seule ou que j'étais dans mon tort, étant un damné de cycliste qui n'en faisait qu'à sa tête (Hypothèse la plus probable, bien que je ne puisse être certain de rien). Elle ajoutait à son argumentation gestuelle des paroles que je ne pouvais comprendre, mais où je devinais une colère illégitime. Car alors qu'elle venait de manquer de me renverser, je ne doutais pas qu'elle me considérât comme l'unique responsable de ma situation. Bref elle refusait de se considérer en rien responsable de la situation dans laquelle nous étions tous les deux. Devant ce sursaut de haine et de bêtise mon sang n'a fait qu'un tour. Il ne s'était pas passé plus de trois secondes depuis mon accident potentiel que j'étais insulté, passant du stade de victime putative à celui de malfrat. C'en était trop. Alors que je quittai le rond-point, je me retournai vers la fautive qui avait ouvert la fenêtre passager pour m'abreuver de ses commentaires. Je lui lançais un retentissant « Connasse », insulte sexiste que je n'aurais pas osé avec un homme mais à la hauteur de la peur qui m'avait saisi. Cela conclut un échange trop rapide qui aurait pu s'achever sur une compréhension réciproque, un véritable échange, une attention à l'autre à travers une compréhension mutuelle, mais dans les faits, gâchée par ce mot stupide, exercice d'autojustification projectif. J'avais raté la possibilité de la convaincre de sa faute, en même temps que je l'ai confortée dans son opinion qu'elle était dans son plein droit, qu'aucun cycliste ne respecte rien et qu'elle avait bien fait d'utiliser sa voiture face à d'aussi déroutants utilisateurs de l'espace public. Je n'avais pas prononcé le mot honni que je le regretterai aussitôt. La colère est une défaite de l'esprit. J'avais raté mon but. Je m'étais rabaisé à un niveau inacceptable. Je l'avais traitée comme un sous-être et non comme tout autre être humain. J'avais rompu de manière indélicate un dialogue que je désirais de tous mes vœux. Si je n'avais commis cet acte impardonnable, elle aurait pu peut-être comprendre mon point de vue, reconnaître son tort, réaliser que le vélo est un moyen fantastique, écologique de transport, et renoncer à jamais à sa voiture polluante et source d'accident, de stress et d'agressivité. Hélas, par ma faute, tous ces futurs possibles se sont écroulés. Je l'ai regardée s'éloigner rapidement. Sans doute ne la reverrai-je jamais. Mais je garde intacte l'image d'un moi en surchauffe, violent, qui combat pour des idéaux et veut que la loi soit respectée et incapable de mettre en place les conditions d'un respect mutuel permettant à chacun de s'orienter doucement vers des modes de transport plus écologiques et de rendre la planète plus belle, plus smart, plus épatante.

La cohabitation entre les vélos et les voitures impose aux plus fragiles d'entre eux, les cyclistes, d'avoir une attention constante vis-à-vis des plus forts qui considèrent les vélos comme quantité négligeable, voire néfaste, et sont tentés d'utiliser la masse de leur véhicule comme un bélier. Cela

génère un stress et une charge mentale inouïs pour les utilisateurs de deux roues. Et cela tend à transformer les cyclistes en gardiens de la loi et de leur propre survie, comme des âmes seules qu'aucun policier d'aucun commissariat ne viendrait protéger. Lorsque je débouche sur un axe, lorsque je tourne, lorsque j'emprunte une bande cyclable le long d'une succession de voitures garées, lorsque la bande cyclable prend fin à un feu et laisse en plan les vélos exactement à l'endroit où ils en ont le plus besoin, lorsqu'un bus emprunte la même voie partagée que moi, je dois anticiper la portière d'une voiture ouverte à l'encan, l'arrivée soudaine d'une voiture qui ne m'avait pas vu ou un camion qui m'a pas aperçu depuis le haut de sa cabine. Etre cycliste est un jeu avec la mort. Une vigilance de tous les instants est impérative, et quand je dis tous les instants, ce n'est pas une parole en l'air, il s'agit d'une exigence vitale sous peine de quoi, je risque l'amputation, le handicap à vie, la mort, ou au mieux, une peur monumentale générée par des conducteurs qui ignorent qu'ils ne sont pas seuls sur la route. Ma vie peut s'arrêter net, alors que celle d'un automobiliste peut être sauvegardée par son habitacle.

La signalisation et les voies ont été pensées en fonction des voitures et que cette inadaptation aux vélos m'oblige inmanquablement à commettre des infractions. Mais ce n'est que par la légalité et une exemplarité que nous pourrions convaincre les automobilistes de leur faute et qu'un changement s'engagera, un jour peut-être, dans les conduites de tous. Dès lors, tout manquement à cette légalité provoque chez moi des accès de fureur. Un conducteur commettant une faute flagrante et me mettant en danger, et je me transforme en démon furibard. A la hauteur de la peur qui me saisit, je peux déverser des flots de haine sur mon attaquant, contrairement à tous les principes de respect que je proclame, prenant le risque que mon interlocuteur se referme dans sa bulle narcissique et ne s'ouvre à aucun de mes arguments. Cette manière d'être est donc, en plus d'être stupide éthiquement, contre-productive. La circulation à vélo est une école de liberté ET de zénitude. Elle nous force à considérer notre liberté comme un acquis fragile : nous sommes seuls à la défendre, la police a bien d'autres choses à policer, nous devons avoir la conviction que les automobilistes pourront aussi un jour partager les joies du vélo et devenir des citoyens responsables à ce niveau-là. On a le droit de rêver.

Voici quelques années je me suis retrouvé plusieurs fois sur le capot d'une voiture. C'était l'époque où la ville de Nantes, dans sa bienveillance, avait commencé à aménager des rond-points pour les cyclistes et où moi, dans ma naïveté, je m'étais mis à emprunter les bandes cyclables qui en font le tour, obéissant à une injonction intérieure qui me murmurait : « Ils sont mis des bandes cyclables séparées ; cela va me protéger ; je dois donc impérativement les utiliser ». Je dus vite me rendre à l'évidence du désastre auquel je m'exposais à la suite d'une série d'accidents. Rapidement, je me suis retrouvé plusieurs fois victime de voitures qui me renversèrent sans que cela ne fasse aucunement l'objet d'un signallement policier. Le scénario était à chaque fois le même et il ne me fallut pas longtemps pour le comprendre. La difficulté vient pour le cycliste de devoir couper une file de voiture pour tourner sur la gauche, et donc se retrouver à devoir à un moment ou à un autre s'exposer à des voitures sur sa droite. La première fois que cela m'est arrivé, je tournai vers ma gauche, et là, surprise, au moment de couper la file d'en face, alors que j'avais parfaitement vu qu'une voiture arrivait, celle-ci me rentre dedans, faisant valdinguer cycliste, vélo, sac et tutti quanti. J'étais sous le choc. Je m'appuyais sur le capot avant de la voiture. Ma tête dans tous les états. Affolée la conductrice sort de son véhicule. Elle me lance la phrase que tout cycliste en France victime d'accident a entendu, s'il n'est pas passé de vie à trépas, une phrase céléberrime qui résonne comme un aveu d'impuissance en forme de dédouanement: « Mais je ne vous avais pas

vu ». C'est à ce moment que le cataclysme s'est enclenché dans ma tête, à la mesure du choc que je venais de subir (Sans vouloir me dédouaner de mon comportement odieux). Je lui crie que j'espérais bien qu'elle ne m'avait pas vu, et que si elle m'avait vu, elle ne m'aurait pas foncé dessus, et que c'était justement ça que je reprochais, qu'elle ne m'ait pas vu, qu'elle aurait dû faire attention à cette frêle silhouette sur le rond-point qui était moi. Je hurle. Je me retiens pas. Elle est face à moi. Je suis épuisé de peur. Il me fallait lâcher tout ce que j'avais de stress, et pas de chance, ce fut sur elle que la chose retomba. Je la sentis se recroqueviller au fur et à mesure de mes propos outranciers, effrayée par un monstre incontrôlable. Elle remonta vite dans son confortable habitacle, rassurée que je n'étais pas blessé, juste commotionné mentalement, elle pouvait en toute logique laisser cet hurluberlu s'époumoner sur la voie chaussée. Elle repartit sans me jeter un seul regard. Je repris mes affaires, chargeai mon sac et dû aller cette journée à mon travail avec le cœur rempli de sentiments contradictoires, le peur, le remords, l'envie de tout casser, la tristesse, le sentiment d'injustice, l'impuissance, une sorte de nihilisme destructeur.

C'est à cette belle époque que j'eus le malheur d'atterrir sur le toit ou le capot de plusieurs voitures et que je plongeais dans un océan de perplexité quant à la civilisation qui avait engendré tant de barbarie. Je ressortais de ces épreuves lessivé, vidé de toute espérance en l'humanité. Je ne croyais pas possible qu'un jour cela changerait (Je ne crois toujours pas) puisque le trafic automobile augmente sans cesse et que rien ne paraît changer dans les mentalités. Je désespérais de pouvoir partager la route avec aucun automobiliste. J'envisageais de ne plus pouvoir utiliser ma bicyclette que j'aimais tant. Je me sentais condamné à devoir subir de plus en plus de chocs. Mais je compris assez qu'à chaque embranchement (Rond-Point, carrefour), de manière manifeste, je devais occuper le terrain le plus large possible afin d'être visible, quitte à bloquer les voitures, être en plein milieu de la voie afin que toute voiture qui viendrait de tout côté, à droite, à gauche, en face, de derrière, puisse me voir parfaitement et que je puisse réagir immédiatement. Cette série noire pu se terminer grâce à ce subterfuge qui constitue une contorsion vis-à-vis de la loi. J'ai pris la décision de survivre plutôt que d'obéir à la loi. Forcé de choisir je n'avais le choix. C'était cela ou ma vie risquait de s'achever un peu trop rapidement. Je n'ai guère eu d'accident depuis, étant autant occupé à pédaler qu'à anticiper les comportements à risque. A vélo, sous peine d'encourir de grands risques, je dois imaginer en permanence le comportement futur des voitures qui m'entourent. Le cerveau d'un cycliste est en ébullition constante tant il lui faut anticiper les éventuels écueils sur sa route, et cela, de façon extrêmement rapide. Nous n'avons aucune coque de protection, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes pour nous en sortir. C'est le prix à payer pour la survie de la part des cyclistes.

La peur est la constante du quotidien d'un cycliste urbain. L'angoisse d'être balancé, percuté, réduit à un sac d'os, un petit rien face à des monstres automobiles. La peur ne me quitte pas quand je suis sur une selle. Sur un rond-point, sur une route, quand je me sais dans le mauvais angle d'un conducteur, quand une voiture arrive vite, partout. Je dois penser au cas où elle ne m'a pas vu. Je dois prévoir ce cas. Il en va de ma vie. Le long d'une rue où sont alignées voitures, je pense à celle qui risque déboîter sans avoir contrôlé l'absence de cycliste. A la fin d'une bande cyclable, quand le danger est prégnant, où je dois couper des files des voitures pour tourner à gauche. Sur une bande cyclable mal signalée, lorsque je dois remonter à contre-sens des voitures une rue. La peur est là, sous-jacente, qui m'aide à évoluer dans cette jungle et qui me tétanise, parfois. Les occasions d'avoir peur sont innombrables. Nous avons réinventé la peur ancestrale qui aide à survivre.

Avec le temps mon comportement s'est un peu adouci. Je ne hurle plus forcément sur les conducteurs indécents. Je ne les poursuis plus jusqu'au prochain feu tricolore pour les abreuver de mes sentences. Je ne touche plus à leurs rétroviseurs. Je ne m'arrange plus pour me placer devant eux à un feu pour indiquer que nous aussi, cyclistes, nous avons droit à la route. Je ne pointe plus des index vengeurs vers le ciel. Je suis devenu délicat. Et même si sur certains boulevards, je croise un obstacle illégal sur ma route, je parviens à réprimer ma furie intérieure. Non que je sois devenu un modèle de civisme cycliste. Il y a loin de mon comportement actuel à un modèle digne des ligues de vertu. Des restes d'éruption volcanique ancienne peuvent refaire surface. Et à cause de ma tension intérieure ininterrompue, parfois, je continue à exploser quand je constate la stupidité crasse d'un conducteur, sa mauvaise foi ou sa violence envers la catégorie essentialisée des « cyclistes » : aux yeux de certains automobilistes, le cycliste est une catégorie fourre-tout où se range bien sûr le cycliste modèle (Qui doit imaginaire puisque ce n'est jamais celui à qui il parle), mais surtout « ceux qui font n'importe quoi », puisqu'il est bien connu que tous les cyclistes font n'importe quoi. Cette inintelligence, ce refus de dire simplement pardon, d'avouer sa faute est ce qui me met hors de moi. Naïvement, je me rassure en me disant que peut-être, la prochaine fois, il fera attention. A noter que le conducteur doté d'une mauvaise foi est autant masculin que féminin, cette attitude-là n'est guère genrée, les femmes ne distinguant pas sur ce point par une attention plus grande à l'autre.

Je dois donc réprimer ma colère, ma frustration, mon envie de hurler, ma tentation de rentrer dans le lard à quiconque prononce cette maudite phrase « Je ne vous avais pas vu » juste après vous être rentré dedans ou encore celle-là « Les cyclistes font n'importe quoi » alors que le conducteur ne te connaît pas, ne sait pas d'où tu viens, et quelle est la façon de pratiquer le vélo. Illitch avait déjà noté que l'automobile rendait les gens fous, agressifs, sûrs de leurs droits. La divine raison m'impose de ne pas répondre à ces invectives et de caler mon attitude sur un ton neutre, explicatif, toujours calme et respectueux, si je veux être respecté et que mes arguments aient une chance d'atteindre ces meurtriers en puissance. Je me répète ces adages comme un mantra quand je suis sur une selle car les occasions sont innombrables de hurler sur mes semblables automobilistes : voitures empiétant sur les voies cyclistes, conducteurs inattentifs, camions qui nous ignorent, voire nous insultent.

J'essaie de me persuader que la loi est l'arme des plus faibles. Réclamer l'application et le respect le plus strict des lois basés sur les droits humains est le point d'appui principal des minorités, et l'utilisation d'un vélo dans la jungle urbaine nous fait rejoindre une minorité. Dans l'objectif idéal d'un respect total de ces lois, je me dois donc d'être exemplaire : je n'ai que cette arme. Mon exemplarité peut démontrer que les cyclistes ne sont pas irrespectueux et aussi qu'une autre voie que la bagnole est possible. Il ne s'agit pas d'un combat du bien contre le mal, mais plutôt de la volonté de l'émergence d'une autre forme de mobilité, quand on a tendance à croire que le monde a toujours été tel qu'il est présentement. Nos préjugés pourtant récemment ancrés ont la densité de croyances millénaires. Il faut gratter beaucoup pour faire apparaître sous ces croyances autre chose que la trace du dernier vernis. Ma seule possibilité est de donner envie aux autres de changer, de quitter l'uniforme de leur voiture et qu'ils découvrent les joies du pédalage. Ma visibilité pourrait les inciter et les faire prendre conscience que nous ne sommes pas les sauvages de la route qu'ils supposent. Si chacun veut survivre dans le chaos urbain, c'est en étant attentif à l'autre en permanence, en voiture, à vélo, en charrette, ou en fauteuil. La légalité, la conformité à la loi votée, est en permanence en confrontation avec les légalismes en cours, la façon chacun de nous observe

les lois, selon les multiples influences qu'il reçoit et qui forment un code personnel. Le travail des cyclistes est d'arriver à pénétrer cet univers mental. S'appuyer sur la loi est leur unique ressort. La rencontre d'un cycliste et d'un conducteur automobile est furtive. Si l'on excepte des messages institutionnels auxquels personne ne prête attention, la possibilité de se parler est réduite. La loi est la base dont dispose un cycliste pour convaincre, sur laquelle s'appuie sa communication non-verbale, son charisme, sa force de conviction, son charme, son calme, sa langue des signes. Après tout, dans un combat inégal, puisque la force n'est pas de notre côté, nous devons user de moyens de faibles. J'essaie de me persuader de tout cela, mais je n'y arrive pas.

65% du territoire de Los Angeles est un espace dédié à la voiture. A Paris ce pourcentage est de 25%. Malgré cela, Los Angeles n'est pas épargnée par les embouteillages. Si cet espace approchait les 100%, des bouchons se formeraient encore dans un désert urbain. Ce modèle est à abattre. Les routes et les rues sont un concentré d'énergies mobiles, prêtes à exploser. La rue est un chaudron en perpétuelle ébullition. Un lieu de fascination et de peur. Plus de 90% des viols ont lieu à l'intérieur des familles, bien que la plupart du temps, le viol de rue est le plus redouté. Il y a une angoisse liée à ces lieux ouverts, inconnus, changeants, objet de trafics, où chacun se dévoile à tous. Des lieux où règne la loi implicite du plus fort, où la véritable loi, celle des politiques, ne peut être appliquée à cent pour cent puisqu'il faudrait une participation active de tous, ce qu'aucun consensus ne pourra jamais obtenir. Circuler à vélo dans cet enfer n'est pas une mince affaire puisqu'elle soumet un plus faible à une écrasante majorité de forts qui au mieux, sont indifférents et au pire, ont des envies de meurtre. D'où ces incartades que jamais rien ne viendra punir, qui peuvent mettre en danger les vélos et qui provoquent la rage des cyclistes : voitures garées sur les bandes cyclables, véhicules qui coupent le passage, conducteurs rageurs. Aucun policier ne viendra jamais se poster à tous les coins de rue. L'impunité dont bénéficient ces meurtriers en puissance est garantie. Ils ont parfois l'indulgence des forces de l'ordre, dans le même ordre de ces femmes qui portent plainte pour viol et auxquelles on rétorque qu'elles ont dû le chercher. Je balance entre le constat que depuis trente ans que je circule avec ce mode locomotion, les choses ont bien évolué, les mentalités se sont adaptées, et entre le fait que encore aujourd'hui, certains n'ont pas compris que le vélo est un autre moyen d'appréhender la rue, qu'ils se croient surpuissants, prioritaires, ou je ne sais quoi, et que par leur inconscience ou leur jeanfoutisme, ils risquent de me faire quitter cette vie prématurément, ou me laisser dans un fauteuil. Cela continue de provoquer une colère volcanique en moi, difficile à réprimer.

Certains nourrissent leur blog des incivilités auxquelles ils ont été confrontés, avec des photos ou des vidéos Gopro. Montrer les délits peut avoir un effet de prise de conscience pour ceux qui sont nommément montrés. D'autres encore organisent des déplacements en meute afin de montrer que nous aussi sommes légitimes à occuper cet espace commun. D'autres enfin raisonnent, montrent les bénéfices du vélo pour la planète ou pour eux-mêmes. D'autres, enfin, vont voir les politiques pour faire avancer la cause. Et il y a moi, qui se contente de pédaler, de fulminer, de montrer tous les jours qu'il est possible de faire autrement et qui tâche de convaincre quelques collègues de venir à vélo au travail. Sans succès notable.

Le Tour de France

Il y a deux « Tour de France » cyclistes à notre époque. Celui du mythe, des souvenirs, des débuts héroïques, des Eddy Mercks, des Bernard Hinault, de l'entre-deux guerres où des foules immenses se pressaient pour applaudir des sportifs dont l'épuisement était le critère de jouissance populaire, dans une communion joyeuse. A mesure que les difficultés s'amoncelaient, il était de plus en plus exultant de suivre ces stakhanovistes du deux roues. Cette époque a été abondamment commentée, magnifiée, célébrée par des écrivains de renom. C'est celle des commencements qui ne reviendront jamais, des moments d'avant la dégénérescence et dont on préserve la mémoire comme un conservateur du Louvre veille sur la Joconde. C'est cela que chacun a en tête quand il regarde le tour d'aujourd'hui. La réalité de nos jours a beau être à mille lieues de cette réalité défunte, on continue à s'y référer comme des fundamentalistes religieux célèbrent la pureté des temps premiers du monde.

Le deuxième Tour de France, celui de la réalité d'aujourd'hui, est un tel désastre qu'on a du mal à imaginer que quelque chose venu du ciel ou des enfers puisse le sauver. L'argent, le cynisme, l'hypocrisie et la duplicité ont définitivement gagné. L'effondrement moral est patent. L'absence de volonté des politiques est d'une veulerie sans nom. Comme le Paris-Dakar s'est désormais exilé dans la Pampa argentine, il serait louable que dans un sursaut d'éthique, les organisateurs délocalisent également cette course dans un endroit afin que plus personne n'associe le nom de notre pays à l'infamie de cette mascarade, bien qu'il y ait fort à parier que peu de régions se battent pour accueillir cette manifestation corrompue. Mais l'idée de morale est sans doute tout à fait étrangère à ses organisateurs. Gageons que les choses resteront ainsi de nombreuses années.

Le vélo est pour moi un moyen de transport, un objet permettant d'aller de manière relativement souple d'un point A à un point B, particulièrement en milieu urbain. J'ai donc un contentieux rédhibitoire avec l'idée d'utiliser cet engin pour autre chose que cette fonction, de l'employer à des compétitions futiles, qui sont un dévoiement de sa fonction initiale et fondamentale. J'accepte donc difficilement que des gens s'en servent pour le plaisir narcissique d'être sur la marche la plus élevée d'un podium, aussi médiatique soit-il. Il existe donc un quiproquo entre moi et les courses cyclistes : nous parlons du même objet, nous pensons son usage de manière radicalement différente.

Le Tour de France réussit l'exploit de condenser à peu près tous mes objets de détestation, la corruption, le gâchis (lors du passage d'une caravane publicitaire de plus en plus énorme, de plus en plus scandaleuse), une organisation qui prévoit un parcours de plus en plus éprouvant et qui pousse de facto au dopage, des compétiteurs engagés dans une course au toujours plus, tant dans des exploits sportifs que dans la prise de produits illicites, un public docile et complice de cette gigantesque machine publicitaire, reflet d'une société du spectacle qui méprise l'éthique, la sobriété, la vie des coureurs et l'exemplarité. Cette course est devenue une honte absolue, une caricature d'elle-même. Certains vieux politiques locaux cherchent encore à attirer dans leur région, pensant réaliser une bonne opération, alors que l'essentiel du profit va à une clique d'organisateur, jusqu'aux instances internationales uniquement préoccupées de la rentabilité à court terme, donc de l'image commerciale. Le Tour de France n'est pas une course. C'est un spectacle, une pièce de théâtre avec rebondissements. Ses échecs sont pathétiques : lorsque le dopage massif fut plus discuté certaines années que les exploits des coureurs ou lors d'accidents qui attirent une curiosité morbide. Nous avons laissé se monter ce spectacle mondialisé sur tous les écrans sans prendre la mesure du dévoiement qu'il représente par rapport à l'idée de sport, en dehors de toute question d'utilité. En un sens nous sommes tous responsables de l'effondrement moral d'une compétition qui

relevait au départ d'une idée sympathique et qui est désormais un show minable de bas-étage, un feu d'artifice de pacotille, une association de malfaiteurs, un univers de corruption, d'évitement, de triche.

Le Tour de France est la quintessence du capitalisme. L'audace est celle qui consiste à tricher. Le courage est du côté de ceux qui sont aux manettes. Sans qu'ils déméritent, les coureurs sont les courroies d'un système qui les dépassent. Les mots sont galvaudés, salis, dénaturés. L'inversion est devenue la norme. Le Tour de France opère un déplacement sémantique, à l'image d'un système économique qui considère que les héros sont ceux qui dépècent la planète et qui mettent un point d'honneur à exploiter les autres puisque cela contribue à une création de richesse favorable à quelques-uns. Le ravalement de la façade des mots est nécessaire pour faire croire à la foule à la perpétuation du mythe, il est devenu notre ordinaire car nous avons besoin de mythes pour vivre, paraît-il.

La page blanche de mon histoire

Un article de Slate laisse à penser que les stéréotypes de genres sont perpétués par des plateformes comme YouTube et regrette qu'un nouveau média comme celui-ci n'ait pas profité de sa nouveauté radicale pour partir dans une direction favorable à un traitement non-genré de ses vidéos.

C'est oublier que nous vivons avec un corps, une mémoire, une inscription dans le temps des actes, et jusque dans la mémoire universelle qui s'inscrit dans notre chemin particulier. La page blanche n'existe pas. Dès lors que cette page existe elle est déjà parcourue en filigrane par nos échecs, nos souvenirs traumatiques, nos espoirs. Avant de commencer une rencontre n'est pas indemne de ce passé et lorsque le premier mot est prononcé, il vient à la suite d'une longue série d'autres mots, il les précise sans les anéantir jamais. Internet n'est pas un nouveau média vierge de toute l'histoire lourde de l'humanité. Il en exprime la complexité. Aucun nouvel essor n'est sans lien avec quoi que ce soit. On s'inscrit dans l'infini enchevêtrement des liens et des histoires vécues. Et n'importe quel média en est le reflet.

Notre planète a cinq milliards d'année et je dois vivre avec le poids des années de cette histoire et de ma propre histoire, enchevêtrée de façon inextricable. Lorsque je croise pour la première fois un homme, lorsque je lui dis « Bonjour », la façon dont je m'adresse à lui, dont nos regards vont se croiser, dont je vais éprouver celui-ci et la manière dont il me dévisage, tout cela n'est pas vierge de tout passé et reconduit une histoire. L'histoire n'est pas un éternel recommencement, c'est une recomposition, une façon d'aborder différente, un regard différent, une projection oblique. Pas une reproduction d'un autre commencement, juste une légère variante. Le scénario n'est nouveau que dans sa manière d'être. Les conditions d'apparition peuvent être identiques, l'expression diverge.

Lorsqu'il retourne à Reims sur les terres de son enfance et de son adolescence, Didier Eribon se confronte à un passé qu'il a fui. Il avait rompu pendant trente ans avec ses racines afin d'échapper à un déterminisme social qui ne l'aurait pas conduit là où il est maintenant. Et s'il reconnaît que la rupture avec ce déterminisme a pu causer de la souffrance chez lui et les siens, il affirme que cela a été le seul moyen d'assurer sa survie dans un milieu violent et homophobe. Parvenu à Paris, il voulait écrire la feuille blanche d'un renouveau, changeant ses manières de parler et d'écrire,

éludant les questions sur sa famille, considérant ses études et son travail intellectuel comme des moyens d'échapper à tout ce qu'il exérait. Néanmoins son retour sur les terres rémoises sont l'occasion de constater combien son passé enfoui lui est constitutif, combien toutes ces années d'avant sont ancrées en lui et l'ont constitué en tant qu'adulte. Les redémarrages vierges de tout passé n'existent que dans l'informatique, lorsque tous les fichiers ont bien été écrasés et que l'on réallume comme au premier jour (Et encore, le matériel se souvient...). Les êtres vivants sont heureusement plus complexes qu'une machine. Ils traînent le film de leur vie en eux, dans leur mémoire, dans leur corps, par les interstices de leur peau, jusque dans leurs relations avec les autres. Et si la relation avec un nouvel être peut être nouvelle, elle n'est neuve que par les yeux que l'on veut y voir : j'évolue en même temps que je découvre, tout en gardant pour moi ce qui me constitue.

A l'âge de dix-huit ans j'ai quitté la ville de mes parents et néanmoins, cela ne constituait pas une rupture aussi radicale que celle de D. Eribon. C'était l'aboutissement d'une volonté d'émancipation sans avoir sa radicalité, une envie d'expérimenter de nouvelles formes de vie loin du milieu étrié de ma famille sans pourtant rompre de manière définitive. J'avais conscience du côté toxique de ma mère sans que j'éprouve la nécessité de rompre brutalement avec elle. Peu de temps après d'ailleurs, mon père, et ma mère, partirent en Afrique. Cet éloignement me procura une distance naturelle qui me permit de souffler sans qu'il fût nécessaire de tourner le dos à mon univers précédent. J'avais une conscience nette de l'urgence dans laquelle j'étais de changer d'atmosphère et de respirer un autre air. Cependant il ne s'agissait pas de fuir la violence congénitale à des classes défavorisées. J'étais issu d'une classe moyenne, catholique, bien-pensante. Je voulais voir autre chose, m'immerger dans un tourbillon étudiant propre aux rencontres inattendues, aux confrontations d'idées, dans un campus encore marqué par le militantisme des années soixante-dix. Je connaissais à la fois le malaise de venir d'un milieu délétère, de garder le contact avec ces racines compromettantes et l'envie furieuse d'en sortir pour goûter à une vie qui s'offrait. Mes années étudiantes furent marquées par ces tiraillements, entre un passé dont je ne voulais ni ne pouvais me défaire et un avenir qui ne manquait pas de m'angoisser par son imprécision. Je gardais en moi cette tension permanente. J'étais irrésolu. Je ne savais pas tirer un trait sur un passé néfaste pour me refaire comme on refait une main au poker. Je balançais entre ces deux mondes sans savoir en faire une synthèse belle et profitable. Il me faudra des années avant de comprendre que j'étais tout cela en même temps, mon passé familial et ce que je voulais en faire, les possibilités qui s'ouvrent à moi et ce que j'en retiens, un assemblage hétéroclite que je dois m'efforcer d'accepter. La vie n'est jamais une partie de poker.

Le phénix est un mythe tenace : il nous fait croire que l'on peut renaître de nos cendres, vierge de tout passé, prêt à de nouvelles vies après en avoir vécu d'autres, mystérieuses, oubliées, et que si l'on se force un peu, un futur merveilleux s'ouvre à nous. Nous avons envie de croire qu'ailleurs, un jour, tout sera mieux. On veut croire à la possibilité de se déplier dans un nouvel environnement où personne ne nous reconnaîtra et où l'on pourra déployer ses talents, indépendamment de ce qui nous poursuit. Etre enfin reconnu pour ce que l'on est et non pas pour l'ensemble des croyances qui s'engluent autour de notre enveloppe corporelle. Briser le cycle des déterminismes à travers une libération soudaine et définitive qui nous accorde les conditions de notre reconstruction. On nous dit que nous avons la capacité de nous reconstruire, qu'il est possible de nous redéfinir ex-nihilo, que la société est prête à accepter cette reconstruction (puisque elle-même s'est construite sur la possibilité laissée à chacun de se déterminer suivant les choix personnels), qu'il est loisible à chacun d'échapper

à toute influence native pour se déterminer selon des codes, des choix, des angles qu'il s'est lui-même imposé afin de correspondre à sa volonté et rentrer dans un déterminisme purement choisi (!). Il s'agit de faire évoluer l'image de soi jusqu'à ce qu'elle corresponde exactement à soi, à la fois de l'intérieur de soi-même et pour les autres. Etre un palimpseste de moi-même.

Les liens qui se détachent en laissent apparaître d'autres, invisibles, subtils, qui nous relient à un point précis de la surface de la terre, qui transforment notre mémoire en une cavité pleine de choses mortes. L'auto-formation de soi se construit sur la base de ces rebuts cachés. Elle ne part pas d'une page blanche. Elle est à la fois le départ vers de nouveaux possibles et l'aboutissement d'un processus dont la finalité est ce redémarrage. Dans la mythologie libérale il est essentiel de croire qu'il est possible de repartir de zéro. Le self made man en est l'exemple caricatural, celui qui s'en est sorti tout seul, sans que l'on analyse en détail les structures étatiques, le milieu familial ou la classe sociale qui ont pu être mobilisées pour sa réussite. Parler de réussite sociale, c'est faire fi des faiblesses, des accroches du passé, des enfermements sociaux à l'attraction desquels il est très difficile d'échapper et qui font le quotidien de millions d'êtres humains. On ne fait jamais qu'évoluer à la marge, petit à petit, lentement, et s'il existe des ruptures violentes, elles ne sont que dans l'opposition à un modèle que l'on ne peut transformer qu'à force de persévérance et de lente reconversion.

L'homme auto-produit n'existe pas. Le phénix est un mythe dangereux. Je dois accepter une lente recomposition, une adaptation de mon moi externe à un moi interne en recherche d'un bonheur hypothétique définitif. Les erreurs, les errements, les fausses joies, les voies sans issues font partie de ce lot de recherches aveugles. Je dois composer avec moi-même, avec mon passé et ma volonté, en même temps que je dois transformer les éléments de ma vie qui me déplaisent. Heureux les doués d'extra-lucidité qui parviennent à comprendre leur propre existence et se modifient en un clin d'œil ! Il ne m'a pas été donné d'être de ceux-là. La révolution interne est une invitation permanente à devoir patienter.

Comme en démocratie, comme en amour, comme en sport, la rage provient de cette insupportable distance entre mes désirs et une réalité qui n'évolue pas assez vite. Je voudrais me transformer et transformer le monde, vider son contenu de tous ses éléments néfastes, voir une profonde révolution s'opérer là sous mes yeux, et pourtant, la lenteur est patente, les évolutions si minuscules, ma propre transformation si infime au regard de l'objectif d'un bonheur stable et irrévocable. Je traîne en moi, comme l'univers traîne en lui, les scories d'un passé qui tarde à disparaître. Je veux apparaître sous un jour nouveau, mais l'angoisse resurgit, insidieuse, carcinogène, métastatique. J'explose d'une colère inutile que je ne parviens pas à apaiser. J'enrage de mon impuissance. Je voudrais que ce deuil soit terminé, que je redevienne comme avant, que mes enfants n'aient pas à souffrir d'un père absent, que l'on puisse me voir autrement que souffrant, que je sois quelqu'un d'autre qu'un triste sire. Il me faudra patienter un long temps (Mais combien de temps ?). Avoir le courage d'affronter mes fantômes. Comprendre pourquoi j'en suis là. Ecrire encore et encore. Pour que par ces milliers de signes sur des pages je comprenne et je parvienne à me détacher, sans avoir à rougir ni exploser de rage.

La mort de ma mère a nettoyé ma vie. Depuis sa tombe elle a fait place nette dans mon existence. Sa mort a été un déclic. Je me suis libéré sans être libre puisque jamais je ne serai libre, cela je le sais. Elle n'est plus nulle part où je voudrais qu'elle ne soit pas. Je sais désormais que je suis moi,

constitué de mes passés, de mes angoisses, de mes choix impossibles, de mes beautés intérieures. Il est illusoire de penser que j'atteindrai un jour l'ataraxie heureuse. Je suis condamné à vivre avec ces liens inextricables qui m'entourent. Des liens se sont défaits, d'autres se sont créés, j'ai glissé vers la connaissance de ces liens. Le restant de mes jours se passera avec cette connaissance éclatée.

Elle

Qui a-t-elle été ? Une petite bourgeoise ayant des rêves simples, une jeune fille rangée, une employée rangée, une amie fidèle, une mère exemplaire qui a su élever ses deux enfants selon des principes qu'elle pensait bons, une femme qui a lutté des années contre une maladie et que la guerre a achevée.

Ma sœur a numérisé de nombreuses photos argentiques qui dormaient dans la cave de mes parents. J'ai découvert des vues de ma mère dont j'ignorais l'existence : une jeune fille de huit ans regardant l'objectif avec détermination, elle sourit, d'un regard fixe, étrange, presque trop statique, elle a envie d'en découdre, la rage d'une petite fille qui ne connaissait pas son père, élevée par des femmes et qui savait le poids de cette absence. La découverte de ces photos m'a bouleversé : l'entièreté de la vie de ma mère était contenue dans ses clichés. Une vie normée, cadrée, alors que brûle un feu intérieur qui la pousse ailleurs. Elle n'avait que huit ans et pourtant, les déchirements de sa vie future étaient déjà présents. Cette petite fille devant moi avait un sentiment irrépissable de liberté. Les photos étaient prises au bord de la mer, sur des falaises normandes, un jour d'été. Ma mère semble s'immerger dans ce spectacle grandiose. Elle porte une jupe stricte. Ses lunettes débordent son visage. Sur plusieurs clichés elle est solidement entourée par sa mère et sa grand-mère (Les clichés sont pris par son oncle), comme deux vigies veillant sur une jeunesse aventureuse et qui parviendront à saper en elle sa confiance en une possibilité d'une autre vie. Son regard exprime une envie de liberté et une résignation, comme si par avance, elle savait l'impossibilité de s'échapper. La vie complète de ma mère tient dans ces photographies, une femme qui saura l'infinité des possibles et qui s'imposera une discipline pour maîtriser cette envie d'ailleurs. Elle aura des envies de parenthèses sans que jamais elle ne parvienne ni à les vivre ni à les exprimer réellement, enfermée qu'elle était dans des préjugés. Elle avait établi des dispositifs mentaux qui la maintinrent dans une vie qui ne satisfaisait pas. Même s'il est toujours facile d'avis un avis a posteriori, je persiste à considérer qu'en ce mois de juin 1952, beaucoup de choses étaient déterminées et que ma mère n'est pas sortie de ce déterminisme sa vie durant, par pusillanimité, par volonté de se fondre dans l'ordre social, par peur du gouffre. Je ne sais. Elle tiendra dans cette énigme sa vie entière.

Je me suis épuisé à vouloir la changer, comme souvent les enfants voudraient que leurs parents deviennent à l'image de leurs vœux. Je voulais qu'elle ouvre enfin cette fenêtre qu'elle redoutait et désirais à la fois, par peur de mettre à jour ses propres démons. J'étais un jeune homme alors, perclus de questions et cherchant une voie qui me convienne. Dans cette volonté de transformation de ma mère, je voulais une chose, la voir échapper de cette vie dans laquelle elle végétait et qui par ricochet, m'impactait moi. En libérant ma mère je pensais pouvoir me libérer. Hélas, ce moment tant attendu ne vint jamais. Des années me furent nécessaires pour comprendre cela. Combien de fois n'ai-je pas discuté avec elle de son activité professionnelle, elle qui fut secrétaire avant de tout

arrêter à la naissance de ma sœur ? Bien qu'il fût décidé par elle, l'arrêt de sa vie professionnelle fut un crève-cœur pour ma mère, elle en mesurait douloureusement les contraintes et l'impossibilité d'en sortir. Ce carcan qu'elle s'est imposée est à l'image de sa vie entière : une mise en conformité à des standards qu'elle n'a pas le courage de pulvériser et qu'elle s'impose néanmoins comme un voile sur une existence trop menaçante.

Ma mère a développé une peur du monde extérieur. Tout ce qui n'était pas le sien était hostile, étrange, bizarre, le monde extérieur la fascinait et la repoussait, lui rappelant sans cesse là où elle aurait pu être. Ce n'était pas une angoisse conscientisée, plutôt l'aboutissement d'un lent enfermement sur soi qui la faisait considérer avec méfiance l'extérieur, au regard d'évolutions condamnables. Les villes remplies d'étrangers suscitaient son étonnement : pourquoi venaient-ils chez nous alors qu'elle faisait tout son possible pour rester chez elle ? Les évolutions des mœurs la laissaient dubitative : l'idée que deux hommes puissent se marier provoquaient au mieux son rire, au pire un silence obtus désapprobateur, alors que le mariage de deux femmes lui semblait plus acceptable. Il lui paraissait que les chômeurs ne tentaient pas beaucoup de choses pour sortir de leur état : quand je fus moi-même retrouvé dans cet état, son opinion se modifia légèrement (Vertu de l'amour filial...). Elle ne semblait jamais si bien qu'entre les quatre murs rassurants de son appartement, un monde clos, maîtrisable, qui la défendait des turpitudes extérieures. Si elle aimait « faire une balade », c'était dans des zones bien connues et il fallait rentrer assez vite dans l'appartement bien connu. Avec l'âge et la maladie elle finit par ne plus s'intéresser à rien, perdue dans un monde qu'elle ne comprenait plus. Son univers s'était restreint aux seules dimensions de son appartement. Ma mère aimait le confort conventionnel bourgeois, les similis meubles antiques qui lui rappelaient son enfance, les ménages complets sortis deux fois par an, les intérieurs rangés et lisses qu'elle se donnait la peine de nettoyer chaque jour quand sa maladie lui donnait du répit. Elle se fondait dans ce décor comme une pièce de décoration dans une installation minutieusement préparée. Cet appartement accompagna ses dernières années comme une projection de son schéma mental : un univers ordonné, mesuré, dont les dimensions étaient appréhendables. Peu importe si les fenêtres donnaient sur des immeubles administratifs d'une tristesse incommensurable, seul cet intérieur maîtrisé comptait à ses yeux, son royaume sur lequel elle régnait et qui sera son tombeau.

Enfermant son moi sous un monticule de conventions, voulant que le monde se conforme à son idée comme elle se conformait à lui, ma mère a développé une autorité qui a dégénéré en autoritarisme. S'étonnant du fait que Gaétan, jeune encore, était si obéissant alors qu'il n'avait pas reçu de fessée, elle demanda à sa mère comment nous avions fait. Celle-ci répondit que ce devait être le cas pour moi à cet âge puisque je n'avais pas souvenir d'une quelconque violence corporelle. Ma mère rétorqua qu'elle s'était arrangé pour que je n'en eus aucun souvenir en me faisant subir des violences corporelles très tôt pour me dresser. Elle était donc non seulement consciente de sa brutalité, mais également de la manière adéquate pour que cette violence ne laisse pas de traces visibles. Somme de la perversion. Perfection de la dissimulation. Conscience des conséquences et dissimulation des preuves dans les tréfonds de l'inconscience. Crime parfait. J'étais sous le choc de la révélation du traitement qui m'avait été infligé et de la façon dont ce traitement avait été caché. Pour ma mère, la violence éducative ne constituait pas un problème, c'était comme une main invisible au service d'un but de louable, obtenir une façade impeccable qui ne pouvait pas prêter le flanc à aucune critique. La maison devait être sans tâche, immaculée pour que chacun puisse l'admirer. Seul importait le résultat. Cette violence n'a jamais revêtu les formes extrêmes que j'ai pu

lire ici ou là, néanmoins les traces sont prégnantes et aujourd'hui encore, je les sens qui me déstabilisent.

Cette pédagogie noire, selon les termes d'Alice Miller, a rejailli sur moi. Je le sais. Non pas sur la façon dont j'ai moi-même élevé mes enfants (Toute violence éducative est exclue, ceci est non-négociable), mais sur la façon dont j'ai pu me construire. Comme toute victime d'une éducation rigide, l'arrivée à l'âge adulte fut pour moi une épreuve, j'étais amputé de la capacité d'analyse, de la conscience de soi qui aurait pu me permettre d'effectuer des choix autonomes, je vivais dans un corps qui portait des souvenirs qui me dépassait, l'avenir me paralysait, et si j'avais des amis, je me méfiais des groupes, je ne parvenais pas à m'insérer dans aucun d'eux, un mal-être s'immisçait en moi dès que je sentais la présence de la multitude, je partais pour de longues promenades solitaires où j'étais certain de ne rencontrer personne, je passais du rire au mutisme en un clin d'œil, je ne savais pas maîtriser mes émotions. Extérieurement, je me laissais guider par mes résultats scolaires qui sans être exceptionnels, me laissaient espérer la possibilité de quitter le domicile familial. Intérieurement, j'étais pourtant tétanisé par l'idée de ce qui s'ouvrait à moi, étant donné que j'avais été bercé dans l'atmosphère poussiéreuse d'un foyer replié sur lui-même qui ne se laissait pas polluer par la réalité extérieure. A l'heure où je devais vivre par moi-même, une part de moi se réjouissait de la formidable liberté qui s'offrait à moi, une autre s'inquiétait des choix que j'allais devoir effectuer. Ma mère m'avait contaminé avec sa peur du monde. Je vivais insidieusement sous le régime de l'effroi. Il me fallut de longues années pour acquérir la dextérité, l'habileté suffisante pour reconnaître à l'extérieur ce qui serait bon pour mon intérieur et être capable d'effectuer de vrais choix. Un déterminisme familial sous-jacent m'incitait à ne pas m'éloigner de ma classe d'origine, à ne pas « faire de vague », à rester un élève travailleur aux bons résultats, jusque dans ma vie intime où une voie intérieure me soufflait la même chose. Dans mon travail encore aujourd'hui, lors des entretiens annuels, il m'arrive de me replacer dans cette position mentale. Je mets dans le rôle de l'employé modèle plutôt que de parler des vrais problèmes. Nous jouons tous un rôle. Victime du même syndrome, ma sœur ne semble pas s'être remise de cette irruption violente dans notre monde familial: elle survit, tétanisé par la violence du choc, pleine d'empathie pour la souffrance humaine, incapable de gérer la sienne, et tiraillée par une violence intérieure à laquelle elle succombe. Malgré les années qui nous séparent, nous restons tous deux handicapés.

Un jour, alors que mon père était parti à son travail et que ma mère balayait le sol de la cuisine, elle se tourna vers moi. S'arrêtant net, je la sentais tracassée par une question. Sachant que j'avais écrit des poèmes, elle me lança : « Ecris-moi un poème sur la mort, s'il te plaît ». La forme de la demande me surprit. Ma mère n'était pas une femme à quémander, elle ordonnait, c'était sa manière d'être. Et quant au fond de la requête, j'étais stupéfait. La mort n'était pas à l'époque un de mes sujets de préoccupation. Je profitais des plaisirs qui s'offraient à moi, il ne m'était donc pas habituel de me pencher sur ce sujet étrange, même si la mort de mon arrière-grand-mère quelques années plus tôt avait laissé des traces. Je voulus couper court à cette discussion qui me mettait mal à l'aise. Je ne souhaitais pas aborder ce sujet avec elle. Et ne voulant être trop désagréable, je coupai court en répondant que je n'écrivais plus de poèmes depuis longtemps (Ce qui était factuellement vrai, mais il s'agissait d'une pirouette). Aussitôt, tournant les pieds, je retournai dans ma chambre où je restais un long moment. Perturbé de découvrir chez ma mère une préoccupation centrale chez elle, je ne voulais plus ressortir, de peur de devoir affronter un sujet qui, tapis dans l'ombre, risquait de provoquer trop de troubles chez moi et à propos duquel je ne voulais pas parler avec elle. J'avais

choisi l'esquive plutôt que l'art de la discussion. Je n'avais pas envie d'en parler à ce moment-là et avec elle. Et quand elle sera si proche de la mort elle était déjà ailleurs.

Une visite de ma part chez elle pouvait tourner au pugilat, tant la volonté de ma mère de contrôler avait pour conséquence de provoquer une colère cataclysmique chez moi. Cela n'arrivait pas forcément le premier jour de mon arrivée. Il fallait attendre une bonne journée pour que les questions pressantes, les jugements ressortent du tréfonds de sa pensée. Je pouvais exploser et partir sur le champ. Au fil du temps j'esquivais, elle se faisait moins impérative, allant jusqu'à comprendre certains de mes choix comme le végétarisme. Nous évoluions très lentement vers une relation distante et empreinte d'une forme de paix, à défaut d'une véritable compréhension. Elle ne comprenait pas mes choix, je lui en voulais de rester ce qu'elle était. Nous ne retrouvâmes jamais la complicité que nous avions lorsque j'étais enfant et qu'elle regrettait à mi-mot, cette période-là était révolue, je cherchais les conditions d'une compréhension mutuelle et d'une absence de conflit, et je n'ai jamais véritablement trouvé.

Amélie était enceinte. Elle avait dépassé le seuil fatidique des trois mois à partir duquel on peut être plus serein. Nous étions accueillis chez mes parents le temps d'un week-end. C'était le déjeuner. Corentin et Cécile égaillaient un repas conventionnel. La conversation roulait autour d'un sujet banal. Je choisis ce moment pour annoncer que nous allions avoir un enfant et qu'ils allaient être grands-parents. Alors que beaucoup de parents auraient sauté de joie, auraient couru chercher une bouteille à déboucher ou nous auraient simplement félicité, ma mère se figea un instant, digéra la nouvelle, tourna son visage vers mon père et continua la conversation comme si rien n'avait été dit en renchérissant sur le sujet précédent. J'étais estomaqué, décontenancé, furieux. Je leur annonçais un fait énorme qui n'était pas évident pour moi, je leur disais qu'ils allaient être grand-père et grand-mère, et ma mère ne montrait pas plus d'émotion que si je lui avais annoncé que je m'étais râpé un ongle. J'étais effondré. Le repas se termina d'une façon que je ne saurais décrire. J'étais confus, furieux, n'osant plus aborder à nouveau la question, j'avais l'impression qu'un nouveau tabou s'était abattu sur moi. Par la suite Amélie dut me calmer pour que je retrouve mes esprits. Elle me dit, avec raison, que c'était sans doute à mettre sur le compte de sa propre enfance abandonnée et qu'elle ne savait pas y faire. Une enfance difficile l'avait coupée de ses émotions, nous n'y pouvions rien.

Je souhaitais néanmoins que mes enfants connaissent leurs grands-parents, tous leurs grands-parents. Qu'ils puissent connaître une relation filiale autre que celle de leurs parents. Qu'ils puissent tirer profit de ces relations trans-générationnelles. Mes parents, et ma mère en particulier, n'y furent pas insensibles, malgré un début chaotique. Ils furent enchantés d'avoir des petits enfants, sans sombrer dans la caricature des grands-parents qui couvent leurs petits-enfants de cadeaux inutiles. Nous restions dans la sobriété, tant verbale que matérielle... Je devinais chez elle le plaisir de voir ces petits-enfants grandir et devenir de jeunes adolescents éveillés, heureux, intelligents, chaleureux. Et si mes gars ressentaient l'incapacité de ma mère à dégager une véritable chaleur humaine, ce qui était au-dessus de ses forces, ils avaient pour elle un amour sincère. Et pour mon père, ils gardaient un amour plus intense encore. Cela m'aida dans mon retour aux sources, le maintien de ces liens me fut bénéfique : malgré les sous-entendus, les méfiances réciproques, les peurs sous-jacentes, nous avons pu vivre les dernières années de sa vie dans une relative harmonie familiale qui adoucit la dureté de sa maladie et qui profita à ses petits-enfants.

Tout cela était l'écorce dont était faite ma mère. Son enveloppe charnelle, durcie par les années. Je connais la prison dans laquelle elle s'est enfermée, la couleur des murs et le parfum qui y flottait. La petite fille qui rêvait s'est incarnée en une femme corsetée. Quels furent ses rêves de femme adulte, après que ma sœur et moi avions quitté le foyer familial et qu'elle se retrouva seule face à un mari souvent absent ? Quelles furent donc ses audaces ? Amélie soupçonnait qu'elle eut un amant, notamment dans les années précédant l'aggravation de sa maladie. Je n'y apportais aucun crédit, même si je dois reconnaître que mon image d'une femme sévère avec elle ne collait pas avec celle d'une amante et que cela pouvait être un a priori de ma part. Un amant est le moyen idéal pour alléger le poids de la vie. Je n'en sus rien en tous cas. Pendant de nombreuses années, je me contentais de ces courts séjours chez eux qui me permettaient d'éviter les sujets qui fâchent et qui arrivent inévitablement au cours des conversations si le séjour se prolonge. Je voulais comprendre cette femme qui fut l'objet d'adulation et de répulsion. Mais elle ne se confia jamais, m'accordant de rares confidences qui laissaient entrevoir des abîmes d'incertitudes : une fois, elle me dit de but en blanc « C'est dur, tu sais, de ne pas savoir qui est son père » ; elle avait plus de soixante ans et souffrait toujours de cette absence ; une souffrance sans fin. Je l'interrogeais comme on pose des questions à un inculpé méfiant, de travers, au détour d'histoires anodines, dissimulant l'enquête sous des dehors anonymes. Mais le mystère ne s'est pas éclairci. Cette autre qui était ma mère, celle que je connaissais depuis des lustres, celle-là restera à jamais une inconnue magistrale, une figure majeure de mon panthéon, énigmatique, pleine de failles, source de questionnement sans fin. Y parviendrai-je un jour ? J'en doute. Je veux démêler une forme de vérité de la part de fantasme. Et tout cela me paraît impossible.

La maison de ma mère fut son tombeau. Elle y est morte mais très longtemps déjà avant sa mort biologique, elle y était comme dans un cercueil. Elle était morte depuis des années, recluse volontaire à force de voir le monde avec un regard avide et perclus de peur, condamnée à ne plus pouvoir marcher par une maladie qui a pris son temps avant de la tuer. Elle vivait en sursis, sans vivre vraiment, à la manière de certaines personnes âgées qui n'attendent plus que ça. Son appartement constituait les limites de son horizon, il fut le dernier paysage qu'elle a vu. Ma mère fut de ces emmurés vivants qui ne se conçoivent pas ainsi mais se complaisent dans une situation qui ne leur apporte pas pleinement satisfaction. Les conditions de cet équilibre instable furent rarement rompues, même si elle en souffrait. Son conditionnement social lui imposait de ne pas rompre ce qui tenait debout même imparfaitement. Et si l'instant ultime lui inspirait de grande frayeur, elle a vécu dans cet entre soi qui ne lui plaisait pas comme la moins pire des solutions à une angoisse prégnante. Une manière stupide, et qu'elle savait ainsi, de repousser la mort.

Dans mon esprit, le regard de cette petite fille de huit ans se superpose avec celui de cette vieille femme que j'ai vue huit jours avant sa mort, abattue par la maladie et les médicaments. La même interrogation concernant la raison de l'existence sur cette terre et la raison de la faute. Le même étonnement devant l'incompréhensible. La même quête auprès d'un interlocuteur d'une réponse crédible qui assouvisse cette interrogation sans réponse. Le même désespoir face à l'absence de justification et le même silence face à ce questionnement. La sécurité confortable de la sociabilité est aussi celle qui génère l'angoisse de la présence des autres et leur irruption dans notre champ. L'angoisse existentielle naît des interactions avec les autres. Au cours de sa vie ma mère n'a pas dévié d'une once dans son cheminement. Elle a cherché à comprendre pourquoi nous sommes là, tous, égarés, nous jugeant les uns et les autres, alors que nous pourrions vivre si différemment et qu'elle désirait cette différence. Les accidents sont de notre faute, notre sidération est prévisible.

Au fond quelle est cette mère perçue seulement à travers son quotidien et qui ne s'est pas livrée à moi à propos de ses vrais questionnements ? Comment pourrai-je un jour comprendre celle qui eut une influence déterminante sur moi, et qui me cacha ce qu'elle était véritablement au point que même après sa mort, au bout d'une vie relativement longue, j'en suis encore à me poser ces questions simples ? Ma mère fut obsédée par le questionnement concernant notre rapport aux autres : qui sont-ils vraiment ? Que pensent-ils ? Dans quels replis de leur conscience me rangent-ils ? Comment accéder à ces replis afin de les connaître parfaitement et que nous puissions peut-être vivre heureux ensemble ? Je voudrais percer plus à jour l'interrogation vivante que représentait cette femme. La tâche est impossible. Elle est morte. Quand bien même elle serait vivante je ne parviendrais pas à percer la différence ultime, sacrée, qui demeure entre elle et moi, comme celle qui me sépare de n'importe quel être humain. Je dois me contenter de mon imagination, pauvre, stérile, perfectible.

Et elle, quelle vision avait-elle de moi ? Quels sentiments avait-elle développés à mon égard, durant toutes ces années où je ne la voyais plus qu'en pointillés et où je m'imposais de venir lui rendre visite en visiteur d'un jour ? Jeune adulte, j'avais mis entre elle et moi une distance qui était la condition impérative de ma survie, la considérant comme une personne toxique qu'il était impératif de maintenir à distance. Ses appels téléphoniques se terminaient inlassablement sur sa plainte que je ne venais pas assez la voir, et même si je l'avais vu la veille, la phrase culpabilisatrice sortait immuablement. Je maintenais néanmoins la distance de sécurité car elle était la condition de mon épanouissement. Lorsque mes enfants sont nés, les vieux adversaires étaient fatigués, chacun voulut établir une paix des braves et abandonna les armes pour faire en sorte que chacun pu profiter de ces petits êtres autour desquels s'établissait la réconciliation. J'acceptai qu'elle vint plus souvent à la maison. Il me semblait capital que les enfants purent voir leurs grands-parents et bénéficier d'un autre amour. Peu à peu les enfants allèrent chez eux. Ils vinrent à chaque Noël et à d'autres périodes de l'année lorsque la maladie de ma mère lui laissait un certain répit. Ainsi j'eus avec elle des relations qui, bien que marquées de mon côté par une attitude méfiante et du sien par une certaine incompréhension, se normalisèrent jusqu'à devenir aussi naturelles que des années d'éloignement purent autoriser. Mais il allait de soi que mon mode de vie, mes choix, la maison que nous habitons, la façon d'élever nos enfants, nos habitudes alimentaires, ma façon de gérer ma « carrière » (Un mot qui m'a toujours paru une insulte) étaient trop éloignés de ses propres choix et constituaient une énigme pour elle. Ses questions démontraient un jugement implicite. Dans les rares moments où elle montrait que nous avions fait les bons choix, bien qu'ils fussent en contradiction avec sa manière de vivre, j'étais foudroyé. Ce fut le cas une fois, lorsqu'elle s'exclama, presque à sa propre surprise : « Finalement, les enfants ont l'air heureux ». Elle constatait que notre façon de vivre avec eux leur apportait beaucoup de choses, contrairement à ce qu'elle pensait initialement, et que cela leur procurait beaucoup de joie. Cette exclamation me remplit d'aise, comme si je cherchais encore son assentiment, moi qui mettais un point d'honneur à m'en détacher. Ma mère manquait rarement une remarque assassine, une question qui me forçait à réagir, surtout lorsque j'étais chez eux. Elle devait me prouver sa désapprobation, sa perpétuelle envie de contrôle refaisait surface quand on ne l'attendait pas, mais sans que jamais elle dresse le tableau de ce qu'elle voulait, c'était à l'interlocuteur de deviner. Elle employait de courtes phrases, des syntagmes minimums qui cachaient l'ensemble. Le tableau de ses griefs était incomplet, il manquait le dessein final. Que pensait-elle de l'évolution de son fils qui, bien qu'il ait divergé de son désir, ne s'était pas tant écarté ? Pouvait-elle passer outre ce qui nous séparait et privilégier ce qui nous unissait ? Ses

habitudes sociales lui empêchèrent de rompre, elle détestait les éclats, et même si elle n'aimait pas mes choix, elle les subissait en silence. Elle supportait cette relation pleine de non-dits, j'étais son fils, un effort normal. Néanmoins, son incapacité à dépasser l'inacceptable affectait sa manière d'être avec moi. Et si l'on ajoute ma propre brusquerie, nous étions devenus au fil du temps comme deux animaux silencieux dont le mode de communication avait fini par être basé sur de simples phéromones. J'ignore quels sentiments réels j'ai fini par avoir vis-à-vis d'elle, un mélange d'amour, d'agacement, de désespoir, de détestation, d'indifférence. Ces dernières années elle s'était adoucie. La maladie avait affaibli ses capacités offensives. Cependant je gardais en moi ce qui-vive dont je ne me départissais pas avec elle. Et elle, comment aurait-elle pu décrire ses sentiments ? Qu'aurait-elle pu dire de son fils et de la façon dont il abordait l'énigme de l'existence ? Aurait-elle eu des mots d'amour pour décrire son fils ? J'étais une énigme pour cette femme toute entière énigmatique pour moi.

Immigré de classe

Je ne suis pas immigré de classe, un transclasse comme on dit aujourd'hui. Je ne me considère pas un transfuge social. Cela serait trop simple, l'image du p'tit gars qui s'éloigne de sa classe sociale et de sa région d'origine porteuse de toutes les tares et qui décide d'intégrer les sphères socialement reconnues. Trop simpliste.

Selon les données de l'observatoire des inégalités, 89% des Français gagnent moins que moi, ce qui me situe dans une zone confortable sans que cela m'enlève le souci de compter. Je suis propriétaire de ma maison, comme environ un Français sur deux. Nous avons une voiture. Et nous partons quelques fois en vacances sans que cela soit des voyages extravagants (Nous n'en avons pas les moyens) et nous préférons un quotidien de valeur plutôt que de nous sacrifier pour des vacances. Cela ne fait pas de nous des privilégiés, juste des membres de la classe moyenne supérieure qui sans être pauvre, continue à trimer pour un bien-être minimum.

Matériellement parlant, mes parents sont de la même « classe », même si je n'aime pas ce terme. Mon père était militaire. Sa retraite est confortable comparé à beaucoup d'autres, sans atteindre des sommets. Il possède des biens qu'il compte nous donner à sa mort, à ma sœur et moi. Il vit de peu, il compte et estime qu'il est de son devoir d'aider sa progéniture dans leurs projets. Il nous a donc aidé pour divers achats. Le lien n'est pas rompu. Et d'un point de vue argent, nous sommes peu ou prou dans le même ensemble.

La différence se situe ailleurs. La rupture avec mes parents est culturelle ou générationnelle, je ne sais pas. Jeune adulte, je me suis mis avec ostentation à mépriser tout ce que mes parents aimaient, la télévision de la fin des années 70 et du début des années 80, la routine quotidienne d'une vie simple, les sorties classiques au bord de mer, les repas roboratifs et bourrés de viande, l'ennui d'une vie provinciale trop régulière. Je leur reprochais avec violence une vie monotone qui ne me paraît pas, aujourd'hui, dépourvue de sens. J'avais envie de grands espaces. C'était l'époque où j'écrivais des poèmes, où je me croyais esthète, dédaignant ce que je connaissais et portant aux nues ce que je découvrais, le cinéma d'auteur, la littérature, la musique classique, toutes choses avec lesquelles mes parents n'étaient pas familiers et que je découvrais méthodiquement. Lorsque je venais à

découvrir un auteur, je lisais avec obstination une bonne partie de son œuvre. Lorsque se présentait à moi un nouveau compositeur, j'avais à cœur de découvrir toute son œuvre. La connaissance encyclopédique dans tous les domaines artistiques me paraissait la clef de l'accession à un autre monde, plus éduqué, plus savant, un monde de maîtres, en somme. Je voulais acquérir cette distinction qui fait l'essence des classes dominantes. J'étais un tâcheron bien appliqué de ma littérature.

J'avais dans la « haute » culture à la manière d'un mineur qui s'attaque à tous les filons d'une mine avec une constance impeccable. Je ne reniais pas totalement mes origines. J'aimais la culture populaire également, celle des bars, des soirées arrosées, des danses sur des musiques canailles, des heures perdues à se lamenter sur son état à cause d'une gueule de bois délibérément recherchée. Mais je cultivais à côté un jardin uniquement destiné à moi seul, un jardin précieux, non-vulgaire, plein de beauté, à mille lieux de la vulgarité qui m'entourait et dans laquelle je baignais aussi avec délice. Montaigne, Mallarmé, Baudelaire, Dostoïevski, Shakespeare ou Dante étaient des Dieux qui m'éblouissaient et je passais des heures à les relire, jusqu'à pouvoir presque parler comme eux. Je m'entraînais parfois devant l'évier de ma très modeste chambre d'étudiant. Et même si d'apparence mes parents et moi étions du même monde et même si j'étais prédestiné à rester dans l'étroitesse du même moule, je me considérais comme différent, j'établissais une distance avec ce que j'avais connu et que je désirais quitter. La différence se mesurait au mental. Je n'avais pas changé de classe, juste de configuration mentale pour me permettre de découvrir des œuvres dont je jugeais non seulement la primauté artistique flagrante mais également la capacité à tracter hors de mon univers mental un balourd comme moi (Je n'ai pas souvent eu une belle estime de moi). La question sociale ne se posait pas.

Peu à peu le silence se fit entre nous. Mes préoccupations étaient trop éloignées des leurs. Ma sœur parvenait à maintenir un lien, elle avait une relation particulière avec notre mère jusqu'à téléphoner quasi quotidiennement. Moi je n'en avais ni la capacité ni la volonté. Je percevais qu'il me fallait rester à l'écart d'eux pour me construire. J'avais été un enfant vif, plein d'entrain, manifestant de grandes joies à tout bout de champ. J'étais désormais un adolescent et un jeune adulte renfermé à leur contact : je gardais mon enthousiasme avec le reste du monde, mais avec eux j'affichais une humeur maussade, à la fois pour manifester ostensiblement ma différence et pour montrer que je n'étais plus à l'aise dans ce milieu lisse et austère. Au fil du temps cela devint une seconde nature quand j'étais avec eux. Je n'étais plus qu'un fils mutique. J'avais besoin de bruit et de lumière, ils ne pouvaient m'offrir qu'obscurité et silence. Et si je revenais chez eux, (Très vite je ne me considérais plus là-bas comme chez moi), ce n'était que pour attendre le dimanche et revenir à une vie plaisante et riche.

Ma vie n'est donc pas celle d'une ascension. Plutôt d'une torsion, d'un pas de côté, d'une volonté en tension qui cherche à se connaître et à adapter ses pratiques. Au sortir de la guerre 90% des Français se déclaraient catholiques, ils sont désormais moins de la moitié ; je suis athée, comme plus d'un tiers de mes compatriotes. Voici trente ans, le végétarisme était l'objet d'un mépris universel. Aujourd'hui plus de 3% des Français se réclament d'un régime excluant la viande. Je suis de ceux-là, tendant au veganisme. Environ 8% des mêmes Français se déclarent homo ou bisexuel ou transgenre, un nombre en augmentation, je m'identifie également à eux. Politiquement je me rangerais du côté des évolutionnistes plutôt que des tenants d'un ordre immuable (Je n'aime pas le terme progressiste). Si l'on compare mon parcours à l'évolution globale je suis un gars parfois à

l'avant-garde avant de devenir un gars standard, un gars qui suit ses goûts ou ses dégoûts et qui se rend compte plus tard que d'autres ont fait comme lui. Mes choix minoritaires sont devenus tendance, sans être hélas devenus majoritaires. Ils sont devenus une marque de distinction au sens bourgeois. Mes parents lisaient peu, je devore beaucoup de livres, sur les sujets les divers, là est peut-être la véritable césure. Toutes les révolutions que j'ai opérées en moi étaient le reflet des évolutions d'une société qui se personnalise, qui ne se soumet plus aux diktats d'une opinion commune, qui s'émancipe et dont l'analyse est plus complexe, moins évidente, moins uniforme, moins lisse, plus rétive aux généralisations. Je me croyais unique, incompris, seul à décider de mon sort, nous étions des millions à faire de même, suivant l'une des multiples modes qui traversent nos sociétés de manière souterraine. Je n'ai donc pas changé de statut social, je reste bloqué dans la même classe, mais avec une personnalisation des parcours qui est la marque du corps social depuis quelques décennies.

Mes parents étaient aussi dans cette évolution comme tous ceux qui vivent ici et maintenant, même sur les bords des routes, mais ils m'apparaissaient bloqués dans un temps du passé, incapables ou refusant d'évoluer, captant de l'air du temps de simples relents et préservant leur cocon de ces révolutions. Moi j'ai voulu connaître le monde, j'ai voyagé, j'ai croisé des gens divers, j'ai voulu découvrir par moi-même certains penseurs, mettre mes pas dans ceux de ces esprits que j'estimais supérieurs, il me semblait que c'était là la condition d'une vie pleine et entière mais eux n'avaient pas fait cet effort : ils ne quittaient pas leur vie étriquée, ils ne s'immergeaient pas dans l'infini des possibilités de l'existence pour mieux me comprendre et pour mieux vivre eux-mêmes. Je n'avais pas quitté la position de l'enfant qui veut imprimer sa marque sur ses parents comme preuve de sa surpuissance mais aussi de sa faiblesse à penser l'autre. Je leur reprochais durement de ne pas être comme je le voulais, quand bien même ma propre vie n'est pas radicalement différente de la leur. J'étais incapable de me décentrer et inapte à penser cette incapacité.

Le silence s'est établi après ces années de divergence ouverte. Les attentes ont différé. Les non-dits se sont installés. L'absence de réponse exaspère autant qu'elle désespère. Mes visites n'étaient plus que des dialogues creux sur des sujets non-clivants. Ma mère et moi, nous échangeions des mots mais ceux-ci étaient évidés de leur sens, comme des pantins qui prononcent des phrases sans importance. Nous parlions de la maladie, des choses du quotidien sans conséquence, du temps, des visites à prévoir, du jardinage, sans jamais évoquer ce que nous pensions réellement, ce que nous étions vraiment, ce que chacun de nous voulait de l'autre, ce qui le faisait souffrir, et surtout pourquoi nous étions arrivés à ce face-à-face muet malaisant. Pudeur, orgueil, habitude, atavisme, peur, tous ces mots pouvaient expliquer ce désastre. Notre relation s'est étioyée au fil des ans. Nous n'étions plus capables de lui donner une nouvelle impulsion. Même sa maladie n'a pas permis de relancer un processus de dialogue au point mort. Je ne sentais cependant pas écarté de cette atmosphère confinée. C'était la mienne, celle de mon enfance, de mon adolescence dans laquelle je me reconnaissais. Ces silences, ces doutes, ces regards fuyants, ces questions qui n'en sont pas ou ces affirmations qui en sont vraiment, je les connaissais et je les reconnaissais des années après. Leur attitude s'était fixée en moi. Si elle était muette, je l'étais aussi, par effet miroir. Si elle se refusait à toute explication, moi aussi. J'étais profondément un des leurs, un animal issu de leur chair, aussi borné, aussi inquiet qu'eux. On ne se refait jamais entièrement. Je n'avais ni changé de classe ni de tempérament. J'étais un des leurs de manière indéfectible. Et j'avais retranscrit dans mon attitude ce qu'elle m'avait transmis et dont j'essayais de me défaire en dehors. Elle vivait en moi, quel que soit l'endroit où je me trouvais. Elle avait triomphé, j'étais sa prolongation, son ombre sur un monde

qu'elle ne désirait pas connaître. En moi elle avait imprimé sa marque à travers ces mots obtus que je gardais pour moi dans les dernières années et qui me rongeaient tellement.

Pourquoi ?

Je ne sais pas pourquoi j'écris ces mots. Ils s'échappent de moi sans que je puisse les retenir. C'est devenu un déferlement. Je dois ajouter une note, une phrase qui infléchit, qui précise ou qui ajoute un détail. J'y pense en non-stop. Mes enfants me demandent ce que j'écris, je leur réponds évasivement. Ils n'osent pas poser d'autre question, ils sentent ma réticence à en parler, comme s'ils abordaient là un domaine sacré qu'ils ne sont pas autorisés à pénétrer. Je ne connais pas le sens de cette démarche. Ce besoin irrésistible s'inscrit dans une envie sans que j'en connaisse la raison. C'est étrange de faire une chose et de ne pas savoir pourquoi. Je le fais, voilà tout.

Au départ c'était un besoin de coucher sur le papier les moments qui ont suivi immédiatement sa mort. De garder le souvenir le plus chirurgical possible de ces instants pénibles. J'en avais besoin pour les surmonter. Et puis des pensées parasites se sont agrégées, des pensées sur le sens, sur la façon de revivre, sur les autres, sur moi, sur mon travail, sur la façon et la raison d'être. Je les ai ajoutés. Je le devais. J'ai des histoires à raconter. Il faudra que je les ajoute aussi. J'obéis à un désir impérieux. Ecrire m'aide à mettre au clair des sentiments obscurs, des idées noires délétères, comme une forme dont j'ignore l'utilité, les ressorts et la finalité et que je dois travailler à rendre visible pour moi-même. Je dois en finir avec mes démons. Ce travail consiste à mettre en lumière une tentative d'explication des interactions des mois qui me composent avec l'ensemble des mois externes, et comment je peux survivre à ce marasme qui me dévaste.

C'est un besoin irrépressible. Je dois écrire comme si je n'avais rien écrit durant mes cinquante premières années et que désormais, je n'avais plus le temps, je devais tout dire, le plus futile comme le plus intime, le facile comme le plus difficile. Tout doit être dit, sans rien cacher et en tâchant d'être plus explicatif, ma compréhension des choses en dépend de manière vitale. Et si je pleure quasi à chaque fois que je dois mettre devant un ordinateur, je sais aussi que je dois le faire sous peine de ne pas parvenir à surmonter le poids qui me tétanise. J'écris aussi à mon travail. Je me cache, j'oriente mon écran de façon à ce que personne ne voit ce qui s'y passe, non pas pour que mes supérieurs ne devinent pas mon activité réelle, mais parce que mes collègues ne doivent pas savoir mon bouillonnement intérieur à chaque fois que je m'y attèle. Je suis un artiste du présentisme. Je suis avec moi dans moi et je dois y rester.

Je me donne comme but de me corriger. Ces mots sont une tentative d'explication et également une construction maladroite d'un guide bonne conduite, l'élaboration d'un manuel d'éthique personnelle. C'est sans doute grotesque, je veux y croire, je n'ai que ça. Parfois mon esprit tente d'échapper aux explications, aux questionnements, au retournement, c'est un animal libre, il n'aime pas les interrogations, il déteste ceux qui le titillent comme un animal sauvage qui déteste toute idée de domestication, il n'aime pas le trouble, il lui faut de la limpidité. J'ai tendance à vouloir aller très vite, à déduire de mes raisonnements une démarche à suivre, un ordre précis à adopter en tous lieux et en tous temps. Hélas. Je crois bien que si l'on peut arriver à des conclusions partielles, jamais je n'arriverai à déterminer l'ensemble des cas possibles à résoudre. Je dois donc à la fois consolider ce

que je pense être bon (Et qui peut être une base de fonctionnement) et travailler toujours à ce qui m'interroge, veiller à l'irruption de la nouveauté et accueillir celle-ci jusqu'à ma propre fin. Je dois être vigilant envers cet élément de moi prompt à des conclusions définitives, rassurantes, tremplin de vie trop aveugle.

La difficulté est de supporter les questionnements. Il me faudra accepter cet état instable jusqu'à ma mort. La jouissance chaque jour, chaque instant, est conditionné à cet horizon ultime qui ne me quitte plus. Je peux être heureux de ma vie bien que rempli de questions sans réponses. L'état de plénitude totale est un mythe puisque l'inquiétude peut resurgir à tout instant. Il s'agit de prendre la pleine mesure de ces inquiétudes et de les intégrer à un processus d'adaptation à une nouvelle vie, celle d'après.

Sa mort a ouvert un fleuve de larmes. Il m'a montré ce que j'étais, nu, solitaire, désarmé face à la mort, face au vide, face aux choix que l'on fait et ceux que l'on ne fait pas, face à l'immensité des possibles qui donne le vertige. Je me questionne sur ce que j'aurais dû faire avec elle et à travers cette relation, avec les autres, tous les autres, ceux que je connais et tous ceux que je ne connais pas qui sont peut-être des frères en souffrance. Je me demande pourquoi cette mort, là, maintenant, et pourquoi elle me tord dans tous les sens, pourquoi je dois supporter cela alors que la vie est aussi autre chose, pourquoi on m'a infligé cela, comme une peine que je devais subir depuis toujours, une épreuve à laquelle je devais être soumis tôt ou tard pour en sortir plus fort, j'espère. Pourquoi ? J'aurais envie hurler cette question. Aucun écho ne viendra reprendre ma question. Aucun bon samaritain ne me viendra en aide. Je me dois faire avec le fatras de mon histoire et ce qu'elle m'a laissé comme blessures pour affronter un futur qui m'effraie.

Essentialisation

L'essentialisation est le résultat de la tendance naturelle du cerveau à chercher un état de moindre consommation d'énergie et qui lui évite d'approfondir un sujet, d'en comprendre les contours et les raisons, mineures, majeures, profondes ou pas, qui expliquent pourquoi on en est vraiment là.

L'essentialisation consiste à éliminer les scories qui engorgent la droite ligne de la pensée, à minorer les biais qui transforment une expérimentation en un cauchemar, à oublier que la totalité est une machine complexe, irréductible à un noyau seul, composé de milliers de systèmes emboîtés les uns dans les autres et qui tous participent au fonctionnement de la globalité.

L'essence première, la mère de toutes les autres, l'archétype suprême, est l'idée du Dieu unique, surpuissant, omniscient, omniprésent... Pour ses zéloteurs, Dieu est le couple de parenthèses qui enserre toute la vie, celui qui nous autorise à vivre selon ses lois et celui qui reprend ses droits quand bon lui semble. Fascinant et tellement pratique. Dieu est celui qui a été placé au-dessus de tout, qui est incréé et qui crée le reste, selon sa bonne humeur, et qui place l'univers entier - l'humanité en particulier - sous sa coupe. La théologie est donc cet art étrange qui consiste à faire passer les idées les plus abracadabrantes pour des phénomènes parfaitement normaux en lien avec cette idée suprême, en clair, l'art de nous faire avaler des couleuvres de la façon la plus normale qui soit. Puisqu'il fallait bien justifier l'idée saugrenue d'un Dieu créateur, la théologie amène un pseudo-bagage philosophique à la rescousse. Avec la théologie l'hallucination devient un

phénomène acceptable, le brouillard de la raison devient une lumière éclatante. Pas d'inquiétude : on finit toujours par vous expliquer l'improbable, le mystérieux, l'opaque. Les déportés n'ont qu'à bien se tenir : la mort des innocents est aussi justifiée par les tenants des déismes, passifs contemplateurs des destructions divines elles même passives. Et même si, de nos jours les Eglises sont bien en mal de trouver des miracles à attribuer aux nouveaux saints puisque cette satanée science les désacralise, tout peut se légitimer, les contorsions à la raison sont légions, l'essence divine est plastique et peut se plier à de multiples moulages. Si l'on parle de dessin intelligent à place du Darwinisme et que ce dessein est de plus en plus contesté, on parle désormais de complexité spécifique. Cela donne une apparence de scientificité à des théories farfelues, un sophisme impeccable. L'eau ne se change pas en vin, mais on a tellement envie d'y croire. Dieu s'adapte à tous les modes de pensées : c'est l'infection des cerveaux qui compte, peu importe le contenu des idées et leur véracité. Il est un et multiple, très grand et tout petit, capable d'être partout, mais absent quand on a besoin de lui. Et si c'était aussi le père Noël ? Nous ne connaissons de Dieu que ce que l'on nous en dit et ceux qui disent le connaître sont ceux en qui nous avons placé une certaine autorité. L'ordre social doit calquer l'ordre des idées.

Voici quelques années P. Veyne tentait de répondre à cette question importante : Les Grecs croyaient-ils à leur mythe ? Je ne me souviens plus de sa réponse, très structurée et très savante. Lorsque j'étais en Inde, je me posais la même question : les Indiens croient-ils vraiment que le gros éléphant bleu peut leur apporter réellement la prospérité ? Pensent-ils que la dame en rouge avec plein de bras peut les aider dans leurs déboires ? Dans le cas des Grecs, la distance historique amène un brouillard supplémentaire, mais dans le cas des Hindous, quelle est leur relation avec ces figures mythiques ? La réponse exigerait sans doute des milliers de précautions et de nuances. Ce qui relève de la croyance glisse naturellement vers une essentialisation des concepts, alors que l'analyse froide à tendance à enraciner ces mêmes concepts dans la glu de la réalité, et donc à nuancer. La croyance pousse à embellir, orner ou nettoyer le mythe jusqu'à le rendre plus pur, plus propre, plus vital. L'analyse est longue, erratique, chaotique. Et même si des scories d'histoires triviales viennent s'ajouter au mythe originel, les zélotes s'en tiendront toujours au concept pur dégagé de tout oripeau. L'essence d'une chose vue rend tout parfait, lumineux. Le cœur d'une chose au départ obscure devient, par la beauté transcendante de l'essentialisation, merveilleux. Nous sommes des enfants qui aiment les histoires simples. La vérité est avant tout sociale, au-delà des interstices de réalismes qui peuvent surgir ça-et-là. Peu importe que l'on croit que la terre est le centre de l'univers, l'essentiel est que la société y croit fermement.

Les philosophes ne sont pas en reste concernant l'utilisation de chimères. Le risque est de créer un schème qui n'explique rien et qui vit par elle-même, en dehors de toute réalité, sans l'infinie subtilité de celle-ci. Et même si les mythes sont utiles pour expliquer des replis de la réalité qui peuvent échapper à la raison, ils doivent être identifiés en tant que tels : explications irrationnelles, limitées, d'une complexité vivante plus large. Les notions d'âme (Immortelle, c'est mieux) ou d'Idée, découplées du corps, sale et impermanent, furent fertiles pour penser la rationalité. Mais elles essentialisent, elles obscurcissent plutôt qu'elles expliquent, elles tentent de lutter contre l'idée d'une biologisation de nos cerveaux, ce que les neurosciences ont réintroduit et qui effraie tant les tenants de la pureté originelle idéale. Cela participait d'une volonté d'arracher nos idées à leur matérialité, d'un rêve d'un univers pur de celle-ci. Mais nos idées ne naissent pas ex-nihilo et elles viennent d'un monde réel dans lequel nous patageons. Les mots ne sont pas séparés des choses qu'ils désignent. Ils sont le reflet d'une pensée, d'une culture, d'une histoire commune, ils ne vivent

pas dans une bulle, l'objet et sa désignation sont irrémédiablement liés. Il est illusoire de vouloir détacher les choses : celles-ci sont liées entre elles. Dans le paquet cadeau il faut garder l'emballage et être capable d'expliquer pourquoi l'on a choisi cet emballage.

Kant a parlé de noumène, Hegel de la ruse de la raison, Husserl de la réduction eidétique (Paradoxe pour celui qui voulait étudier les phénomènes) ou Sartre de l'être en-soi. Liste non-exhaustive Ces concepts ne sont pas liés entre eux. Cependant ils procèdent de la même vision : la volonté d'expliquer par un processus analytique similaire des actes ou des principes à l'œuvre dans une certaine réalité. Cependant, aussi grandioses soient-ils, ils sont imparfaits, faux, hégémoniques, œuvres de personne ayant une volonté dominante à travers leurs mots, plutôt que désireuse d'établir une interprétation collaborative, reliée à d'autres théories, d'autres cultures, d'autres approches. Ce sont des mythes, avec tout ce que cela comporte d'approximation et de volonté de puissance de la part de leurs créateurs. Et si encore une fois les mythes peuvent aider à expliquer des choses, ils doivent être circonscrits, situés socialement, historiquement, culturellement. Et qu'ils gardent leurs caractéristiques de modèle explicatifs et non pas de réalité concrète, palpable.

Alors que l'objectif affiché de toute essentialisation est d'expliquer le réel au moyen d'une formule aussi resserrée qu'une formule mathématique, le mensonge débute au moment où le discours s'éloigne de la réalité et qu'il rejoint le mythe. L'essentialisation est à la confluence de la tromperie et de la réalité, s'en inspirant suffisamment de cette dernière pour servir d'explication, comme l'effet barnum nous conduit à accepter tout texte décrivant une personnalité quelconque comme la sienne. C'est le cas de tout concept trop univoque, trop dépouillé du contexte des réalités qu'il est censé décrire, trop oublieux de sa propre genèse jusqu'à devenir un artefact parfait sur le plan de la logique mais inutile dans la pratique, un objet d'art plutôt qu'un moyen épistémologique. En clair dégager l'essence des choses est le plus sûr moyen de se détourner de l'infinie complexité du monde et d'oublier l'infinité des interactions de ces choses entre elles. L'essentialisation apporte une satisfaction intellectuelle notable, le plaisir d'avoir dégagé un axe de réflexion. Néanmoins celui-ci doit être immédiatement contextualisé, hiérarchisé, historicisé, afin de comprendre son insertion dans l'immense et vivant enchevêtrement des réalités matérielles et de leurs histoires. L'essentialisation est une sorte de religiosité sans Dieu, une recherche d'essence primale à travers la figure mystique d'un concept idéalisé, une quête dont la finalité et le processus sont biaisés dès le départ. Les idées ne sont pas des modèles hors-sol, elles s'insèrent dans une histoire qui leur est propre et collent à l'objet qu'elles décrivent autant qu'à leur auteur.

L'enfermement des choses dans un concept, la propension à creuser plus loin une interprétation de la réalité ou un idéal à atteindre jusqu'à la confondre avec un mythe, amène à des paradoxes qui n'auraient pas lieu d'être si cette interprétation n'était prisonnière de ses propres schémas de pensée. Le creusement d'une seule composante du couple liberté-égalité aboutit à des catastrophes dont des esprits plus intelligents que moi ont analysé finement les tenants : la liberté déchainée peut amener à une négation d'autres fondamentaux ; la passion de l'égalitarisme peut amener au totalitarisme. Il n'existe pas plus d'essence libre des êtres humains indépendamment de l'égalité entre eux ou d'autres particularité de notre vie sur terre : l'histoire nous a amené à créer ces concepts et parfois à les considérer comme des parties irréductibles qui nous constituent. Or ce ne sont en aucun cas de qualités que nous ont transmis nos mères et nos pères. Elles ne sont intrinsèques à l'être humain qu'à travers un faisceau de qualités, de volontés, d'histoires, de cultures. De même qu'on a pu interpréter l'histoire au regard de la seule raison, il est fallacieux de

considérer celle-ci qu'à la seule aune de considérations conceptuelles, réductrices, pauvres au regard de la richesse de nos existences, simples en comparaison de la complexité formidables de celles-ci. La liberté ou l'égalité ne sont pas des notions à mettre au placard, elles sont fondamentales, seulement cela ne doit pas être l'unique mode d'évaluation du monde. François Julien nous explique que les philosophies orientales n'ont pas cette tradition analytique dans leur Weltanschauung : comme s'ils restaient sur le seuil d'une maison, ils considèrent le tout plutôt que les parties, refusent de décortiquer chaque essence pour n'envisager que l'évolution de l'ensemble, inséré dans un système complexe et vivant, non-fixé dans des idées figées. Et si contraste il y a, cela peut n'être qu'apparent au regard d'autres systèmes.

JJ Rousseau fut le créateur d'un mythe essentialiste crucial, celui du peuple souverain, une fiction de droit nécessaire à l'établissement d'une démocratie. L'idée que l'ensemble des individus regroupés dans une zone géographique donnée participe d'une même entité qui constitue le socle indispensable à un nouveau système politique est un concept qui ne pas de soi et qui aurait paru étrange à nos ancêtres. Et pourtant, elle s'est imposée, la déclaration d'indépendance étatsunienne y fait référence et à la suite, bon nombre de constitutions, dont les nôtres. Chacun finit par acquiescer lorsque l'on parle du mythe du peuple français alors que rien n'est plus insolite que cette notion à laquelle aucune définition valable ne peut être donnée sans qu'une objection apparaisse. A regarder de près, cela procède d'une essentialisation mensongère : le peuple n'est jamais souverain, pas même lors des élections puisque son choix est restreint et porte sur des responsables et non des programmes/organisations ; et quant à la notion de peuple, elle est bien incertaine, une nation est composée de millions d'individus qui diffèrent en multiples points, et un effort surhumain est vital pour imaginer que l'essence du pouvoir proviendrait d'une autre essence mythique, le peuple, lui-même indistinct, invisible parfois, et surtout, changeant. Le peuple est introuvable, n'en déplaise à tous ceux qui s'en réclament. Il était utile de créer la fiction d'un socle stable afin de bâtir de nouvelles institutions dont la légitimité serait tirée de cette même fiction, dans une spirale auto-justificative. En restreignant le pouvoir décisionnaire de ce même peuple (Au travers de représentants, mais aussi en limitant sa capacité de vote), on était assuré d'institutions pérennes. Le peuple pouvait se rendormir.

Dans son livre « Sapiens », Y.N. Harari commet le même type d'approximation, déclarant que « depuis l'an 200 avant notre ère, la plupart des hommes ont vécu dans des empires » (p 245), oubliant une large part de population vivant à l'écart d'un gouvernement de type impérial, violent, rassemblant plusieurs peuples sous sa bannière et les unifiant par la langue ou les pratiques commerciales. Il émet cette thèse afin de nous prouver que nous allons vers une convergence des idées (Droits humains, libre-échange, langue commune) issues des derniers empires coloniaux disloqués mais qui perdurent sous cette forme. H. Arendt serait ravie. Toute tentative d'explication simpliste de l'histoire provoque immédiatement ma méfiance. Les peuples sont très divers, et à l'intérieur de ces peuples, la diversité est incommensurable. Dans l'histoire, d'immenses zones géographiques ont vécu à l'écart d'un empire unificateur. Si la forme de gouvernement fut très longtemps basée sur la force, il n'empêche que l'unité est loin d'être la norme, les micro-pouvoirs perdurent, la forme seule de gouvernement importe peu, les micro-cultures foisonnent, parfois en dehors de toute structure étatique type chefferie ou état constitué. Il ne voit l'histoire de l'humanité depuis deux mille ans qu'à travers ce qui sert sa thèse, mettant de côté ce qui la dérange. L'histoire est rarement linéaire. Le principal mérite de son livre est qu'il est une « brève histoire de l'humanité ». c'est aussi son principal défaut.

En physique, le mythe absolu, la mère de tous les combats, est la recherche de la formule magique universelle qui pourra expliquer le fonctionnement de notre univers. Beaucoup de physiciens fantasment depuis près d'un siècle à propos du lien qui pourrait se faire entre la physique de l'infiniment grand (Celle d'Einstein) et celle de l'infiniment petit (Celle des quantas). Ils se demandent s'il ne serait pas possible d'envisager une fusion de ces théories très différentes en une seule englobante, qui deviendrait l'essence de toutes les formules à partir de laquelle tout découlerait et qui nous permettrait enfin de tout relier, du moins dans le champ restreint de la physique. Ceux-là ne prennent pas conscience de l'aspect réducteur de cette vision, toujours empreinte d'un essentialisme fascinant sur le plan intellectuel, mais terriblement douteux quant à sa véracité. Il est toujours dangereux de penser que des scientifiques, des politiques, des historiens, ou des économistes peuvent seuls prétendre nous expliquer la totalité de l'univers. Les champs épistémologiques sont étroits. Les cerveaux sont façonnés. Les visions se réduisent à mesure que l'on approche d'un but que l'on s'est fixé, introduisant des biais réducteurs.

En science, le danger mortel de l'essentialisation est l'erreur, en matière sociale, c'est la chosification des autres, leur réduction à quelques traits, l'immigrant sale et impur, affublé de qualités repoussantes afin de fabriquer un autre qui puisse être rejeté, le gay doté d'une sexualité animale répugnante, propre à provoquer des réactions violentes, les féministes vociférant pour obtenir une place égale, et non complémentaire, aux hommes. Les exemples sont légions. Le groupe dominé est essentialisé sous une forme simple, reflet de sentiments de rejet. Déconstruire ces mythologies mortifères est un long travail. Montrer l'humanité des migrants implique une lente adaptation des populations autochtones à d'autres humains : un processus long et jamais définitif. Pulvériser les mythes liés à l'homosexualité n'est pas moins ardu : un gay n'est pas forcément celui que l'on pense. Quant à montrer que les femmes ne sont pas nécessairement destinées aux travaux domestiques et que si elles le veulent, elles peuvent conduire des bus, diriger des équipes de mécanos ou devenir députées, cela exige une lente déconstruction des mythes. La construction d'une politique inclusive se heurte à ces mythes réducteurs : il faut d'abord mettre à jour ces mensonges. Une évolution sociétale ne peut se décréter. Et s'il est rare qu'un homme ou une femme politique prenne une décision dans ce domaine à rebours de l'opinion majoritaire, celui-ci ou celle-ci doit avoir l'audace de penser l'autre autrement pour parvenir à l'intégrer dans la communauté humaine.

La pureté est un poison tenace. Tout le monde la recherche consciemment ou non, c'est elle qui nous met à l'abri des tornades, elle par qui notre savoir acquiert suffisamment de pertinence, distincte des autres, qu'elle en devient un concept universel capable de servir de guide au quotidien, elle qui nous apporte un confort moral énergétique peu consommatrice, elle qui pousse les extrémistes de tous poils à rejeter les autres sous prétexte d'impureté. La pureté d'une idée dégagée de l'inconfort des différentes réalités est séduisante. Elle nous apporte sur un plateau du prêt à penser et d'une portée universaliste, elle nous apporte une grille de lecture grâce à laquelle nous pouvons interpréter les bouleversements qui nous nous laissent sans explication. Peu importe les démentis qu'apportent à ces thèses certains événements, ces derniers seront négligés, niés, oubliés, pour ne faire ressortir que ce qui la nourrit. Ainsi des interprétations marxistes ou socialistes, des pensées racistes, des théories scientifiques globales non-étayées ou des tentatives de relectures identitaires de l'histoire. La liste encore non-exhaustive. La frontière est toujours entre le nous qui avons compris, ou qui savons pourquoi nous dominons, ou qui tâchons de montrer à l'humanité la vraie voie, et les autres, les récalcitrants, les revêches, les ignorants, les dominés

inconscients de leur domination ou les exclus qui méritent leur exclusion ou qui doivent être redressés. Ces groupes peuvent s'inter-croiser, bien-sûr.

De nos jours un concept peut être vide ou peu fourni, pourvu qu'il ait un nom. Une vague intuition, quelque chose qui puisse faire parler, même sans faire avancer la connaissance, un angle inédit, un léger décalage, un soubresaut de côté. Il faut être le premier, comme S. Huntington avec sa formule à propos du choc des civilisations. Sans doute un effet de nos sociétés du vide. Dans son ouvrage, Harari divise les systèmes chaotiques en deux types : les premiers, qui concernent les systèmes non affectés par les prévisions (Ex, le temps qu'il fait), et les seconds, dont les prévisions affectent le fonctionnement du système lui-même (Ex, les marchés financiers). Voilà une découverte fondamentale. Comme s'il nous était donné de découvrir aujourd'hui qu'un observateur pouvait influencer ce qu'il observe. Comme si le chat de Schrödinger ne nous avait enseigné voici plus de quatre-vingts ans combien une mesure peut perturber un système lui-même. Mais il est vrai que le fait de l'avoir nommé « système chaotique de type un », c'est nettement plus impressionnant, même si cela ne fait pas forcément avancer la connaissance. Notre époque est pleine de trompe-l'œil.

Les sciences sociales contextualisent un discours. Elles mettent un discours en perspective, le relativisent, et décryptent ce qu'il contient de figé, d'affirmatif, d'essentialisé, au regard celui qui émet le discours (Ou de son groupe) et de sa finalité historique, et l'examinent en fonction de qui le proclame, dans son intention première et jusque dans l'analyse de la réception de son discours. Rien ne peut être absolutisé. L'essence des choses s'accompagne des oripeaux d'une réalité historique et sociétale. La prudence s'impose. Nous sommes ignorants et nous produisons un discours d'ignorance.

Toute image est une essentialisation. La plage de sable fin. Le joueur de rugby musclé qui pose sur un calendrier. La femme pleurant son enfant mort. L'homme politique posant auprès de victimes. Les mannequins. La femme qui s'occupe des enfants. Les images sont trop courtes, trop formatées, trop peu explicatives, elles ne sont pas fausses, elles sont univoques. Nos rêves en sont imprégnés et nos cauchemars avec. Les discours de glorification, les discours de grandeur, le discours de haine, les discours trop chargés de l'histoire. Tout est trop réduit, galvaudé. Si l'on élargit la focale, la plage de sable fin peut être celle où débarquent des milliers de migrants. Le joueur de rugby peut être gay alors que tout est organisé pour nous donner à penser le contraire. La femme ne pleure pas son enfant. L'homme politique ne vient pas auprès de victimes pour elles mais pour le reste de la population. Les images et les mots sont faux. Un discours doit entourer le discours afin d'éviter les raccourcis, les amalgames, les messages insidieux qui pervertissent notre relation au réel. Et dans notre univers totalement noyé sous un flot de signes, la tâche est titanique.

L'explication de l'histoire selon un axe unique est tentant : nous savons ce qu'étaient les époques passées et nous savons ce qu'elles sont devenues. Si l'on peut y voir une ligne claire à posteriori, la tentation d'assimiler ce futur à l'unique voie possible est forte. Au début des années 1930, l'Allemagne était en proie à une crise politique, économique, sociale, les voyants étaient tous au rouge. Et pourtant, l'avènement du national-socialisme n'allait pas de soi : les forces adverses étaient également fortes, le pays disposait d'une élite intellectuelle qui aurait pu être un rempart, l'économie aurait pu se remettre en marche et le gouvernement aurait pu être un autre que celui-là. De nos jours, la violence des bandes n'est pas due à la seule immigration, l'Union Européenne n'est

pas responsable de tous les maux de notre époque, le chômeur ne sont pas des assistés profitant de l'aide sociale, les élites ne sont pas peuplées de profiteurs. Nous sommes condamnés à la complexité.

Dans un de ses livres D. Eribon dresse un portrait au vitriol de R. Aron : intellectuel favorisé par les dieux (Le contraire de l'auteur), méprisant, suffisant, il l'a connu personnellement, il est autorisé. Il rapporte ses propos sur le fait qu'il avait cherché la preuve de l'existence des classes sociales et qu'il n'en voyait aucune. Eribon interprète cette phrase comme une preuve de cécité totale, typique des gens issus des CSP+. Aron est incapable de reconnaître les gens du peuple car il lui en manque la connaissance intime et partant, il ne voit l'ensemble de la société que par la fenêtre du 5^{ème} arrondissement de Paris. A ses yeux, l'ensemble de la société a adopté les codes la classe sociale dominante ; il ne voit autour de lui que de beaux immeubles haussmanniens ; l'essence de la société se ramène à la société bourgeoise ; il n'y a rien en dehors. Les dominants sont les vainqueurs, ceux qui écrivent l'histoire et interprètent les sociétés à l'aune de leurs intérêts et de leur culture, pensant qu'elle est universelle et pérenne. Les éruptions violentes dans le champ du visible des couches sociales défavorisées sont le seul élément forçant les classes privilégiées à se pencher sur elles. Violence du dévoilement de cette misère, bien plus qu'une violence verbale ou physique. Mais violence qui remet en cause l'ordre, le forçant à prendre en compte cette anomalie sociale.

Le pouvoir des mots est de circonscrire, de mettre une délimitation de signification, de clôturer le sens. Cependant ils ouvrent sur une infinité de possibles : creuser un mot, c'est l'ouvrir sur un ensemble d'éventualités. Un mot est un palimpseste de lui-même. Plus on creuse un mot, plus il définit, et plus il se dilue dans un ensemble de possibilités, jusqu'à émerger comme un ensemble de multiples mots. De nombreux fils ramènent à un mot et de nombreux en partent aussi.

L'essentialisation exclut. Le sens du mot nous échappe. Il bruisse de son organisation dans un discours et de la réception de celui-ci dans une audience qui à son tour possède le pouvoir de la transformer, jusque dans le futur qui sera donné à ce texte. La réduction essentialiste intervient à ce niveau, dans l'enfermement d'une idée dans la précision linguistique et dans son élargissement à travers la contextualisation discursive. Au fond, sous prétexte de donner un sens commun à tous les locuteurs d'une langue, les langues nous éloignent les uns des autres, par l'imprécision d'une intention engluée dans le flou. Chaque discours devrait être accompagné de son interprétation (Elle-même sujette à caution), dans un effort récursif qui friserait la folie. Toute entreprise de compréhension fine est vouée à l'échec.

Nommer une chose nous force à l'enfermer dans ce mot. Il faudrait immédiatement expliquer ce mot avec d'autres mots qui expliquent ce premier concept, dans un entrelacs d'explications secondaires. Chaque mot premier devrait être relié à des milliers d'autres. Chacun des textes secondaires donnerait lieu à des d'autres textes, plus longs encore, plus subtils, et qui pourraient déborder le thème premier pour recouvrir d'autres idées connexes. De manière récursive, ces milliers d'autres mots devraient être expliqués par d'autres milliers de mots, créant une spirale infinie de textes explicatifs enroulés dans les textes premiers. Des milliers de textes seraient nécessaires pour préciser ces idées nouvelles, et ainsi de suite, jusqu'à épuiser la Totalité. Nous serions noyés dans une infinité de textes entrelacés les uns dans les autres afin de donner la vision la plus large et la plus fine de la moindre idée première. Nous n'aurions plus la possibilité de nous exprimer simplement, à l'aide d'idées toutes faites. Nécessité serait de toujours se justifier, d'expliquer le raisonnement, d'exposer en boucle une série de raisonnement jusqu'à éliminer dans

un effort surhumain toute ambiguïté, tout amalgame, toute imprécision. La perfection n'est pas ici-bas et la folie nous guette. Le langage est une mise en abyme perpétuelle de nos idées, une aporie permanente. Peut-être est-il préférable de se taire et de comprendre par le silence, le regard, le toucher. Les mots sont lestés de leur puissance, de leur histoire, de leur trop grande spécificité.

Et pour moi, que veut dire ce nom de mère ? Ce nom que j'ai parfois détesté, souvent admiré, à qui j'ai demandé de l'aide sans en recevoir ? Cela a-t-il du sens d'en parler maintenant qu'elle n'est plus là ? Pourquoi cherché-je à la faire revivre à travers ces pages alors que de toutes façons, notre dialogue est figé pour l'éternité ? Toutes les autres mères du monde qui sont encore en vie, leurs gestes, leurs paroles sont là pour signifier de manière rhétorique ce que veut dire le mot de mère. Cela ne m'aiderait nullement à définir pour moi le mot de mère, ce qu'il signifie lorsqu'il est décliné à la mienne de mère, concrètement, profondément. Je voudrais vivifier dans mon esprit ma mère. J'en suis incapable. Il faudrait une infinité de pages pour décrire cette femme qui me donna la vie afin d'être au plus près d'une vérité qui m'échappe, qu'elle ne soit plus réduite à un concept éthéré et qu'elle s'enracine dans la glaise du réel. Et qu'elle soit présente à moi. Une tâche sans fin. Je suis épuisé. Sa figure disparaît de ma mémoire. Malgré mes efforts je perçois moins nettement ses contours, sa voix m'échappe, j'ai l'impression de l'apercevoir s'éloigner de moi de sa démarche fatiguée des derniers temps. J'ai enlevé l'image de fond de mon ordinateur où elle figurait (C'était trop) et maintenant que je ne la vois plus tous les jours, elle se dérobe encore plus à mes efforts de me ressouvenir d'elle. Un brouillard s'installe entre elle et moi. Du noir également. Je sais encore la distinguer. Néanmoins l'image est floue, passée, comme un vieux chromo. Elle rejoint les millions d'autres qui disparaissent lentement de nos mémoires. Elle entre dans autre chose que nous les vivants ignorons.

Il reste moi qui tente de survivre à cette disparition mémorielle progressive. Je rentre dans une zone crépusculaire. Je dois gérer cette vie post-mortem soudaine et graduée, tenter de conserver une image précise d'elle réconfortante et savoir que tout cela va bientôt être englouti dans le brouillard du temps. Je sens que j'ai besoin de celle qui fut un repoussoir pendant longtemps. Sa présence au-delà de la mort m'est nécessaire. Je dois construire une image intérieure d'elle qui réponde à ce besoin, qui soit une déclinaison de cette image présente de ma mère disparue et qui me réconforte. Aucune tombe, aucune cérémonie ne seront d'aucune aide. Ce travail doit être réalisé par moi seul. Je veux préserver ce qui m'est essentiel, une infinité de souvenirs et d'attitudes qui me réconforte. Il me faut départiculariser cette présence-absence afin qu'elle m'aide à franchir un nouvel ailleurs, un après elle brutal.

Je suis seul. Je dois m'accommoder de cette solitude au milieu d'une famille merveilleuse et d'une société qui privilégie l'instant présent et le plaisir futile. Si je veux vivre je dois rendre cette solitude acceptable et prendre conscience de cette unicité radicale. Le gouffre que la mort de ma mère a ouvert devant moi peut être comblé par une descente profonde et logique dans les origines de l'angoisse qui me détruit. Mon insouciance a disparu. Une joie s'est éteinte. Un goût de découverte s'est émoussé. Une envie de goûter à la vie comme une friandise s'est effondrée. Je suis confronté aux fantômes de mon passé. En m'y plongeant vraiment, j'espère aussi en sortir et repartir. Je dois décrypter longuement les processus à l'œuvre chez moi afin de me comprendre et d'apaiser le monstre de tristesse en moi. Tuer le chagrin par la connaissance complète des mécanismes qui y aboutissent. Rien d'autre. Une essentialisation, en somme.

Déflagration

Je dois à la concomitance du décès de ma mère et de mon cinquantième anniversaire la chance d'être profondément ébranlé, heureuse conjonction des astres. Je vivais depuis quelques années dans un calme relatif, heureux père d'une famille recomposée, travailleur non-acharné à un poste relativement bien payé, bénéficiaire radieux de congés payés passés à faire découvrir le monde à mes enfants, et mari satisfait d'une belle femme. Tout à coup, je pleure presque chaque jour sans que j'en connaisse réellement la raison. Je perds goût à des activités qui m'apportaient une vive satisfaction auparavant, le jeu, le sexe, les vacances, le plaisir d'être dehors, au chaud, sans penser à rien, l'envie d'être avec des amis. Je n'ai plus la force de rien organiser puisque je ne connais plus l'objet de mon plaisir. Je reste prostré. Encore capable de lire, mais pour combien de temps ? Mon travail est l'occasion d'écrire ces mots, j'ignore combien de temps je pourrai tenir sans que cela se voit. Je ne me sens plus d'énergie pour quoi que ce soit. Comme un ascète attend le signe qui fera de lui un élu, j'attends le changement qui viendra balayer mes doutes et m'amener une paix relative.

Mon travail n'a jamais été l'horizon indépassable de mes ambitions. Je fus étudiant par défaut. J'ai été ingénieur par le même défaut. Élément indispensable de la vie matérielle, mais non essentiel à mon existence, comme beaucoup, le travail salarié m'a toujours fait bailler, au point que souvent les proches ignorent ce à quoi je me consacre pendant mes heures de travail (Tout juste mes enfants sont-ils ébahis que je puisse passer tout mon temps devant un ordinateur). Je me suis laissé embarquer dans une routine qui montre désormais toute sa vacuité, mécanique dénuée de sens, pure accumulation de gestes. Il est une source d'ennui et d'absence de plaisir. Je lui consacre mes neurones, il me les rend sous forme sonnante et trébuchante. Et maintenant que je me sens sombrer il est devenu un poids insoutenable que je tente de masquer auprès de mes collègues.

Ma famille est mon roc, l'îlot autour duquel les tourbillons s'agitent mais qui reste hors de l'eau. Ma famille est la continuité dans cet effondrement brutal. Je m'accroche à elle, bien qu'elle n'ait plus besoin de moi et que ma présence la dérange comme un jouet qui a été utile et que l'âge passant, on oublie quelque part, qu'on néglige et qui finit par gêner. Je n'ai plus d'humour. Mes idées sont noires. Mes habits sont noirs. Je ne parviens pas à sortir de cet état. Ma famille vit, s'esclaffe, s'agite, se projette dans un avenir radieux que je ne parviens pas à imaginer avec moi. Je suis devenu un étranger dans un milieu qui devrait être le mien. J'ai perdu le goût des petites choses qui font le sel de la vie. Je suis parti et je ne sais plus comment revenir.

Ce matin Amélie s'est réveillée avec un mal de tête. Une habitude, hélas, pour elle. Contrairement à moi elle garde une mémoire très précise de beaucoup de ses rêves. Au matin elle est capable de les revivre très précisément au point que certains petits déjeuners deviennent des remémorations de ces histoires puissantes. J'ai moins ris que d'habitude lorsqu'elle m'a annoncé que dans son rêve, elle « me perdait ». Nous étions dans un restaurant japonais. Nous n'étions pas à la même table, séparés par quelques tables. Puis je disparaissais. Subitement. Sans la moindre explication. Elle se retrouvait seule, angoissée, renversant tout et incapable de me retrouver. Elle me dit combien ce rêve l'avait perturbée. Je tâchais de rire, sentant que par une prescience extraordinaire, Amélie avait réussi à traduire en acte cette étrangeté que je ressens avec les miens. A-t-elle compris mon désarroi ? Après son récit, je la regardai l'air hagard, perdu, muet devant le spectacle de ma désespérance. Elle est partie très vite, abandonnant une conversation qui pouvait nous échapper à

tous les deux. Mon état d'épave le matin lui indiquait de manière visible ce que je ne parvenais pas à exprimer. Ses propos venaient compléter le visuel.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai élaboré une stratégie de muraille de Chine entre moi et le monde extérieur, entre moi et l'ensemble des autres qui composent la multitude des gens autour de moi. Je les envisage sous l'angle de la méfiance au lieu d'avoir de prime abord de l'empathie pour eux. Je suis sélectif dans mes amitiés et ne peux avoir, comme d'autres, des milliers d'amis répartis sur tous les continents. L'arrivée d'une nouvelle personne dans mon entourage est considérée avec circonspection. Du temps m'est nécessaire pour l'accepter, l'apprécier, que je le/la considère comme un-e ami-e. Je veux être seul au sein de la multitude. Mon isolation est le résultat d'un choix et non d'hasard. Je choisis les endroits à l'ombre, les places désolées, les pelouses désertes, les restaurants à l'écart. Si la foule s'empare d'une rue, j'emprunte une autre. Quand je suis invité à une fête, à une partie entre collègues, je déploie des trésors d'inventivité pour faire accepter mon refus de la manière la plus simple possible, car tout refus peut être offensant et je veux m'assurer d'être bien accepté. Comme si mon positionnement était la conséquence d'une peur profonde, animale de ce qui n'était pas moi, comme si j'avais intégré les codes d'une nature méfiante qui refuse les affres de la vie sociale, moi qui voudrais être ouvert, amical, radieux. Comme si ma vie était conditionnée à ne vivre qu'à l'ombre, moi qui aime la lumière.

Rétrospectivement j'ai passé une partie de ma vie à éviter ce qui m'attirait : la convivialité, le rire, le sexe, le plaisir des heures à l'ombre de l'agitation, ces instants précieux dont on ne connaît le prix qu'après les avoir vécus, le calme, non pas l'absence de signaux de stress, mais plutôt le trouble négligent des grandes questions. Il y a de quoi désespérer de mon attitude, hautaine, méprisante, pleine de préjugés, qui finit par me rabougir comme un arbre sans feuille. Elle enserre chacun de mes gestes et m'empêche de voir l'humanité comme une humanité souffrante, belle et remplie de promesses. Constat affligeant, triste, qui me conduit directement à la solitude. Pire. Je ne vois aucune raison qui me fasse envisager un quelconque changement à court terme. Mes actes sont fossilisés, stratifiés. Je suis engourdi jusqu'à ne plus être capable de soulever mes pieds pour marcher. Les années ont accentué ma solitude au milieu de tous les autres. Mes gestes sont mécaniques, automatiques, je n'ai plus le goût de la découverte, il me manque l'envie, le rire, la force d'exister. A force de vouloir tout fuir je n'ai plus de passion. Mon monde est lisse, uniforme, je ne ressens rien, je n'ai pas de tentation. Je suis à l'aube de la vieillesse, ce temps où tout paraît dérisoire et où l'on mesure tout qu'à l'aune de ce que l'on espère dans l'au-delà. Moi je n'espère rien et j'ai le sentiment que ma chute a commencé voici longtemps.

Cette attitude de méfiance instinctive s'est muée en seconde nature, comme ma mère avant moi. A défaut de reproduire l'environnement social, j'ai reproduit les gestes de défiance qui conduisent mes géniteurs à se méfier de nouvelles relations, de nouveaux endroits et à rester dans un confinement inconfortable. Cela m'a conduit à congeler mon attitude, à ne voir que ce qui m'intéresse et me désintéresser du reste qui finit par grossir. Maintenant tout me pèse, je voudrais en sortir que je n'y arrive pas, mes membres sont engourdis. Je désespère de pouvoir goûter à nouveau à ce dont je me suis privé en choisissant l'isolement plutôt que l'ouverture. Je vis sous une cloche. Je me plains quand c'est moi qui me l'ai imposé. Pourquoi devrais-je en être accablé puisque je suis le seul responsable de cette situation ? Je n'ai plus ma mère pour l'accabler de reproches. Mon père n'est plus très solide. Il a droit à être en paix... Je me retourne vers moi et je ne trouve qu'un pauvre type, incapable de se prendre en charge, stupide, trop abattu pour se prendre en

charge, conscient de certaines de ses limites et cependant, vidé de toute volonté.

Adolescent je passais un nombre conséquent de nuits à me questionner sur la normalité de ma sexualité (à l'instar de beaucoup de gays), car je suis attiré par des femmes et par des hommes. Je sentais une attirance que je cherchais à réfréner, et ce tiraillement me causait beaucoup de souffrance. Derrière ce goût envers une personne du même sexe, cette sensualité inhabituelle, se cachait la problématique de la reconnaissance publique de celle-ci. Cette pratique intime engageait mon être en tant qu'être soumis au regard des autres. Cette liaison entre l'intime et le public était à l'origine de mes tourments. Je ne pouvais pas répondre à mes envies puisque je devais assumer du même coup le fait de devoir les afficher (ce qui n'est pas demandé à la majorité). Tout cela était au-delà de mes capacités. Autant que les gênes parentaux, cette incapacité à sortir du placard est à l'origine, d'une habitude de ne pas m'engager, ne pas aller dans une direction franche, ne pas m'engager dans une passion brutale, chercher l'équilibre, aussi fragile soit-il, trouver une ligne médiane qui offre une protection, s'abriter contre la tempête alors qu'elle fait aussi rage à l'intérieur.

Je suis profondément révolté par l'exclusion provoquée par l'homosexualité. Nous avons une pauvre vie courte avec notre lot de souffrance, n'en rajoutons pas avec une haine qui provient d'une vision uniforme de l'existence. La sexualité est évidemment de l'ordre de l'intime, du privé, elle s'expose aussi en public, les couples s'affichent, les marques d'affection aussi, la reconnaissance par loi est primordiale. La sexualité devrait être une expérience de tous les jours afin de nous persuader que nous sommes capables d'affronter les différences, quelles qu'elles soient. Vœux pieux sur lequel un long travail est à planifier jusqu'au plus profond des cellules de notre cerveau.

J'ai donc développé une triple stratégie de dissimulation, de négation et d'auto dénigrement, consistant à ne pas évoquer ma sensualité, détourner les yeux d'une personne désirée et dénier à ceux dans lesquels on se reconnaît une attention qu'ils mériteraient. Je n'ai jamais participé à un quelconque gay bashing, je me suis même revendiqué gay friendly, sans ouvertement évoquer ma propre attirance. Là encore, comme sur d'autres sujets, je reste dans un entre deux, au début parce que je craignais de me voir humilié, ensuite parce qu'il me semble désormais, au vu de ce que j'ai construit avec Amélie, impossible de parler sereinement de cette attirance. C'est peut-être ne pas lui faire confiance, mais je crains qu'elle ressente une trahison violente, malgré les timides tentatives où j'ai tenté de m'en ouvrir à elle. Coucher avec une femme serait sans doute plus acceptable, imaginer que je puisse avoir des relations avec un homme est d'un autre ordre, il sous-entendrait que notre relation entière est basée sur la fausseté. Cela n'est pas vrai mais c'est ainsi qu'elle l'entendrait. Pas d'homophobie de sa part, je le sais. Peut-être est-ce une projection de mes peurs. Je m'interroge toujours sur la pertinence à soulever la tempête alors que le calme règne, même sous le règne d'une certaine fausseté. Tous les couples vivent avec un certain décalage.

J'ai dissimulé cet attrait et la pratique amenant la transformation du corps, je n'y ai plus pensé durant de nombreuses années. J'ai eu des expériences homos, j'ai eu une longue relation avec un homme. J'ai aussi connu plusieurs filles qui ont énormément compté. Ma vie sexuelle ne fut pas un roman d'un érotisme torride sans être d'une banalité triste, même si avec les années le désir s'est émoussé avec ma femme. J'ai fini par oublier que logé dans ma tête, se logeait une autre sexualité. La bisexualité est une attirance combattue des deux côtés. La déflagration est venue du décès de ma mère qui a réveillé des peurs, des angoisses et aussi des désirs. Ma tête est un tournis, l'angoisse de

la mort se mélange avec des désirs inavoués, l'ennui d'une vie de travailleur se confond avec la vitalité d'un esprit qui se refuse à vieillir et qui veut se mettre en marche, les questions existentielles me submergent. Plus rien n'est à sa place. Ce qui me semblait un ordre immuable est devenu un chaos indescriptible. Des migraines me clouent au lit. Je pourrais y rester la journée entière. Celui-ci est le seul endroit où je suis bien. Je suis un déçu de la vie. Je ne trouve que dans ma course quotidienne un semblant de calme, je cours, musique vissée sur la tête, je cours, je n'ai plus qu'une chose à faire, mettre un pied devant l'autre.

Ai-je souffert de cette situation ? Sans conteste, sans que cela soit conscientisé de ma part. J'ai vécu une partie de ma vie dans un flou sur beaucoup de plans, sentimental, sexuel, professionnel, psychanalytique, éthique, amical. Parfois, il me semble avoir vécu plusieurs années en état d'apnée, sous une pression dont l'origine et l'intensité m'étaient inconnus. Voici que tout explose, je suis vidé, désorienté, incapable de prendre une voie, tout se vaut, aucune issue ne deviendrait un paradis pour moi. Je voudrais le bonheur éternel, la longue piste des années d'un bonheur assuré comme le calme avant la mort. Au bout de la souffrance on n'envisage que le calme, alors qu'il n'y a qu'une souffrance atténuée, une souffrance qu'on a domptée sans l'éradiquer. Le difficile de la vie est d'accepter de vivre avec ce seuil minimal de douleur qui fait sentir sa présence en permanence.

J'ai éludé la question du choix toute ma vie, préférant me glisser dans le confort d'une existence douce plutôt que de me questionner sur mes besoins, sur mes envies, sur l'adéquation véritable entre ceux-là et mes actes. Une stratégie permanente de l'évitement, un choix qui n'en est pas un et qui peut s'avérer vénéneux à la longue. Le poison s'est distillé dans mon organisme et je n'ai pas d'antidote. Peut-être écrire encore et encore. Dormir. Oublier. Creuser. Se remémorer. Anticiper. Trouver une voie médiane. Qui pourrait m'aider ?

L'alourdissement de la vie

L'alourdissement de la vie est un processus insupportable, d'autant plus insupportable qu'il est irréversible. On ne peut jamais lui dire stop, on voudrait revenir à la seconde d'avant, celle où on était encore innocent, celle où on nageait dans un bonheur hors de préoccupations nauséuses, mais non, on devient prisonnier de cet état de connaissance qui détruit de manière définitive l'état de grâce primal et qui nous transforme en clowns tristes, quel que soit l'âge auquel s'abat sur nous le cataclysme de la connaissance, dans notre prime enfance, à l'adolescence ou dans notre extrême vieillesse. Je ne suis plus celui que j'étais avant cette seconde où le malheur et la connaissance de ce malheur se sont abattus sur moi. Je ne pourrai plus revenir en arrière puisque j'en sais un peu plus sur les miettes de malheurs qui m'ont radicalement métamorphosé.

Les nouvelles s'accumulent, mauvaises, innombrables, cataclysmiques. Il faut survivre à cette accumulation, accueillir l'information, lui donner tout son sens et à la toute fin, tenter d'organiser son avenir en fonction, vivre avec les siens sans qu'ils soient bousculés à cause de son propre effondrement, tâcher de garder un reste de l'insouciance d'avant l'avalanche. La vie était une tâche à laquelle je ne pensais pas au même titre que la respiration ou la circulation du sang. Désormais, chaque geste ou parole est le résultat d'un processus mental, subtil équilibre entre un désespoir

marqué et un espoir qui se faufile, une tâche consciente, volontaire, demandant une quantité d'énergie formidable.

Je pleure chaque jour sans exception et souvent, j'ignore la raison de ce flot, je pleure, c'est tout, je ne peux pas m'arrêter, quand je cours je dois lutter pour ne pas m'effondrer, le poids est là, pesant, insupportable. Parfois Amélie me surprend dans cet état, elle me demande pourquoi, je ne sais pas que lui répondre, je vois qu'elle ne me croit qu'à moitié, je suis effondré par son doute. Je ne dois pas oublier de vivre. Mais comment garder une forme de légèreté face à la succession de faits déplorables qu'une vie de plusieurs décennies nous impose fatalement ? Comment garder le sourire face aux désastres qui ne manquent pas de nous mettre à bas ? J'ai envie de hurler contre cet alourdissement de la vie, contre cette maladie qui me ronge petit à petit et qui menace de me pétrifier. Je devrais avoir suffisamment de ressources intérieures pour transformer cet infléchissement en quelque chose de positif ou du moins de conscient. Et pourtant, je ne suis pas certain de parvenir à cet état de sagesse, objet de convoitise. Je crains de rester dans un entre deux, une zone mal définie, alternance de résilience et d'abattement, et de ne pouvoir maintenir un état de combativité constant face à la bête. Le risque est que je plonge pour de longues périodes dans un état neurasthénique d'où je ne puisse sortir sans dommage.

Mon enfance est loin. Mon bonheur immaculé s'est achevé. Ma vie d'adulte commence, celle qui signifie devoir affronter la lourdeur de l'existence, ses souffrances, ses frustrations, ses déceptions, ses négations. Personne n'y est vraiment préparé. Comme avec la venue d'un enfant la souffrance te rattrape un jour sans que tu l'aies vue venir, elle s'enroule autour de toi et t'enserme pour ne plus te lâcher. Tu es pris. Tu ne peux plus lutter. Jusqu'à la fin de ma vie il me faudra vivre avec ce serpent et oublier l'innocence pleine d'illusion des paradis perdus. Je comprends les suicidés.

Il y a du fatalisme à ne voir dans l'évolution de nos parcours qu'une irrémédiable descente aux enfers. Et pourtant. Rien n'est plus vrai. Les marques du malheur s'impriment plus fortement que celle du bonheur. Le rire s'étirole au cours des années. La gravité prend le dessus. La mort, cette angoisse qu'on ne peut éteindre. Les événements funestes nous privent de la capacité à prendre pleinement goût aux choses de la vie. Et si certains ont la capacité de surnager dans ce marasme, c'est soit parce qu'ils ont pleinement conscience de ce marasme et qu'ils savent le jauger en permanence, soit parce qu'ils sont inconscients, les heureux. Passé un certain âge, la joie ne fait plus partie du champ des possibles. Je vieillis, c'est indéniable. Et dans ce processus de vieillissement la composante de la connaissance intime des choses vient percuter l'affaiblissement du corps. Tout se délabre en même temps, krak du corps, effondrement de l'esprit, délabrement général.

Elle devient naturelle pour eux, la manière triste d'aller des vieux, ils en ont connu tellement, de chagrins, qu'ils ont perdu définitivement toute légèreté, ils ne peuvent faire autrement que marcher dans les rues le dos voûté, les yeux perdus, indifférents à toute nouveauté, ils ont tellement vécu qu'ils en ont oublié ce que rire signifie, ils sont plongés dans un monde de silence et de résignation, attendant la délivrance de cette réalité navrante, espérant parfois hâter ce moment. Ils ont été rattrapés par les événements funestes, ils ont été frappés de stupeur, l'accumulation a transformé cette stupéfaction en douleur de chaque instant, ils supportent une souffrance continue, elle s'est insinué en eux jusqu'à devenir une seconde nature, une nouvelle peau dans laquelle ils se sont glissés contraints au départ puis résignés ensuite. Ils ont des émotions, beaucoup d'amour à donner, mais ils sont pétris de souffrance. Ils savent et nous, nous ignorons. Le malheur est si prégnant, le

bonheur est si fragile. La connaissance est la source de tous les tourments. La promesse de l'aube est triste.

Et si, entre notre premier souffle et notre ultime, ce n'était que déceptions continues, souffrances petites ou grandes, humiliations, vexations, peines de cœur, violences verbales ou physiques ? Et si nous devons descendre de notre paradis initial, forcés par les cris de la meute, tirés hors de notre cocon par une réalité âpre ? Si nous n'avions inventé le paradis et imaginé des œuvres d'art que pour nous extraire d'une fatalité trop extrême ? Et si nous savions qu'immanquablement nous roulons vers la même destination, lestés d'un poids qui vient à s'alourdir au fur et à mesure que les années nous infligent leurs désastres ? Et si les suicidés de la première heure avaient raison, eux qui savaient très tôt le poids de ce lest et qui n'ont pas voulu le porter plus longtemps, fatigués qu'ils étaient de tant de lourdeur ?

Fiction 2

C'était il y a longtemps. Tellement longtemps qu'on ne sait plus quand, ni dans quel lieu ça s'est produit. Des mythes de tous les pays ont repris cette histoire sous diverses formes. Nous reconstituons ici la version plus commune à l'ensemble de ces légendes afin de faire au plus court.

Les avis divergent sur les débuts réels du trouble. Cependant une majorité d'expert s'accordent pour penser que les symptômes se sont déclarés exactement sur le seuil de la porte du héros décrit ici. Celui-ci habitait une maison au bout d'une route sans nom. La ville est inconnue. Le pays oublié.

Notre héros voulait s'offrir une rasade de soleil. Conséquemment il sortit sur le pas de sa porte. Nous étions au petit matin d'une nouvelle année. Pas une tête visible dans les rues. Même les chats se reposaient des excès de la veille. Notre héros fit quelques pas en direction de la ville sans nom, dans un paysage familier. C'est là qu'il fit l'expérience qui le rendit célèbre. Car c'est exactement à cet instant qu'il sentit dans sa tête et qu'il vit autour de lui les transformations qui le rendirent célèbre. Il se disait qu'il avait encore du temps pour rejoindre la ville, qu'il pouvait musarder tout son soûl en ce jour où beaucoup se reposaient et qu'il avait le temps pour lui. Il fit quelques pas et l'enchantement eut lieu alors qu'il contournait sa maison.

Tout à coup, le paysage autour de lui s'effondra. La première image qu'il vit s'évanouir devant lui était constituée des éclairages criards des enseignes standards, le paysage banal de ces zones commerciales hideuses qui ceinturaient alors les villes. Il détestait son environnement depuis que sa maison avait été entourée par ces hangars de tôles très laids. Les lumières du jour naissant, les quelques véhicules, les rues banales, les magasins honnis, les bruits de moteurs indicibles, les parfums d'une ville polluée disparurent à ses pieds, tous s'enroulèrent dans un cataclysme silencieux, le ciel se fendit, les éclairages publics se plièrent, les enseignes se ratatinèrent, les rues se compressèrent, les carrefours furent réduit à leur plus simple expression, une voiture parut lui foncer dessus puis vint se rompre dans un fracas silencieux en mille petits points, un homme disparut sans qu'il pût comprendre où, un chien le regarda fixement comme savent faire ces animaux, et lui aussi se trouva fracassé au sein de visions kaléidoscopiques. Petit à petit chacune des composantes du paysage familier de notre héros s'enroula l'un sur l'autre pour devenir une minuscule tache sur une feuille de plus en plus petite, un bout de papier rapiécé, une feuille aussi

fine qu'une peau de chagrin. Tout s'enroula les uns sur les autres et notre héros n'eut que le temps de pousser un soupir de stupéfaction que déjà la feuille constituée par l'impression de son paysage familier roula sous lui. Il eut à peine le temps de s'en féliciter que déjà tout avait disparu et qu'il se retrouvait seul dans un univers vide, noir, complet en termes de luminosité. Il glissa sous ses pieds pour mourir au sol comme une feuille se glisse sous une autre, tout ce qui était devant lui apparut comme une gigantesque photo, et cet assemblage de choses hétéroclite finit par s'évanouir à ses pieds, s'enroulant et mourant là où il était. C'était comme si sa vue se déroba à lui et venait à s'effeuiller et mourir à ses pieds.

La seconde image apparut alors qu'il était encore dans l'obscurité qui avait succédé à la disparition complète de son panorama habituel et qu'il se demandait où aller puisque sa maison, sa ville, et tout ce qui l'entourait ordinairement s'était enroulé à ses pieds et avait disparu dans le noir le plus absolu. Il ne savait plus par quoi il était porté. Il errait. Au bout de plusieurs longues secondes, une lumière surgit, d'abord un point lumineux au loin, puis un halo de plus en plus précis qui s'élargit, jusqu'à ce qu'il puisse distinguer nettement la forme d'un demi-cercle éclairé très nettement au bout d'un long tunnel. Image classique d'une fin qui se laisse deviner, il ne parvenait à savoir ce qui l'attendait à l'autre bout de ce couloir immense, une lumière intense semblait lui dire de venir. Il se mit en marche vers ce qui était l'unique possibilité d'évasion, étant donné que rien hormis ce long couloir n'émergeait dans son champ de vision. Il était seul était présent, il marchait, il n'avait que cela. Il marchait mécaniquement vers cette source fixe. Il n'avait pas accompli plus de cent pas dans cette direction que ça recommença, le sol se déroba à nouveau sous ses pieds, le tunnel se fracassa en mille points, la lumière devint un miroir cassé, l'image se disloqua, le tunnel devint un kaléidoscope, il ne bougea plus, il se tint immobile et encore une fois, le tunnel se déchira, se roula, se compressa dans une image disloquée qui vint mourir à ses pieds. Le cataclysme se résuma bientôt à quelques centimètres carrés qui s'étalèrent sous ses chaussures et disparurent en le laissant à nouveau dans le noir le plus complet.

Il prit peur et se décida à courir pour échapper à ce cauchemar de nouvel an. Mais où aller ? Comment avancer maintenant que tout était plongé dans la nébulosité la plus totale ? Il voulut soulever sa jambe. Il sentit tout à coup un poids énorme contrecarrer ses efforts. Un matériau solide paraissait apposé contre ses muscles, l'empêchant de pouvoir se bouger. Il était prisonnier d'une réalité inconnue qui l'enveloppait jusqu'au plus près de son corps. Il tapa contre la matière, il la rua de coups, étant soudain la proie d'une immense furie, voulant se dégager de cette étreinte invisible et voulant se dégager absolument, il tapa, hurla, pleura, vitupéra, il sentit la chose enveloppante se répandre au sol en des milliers de morceaux. Comme s'il avait détruit une force qui l'enserrait. Une faible lumière succéda au noir. Elle éclaira d'un éclat sévère la scène dont notre héros était le protagoniste involontaire. Peu à peu il comprit qu'il se débattait contre d'immenses plaques de verre, séparées les unes des autres de quelques centimètres. Il avait devant lui une succession de dizaines de vitrines qui reflétaient une lumière lointaine. Captif de murs de verres, de quel côté qu'il se tournait, il ne voyait plus que ces vitrines qui l'entouraient et dont il avait réduit les premières en morceaux. Notre héros voulut briser l'une après l'autre. Il avança en se protégeant des éclats par ses bras devant sa tête. Il voulait terrasser ces centaines de vitres devant lui. Il donnait des coups dans tous les sens, ne calculant pas sa force, suant, respirant à grands coups comme si sa vie en dépendait. Il voulait abattre tous ces murs autour de lui comme ceux d'une prison dont il ne pourrait plus sortir. Une colère l'avait saisie à la hauteur de l'incompréhension qui l'avait saisi. Et dans sa colère, il chutait, il sombrait et dans sa chute, il brisait de nouvelles vitres comme un corps mort

brise les chaînes qui l'entravent, dans sa lourdeur, plusieurs vitres furent pulvérisées dans un fracas silencieux. Puis soudain, tandis qu'il bataillait en lançant ses bras dans toutes les directions à la manière d'un désespéré, très vite, le verre devint des parcelles de lumière, les éclats de verre et de lumière se transformèrent en des points minuscules, ces vitres gigantesques se ratatinèrent et devinrent des minuscules feuilles pointillées qui se glissèrent au pied de notre héros et qui disparurent aussi, ne laissant à celui-ci que les traces sur son visage de quelques égratignures. Ces immenses tours de verres étaient réduites à néant. Il avait à nouveau été la cible d'illusions. Il voulait en sortir.

Nécessité d'alerter une bonne âme charitable, il cria. Il hurla, et cependant, il eut l'impression nette que personne ne pourrait entendre ses cris puisque lui-même ne pouvait s'entendre, comme s'il vivait dans une bulle sans air alors même qu'il parvenait à respirer. Le son qu'il pensait pouvoir faire sortir de sa bouche s'écrasait dans le fond de sa gorge. Son désespoir venait buter contre un nouveau mur d'air. Partout où il regardait il ne voyait que le noir d'un monde évanoui. Aucun son ne lui parvenait. Aucune odeur non plus. La nouvelle année n'y était pour rien. La ville était chamboulée. Il ne comprenait plus. Il ne savait rien de la raison de tout ceci. Il ignorait si les autres, tous les autres, vivaient également cette expérience. Il aurait voulu savoir, mais il ignorait comment entrer en contact avec tous ces autres qui demeuraient ailleurs.

Il vit ensuite une mer profonde, traversée par des éclats de lumière comme on en trouve dans un Sud imaginaire, peuplée de poissons aux couleurs chaudes, il eut envie de se jeter dans cet océan face à lui, il voulut s'immerger dans l'immensité et faire corps avec elle, il pensait y trouver une solution définitive à ses hallucinations. Il leva la main pour la toucher. Et immédiatement elle disparut aussi, rapetissée, racornie, déglinguée, réduite à une feuille chiffonnée, rangée au rayon des souvenirs agréables que l'on peut recontempler dans son seul souvenir. Notre héros ne savait plus comment bouger, il ne savait comment se libérer de cette succession fantasmagorique, il se livrait tout entier à cette vision en même temps qu'il cherchait à s'en dégager. Il eut aussi une vision de ses amis réunis autour d'une table, c'était visiblement son anniversaire, ils se pliaient à la tradition du gâteau et paraissaient vouloir le partager avec notre héros, ils souriaient, ils lui parlaient sans qu'il puisse entendre leurs voix. Lui refusait d'en manger. Il ne pouvait pas. Pas là. Pas en ce moment. Ils insistaient. Lui s'obstinait. Il ne voulait pas. Il ne pouvait pas communiquer avec eux. Ils restaient figés dans un sourire béat, alors même qu'il ne pouvait entrer en communication avec eux, voire manifestait des marques de rébellion face à cette situation absurde. Notre héros voyait passer ses amis sans pouvoir leur parler de sa situation, comme s'ils étaient devenus partie prenante de cette folie.

Il eut encore le temps de se voir dans les entrailles de sa mère, lui bébé baignant dans le bonheur du liquide amniotique, il pouvait entendre la voix déformée de celle-ci, écouter sa façon merveilleuse de jouer du piano, surprendre ses apartés avec son père, entendre quand elle s'adressait à lui sur un ton plein d'amour, ils se tenaient à une fête, certains des invités lui étaient familiers, jeunes, bruyants, décontractés. Il aurait voulu rester là, mais cela prit fin brusquement, sur fond de tableau noir impossible à déchiffrer. Il ressortait plus lessivé chaque fois qu'une nouvelle représentation disparaissait à nouveau, sans lui laisser le temps d'en jouir, sans lui accorder la possibilité de revenir à la temporalité d'avant. Il se réjouit lorsqu'il revit sa ville débarrassée des panneaux publicitaires contre lesquels il pestait, vidée de ses voitures, remplie de gens heureux, belle dans sa simplicité, illuminée d'un soleil qui faisait ressortir sa beauté rugueuse. Il savait que tout cela était éphémère. Il

voulait juger par lui-même de la transformation, comme une ouverture sur un possible désirable. Il savoura cette transformation comme on regarde un film publicitaire. Il lui fut également donné d'entrevoir les corps déchiquetés des zones de guerre, les parents éplorés, les fanatiques, les combattants perdus, les villages broyés, les victimes brisées, comme s'il s'était transporté dans ces endroits proches de l'enfer. Il vit également les famines, les catastrophes climatiques, les foules furieuses, les oppressions, les déplacements forcés, les éliminations, les meurtres programmés, les excuses des uns et les compromis des autres, les lâchetés des uns, les espoirs des autres. Rien ne lui fut épargné.

Ce ne fut qu'à sa mort que cette succession infernale prit fin. Il était partout et nulle part. Il était lui-même et tous les autres à la fois. Il pouvait dire « J'y étais » alors qu'il n'y restait qu'un court instant. Il était dans tous les temps et tous les lieux sans qu'il pût y demeurer. Le temps se succédait pour lui dans un rythme trop rapide pour qu'il puisse garder pied. Il demeura dans une prison visuelle jusqu'à son souffle dernier. Sa vie était devenue une succession d'images, une transposée devant ses yeux d'univers multiples, une rencontre permanente avec de nouveaux horizons, une plongée sensible dans des sensations qui lui permirent d'explorer des angles nouveaux. Ce théâtre perpétuel le plongeait dans une alternance de ravissement et de dépression, dans un rythme trop intense. Des abîmes de mondes allaient au-devant de lui si bien qu'il finit par ne plus vouloir savoir où il se trouvait, il était au centre du tableau peint pour lui seul. Il confondit bien vite la réalité avec ce qui lui était présenté. Il ne put garder un rapport distant à ce qui lui était projeté. Trop fort. Trop intense. Ce fut presque à chaque fois un moment de croyance unique. Il vivait dans ce qu'il voyait, il le vivait intensément loin de la monotonie de sa vie d'avant, il ne s'embarrassait plus de nuance, il plongeait dans ce bain de réalité nouvelle qui lui était offert avec délice et volonté, sa pensée s'y maintenait entièrement malgré la fin brutale qui le secouait comme on tire un naufragé hors de l'eau. Il vivait mille vies en une. Et s'il ne l'avait pas décidé il s'en réjouissait presque.

On rapporta des cas semblables. Notre héros sans nom devint sans le savoir un précurseur anonyme célèbre. Des hommes et des femmes se mirent à avoir des visions qu'ils qualifièrent de véridiques dans moult pays. Les représentations mentales de la réalité furent bouleversées à bien des égards par les positions de ceux qui défendaient ceux qu'on appelait « Les nouveaux prophètes ». Si l'OMS eut des vellétés de classer ce comportement parmi les formes atténuées d'oubli de soi, elle fut contrainte de reculer sous la pression de disciples qui considéraient que le rapport à la réalité de ces visionnaires était tout aussi défendable que celui des autres et qu'il en allait du respect de la liberté d'opinion. Après tout, sait-on vraiment si le rouge que je perçois est exactement perçu de la même façon par les autres, par tous les autres ? Si certains voient un silo de blé là où je vois, moi, une avenue bordée d'usines, pourquoi ne pas accepter les deux propositions qui sont valables dans leurs champs respectifs ? Aucune opinion ne doit être supérieure aux autres. Cette notion de hiérarchie est stupide et doit être abolie.

Les cercles infinis des supériorités

Entendu sur France Culture récemment : une femme se prétendant philosophe évacua une question d'un journaliste à propos d'un texte dont l'auteur pouvait être un rival potentiel : « Ce n'est pas un philosophe, juste un essayiste ». Bien que ma citation ne soit sans doute pas exacte, le sens est

certain : elle sous-entendait qu'un essayiste ne pouvait avoir la profondeur de pensée, l'originalité ou la capacité d'analyse d'un vrai philosophe. Cela était dit rapidement, au détour d'un simple aparté, mais cela avait toute la profondeur d'un véritable mépris, peut-être nourrie d'une certaine jalousie. Enfin.

Notre dernier voyage en Italie m'a également apporté son lot de surprises. Nous étions logés sur les hauteurs de Bologne. De là nous pouvions contempler la plaine d'Emilie-Romagne et toute la beauté de cet endroit magique. Au soir tombé nous échangeons avec le propriétaire des lieux quelques banalités à propos de l'Italie et au détour d'une phrase, il se mit à exploser à propos des Italiens du Sud, des vauriens, des profiteurs, des gens qui ne veulent pas travailler et dont l'Italie du Nord serait avisée de se séparer.

Je ne suis pas amateur de soirées en boîte de nuit, trop de musique forte, difficulté à se parler, trop d'alcool ou de drogue. J'ai toutefois accepté d'y aller une fois en Angleterre voici quelques années. Comme attendu, trop de musique, trop d'alcool, je m'ennuyais ferme, n'ayant pas de goût pour danser ce soir-là. J'étais avec des amis et des amis de ces premiers amis, dont certains étaient Allemands. Au détour du peu de conversation que nous avions, prise par les vapeurs d'alcool, une de mes connaissances, Anglaise, se mit à critiquer les Allemands en des termes peu amènes et remplis de clichés. D'autres lui emboîtèrent le pas, mêlant des éléments personnels forcément représentatifs à d'autres totalement fictifs, chacun semblant surenchérir sur les autres et la désinhibition apportée par l'alcool fit le reste. J'étais effrayé. On peut imaginer sans peine ce que les Anglais racontent sur les Ecossais ou sur les Français, et ce que les Belges racontent sur ces derniers ou sur les Hollandais, et aussi ce que les Espagnols racontent sur les Portugais ou sur les Italiens. Les cercles sont sans fin, nourris de fantasmes, d'essentialisation, de raccourcis crasseux, de haines recuites.

J'ai longtemps égrené les poncifs sur les autres comme d'autres tricotent des pulls : l'humour autour de ces thèmes était une occasion de rire et de se ressouder autour des autres ou de leurs jugements, avec plus ou moins de sincérité quant à mon adhésion à ces clichés prémâchés. Les Arabes ne pouvaient mériter entièrement notre confiance, les gens du Sud étaient sales et fainéants, les Anglais, peu fiables, les Bretons, des ratiocineurs quant au Mont St Michel, les gens du Nord, trop rigides, les gens du centre, trop forts dans leur accent, les gens de l'Ouest, trop enfermés, les gens de la rue d'en bas, peu digne de confiance. Mes objets de haine supposée étaient infinis, multiformes, contradictoires. Les sujets ne manquaient pas, les causes étaient entendues : le climat, la culture, l'histoire, la génétique, tout y passait et si je ne pouvais définir précisément ces termes, je les utilisais avec un aplomb viral. J'évitais juste l'antisémitisme et l'homophobie, les nationalismes m'aidaient à renforcer mes convictions, cela devait servir d'exutoire à un certain mal-être. Qu'est donc un Normand d'origine Bretonne ou Arabe ? Un condensé de tous les clichés ? Ou juste un être humain que je dois considérer avec la même humanité avec laquelle je traite mes amis et ma famille ?

Comme si les hommes étaient l'incarnation des idées que nous leur attribuons, dans l'hémisphère Nord, les habitants du Sud sont souvent l'objet de mépris. Les Musulmans sont particulièrement la cible de cet opprobre commune. Les raisons foisonnent pour nourrir cette haine, il suffit de se pencher dans le caniveau. Dans le même ordre d'idée, on dit que les arabo-musulmans ont souvent un dédain affiché pour les africains noirs de peau, comme si la couleur de peau était la preuve d'une

infériorité congénitale. Et si l'on creuse encore, ces mêmes africains sub-sahariens affichent une morgue pleine de ressentiment envers l'ex-colonisateur blanc. La haine nourrit la haine. Le cercle est achevé. L'enfer est bouclé, comme un réceptacle circulaire de déchets.

Les riches ne sont pas en reste en matière de préjugés vis-à-vis de tout ce qui n'est pas de leur caste. Comme des assiégés, ils fabriquent des kilomètres d'idées reçues envers les pauvres, les migrants ou leurs opposants politiques : profiteurs d'une classe qui investit pour eux, violeurs, violents, alcooliques, chômeurs volontaires, malades contagieux. Tout est bon pour délégitimer l'émergence de toute solution plus égalitaire. Pouvant mobiliser de nombreuses ressources, ils s'adjoignent les services d'obligés pour pulvériser toute initiative contraire à leurs intérêts de classe. De même, les pauvres accumulent les poncifs envers leurs ennemis de classe, profiteurs sur le dos de la classe laborieuse, resquilleurs fiscaux tournés exclusivement vers leurs intérêts au détriment de la société, hédonistes privilégiés. Rien ne sera assez fort pour abattre la forteresse de la richesse. Dans ce face-à-face chacun se juge supérieur à l'autre, plus légitime, plus vrai, les uns drapés dans la puissance, le respect que leur confère l'argent, voire la distinction qu'ils jugent inhérente à leur classe, les autres, dans la liberté et la dignité d'une classe qui tente de survivre.

La Suisse et la Belgique se disputent le titre de pays du meilleur chocolat au monde, la France et d'autres lorgnant également la palme. Lorsque je suis allé dans ces deux pays, la question est prise très au sérieux et beaucoup s'emploient à prouver la qualité de celui de son pays, avec force humour mais non dénué de sérieux. Un oubli me gêne dans cette compétition gastronomique hypocrite : la matière première, celle grâce à laquelle ces délicieuses plaquettes ou truffes sont fabriquées, ne provient d'aucun de ces pays, aucun d'eux ne peut se targuer de cultiver ce qu'ils se revendiquent comme typique de leur patrimoine gastronomique, et pour cause, aucun pays Européen ne cultive de fèves de cacao. Evident. Ni La Belgique, ni la Suisse, ni France ne pourraient y parvenir. L'Afrique n'est même plus méprisée, elle est purement et simplement ignorée. La Côte d'Ivoire, le Togo ou le Bénin ne sont pas mentionnés sur l'emballage de ces produits, comme si leur contribution était nulle alors que leurs paysans produisent ce qui est essentiel à l'élaboration de ces produits. Voilà un racisme par déni : on enlève une dignité supplémentaire à des peuples qui ont déjà été tellement dédaignés, ils n'ont pas droit de citer au générique, ils n'existent pas.

Alors qu'ils pourraient montrer une certaine idée de la confraternité ou de la sorosité, des intellectuels paresseux ressassent des images passéistes. Débats insincères, violence des propos, mépris destiné à délégitimer l'interlocuteur, cynisme. Les débats et les discours qui en découlent sont des outils de propagande brillants dont l'éclat est destiné à servir un processus de propagande. L'essai brillantissime de Sartre sur Genêt est une œuvre impressionnante dont un des buts semble de limiter l'emprise de la psychanalyse. Il paraît refuser toute interprétation psychanalytique et se retrouve dans la position de celui qui va développer une théorie qui n'est pas entièrement fausse mais qui comporte des points limite qui ne peuvent s'appliquer au cas qui l'intéresse sans qu'il l'avoue réellement. Il est vrai que Sartre est un spécialiste de la mauvaise foi. Pour ne pas être contraint de dire que personne ne peut détenir la totalité de la vérité et que leur théorie n'est qu'une simple supposition, certains préfèrent utiliser des discours brillants, fascinants mais dont le rapport à la réalité est plus que lâche. On s'abreuve à la fontaine de ses propres paroles. Le monde médiatique fourmille de personnes brillantes ayant accompli un parcours universitaire impressionnant, mais qui véhiculent des poncifs, ne prennent pas le temps de la nuance, ne voient

que d'un œil une réalité plus complexe et contribuent aux incompréhensions alors même qu'on attendrait d'eux un rapport plus complet et neutre.

Chacun de nous est un ignorant. Chacun de nous est un savant. Chacun de nous doit parler et aussi se taire. Rien ne sert de s'agiter alors que nous sommes impuissants ou ingénus. Il faut s'asseoir sur le bord du monde et le contempler. Les idées préconçues, le passé haineux refont surface, laissons-les là où elles sont, contentons-nous d'écouter, de lire, d'échanger, et parfois de nous taire. Une bonne dose d'humilité est nécessaire pour admettre que chacun de nous n'a pas toutes les clefs et que celles-ci se livreront à nous ou pas. Le mépris est inutile, il nous enferme, l'ouverture peut nous aider dans notre compréhension limitée. Comprendre le monde est une recomposition de soi. Les professeurs du monde n'existent pas.

Il est dit quelque part chez Bourdieu que le goût se forme par la négation, que la classe sociale de chacun détermine ses goûts, que chaque classe réagit par rapport aux autres dans un cercle infernal de concurrence. Si cela est vrai le monde est triste. Alors que chacun devrait avoir à cœur l'autonomie de sa pensée, de ses goûts, de ses pratiques, nous voilà enfermés dans un déterminisme de fer. La vérité est sans doute entre deux, dans ce déterminisme pesant, dans nos choix qui nous conditionnent également, dans la légèreté ou la lourdeur de nos convictions, de nos actes, de nos paroles. Rien n'est assuré. Tout peut changer. L'infini des possibles est devant nous.

Toute morale est nécessaire, contagieuse et impossible. J'appelle morale tout mouvement de classification des événements, des objets, des concepts, des individus en deux catégories, les bons et les mauvais au regard d'une échelle subjective. Ce processus est un mouvement perpétuel de notre cerveau. Même si l'arc-en-ciel des valeurs peut être plus nuancé, peu ou prou cela revient à un système de pensées dual. Cette grille de lecture est un ordre mental accolé au cataclysme qui s'offre à nos yeux, une réponse particulière à un univers dont on peut interpréter chaque signe comme un geste d'hostilité. Notre siècle ultra chaotique, dépourvu de sens, est une invitation permanente à la dépression pour qui est perdu. Et il force encore plus à établir cette échelle de valeur. Les phénomènes négatifs sont des répulsifs qui consolident nos convictions. Il n'est jamais plus utile que d'avoir un bon méchant à haïr pour bien connaître le contour de ses détestations. Cette échelle de valeur, morale, éthique, quel que soit le nom, qui devrait être personnelle, construite selon une méthodologie unique, malheureusement se transmet d'individu à individu, de parents à enfants, d'amis à amis, de voisins à voisins, de militants à militants. Ce qui n'était au départ qu'un corpus à ADN unique devient une vision commune à des milliers d'individus. Les médias, les apéros, les discussions entre collègues, les chansons banales... sont des prétextes insidieux pour répandre vision qui aurait dû rester personnelle et qui se retrouve lamentablement partagée avec d'autres. Tout échange verbal, tout événement convivial, tout partage d'info est une occasion de transmission de valeur et par là, de construction artificielle d'une illusion d'unité dans un monde désuni. Ce sont moins les incohérences entre les différentes constructions morales que cette fluidité des échanges et cette reconfiguration permanente des visions qui pose problème : l'être humain se construit à travers les autres et partage avec eux des idées préconçues. Robinson Crusoé est le seul être humain véritablement moral. On ne décide jamais seul de ses idées. L'impossibilité de toute morale provient précisément de cette contagion qui, parce qu'elle est portée par des individus, en limite toute portée et provoque un grégairisme, une unification de la masse au détriment d'une autonomisation de l'individu. Les porteurs de morale sont des candidats au pouvoir et à l'exclusion. Tout échange de

mots sur la valeur d'une chose est le début de la corruption de cette valeur. La morale est à la fois la condition de l'établissement d'une sociabilité humaine et sa fin.

Les morales se percutent, se contredisent, forment un assemblage qui se décante dans les esprits. La plus frappante s'impose, renforçant le groupe et isolant les singletons. Même les plus pacifiques sont portées par des individus et renforcent des pouvoirs. La béance des morales devient intransigeance. Le rejet devient unanime quand il s'agit de défendre les fondements d'une vision commune. La cohésion est renforcée par le principe même de cette négation des valeurs d'autrui. L'hypocrisie, pseudo-morale qui vient à se substituer à une vraie morale, est une surcouche qui s'ajoute quand la conviction doit l'emporter sur le raisonnement. Impossible d'échapper à ces rapports à moins de prendre un bateau pour une île déserte.

Le désespoir affiché par Orelsan dans sa chanson « Suicide social » est une expression libertaire, individualiste, vitaliste à toute tentative d'imposition de morale et aux discours qui caractérisent toute entreprise d'emprise sur les gens. Les catégories sociales sont liquidées. La haine est le cri d'un homme aspirant à vivre en dehors de tout cadre. Les discours moralisateurs sont la cible de son ressentiment. Sermons sur la richesse, sur l'homophobie, sur la religion, tout y passe jusqu'à n'être plus être réduit qu'à un nihilisme désespéré et désespérant. Le chanteur crie sa rage envers les exclus, des marginaux, les sans-papiers. Rien n'échappe à sa volonté de non asservissement. Il veut être libre. Il est seul. Un coup de revolver simule un suicide, la conclusion logique arrive, fatale, inexorable. Libre et mort. Céline avait la même furieuse idée de la liberté confinant au désespoir et à la mort.

L'effondrement de la morale d'un être humain correspond exactement à l'ébranlement de sa vie. Le renversement de ses valeurs, la survenue d'une nouvelle éthique, le basculement vers une architecture morale inédite provoquent l'écroulement d'un mode de vie et le début d'une nouvelle organisation mentale. Notre époque, faite de fureurs, de clashes de civilisations et d'émergence de pensées nouvelles contribue à l'effondrement de modes pensées anciennes et à la reconfiguration permanente des figures de pensées. Le psychanalyste et le rabbin sont devenus deux figures indépassables ou dépassées, c'est selon. La mort peut être vue comme un exutoire à cette révolution mentale radicale, à défaut d'être une véritable solution. La panique mentale nous guette avec constance puisque nous sommes écartelés entre des milliers d'injonctions contradictoires. Toute morale réconciliatrice est vouée à l'échec. La haine généralisée comme l'amour universel sont des horizons visibles et destructeurs, on finit seul dans les deux cas, notre époque est un choc de valeurs continu, il nous faut assumer un entre deux faits de contradictions, de petits arrangements avec la rectitude, de haines et d'amour imparfaits. La violence d'une morale est celle d'une violence intérieure, d'un conflit irrésolu entre diverses vertus à l'intérieur d'un seul cerveau. La mer calme n'existe pas. Le combat des valeurs est un combat intérieur. Comment vivre quand tout s'effondre ?

Toute morale est un manuel de survie, un guide dans la jungle, un viatique indispensable et impossible. Ce n'est pas un ensemble de règles, mais un recueil de coups à donner à un adversaire et de baisers à donner à des amis. Qu'elle soit nourrie du lait de l'enfance ou sortie d'une révolte existentielle, la morale est une tentative désespérée de maintenir la tête hors de l'eau alors que le navire a sombré. Nous en avons besoin comme des junkies ont besoin de leur dose quotidienne au risque de sombrer dans le désespoir face au néant, comme des naufragés s'accrochent à leur bouée, comme des malades sont suspendus à l'avis de leur médecin. La morale est aussi insupportable chez

les autres qu'elle est indispensable chez soi. La question de l'autonomie de la pensée est secondaire, c'est son existence qui est problématique face au nihilisme de l'univers physique. Conséquence de notre liberté et condition de son exercice, la morale est une glu collée à nos actes, leur cristallisation et leur circonscription.

La fureur de notre époque est le reflet d'une conflagration entre de multiples échelles de valeurs. Notre société est brisée, détruite, en recomposition constante, ses membres semblent errer à la recherche d'une nouvelle arche. Il importe moins de savoir quelle est la bonne morale que de connaître qui la porte, qui la diffuse et de quelle manière celle-ci pourrait s'intégrer avec les autres. Une supra morale par-dessus toutes les autres est impossible. Faisons comme si nous étions à l'aube d'un jour nouveau et que si l'un énonce une règle, ce ne soit plus un enjeu de pouvoir, mais de réelle cohésion, à défaut de cohérence.

Ma tendance à l'autodérision aboutit à me considérer comme pire que l'immense majorité de mes concitoyens. Je suis moins beau, moins intelligent, plus impérieux, infatué de moi-même, rempli de jugements définitifs, incapable d'une pensée juste, à la recherche d'une réalité fuyante quand d'autres sont assis tranquillement au milieu, mal à l'aise dans les groupes, trop loquace ou trop silencieux, manquant d'empathie, irrésolu, fainéant, mauvais au travail, mauvais en amour, bref la caricature d'un être humain au regard d'une définition idéale. Mon échelle personnelle de valeur me conduit inmanquablement à me placer sur les derniers échelons. De manière naturelle, je me retrouve à considérer les autres comme des Dieux, des êtres surdoués, des génies, des personnes sûres de leur fait et qui ont toujours raison. Je suis le vilain petit canard du groupe, sans cesse à la recherche d'un équilibre qui ne vient pas. Ainsi l'alignement de ces mots sur l'écran de mon ordinateur relève-t-il d'une audace folle : je me suis toujours jugé inférieur à tous ceux qui m'ont donné des bonheurs de lecture de telle sorte que l'écriture, même comme moyen thérapeutique réservé à mon seul usage, est une source d'angoisse et de dévaluation ; je ne peux me permettre d'imiter ceux-là puisque je leur suis si inférieur ; c'est souiller la langue que je me mette moi aussi à écrire avec les mêmes mots que tant de gens illustres et plus intelligents ont utilisée avant moi, ils ont tout dit, et de manière tellement plus pertinente ; tout ce que j'écris est absolument nul au regard des pensées profondes, belles, innovantes qu'ils ont produites ; je ne peux que m'enfoncer dans la fange à continuer de la sorte ; je dois lutter contre ces instincts d'auto dénigrement pour continuer de confier à cet écran mes réflexions les plus intimes, même si je suis mon seul lecteur. Ma légitimité à écrire est un combat quotidien contre moi-même. Mon échelle de valeur est rouillée par l'angoisse. Je valorise l'amitié, l'amour, la bienveillance, l'humour, le partage ou le temps perdu, et je me place au bas de la performance en ce qui concerne l'atteinte de ces objectifs rationnels (Je dirige ma vie comme un chef de projet manage les compétences de son équipe...). Je m'épuise dans une succession de tâches impossibles à accomplir. Je n'ai pas une énergie suffisante pour autant de projets grandioses.

Je vois le monde à travers une grille de loser. Et il me serait difficile de la partager avec quiconque pour éviter à celui-ci l'idée de se lester d'un poids de cent kilos avant d'aller à la rivière la plus proche. L'image que j'ai de moi-même déteint sur celle que je peux avoir du monde : médiocrité sans nom, une insupportable absence de qualité personnelle qui me ferait prendre le plus banal des passants pour un génie ou parfois, considérer que le monde court à sa perte, porté par la bêtise humaine, celle-ci incommensurable. Mes enfants me voient positivement et je m'en réjouis puisque pour l'instant, ils n'ont pas été contaminés par ce négativisme. J'ai au moins réussi ça, conserver ma

psychose pour moi et les protéger de cette autodestruction fétide. Je les ai protégés de cette infection pour quelque temps encore. Mes amis seraient également surpris de me voir tenir de tels propos, je ne suis guère loquace sur ce sujet, préférant ne pas les contaminer avec un pessimisme trop radical.

Bien des fois j'ai travaillé à changer cet état de fait. J'ai échoué systématiquement. Je retombe dans cette neurasthénie morale qui me dévalue au bas de l'échelle et qui considère ce qui m'entourne avec une hostilité décuplée. Un marasme dont je ne parviens à m'extraire. Changer mes schémas mentaux, et par là, les jugements que je peux porter implique une remise en cause complète de mon être. Je suis conscient de l'urgence de cette reconfiguration mais la reconfiguration m'effraie, comme si je ne supportais pas par avance un changement qui ne pourrait qu'être positif. Je vis une période de doute intense dont l'intensité est la promesse d'une profonde transformation dont j'ignore la direction et l'intensité. Il me faut supporter cette lente transformation avec la passivité d'un spectateur et l'engagement d'un acteur.

Je ne sais plus lire la réalité, je dois reconstruire une grille de lecture, je ne sais pas de quelle glaise je dois partir. Bien des fureurs sont nées parce que ces clefs de lecture sont perdues ou non consolidées et la violence de leurs apparitions étaient proportionnelles à la qualité incomplète de mes schémas de pensées. Notre époque aussi y contribue. On pense être pacifique et puis, la violence d'un conflit à l'autre bout du monde nous incline à soutenir une action armée. On croit être absolument dénué de tout sentiment raciste et un questionnaire complet sur nos pensées implicites nous révèle combien de sous-entendus imprimés de ce sentiment sont acceptables pour nous. On se prétend bienveillant et une discussion nous montre combien vis-à-vis de certaines personnes, la malveillance nous habite. Les notions d'ethnie, de paix, de liberté, de genre, de sexualité, de nation, de justice, de gouvernementalité, de beauté... sont à contextualiser, à mettre en relation les uns avec les autres, à contrebalancer, au risque d'affaiblir l'une ou l'autre. L'absolutisation de l'une d'entre elles est une manière d'écraser les autres, c'est le défaut de toute notion essentialisée qui vient à se propager. La difficulté permanente, récurrente, définitive dans son caractère non-définitif, est d'ajuster ma morale aux événements, en sauvegardant au mieux des lignes directrices, en tâchant de conserver ma morale dans ce qui constitue mon identité, même si celle-ci est appelée à évoluer. Le brassage de population, l'émergence de nouveaux droits légitimes ou la critique de plus en plus fine et féroce des phénomènes de domination m'obligent à repenser en permanence les notions, les parcours, les histoires, les contours des définitions autrefois bien centrées. Et puisque cet ensemble d'idées vacillantes et peu nettes forment ma vision et l'obligation dans laquelle elle me met d'agir, je dois bien l'appeler ma morale et par conséquent, me définir à partir d'elle comme porteur de cette morale, acteur de ce monde en faveur d'une certaine idée du bien, partie intégrante l'univers et en tant que telle, ouvrier de ses transformations.

Ma morale est liée à mon surgissement au monde et à la façon dont je dois le comprendre pour agir par la suite, comme un bébé agite des bras pour tester les écueils autour de lui. Mais elle est tellement dépendante de mon psychisme, de mon histoire, de la façon dont j'envisage mes interactions avec le monde et la façon dont celui-ci m'est raconté que suivre une morale juste, intangible, est une quête impossible. Toute morale est nécessairement un entre-deux, un milieu peu glorieux, le reflet d'un effort inachevé, un éternel work in progress. De même que mes relations aux autres évoluent en continu, ma conscience du monde et ma conscience de ma propre conscience évoluent parallèlement. Je suis dans l'instabilité perpétuelle pour interagir avec une réalité perçue

subjectivement et me reconstruire après chaque petite destruction de mon moi et de ma morale. Ma présence au monde et mon identité sont conditionnés à cette inquiétude qui me pousse à me redéterminer, me redéfinir, me repositionner de manière continuelle envers moi et les autres. Cela exige donc de moi une grande plasticité de pensée, une curiosité, une attention qui reformule ma perception de l'extérieur.

J'ai pourtant lu et relu des dizaines d'ouvrages, tâché de comprendre les subtilités de pensées de certains penseurs parmi les plus renommés, les plus ardues, les plus distingués dans l'art de peser les choses, et je ne suis pas plus armé face au désarroi qui me saisit. Ils ne me sont vraiment d'aucune utilité, tout juste des objets à épousseter sur des étagères trop remplies. Ils ne m'aident pas à comprendre et à agir, ils sont présents uniquement pour me convaincre de leur inutilité. Et même si je reconnais la nécessité d'avoir un tiers de confiance, même si je sais que ma connaissance du monde ne peut que s'établir que parce que ce tiers de confiance peut m'apporter ce que tout seul je ne peux expérimenter durant ma courte vie, même si j'admets que notre société manque terriblement de confiance envers qui que ce soit et que ce manque est générateur d'angoisse collective, ici, maintenant, alors que je suis plongé dans le marasme le plus profond, je dois me débrouiller seul, me reconstruire, échafauder une nouvelle manière d'être et de penser, travailler par moi-même sur moi-même et savoir quelle est la bonne direction. Peut-être seront-ils le terreau fertile à partir duquel je pourrais me relever, ils me paraissent dérisoires, obtus et dépassés.

Je suis dans un naufrage d'idées. Je suis à la fois le centre, l'observateur de ce centre, et le travailleur insatiable à bâtir une maison interne à partir des milliards de réseaux synaptiques qui me relient à l'extérieur, synapses qui travaillent de manière bijective, de l'extérieur vers moi et inversement, de sorte que chaque instant modifie cette relation en fonction de l'infinité d'interactions du passé. Qu'il était beau le temps immémorial où les choses étaient fixes, où l'injustice régnait au profit d'une illusion de stabilité, où cette maladie insidieuse de l'incertitude généralisée ne s'était pas répandue dans tout mon univers ! Eviter d'être soi-même générateur d'injustice est une tâche redoutable au regard de ce qu'il me faudra accomplir au cours de cette construction monumentale. Les cercles infinis de supériorité sont à détruire, mais comment reconstruire un château personnel sur un champ mouvant ? Comment ne pas passer sa vie à chercher un trésor et ne jamais le trouver ? Comment ne pas s'épuiser dans une recherche impossible d'équilibre ?

Nous étions quelques-uns assis à la terrasse d'un café lorsqu'une jeune femme vint à passer pour saluer l'une d'entre nous. Vêtue d'un t-shirt à fleurs sur fond rouge, elle était belle, souriante, pleine d'entrain, et sa tenue vestimentaire ajoutait à sa joie de vivre naturelle. Elle resta quelques instants avec nous, notre conversation suspendue à cet aparté qui se déroulait à côté, comme il arrive en pareilles occasions. Nous ne ressentions aucune gêne. Le soleil était au rendez-vous. Nous avions le temps. Une belle journée s'annonçait. La jeune fille s'éloigna et nous laissa à notre conversation. C'est alors qu'une de mes amies, élégamment, alors qu'elle avait discuté avec cette jeune femme, s'exclama qu'il était impossible à notre époque de porter un t-shirt avec de telles fleurs, aussi grosses, aussi dénuées de beauté, et que tout cela témoignait d'un goût pour une esthétique désuète. Je voulus protester. Elle me coupa la parole pour réaffirmer la faute de goût commise par notre visiteuse, sans tolérer plus aucune contestation de sa connaissance fine de ce qu'il était possible de porter de nos jours. Nous en étions à la fin de ce moment de repos. Chacun devait vaquer. On paie sa consommation. L'amie qui venait de trancher le débat sur le beau des choses sort

son porte-monnaie. Et quelle ne fut pas ma surprise ? Celui-ci était agrémenté de grosses fleurs sur fond rouge, presque à l'identique du t-shirt de son amie.

Mon mal-être

Je trimballe mon mal-être comme d'autres accrochent des morceaux de corps morts au bout de leurs fourchettes. Moi je ne parviens pas à le digérer. Il est tapi en moi, monstre prêt à bondir et à me dévorer, toujours sur le qui-vive, épuisant.

Je me lève et ma tête est prête à exploser. Je me couche et le poids du monde est sur mes épaules. Comme si un couvercle m'opressait la poitrine, comme si j'étais enfermé dans une pièce qui se ratatinait sur moi, je me sens incapable de rien entreprendre hormis des tâches mécaniques ne demandant pas d'effort de rupture important avec la quotidienneté. Je parviens à rire parfois, mais la boule est là tapie, insidieuse. Pas besoin de trop me pousser pour pleurer, une discussion trop grave, un film dramatique, l'évocation d'un souvenir d'enfance suffisent pour qu'une larme affleure. Je m'efforce de l'effacer d'un geste rapide. Je ne veux pas que l'on me voie dans cet état. Je refuse la pitié. Amélie la remarque. Elle se désole pour moi. Et si mon médecin, qui m'a arrêté quelque temps, considère que ce passage est naturel, la non-perspective d'une fin prochaine me plonge dans un état proche du comma émotionnel.

La course est mon seul refuge, mon seul instant de mer calme dans un océan d'agitation mentale, l'effort imposé à mes muscles brisant la lourdeur neurasthénique. Quand je ne cours pas, j'envie ceux que je vois passer devant moi et qui jouissent de ce bonheur dont je ne peux pas profiter à chaque instant où je suis éveillé pour cause de limitation de mes capacités biologiques. Il m'arrive de me figer sur place et de les regarder, envieux, m'imaginant être eux, voulant être eux, libéré de mes angoisses, planant au-dessus d'une réalité morne.

Une bonne âme m'a prêté un livre sur le deuil. Tout est parfait. On y décrit de manière générique les processus psychologiques impliqués qui surviennent chez les personnes qui en sont les victimes. Je me dis que tout cela est normal, que je suis dans une norme morbide et qu'une fin prochaine est à prévoir. Mais je ne vois pas le bout de ce merdier, et je désespère de pouvoir un jour le voir. Il y a la généralité et puis moi. Moi, moi, tout seul. Ce que je vis, ce que je sens, ce dont j'ai peur, ce qui m'arrive, c'est tout ça qui m'importe : même si cela s'insère dans un processus synthétique, je ne me reconnais pas dans cette belle courbe de l'acceptation du deuil que l'on a dessiné devant moi, j'ai envie de hurler quand je lis certaines phrases car moi, je suis dans une oscillation de la courbe, je ne suis pas l'expérimentateur d'une théorie générale, je suis une personne à réparer de toute urgence. Je ne sais pas comment m'en sortir. Je voudrais y voir une sortie et je n'en vois aucune. Amélie parle souvent de thérapeute. Je ne suis pas prêt. Je n'ai pas envie. Rien ne fait envie. Je suis d'humeur noire.

Lorsque ce mal-être ressurgit sous forme de crise existentielle, j'ai en détestation la morale ordinaire, les idées prémâchées, les attitudes négligentes ou hostiles, les paroles convenues, les hypocrisies, les jeux de mots nuls, les traits d'esprits racistes, homophobes ou sexistes, les gestes de convivialités qui sont de fausses conventions sociales et qui visent à unifier un groupe en dehors de toute considération pour chaque personne. J'enrage seul, je rumine dans ma tête, crispé, face à cet

étalage de bêtise devant moi, perdu dans l'infinité des pensées malveillantes et malveillant moi-même, des gestes qu'on aurait dû avoir la politesse de garder pour soi. J'applique sur les autres le rejet de moi-même que ce mal-être occasionne. Je projette sur les autres l'expression de ce mal-être qui me tараude et par là, renvoie vers les autres une force qui autrement m'aurait détruit. Je critique les autres parce que la critique de moi-même risquerait de m'être fatale. Ma critique extérieure est un rebond d'un mécanisme intérieur de protection.

J'essaie de regarder ce mal-être comme une boule extérieure à l'intérieur de moi. Je voudrais parvenir à l'extirper hors de mon corps, de l'attirer hors de moi afin de retrouver un corps et un esprit libéré. Je tâche d'objectiver mon malaise, de le matérialiser comme on envisage de retirer un grain de beauté gênant. Technique classique : le mal est en toi, il suffit d'y penser et par le miracle de la thérapie, tu es immédiatement libéré. Aussi efficace qu'un clin d'œil sur une poussière. Mais le mal-être ne répond pas exactement aux attentes miraculeuses (La vraie vie est toujours plus complexe). Il est long, complexe, il touche au plus profond de moi, il m'atteint dans mon corps, ses métastases s'enfoncent jusque dans le plus interne de mon intimité. Pour qu'il s'extrait de moi il exige du temps, de l'autoanalyse, de l'ouverture vers soi et vers les autres, une réinsertion progressive dans la sociabilité que je ne peux envisager sereinement actuellement. Je connais l'entièreté du catalogue de la douleur, j'ai expérimenté ce que le mal de vivre peut nous donner de mauvaises sensations, j'ai l'impression d'être le superman de la douleur post-mortem et de la dépression de la cinquantaine, je voudrais en sortir, là, sans plus attendre, maintenant que j'ai tout connu, les crises, les pleurs, les yeux remplis de larmes, les angoisses du matin et celle sur soir, les moments de doute absolu, les jambes qui flageolent tellement elles manquent de force, et que cette maudite période ne soit plus qu'un mauvais souvenir, une vaste blague imaginé par des esprits malsains, un mauvais film 3D dans lequel j'ai été immergé et qui devrait prendre fin un jour plus ou moins lointain.

La souffrance fascine. Les prix remis chaque année pour la meilleure photo mondiale de presse en sont l'illustration écœurante : un concours de la plus abjecte, la plus voyeuriste des prises de vue, sous les vivats de la foule. La souffrance est l'expression la plus profonde de l'humanité, celle qui transcende les vérités, celle par laquelle la profondeur s'acquiert et transforme irrémédiablement l'être humain. Une épreuve du feu dans laquelle certains trouvent un certain plaisir masochiste. Certain-es trouvent une volupté malsaine dans leur souffrance. Certains observateur-es trouvent un délice mêlé de perversion dans sa contemplation. Ce goût pour la souffrance est incompréhensible pour moi. La souffrance est une plaie ouverte dont je voudrais être délivré sans plus attendre. Je n'y vois aucun plaisir, aucun effet positif, je voudrais en sortir là, c'est pour cela que dans un coin de mon esprit, le miracle n'est pas sans fondement puisque je l'appelle de mes vœux. La douleur est omniprésente, prégnante, c'est la face la plus visible de notre existence, je voudrais l'autre face, lumineuse, insouciantе, virginale.

Je ne sais plus si je deviens cet autre qui ne rit plus et qui soulève sa peine à chaque instant, ou si je suis le même et qui regarde sa peine en espérant qu'elle va bientôt s'alléger. Les mois passant, je dois comprendre que je ne suis plus le même et qu'il me faut assumer cette transformation interne. Je ne sais plus si cette charge qui pèse sur moi est devenu, ou deviendra bientôt, une partie constituante de mon petit moi et si elle aura réussi alors à me métamorphoser définitivement. Je n'ai pas envie de devenir vieux, triste, remplis des sentiments désabusés qui m'agitent et que l'on prête aux vieux. Je n'ai pas envie d'être celui que je suis. J'ai voulu enlever cette peau. Redevenir

insouciant, être jeune et rire à chaque blague, vivre sans ce poids du présent, passer du temps dehors à ne rien faire sans sentir monter l'angoisse, boire, baiser, profiter de la vie réellement et non pas parce qu'il y a une urgence souterraine qui nous pousse à agir comme à la veille de l'apocalypse. J'aurais envie de tout cela, et même si c'est irréaliste, je reste sur ma position : je refuse le gel de mon moi dans une vie sans lendemain possible ; je refuse de me laisser enfermer dans une vie rabougrie, dévêtue de ce qui en faisait le sel; la conscience de cette impasse n'est pas suffisante pour m'en faire changer et j'enrage de l'impuissance qui m'enferme dans cette situation.

Initial

Il apparut derrière moi. Je marchais dans un sentier descendant légèrement vers un ruisseau. Ma situation d'adolescent mal à l'aise dans sa famille me poussait à ces marches solitaires, loin d'un foyer où je ne retrouvais pas mes marques, loin aussi d'amis avec lesquels je n'entretenais pas de relation profonde. J'allais au bord de mer ou dans la campagne intérieure, je partais pour de longues heures, ma mère s'inquiétait, je ne lui répondais pas, je prenais du temps à rester sur un tronc de branche à contempler le paysage d'une manière fixe sans penser à rien, distrait seulement par les rares animaux de passage. Vide. J'aimais ces moments de solitude où je ne me retrouvais pas forcément avec moi-même mais où le calme alentour me reposait. La campagne n'offrait pas beaucoup de distraction. Je marchais sans but sinon passer un temps qui m'ennuyait. Je n'avais rien d'autre.

J'ignore d'où il avait pu arriver. Il m'avait suivi alors que je descendais la pente douce. J'avais passé du temps au bord de la rivière à contempler le fond de l'eau claire sans but. Il avait dû me regarder. Je n'avais pas soupçonné sa présence. C'est quand je commençai à remonter qu'il m'a interpellé.

- C'est dommage de ne pas profiter de ce beau temps en n'allant pas à la plage.

Je le regardais longuement, interloqué. Le fait de ne plus me savoir seul et d'avoir été ostensiblement observé me troublait. J'étais dérangé de me retrouver observé par cet inconnu qui se tenait bien droit sur le rebord du chemin. Ma solitude était gâchée par cette irruption soudaine. Je devais lui répondre et je ne savais pas quoi. Dans sa façon de parler ainsi que dans son attitude, quelque chose me gênait. Son regard était insistant. Il portait un short et un vague t-shirt. Il semblait attendre quelque chose de moi sans que je comprenne vraiment quoi. La situation me parut tout à coup inhabituelle. Je n'avais pas l'habitude de me retrouver dans de tels états. J'étais jeune. Quelque chose dans son ton m'indiquait qu'il n'était pas de la région, qu'il attendait quelque chose de moi, que j'étais comme un objet sous son regard et que ses yeux fixés sur moi étaient signe d'un sentiment intérieur glaçant. La peur m'envahit.

Je me dégageai de l'endroit où j'avais trouvé refuge. J'entrepris de remonter la pente. Je ne lui avais pas répondu, privé de parole par son audace inquiétante, pressentant quelque chose et n'osant rien envisager. Comme une souris dans une cage, je voulais sortir au plus vite. Mon pas était sans doute un peu trop précipité, mes gestes un peu trop rapides pour qu'il ne devine pas mon affolement intérieur. Je n'eus pas le courage de soutenir son regard que je sentais sur moi. Je passai devant lui sans me tourner vers lui, voulant me dégager de cette emprise visuelle. Bien que nous ne nous fussions pas touchés, son regard, sa façon de se tenir droit devant moi suffisaient à mon imagination :

j'étais sous sa coupe ; je devais m'en extraire au plus vite. C'est ce que je fis maladroitement, passant devant mon geôlier qui ne me retint pas et tâchant de masquer mon affolement.

Je ne sais plus exactement ce qui s'est passé entre ce moment où je quitte ma station d'observation solitaire et celui où je me retrouve avec lui. Même si j'ai tâché de visionner la scène des dizaines de fois, je ne sais pas vraiment et j'enrage ne pas avoir retenu avec précision ses paroles, ses gestes, ses airs, ses sous-entendus. J'étais dans un brouillard intense, je n'ai rien enregistré, rien mémorisé, tétanisé, incapable de bien comprendre et de réagir de manière adéquate, je ne garde donc dans ma mémoire aucune trace précise de la suite, alors que j'aurais voulu tout retenir, ses mots, ses attitudes, la transpiration de ses intentions à travers ces gestes et ses paroles. On dit que pourtant, dans ces cas-là, beaucoup de gens se souviennent de tout. Moi je n'ai que des bribes, des éclairs qui me font hurler parce que trop imprécis, trop disparates. Il me semble que si j'avais la totalité du déroulé de la scène et que je pouvais la raconter, je saurais m'en libérer définitivement, que ces images finiraient par être enterrées et que je pourrais passer à autre chose. Je suis un nul qui ne parvient même pas à mémoriser correctement des instants essentiels de sa vie.

J'ai remonté la pente lentement, je le sais. Il m'a suivi. Et si je voulais qu'il me quittât, je n'avais pas la force de le lui dire. Je voulais être seul et n'avais pas la force de protéger cette solitude. Il dit des paroles comme « Il doit y avoir des jolies filles pourtant », « Tu dois avoir des relations comme tu es ». Je me taisais, de plus en plus inquiet, de plus en plus pressé d'en finir. Je marchais vite. Lui ne semblait pas préoccupé, paraissant passer un bon après-midi, intarissable et ravi d'une rencontre impromptue, faisant mine de ne pas mesurer l'inquiétude en moi. Je regardais ailleurs que dans sa direction, les terres, la bordure du chemin, la mer, pas trop loin, je ne notais rien, tout rempli de son discours et de l'inquiétude qu'il provoquait en moi. Nous marchions côte à côte, nous devons avoir l'air d'amis de longue date, l'un disert, l'autre taiseux, de vieux compagnons malgré la différence d'âge. Il me dit qu'il était de Paris et qu'il était en vacances chez un ami dans le village. J'aurais voulu savoir chez qui. Je m'abstins de le questionner. Pas question de m'engager sur ce terrain. Ma tête était en proie à un vacarme. Des bruits intérieurs résonnaient. Un mal de tête violent me surprit. J'aurais voulu m'asseoir et me reposer, mais je voulus pas donner l'impression d'une quelconque faiblesse. Je m'abstins de l'avertir. Je marchai de plus en plus faiblement. Je continuai à fixer le chemin droit devant, répondant faiblement par quelques grognements quasi inaudibles.

- Pourquoi tu ne viendrais pas là ?

Nous étions parvenus au sommet de la petite pente et je découvris avec stupeur que sa voiture était garée à l'entrée d'un champ, comme une confirmation qu'il m'avait suivi depuis quelque temps. Il désigna d'un geste celle-ci. Je ne savais plus quoi dire. Mon mal de tête empirait. Je respirais difficilement, un début de crise d'asthme sans doute. Je regardais autour de moi. Rien. Aucune aide ne viendrait : si je criais personne ne m'entendrait. Alors que j'étais en proie à un bouillonnement intérieur, la nature semblait parfaitement calme. Le soleil continuait de briller. J'entendais distinctement les oiseaux. J'avais chaud. J'étais dans une situation que je ne comprenais pas. Un type me collait. Et le monde entier paraissait vivre sa vie. Putain d'injustice.

Il me prit brusquement la main. La sienne était calleuse bien qu'il ne fut pas si âgé, c'est sûr. Il me guida pour effectuer les quelques pas jusqu'à la porte passager de sa voiture. Je me rappelle sa couleur, blanche, qui reflétait violemment le soleil de ce jour-là. Je remarquai qu'il tremblait un peu lorsqu'il ouvrit la portière. A cette époque, aucune ouverture centralisée à distance, il fallait insérer

la clef, il n'était plus aussi assuré. Il me poussa à l'intérieur, encore suffoqué de ce rapt sans réelle contrainte mais qui me semblait provenir d'une forme de domination.

Il fit rapidement le tour de sa voiture et parvint sur le siège conducteur en un clin d'œil. Il se tourna vers moi et toucha la manette du dossier de mon siège de façon à ce que je retrouvai en position allongée, le bas des jambes seules à la verticale. Je regardai le plafond de la voiture, un peu crasseux, avec plein de bizarres auréoles çà et là. Pétrifié, j'aurais pu rester dans cette position inconfortable un temps infini. Il me lança :

- Qu'est-ce que tu fous ? Déshabille-toi.

Pétrifié, j'enlevai mon t-shirt rouge. J'abaissai mon short ainsi que mon caleçon. Je me retrouvais nu, allongé sur ce siège sans savoir si je devais rester ainsi ou bouger alors que lui se dévêtait à la vitesse de l'éclair, conscient de l'absurdité de la situation et de son caractère non contraint par la force. Je lui jetai des coups d'œil furtifs, n'osant pas poser sur lui un regard trop insistant. Il se tourna vers moi. Se posa sur moi. Je sentis les poils de barbe me piquer à mesure qu'il m'embrassait le torse. La fureur du désir. Il allait et venait sur toute la longueur de ma poitrine. Je le laissais faire. Il s'excitait sur mon corps, j'avais honte d'être la cause de cette excitation. Par-dessus son épaule je voyais ses fesses. J'avais honte encore: c'était la première fois que je voyais les fesses d'un homme. Mes parents étaient pudiques, je n'avais eu l'occasion de voir des corps nus d'adultes. Il s'avança pour m'embrasser. Je détournai la tête. Je sentais son odeur, une odeur âcre, brûlé, d'un corps exposé au soleil, trop hâlé. Il dégoulinait de sueur sur moi, sur mon visage, sur mon torse. Il paraissait ne pas remarquer mon atonie. Il poussa de petits cris, pas des mots, juste des cris qui semblait exprimer des « oui » sans que cela soit compréhensible réellement.

Puis il mit mes bras en croix, chacun de ses bras retenant l'un des miens, rendant impossible toute fuite et me forçant à me placer face à lui. Son regard était braqué sur ma peau. Il se fichait de voir mon visage. Il se mit alors à aller et venir sur moi plus fortement encore, je sentis son sexe contre moi, dur, gonflé, se frotter à ma peau. Il cherchait son plaisir contre mon ventre. J'eus envie de vomir. Je devais le laisser user à sa guise de moi puisque je n'étais pas armé pour le combattre. Ma tête se fracassait. La meilleure attitude qui soit était de ne pas lutter étant donné que j'avais laissé faire tout le reste, passivement, lamentablement. Et contre toute attente, je sentis également mon sexe se durcir. Cela me rendit fou, j'avais envie hurler : je bandai tandis que j'étais dans la situation la plus détestable qui soit. Mon corps réagissait à cet assaut de la façon la plus honteuse qui soit, en exprimant du plaisir à cet assaut brutal. Je haïssais ce sexe que je parvenais pas à contrôler, morceau de chair immonde qui ne semblait ne plus faire partie de moi. Il était sur moi, haletant, insensible à ma réaction, un de ses doigts pénétra dans mon anus, et moi j'exprimai une sorte de bonheur extatique. Je fus bouleversé. Le mal de tête me foudroyait le cerveau. Je ne parvenais plus ni à bouger ni à parler.

Il jouit enfin. Rapidement. Brutalement. Il éjacula sur moi en des poussées pleines de râles et de fureur. Un liquide se répandit sur moi sur ma poitrine. Gluant, chaud, repoussant. Partout. Je ne m'attendais pas à cet envahissement. Il me tenait encore par les bras. Je ne pouvais me détacher. Tout le haut de mon corps était recouvert de ce flux. Partout. Il se mit à me lécher, à avaler goulûment le résultat de son excitation. Le volume de la voiture était rempli maintenant d'une odeur de sperme, mélangée à celle, rouillée, vieillot, du véhicule. Mon dégoût augmentait. Il se mit à cheval sur moi, tenant dans les mains son sexe, il le branlait encore afin de faire sortir encore et

encore du sperme. Ses fesses s'appuyèrent lourdement sur moi. Il n'en finit pas. Il cria son bonheur. Il hurla de plaisir avec des phrases d'extase et moi j'étais cloué sur ce fauteuil, paraissant hors de son champ de préoccupation. J'étais un simple élément extérieur déclencheur de son orgasme sans qu'il eût besoin de moi au moment suprême. Il se masturbait seul et cela lui suffisait, j'étais devenu transparent à son désir.

Je fus sauvé par un bruit extérieur. Tout à coup mon « partenaire » se redressa, tendit l'oreille et me dit que quelqu'un arrivait et que je devais me rhabiller à toute vitesse. La perspective que quelqu'un nous retrouva nus dans une voiture à l'entrée d'un champ, lui largement majeur, et moi largement mineur, ne semblait guère le réjouir. J'étais trop tétanisé pour avoir entendu quoi que ce soit. Je ne pouvais pas confirmer avoir entendu un seul bruit. Il revint très vite sur le siège conducteur, se revêtit à toute allure. J'étais encore engourdi par l'assaut que je venais de subir. Je pris lentement mon t-shirt afin de le passer sur moi. Il me dit d'une voix inquiète de me dépêcher. Il paraissait tout à coup obsédé par l'idée que je parte aussi vite que possible. J'avais du sperme sur toute la longueur du torse. J'essuyais ce liquide collant. Malgré mes efforts, le sperme perçait à travers mon vêtement, comme des marques d'infamie de ce que je venais de subir. Je m'imaginai traverser le village et revenir chez moi avec ces tâches révélatrices d'une débauche. Je remontai mon slip et mon short. Je n'avais pas enlevé mes chaussures. Je me retrouvais dehors plus vite que j'y avais été introduit. Il me lança un bref « salut » et démarra. Je restai figé debout, regardant la voiture effectuer une manœuvre pour se retrouver dans la direction de la sortie. Il fut très vite hors de mon champ visuel. Je contemplais mon t-shirt souillé.

Je me mis à courir. Ma tête explosait. J'étais pétrifié, bouleversé, furieux, stupéfait, détraqué, désarçonné. Je voulais évacuer ce souvenir, qu'il ne fasse plus partie de moi et qu'on me dise que tout cela n'avait été qu'un vaste cauchemar et que ce t-shirt tâché n'était pas une preuve mais le résultat d'un jeu d'enfant. Je voulais que personne ne pût rien soupçonner de cette aventure où déjà, la culpabilité pointait. Je courus. J'étais humilié. Intimement. Profondément. Humilié dans ma chair. Humilié par ce flot de sperme sur moi et qui rejaillissait sur moi de manière si visible. Humilié de n'avoir pas su m'opposer clairement, bien que je me targue de savoir dire non dans les moments opportuns. Humilié par mon propre sexe qui m'avait abandonné au moment le plus crucial, en se raidissant et laissant croire à ce type que j'avais du plaisir dans cet accouplement subi. Humilié par cette position que j'avais prise lors de notre rapport et qui me laissait à sa merci. Humilié par ce corps extérieur excité incapable de prendre en compte ce que je ressentais alors que je n'avais formulé aucun accord explicite. Humilié par mon incapacité à agir. Humilié par le fait que la haute image que moi, adolescent prétentieux, je possédais de moi-même, s'était avéré pourrie, véreuse, bancal, boursoufflée. Humilié par cette entrée dans la sexualité qui ne correspondait en rien à mon espoir. Humilié par cette histoire qui prenait dans ma tête la dimension d'une tragédie. J'aurais voulu que tout cela n'eut pas eu lieu, que je puisse revenir en arrière, changer de route, lui échapper, lui dire stop au lieu de me rappeler toute ma vie son odeur, le goût de ses baisers sur ma peau, les traces de son éjaculat sur mon ventre ou la façon rapide qu'il eut de me quitter, et ne jamais avoir ces souvenirs qui m'ont empoisonnés jusqu'à m'en fracasser la tête. Je n'étais pas un homme puisque j'étais capable de supporter cela.

J'ai couru jusqu'à l'appartement occupé par mes parents. Ma mère était absente de la maison. J'entrai dans la cuisine. J'enlevai le t-shirt, m'essuyai la poitrine et le ventre rapidement avec lui, jetant des coups d'œil sur la porte d'entrée. Je voulais enlever tout souvenir de ce sperme délétère

collé à moi. Je frottai vigoureusement. Et lorsque j'en eus fini, pressé de ne plus voir les preuves évidentes de mes erreurs, je soulevai avec précaution le couvercle de la poubelle, fourrai le t-shirt au plus profond du tas d'ordures et refermai aussitôt le contenu. Torse nu je courus à la salle de bain. Je pris une douche longue, très chaude, je ne voulais plus que ce flot s'arrêtât, si j'avais pu y rester des heures, j'y serais resté, cette douche était ma bouée de sauvetage, je m'y accrochais. Il me fallait y rester le plus longtemps possible, au risque de m'abimer la peau, peu m'importait. Mais au fur et à mesure que je redescendais dans un quotidien connu, une peur me saisit : et s'il était porteur du sida ? Si cet homme qui baisait apparemment facilement était porteur de ce virus que l'on connaissait mal et dont on parlait beaucoup ? S'il m'avait transmis le mal absolu lors de mon premier et unique rapport sexuel ? J'étais condamné pour mon goût pour le stupre, exposé publiquement à la vindicte. Je savais les modes de contamination et la population qu'il touchait majoritairement. J'étais paralysé. Stupidement je me mis à frotter plus encore mon corps afin de l'immuniser contre l'épidémie mortelle. En plus de vouloir éliminer toute trace tangible de sa présence sur moi, je rageais de devoir me protéger d'une mort éventuelle. Les premiers frottements se transformèrent vite en une frénésie. Je frottais jusqu'à voir ma peau devenue rouge. Tout devait disparaître, les traces, les souvenirs, les preuves. En frottant je devais redevenir comme avant, blanc, immaculé, immunisé, comme au départ, comme dans un rêve. Je devais redevenir pur. Et puis je m'effondrai tout à coup. Je lâchai le gant. Je me laissais tomber au fond de la baignoire. Je coulai comme coule une ruine qui s'effondre sur une terre accueillante. Je fondai. Je pleurai. Impossible de m'arrêter. Je déversais sur moi les pleurs sur moi-même, sur mon propre sort, fait de stupidité, d'arrogance, de lâcheté, d'aventures niaises, de mise en danger, d'une mort prochaine. Trop de poids d'un seul coup. Trop de sensualité non désirée. Trop de vie d'adulte trop tôt. Trop de tout. Je n'avais pas assez de force. Tout tombait, mon existence, ma volonté, ma santé, mes illusions. Il ne me restait que les larmes.

J'entendis la voix de ma mère à travers la porte de la salle de bain que j'avais bien fermée à clef. Elle était revenue. Ne supportant pas le gaspillage, elle me dit d'arrêter cette douche immédiatement qui prenait beaucoup d'eau et que j'allais devoir payer toute cette eau gaspillée. Je grommelai une réponse. A contrecœur je tournai le robinet. J'acceptais de retourner dans le monde normal, celui qui vivait avant et qui ne savait pas la rupture que j'avais connue, celui que je redoutais plus maintenant que j'avais connu ça. Je tournai la page, je devais oublier ces minutes, je devais faire comme si rien n'était arrivé et enfouir dans moi le souvenir vénéneux de ces moments. Je sortis de la pièce, courant chercher des vêtements, refusant qu'on me voit encore. Je restais longtemps dans ma chambre. Je pensais et repensais à tout ce qui m'était arrivé. Ma chambre était un endroit connu, rassurant, délimité, où les inconnus ne pénétraient pas. Je n'aurais jamais dû en sortir. Lorsque je fus prêt, au bout d'un très long moment, je fonçai à la cuisine. Je pris le sac poubelle. J'annonçai à ma mère que j'allais le sortir. Elle me cria « ok », un peu surprise de mon empressement. Je claquai la porte sans lui parler plus.

Pourquoi n'avais-je pas dit « Non » ? Pourquoi m'étais-je laissé embarquer dans cette voiture alors que j'avais à tout instant la possibilité de courir et de lui échapper ? Moi qui étais capable de hurler parce qu'un misérable détail me gênait, là, cette fois-là, cette fois capitale, j'avais été incapable du moindre geste de résistance. Pourquoi n'avais-je pas tenté aucun geste qui lui aurait fait comprendre mon dégoût ? Pourquoi aucun mot n'était-il sorti de ma bouche ? Je suis sûr qu'il serait parti si j'avais été ferme. J'étais coupable de tout, d'être resté là, à l'attirer involontairement, de l'avoir laissé faire, de ne pas m'être dégagé de son étreinte alors qu'il en était temps, de ne pas avoir

pris sa plaque d'immatriculation, d'être attiré par l'inconnu d'une situation dont je devais savoir qu'elle était pernicieuse, d'être devenu un autre, un gay, un soumis, une fiotte, quelqu'un qui ne sait pas se défendre et qui laisse les autres décider pour lui, de devoir affronter l'instant d'après, de devoir vivre hanté par ce souvenir cuisant et stressant, de vivre toutes ces années après, de ne pas être capable de mettre un nom sur ce que j'ai vécu et qui, des années après, fait que je ne suis pas sorti de ces questionnements. J'ai honte. Je sais que je ne suis pas coupable, mais je sais aussi que j'aurais pu éviter ce cataclysme. J'aurais dû.

C'est une histoire muette qui n'avait pas de mot.

Démocratie liquide

L'ombre est ma couleur préférée. J'aime les chemins de traverse, les places désertes, les rivières d'à côté, les endroits oubliés, les églises sans fidèle, les restaurants à l'écart, les chemins du dehors, les villes décaties, les gueules cassées plutôt que les belles gueules, les discours inaudibles plutôt que les discours trop entendus, la solitude plutôt que les foules. Si je vais au spectacle je préfère imaginer que l'acteur me parle à moi seul plutôt qu'à la masse rassemblée devant lui. Si je dois manger sur le pouce je choisis une place solitaire, idéale en termes de beauté et de calme. Et si l'on m'aborde dans une rue je me transforme en un de ces hirsutes grincheux qui se dressent contre toute tentative de communication et qui rabrouent leur interlocuteur.

Alors que nous dînions dans un petit restaurant délicieux de Gant, un collègue me dit sa surprise devant ma capacité à trouver des endroits hors-norme, en dehors de sentiers renommés. Je rougis de plaisir devant ce que je considérais comme un compliment. Je l'en remerciais en bafouillant. C'était là le résultat de milliers d'années de pratique systématique des chemins non-balisés, de repérage d'endroits hors du commun, de voyages ici et là où j'avais pris l'habitude de fuir ce qui était recommandé et d'aller voir à côté, de furetage attentif et de reconnaissances des signes alternatifs. Je ne lui dis rien des raisons qui me poussaient chaque jour à préférer l'ombre à la lumière. Nous ne nous connaissions pas vraiment même si je me sentais avec lui des goûts communs.

Voici quelque temps j'avais repéré une annonce sur l'intranet de mon entreprise concernant un poste dont le descriptif pouvait me correspondre en termes de profil et qui pourrait renouveler mon expérience et mon appétence pour le travail. Je décidais de me renseigner auprès d'un collègue qui travaillait dans ce département en question. Ses réponses me convenaient de prime abord, la cible de travail, l'ambiance, jusqu'à ce que je lui demande où se situait physiquement l'emplacement de cette équipe : « Dans un open space, au nouveau bâtiment, un grand espace ». Il était enthousiaste et moi, j'étais douché dans mon envie de bouger. Je n'avais plus aucune envie de rejoindre un vaste espace où je devais partager mon intimité. Vieil agoraphobe, je n'avais pas besoin d'une nouvelle expérience malheureuse pour en connaître la souffrance associée. Je maintiens avec mes collègues une distance respectueuse afin qu'ils connaissent mon besoin d'autoprotection en même temps que j'ai à cœur d'entrer en contact, de discuter, de connaître chacun d'eux et qu'ils sachent nous sommes collègues, s'ils en ont besoin. Difficile équilibre à maintenir chaque jour de travail et qu'il m'était impossible de remettre en question dans un tel environnement. Je laissai tomber ma recherche. Et depuis le décès de ma mère le travail m'est devenu tellement secondaire et

mécanique que je ne veux pas risquer de perturber cet équilibre avec une rupture volontaire et inutile.

Les minorités, auxquelles je prête naturellement plus d'attention, ont longtemps préféré l'ombre à la lumière, elles avaient appris à baisser la tête, à longer les murs plutôt que de rester en plein milieu du trottoir, et à ne pas provoquer une éventuelle irritation du peuple majoritaire. Elles connaissaient les codes majoritaires pour les intégrer à leur propre code et s'effacer le plus possible, gardant secret ce qui fait leur différence. Les minorités ont longtemps vécu en marge des sociétés dans lesquelles elles étaient plongées, elles ne revendiquaient rien, par peur, par intériorisation d'un réflexe de différenciation minoritaire et de dissimulation aux yeux des autres, mécanisme de dévoilement et de réticence mêlés. Les minorités visibles n'avaient pas cette chance, manifestement différents et traînant cette différence comme un poids face au bloc d'en face, plus vaste, plus vieux de plusieurs siècles. Comment vivre ? A l'abri des regards ou en revendiquant leur différence ? Visible ou pas, être différent dans une société très monolithique n'était pas une partie de plaisir.

Ces temps-là ne sont plus dans nos sociétés occidentales. Les revendications minoritaires ont droit de cité au même titre que les autres. Les particularismes régionaux, identitaires, sexuels, linguistiques, culturels sont des options aussi valables que leurs homologues « traditionnels », « majoritaires », je ne sais plus comment le dire, enfin ce que l'on présente de prime abord comme associés à des représentations classiques, même si celles-ci ont considérablement évolué dans le temps. L'approfondissement des libertés, après avoir été traité d'un haussement d'épaules par les tenants de la norme libertaire unique, devient un objet d'étude et de revendications claires : les mécanismes de domination sont analysés, les demandes nouvelles se multiplient, les envies de vivre autrement que dans l'assignation d'une norme dominante sont légitimes et de plus en plus audibles dans l'espace public. Ce qui était auparavant considéré comme du domaine privé et ne pouvait à ce titre prétendre à être exposé et légitimé, est désormais exposé dans le domaine public, permettant de se rendre compte qu'une norme publique est aussi l'émanation d'une norme privée particulière devenue hégémonique.

Qu'importe la nostalgie d'un ciel unifié qui ne fut jamais unique, encore moins magique, la diversité est en marche. L'uniformité a volé en éclat. Les minorités s'exposent au point de rendre la notion de majorité dénuée de sens. Le monde change de couleur et prend celui de toutes les palettes. L'universalité ne peut plus être un prétexte à la négation de la diversité. Une action positive doit être engagée envers tous celles et ceux hors de cette ligne majoritaire. La bonne nouvelle est là : après des milliers d'années de confinement la majorité n'en est plus une, nos sociétés sont un agrégat de volonté, de désirs, de consciences, obligeant les politiques à prendre en compte cette diversité de fait. Les minorités ne rasant plus les murs. Elles ont redressé la tête.

Il est amusant de constater qu'en même temps qu'ils concevaient des mécanismes démocratiques qui constituaient une première étape libératoire, les penseurs libéraux des XVII^e et XVIII^e siècles ont immédiatement conçu des moyens d'y mettre fin, prisons, orphelinats, services sociaux, répressions de mouvements minoritaires, comme si la liberté était l'apanage d'une élite et que celle de la masse était un danger potentiel. De nos jours, l'uniformité de la vision du monde est pulvérisée. Notre vision du monde est kaléidoscopique. Nous n'avons plus une seule vérité sociologique. Les divisions selon les classes, selon l'ancienneté, selon l'appartenance à une religion, à un genre, à une terre, ont éclaté. La gouvernementalité est éclatée, diffractée, en prise avec les multiples revendications,

consciences, pratiques qui surgissent avec l'émergence de ces minorités. Non plus un seul gouvernement mais de multiples gouvernements décentralisés, sectoriels, loin de cette transcendance voulue jusqu'à présent. La prise en compte de ces minorités oblige à des formes de gouvernements plus souples, plus réduits. Est-ce un retour au vieux credo des libéraux pour lesquels la seule chose qui compte est de faire maigrir le mastodonte et de diminuer le nombre de fonctionnaires pour des raisons fiscales ? La question est plutôt de mettre fin à des formes de dominations subtiles et de perpétuation d'actes de propagande en faveur d'une vision holistique du fait social. L'exemple des services sociaux, diffuseur d'une vision uniforme des rapports familiaux et des pratiques sociales, est caricatural tant il est l'illustration d'un système dont l'intérêt même est de débusquer le plus de problèmes pour s'auto-justifier. S'il me paraît utile qu'il existe un service qui recueille les enfants dans les placards, dans beaucoup d'autres cas, ce même service exerce un zèle inapproprié et dommageable. L'éducation « nationale » est défailante du fait même qu'elle est nationale et qu'elle ne prend en compte aucune spécificité des enfants, aucun autre discours que celui qui a été préparé au 110 rue de Grenelle, à rebours de toute éducation autre. La justice également est trop peu en prise avec ces évolutions, trop en retard, trop rigide, trop prisonnière de lois elle-même inadaptées à tous les contextes. La politique extérieure de la France est encore marquée par une vision néocoloniale centrée sur des intérêts partisans de sorte qu'elle demeurera longtemps inaudible et désuète. L'Etat doit être déconcentré afin que l'exercice de ces micro-pouvoirs puisse s'éteindre progressivement et que les citoyens retrouvent une liberté dont ils pensent depuis longtemps qu'elle dépend de ce que leur accorde l'état.

La démocratie liquide que j'appelle de mes vœux est la création d'un état souple, non rigide, à l'écoute, capable de s'adapter à de multiples formes de pratiques sans que la liberté des personnes soit confisquée par des acteurs prétendant connaître sa seule interprétation, fut-ce au nom de la protection de citoyens qui n'ont rien demandé. C'est une démocratie réellement gouvernée par les pratiques et la volonté des personnes, à rebours des démocraties représentatives actuelles où le sachant est celui qui impose ses idées sans connaître les situations des gens à qui s'applique les mesures. Elle est la seule forme de gouvernement qui puisse répondre à des aspirations diverses, voire contradictoires, d'un peuple qu'elle est censée gouverner. La démultiplication des formes de gouvernementalité implique un état moins autoritaire, un état qui serait moins source de pouvoir et de légitimation puisque la légitimité serait détenue par le bas, un état moins arrogant, aidant et non pas oppressif. La condition vitale est la déconcentration des pouvoirs et l'idée que ce n'est pas en multipliant les services d'aides que nous viendrons effectivement en aide aux gens puisque eux seuls savent ce qui est bon pour eux. Nous devons accompagner les plus faibles, les plus pauvres, les migrants, avoir une possibilité d'aide d'urgence sans que cela se transforme en idée programmatique sur le devenir de celles et ceux que l'on aide, aider et s'abstenir à la fois, tendre la main et ne pas juger, voire tendre encore la main afin de pérenniser un certain nombre de droits.

Oui, le droit sanctionne, sanctifie, autorise ou interdit. Mais il doit accompagner cette souplesse, innover et non pas représenter les intérêts d'une majorité frileuse en quête de consolidation de son pouvoir. Les enjeux sont bien plus que d'adapter le droit à une bête évolution sociétale. Il s'agit de l'inscription de ce droit dans une logique de souplesse en dehors de toute logique de dominations afin que cela débouche réellement sur une réelle promotion de visions non majoritaires, sans rapport de pouvoir. Le droit de donner et d'aider sans le droit de commander. Le droit de créer un droit décentralisé, relocalisé, décentré à des individus concernés ou du moins, plus proches, plus locaux, quitte à risquer des divergences nationales.

La démocratie liquide ne favorise pas ce qui hante les universalistes unilatéraux, à savoir le communautarisme ou l'anomie sociale. Elle accompagne et inscrit sur un temps long des pratiques qui sont l'expression de revendications sans que celles-ci renferment ceux qui en sont les porteurs dans des logiques de fermeture. Je peux être musulman et porteur de revendications à ce titre sans que cela m'enferme uniquement dans cette communauté et que cela me coupe des autres. De même je peux être gay, Normand et militant de la transparence des données sans qu'aucune de ces spécificités ne m'enferme dans l'une ou l'autre de ces identités. Je peux être blanc, hétérosexuel, catholique, mais minoritaire parce que paysan oublié du fond du Cantal (On n'est jamais à l'abri de tomber dans une quelconque catégorie minoritaire). On peut aussi être majoritaire en nombre et minoritaire en termes de pouvoir, les femmes en savent quelque chose. La démocratie liquide est un pari de confiance dans la capacité des gens à ne pas s'autocensurer, à porter des revendications et à les faire vivre, bref, à sauter cet étage précisément mis en place par les pères (Il n'y avait pas de mère) de la démocratie représentative, à savoir une représentation nationale omnisciente, omnipotente, doté de pouvoirs extraordinaires, et que suit une bureaucratie investie d'un supra-pouvoir exorbitant et non-porteur pour les simples citoyens. La fameuse et introuvable volonté générale ne fut générale que parce qu'elle était l'expression d'un pouvoir et d'une volonté dominante. La démocratie liquide pourrait être une réponse à ces demandes émergentes qui frustrent ceux qui les portent et qui angoisse leurs adversaires, par une attitude positive de confiance qui soit une rupture avec la méfiance instinctive envers le peuple qui caractérise les fondements de nos démocraties. La démocratie liquide n'est pas un tsunami institutionnel. Plutôt une évolution des modes de pensées et une déconcentration qui viendrait à redéléguer aux citoyens ce que trois siècles de pratiques de démocratie représentative leur ont confisqué. Elle vise à ne plus fixer durablement des relations entre administrés et administration sous le signe du pouvoir mais de la coopération. Il est toujours loisible de rêver.

Dans l'entourage d'un de mes fils une jeune fille a décidé de changer de sexe et désire se faire appeler d'un prénom adapté à son nouveau genre. Le changement a été bien accepté par ses camarades. Cependant, l'un de leurs professeurs, bien que jeune encore mais marqué par une raideur normative, refuse de l'appeler ainsi et continue de l'appeler de son ancien prénom, ce qui humilie profondément le jeune en question et le renvoie à des questionnements. Le chemin est long pour l'avènement d'une institution bienveillante.

La mesure de toute société est la façon dont elle traite ses minorités.

Bilan

Nous sommes programmés pour effectuer des bilans. Toute notre formation, tous les protocoles expérimentaux aboutissent à des bilans. Et naturellement nous avons tendance à appliquer à nous-même ce que nous appliquons aux autres : nous évaluer, estimer nos points forts ou faibles, parler de ce qui pourrait nous booster, le vocable concernant l'objectification de soi est infini, il n'y a qu'à piocher dedans. Nos sociétés sont obsédées par la performance. Notre vie n'échappe à cette injonction, dans une visée performatrice suicidaire. L'heure du bilan. Quand sonne le bilan. Bilan d'étape. A croire qu'il est impératif de savoir s'auto analyser régulièrement pour survivre. On doit

être efficace dans ses pratiques, on se fait donc réviser comme on réviser régulièrement sa voiture. Je n'échappe pas à la règle.

Je viens d'avoir cinquante ans et cela sonne comme un bilan. J'ai sans doute déjà accompli plus de la moitié de ma vie. Je me retourne vers mes années passées. J'essaie de tirer une conclusion de ces questions, de ces doutes, de ces envies. Puis-je faire l'économie de cette mise à distance? Je repousse l'exercice. Et pourtant je sens que si j'écris toutes ces lignes, si je couche par écrit toutes ces élucubrations, tous ces souvenirs, c'est aussi parce que je ne veux pas qu'elle s'évapore le jour où ma mémoire ne sera plus aussi fluide et où ma capacité de réflexion sera émoussée, et que je voudrais pouvoir relire ces mots écrits à la va-vite afin de mieux me comprendre moi-même, je n'ai pas la conscience claire de moi-même, ils doivent m'aider à travers cette préparation mentale.

Je redoute ce moment du constat. J'ai échoué par rapport à mes rêves d'enfants, à n'être qu'un stupide employé de bureau engoncé face à un ordinateur. Et même si ma famille est le cœur qui me réchauffe, un démon intérieur me nargue en me répétant que j'ai échoué puisque je ne suis pas parvenu à être le flamboyant personnage que je m'imaginai devenir. Je ne parviens pas à échapper à cette image d'Epinal. La vision de mon propre naufrage refait régulièrement surface sans que je puisse lutter contre. Trop exigeant avec moi-même je ne peux que sombrer que dans le pessimisme. Ma ligne de flottaison dépend cette échelle de valeur trop importante. Je dois me désengager.

Je suis au croisement de la déflagration et de la reconstruction. Je ne sais plus comment m'y prendre après l'écroulement. Jeune je n'avais pas d'idée précise sur la façon de mener ma vie. Je la concevais pleine de surprise, non routinière, une vie de mousse et de bain perpétuelle, une vraie fête en somme. Mon plus jeune fils nous parle de ses rêves de richesse, d'une vie de luxe à l'abri des regards comme celle que je pouvais imaginer pour moi. Je m'y retrouve. Je n'avais aucun plan et je croyais qu'en suivant une pente naturelle j'allais glisser vers cette vie rêvée. Mon inaction n'était pas un obstacle à la concrétisation de celle-ci, elle était même une sorte de garantie que les choses viendraient à moi comme les vagues viennent mourir à mes pieds sur la plage, les paradoxes n'étouffent pas quand on est jeune et plein d'innocence. L'indolence est la meilleure arme contre le désespoir.

Je sais désormais que cette vie ouatée n'est pas à ma portée. La vie est dure, chaotique, sans répit, il faut s'y habituer. Sans avoir une existence difficile je n'ai pas un niveau de revenu qui me dispense de la monotonie d'un quotidien banal de salarié. Les fêtes ne m'intéressent plus guère. Trop usantes, trop superficielles, trop vite achevées alors qu'elles viennent de commencer. Le calme d'un salon à lire, à débattre d'un point ou à envisager d'autres solutions, m'attire plus. Devenu grincheux je résiste à des appels pour des soirées dont la perspective me désespère. Si je pouvais, avec mes yeux de vingt ans, me pencher sur ma vie d'aujourd'hui, sans doute y verrais-je le signe d'une vie ratée, mais il me semble que je me connais beaucoup mieux et partant, ce que j'aime et ce que je repousse avec une sélectivité extrême. Moins rieur, moins flatteur, moins dispersé, je suis un clown triste, un briseur de rêves, un fade promoteur du principe de réalité qui a été forcé lui-même prendre en compte une réalité qu'il fuyait. On atterrit un jour ou l'autre. Le voyage ne dure jamais toute la vie.

Je me demande dans quelle mesure je suis le sous-produit de déterminismes sociaux. Si ma faiblesse naturelle ne m'a pas conduit à reproduire un schéma déjà inscrit en moi, dans ce milieu d'origine que j'ai quitté depuis des lustres. Si ma fainéantise, mon absence de volonté ne m'ont pas amené

sur des terrains finalement gravés dans mon schéma mental durant mon enfance. Et si le formidable renouvellement intellectuel que Amélie m'a apporté ne s'est pas émoussé avec le temps pour ne former qu'un mince substrat déposé sur des couches bien plus profondes. Je me demande si l'on échappe vraiment à ce que l'on a été, si l'on ne reste pas les enfants de ses parents sa vie durant car ce sont eux qui inscrivent dans nos gènes notre première vision, nos premières paroles. On peut passer sa vie entière à tenter de réinscrire une nouvelle formule sur les premières images que l'on conserve, il n'en reste pas moins que l'inscription première est difficile à effacer, il faudrait une énergie que je n'ai pas.

Je ne suis pas un surhomme, je n'ai pas sauvé de princesse ni de petit enfant se noyant devant moi. D'une intelligence médiocre et lente, je n'ai pas non plus un corps d'une beauté éblouissante. La cinquantaine m'a apporté son lot de gras. Je m'accommode de cette décrépitude. Je suis un parmi les autres, un être moyen, je vis cette vie moyenne horripilante avec un sentiment d'inconfort et parfois de joie. Je voulais être extraordinaire, je suis foutrement ordinaire. Je suis nu, sans artifice, sans aucune illusion. Je ne suis rien de plus qu'un homme simple. Cela ne me déplaît pas nécessairement, cela dépend du regard que l'on pose sur cette humanité moyenne. L'âge rend moins intransigeant et plus empathique. L'exception est usante. Le sentiment de supériorité aussi. Je suis un être d'habitude.

Coté CV je pratique l'anglais d'une façon qu'un natif soit capable de me comprendre et que je puisse me retrouver avec du pain lorsque j'en ai demandé et non pas avec une cafetière. Je comprends l'informatique, enfin, j'ai suffisamment de réflexes d'informaticiens pour résoudre certains problèmes et savoir que cette technique a été inventée pour rendre l'humanité folle. Je suis passionné d'histoire, de littérature, de philosophie, de sociologie. J'aime comprendre pourquoi nous en sommes là et pourquoi nous ne sommes que là. Le sport m'intéresse en tant que pratique de dépassement de soi, sans aucune visée performative : pour moi, il n'est utile qu'à soi ; cela ne concerne que moi. J'aime la discussion, enfin pas toutes les discussions, et je ne saurais dire à l'avance ce qui peut titiller ma curiosité. J'ai parfois été surpris qu'une conversation sur un sujet apriori éloigné de mes préoccupations ait pu me passionner.

Ma famille est ma source de joie profonde. Je ne me lasse pas de voir mes enfants grandir, heureux, pleins d'humour et de vivacité, prêts à mordre une vie à venir. Malgré ses soucis de santé Amélie me soutient, bien que je la sente désespérée devant mes angoisses subites. Je me ressource auprès d'eux. Et chaque fois que je replonge dans des états névrotiques ils me maintiennent hors de ces eaux troubles. A partir d'eux je trace les cercles de mes gestes, je tâche de les élargir, je puise en eux les raisons de mes actes, j'élargis mon rayon de connaissance par eux et pour eux puisqu'ils sont la cause et la conséquence de tout, la frontière entre moi et le monde, et l'indice de porosité entre lui et moi, en même temps que le tremplin qui m'interdit de me refermer sur moi. Ils sont l'unique sillon que je creuse. Je me dévoue à eux. C'est aussi la condition de leur bien-être.

Je ne sais plus pourquoi j'écris. Pour elle. Pour moi. Pour mes enfants. Pour continuer ce processus intérieur que j'ai initié par hasard afin de revisiter complètement ma vie passée et actuelle et de revoir de fond en comble ma relation aux autres, avec pour principe unique une radicale sincérité. Aucune de ces raisons me semble satisfaisante. J'aligne les mots. Je les écris à toute vitesse, sans me relire, pressé par une urgence dont je ne connais pas l'origine, obnubilé par le secret entourant ces lignes, secret qui doit être gardé le hermétique possible comme si les mots qu'elles contiennent

étaient de véritables obus. Je ne parle à personne, si ce n'est à mots couverts, du temps que je passe pour tisser cette tapisserie de ma vie et de mes élucubrations. Je m'enferme en moi pour être au plus près de moi, de ma vérité, du mouvement psychique inconstant qui m'agite et que je m'efforce de retranscrire. Tout cela me paraît vain. Je suis agité sans que je puisse reconnaître une qualité apaisante à cet alignement de mots. Mes pensées s'obscurcissent. Comprendre le monde me semblait être la condition pour me comprendre moi. Parler de moi me paraissait être libérateur. Evoquer ma mère devait être un moyen de me libérer d'elle et de sa perte pour aller vers autre chose. Ecrire de menues histoires, pensais-je, devait transfigurer mes angoisses. Mais chacun de ses moyens a échoué. Les mots devaient être ma bouée de sauvetage, ils s'accumulent sans que je ne voie de progrès dans mon acceptation de l'absurdité de mon existence. J'écris comme je marche, mécaniquement, stupidement. Et si le besoin d'écrire demeure ses pouvoirs me paraissent de plus en plus faibles. La construction d'un autre moi qui devrait accompagner ce moment littéraire n'a pas débuté, elle est coincée dans les limbes hypothétiques de l'écriture. Je reste perclus d'angoisse, atomisé, déchiré, avec mes doutes, mes peurs, mes larmes qui ne sèchent pas. Je suis ailleurs que là je voudrais.

Nous étions hier soir, Amélie et moi, attablés autour de la table du salon. Bien que rétif j'avais accepté de jouer à un jeu de pichenette qui me plaisait beaucoup (Mais ça, c'était avant) et que Amélie apprécie également. Je tâchais de faire bonne figure. Je ne voulais pas lui gâcher ce petit plaisir. Lorsque déboula de son étage Gaétan je m'interrogeai sur la raison qui poussait ce grand enfant à descendre de son antre. Il me demanda une question sur la langue anglaise. Repartit très vite à son devoir. Deux minutes plus tard il redescendit avec une autre question. Enfin quelques instants plus tard, rebelote. Cette fois-ci cela engendra une discussion avec Amélie. Nous entrâmes en débat sur le sens de deux mots à la prononciation presque identique mais de sens très différents. Satisfait Gaétan remonta rapidement dans sa caverne en se retournant vers moi et en lançant « Il est fort, mon papa ». J'étais déjà concentré sur le coup que je m'apprêtais à lancer, la phrase vint me percuter dans ma concentration, je relevai la tête, il avait déjà disparu. J'ai eu l'impression que Amélie n'avait pas entendu la phrase. Je fus perturbé au point de rater mon coup. Perturbé et heureux de cette reconnaissance de la part des miens.

Encore et toujours

Prométhée, aussi audacieux fut-il, fut un libérateur. L'humanité aurait dû le protéger, l'acclamer plutôt que de le laisser pourrir sur son rocher avec ses intestins meurtris par un oiseau stupide. Asclépios ne fut pas un usurpateur, mais un bienfaiteur de l'humanité dont furent jaloux des Dieux bornés. Il nous faudrait renverser la perspective et montrer du doigt ces Dieux furieux, gardiens d'un ordre archaïque, idoles d'un monde qui ne demande qu'à être renversé. Les contes de notre enfance nous rappellent sans cesse de ne pas dépasser de sacro-saintes limites, le petit chaperon rouge ne doit pas s'écarter de son chemin, Cendrillon ne doit pas rester au-delà de minuit. L'histoire est toujours la même : la frontière de l'acceptable a été franchie, l'ordre du cosmos est déstabilisé, le chaos peut s'installer suite à une transgression, un danger de contagion existe, il importe donc de punir le plus sévèrement possible l'auteur du crime afin que l'univers reste tel qu'il est, unique, porté par des classes structurées autour d'une organisation stable et bien définie impossible à remettre en cause.

Le cas de Sisyphe nous dit que la vie est absurde, faite d'éternels recommencements, de renoncements, de complications insurmontables, que nous sommes confrontés à refaire un jour ce que nous avons déjà fait des milliers de fois d'autres jours. Nous sommes face au néant de la vie, à ce gouffre vertigineux glaçant que nous apercevons lorsque nous nous penchons par-dessus le bord de notre existence. Il nous rappelle que l'ensemble des règles, que ces cathédrales d'injonctions, de régulations, de conseils, de lois sont autant de freins à ce vertige qui nous saisit à ce moment précis où nous constatons le non-sens de notre présence ici-bas. Le carcan des règles est la seule solution à notre disposition pour éviter d'être perclus de froid lorsque nous vient l'envie de regarder par-dessus la barrière que l'on a érigée pour nous. Nous autres, êtres humains, avons réussi le prodige de nous censurer dans l'immensité des possibilités qui nous sont offertes à la seule fin de nous épargner l'épouvante d'une liberté choisie face au néant de l'existence, dans un mouvement circulaire performatif morbide. Le respect de celles-ci est le seul moyen que nous pour nous éviter de nous pencher trop en avant vers le gouffre de l'existence. Une vie régulée est la promesse d'une vie sans effroi. Dès lors l'imagination seule est l'unique manière d'envisager cet au-delà inatteignable, à la fois source d'envie et de peur. Le mythe vient compléter cet enfermement volontaire dans un spectre d'habitude confortable, rassurant, complet : la vie réelle est emprisonnée de même que la vie rêvée ; les règles religieuses assurent à la fois leur fonction empirique et fictionnelle ; les lois suppléent ce mode religieux, l'art peut aussi remplir l'aspect imaginaire borné.

Les mythes, les œuvres d'art, les règlements, les lois, les morales sont autant de voiles sur la réalité. Ils sont une métamorphose de la réalité, une injonction psychique, et un entrebâillement sur un vide propre à effrayer les âmes sensibles et les faire retourner dans le rang. Ils s'efforcent de nous maintenir debout alors que l'angoisse du néant devrait nous mettre à plat. Les malheurs d'Hamlet transcendent une réalité navrante, ses angoisses sont celles d'un homme face à la perte et au vide qui lui succède, rien ne vient le consoler et remplacer ce sentiment de dérégulation, il est perdu, mais moi, en tant que spectateur, je transfigure ma propre angoisse à travers le dispositif artistique, je mets entre moi et le monde une distance interprétative issue de l'art, je ne suis plus en contact direct avec lui. Même laïque la loi définit en creux une vie bonne : est bon celui qui n'enfreint pas les articles ; ceux-là sont une collection hétéroclite d'injonctions qui portent une morale négative. Les dogmes religieux ou les morales ne font pas autre chose : nous montrer la voie, celle grâce à laquelle une vie peut être réussie et donc nous laisser échapper à la chute qui guette hors du chemin commun. Si nous nous laissons embarquer par cette facilité offerte sur un plateau que des milliers de générations ont pensé avant nous, nous voilà immunisés contre la morosité, le désenchantement, l'angoisse.

Les révoltés, les inquiets, les sourcilleux, les refuzniks d'un certain conformisme possèdent le sens du vertige. Ils ont soulevé le voile. Ils ont vu. Leur vie est chamboulée par ce qu'ils ont vu et parfois, veulent transmettre aux autres leur secret. Les rebelles sont furieux, ils retournent contre eux ou contre le reste de l'univers la violence de leur découverte, enragés qu'ils sont de voir l'humanité ne pas réagir à la vacuité de l'existence, furieux de ne pas être compris, acceptés, écoutés. Ils crient et personne ne les entend. Certains artistes subliment ce mélange disparate de sentiments en métamorphosant cette intuition en forme artistique, Proust écrit la Recherche quand une sorte d'extra-lucidité lui a fait prendre conscience du temps, Céline écrit dans ses romans le sentiment de violence qui l'agite devant un monde anormalement normal. Les plus tourmentés d'entre eux voient le suicide comme la seule forme acceptable à cette révélation ultime. Les religieux enferment cette peur dans un ensemble de prescriptions, les législateurs dans un corpus de lois, voulant protéger les

peuples des dangers qui les menacent, recouvrant l'horreur de leurs découvertes d'un voile de conformité, le seul garant d'une vie stable sans peur, animés d'une volonté de contrôle et de protection des peuples contre les démons qui les agitent frénétiquement.

Dans certaines traditions juives, lorsqu'un fils a commis un crime grave, le père peut lire le kaddish, la prière des morts : il signifie que son fils est mort symboliquement, qu'il est exclu de la famille et catapulté hors des traditions établies. La violence d'un tel cérémonial est inouïe : l'ordre ayant été perturbé par le fauteur, il n'est restauré que par l'exclusion du fautif au lieu de réinterpréter ce même ordre à la lumière de la « faute » ; l'exclusion est la voie choisie pour que la structure sociale se maintienne ; s'il existe des gens hors du système, ils sont condamnés à vivre entre eux, ne polluant pas les autres par leur vision erronée, paralysés dans leurs possibilités de transmission par cette rupture brutale qui leur est imposée ; si le transgresseur est porteur d'une vérité, celle-ci reste confinée. On connaît les sacrifices commis afin que la communauté survive, les purifications par le feu, les exorcismes, tous ces processus dont le but avoué d'immuniser le corps social du virus destructeur de l'ordre, parfois de nettoyer ce virus ou de l'éradiquer. Dans « St Genet, comédien et martyr », Sartre a brillamment analysé le caractère « pathogène » de l'exclu pour la société, comment elle lui assigne une place hors d'elle et comment celui-ci réinterprète à sa façon cette marque d'exclusion. L'exclu, le minoritaire, le déviant est porteur d'une déviance dissidente du lien social, il est le témoin d'une vérité dissimulée qu'en réaction le groupe cherche à étouffer. Il n'est pas détenteur d'une vérité prophétique, mais un expérimentateur qui a vécu et compris autre chose et dont la voix peut être éteinte.

Hormis les communautés minoritaires dont l'objectif est de perpétuer une vérité établie, un dogme rigide et hors du temps, les communautés de rebelles, de sans-abris, de sans-papiers, de sans rien développent une vision, un angle, une connaissance en dehors de l'intégration sociale. Ils savent ce qui est en dehors des limites. Ce que les autres ne comprennent qu'à mi-mot, tout en le redoutant parfois, eux l'expérimentent dans leur chair. Leur conscience produit une extra-lucidité dont la majorité devrait tirer profit et qu'en général, elle rejette très vite, heureuse de fermer les yeux sur une vérité dérangeante, peureuse vis-à-vis d'une transformation qui la rendrait pourtant plus inclusive et résiliente. Ils ont compris qu'il existe un mur invisible entre eux et les autres, que leur vie durant, ils doivent affronter ce mur et apprendre à en reconnaître les contours dès leur plus jeune âge pour le contourner, le pulvériser ou rester sagement du côté du mur qui leur a été assigné. C'est une frontière subtile, faite d'injonctions implicites, d'insultes, de regards en biais, de convenances qu'il leur faut apprendre lentement, violemment. Une frontière invisible et très présente. Les gardiens du mur sont des millions, ce sont les garants de la stabilité majoritaire. Les autres voient une autre vérité, ils doivent apprendre à faire coexister dans leur tête leur propre vision avec celles qui leur est imposé et jouer de cette coexistence non-pacifique de ces multiples visions pour survivre et s'adapter. Les héros mythiques n'échappent pas à cette exclusion sociale : refoulés, meurtris dans leurs chairs, coupés des autres parce que les autres se servent d'eux à la fois comme repoussoir et comme catalyseur d'émotions, comme une respiration utile jugée néfaste à long terme.

Le rebelle fascine autant qu'il inspire de la crainte. Les faux-vrais ou vrais-faux ou véritables rebelles de la musique actuelle sont l'objet d'une adulation inouïe et qui traduit un intérêt pour un message secondaire, restreint, non-ordinaire (que parfois des tribunaux se chargent de museler). La majorité comprend instinctivement qu'ils portent une part de vérité sans qu'elle l'entende vraiment et sans qu'elle l'accepte complètement. Les stars de la musique foudroyées à 27 ans sont utiles pour

entretenir un mythe moderne et l'enterrer tout aussitôt : ce sont nos Sisyphe à nous qui nous ont fait entrevoir un univers inconnu et qui sont repartis sur la pointe des pieds, laissant notre cosmos dans un état stable. Si la multiplicité de ces Sisyphe dans le chaos de notre époque peut déstabiliser l'ordre mondial, celui-ci est toujours bien résistant et promet un bel avenir à celles et ceux qui en sont les tenants. Si nos sociétés donnent l'apparence d'être désaxées par des mesures nouvelles ou par des manifestations de non-conformisme, celui-ci demeure prégnant : les gays sont toujours terrorisés, les sans-papiers sont relégués dans des zones sombres, les étrangers doivent faire profil doux, les femmes ne sont toujours pas les égales des hommes, les enfants sont maintenus dans un statut de minorité, les populations non-caucasiennes sont discriminées et les affaires humaines continuent. Le travail est en cours mais loin d'être achevé.

Les révolutions ont plus combattu la forme des pouvoirs, dictatures, monarchies, républiques autoritaires, plutôt que le principe de domination qui est en fait l'essence et qui maintenait dans un état de minorité celles et ceux qui n'en faisaient pas partie. L'émergence de contre-pouvoirs fut ignorée. Les visions minoritaires furent oubliées. La discrimination en fut le prix payé et la paix sociale fut assise sur les larmes des parias. La dynamique démocratique d'inclusion ne fut un succès que dans la mesure où elle traçait une ligne de démarcation entre les insiders et les autres. L'impression de chaos que peut dégager nos sociétés tient en partie à l'émergence de cultures minoritaires, ethniques, religieuses, sexuelles... qui percutent ce modèle univoque et qui donne une impression d'insécurité alors qu'il ne s'agit de rattraper un retard et construire pas à pas une société plus diverse et plus respectueuse des différences au lieu de les nier. Les représentations mentales sont à repenser afin d'éviter les affrontements et contribuer à forger des représentations mentales aussi diverses que peut l'être une société de plusieurs millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

C'est une vision fautive de l'histoire que de penser qu'il existe des périodes, des âges, des ères qui furent calmes, où aucun conflit n'apparaissait, où chacun était parfaitement à sa place et où le pouvoir était bienveillant envers tous et toutes. Nos ancêtres, où qu'ils/elles furent, à quelque période que ce soit, furent terrassés par la faim, les privations, les exactions, les guerres, les angoisses existentielles, les peurs sociétales, les mouvements de foule, les crises épidémiologiques et de là, naquirent des micros-sociétés à part. Le mal-être des exclus n'est pas nouveau, il fut appelé simplement autrement, folie, bouffonnerie, audace, secte, école philosophique... Les sociétés historiques ont eu tendance à y répondre par la violence, parfois à se laisser lentement submerger par la nouveauté. Elles furent rarement exemptes de cette inquiétude vis-à-vis de l'homogénéité de leur corps social comme certains peuvent l'être à notre époque. Interpréter l'histoire au seul crible des mythes est une erreur. L'unité est fictive.

Passer au crible une société en analysant la façon elle traite ses minorités est la meilleure façon de démontrer son ouverture, son degré d'inclusion, sa rigidité, la face cachée de ses formes de pouvoir, C'est le seul angle. La seule échelle possible. Le seul horizon indépassable de progrès qui permette à chacun de se réaliser pleinement avec l'aide d'institutions positives, non répressives. La seule voie d'amélioration donc. Les succès économiques sont illusoire. L'impression de puissance également. Seuls les égarés, les rejetés, les différents comptent et ceux-là aussi peuvent apporter aux autres.

Ma mère n'aurait pas compris. Elle serait restée interdite devant de telles idées que je n'ai jamais partagées avec elle. Elle ne comprenait plus cette société éclatée qui est devenu la nôtre. Elle n'aurait pas compris que moi-même j'étais partie prenante de cette évolution et que je souhaitais

voir plus de diversité, moins d'autorité, plus de décentrement. Bien qu'elle fût un vivant exemple de l'intériorisation d'une infériorisation en tant que femme, elle partageait largement une vision normative univoque de la société. Elle souhaitait que la loi fut la même pour tous sans qu'elle comprenne que cela n'était nullement un obstacle à des traitements différenciés. Si elle admettait du bout des lèvres le mariage gay/lesbien, je sentais sa réticence envers une société plurielle, trop avant-gardiste, trop parcellaire. Elle était trop imprégnée d'un universalisme républicain, d'une éthique universelle au-delà d'une religion ou d'une tradition nationale.

Et l'art arriva

Pour me sortir de mes idées noires autant que par passion pour la musique je suis allé voir un opéra. Musique sombre, mise en scène sobre, drame bourgeois. Rien qui puisse susciter un enthousiasme délirant. J'ai fermé les yeux pour me laisser bercer par une musique puissante et lumineuse. J'étais porté par les sons, transfiguré par leur force, transporté dans une zone éthérée où ne devaient vivre que de petits esprits virtuels, et pourtant, ramené par un double mouvement à mes propres soucis comme décuplés par la musique, comme si un aiguillon invisible venait appuyer sur ma douleur alors que je voulais l'oublier. Le mouvement qui m'emmenait dans ces espaces lointains était contrecarré par un puissant contre-mouvement qui me plaquait plus encore à une réalité que je cherchais à éviter. J'étais dans un intense tiraillement. Des larmes coulèrent sur mes joues, que l'on aurait pu prendre pour des larmes de pure contemplation intérieure de la beauté de l'œuvre, alors qu'elles exprimaient seulement l'intensité de la souffrance que l'œuvre d'art ravivait. J'étais troublé par cette direction opposée que prenaient mes sentiments. Je voulais taire la seconde pour laisser m'envahir par la première et que s'installe en moi l'écho de la contemplation sonore de l'œuvre. Je voulais à tout prix m'éviter la souffrance pour ne garder que la joie. Mais la force me manquait. Je passais presque la totalité de l'opéra à la fois à me hisser jusqu'à lui, jusqu'à sa hauteur, jusqu'aux sommets vertigineux qu'il me donnait à entendre, et je retombais inmanquablement sur mes peines, mes peurs, mes angoisses qui ne me quittent pas et que j'espérais oublier un instant. Comme un défilé de chars morbides elles étaient agrandies immensément par l'effet de la musique. Ce n'était pas une lutte entre deux sentiments contradictoires, c'était une défaite de la joie face à la tristesse. Je n'étais plus qu'un réceptacle vide pour une douleur impossible à chasser.

Ce n'est pas la première fois que j'éprouve ces sentiments contradictoires. Il existe des conditions particulières propices à l'arrivée de ce type de méli-mélo : une musique qui soit le reflet d'une tension extrême, un calme mental relatif qui permette à celle-ci de pénétrer lentement dans le cerveau, un oubli de soi qui permette le retour violent de la tempête. Ce jour-là tout était réuni, je n'avais plus de moyen de m'exprimer, l'expression vint de la musique elle-même qui envahit mon champ mental et qui me plongeait dans ces tourments. Parfois comme un drogué, une envie me pousse à retrouver ces conditions et me replonge dans ces états d'extase musicaux, c'est pourquoi j'écoute en boucle dans mon casque certains morceaux, et même si ce n'est jamais exactement comme la première fois, je veux m'en rapprocher le plus possible, à la recherche d'une sensation et d'une étincelle qui saurait me sortir du coup du désastre.

J'ai toujours aimé les peintures du Greco. La première fois que je vis « L'enterrement du comte d'Orgaz », cette vision hallucinée m'a soulevé d'émoi, un trait fulgurant, une BD avant l'heure, je fus

ébloui par cette manière de renverser les perspectives et de montrer à la fois la destinée du mort et les murmures qu'elle provoque autour d'elles en un saisissant raccourci (Les chuchotements d'enterrements sont des moments de conspiration uniques). Je connaissais les géants de la peinture moderne ou contemporaine, mais chez Le Greco, il me semblait y avoir une macération artistique particulière, apte à rassembler en des images stupéfiantes plusieurs univers et donner à voir ce qui ne peut d'ordinaire se déplier que sur plusieurs tableaux. Le Greco rassemblait, hachait, détruisait et recréait une forme de livre du monde à lui seul. Lorsque j'allai à Tolède je filai à l'église qui le détenait voir ce chef-d'œuvre inégalé. Je restai un long moment à le contempler dans la lumière sombre de ce lieu austère. Je voulais rentrer dans l'intimité de la représentation. Je voulais m'immerger dedans. Quelle ne fut pas ma surprise quelque temps plus tard à l'écoute d'une émission de radio sur une station dont je ne me rappelle plus le nom. Une historienne d'art rappelait combien Le Greco fut rejeté parfois déconsidéré, trop peu académique, trop fougueux. Cet avis me foudroya. Je pensais naïvement qu'un tel génie, d'une telle force, d'un tel réalisme halluciné, fut universellement et immédiatement reconnu. Au lieu de cela des normes esthétiques ont imposé leur force dans le jugement des hommes et fait en sorte qu'ils déprécient une œuvre dont la puissance devait s'imposer naturellement. Cette injustice me frappait d'autant plus que ces peintures semblaient parler aux sentiments au-delà de tout jugement, elles me paraissaient parler directement aux êtres humains sans aucune médiation et que c'était là le pied de nez que Le Greco jouait à tous les partisans des artifices esthétiques. Il y avait une injustice flagrante envers un artiste incroyable. Cette revanche de la civilisation sur l'homme libre était scandaleuse. Il renaquit lui aussi de ses cendres au siècle dernier. Ce n'est que parce que certains artistes de l'époque s'y intéressèrent que sa puissance fut reconnue. On comprenait enfin ce génie fulgurant, il était nommé au panthéon des plus grands, on s'intéressait à lui et sa manière singulière inspirait et ravissait les visiteurs.

La création audiovisuelle est le processus artistique ultime, celui qui permet de rendre visible tous les fantasmes, celui qui montre ce qu'auparavant seule l'imagination permettait de visualiser. La caméra couplée à l'ordinateur permet désormais de montrer ce que les artistes ne pouvaient s'autoriser à dépeindre qu'en filigrane, une attaque de monstres, une transformation corporelle animée, une féerie hantée ou une déformation des dimensions originelles. Tout est possible puisque tout est manipulable. Les acteurs sont aussi des choses que l'on peut métamorphoser à volonté. Et s'ils leur restent la puissance de signification de leur jeu, ils peuvent être intégrés dans un opéra visuel dont il n'est pas déraisonnable d'imaginer qu'il puisse un jour devenir interactif avec chacun des spectateurs. Sans être un admirateur béat de la toute-puissance de la technique versus la pureté supposée du jeu d'acteur, je dois reconnaître que j'admire les possibilités artistiques décuplées, l'univers des possibles s'est largement entrouvert. Nous vivons une époque incroyable qui permet à la fois de voir des spectacles grand public comme autour de la saga de Tolkien et des films à la beauté transcendée par des jeux d'acteurs et d'actrices subtils, sensibles comme « The Hours » où Meryl Streep et Nicole Kidman composent un film beau, profond et dramatique comme le roman de Virginia Wolf.

Les siècles ont produit beaucoup de réflexions sur la définition du beau et sur l'utilité même d'une définition. Portée morale, universalité, véracité, sincérité, respect de règles : codifications aussi absurdes qu'admises en leur temps, bien qu'elles ont parfois incité, dans leur forme rigide, à la naissance de nombreux chefs-d'œuvre, laissant croire que de la seule contrainte pouvait naître le beau. A une époque donnée il semblait presque évident de savoir ce qui était beau, la question

pouvait paraître absurde, il suffisait de se plier à l'esprit du temps. Les icônes des églises orthodoxes sont fascinantes à ce point de vue : figée dans le temps, nostalgiques d'un temps doré, immuables et séduisantes. Le dépassement de soi dans une forme artistique est la démarche fascinante à travers de laquelle s'élabore l'œuvre d'art et constitue pour certain-es le seul critère admissible. Pour d'autres la réception de l'œuvre ou de la performance importe peu, seul compte l'acte. La définition du beau à laquelle se sont acharnés plusieurs philosophes ou artistes, constitue un effort remarquable afin de donner une échelle de valeur, une éthique, une direction qui soit à la fois une inspiration, une norme et une vision auto-définie d'une société à une époque définie. Les époques de troubles, productrices d'œuvres novatrices et foisonnantes (La Renaissance) n'avaient que de peu de préoccupations de ce type : il s'agissait avant tout de magnifier la puissance publique ou religieuse, garantes de l'ordre, en dehors d'une autojustification de l'artiste par l'artiste ou par le philosophe. Les écoles, tout aussi dogmatiques, même découplées de la puissance publique, n'en gardent pas moins cette injonction artistique à partir d'une pratique restreinte volontairement, en témoignent les oukases d'André Breton ou le dogme 95 de Lars Von Trier. Même si elle est consubstantielle du geste artistique, la transgression était acceptable en tant que sublimation de la représentation d'elle-même qu'une société ou qu'un groupe entendait donner. Rare furent les déviants, condamnés ou oubliés, objets d'un mépris : la société pouvait accepter au final, souvent au prix d'une expurgation de l'œuvre, d'une relecture conforme au dogme, comme des versions de textes pour enfants expurgées de ce qui devait les choquer ; ces marginaux étaient parfois l'objet d'un culte de la part d'une élite cultivée qui gardait jalousement ses prérogatives sur une œuvre sulfureuse : voir Sade.

Tout cela est fini. Dans une société dont l'étalon est désormais l'individu et non plus un peuple mythifié, l'échelle de jugement est descendue d'un cran : c'est la personne seule qui juge et rien ne pourrait considérer son jugement comme faux. Inutile de s'esquinter à tenter de savoir où est le beau, il est partout et nulle part. A rebours de ce que pensaient toutes les générations qui ont précédé le siècle dernier, nous pensons désormais qu'il ne sert plus à rien d'établir des normes ou de croire qu'il existe des œuvres belles et d'autres non selon des critères justes, cela n'a pas plus de sens que de vouloir battre l'eau de la mer à cause d'une bataille perdue. Les jugements sont aussi divers que l'est la population qui peuple cette terre, il faut se défier des juges esthétiques, des dictateurs du bon goût, des imposteurs qui veulent s'imposer en arbitre. La conquête du pouvoir de juger d'une œuvre artistique est la bataille ultime pour qu'enfin les personnes puissent penser par elles même et s'arroger le droit qu'il ne leur fut promis que sur le papier, celui d'un peuple dont chacun des membres est réellement émancipé, en dehors de tout code établi. Le pouvoir esthétique est l'un des ultimes pouvoirs démocratiques à conquérir, privant les élites de leur pouvoir prescriptif, laissant à chacun le choix et la capacité de juger et de créer de nouvelles formes. Nous vivons sur ce plan une époque de renversement démocratique. L'art traverse nos sociétés de haut en bas et de bas en haut, il fracture les équilibres anciens, chacun est prescripteur en même temps de suiveur, et si nous vivons aussi une époque de remarquable uniformité, de nouveaux espaces se créent chaque jour, des horizons s'entrouvrent, qui vont chambouler ou pas les anciennes normes qui elle-même avaient chamboulé les précédentes, la création est perpétuelle et non plus verticale ou uniforme dans le temps, le bouillonnement est devant nous.

Il n'existe de beau que démultiplié, pulvérisé en des milliers d'idées ou de sentiments, nourri dans des abris que le spectateur doit découvrir par lui-même. Ce n'est plus l'artiste qui produit l'œuvre mais le regard du spectateur. L'intentionnalité du créateur ne compte plus. L'œuvre n'en sera une

que par le seul jugement du récepteur. Les communautés de fans de films noirs et blancs japonais, de mangas érotiques, de statues hindoues du XVIIe siècle ou de land-art éphémère ont toutes raison : l'art se situe là où on le trouve, parfois même sans le chercher. Il est autant le résultat d'un dispositif naturel que celui du travail d'un créateur, peu importe la quantité de travail, le véritable travail artistique est celui qui ne se voit pas, un coup de pinceau invisible, les morceaux de musique qui nous arrivent au cœur sont les seuls importants. L'art contribue à forger le regard du spectateur et grandit son rapport à l'autre que soi, au même titre qu'une relation amicale ou amoureuse. L'art est la chose la plus utile au monde et nous ne savons pas ce que c'est.

L'art est descendu de son piédestal. Des collégiens créent des pièces de théâtre. Des écrivains en herbe produisent des textes. Le travail artistique de certains internés a été maintes fois salué. L'art n'est plus réservé à quelques happy few. La paréidolie, qui pourtant provient d'une association mentale entre plusieurs formes, relève tout autant du jugement artistique qu'une observation rationnelle, étayée d'une œuvre d'art. Elle n'est pas à déconsidérer plus que celui-ci. L'association des sensations à même de provoquer le décentrement de soi, qu'il soit le résultat d'une activité cérébrale ou d'une pure sensation, peut amener dans tous les cas à voir dans la cause de ce ravissement une œuvre d'art. Le beau d'une définition d'une œuvre d'art est qu'il n'en existe aucune, l'œuvre d'art est une construction mentale unique, constitutive de mon identité puisque je suis seul constructeur et propriétaire de mes pensées. Que pensaient ceux qui ont dessiné ces magnifiques peintures rupestres de Lascaux ? Nous n'en saurons jamais rien.

La beauté est abolie et pourtant, nous en avons besoin et nous en parlons. Les critères sont abolis, les règles oubliées, les diktats culturels jetés aux orties, la beauté du monde s'apprécie désormais en dehors de toute injonction normative. Et quand je parle de cette beauté-là j'inclue celle qu'une œuvre sur laquelle un artiste a travaillé de longues années comme l'éphémère passage d'un temps pluvieux à un soleil radieux, laissant le ciel découvrir des splendeurs nouvelles. La démocratisation extrême de la notion d'art implique la remise au placard de tout absolu, ou plutôt la création de millions d'absolus subjectifs, gage de créations nouvelles, d'ouverture de soi, de transformations intrinsèques de vision intérieurs par l'appropriation d'autres visions, même tronquées, même déformées, même incomprises. Le sens initial du créateur peut être perdu ou dénaturé, il reste quelque d'une nature extérieure qui vient percuter un intérieur différent et en cela, le choc artistique est une réalité qui s'ajoute à toutes les couches de vécu précédentes.

Nous sommes tous des œuvres d'art dans la mesure où celle-ci est construite en nous. Et la beauté réside aussi dans l'art de communiquer à l'autre cette beauté intérieure qui nous habite, de la faire comprendre, d'en dévoiler les contours et de la faire aimer, comme un enfant attire l'attention sur la forme des nuages à un parent négligent. Même si cette forme de communication peut aboutir au moutonnisme des modes, le dévoilement artistique est le plaisir du partage et de l'élévation commune vers un « mystère » révélé. Et si l'art a quelque chose du sacré, elle est bien dans cette incompréhension qui résulte de la façon dont chacun de nous nous comprenons ce dévoilement qui s'offre à nos yeux et que nous ne comprenons de manière variée. Une œuvre d'art n'est pas un théorème. Et seule une compréhension au-delà de la compréhension peut rendre compte de sa beauté.

La propagation des modes est le phénomène résultant de cette communication. Mais elle n'est plus contemplation de l'œuvre, elle devient acte social, acte de domination, de savoir, d'orientation

consensuelle ou non d'une opinion. Celui ou celle qui décide pour les autres ou qui veut simplement transmettre au lieu de vouloir faire comprendre, ne fait pas acte de véritable contemplateur de l'œuvre, il devient un prescripteur affirmant son pouvoir, il n'encourage pas la pensée autonome, il ordonne, il commande aux autres qui sont dans l'obligation de résister pour pouvoir juger et reconstruire par eux même l'œuvre s'ils veulent la voir par leurs yeux propres. La beauté est plus affaire de déconstruction que de définition de normes. Les artistes nous donnent le sens, c'est aux autres de le saisir. L'expérience de la communication est difficile et dangereuse. Je dois recevoir le message de l'œuvre, le déchiffrer, en apprécier la valeur et donner mon assentiment ou pas, fut-elle une banale chanson d'amour ou un chef-d'œuvre impérissable. Je dois résister à toute influence extérieure afin de constituer une intériorité de l'œuvre en moi et d'en mesurer l'étendue. L'œuvre d'art est un processus cérébral. La *pittura è cosà mentale*. J'accumule les banalités.

Oui, il existe des œuvres qui traversent le temps. Des œuvres en chef dont on se passe les noms de générations en générations, qui suscitent envie, admiration ou haine et dont on chuchote les qualités innombrables. Des œuvres que l'on dit indémodables, survivant aux soubresauts des modes puisque l'on trouvera bien quelques amateurs éclairés pour les défendre à chaque génération. Et je fais partie de ceux-là concernant quelques œuvres qui me tiennent à cœur parmi toutes celles que le passé nous a léguées et qui me semblent dépasser en beauté beaucoup d'autres. Alors à quoi tient cette survivance à travers les âges ? Fabrique du consensus ? Alchimie mystérieuse entre les êtres qui les pousse à admirer ou détester les mêmes choses ? Mélange de moutonnisme, d'obéissance aveugle, de croyance approfondie, de vague conformisme à une idée en l'air qui pousse des milliers de visiteur-es à faire des selfies devant la *Joconde* ou la *Victoire de Samothrace* ? Loin de moi l'idée de mépriser le plaisir qu'ils ou elles y trouvent. Notre pauvre vie est si difficile qu'il est impossible de creuser toutes les raisons de nos actes, et ils sont nombreux ceux que nous effectuons par un automatisme inné ou acquis. Si l'on nous interrogeait sur nos raisons profondes d'un acte, nous serions parfois incapables d'en fournir une seule. Je me dis que l'admiration des chefs d'œuvres du passé relève d'un mécanisme quasi inconscient : puisque les autres le disent, cela doit être vrai ; une paresse intellectuelle nous focalise sur certaines œuvres et nous fait oublier des milliers d'autres ; une volonté de ne pas approfondir ce pourquoi on aime ; une envie de cocher sur une liste de choses à voir ; les intellectuels aussi sont moutonniers puisqu'ils étaient nombreux à n'avoir pas compris la nouveauté radicale des fascismes du siècle dernier. Et si certain-es sont heureux de n'avoir que pris une photo d'eux-mêmes devant la *Naissance de Vénus*, grand bien leur en fasse, s'ils peuvent de cette manière recueillir une parcelle de bonheur, c'est la preuve du miracle. D'autres chercheront plus, l'origine, le détail supplémentaire, la tâche inconnue, la sublimation du réel ailleurs, que sais-je, et ils ou elles en seront aussi heureux-ses, et c'est le miracle de l'art, de nous amener un peu baume sur la dureté de cette terre.

Longtemps j'ai considéré l'art comme un moyen de m'extraire de mon milieu originel. L'art sous toutes ses formes, pictural, musical, littéraire, je devorais tout, je lisais méthodiquement les œuvres les plus importantes puis les œuvres vues comme mineures des auteurs les plus cités. Je voulais voir tous les musées. Etudiant, je courais les opéras. J'y retournais parfois deux fois comme si ma vie en dépendait, ne voulant pas oublier un détail qui me semblait d'importance. Ne pouvant aller partout je parcourais les livres d'art, je notais les tableaux et leur histoire. Je constituais dans mon esprit des fiches sur chacun des créateurs afin d'être parfaitement au point. Aujourd'hui encore je ne peux me dépendre de mon habitude, lorsque je vais au spectacle, d'enregistrer le métalangage autour. J'avais une revanche à prendre. C'était un moyen de m'élever vers d'autres sphères, je devais saisir toutes

les opportunités si je ne voulais pas retomber dans la platitude du quotidien. Je lisais également les pages du dictionnaire, j'apprenais le sens des mots compliqués, ceux que l'on n'entendaient pas à la maison, ceux qui pouvaient me servir dans une éventuelle élévation sociale. Et si je n'avais pas la chance de pouvoir les réemployer, peu à peu mon vocabulaire s'enrichissait, je devenais précieux, mon entourage le nota pour s'en moquer ou pour m'envier, je ne sais pas. Ma vie semblait guidée par cette recherche artistique, ou plutôt par cette évidence que l'accès à un autre milieu devait passer par l'intégration de codes que pouvait me donner l'art, cette fameuse distinction des classes supérieures dont elles se moquent elles même. J'écoutais en boucle les sonates de Beethoven, je goûtais les envolées lyriques de la Callas avec une joie sincère. Cependant j'avais conscience que cette joie était aussi dirigée contre les miens et pour atteindre un but inavoué de moi. Il y avait une sorte de trahison dans cette quête, une insincérité que je n'avais pas parfaitement caractérisée. Si je voulais connaître cette culture que mes parents oublièrent de me faire découvrir sans me l'interdire expressément, c'était aussi pour leur dire : « Regardez ce que vous ignorez et qui est bien supérieur à vous. Moi j'ai accès à cela, je comprends la signification de ces œuvres tandis qu'elles resteront à jamais hermétiques à vous ».

L'accès à tous ces éléments de culture fut le premier d'une longue série de ruptures avec mon milieu. La fin ne pouvait être qu'une discorde. La culture est un moyen de se séparer. Ce n'est que rétrospectivement que je pris conscience que ce moyen d'émancipation fut aussi celui qui me coupa de beaucoup d'autres. L'art est un moyen de se décentrer et donc mécaniquement, de quitter ce que l'on est pour devenir un autre. Cet acte de trahison envers les miens fut aussi un acte de trahison envers moi-même, me transformant souvent en un personnage vaniteux qui juge les autres à l'aune d'un seul critère, celui de la connaissance, jouant à un personnage plein de morgue, sûr de lui à l'extérieur alors que j'étais rongé par le doute à l'intérieur de moi. Plus je voulais paraître sûr de moi, plus je savais que cette assurance ne reposait sur rien, comme un coq qui ne peut s'empêcher de mordre, rompu au combat bien qu'il soit le plus faible de la basse-cour. Plus je connaissais et plus l'étendue des connaissances à acquérir me semblait vaste, plus un désir intrépide de paraître détenteur de savoirs établis me poussait à vouloir briller en société, surtout dans mon milieu familial qui perçu vite cette faiblesse chez moi et ne manqua pas de me le faire remarquer. Ne sachant pas encore que la valeur des choses ne passe que par soi, je ne jugeais qu'avec des critères qui je pensais universellement reconnus, solides comme peuvent l'être des maisons sur pilotis, fiables comme des secrets de cours éventés. Ma trahison de classe se voulait parfaite alors qu'elle ne reflétait que mon impuissance à être vraiment moi. Si l'on venait à m'en faire la remarque, j'exploisais, je fulminais, refusant aux autres le privilège de voir en moi ce que moi-même je n'avais pas encore aperçu. L'invisibilité de mon but transpirait par tous les pores de ma peau.

Un ami m'a récemment envoyé un lien sur la beaufitude, cette attitude ralliée socialement qui, paraît-il, consiste à se laisser aller à l'expression la plus commode de soi, céder aux modes et ne pas se remettre en question. Un concept qui m'échappe puisqu'il me paraît relever d'une vision étroite et normée de la bienséance. La vidéo consistait en des amis qui découvraient qu'une de leur connaissance avait des chaussures de telle marque, qu'il mangeait de tels aliments ou qu'il regardait tel programme de télé ringard. Je regardais la vidéo deux fois afin de comprendre ce qui était drôle et je ne trouvais rien. Rien. Absolument rien. Tout était vide, en résonance avec une époque du vide qui cherche des poteaux pour éviter de sombrer. De parfaits imbéciles, sûrs d'eux et de leur bon goût, étalaient leur mépris de classe (Bien que je fus prévenu que cela était à prendre au second degré, of course). Je n'y voyais rien de drôle, plutôt du pathétique, du sombre, une petite histoire

d'inhumanité. Dénoncer un cliché est aussi le plus sûr moyen de l'entériner, la limite est ténue. Voici vingt ans, j'en aurais ri, ne voulant passer pour quelqu'un qui ne comprenait pas les règles, rajoutant au passage quelques commentaires acides propres à provoquer le rire. Maintenant cela m'indiffère parfaitement, le temps presse, je n'ai pas envie de perdre mon temps à juger et me moquer des autres, nous avons tellement de souffrance en chacun de nous, occupons-nous-en de manière prioritaire. La façon dont chacun vit, pense, se vêt, se déplace, cela peut être passionnant à comprendre comme une façon d'interagir avec les autres, mais aucunement pour se moquer, et surtout pas pour se positionner socialement. Représentative d'une époque de légèreté et d'audace qui se calque sur les standards les plus bas, cette vidéo m'a attristée, j'ignorais que tout cela avait cours, je pensais naïvement que l'humanité s'était améliorée. Je dois être vieux. Je dois être parvenu à cette période de ma vie où le rire n'excuse plus tout et où chaque acte compte.

En même temps que j'accédais au monde de l'art, j'en acquérais les tics détestables qui me semblaient indispensables socialement. Mon jugement devint péremptoire, je croyais connaître le beau, le profond, l'universel, le sublime, celui devant lequel on devait se prosterner. Stupidement je me mis à singer les manières de cette classe à laquelle je n'appartenais pas et qui me fascinait. Je voulais m'élever vers une sphère artistique au moment où celle-ci s'était effondrée, sous le coup de la multiplicité des tendances, conséquence de l'effacement de ce qui faisait la culture blanche, européenne classique. J'étais en retard d'une guerre. Je pensais qu'il existait encore une norme définie, éternelle, à laquelle je puisse me raccrocher afin de rejoindre le monde des vainqueurs. Sans être partie intégrante des tenants de l'art je voulais montrer que j'y étais parfaitement intégré aux strates éclairées, malgré la morgue qu'elle affichait pour tout ce qui n'est pas elle. Attitude schizophrène dont ma mère, fine mouche, n'était pas dupe et dont elle se moquait sans en comprendre les raisons véritables. Elle se moquait de mon changement de ton et de manière, ma sœur se joignait à elle. Vexé je m'enfermais dans ma chambre où seul, je pouvais me laisser aller à mes fantasmes. Sans être un dandy vêtu de façon outragée, accompagné de grands gestes provocants, je mettais un point d'honneur à avoir une parole coupante, nette, qui laisse à l'adversaire KO sous mes coups. Jeune perroquet, je répétais sans le savoir des mots prononcés par d'autres et qui me paraissaient parés de toutes les vertus, comme la seule manière de m'élever. Je ne faisais que reproduire les tentatives mille fois répétées des refoulés pour parvenir à la lumière, copiant leurs modèles jusqu'à la caricature, espérant attirer l'attention et pouvoir enfin, un jour, franchir les marches d'un univers convoité. Je comprends maintenant pourquoi le monde de Proust me fascine, avec ces personnages remplis du snobisme des classes auxquelles ils rêvent d'appartenir. Désormais tout cela me semble vain, c'est une histoire du passé, non pas que j'ai renoncé aux choses de l'art (Elles demeurent un fil conducteur de ma vie), mais je n'y mets plus une énergie rageuse, peu importe si je rate un film, une musique, une expo, je dois me consacrer à moi et aux miens, les mots que j'écris en ce moment sont les plus importants, c'est le pivot autour duquel je tourne, l'art n'a plus cette importance vitale, il me sert à me consoler infiniment de l'infinité des maux de cette terre, c'est assez, et je sais que le jugement que j'y mets n'a pas plus d'importance que le vent qui porte mes paroles. L'important n'est pas d'avoir un avis fulminant, intransigeant. Si l'art pénètre dans ma vie comme il pénètre dans la vie d'autres gens, je n'y mets plus d'énergie démesurée. Je me dis que le moment de contemplation de la beauté que j'ai pu éprouver est une parcelle d'éternité que j'ai pu saisir. J'en suis heureux. C'est assez.

L'histoire

L'histoire est la forme du monde.

L'histoire est ce que le monde nous dit et nous cache en même temps. Elle nous endort par ses multiples rebondissements. Mais malgré la multiplicité des signes, elle conte la même narration, le sens n'évolue pas de toute éternité. L'histoire a des trésors d'imagination pour nous narrer encore et toujours les mêmes fables auxquelles nous refusons à croire. Elle n'invente rien si ce n'est l'habillage externe d'une même trame répétée inlassablement. Aucune intention cachée derrière ces événements depuis tous ces millénaires, le prisme est déplaçable à toutes les époques (Sans vouloir tomber dans le complotisme), tout est à découvert. Nous ne voyons rien et pourtant tout est sous nos yeux. L'histoire est la répétition inlassable d'un récit identique depuis les temps immémoriaux, celui de la domination. Elle nous donne à voir l'écrasement des empires, les victoires soudaines, l'asservissement des peuples, les suprématies brièvement conquises, la mise au pas des sociétés à travers des formes de pouvoir autoritaires ou diffusément impérieuses, la négation des minorités, l'imprégnation psychologique des vaincus par la morale des vainqueurs, et si le pouvoir diffuseur vient à disparaître, les formes de gouvernance survivent, s'adaptent, se transforment. L'idée de domination est si naturelle qu'il nous paraît impossible de s'en passer et que la marche de l'histoire en serait perturbée si le pouvoir venait à s'éclipser de la humanité et si les êtres humains avaient vraiment décidé de vivre sans autre responsabilité que la leur. Certes depuis plus deux siècles, des mouvements de libération ont modifié les rapports des peuples envers les pouvoirs, contestation de formes extrêmes de pouvoir, mise en place de contre-pouvoirs, conquêtes de droits politiques, sociaux ou personnels. Néanmoins la forme du pouvoir reste la même, diffuse à travers une bureaucratie de plus en plus présente ou des organisations sociales ou économiques de plus en plus omniprésentes. Nous avons remplacé une organisation pyramidale du pouvoir par diverses formes de pouvoirs plus décentrée, mais tout aussi impérieuses. Les micro-pouvoirs se sont multipliés à travers de multiples institutions. Les structures traditionnelles ont été changées sans que soit questionnée ce rapport à l'autorité. Et nous sommes orphelins d'une révolution qui n'a pas abouti, qui ne pourra jamais aboutir et qui a laissé en suspens des zones autoritaires incontestées, voire renforcées par une volonté assumée d'autoritarisme (Famille, police, éducation).

Ma vie a été mise sous cloche, embrigadée par des millions d'injonctions autoritaires, dans ma famille, à l'école, au travail, injonctions parfaitement comprises, intériorisées, devancées jusqu'à faire de moi un parfait soldat de l'ordre établi, ingénieur efficace, avec une famille sans histoire, muet face à ses sentiments, obéissant avant d'être à l'écoute de moi, rongé par des doutes mais tout cela n'importe pas. Je suis le résultat de milliers d'années d'enrégimentement. Je n'ai plus à recevoir d'ordre, je les devance, je suis le prototype idéal du citoyen pour les pouvoirs en place, plus de police, chacun des ordres implicite est interprété et exécuté avec vélocité. J'ai en moi des barreaux de prison. Ma liberté à portée de main me semble inaccessible. Je dois lutter pour me désinhiber.

Nous avons l'entière responsabilité au-dessus de nous et nous avons trouvé la nécessité de mettre un plafond entre lui et nous. Les sociétés humaines se sont autocensurées. Les marginaux ont quitté ce corset pour recouvrir une liberté qu'on ne leur eut pas accordée autrement, ils l'ont payé cher, exil intérieur, rejet, opprobre, criminalisation, dégoût de soi, honte, il ne leur est pas épargné beaucoup de choses en matière de rejet. Et nous, pauvres humains ordinaires, pauvres gens qui n'ont pas eu

l'audace ou l'opportunité de quitter cette prison, nous devons vivre dans des sociétés humaines qui sont les palimpsestes des codes que les hommes ont inventés pour elles. Dans chacun de nous, se déposent les lois, les morales, les injonctions, les regards méprisants, les voix impérieuses, les visions destructrices. Nous sommes le réceptacle du ruissellement des lois, la force incarnée, la loi intérieure. Il importe peu de savoir par qui nous sommes dirigés, les pouvoirs sont multiples, comment nous réagissons à cet enchevêtrement d'injonctions, comment l'histoire se dépose en nous comme une nacelle enserme un banc de poissons.

Alexandre a conquis des royaumes aux confins de la terre afin de capter l'obéissance des peuples qui les habitaient. Rome n'a conquis la terre entière que parce qu'elle a écrasé des myriades de populations hétérogènes qu'elle eut l'idée de les romaniser. Sous couvert de mission civilisatrice la république française a mis sous son joug féroce des millions d'individus réduits à l'état de choses. L'Autriche s'est jetée dans les bras du nazisme. Les résistances à la force armée sont apparues çà et là, mais c'était pour prôner le même mode d'action, autoritaire, visant à l'obéissance et non l'émancipation. Les mouvements sociaux sont à l'origine de droits humains importants. Hélas ils ont vu émerger des organisations verticales autoritaires dont le but est l'autoconservation et la négation de l'individualité, regardée invariablement d'un œil suspicieux par les tenants d'une vérité établie. L'histoire est avare de groupes d'individus qui ont su réellement inventer des microsociétés émancipatrices. Les phalanstères se sont perdus au Texas. Les kibboutz ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Les communautés hippies ont fait long feu, perdues dans les querelles, les drogues ou les égos surdimensionnés... L'histoire est une longue liste d'asservissement et cette liste ne me paraît jamais finir.

Est-ce le sens du monde ? Non pas. Le sens, je ne sais pas très bien ce que c'est. L'humanité est marquée par les actions des puissants, déstructurée par toutes sortes de pouvoirs finissant par imprégner les sociétés humaines de manière hiérarchique et violente, empoisonnée par la relation violente de l'homme avec lui-même, pervertie par une manière d'être hétéronome qui finit par irriguer toute notre pensée au point que nous pensons ne pas pouvoir nous en passer. La pédagogie noire, dénoncée par A. Miller, est un bon exemple de la manière dont l'axe autoritaire peut imprégner toute une société jusque dans ses interstices les plus fins, dans les relations entre adultes et bien-sûr, dans les relations parents-enfants marquées par une hiérarchie implicite. La violence ultime, le bruit des armes, la guerre, magnifiée, voulue, territorialisée, marquée par l'opposition entre eux et nous, est l'étendard de ce type de société, celle qui justifie le reste, qui annihile toute velléité autre, qui réduit à néant toute forme d'opposition. Le nom des vainqueurs n'a pas d'importance, ils sont interchangeables. Le véritable héros est celui ou celle qui viendrait à bout de ces formes d'oppression, celui ou celle qui autour de lui-elle, réussit à établir des relations non-violentes, transversales, bienveillantes. Il est plus utile de faire attention à la façon dont se font les choses plutôt qu'à ce qu'elles ont comme but. La fin est la libération en même temps que la reconnaissance des autres, tous les autres, êtres humains ou animaux .

Nous sommes toujours dans la vallée de larmes. Sous le joug d'un dictateur, d'un gouvernement, d'un système patriarcal, d'une organisation économique, d'une bureaucratie sûre de son bon droit, d'un contrôle social généralisé, de milliers de structures dominantes et leurs petits soldats sont prêts à en découdre pour ramener les brebis égarées. L'esclavage s'est déplacé. Nous pensons être libérés parce que des révolutions ont chassé des monarques, des dictateurs, des tyrans trop sanguinaires, nous les avons remplacés par des milliers de despotes plus doux, plus intimes. Notre naïveté

suppose que la conquête des droits sociaux nous assure une liberté pleine et entière, comme si notre bonheur dépendait de nos seules conditions matérielles. La progression de certains droits des minorités donne l'illusion que nous sommes dans des sociétés libérées, respectueuses, laissant à l'individu une marge suffisante de mouvement. L'histoire est l'écume du temps et le temps s'écoule de la même manière depuis que les sociétés humaines se sont créées, auto contraintes par des lois implacables, des règles de vie, une vision du bien et du mal qui nécessairement exclut et contraint, au détriment d'une hétérogénéité de points de vue et de pratiques. L'histoire humaine est celle d'une formidable expérimentation en tous sens, en même temps qu'elle est celle d'un confinement social inédit que les animaux ne possèdent pas. Quand bien même cette contrainte externe imposée à l'espèce humaine par elle-même serait la condition hypothétique d'une survie, elle est condamnable car néfaste à l'épanouissement personnel, grosse d'une immensité de risques psychotiques pouvant conduire à la folie, trop contraignante, au service des puissants plutôt que d'être à celui de chacun des plus petits d'entre les peuples.

Les destructions, les viols, les humiliations, les railleries, les coups, les intentions cachées ou visibles, les punitions qui n'en sont pas en intentions sont des feuilles libres qui se déposent sur nous, les récipiendaires, ce sont des ciseaux qui nous moulent, qui nous façonnent, qui détruisent l'étincelle de liberté qu'enfants nous avons et qui transforment des innocents conscients de leur liberté en bourreaux de soi-même et des autres. L'histoire, la grande, celle qu'on enseigne dans les livres n'est pas différente de la petite, celle qu'on raconte à voix basse et qui se vit dans l'intimité, c'est celle d'un asservissement progressif des individus jusqu'à ce qu'ils soient dociles. Et ceux qui pensent être libérés parce qu'ils asservissent les autres sont prisonniers d'un système maître-esclave pernicieux. Les victimes sont autour de nous, en nous, dans nos schémas préconçus, dans nos gestes, dans nos volontés inconscientes qui visent à considérer les autres comme un ennemi à vaincre.

Les chiffres de la consommation de drogue aux US sont si effrayants qu'ils contribuent de manière significative à la baisse de l'espérance de vie. Dans une société de la compétition, de la valorisation à outrance de l'ego, cette vision mortifère n'aboutit qu'à la destruction. Ce constat reflète un malaise généralisé. Si l'on demande aux gens s'ils sont heureux dans beaucoup de pays, riches ou pauvres, invariablement, les pourcentages les plus bas sont obtenus dans nos pays riches. Je n'attribue pas l'usage de drogue à cette seule représentation du pouvoir, mais elle laisse des traces chez tous les déclassés, chez celles et ceux qui ne participent pas à ce pouvoir ou qui en sont les victimes, celles et ceux en qui personne n'a foi depuis des générations. Nous n'avons pas pensé l'évolution de nos sociétés en termes de valorisation de soi et des autres. Tout n'est qu'envisagé qu'en regard de pouvoir, de discipline, de toute puissance, un système qui mène au chaos aussi sûrement qu'un train lancé à toute allure sur une voie sans issue. Si nous avons envisagé un système économique qui privilégie l'interdépendance et donc annihile toute envie de guerre comme dans le passé, nous n'avons véritablement changé la façon dont les systèmes institutionnels (Etatique ou non) interagissent avec le reste de la société. Les interactions sociétales, à l'image de cette relation institutionnelle, n'ont pas opérés non plus un changement paradigmatique de mode opératoire : le conflit, le pouvoir, l'emprise sont valorisés au détriment du consensus, de l'écoute, de l'attention qui apparaissent comme faibles.

La masculinité abusive est un poison qui contamine autant les hommes que les femmes, enfermant les uns et les autres dans des rôles prédéfinis, reflets d'une histoire de domination et aucunement d'une volonté de respect individuel. La féminité comme la masculinité sont des constructions

emprisonnantes, des schémas injonctifs modifiant la perception de soi et des autres, avec le risque évident de perte de confiance en soi quand la réalité n'est pas le modèle. L'homosexualité est la bombe qui vient et viendra à jamais percuter cette représentation : elle bouleverse les codes en déassociant ce qui paraissait exclusif d'un genre ; l'homosexualité, le trans-genre sont des facteurs d'instabilité pour des images figées des genres ; elles brouillent des pistes droites. La masculinité est associée au pouvoir et à toutes ses tensions, et à la construction d'un sujet en dehors de toute personnalité initiale. L'effondrement de cette construction sociale est souhaitable, même s'il est long le temps pour accepter une autre vision des choses, sur soi, sur sa famille, sur ses amis.

Voyez comment les religions ou les états maintiennent sous leur joug des personnes apeurées, alors que celles-ci ont le ciel au-dessus de leur tête. Les religions encadrent et magnifient l'entrée des fidèles dans leurs différentes écoles. Chez les chrétiens le baptême, chez les musulmans, une simple phrase. Et par magie, l'ensemble des règles des prescriptions s'abattent sur la personne, aussi chétive et frêle soit-elle, aussi étrangère soit-elle à cette entrée grandiose. Par une construction sociale, l'être humain devient le sujet d'une structure contraignante. L'être humain est suprêmement doué pour inventer des finesses de style qui transforment la réalité en une autre par la seule vertu des mots. Les états forment des superstructures contraignantes : passez la frontière et par un effet de l'imagination humaine, vous êtes soumis à d'autres lois, d'autres règles, d'autres visions, elles aussi réclamant aux peuples qu'elle régit une obéissance absolue, les transformant d'individus en sujet, réduisant leur champ des possibles en un chemin balisé. Mais c'est toujours le même ciel que vous avez au-dessus de vous, la même terre que vous foulez.

L'abandon de toute relation de pouvoir est une condition nécessaire du bonheur. Vider les relations et les esprits de toute notion de domination et de toute pression, explicite ou non, liée à ce pouvoir est la première pierre d'une vie bonne. Poser cela, c'est permettre l'épanouissement d'une société non pas simplement libre mais où chacun puisse se construire dans une relation d'interdépendance non hiérarchique avec autrui. Ce n'est pas parce que j'ai besoin de quelqu'un que je dois me soumettre à lui. Nous sommes tous dépendants les uns des autres, c'est la condition de notre existence sur terre et c'est aussi à partir de ce fait que je peux concevoir ma vie en dehors de règles pré-formatées.

L'effacement des pouvoirs est aussi la condition de l'effacement de l'histoire. L'extinction de l'histoire est conditionnée par l'abandon de toute domination, familiale, sociale, politique, militaire, économique. Et lorsque tous ces pouvoirs seront évanouis, l'histoire sera éteinte puisqu'il n'y aura plus rien à raconter. L'histoire sera effacée. Ne restera que le silence. Et peut-être la musique.

La nature nous inflige le plus grand des désastres en nous accordant la vie et en nous condamnant à la mort. Nous avons notre vie entière pour nous préparer à cette catastrophe annoncée. Inutile d'ajouter à cette immense fatalité des contraintes supplémentaires à travers une société coercitive, négative, suspicieuse envers ses membres et qui ne leur accorde pas la part de liberté qui leur est vitale. Nous sommes si faibles. Rien ne sert de rajouter de poids supplémentaire à une nature déjà si inflexible. Laissons les êtres humains s'ébahir et goûter aux joies de l'existence sans leur dire comment s'y prendre, nous savons déjà si peu nous-même comment s'occuper de notre propre vie, laissons nos enfants courir, jouer, ils apprendront suffisamment tôt les malheurs de la vie. L'exigence de liberté est le préalable à la survenue d'individus non-détruits, de personnes non-perdus en elles même et qui peuvent aller vers les autres constituer une fraternité/sorosité inclusive. Cela n'exclut

pas le retour sur soi qui permet l'analyse et in fine, l'ouverture. Cela laisse entrouvert des possibles qui n'auraient pu exister sans cet espace dégagé. La liberté, tant extérieure qu'intérieure, est le premier pas d'une société apaisée et respectueuse d'elle-même et de la planète (J'inclue dans le terme planète la faune, la flore, les matériaux vivants ou non qui nous environnent). La quête de la liberté ne mène pas à la solitude mais à une empathie universelle, gage d'un amour véritable, seule l'amour permettant une symbiose avec autrui et la construction d'une co-vision pacifique du monde.

Il s'agit sans nul doute d'une utopie dont la véracité ne pourra jamais se vérifier complètement. Et même si des expériences de vie sociale basées sur une non-hiérarchie montrent qu'il est tout à fait possible d'envisager un fonctionnement de groupe cohérent avec cet idéal, le travail est si vaste pour qu'il puisse être conduit à l'échelle d'un pays, aussi petit soit-il, qu'il est impensable d'y songer à court ou moyen ou long terme, beaucoup pensant que même sous le prétexte du bien, il serait impensable de laisser les personnes se guider par elles même. Néanmoins, ce n'est pas parce que cela ne paraît pas transposable à l'heure actuelle qu'il est interdit de l'envisager et de considérer que cette abolition des hiérarchies humaines et de tout système de domination serait la clef qui ouvrirait l'humanité vers un nouvel espace de possible, plus adouci, plus égalitaire, plus attentif à la planète qui nous porte, sans que cette idée d'égalité soit le principe d'un arasement des différences comme on l'a vu dans le passé.

Ma liberté

La liberté est en toi et nulle part ailleurs.

La liberté est ton trésor à toi et personne ne peut te l'enlever. Ta liberté commence par les fils de ton histoire dont tu dois te défaire. Ta conscience est ton point de départ et ta fin ultime. Ta liberté commence par elle et se nourrit de là. La conscience est ton carburant, sans elle, tu n'es rien, tu dois l'épaissir, la nourrir pour être véritablement. Défaîs les liens. Libère ta volonté. Ose ce qui te semble inabordable. Et va au-devant de tes envies. Fais de ta conscience le carburant de ta volonté plutôt que le frein à ton action. Elle doit être ce qui va te projeter dans le monde.

Le ciel est au-dessus de toi. Tu as peu de limites à tes désirs. Les milliers de possibilités d'exercer ta liberté sont à ta portée. Rapproche-toi, balaie les obstacles, détourne de ton chemin ce qui n'est pas ton but. Et si l'univers façonné par l'être humain est ce qui limite ta liberté, dis-toi que l'on peut pulvériser ces murs, les transformer, les rendre aussi minuscules que des choses invisibles. Tu peux marcher plus loin que ce que tu t'autorisais auparavant. Les autres ne décident pas de la voie qui la bonne pour toi. Mettre des écueils sur ta route est aussi absurde que de barrer le passage de l'eau au milieu de l'océan.

La beauté de la vie est une invitation à flâner, à découvrir, à s'embarquer dans autre chose que ce qui nous paraît obligé. Ceci n'est pas juste une incantation. Il s'agit d'un appel, d'une vérité qui doit être dépoussiérée des scories qui viennent l'occulter. Prends conscience du passé, ne te préoccupe que de toi, des tiens et de tout ce que le monde peut te donner, et non pas de ce qu'il cherche à t'interdire. Ne vois pas que ce que tu vois, mais tout ce que tu peux voir. Nous sommes de misérables aveugles. Tu ignores la beauté, tu ne penses qu'à la laideur. Et puisque notre existence

est si courte, il te faut te hâter de comprendre le message. Tu dois comprendre, aimer et vivre. Tout cela à la fois. Et tout cela très vite.

Lutter contre la pieuvre

Le capitalisme est une formidable machine, plastique, résiliente, fondée sur la notion de plaisir à travers le plaisir de l'investisseur comme celui du consommateur. Il se sert à rien de pleurer sur l'envahissement de notre planète par cette idéologie consommatrice, rétrograde, dangereuse pour les ressources de la planète, réduisant en esclavage des millions de travailleurs pauvres, transformant en profit ses propres excès, recyclant le discours de ses adversaires et faisant de cette terre un paradis pour quelques riches et un enfer pour les milliards d'autres. Le capitalisme, avec sa masse d'argent comme jamais auparavant l'humanité n'en avait disposé et grâce aussi à l'inventivité humaine, a fait bien plus qu'introduire un nouveau mode de production ou de consommation : il a transformé nos vies, nous coupant de nos origines, réduisant l'existence à une seule dimension, nous tournant vers le plaisir exclusif et laissant à chacun de nous le soin de pendre son moi à l'extérieur comme on suspend du linge sur un fil. Il nous a promis le bonheur et nous croyons que le paradis est enfin advenu et qu'il réside autour de nous. Le malheur est aboli et que nous nous réjouissons chaque jour de cet avènement.

Les critiques du système sont des rabat-joie : ils n'en ont pas compris l'essence jubilatoire du capitalisme. Celui-ci invite à la fête, à la dépense, à la puissance illimitée, à la reconnaissance de soi à travers les objets, à l'oubli des autres, à une vision débridée de l'existence qui n'est vue que par le prisme de la possession narcissique. La vie n'est plus triste, monotone, finie, pernicieuse ou psychotique. Elle devient la source infinie d'une infinité de plaisirs dans lequel chacun de nous est invité à se vautrer. Peu importe de savoir d'où vient l'argent ni comment cet argent a ruiné d'autres personnes. L'essentiel est de jouir. Et contre cela on ne pourra jamais rien, si ce n'est laisser la jouissance s'éteindre par elle-même par une pénurie de ressources ou par ses propres excès.

On nous invite à changer de vêtements tous les jours : dans certains magasins, les collections sont désormais renouvelées quasi quotidiennement au grand émerveillement des clients, à la satisfaction des actionnaires et au grand désarroi des ouvriers du textile et des écolos. Dans l'électronique, même adage : de nouveaux smartphones ou pc poussent tous les jours ; et si tu ne veux pas en changer, le fabricant fait en sorte que tu ne puisses plus l'utiliser au bout d'un certain temps. En musique aussi l'opulence se conjugue en milliards : je peux avoir accès en deux clics à des milliards de morceaux. Les voitures ne s'achètent plus : on les loue pour en avoir une neuve en permanence et renouveler ses goûts très vite. L'alimentation n'échappe pas ce renouvellement permanent : dans la moindre ville se trouvent des restaurants de toutes obédiences, de nouvelles tendances se créent chaque jour et s'il faut importer de l'autre bout d'une Asie lointaine les précieux ingrédients, on le fait. Ce qui compte c'est le fun. Et qu'on se pète le ventre avec tous ces avantages. Et pourquoi résister, pourquoi rester grincheux alors que nous avons toutes ces merveilles accessibles si facilement ? Pourquoi vouloir à tout prix abattre ce système fantastique, gage de plaisir renouvelé et d'un accès à des ressources que jamais aucun de nos ancêtres n'eut pu imaginer, même dans ses cauchemars les plus audacieux ? Le principe de plaisir est le mantra de notre époque, l'alpha et l'oméga de notre vie sociale, l'étalon de la réussite. Nous aurions tort de mettre à plat une telle

architecture pour la remplacer par un autre, forcément plus triste, forcément plus maussade, malgré tous ses avantages d'un point de vue rationnel.

Le capitalisme mondialisé est une fête perpétuelle pour les consommateurs, une jouissance ininterrompue des actionnaires, et un enfer saupoudré de rêve pour les prolétaires de notre siècle. S'il survient une contre-culture, une contestation globale de cette machinerie schizophrène, elle devient intégrée au système lui-même. Les T-shirt à l'effigie du Che sont devenus tendance. Le greenwashing se porte bien. Si un mouvement social d'envergure prend naissance, le système l'annihile en délocalisant, en usant d'une force policière toujours prête à défendre les possédants, en décrédibilisant le mouvement jusqu'à le pulvériser complètement, et au pire en engageant des capitaux pour produire du profit à partir de ce mouvement. Même les délaissés du système n'ont aucune envie d'en découdre avec lui, tout le monde veut sa part du gâteau et c'est ce que refusent d'avouer les contestataires professionnels. Le système n'en est pas un, c'est un assemblage hétéroclite d'intérêts et de contre-intérêts, parfois incarnés par les mêmes personnes, et c'est justement parce qu'il n'est pas homogène, monolithique, qu'il s'adapte avec une plasticité fulgurante, guidée par le plaisir et son alter-ego, la rapacité. Le capitalisme est la vitalité d'une époque démultipliée par la force de la technique. Le communisme était facile à faire tomber, il suffisait de s'attaquer à quelques symboles usés par des décennies de pouvoir. Le capitalisme est fascinant car il promet à chacun une vie de rêve, à mille lieux d'un imaginaire raisonnable, équilibré, terne, doux, écologiquement soutenable, mais tellement ennuyeux.

Oui, ce système est délétère, mortifère, psychotique, anti-écologique, fonctionnant contre les gens plutôt que pour eux. Les militants anti-spécistes, les syndicalistes, les associations caritatives, les droits-de-l'hommes ont raison : rien n'est plus injuste que ce système dont nous tirons profit, du moins de ce côté-ci du globe. Le capital saura toujours trouver une faille dans l'adversité et y répondra avec efficacité, voire il saura exploiter les divisions et en récupérer les symboles à son compte et cela est absolument terrifiant. Jamais, à aucun moment de l'humanité, une convergence d'intérêt n'a pu à ce point influencer la marche du monde et façonner celle-ci à son profit sans qu'aucune force humaine adverse n'ait de contreponds suffisants. La nature est pourtant prompte à inventer le négatif de tout événement. Il semble que dans ce cas, les seules limites soient la terre entière et que les hommes soient incapables de recréer cette dynamique dont Marx avait imparfaitement rêvée.

La vie à côté de ce système est une alternative crédible, peut-être même la seule. La multiplication des ZAD, l'invention de communautés non-hiérarchiques, autogérées, la réalisation de modestes phalanstères à des niveaux bien inférieurs à la planète est la première étape indispensable pour envisager un contre mouvement. Prendre de l'extérieur ce qui nous nourrit et en rejeter ce qui nous détruit, se préserver, soi et les siens, pour garder une dignité et une responsabilité, construire modestement une structure à côté de la gigantesque machinerie à broyer, même si les liens ne sont pas rompus entièrement et que l'ailleurs peut submerger le dedans. Gérer des contradictions inévitables. Prendre conscience et tâcher de faire un premier pas de côté pour défaire la pelote de nos dépendances et de nos dominations. Lire, voir, discuter, rencontrer, parcourir, réfléchir, s'engueuler, rompre, aimer, prendre le temps, marcher, admirer, trouver des voies, essayer, se tromper, se dire qu'on peut toujours plus que ce que l'on pense et que l'on n'est pas une quantité négligeable, trouver le temps de la beauté. L'alternative se trouve dans la respiration humaine, dans

le temps dilaté, dans la convivialité si chère à Illitch, tous sentiments à la base d'une vraie vie découplée de besoins artificiels et de plaisirs mis en équations économiques.

Un monde lent, pas forcément connecté, à taille humaine, hors de toute démesure, hors du temps harassant de la consommation. Une agriculture locale sur une base d'autosuffisance ou d'échange local. Des bourses d'échanges de vêtements, de matériels divers. Un partage des moyens, en dehors de ce que propose une économie Internet, basé sur le plus pur entrepreneuriat mercantile. La réflexion, le partage, la communication directe (Et non pas la communication virtuelle). Au final, la diffusion d'un contre-modèle résilient, de prise en main de sa propre existence, de réseaux de connaissance et d'entraide locaux. Ce qui d'ailleurs était moqué voici dix ans et qui se révèle pris désormais en compte par un nombre croissant d'entre nous (Voir les AMAP, les réseaux d'entraide scolaire, les initiatives intergénérationnelles...)

Sans viser une relocalisation globale, il s'agit d'une première étape, majeure, nécessaire à la prise de conscience et à la diffusion globale d'un contre-modèle. Une minuscule étape, ridicule, insignifiante, stupide, mais qui peut essaimer (Comme elle l'a déjà fait) en des milliers d'endroits, qui peut infecter le reste de la population, qui peut réussir ou échouer, et dont je pense que le souvenir peut influencer d'autres à bâtir autre chose, sur d'autres modèles, sur d'autres utopies. Les mouvements « Nuit debout » ne furent pas un échec, ils ont participé à l'élaboration de contre-modèles, ils ont aidé à la diffusion d'autres idées, ils ont été à la croisée de plusieurs réseaux qui ont pu établir des ponts. Et même si dans un premier temps rien de concret ne sortit de ces heures de discussion, elles s'intègrent dans un processus plus large de déconstruction des figures idéelles dominantes et en ce sens, elles sont positives. Les mouvements des Sans Terre, des No Borders, des no TAV, de NDDL, de Bure, des Earth First..., même s'ils sont des échecs apparents, contribuent à l'élaboration d'une contre-vérité et d'une mise en œuvre pratique d'une autre solution. Qu'on se rappelle les mouvements vegan et combien ils étaient moqués avant de devenir maintenant mainstream.

Attaquer frontalement la superstructure ultra-résiliente du modèle capitaliste est une illusion. Construire d'autres superstructures coercitives aboutit à la même impasse, reproduire un modèle de domination où seuls les maîtres changent est une non-voie. Le système sait se défendre parfaitement contre une telle contre-proposition hiérarchique, militaire, il sait cibler la tête pour faire s'effondrer l'ensemble. Il est beaucoup moins à l'aise avec des mouvements pacifiques, non-hiérarchiques, diffus, impliqués dans une forme de désobéissance insaisissable qui montre une détermination difficile à quantifier, à identifier, à annihiler. Leur mobilité permet la survivance. Je ne prône pas une guérilla contre des institutions, je considère qu'il faut inventer des formes multiples d'organisation sociale à côté. C'est à partir de ces expériences qu'il est possible d'envisager une forme de résistance souple face à tout ce qui est malsain, non-durable ou qui étouffe l'autonomie individuelle. Non pas en imaginant une forme complète d'organisation sociétale qui serait le contraire de ce qui existe et qui serait facilement destructible, mais au contraire, des micro-expériences, des tentatives, des œuvres uniques (Même à l'échelle individuelle), qui par le simple fait qu'elles existent, seraient la preuve qu'il est rationnel, concevable de faire autrement que dans l'univers névrotique que l'on présente comme inéluctable. Bâtir des projets de sociétés à partir de microsociétés suppose d'envisager une forme spécifique de coexistence entre les personnes : il ne s'agit pas simplement de créer des groupes qui parviendraient à des vies parallèles pacifiques. La construction de projets de sociétés alternatifs passe par l'établissement de liens sociaux, amicaux, économiques basés sur des règles partagées, évolutives, non-contraignantes, non incarnées par des

pouvoirs, règles qui nécessitent des révisions régulières sur la façon dont elles sont appliquées. C'est en ce sens qu'on se rapprocherait de ce que Robert Magiorri appelait la convivance : des microsociétés à part, non rigides, non hiérarchiques, résilientes, peu gourmandes en énergie, attentives à la planète, conviviales, locales. Et même si ces essais virent à l'échec, ils peuvent féconder d'autres expériences qui se nourriront de ces échecs et ainsi, concourir petitement, lentement, sans ambition folle, à désinhiber les pratiques. Et tant pis si l'épuisement des ressources de la planète va bien plus vite que la prise de conscience et la réaction en acte face à ce dépérissement, nous ne pouvons guère faire mieux que de bâtir à échelle humaine un autre système que celui-ci qui n'est pas humain. Il s'agit de dignité, même sur un champ de ruine.

Est-ce renoncer à changer le système ? Non. C'est prendre en compte le fait que les grandes contre-idéologies qui se sont érigées en contre-modèles ont échoué. Le système, que ses thuriféraires nomment « naturel » simplement parce qu'il s'est installé jusque dans nos imaginaires, fonctionne sur un principe de plaisir et de gratitude. Aucun système alternatif ne pourra jamais l'égaliser dans cette voie. Nous êtres humains qui essayons de trouver une sortie dans cette jungle, nous sommes condamnés à devoir espérer autre chose à travers les relations intersubjectives, la reconnaissance des autres, la joie, l'empathie, la solidarité, la prise de conscience de soi et des autres pour tenter de faire émerger d'autres solutions. C'est donc travers de communautés locales, imparfaites, précaires, instables, qui ont l'avantage de pouvoir inventer de nouvelles pratiques, que de nouvelles idées pourront peu à peu irriguer le reste de la société. Si nous voulons échapper à la folie destructrice d'un système qui nous condamne à la vacuité de la consommation, aux drogues, aux anxiolytiques, à la malbouffe, aux déchets, à la pollution, au changement climatique, nous n'avons d'autres choix que d'expérimenter des voies personnelles ou à petite échelle pour tenter de nous en sortir. Il s'agit d'abord d'un mode de survie, bien plus que les prémices d'une révolution puisque les révolutions n'ont pas fondamentalement changé le rapport au pouvoir et à l'autonomie. Nous devons nous prendre en charge car personne d'autre ne le fera. L'urgence est de nous donner à respirer, même si la machine folle du système va plus vite que notre capacité à pouvoir la ralentir. Nous pourrions dire un jour « j'ai essayé » seulement si nous sommes capables de prendre en charge notre propre rapport à nous-mêmes et aux autres.

Le coffre-fort de mes pensées

J'écris ces lignes comme si je déposais de l'argent dans un coffre-fort. J'aligne les mots à une vitesse qui me stupéfie moi-même car je n'ai pas de souplesse dans ce domaine. Sachant ces lignes protégées dans mon coffre-fort, je peux tout écrire. Je ne crains rien. Aucun regard étranger ne viendra me juger, critiquer, se moquer et considérer que tout cela n'est que du verbiage. Je vis une expérience en apnée, pas besoin de me forcer, les mots sortent, je suis comme Mahomet sous la dictée de son dieu. J'ai des crises irrépessibles et violentes où il faut j'écrive immédiatement. Je n'ai pas seulement envie de dire, je ressens une impérieuse nécessité de ne pas résister à cette nécessité. La simple transposition de l'idée est la garantie d'être au plus près de ce que je suis et des mécanismes qui m'agitent. Leur description est ma seule thérapie. Je veux croire que cette cure par les mots viendra à bout de mon état d'abattement et que j'en sortirai tout ragaillard, comme un enfant au premier jour de sa vie.

Lorsque j'ai fini une séance d'expulsion de mots, j'effectue mes sauvegardes et je repars l'esprit plus allégé comme un déposant rend visite à sa banque et s'allège l'âme en se délestant de quelques lingots. Mon fichier est crypté, protégé par un mot de passe. J'ai entière confiance dans la protection du système pour que quelqu'un de non-expert soit découragé de lire ces lignes.

Je n'écris que sur moi, pour moi, afin de me forcer à faire sortir la sève en moi. Même si ce sont des fariboles sur l'évolution de notre monde, elles ont macéré depuis trop de temps en moi, je me suis tu trop longtemps, je dois les coucher à plat. C'est maintenant un fleuve qui sort de moi, trop contenu longtemps en moi qu'il a envie de tout exploser. Mes enfants me demandent parfois ce que j'écris et je ne sais pas quoi leur répondre, j'élude, je bafouille une réponse inaudible, à la fois parce que je ne veux pas leur révéler le contenu exact de mes écrits (Comme si l'envie allait retomber si j'en disais trop) et aussi parce que je ne sais pas vraiment ce que c'est que tout ça, ces mots alignés rapidement, ces réflexions désordonnées qui donneraient de l'urticaire à n'importe quel lecteur, témoins de mon malaise et de mes pensées folles. Où me suis-je égaré ?

J'ai vu récemment un film assez mauvais dont le sujet portait sur le retour d'un fils auprès de ses parents lors d'un week-end. Son frère, jeune étudiant légèrement rebelle, connaissait son homosexualité, pas ses parents. Le but de la visite était de leur annoncer qu'il vivait avec un homme et qu'il serait heureux de les accueillir à Paris (On comprend entre les lignes qu'il a fui l'étroitesse d'esprit d'une bourgeoisie girondine familiale incapable d'envisager une évolution à leur relation autrement que par deux alternatives, le silence et le départ, ou la confrontation. Allergique à la seconde, il préfère la première qui l'amènera à une confrontation qu'il ne souhaitait pas). Evidemment l'annonce ne se déroule pas comme il l'entendait. Un cataclysme s'ensuit : le père se brusque, obsédé par des questions de sexe, la mère tente de comprendre, le cadet en profite pour se libérer de l'emprise familiale. Sujet classique de la révélation qui va percuter une vie familiale en apparence bien établie et qui révèle les fractures, les non-dits, les volontés dissimulées, un passé jamais bien digéré. Ce qui m'a captivé et m'a ramené à moi dans ce film bancal fut la réaction de la mère : après une courte phase de rejet, elle comprend peu à peu le silence obstiné de son fils sur tout ce qui touchait à sa vie, son envie de partir puisqu'il s'agissait du seul moyen de mettre un terme à une relation toxique. Et la mère d'envisager sous un angle nouveau les dernières années de son fils, ses escapades, son refus de parler, sa manière de les juger qu'elle avait pris pour du dédain alors que ce n'était qu'une manière de se protéger et d'éviter ce qui allait arriver lorsqu'il s'est enfin décidé.

Moi aussi j'ai été ce fils qui n'a jamais voulu véritablement parler à sa mère. Moi aussi je me suis muré dans le silence depuis mes années adolescentes jusqu'à sa mort, n'ayant pas entamé avec elle une discussion sincère, complète, sans arrière-pensée, d'égal à égal, et non pas entre une mère autoritaire et un fils fuyant cette autorité. Je n'ai pas eu ce courage de compter sur son intelligence pour comprendre ce que je suis. Je le suis laissé aller à avoir avec elle une relation superficielle entretenue sciemment, même aux pires moments de sa maladie, alors que j'aurais peut-être pu bénéficier d'une oreille attentive due à sa faiblesse et à ce détachement que permet le côtoiement de la mort. J'ai manqué de ce courage qui force les choses et qui permet aux mots de sortir. Je suis demeuré à jamais pour elle ce fils incompréhensible, un inconnu qu'elle ne pouvait plus dominer à défaut de l'aimer ouvertement. En apparence j'étais proche d'elle, je lui rendais visite assez régulièrement, je prenais des nouvelles de sa santé, je lui téléphonais très régulièrement, mes enfants ont pu la côtoyer et cela leur a apporté également. Les formes y étaient. Elle et moi, nous

savons que nous étions les otages de cette politesse sociétale qui ne nous a pas permis d'aller plus loin, nous ne savions plus comment briser la glace qui emprisonnait nos relations depuis si longtemps. Contrairement au fils dans le film, je n'ai pas eu le courage balayer la table et de vouloir tout remettre plat (Dans les films, il y a des possibles qui ne se rencontrent guère dans la vraie vie). Cela ne pouvait pas venir d'elle. Elle était trop engoncée dans des habitudes dont elle était incapable de se déparer, et le dialogue frontal l'effrayait. Mais sans l'affronter brutalement, j'aurais dû poser les mots, oublier les frontières et peut-être la prendre dans les bras. Trop tard. Elle est morte avant que j'ai eu ce courage. Même sur son lit de mort je n'ai pas pu la toucher.

J'ai l'impression de vouloir rattraper un temps de luttes futiles. Comme si je voulais écrire tout ce que je n'ai pas eu le courage de lui dire. Comme si sa mort avait rompu la digue de mes sentiments que j'avais construits contre tout ce qui me paraissait hostile. Comme si ce que je n'avais pas bien mesuré auparavant était que je ne parviendrai jamais à me réaliser pleinement en maintenant cette tension intérieure et qu'il était temps de lâcher, de dire, de crier, de tout accepter et de tout décrire. Je n'ai personne à qui confier ce déluge. Elle ne pourra pas me répondre. Et puis tout ne lui est pas destiné. Il s'agit d'un dialogue avec moi sur la façon dont moi je suis dans le monde. Je n'ai que moi face à ce moi qui se déverse et avoir ce moi observateur est la première confrontation avec une réalité que je pensais connaître et qui se dérobe à présent. Et si je tente de minimiser ce moi spectateur intérieur, je sais qu'il est là, qu'il m'observe et se moque de cet homme bien faible pour seulement se confier à un ordinateur et incapable de vivre au lieu de s'obstiner dans cette vie de mots.

Le silence n'est jamais d'or et l'idée d'une virilité basée sur une capacité à accepter les coups sans se plaindre est tout sauf intelligente. Le barrage finit par rompre tôt ou tard. Les petits interstices deviennent des trous béants. Les vieux paysans taiseux, loués pour leur capacité à tout supporter, qu'ont-ils dû endurer pour vouloir oublier leurs sentiments ? Les soldats qui seraient nos modèles, pourquoi doivent-ils se taire ? On peut laisser toute sa vie s'accumuler les dépôts malsains et au final, mourir en restant un bloc insensible. D'autres se laissent déborder par un flux qui déborde un jour, sans s'annoncer au préalable. Ça arrive à des gens très bien, au mitant de leur vie, ils se retrouvent débordés par les émotions, les humiliations, les haines ou des amours recuites, les envies, les jalousies, les idées farfelues mises sous le boisseau. C'est ce qui m'arrive alors que je n'avais rien anticipé, alors que je me croyais suffisamment armé pour affronter seul le reste de l'univers, je suis faible, dénué tout à coup de règle de conduite sur laquelle je puisse reposer ma conscience et la direction de ma vie, confronté à un envahissement de mon cerveau par un afflux choquant de sentiments.

Le temps presse. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je me répète de me dépêcher de coucher par écrit toutes mes émotions si je veux aller au bout de ce processus de libération. Je crains que les vieux réflexes ne reviennent et que la digue fracturée ne se referme trop vite sous la pression des vieux réflexes sans que j'aie pu remettre en ordre mon cerveau par des écrits libérateurs. La porte doit rester entrouverte suffisamment longtemps pour que les vieilles habitudes n'écrasent pas le flot libérateur. C'est une course où je dois mettre de la volonté sur une intuition. Il me faut rester au plus près de l'intention première, ne pas dévier, garder le cap de la vérité entière, celle qui m'importe pour que le miracle espéré puisse se répandre. La parole libérée est le début de la liberté.

Ma toxicité

J'ai perdu quelque chose, une avidité à la vie, une ardeur, une envie de rire, un souffle, une capacité à gérer de manière ordonnée la schizophrénie de notre existence contemporaine. Auparavant j'étais capable de rire de tout, j'avais une envie formidable de partager avec les autres, je gardais un appétit de comprendre intact, j'aimais le sexe, le jeu, les discussions sans fin, les temps partagés, l'amour de mes enfants me portait, j'avais l'envie irrépressible d'être un père irréprochable et sans rassembler des tablées immenses, j'aimais recevoir. Cette attitude de curiosité s'est perdue dans les couloirs de ma dépression. Mon reste d'altruisme s'est fait la malle. Je suis devenu apathique, irascible. Même s'il m'arrive d'abandonner cette apparence maussade, je vois passer dans le regard de mes enfants des lueurs d'incompréhension vis-à-vis de ce père refermé sur lui-même, je ne sais pas comment y répondre, je voudrais tellement mais je ne peux pas. Comme un damné aux portes de l'enfer, je vois s'émoustiller mon goût pour les relations, je ne vois plus mes amis, trop difficile, ils me rappellent les temps anciens, eux me voient à travers un prisme passé alors que je suis plus ainsi, à l'intérieur de moi, je suis ravagé.

J'ai peur d'être devenu toxique pour mes enfants, d'être celui qui les détruit plutôt que celui qui les construit, celui qui ne sait pas sortir de son intériorité pour se consacrer à eux pleinement, avec confiance, sécurité, et qui ne répond pas à leurs sollicitations, bien qu'ils soient relativement grands pour ne plus avoir besoin de moi en permanence. A force de rester enfermé dans moi-même je ne sais plus comment interagir avec les miens. Il me semble être devenu un fantôme dans notre maison, un fantôme qui se traîne de la chambre au salon et du salon à la salle à manger. Mes enfants peuvent tous les jours contempler un père éteint, absent à lui-même. J'ai la terreur que cela affecte leur construction et leur estime de soi qui dépend tellement de ces jeunes années. Cela n'a rien à voir avec un quelconque auto dénigrement, je suis objectivement devenu un non-être social. J'ai perdu une lumière intérieure et je ne sais pas comment la rallumer. Mon angoisse est d'être malsain envers moi-même et mon entourage.

Je viens de passer une semaine au ski avec mes enfants. Et paradoxalement, ils semblent ne rien remarquer, ou en tous cas ne montrent pas qu'ils ont noté quoi que ce soit. D'un point de vue extérieur ces vacances se sont parfaitement déroulées. J'avais arrangé ce break en Suisse de manière à ce qu'ils profitent de leur ardeur, de leur immense envie de skier pour qu'ils puissent se dépenser, jouer dans la neige, aller sur les pistes officielles et les non-officielles et donc, qu'ils puissent détourner leur regard de moi, l'organisateur, le cuisinier, le préparateur en repas. Trop heureux d'être sur deux spatules, ils paraissent n'avoir rien remarqué, ou du moins ils ne m'ont pas fait de remarque en ce sens. Et moi qui ai l'habitude de parler de sujets généraux, ils n'ont vu dans ma conversation que celle d'un homme passionné d'actualité, bref, un père habituel. Je veux à tout prix éviter de les contaminer avec mes humeurs malsaines. Je sais combien l'attitude d'un parent durant l'enfance de sa progéniture peut être déterminante pour leur future vie d'adultes. Alors, sans leur cacher toujours mes difficultés, je veux aussi qu'ils puissent voir autre chose que l'image d'un père ravagé. Ce n'est pas entrer dans un conformisme social ou une pernicieuse attitude de refoulement ou une idée préconçue d'un père surpuissant, désastreuse pour la construction d'un fils, il s'agit pour moi de rompre avec cette névrose qui me ronge. Je veux me projeter hors de ma sphère intime afin de me raccrocher à une existence heureuse, et par ricochet, que eux puissent bénéficier d'un père attentif, présent, plein d'amour et heureux. Je compte sur eux pour fonder le

mon bonheur. J'ai la passion de répondre à leur demande et je compte sur eux pour forcer ma survie.

La peur est là, tapie dans l'ombre, la peur d'un effondrement complet, d'un blackout complet dont je ne puisse revenir. Amélie est aussi sujette à ces peurs et nous nous épaulons bien, mais je ne sais pas pour combien de temps encore je saurai tenir. C'est cette apathie, la transformation de mon moi en zone-de-guerre-après-bombe que je redoute pour mes garçons. Une tombée fatale au fond du gouffre. En attendant, je dois combattre chaque jour, chaque instant, ce fardeau qui s'est abattu sur mes épaules et qui me prive de ma gaîté d'antan. Combattre au bord du gouffre, c'est me maintenir dans un état de relations sociales qui puisse me faire sortir de ce précipice, avoir une attention au monde alors que le premier réflexe est de m'en détourner, s'occuper des miens parce que ceux-là ont toujours qu'on s'occupe d'eux et qu'ils sont aussi une clef, écouter de la musique, aller au spectacle, se réconcilier avec les arts comme un des moyens de nous raccrocher à la vie, faire du sport dont la mécanique corporelle produit inmanquablement les hormones du bonheur, m'extérioriser à tout prix, sortir de mon enveloppe corporelle qui m'enferme dans le morbide. Je me sens comme ravagé à l'intérieur alors que de l'extérieur, pour ne rien laisser paraître, quand l'énergie est là, je m'efforce de maintenir une apparence naturelle, je réponds aux bonjours alors que parfois j'aurais envie de commettre un meurtre de masse, je souris alors que j'aurais envie de pleurer des heures durant, je parle alors je voudrais me taire, je joue à m'intéresser à la vie sociale, mon travail me révulse, je voudrais tout arrêter, me lover dans un lit, et m'arrêter, rester là à penser, à pleurer, oublier le reste, rester silencieux des heures durant, me laisser m'effondrer doucement, lentement. Je maintiens ma tête tournée vers l'extérieur alors que je voudrais qu'elle ne soit qu'à l'intérieur de moi pour tenter de comprendre ce qu'il s'y passe. La force qui me pousse à rompre sera-t-elle la plus forte ? Je ne sais plus. Pour ce qui m'était auparavant aussi naturel que de respirer, je dois composer, m'efforcer, faire semblant d'avoir une interaction avec les autres, ce qui est une preuve de vie et que l'on se détache de tout ce qui nous détruit. Je suis entre les deux polarités d'un aimant : laquelle m'attirera définitivement ? Je m'efforce de rester à pencher d'un côté, mais tôt ou tard, je me finirai pas me laisser attirer. Vers quel enfer ? Vers quel paradis ? Vers quelle vie après la vie, morne, sans intérêt et lassante ?

Serais-je devenu véritablement un mannequin ?

La beauté de la jeunesse

Levi-Strauss rapporte quelque part que dans certaines langues du Mato Grosso, il n'existe pas de terme pour différencier le mot jeune du mot beau, et que de manière symétrique, le même mot désigne vieux et laid. De même on ne compte plus les pages de la littérature ancienne qui nous décrivent la face immaculée de la jeunesse et le visage ridée de la vieillesse, louant celle-là et pourfendant celle-ci, rajoutant au passage que la lubricité de la vieillesse est indécente même si elle est identique à celle de la jeunesse. Jeune, l'étude des vieux textes de la littérature qui évoquent à longueur de pages les désastres de la vieillesse, les amours contrariées, la solitude, le raboutissement général me remplissaient d'ennui, je n'y voyais rien qui fut un écho à ma propre vie, j'avais la jeunesse, l'énergie, l'envie de vivre m'enrageait. Au mieux j'ignorais ces considérations inintéressantes (Je trouvais stupides les tableaux décrivant les trois âges de la vie), au pire, je

détestais ces vues réductrices qui essentialisent les âges, comme si les jeunes étaient forcément beaux et inversement pour les vieux, rien ne m'horripilait plus que ces caricatures.

Maintenant que je suis au seuil d'une première vieillesse, tous ces mots me reviennent, j'observe avec désespoir la lente dégradation de mon corps, je dois me concentrer plus fermement sur un sujet, des maudites lunettes me sont nécessaires pour lire, j'enchaîne les petits désagréments, signes d'une vieillesse qui approche, je dois m'entretenir physiquement si je veux conserver une forme identique à celle que j'avais. Je vois de nouvelles générations de jeunes, toujours aussi étincelants, toujours aussi insolents ou inconscients, ils sont beaux, ils rient aux éclats, ils ont la vie avec eux, ils sont sûrs d'eux, ils marchent et ont envie de croquer cette vie qui s'offre à eux. Sans être un naufrage, la vieillesse est un handicap, une dégradation insupportable du corps, une diminution sensible des capacités physique et intellectuelle que je ne peux accepter sans verser une larme. Je ne me souviens pas nécessairement de ma jeunesse comme d'une période dorée, néanmoins, rétrospectivement, je peux affirmer que je vivais dans l'innocence de la dégradation qui était déjà inscrite dans mes cellules, je vivais dans une bulle d'inconscience qui s'est déchirée.

La jeunesse est insolente parce qu'elle ignore ce qui irradie en elle, la beauté, la spontanéité, l'éclat, la force, l'irruption énergique de la vie qui ne demande qu'à s'exprimer, l'évidence d'une présence au monde. Le corps des jeunes irradie et cette irradiation insoupçonnée d'eux est la cause de la jalousie des autres, les grincheux, les vieux, celles et ceux qui savent la lente décomposition physique et qui songent à leurs années perdues. Cette jalousie ressort sous forme de moquerie mais ils/elles voudraient être comme eux, rire comme eux, jouer comme eux, redécouvrir ce qu'ils savent déjà, retourner dans cet état de première fois, revivre les étés sans fin de leurs amours et plonger dans les eaux du Léthé afin de gagner une vie nouvelle. Je sais que la jeunesse peut être fracassée par la maladie, la mort, les accidents, les guerres au même titre que les adultes vraiment adultes. Mais je pense à tous les autres, les bien-portants, les survivants, les croqueurs de vie et qui portent dans le simple fait d'être présents des valeurs qui nous nourrissent toutes et tous. Ils sont la sève de nos sociétés.

Il faut les voir ces jeunes, bruyants, pleins d'énergie, intelligents, qui déambulent dans les rues qu'ils semblent occuper toutes entières tellement leur présence est imposante. Rien ne sert de lutter contre eux. Ils sont ici et partout à leur place. Ils sont venus au monde pour nous montrer que l'avenir est rempli de rêves et qu'ils ne laisseront à personne le soin de les réaliser. S'ils ont déjà connu les accidents de la vie ils savent qu'il ne leur sert à rien de différer leurs attentes. Leurs rires sont à la mesure de leurs rêves. Ils vivent, eux. Rimbaud est le symbole absolu de cette audace folle, de cette assurance, de ce génie assumé qui permet de tout bousculer avec la certitude d'être dans son droit : malgré ses tourments internes, il avait cette flamme intérieure propre à la jeunesse et qui parfois s'éteint avec l'âge.

Dans le bureau en face du mien quatre collègues s'entassent. Tous jeunes. Tous pleins de la vigueur et de l'enthousiasme qui caractérise leur tranche d'âge. Ils sont beaux, sportifs, prêt à mordre dans le labeur, capables de prendre à bras le corps de nouveaux projets, sans arrière-pensée, avec une vitalité toujours renouvelée. Ils sont admirables. Tout leur semble facile. Rompus à des technologies que je peine à maîtriser, ils ne se posent pas les questions qui me viennent immédiatement à l'esprit : comment aborder ce problème ? Comme faire en sorte que je puisse accomplir ce qui m'est demandé à l'heure puisque je ne maîtrise pas le sujet ? Ils foncent. Ils ont l'enthousiasme et la

capacité. Ils y vont. Ils avancent dans la direction qu'ils veulent. Le choix des possibles est infini pour eux.

Les réalisateurs ont bien compris la fulgurance de la jeunesse, ils montrent leurs corps, leurs attitudes, leur insouciance, leurs discussions sans fin. Ils connaissent le potentiel énergisant de ces images. Ils usent du corps de ces figures comme on use d'une plastique modelable à volonté et la transforment en une œuvre qui devient une apologie de la beauté. L'affiche seule de « Virgin Suicides » de Sofia Coppola est une propagande pour la beauté de la jeunesse, doublée d'une ambiguïté sexuelle à la manière de D. Hamilton. « Barry Lyndon » est un hymne à la beauté classique de Marisa Berenson. Dans « Le péril jeune » ou « L'auberge espagnole », la beauté des acteurs rehausse l'intérêt que l'on y porte. A contrario, dans « Amour », M. Hanneke ne craint pas de nous montrer avec une précision clinique la déchéance de la vieillesse, et l'on s'y intéresse moins...

Pour les plus vieux, la jeunesse est un totem, un mythe indépassable. Ce peut être un totem faux, ridicule, fragile, impermanent, il n'en demeure pas moins prégnant. La jeunesse est une construction de l'esprit à partir de son propre vécu, une élaboration des autres à partir de soi, idéalisée, déformée, ou contraire, rejetée. La jeunesse est un composite de la projection de soi et de la société dans un groupe mythique, à part, résolument préservé, qui nous dicte l'avenir ou que l'on moque, mais qui participe à l'élaboration de soi rétroactivement à travers l'élaboration de ces autres : parce que nous voyons toujours de nouveaux jeunes surgir, nous savons que nous sommes éloignés d'eux, que notre vie est passagère, que nos sociétés percutées par le mouvement nous forcent à des adaptations incommensurables que la jeunesse comprend immédiatement. La jeunesse nous relie à la phase ultime. La jeunesse est un gouffre, un écran, une adresse finale à ce qui nous attache à la réalité. La naissance toujours incessante de nouveaux êtres est la promesse d'une société renouvelée, même pour le pire.

La jeunesse est l'image inversée de nos sociétés névrosées. Si des sociétés anciennes ont pu accuser la jeunesse de tous les maux, pour notre époque désorientée, addictive, schizophrénique, bipolaire, paranoïaque, la jeunesse constitue un rempart, elle sait de quoi est fait un avenir que nous, les vieux, nous ne savons plus déchiffrer. Elle est une force nouvelle, belle, radieuse, qui saura affronter des maux que nous n'avons pas su combattre (même si nous en sommes à l'origine). La jeunesse est la promesse d'un jour toujours nouveau, un soleil toujours intense qui renouvellera, par son innocence et sa force, la morosité de nos vies décrépies. Naïvement nous confions nos espoirs à cette jeunesse toujours renouvelée qui saura réussir là où nous avons échoué, comme si elle était miraculeusement protégée des scléroses qui nous ont rongés et capable de prolonger nos rêves. Nous ne cessons de magnifier cette jeunesse porteuse d'espoirs comme une célébration de nos propres défaite : elle a tout pour elle, et même si parfois l'écologie, l'économie, la politique nous pousse à voir dans l'avenir un ciel chargé, nous espérons que nos jeunes sauront échapper à la malédiction que nous avons creusée, ils ont l'envie, la créativité, la force, ils sauront tandis que nous sommes ignorants, et s'ils ne savent pas maintenant, ils apprendront bien mieux que nous. Son simple aspect physique est une preuve de sa perfection, la belle âme qui y est enfermée est une assurance d'un futur meilleur et l'aspect brouillon, peu efficace compensé par cette énergie qui viendra à bout de tout. Les publicitaires sont les relais de cette sensation. Et les parents sont nombreux à tomber dans le piège de la projection sur leurs enfants.

Telle le Minotaure, l'industrie du cinéma comme celle de la musique ou de la mode dévore de grandes quantités de jeunes qu'elle rejette au bout de quelques années : ils sont beaux, ils chantent l'amour, même le plus stéréotypé, ils ont appris à danser selon les standards les plus modernes, ils représentent l'espoir, ils sont des icônes d'une société en recherche perpétuelle de renouveau, recroquevillée sur cette quête cyclique frénétique de viande fraîche. Ils façonnent nos univers visuels et musicaux. Ils sont tout à la fois nos nouveaux Ulysse et Pénélope, nos Roméo et Juliette, nos Jason, nos Diane, nos Hamlet, nos Bach ou nos Mozart, nos Vinci. Dans une époque de déconstruction et de mélange, pas d'importance pourvu que le nouveau surgisse, même dans la plus légère différence par rapport à l'existant. Ils sont un gage iconique d'une projection nouvelle de l'esprit du temps. Et même s'ils disparaissent, la nostalgie qu'ils inspirent accompagne celles et ceux qui les ont idolâtrés et transforment certaines strates de leur inconscient. Marilynne Monroe est morte juste à temps pour rester éternellement une superbe femme.

Parfois, une évidence me frappe, une fulgurance m'éblouit, je vois le visage d'un jeune et je l'ai à peine vu qu'immédiatement, je le/la vois avec quelques années de plus, je l'imagine alors les traits apparents, la fatigue de la silhouette, le blanc des cheveux, la main trop veinée, la peau trop sèche. C'est comme si d'un seul coup, j'étais projeté hors du temps dans lequel je suis englué et qu'un homme, une femme du futur se présentait à moi, sous les doubles traits d'un jeune et d'un adulte à la fois. Peut-être par un ressentiment inconscient, s'il se meut devant moi, je parviens à envisager la démarche plus lente comme s'il/elle était victime d'un ralentissement fulgurant. Ce n'est plus un jeune plein de beauté et de mystère qui est face à moi, c'est un adulte mûr, parfois un vieillard qui se passe lentement à mes côtés, un corps marqué par les années dont la déchéance a lentement commencé et qui descend vers la mort.

La dure loi de l'athéisme

Je n'ai jamais eu la foi. D'aussi loin qu'il m'en souviennne, je considérais la religion comme une affaire qui m'était étrangère. J'ai été baptisé au sein de la très catholique religion romaine. Par une anomalie que je ne m'explique pas, j'ai également été enfant de chœur : nous étions dans les années 70, les églises se désertaient déjà, on ne devait pas être très regardant sur la qualité, je fus engagé dans les troupes de l'église. Malgré le fait que je devais servir un curé autoritaire je m'acquittais de ma tâche sans terreur et avec une grande application comme un élève qui effectue ses devoirs de manière mécanique, sans comprendre, sans mettre un sens véritable à ses exercices. Cela dura un temps suffisamment long pour que je m'en sente soulagé lorsque l'on me dégagea de cette obligation absurde. J'acceptais le rite, mais il ne fallait pas trop m'en demander.

Les genuflexions, les incantations, les implorations, les couleuvres à avaler, les rituels à respecter à la règle m'ont toujours paru absurdes, incompréhensibles, et il faut le dire, drôlissimes. Le simple fait de me dire que ces gestes sont les conditions nécessaires d'un hypothétique bonheur et l'accès à une vie meilleure ont été les premières fissures dans un édifice jamais consolidé. Le reste découla naturellement. Les questions sur l'existence de dieu, sur la finalité de la vie, l'absence béante de sens, notre vie où aucun être surnaturel, aucune fée, aucun gentil monstre ne viendra jamais nous secourir, tout concourt à abandonner toute idée de transcendance. La déduction fut naturelle, fatale, le sentiment d'une imposture socialement acceptée qui accentua mon impression de

décalage par rapport à une norme alors convenue. La cathédrale ne reposait sur rien : elle s'écroula toute seule. Je profitais de cet écroulement pour devenir plus lucide, comme un serpent change de peau, spectateur fasciné par un univers baroque délesté de toute croyance. Nulle volonté de se croire au-dessus des autres ou de tenter de démontrer l'indémontrable là-dedans. L'évidence était là, je la saisis, je n'avais plus qu'à vivre.

Mes parents n'étaient intéressés que par l'intégration sociale représentée par cette entrée dans la très sainte église. Si je n'avais pas la foi, cela ne les intéressait peu ou prou, pourvu que le rituel fût respecté. Il s'agissait avant tout de maintenir un rang comme les nobles s'attachent au prestige de leur nom à travers certains rites dépourvus de sens. L'intérieur de mon moi ne les passionnait guère. Ma sœur se conforma également à ces injonctions. Elle n'avait pas non plus ce feu intérieur qui se consuma aussi assez vite chez elle. Nous fûmes très vite d'une religion à laquelle nous ne croyions pas, qui nous était extérieure et dans laquelle la société, par facilité, nous mettait rapidement, ce qui pouvait être à l'origine de malentendus mais qui était commode (On aime les cases). Nous fûmes de bons soldats le temps que dura l'apprentissage obligatoire et lorsque celui-ci fut terminé, nous abandonnâmes sans état d'âme ce fatras de prescriptions et de suppositions sur un au-delà inconnu. Sans regret. Parfois avec quelques accès de colère vis-à-vis d'une hiérarchie catholique bornée. Je gagnais le sentiment d'une liberté nouvelle qui m'offrait des possibilités immenses et que je comptais bien exploiter.

Je comptais m'installer dans un confortable fauteuil de rêves dès lors que j'avais abandonné ce fatras de galimatias, je découvris que je me coulais en fait dans un lit de cauchemars. Je plongeais dans un abîme de questionnements sans fin et sans réponse. Je ne passais pas d'un stade où j'avais la foi qui me servait de rempart contre cet abîme à un autre où je n'avais plus rien. Mes années d'enfance et d'adolescence furent rétrospectivement une lente découverte de la réalité nue de la vie, dégagée des oripeaux d'une foi qui ne s'incarnait que dans une extériorité dénuée de sens, cruelle dans l'absence de perspectives qu'elle offrait, vertigineuse dans la force avec laquelle elle s'abattit sur moi. L'angoisse existentielle surgit, brutale, amère : puisque tout n'était pas réglé ainsi que le décrivaient les livres, puisqu'il n'y avait rien plutôt que quelque chose, comment allai-je pouvoir vivre ? Qu'y avait-il au bout du bout ? Quel sens donner à cette existence qui ne mérite plus d'être vécue pour atteindre un nirvana et qui sombre dans une matérialité brute indifférente à nos trajets personnels ? Comment survivre à cette absence de sens ? La matérialité exclusive exige-t-elle un refus de toute pratique spirituelle ? N'ai-je pas besoin des autres pour survivre face à ce trou béant de la perte de dieu ? La mort de dieu est-elle le début de l'amour vital des uns et des autres ? Comment rattraper celui qui est tombé et qui ne perçoit plus dans l'humanité le sens véritable de notre existence ? Comment me rattraper moi-même, maintenant que j'ai connu le vertige du gouffre ?

Croyant échapper à une prison, je me retrouvais à l'air libre et cette liberté était atroce. Se libérer de ma foi, c'était découvrir la béance du monde. J'en venais à envier les pieux, les bénis oui-oui, les curetons, les dévots de toutes obédiences qui renoncent à l'exercice de leur esprit critique pour se conformer à des vérités établies stupides et acquérir ainsi une paix intérieure les préservant des affres de l'angoisse. Pour ma part je n'avais pas de doute : j'étais, et je suis encore, convaincu qu'au-delà de ce que nous pouvons constater, il n'y a plus rien, même si parfois nous ne pouvons pas tout constater, même si tout ne sera jamais rationnellement explicable, il s'agit d'un fol espoir de penser qu'un jour nous serons tous réunis pour l'éternité et que nous aurons enfin la béatitude qui nous a

échappée ici-bas. Néanmoins je pouvais constater chaque jour combien la pratique, la foi, la sociabilité à travers les croyances communes sont un puissant ressort pour mener une vie sereine, exempte ordinairement des questionnements non aboutis qui taraudent les incroyants. Ils me semblaient parfaits, sublimes, respectables, alors que moi, j'étais une rosse, incapable d'adhérer à un moindre dogme sans le tourner en dérision. De facto, je me plaçais en dehors de toute communauté, ou plutôt dans la seule qui n'en est pas une, celle dont la religion est de ne pas en avoir et qui ne constitue pas une communauté. Cet exil intérieur fut ma première différence, la première étape d'un parcours critique qui contribue à mon exclusion. Je dois à la religion catholique d'être devenu un sceptique désespéré.

Ma libération fut le signal de l'entrée dans un long tunnel de doute sur moi-même et de désespoir sur l'humanité et sur la vie en général. J'avais encore quelques envies de croire, mais le fond n'y était pas, la musique avait fini de résonner à mes oreilles, j'étais perdu définitivement la clef. Je ne doutais pas de ce que j'avais perdu et qui n'était plus rien, je cherchais ce qui pouvait me faire avancer, moi qui n'avais plus de guide, je n'apercevais rien qui fut assez solide pour que je puisse m'avancer, les causes philosophiques ou politiques ou sociales étaient gangrénées par des personnalités écrasantes et méprisantes n'ayant aucun respect des autres ni aucune envie de partage, mon environnement immédiat était imperméable au questionnement qui m'agitait, mes parents demeuraient loin, j'étais seul, avoir quitté la horde était le début d'une errance. Où aller puisque j'avais refusé le secours de toute aide supérieure et que celles d'ici-bas me paraissaient étranges, baroques, superflues, trop hiérarchiques ?

L'athéisme est une grosse pierre, plus lourde que celle de Sisyphe, plus tranchante que celle de n'importe quelle fronde. Un poids énorme que l'on porte sur soi sans avoir jamais la certitude de pouvoir s'en débarrasser un jour. Une fatalité à laquelle il est difficile d'échapper une fois que l'on est extirpé hors du cercle de la croyance, on ne peut plus y retourner puisque l'on a vu de nos yeux ce que d'autres n'ont pas discerné et qui nous a brulé les yeux. L'athéisme est une porte ouverte sur un univers inconnu écrasant. Tu ne peux pas revenir en se disant que tu t'es trompé. La flamme est éteinte définitivement. C'est une voie à sens unique : la voie de l'athéisme, c'est comme si quelqu'un te tenait la main pour sortir d'une maison et qu'il te lâche quand tu as atteint le seuil.

L'athéisme fut pour moi le premier dévoilement, la première collision avec la réalité qui agit comme une déflagration : rien n'était comme il était dit et rien ne serait plus comme cela était. Les propos des uns me semblaient mensongers. Je découvris l'hypocrisie sociale en même temps que je m'enfonçais dans la glu d'une réalité navrante. Il me semblait que ma tâche essentielle était de retirer tout voile qui put m'empêcher de découvrir par moi-même la réalité matérielle de l'existence. Convaincu que celle-ci était univoque, éclatante, à portée d'une conscience volontaire, j'avais la fureur de lire, de décrypter, de saisir et de diffuser une vérité dont j'étais le seul porteur, comme un messie d'une nouvelle non-religion. Quand bien même je n'avais qu'une réalité ultime à présenter, la dénonciation des mensonges occupa un temps non-négligeable chez moi lorsque je devins convaincu de ce que je pense aujourd'hui avec plus de sérénité : la vacuité absolue de notre univers.

Il est difficile de bâtir quoi que ce soit sur le néant absolu : tout revient à cette question, tout peut y être ramené, tout peut être détruit par cette vacuité, tout s'effondre sans cesse et notre vie est une lutte permanente contre cet écroulement. L'impossible de l'existence est de construire sur des marécages des maisons menacées à tout instant de disparaître, de s'enfoncer dans l'oubli et de ne

plus jamais réapparaître, absorbées par une nature indifférente. L'insupportable de la vie est l'insensibilité de l'univers envers moi, alors que moi, je projette envers lui des millions de pensées et d'émotions qui viennent mourir au pied d'un mur de non-sentiment. J'envisage qu'il me répond alors que je n'aperçois qu'une immobilité éternelle. L'athéisme nous fait comprendre cette relation unidirectionnelle de notre existence avec la réalité minérale et biologique qui plonge dans des affres existentielles les athées. La pratique religieuse peut être une réponse du quotidien à cette angoisse, elle ne peut apporter de réponse définitive à cette constatation. L'impermanence bouddhiste, au yoga, à la méditation ou à la prière, tout cela sont des pis allers, des sparadraps, des bouts de scotchs sur des plaies qui ne guériront pas lorsque l'on est blessé. L'athée replonge toujours dans cette angoisse, tandis que le religieux détourne la tête d'une réalité qu'il ne veut ou peut pas voir (Sans doute bien des religieux accuseraient les athées de ne pas comprendre les réalités supraterrrestres...)

La découverte de l'absence d'une quelconque forme de transcendance fut le début d'une longue période de dépérissement : j'étais incapable d'envisager un monde qui soit autre chose que cette platitude froide de l'univers, une désespérante absence de vie qui est une promesse de mort. Il me fallait vivre avec cette certitude de l'absence, ce qui n'est pas le meilleur moyen de construire une existence. Désormais seul, je me heurtais à la froideur du minéral, à son indifférence, à son évolution en dehors de mes propres évolutions : alors que tout me liait au monde, lui manifestait un refus obstiné de me répondre : je l'insultais, je le maltrais, je le maudissais, je le violentais afin de provoquer sa réaction, il m'opposait son silence. J'étais effondré.

Je n'étais pas confronté à une tâche éternellement à recommencer comme Sisyphe et son rocher. J'étais confronté à une absence de tâche. Je n'avais aucun commandement, aucun ordre supérieur, aucune raison d'être là plutôt qu'ailleurs, il me fallait comprendre par moi-même ce que je devais faire de ce corps apparu à la surface de la terre sans avoir rien demandé. J'étais une flaque amorphe sur la planète. Je ne savais que faire de la nouvelle qui m'avait foudroyé. Comme pour Macbeth, les jours se succédaient sans un sens véritable. Je n'avais plus aucun goût à cette vie. Je dépérissais. Enfant, je n'avais pas été bien épais. Désormais je perdais du poids, reflet d'un état psychique désastreux qui me conduisait à me reposer encore et toujours les mêmes questions. Sans que mes parents s'en doutent, j'étais traversé par des questionnements qui me dépassaient et auxquels je ne pouvais seul apporter de réponses.

J'étais projeté une deuxième fois dans la fange du monde : ma première enfance avait été un long sommeil inconscient, protégé de moi-même et des autres par d'efficaces techniques coercitives, ma deuxième enfance fut une deuxième naissance sans aide, sans illusion, sans rien d'autre que moi face à l'immensité des mondes. L'univers était soudain dégagé de ses oripeaux. Le décorum du théâtre était tombé. J'étais plongé dans l'obscurité la plus complète et je devais choisir où aller. Personne ne pouvait me venir en aide. C'était à moi, petit être fragile, de trouver, de choisir les réponses idoines, l'immensité de la tâche me terrorisait. J'ai beaucoup pleuré le soir, quand les lumières étaient éteintes et que j'étais certain de ne pas être entendu. Je sentais une force me maintenir rivé à la froideur du réel sans que je puisse m'en arracher. Et de sentir ce poids sur moi, j'avais les larmes qui coulaient et mes jambes flageolaient. Pour la première fois je ressentais ce poids insurmontable de l'existence qui ne devait plus me quitter.

J'ai connu la solitude absolue, radicale, qui m'éloigne des autres et qui me rend incompréhensible à moi-même, unique dans un désert minéral. Je n'ai pas eu d'aide pour guérir de ce sentiment d'angoisse lorsque je pensais à moi, à ma situation au milieu de cet univers radicalement indifférent à mes sentiments et à mon propre devenir. Les fêtes, les amis, les enfants n'y feront rien. Rien ni personne ne pouvait compléter cette partie de moi amputée de l'amour de l'univers. Cette partie désolée est la partie qui s'est ouverte lors de l'irruption du monde dans sa pure forme, dégagé de toute scorie, noire de sa nature éternelle. Malgré mes efforts elle refait surface de manière régulière, elle guète mes accès de fatigue pour reprendre possession de moi, comme une bête tapie au fond de moi qui attend son heure, jamais définitivement vaincue.

J'enviais et j'envie encore les autres. Leur capacité à s'étourdir, leurs possibilités, leurs ouvertures, leur confiance dans les relations, leur volonté d'oublier le scandale de notre présence ici et de partir de ce constat pour élaborer des schémas de vie conviviale qui rende supportable le temps de notre vie. Quand je les vois, lors des fêtes, danser, s'embrasser, plaisanter, virevolter, je les imagine heureux et plein d'amour tandis que moi, je voudrais seulement m'allonger sur le sol, sentir le froid qui me traverse, fermer les yeux et rester éternellement ainsi. Ils sont mille fois plus forts, les autres, de ne pas céder à cette tentation, d'avoir des enfants, de construire des projets, de penser le futur comme autre chose qu'une plate ligne d'horizon vers laquelle nous nous hâtons d'être absorbés. Chez eux aussi, ces pensées morbides surgissent, mais ils ont l'audace, la capacité de défier cette fatalité en construisant des châteaux éphémères qu'ils apprécient pour le temps qu'ils seront sur la surface de cette terre. La froideur et notre fin ultime ne peuvent être les seuls guides de notre vie puisqu'ils sont le contraire même d'un principe de vie. La conscience de la vacuité ne peut être notre seul point de pensée au risque de rendre inutile toute action humaine et de polluer toute velléité d'en sortir.

Le néant est un aimant qui attire à lui toute pensée, toute action, toute volonté, à peine est-elle esquissée. Le néant est impitoyable. Il nous broie indistinctement. Il nous écrase, pauvres insectes fragiles livrés aux forces telluriques. Nous sommes condamnés à subir son influence. Cette sentence est prononcée à l'instant même où nous venons au monde et nous devons passer l'intégralité de notre vie à sentir son souffle froid. Plus qu'un poids, c'est une mesure du monde. Le néant nous pousse à tout relier à lui. Il nous enchaîne à lui et nous empêche de détourner le regard de lui. Le néant est un tyran. Plus que de ramer à contre sens, je dois mettre en sourdine cette musique obsédante pour se livrer à la créativité humaine, seul remède contre ce monstre, créer une vie qui soit une ode à la joie, à l'amour, à la bienveillance, à l'écoute. Le geste humain, transgressif par rapport à cet état de nature, est celui qui délivre en affirmant notre capacité d'action, celui qui nous reliera aux autres et qui permettra de dire qu'on a vécu. Tout n'est pas indicé par rapport au néant. Tout peut partir de lui et finir ailleurs, même dans l'impermanence des choses. Ce ne peut être l'oméga de l'alpha. Le néant ne peut être l'aboutissement de toute action humaine, comme il est l'aboutissement de la vie en général. Cela relève de la folie que de penser uniquement en termes de finitude, notre hygiène mentale n'y résiste pas, une vie n'est pas la vie si c'est la mort avant la mort.

On pourrait croire que le néant et la mort sont au centre de l'existence. Il n'en est rien. Le néant est l'air qui se rappelle à toi dans les moments douloureux, lorsque le silence s'est fait autour de toi, lorsque ta solitude resurgit, il t'enfoncé un peu plus dans le marasme de l'angoisse, mais il n'est pas l'air principal de ta vie. Tu dois te souvenir que oui, à la fin, il y a la mort, la finitude, l'arrêt final et définitif de toute forme de vie en toi ou dans ceux que tu aimes, que le désespoir peut t'envahir

pour la mort des tiens, que tu voudrais qu'ils soient encore en vie, que tu puisses les toucher, les caresser, leur parler, leur dire que tu les aimes et que tout cela est fini définitivement. Il y a autre chose. Le néant n'est pas l'horizon indépassable de notre existence sous peine de sombrer dans une dépression permanente. Considérer l'ensemble du monde sous le seul angle de la mort et de la minéralité de la vie est générateur de dépression et de manque de vie. Je ne suis pas sur terre pour occuper mon cerveau à penser en boucle à sa fin prochaine. Il faut vivre avant tout puisque c'est à cela que nous sommes d'abord programmés.

Il m'a fallu du temps pour parvenir à m'arracher à cette attraction universelle du néant, comprendre qu'elle était mortifère, létale avant l'heure, inutile et que je devais l'oublier, la passer au second rang pour pouvoir avancer. Qu'allai-je retrouver ? Une vie qui me paraissait futile et que je devais désormais considérer avec plus d'attention ? Parler avec des gens dont je connaissais par avance la fin et qui me donneraient à pleurer alors ? M'attacher à une femme qui vieillirait comme moi et qui serait le miroir de ma propre décrépitude ? Avoir des enfants bruyants, sauvages, épuisants, avec qui il faudrait toujours tout recommencer ? Sortir, jouer, voyager, faire du sport ? Ces options me paraissaient vaines en comparaison du grand vide minéral auquel nous sommes condamnés. Je n'avais le choix qu'entre des choix limités, médiocres, au pire saugrenus. La nullité de l'existence ne pouvait que se refléter dans celle des choix qui s'offrait à moi.

Comprendre qu'une part du salut venait de l'humanité fut un long chemin. Je devais remiser l'orgueil solitaire propice à ces pensées moroses et reconsidérer entièrement mes relations avec les autres, évoluer moi-même, travailler en moi-même pour aller vers les autres, savoir discerner les mécanismes qui me plongent dans l'angoisse et les inhiber, aller avec humilité vers mes semblables en souffrance, changer d'état d'esprit, oublier les a-priori, considérer avec joie les minuscules plaisirs, souffler des bougies d'anniversaire, faire une longue promenade, discuter longuement, sans but, rester à une terrasse pour le plaisir d'y être, boire lentement un verre de vin et en savourer l'expression. Plonger dans les milliers de situations dans lesquels je pouvais être placé et qui peuvent chacune, indépendamment, si l'on s'y attache vraiment, consciemment, être une source de joie, de connaissance de soi, d'amour du monde et de détachement de la froideur initiale. Retrouver cet amor fati, ce jour à cueillir, ce goût simple du jardin à cultiver, ce plaisir de l'instant détaché de l'éternité et qui en même temps, en est une partie : la contemplation de la beauté est une forme d'éternité.

Nous sommes condamnés. Mais nous devons passer notre vie à atténuer cette condamnation si nous voulions vivre une vie décente qui vaille la peine d'être vécue. Le jeu est de comprendre les nuances, les subtilités. La vie est d'une brutalité sans nom en nous infligeant la vie dans un monde mort. Je dois marcher sur une corniche. De chaque côté je peux tomber. Je dois me maintenir dans un équilibre précaire pour suivre ma voie. Le goût de vivre peut me quitter avec le goût des autres. Mes angoisses se tiennent tapies. Le jeu était de se tenir suffisamment verticalement pour ne pas succomber et qu'ainsi, par habitude, par pratique, par dégoût du dégoût, par goût véritable, j'en vienne à oublier un peu le gouffre dans lequel je pourrais sombrer. Parce qu'il ne sert à rien de se répéter les mêmes affirmations, il faut vivre.

Jeune encore, j'étais rescapé d'une longue épreuve intérieure à la fin de laquelle je devais me reconstruire. Je devais savoir que faire de ce corps qui devait bien avoir un but à atteindre. Maintenant que j'avais décidé de rompre avec les plaintes, je devais songer à moi, à ce qui me

plaisait, je devais écouter mes besoins, mes envies et tout ce qui constituait mon moi : je devais interagir avec le monde minéral et vivant, humains inclus. Il me fallait me tourner vers la vie et non plus vers la mort, et immanquablement, la vie bouillonnante, foisonnante, multiple, fascinante saurait me happer et m'environner d'un épais voile de bonheur. Le premier pas était difficile à entreprendre, le reste serait naturel. J'avais quitté le jardin d'Eden, à moi d'entamer une nouvelle relation avec une humanité qui me rebutait et m'attirait. L'humanité était ma seule issue.

Ce fut comme un second apprentissage de l'usage du monde. Aller à une soirée. Parler à des personnes autres que celle de mon entourage immédiat. Recevoir des gens sans considérer qu'ils sont nécessairement des intrus. Marcher dans la rue sans penser que celui qui vient en face est un adversaire. Dérouter ses pensées du matin vers d'autres choses que notre finitude. Prendre plaisir à l'art en cessant de considérer que c'est une chose futile (Rien n'est plus fondamental). Avoir des amis, de vrais amis qui ne sont pas nécessairement là en cas de coups durs (Pourquoi en serait-il forcément ainsi ?), mais des compagnons temporaires de notre passage sur terre. Plonger à la surface de la terre pour en apprécier les beautés violentes. Prendre un temps pour autre chose que la nullité de la vie et pour les millions d'instant magiques qu'elle peut nous offrir. Ce fut un long apprentissage, une seconde nature à acquérir, une manière d'être à construire qui me permette à moi d'être vivant sans que j'aie à penser systématiquement que je l'étais.

Au collège, au lycée je me forçais à aller vers les autres, j'allais à des soirées pour me sortir de la solitude, je m'étourdissais de soirées effroyablement banales, je suivais les modes les plus courantes afin de me fonder dans la masse et ainsi, me dégager du poids de ma propre vie. Porté par l'ensemble de la collectivité il me semblait que je parviendrais à m'oublier moi-même. Je portais des jeans délavés. J'achetais un sac US. Je gardais des cheveux longs. J'insistais auprès de ma mère pour qu'elle m'achète exactement le pull ou la veste portée par un camarade. J'imitais devant le miroir la façon de rire des autres ou leur manière de marcher, virile, martiale. J'avais la certitude qu'en agissant ainsi, j'intégrerais un groupe, et ainsi, j'échapperais à mon angoisse. De manière évidente, la solidarité humaine, l'empathie, l'amour, la sociabilité était la seule solution à mon angoisse. Et quand je repensais à Sartre qui prétendait que l'enfer était les autres, lui qui a toujours vécu très entouré, j'y voyais une cécité indigne du grand homme.

Peu à peu, je vécus au lieu de seulement penser à vivre. Insidieusement, magiquement, sans coup férir, je tins à ma vie comme on tient un bâton qui nous ramène à la berge, alors que celle-ci me paraissait auparavant sans intérêt. Je fus ramené au cœur de l'existence. J'aimais et je sentais qu'en retour, on m'aimait, mes efforts portèrent leurs fruits. La gratification reçue des autres fut une bénédiction. Je parvenais presque à oublier les affres de la vie minérale. J'enrageais, je pestais, je bougeais en tous sens et pour la première fois depuis un temps infini, ces mouvements ne me semblaient pas dépourvus de sens, ils étaient la preuve de mon existence même. J'allais vers les autres, je les accompagnais et en retour, ils étaient des compagnons de route, nous parlions, nous nous aimions, nous riions de longues heures (Puisque l'adolescence peut être un long rire), et ça, je le découvrais. Un continent s'ouvrait à moi. Je restais souvent prudemment à la périphérie de l'attention, voulant éviter d'être au centre et de risquer la confrontation avec une lumière qui m'aurait détruit. Je laissais au-devant les forts, les beaux parleurs, les intelligents. Je me contentais d'échanger avec les seconds couteaux, je m'enhardissais à accéder au premier cercle occasionnellement, toujours la peur au ventre, comme si je n'y étais pas autorisé par un règlement non-écrit. Qu'importe. Je passais de longues heures à des activités inutiles, bavardes, superficielles

qui firent le sel de cette période et me permirent de réenclencher une dynamique de reconnexion avec moi-même. Enfants de la mer, nous allions en vacances sous des tentes de fortune, nous passions des heures à la plage, je me lançais dans l'équitation, la voile, je passais mon permis, ce qui représentait un défi pour moi en même temps que la garantie d'une indépendance.

Mes années d'étudiant furent donc dans la continuation de cette intégration sociale, heureuses malgré de sérieux heurts, remplies de fêtes et d'amours diverses, peu studieuses (Mais est-ce la raison d'être des études ?), pleines de cette convivialité qui m'avaient fait défaut auparavant et que je recherchais désormais rageusement. J'étais aveugle aux signaux faibles qui m'étaient parfois remontés et témoignaient d'une usure du corps ou d'une lassitude. Je désirais au plus fort de moi plonger dans ce magma qui me fascinait où j'avais, pensais-je, ma place. Il était mon Léthée au travers duquel je redeviendrais un autre et non plus un être d'angoisse et de noirceur. Les visages, les amours, les fêtes, les soirées alcoolisées, les paradis artificiels s'accumulaient, ils hallucinaient mon rapport au réel, ils me rendaient plus palpable celui-ci, ils m'intégraient dans la glu du réel qui m'échappait auparavant, ils façonnaient mon corps et mon esprit jusqu'à le rendre malléable, déformable, conforme à une attente sociétale qui saurait me porter hors des miasmes morbides du néant.

Le procédé réussit au-delà de mes espérances. Je vécus des années de jeune adulte insouciantes, riantes, désopilantes, provocantes, disruptives. Un lien social se construisit entre moi et les autres. Je repris goût à être dans le monde. J'aimais ma vie, je m'aimais moi, j'aimais la compagnie des autres, je m'attachais à des détails insignifiants qui m'eurent auparavant été indifférents, j'aimais la légèreté de mon existence, je l'avais mérité. Et même si le lien se délita au fur et à mesure des années, il me porta suffisamment d'années pour que je puisse marcher sans nécessiter de béquille, il m'avait porté suffisamment haut pour que je ne retombe pas de sitôt. J'avais réussi à m'intégrer, à décoller bien haut dans l'ordre des relations humaines, j'étais un jeune adulte sociable, réconcilié avec lui-même, enviable même. Si je n'avais pas de relation amoureuse stable, à mes yeux, seul comptait ce vertige d'être présent au monde, d'être entouré, d'être reconnu et à mon tour, d'être attaché à celles et ceux qui sont autour de lui (Humains ou animaux) comme peuvent l'être en retour les chiens à leur maître, oublieux de leur propre condition pourvu qu'ils reçoivent de l'attention. Je marchais, je riais, je conversais, j'étais vivant, j'étais stupidement heureux.

Il y avait bien une certaine fausseté dans cette manière d'être. Je me glissais dans un jeu social que j'avais accepté par avance et grâce auquel j'avais enfin la sensation de vivre réellement. Cette situation impliquait comme préalable un oubli des vérités supérieures et écrasantes. S'immerger dans ce jeu signifiait pour moi remiser l'absolutisme de notre condition pour accepter son relativisme. Relativité des vérités, relativités des sensations, relativité des sentiments, relativité des actes, relativité de notre présence ici. Je m'étourdissais si bien que j'en venais parfois à oublier la raison pour laquelle je me plongeais dans ce tourbillon émotionnel et que je me sentais pleinement en accord avec les gens qui m'entouraient. Enfin je connaissais l'ivresse d'être pleinement connecté à moi-même et au monde. J'en riais parfois tout seul, comme une libération recherchée depuis longtemps et qui m'était enfin accordée. Vivre m'était plus important que la recherche ascétique d'une vérité transcendante. J'acceptais ce compromis comme la seule condition d'une vie valable sur terre. Les vérités essentielles ne le sont que lorsqu'on les oublie pour plonger dans le tourbillon de l'existence, comme une raison profonde, essentielle de les connaître et de les expérimenter à travers une existence heureuse qui soit l'exact contraire d'elles. Je recherchais et j'obtenais donc ce

que je désirais le plus, être délivré d'un poids insupportable pour ne plus faire qu'une chose, vivre pleinement.

Même si je ressentais encore une douleur existentielle, par la répétition des mêmes actes, par une volonté irrépressible de mettre en pratique l'idée de vivre et non pas simplement penser, je contraignais mon esprit à penser en deçà de la ligne d'horizon, à voir l'infra plutôt que le supra de la vie, à aimer véritablement une réalité que j'avais méprisée. Bien sûr, le sexe fut un puissant moteur qui me poussa vers les autres. J'avais envie de vivre des expériences, de profiter de la beauté incommensurable de la jeunesse, d'user mon corps jusqu'à l'excès dans cette jouissance de l'instant qui pourrait me faire oublier le reste. Les fêtes sans fin, les amis furent l'autre puissant dopant qui vinrent booster mon sentiment d'appartenir à l'humanité, de compter pour des gens, d'avoir de l'estime, voire de l'admiration, pour certains d'entre eux. Dans cette fusion des corps et des esprits, j'étais enfin moi-même pour moi-même.

Par ce processus, j'étais en connexion avec moi-même, c'est-à-dire que la vitalité en moi comme en tout être humain, était prise en compte, reconnue, souhaitée et non plus niée par une pensée arasante, écrasante, totalisante. L'exigence de mettre de côté toute question métaphysique pour vivre pleinement me poussait à faire tout ce qui ne relevait de ce mode de pensée. Je ne me niais plus, j'étais serein puisque mes actes étaient en adéquation avec mes besoins intimes. J'étais sorti d'une tour d'orgueil. Je me délectais de ce tourbillon. Je n'étais plus seulement cette poussière d'étoile perdu dans l'univers, mais un être humain semblable aux autres, faits de pulsions, d'amour, de vibrations en totale harmonie avec les autres. La réalité de mes actes importait peu, je me laissais glisser avec une facilité éblouissante sur la pente des plaisirs, j'avais surtout à cœur d'échapper au marasme de l'angoisse, tout ce qui ne relevait pas d'elle était bon à prendre. Ma vie était dans une sorte de binarité simple. Je devais oublier ce que j'avais connu et trop bien senti.

Je n'ai pas de souvenir précis d'un accident marquant entre ma période étudiante et la mort de ma mère. Mes pensées étaient en sommeil. Je n'étais qu'actes purs. Travail, voyages, amis, enfants, mariage, fêtes encore (Moins nombreuses), militantismes divers, réflexions sur la pédagogie, l'écologie, le genre, la violence, le pouvoir, la politique, qui ne visaient pas mon moi profond mais des transformations extérieures à moi. J'agissais, c'était le plus important. Je vivais et ce faisant, je réalisais ma vie sans avoir de lignes prédéfinies, tracées par avance, je naviguais à coups de petits coups de rame qui marquaient une petite évolution (Bien plus qu'une révolution). J'avais réussi à arracher à l'univers des moments de bonheur et cela seul comptait. Les années passaient dans une espèce de félicité béate. Je rencontrai une belle femme, merveilleuse, avec qui j'ai eu de beaux enfants. Nous avons souffert, nous avons changé, nous avons essayé de comprendre des choses, loin de tout fondamentalisme philosophique. Nous vieillissons. Les cheveux blancs se font plus nombreux. Les années ont passé et j'en avais presque oublié mes terreurs anciennes. Et si nous discutons d'elles, elles me paraissent lointaines, fugaces, innocentes. Ce passage énorme, de plusieurs années, me paraît maintenant un long couloir heureux hors duquel j'ai été expulsé et dont je n'ai pris conscience que lors de mon expulsion.

Le décès de ma mère a mis fin à cette immense béatitude. Il m'a replongé dans tout ce que je cherchais à éviter depuis longtemps. Il a fait en sorte que je retrouve les mêmes peurs, les mêmes questions que je me posais trente années plus tôt. Brutalement il m'a ramené vers une époque que je pensais définitivement révolue. On n'échappe pas à la métaphysique. On entre un jour dans sa

prison, on y reste enfermé à vie, avec les mêmes murs contre lesquels on se heurte. On a beau vouloir s'en échapper. La prison se rappelle à toi, subtilement, profondément. Pas d'échappatoire. Comme un drogué qui replonge, l'angoisse peut resurgir à tout moment. Et c'est à toi de te la prendre en pleine face.

La raison profonde, celle qui sous-tend tout le reste, la seule, la vraie, celle pour laquelle j'écris tous ces mots, est que je ne veux pas retomber dans l'angoisse que j'ai connue jadis. L'écriture est le moyen à ma disposition pour exorciser ce sentiment d'impuissance qui a ressurgi. Il m'arrive de douter de l'efficacité du moyen. Néanmoins, je m'y tiens, je m'obstine comme un naufragé s'accroche à sa bouée. Amélie me fait remarquer combien je ne suis pas bien, parfois, après avoir écrit. Moi je pense que cette écriture, ce flot qui m'envahit à chaque fois que je m'installe devant mon écran est bénéfique pour moi. Je pense qu'il parviendra à me stabiliser émotionnellement et peut-être, j'espère, renaître une deuxième fois à la convivialité humaine que j'avais réussi à apprécier jusqu'à en oublier mes angoisses. Je crois dans la dimension performative du procédé. J'espère cette renaissance, je la revendique, je l'exige pour moi comme un droit sacré, celui de ne plus être assommé par des peurs qui me dépassent et à cause desquelles je ne pèse pas plus qu'une allumette dans une tempête. Je veux vivre à nouveau. Je veux rire, faire l'amour, profiter d'une vie qui est à portée de moi et à laquelle, pour l'instant, je ne peux me résoudre par ma propre faute. Il y a un vide en moi, un vide considérable que je voudrais combler par une explosion de vie. Je voudrais que mon ventre se remplit d'émotions plutôt que de la désespérante platitude des vérités ultimes. Je voudrais me remplir de passion. Je voudrais enfin avoir une surdose d'amour et d'exaltation. Je voudrais sur-vivre.

Non bisexuel

Ma prise de conscience d'être bisexuel a suivi le même chemin. A la manière de ma découverte de l'athéisme, ma conscience claire, violente, subite, d'être attiré à la fois par les hommes et par les femmes m'a plongé dans un abîme d'angoisse. Je vivais dans des représentations mentales figées. Je découvris soudain que je n'étais aucunement conforme à ces représentations, je sentis que mon attirance plurielle me plaçait hors de mon cercle social et que, de la même façon que mon incroyance me rejetait hors d'une zone de confort, cette découverte sur ma sexualité me projetait hors de la masse des autres adolescents. Dans le silence de ma conscience, je devinais l'hostilité que cette préférence eut pu provoquer. Tout gay ou bisexuel ou transgenre ou intersexué comprend tout de suite que cette découverte sur soi le place hors des autres, hors de la masse conventionnelle, hors de tout groupe façonné par un rejet plus ou moins assumé de cette différence. L'autoanalyse conclut très vite à cet écart entre soi et son image sociale. Il ne faut pas beaucoup de temps pour mesurer la réaction que cette distorsion peut engendrer dans le regard des autres et leur incompréhension vis-à-vis de quelqu'un qu'ils pensaient connaître et qui n'est pas celui qu'ils pensaient.

Le fait de se sentir isolé est un sentiment violent, destructeur. A la même époque je venais de déménager une fois encore. Mon sentiment d'étrangeté au monde était décuplé : j'étais un inconnu ; je me savais différent sur le plan sexuel ; j'avais encore des angoisses de mort ; j'étais seul et plongé dans une profonde interrogation sur moi. Je regardais avec envie les jeunes de mon âge

resplendir de beauté et d'insolence, tandis que moi je me sentais différent, peu assuré, laid (Alors qu'aujourd'hui je sais que tout le monde est différent et que la norme est une notion inventée). Je découvrais l'immense vacuité de l'univers et ma sexualité hors norme, en même temps que j'étais un parfait inconnu là où j'étais, donc sans soutien aucun d'une communauté humaine. J'étais abattu. Je ne savais pas à qui en parler, mes parents, il ne fallait pas y compter, ma sœur était absente, mes amis, je n'en avais pas. Je trainais lors de longues promenades qui m'ont valu des aventures. J'étais mortifié, désespéré, enfermé dans une prison mentale à laquelle je ne voyais pas d'issue. Logiquement j'avais des envies de suicide.

Sous le coup d'une découverte concernant l'univers et sous celui, plus pernicieux, d'une découverte sur moi-même, j'entrais dans un long tunnel. La nuit, enfoncé dans mes draps, je voyais s'illuminer dans un ciel imaginaire le mot « homosexuel » et je m'efforçais mentalement de le balayer de ma vue afin de me convaincre que je n'en étais pas un. En vain. Chaque soir il revenait hanter mes nuits. Mes combats nocturnes, récurrents, épuisants, étaient inutiles : l'ennemi, cette chair non-maîtrisée, était plus fort, revenant me tourmenter durant chaque heure de sommeil. Je devais m'avouer vaincu et avouer mes préférences. Mais je n'étais pas prêt. Je devinais les opinions hostiles, les sarcasmes, les insultes, les coups. Je devais me cacher puisque je voulais éviter ça.

Je parvins à me cacher. Oui, je choisis délibérément de me cacher, choisissant la honte et le dégoût de soi plutôt que l'exposition au grand jour synonyme de trop de ruptures, sans verser dans l'homophobie honteuse. J'ai choisi l'ombre plutôt que la lumière, préférant le confort de la non-exposition à l'opprobre d'une sortie du placard qui m'eussent exposé à trop de mots insupportables. L'époque et moi n'étions pas mûrs pour supporter ce choc. J'accuse à la fois l'impréparation de l'opinion à de telles fractures à l'ordre moral et ma propre intériorisation de cet ordre moral que je n'étais pas capable de supporter : certains choisissaient de fuir à Paris, d'autres rompaient brutalement avec leur famille ou leurs amis pour vivre au grand jour ; je n'étais pas prêt à faire le grand saut. Je choisis donc me taire.

Il y avait une lâcheté indiscutable dans mon attitude, une manière de ne pas s'affirmer, de céder aux injonctions sociales, de ne pas lutter ouvertement contre des stéréotypes en osant être ce que ces stéréotypes rejetaient. Je n'étais pas prêt à être le martyr d'une cause que je considérais comme juste, je refusais de la soutenir jusque dans mon vécu. Je trouvais qu'il y avait une deuxième injonction en réaction à celle de l'oppression sociale, celle de sortir obligatoirement du placard pour se montrer face à l'adversaire. J'avais du mal à accepter ces forces qui m'imposaient d'être ce que je refusais d'être, le bi de service rejeté par les uns et par les autres (Plus complexe encore). Je voulais vivre ma vie sans avoir de compte à rendre à quiconque, et sans être non plus inattentif à ceux qui n'avaient pas fait les mêmes choix. Ma douleur était plus grande vis-à-vis de ces injonctions contradictoires plutôt que de ma propre sexualité que je parvenais à vivre plus ou moins facilement. En tous cas, elle était bien moins vive que ma douleur existentielle qui me donnait régulièrement des piqûres pour me rappeler à elle et me laissait à plat, épuisé.

Je m'immergeais dans le monde avec encore plus de rage, aiguillé par ma peur de l'angoisse et par ma volonté de vivre aussi ma sexualité comme je l'entendais. Je voulais être avec plus de force encore dans ce monde incompréhensible. Je ne voulais être qu'un avec moi-même, et ce que pensaient les autres m'importaient, qu'ils me jugent renégat ou lâche. Je cloisonnais donc. Je vivais des amours séparées, des histoires inconnues des autres, des passions fortes pour oublier le monde

et me sentir en connexion avec lui à la fois. J'avais une vie officielle, d'étudiant ou de travailleur, et une autre, cachée, qui me procurait une joie immense et qui me donnait la sensation de faire un pied de nez à ceux qui pourraient me mépriser ou qui le faisait ouvertement. J'avais des aventures avec des femmes (Surtout) et des hommes (Un peu). Grand lecteur des « Liaisons dangereuses », je vivais avec des vies parallèles, obscures, jouissives, qui façonnaient de multiples moi. Je n'étais pas un Valmont ou une Merteuil, j'empruntais à ces héros de papiers leur capacité à gérer des histoires concomitantes, ce qui est une manière de dissimuler, mais aussi de vivre de manière démultipliée. J'étais moi-même et de multiples autres tout en restant moi-même. Il me semblait que multiplier les univers était aussi multiplier l'intensité de ma vie dans chacun de ces mondes. Celle-ci se reflétait dans ce mode de vie que j'avais choisi et qui me procurait une jouissance extraordinaire : je vivais dans cette fusion de l'instant, ce collage entre moi et le temps où je ne serais plus véritablement moi et où je serais également vraiment moi, comme une translation de mon être qui retournais à moi-même, comme un voyage qui mène très loin et qui se termine inmanquablement à moi. J'étais enfin ébloui par les possibilités de la vie et ses promesses immenses. J'étais immergé dans de multiples univers. Je vivais dans des mondes virtuels avant l'heure, chacun d'eux me paraissait au regard des autres, j'avais une sorte d'ivresse des profondeurs. Ce fut une période relativement heureuse, oublieuse, radieuse, chaotique, mais d'un chaos férocement voulu, comme un défi jeté à tous ceux qui me voulaient autre, comme une rage qui me prenait de m'accrocher au vivant pour oublier que je serais bientôt mort.

Mon histoire est aussi celle d'une non-histoire sexuelle : j'avais choisi de taire mon attirance pour les garçons. Je ne vivais que de bonnes histoires hétéro tranquilles, propre à ne pas éveiller les soupçons. J'avais parfaitement intériorisé les codes de l'homophobie puisque je m'éduquais de telle sorte que je ne paraisse pas celui que j'étais aussi. La peur panique du VIH n'était pas non plus la moindre des raisons à cette abstinence forcée. Mes histoires avec des filles n'étaient pas de fausses histoires, des paravents, j'étais réellement attiré par elles, je prenais juste soin de ne pas m'afficher avec des hommes par peur, par lâcheté, par goût conventionnel, jusqu'à oublier cette attirance au fil des années (Je suis très doué pour l'oubli, c'est même pour cela que j'écris tous ces mots). Attitude schizophrénique qui ne provoquait pas de remous intérieurs puisque j'avais une sexualité qui remplissait son but, celui de me faire oublier que j'étais un mortel et que seul ce désir nous maintient en vie, dans une vie passionnante, voluptueuse, oublieuse, festive, toujours nouvelle. Sur ce plan, ce fut une réussite : sous l'effet des hormones sexuelles, je passais des années à revivre, je n'étais plus un fantôme agonisant, j'étais vivant, je touchais des corps, je parlais à des personnes, j'aimais, je riais, je criais, je chantais, je voyageais, je buvais, je fumais, j'étais un avec moi-même. Je crois que jamais personne n'a jamais soupçonné l'entière de ma vie. Le cloisonnement était parfait. J'étais une sorte de maître surpuissant qui contrôlait un jeu dont j'étais le seul protagoniste omniscient. Mon ego s'en nourrissait. J'étais le maître d'un emploi serré, souple mais parfaitement réglé. Il me fallait cette surpuissance pour vaincre l'impuissance qui me terrassait dans mes moments de doute.

Mes premières années d'adulte furent ainsi des années d'un bonheur arraché à une fatalité qui réduisait à une sexualité ou à un être fini. J'avais le sentiment de joie que procure cette sensation d'avoir survécu à un cataclysme. D'être vivant, profondément, quelque que soit les opinions des autres qui pouvaient parfois deviner des choses. De ne plus être écrasé de honte, de mépris ou d'impuissance. Je décidais moi seul, pour moi seul, égoïstement, pour mon seul plaisir, et j'en avais besoin, hors de toute considération morale, hors de toute parole qui eut pu me contenir. Et si mes

parents, qui vivaient loin alors, m'interrogeaient, je restais vague sur ma vie, flou dans mes réponses, ce qui avait le don de les agacer. Mais je devais à ma protection de rester muet sur mes intentions et sur mon emploi du temps : ils n'auraient pas compris. Et je ne voulais pas, lors de nos rares coups de fils, passer un temps non négligeable à me justifier ou à me quereller avec eux. Là encore je préférais l'esquive à l'affrontement brutal. Question de tempérament. D'époque aussi.

Je vivais plusieurs amours et pourtant, je me refusais d'employer les mots de l'amour. Je n'utilisais pas les mots habituels, chéri, amour, canard, ou je ne sais quel diminutif. J'érigeais comme règle de n'employer jamais que le prénom de la personne comme signe de respect mais aussi comme marque d'une distance que je souhaitais maintenir, refusant de m'engager plus loin que dans une relation sexuelle avancée, agrémentée d'un peu d'amour mais pas trop. Tout autre mot me paraissait dégradant. Et même si cela provoquait quelque incompréhension, même si j'avais un réel amour, ces marques d'intimité me refroidissaient. J'avais envie de vivre de l'intérieur la même chose que je vivais de l'extérieur, peut-être pour cacher le fait que je ne le vivais justement pas pleinement dehors. Ce n'est que lorsque je rencontrai Amélie que je me relâchai, que je me mis à employer ces mots interdits et que j'y pris plaisir, comme une nouvelle langue que je devais apprendre contre moi, contre mon passé qui me bloquait.

Lors d'un week-end à Sète, un ami, grand voyageur, homme cultivé, se jugeant sans doute supérieur au point que je me sentais radicalement inférieur dès que j'étais dans son entourage immédiat, m'expliqua combien il cloisonnait sa vie, qu'il séparait volontairement les amis de la famille, et qu'à l'intérieur de ses amis, il effectuait des sous-groupes étanches. Lui seul avait la connaissance de la totalité du réseau. Je fus choqué d'être moi-même ramené à du bétail divisé en troupeaux, de la même façon que j'établissais des frontières entre mes amis. J'étais renvoyé à mes propres pratiques alors que j'étais fasciné par cet ami que je jugeais intrigant. J'avais envie d'en connaître plus sur lui mais je réalisais que je me heurterais un refus à toute demande d'explication. J'imaginai ses yeux qui se déroberaient aux miens. Je resterais sans réponse lorsque je le questionnerais sur les fondements de ces cercles de personnes puisque j'étais moi-même un membre d'un de ces cercles. Il m'opposerait un silence poli. La nuit qui suivit fut tout aussi troublante. Nous dormions à même le sol, chacun enroulé dans son duvet. La nuit était chaude. Personne d'autre que lui et moi dans la pièce. Soudain, alors que j'avais dégagé le haut de mon duvet pour m'aérer, je sens sa main sur mon sexe. Il tentait de me masturber. Je ne savais pas que faire, comment réagir, je fis mine de dormir alors que j'étais parfaitement éveillé, n'osant plus bouger d'un centimètre, stoïque dans une position malaisée. J'étais sous le choc, n'ayant jamais deviné chez lui cette attirance. Et je ne savais pas comment recevoir cela. Je ne voulais pas que notre relation fut changée, redoutant chez lui une propension à mépriser ses amants et à les considérer comme des choses et voulant conserver avec lui une distance que je jugeais capitale. Je devais réfléchir à la vitesse de l'éclair à ce que je voulais. Après quelques minutes de confusion, cela me parut évident : je ne voulais pas d'une liaison avec lui ; je redoutais une relation toxique ; je souhaitais garder ma liberté. Décidant de ne pas répondre à son appel, je me retournai brusquement de l'autre côté, rendant impossible sa masturbation sans un large mouvement de sa part. Et même s'il ne s'agissait pas d'une relation, mais d'un simple coup d'un soir, je n'en avais pas envie, enfin, pas là, pas comme ça, brutalement. Voilà pourquoi je me tournai de l'autre côté. Je ne sus jamais s'il était dupe de ma manœuvre et s'il me pensait éveillé ou non. Je l'entendis souffler fort dans la nuit. Il patientait. Il se retourna dans son duvet. Enfin subitement, il se leva, il ouvrit la porte de la maison, je m'endormis rapidement, il ne revint que très

longtemps plus tard. Le lendemain, il fit comme si je n'existais pas et ne m'adressa pas la parole de la journée. Il m'avait éjecté.

Cela correspondait à une époque où j'ai eu envie d'arrêter de jouer. Je voulais une vie simple, une vie au grand jour, sans complication, sans les inévitables discussions autour d'un amour non-exclusif ou d'un amour exposé à la réprobation. J'avais envie d'une pause, d'un souffle, d'un abaissement de la tension. Je voulais abandonner ce jeu de dupes qui transformais peu à peu mon moi en un quelque chose de mécanique. J'étais épuisé par ce jeu de chat et de souris. Il ne me plaisait plus d'être inconnu des autres. Le jeu n'avait plus de sel, il était fini. J'avais pris conscience d'une certaine vanité du compartimentage qui se rapprochait dangereusement de ce que je voulais éviter, le sentiment de vanité de l'existence. Je devais arrêter sous peine de m'user dans un artifice qui m'éloignait de moi. Il était temps de dire stop.

Je me mis à voyager, beaucoup, seul ou avec quelques amis. Je cherchais à combler ce que j'avais délibérément perdu du côté du sexe. Les paysages, les langues et les gens remplirent un vide qui menaçait de se creuser. J'y trouvais un équilibre précaire. J'étais encore une fois étourdi, aspergé. J'avais réussi une autre opération de décentrage. Comme dans le sexe, comme dans la fête, j'en oubliais mon être pour me plonger dans des délices autres qui forçait l'oubli de soi. J'étais percuté, envahi par elles. Boulimique j'enfilais les pays comme d'autres des perles, je m'enorgueillissais des étiquettes sur mes bagages ou de mes tampons sur mon passeport. Ridicules motifs d'orgueil. Petites victoires insignifiantes. J'accumulais les souvenirs, les photos, les bibelots à manière d'un collectionneur maniaque, avec aussi la fierté de les exhiber à d'autres qui pouvaient être jaloux et que je blessais par mon ostentation.

Je n'avais aucune rencontre d'ordre sexuel lors de ces voyages. Fasciné par la façon dont le monde se déployait devant mes yeux, je partais pour revenir chargé d'un autre moi. Voyager était une autre manière de m'immerger dans le bouillonnement de la vie, de sentir les vibrations, d'amener à moi le monde autant que moi, je me rapproche de lui. Bien évidemment je ne savais pas qu'à travers ces évasions, je revenais immanquablement à mon point de départ puisqu'on ne cherche jamais que soi-même dans les voyages, ignorant à mon jeune âge que l'on ne revient de ces voyages qu'avec soi-même comme bagage. Je pensais m'éloigner et au fur et à mesure que ce processus s'enclenchait, je me rapprochais de moi-même. Mais j'étais trop enthousiaste, trop prétentieux, trop stupide pour l'avoir compris. Je collectionnais les tampons sur mon passeport. Toujours en recherche de nouvelles images à faire dérouler devant mes yeux, je courais les aéroports, ne m'attardant que rarement dans un endroit, l'essentiel était de bouger. Je ne fus foudroyé par l'évidence qu'au Machu Picchu, lorsqu'après une marche de plusieurs jours, je parvins à la Puerta del Sol à partir de laquelle je pouvais contempler la merveille. Je m'assis sur une des marches. Je regardai le soleil se lever lentement au-dessus des montagnes. Le spectacle était grandiose. J'étais seul. Je me dis : « Mais pourquoi tout ça ? Pourquoi partir de chez moi ? Pourquoi chercher être ailleurs que là où je pourrais être simplement ? Pourquoi dépenser des milliers de francs alors que je pourrais être tout aussi bien chez moi ? » Je sentis s'abattre sur moi une immense solitude. Parmi ces pierres désertées par leurs habitants depuis des siècles, j'errais pendant des instants qui furent aussi lourds que des météorites. Je n'avais plus de but. Je ne savais plus où bouger ni que faire. Je rentrai à Lima aussi vite que possible. Avançais mon avion de quelques jours. Je devais retrouver un environnement parfaitement connu propice à cet examen qui m'importait et dont les voyages me distraient : ils

étaient devenus des paravents inutiles. Je me sentais plus à même de le comprendre enfermé dans ma chambre que perdu dans un slum de Calcutta.

Il me paraissait tout à coup évident que j'avais fini une recherche sur moi-même et sur ce que je voulais laisser voir aux autres. Je voulais vivre apaisé, en simple homme posé à un endroit sur cette terre, vivre tranquillement, sans frénésie, sans question, connecté au temps présent et non plus rattaché au passé ou à je sais quelle chimère. Je voulais être là, maintenant, présentement. Je n'avais plus besoin de me confronter à des tempêtes pour savoir que j'étais un être vivant. J'en avais la certitude. Je pouvais commencer vraiment à vivre. Je voulais me confronter à l'immensité des autres. Je voulais oublier aussi ma finitude pour que cela ne soit plus le principal moteur de mes actes. Je voulais une simplicité que je n'avais pas connue et que j'enviais toujours. Je voulais redescendre sur terre, moi qui m'en étais éloigné sous prétexte qu'elle était ma destination finale. Tout ça ensemble.

Cela devait probablement se terminer ainsi, des valises posées, des histoires oubliées, des haines et des amours apaisées, des acceptations, des attentes, des temps d'admiration plus ou moins longs. Je devais me poser quelque part. Cela ne pouvait continuer ainsi. Il me fallait diminuer cette pression mentale qui ne me quittait pas. Ma vie passée n'était pas non plus synonyme d'échec, tout arrive dans le temps où cela doit arriver. A cette époque un test de personnalité liée à un reclassement professionnel indiquait que j'avais une putain de « vie intérieure riche » (Je me souviens de l'expression). Mais j'en avais assez de cette vie riche, je voulais m'allonger, me reposer, trainer sur un fauteuil en été pour admirer les arbres, écouter les chants des oiseaux et entendre les histoires que l'on avait à me raconter.

Ce fut-là que je rencontrai Amélie, pardon qu'elle se jeta sur moi (Oh surprise). Son charme et sa volonté emportèrent ma résistance. Je craquais pour cette femme délicieuse et spirituelle.

C'est la première fois que je parle ouvertement de ces expériences. Malgré l'insistance de Amélie à évoquer mon passé lorsque nous nous sommes rencontrés, de mes liaisons avant elle, je lui opposais un refus obstiné, je n'y étais pas préparé, je ne le suis toujours pas. Du moins oralement. L'écrit m'est nécessaire pour l'instant. Je n'ai pas le courage de tout avouer. Peut-être n'est-ce pas lui faire confiance que de taire ce passé, néanmoins il me paraît fondamental pour moi de passer par cette étape avant d'un jour lui avouer si cela doit se faire un jour. Je dois être au clair avec moi-même avant d'en parler. Cette étape de l'écrit est capitale pour moi. Elle me permet de m'avouer des choses avant de les dire publiquement aux autres. J'espère que de cette cure sortira de nouvelles possibilités pour moi de gérer mon passé pour apporter un réconfort à mon présent. Le futur sera à l'avenant.

Vanité des paraîtres

Je sais la vanité des visages multiples. Je sais qu'il est inutile de se cacher, de modifier son comportement, de chercher à être un autre, de penser que les autres t'apprécieront mieux si tu es celui que tu penses qu'ils aiment, de vouloir être à côté de celui que l'on est vraiment, de se déplacer ailleurs que là où l'on est. Je sais aussi le désespoir auquel peut mener une vie de déguisement. Nous avons de multiples façons de nous déployer dans des mondes parallèles, dans la

virtualité, dans le travail, dans le militantisme, dans la sexualité, dans les jeux, chacun nous permettant de nous présenter sous un jour unique, de jouer à être différent, de nous présenter sous un rapport de séduction qui falsifie la sincérité des paroles ou des actes. Mais chacune de ces façons peut être une impasse.

La séduction est fautive et difficile de l'éliminer. Elle s'immisce dans le moindre interstice des rapports que nous avons les uns avec les autres, même dans ceux qui devraient en être à priori dépourvus comme ceux du travail. La séduction ne peut pas être éliminée, aussi sincère une relation puisse-t-elle être. La sincérité n'est jamais totale, la pureté d'une relation qu'on croyait préservée de toute pollution est entachée d'un reste de paraître qui peut infecter l'ensemble de l'édifice relationnel. La mauvaise foi, la jalousie, l'envie, la volonté de paraître autre sont de puissants ferments qui nous poussent à modifier notre comportement et adapter nos paroles en dehors de tout objectif de véracité : les foules fascinées des dictatures en témoignent. Il ne s'agit pas de vérité mais de conquête des cœurs. Il faut donc distinguer une vérité pour plaire d'une vérité pour énoncer. La rhétorique connaît ça depuis des millénaires.

Je voulais m'immerger dans le monde. Dans une quête trop intense, trop oublieuse des autres, trop aut centrée, trop porteuse d'une angoisse que je voulais oublier, je voulais vivre avec passion, avec une furieuse envie de transcender mon existence dans une sorte de chef-d'œuvre qui fut à la mesure de mes ambitions de m'arracher à l'attraction terrestre. Par une volonté d'être avec les autres, de m'ouvrir à eux, d'être avec eux tout en restant connecté avec moi-même uniquement. Etre avec les autres pleinement, complètement, s'oublier dans la contemplation et l'admiration du réel et recevoir de lui ce qui n'était autrefois qu'un mince bruit et que je voudrais entendre vraiment - un seul et unique face à la diversité des mondes - tout cela était impossible. Je devais jouer. Un besoin impérieux me poussait à être multiples. J'aimais trop le jeu des possibles.

Sais-je maintenant oublier mon égo, me plonger vers la simplicité, m'oublier pour être vraiment et obtenir ce fameux décentrage qui me hante ? Parviendrai-je à ne savoir rester qu'avec ceux que j'aime et non plus avec moi-même ? Saurai-je vraiment être là et non plus tenter d'être ailleurs en même temps ? Ne plus tenter d'avoir mille visages mais un seul, celui qui ressemble au plus profond de ce que je suis, partout et en tous temps. Offrir aux autres les mêmes sourires, avoir suffisamment d'humilité, oublier les moqueries, oublier l'orgueil et voir chacun sur un pied d'égalité afin que je ne me mette plus dans des positions différentes à chaque fois. La seule condition de l'univocité. Je ne suis pas certain d'y parvenir.

Ma vie durant ces dernières années

Ceci n'est pas une défense et illustration de ma vie, ni un plaidoyer en faveur d'une vie bourgeoise. J'ai eu de nombreuses années de bonheur et ça ne tiendra pas en plusieurs pages puisque le bonheur est indicible. Une femme adorable, des enfants merveilleux, la simplicité d'une vie familiale pleine, entière, satisfaite d'une relation décomplexée avec les miens. La platitude d'une organisation de vie qui fait bailler de l'extérieur et qui est profondément bénéfique de l'intérieur. Le bonheur ne fait pas rêver.

Mon premier enfant est venu au cours d'une longue nuit d'hiver et son premier regard vers moi fut un rayon de soleil. Mon second enfant est né dans une longue journée chaude de juin et lorsque je le pris dans mes bras, je sentais nos flux s'irriguer mutuellement. Ils sont mon point de départ et mon point d'arrivée, le centre de mon attention et l'inflorescence de ma vie. Ils me donnent une énergie, un sens, un amour au niveau duquel je tâche de me hisser. Avec eux je n'ai pas peur. Avec eux je me sens libre, détaché, ils me portent au-delà de mes possibilités et si des difficultés apparaissent, leur résolution ne tarde pas, ils sont le feu auquel je me réchauffe, et l'incendie de mon amour pour eux s'est propagé à tout mon être.

Amélie, ma femme, ma douce, ma tête intelligente, a vécu dix mille vies avant de me rencontrer. Elle avait déjà tout abordé et tout compris bien avant notre rencontre et bien avant le début de ma compréhension. Elle est d'une beauté fascinante, tendre, subtile. Elle est ma médiatrice, celle par laquelle passe ma compréhension du monde, celle qui peut m'expliquer ce que mon esprit limité ne peut appréhender qu'avec peine. Elle possède une intelligence des choses, une rigueur qui lui permettent de voir autre chose que le degré premier auquel je reste confiné, moi, pauvre humain. Elle sait, elle comprend, elle analyse les situations, les met en parallèle, et de son surplomb analytique, elle en déduit l'attitude à avoir, les paroles à prononcer, alors que moi j'en suis encore à appréhender lentement le problème. Elle est une figure de proue pour moi, l'avant de mon navire qui lui indique où aller et de quelle manière. Amélie est mon indispensable compagne de route.

Sans eux je suis perdu. Ils me servent de guide dans un quotidien remplis de difficultés. Vieillir avec un enfant qui grandit est une expérience fabuleuse, enrichissante, bouleversante. Vieillir auprès de quelqu'un est un approfondissement extraordinaire. Et c'est cette joie que j'exprime ici. Je suis heureux. Ils m'ont rendu heureux et c'est le plus grand cadeau qu'on puisse faire à quelqu'un. Peut-être ne le savent-ils pas parce que je ne leur ai pas clairement exprimé ce que j'écris ici mezza voce. Ils savent combien je les aime, mais sans doute ignorent-ils combien leur présence à mes côtés m'a transformé, combien le fait qu'ils soient là, tout près de moi, m'a fait oublier mes angoisses et m'a redonné l'estime de soi qui me manquait et le goût de vivre. Ils sont loin de penser qu'ils ont été à l'origine de la plus radicale transformation intérieure de mon être. Ils m'ont rendu autre, en connexion avec eux et en même temps en connexion avec moi-même, satisfait d'une relation simple et dépassionnée avec eux et donc, avec le reste de l'humanité. Ils sont parvenus à calmer la tempête en moi et m'ont rendu sensible à ce que j'aurais pas remarqué autrefois, la douceur d'un été, la joie d'un repas, le foisonnement d'un jeu familial, l'effervescence d'un voyage, l'émerveillement de la contemplation d'un progrès de l'un d'eux, la douceur de ce temps qui passe et que l'on ne cherche plus à ralentir. L'humanité a raison, elle a compris depuis toujours qu'engendrer des enfants et vivre auprès de quelqu'un n'est pas forcément le moyen de combattre la mort, mais bien avant cet instant, de vivre, vivre intensément, complètement avec les siens et tous les autres, et que le plaisir passe surtout par ces échanges uniques, variables, fait d'interactions qui construisent l'amour et l'attention. Je pense parfois à ces parents désorientés par le départ de leurs enfants et je l'envisage avec douleur pour les miens. Me restera l'amour à deux, j'espère.

Les philosophes sont peu à avoir saisi cette part de vérité, hommes célibataires ou sans enfants ou avec enfants négligés, vieux endurcis (Uniquement des hommes) qui passaient leur temps à réfléchir seuls au lieu de plonger dans l'amour et qui ne pouvaient pas en appréhender les contours. Ils ne pouvaient saisir l'importance de cet amour puisqu'ils ne l'avaient pas vécu. Aimer et être aimé est le plus grand bonheur, la marche la plus haute de l'existence, celle qui nous permet d'être le plus

éloigné de la matérialité de notre existence et qui nous donne cette part d'immensité que nous réclamons tous. L'amour nous dépasse, nous rend meilleurs, nous agrandit, agrandit nos points de vue, nous rend extra-lucides, nous apaise et nous nourrit d'une nourriture quotidienne riche. L'amour nous transfigure. C'est une éruption. Il se répand sur nous, nous ne sommes plus les mêmes après, nous sommes touchés, sensibles désormais à tout ce qui n'avait pas d'importance auparavant, et enchantés joyeusement. L'amour est la plus puissante des drogues. L'amour est une inondation, la seule que l'on accepte avec joie et dont on sait que l'on sera un autre quand il nous aura submergés.

Les œuvres d'art sont fausses. Elles ne montrent de l'amour que son côté mensonger, vaincu, trahi, impossible, défraîchi, fini. Elles ne s'intéressent qu'à l'envers quand l'endroit est le plus passionnant. Elles ne savent mettre en scène que ce qui est exactement la perte du bonheur ou sa recherche éperdue. L'art est le reflet d'un malaise. Il peut rendre heureux mais il n'est pas lui-même l'expression d'un bonheur, d'un amour dépassionné, il est un cri, une foudroyance, un dépassement de soi qui mélange oubli de soi, surplomb titanesque, et construction de soi à travers une expression extérieure. C'est un chemin noble qui doit être sublimé pour pouvoir être oublié ensuite. L'art est un moyen qui devrait nous mener au silence, signe de l'apaisement. Si les artistes étaient heureux ils seraient réduits au silence. Hélas combien sont-ils qui ont pu trouver ce repos non-créatif ? Combien ont-dû vivre avec leur douleur vissée au ventre ? J'ai été foudroyé par un concert d'Asaf Avidan, ou plutôt par les mots qu'il a adressés au public en fin de concert : il a expliqué que s'il écrivait des chansons, ce n'était pas pour le public mais parce qu'il en avait besoin pour extérioriser ses démons (Non pas les surmonter, essayer de vivre avec), et qu'il remerciait le public qui lui permettait de voir ces chansons comme des œuvres d'art. J'aurais aimé partager une bière avec lui et parler, parler, parler encore de ça qui correspond exactement à ce que j'effectue depuis un an, écrire pour combattre mes démons, expliquer à moi mon malaise pour tâcher de vivre avec. J'avais envie de le prendre dans mes bras comme on prend dans ses bras un camarade de souffrance.

L'amour est une ouverture quand la souffrance est une fermeture sur soi. Il n'enferme pas les personnes dans un sentiment excluant, il délie les sentiments. Il déplie ce qui peut être replié, enchiffonné, subsistant à l'état larvaire. Il exalte un don de soi envers les autres et détourne l'attention vers les autres comme on projette subitement une lumière ailleurs que là où elle éclairait auparavant. Le miracle de l'amour est le suivant : par le fait de ne plus s'intéresser uniquement à l'intérieur de soi, il résout des problèmes qui sont à des milliers de kilomètres de lui. L'amour est suffisamment fort déplacer avec lui nos douleurs et les annihiler ou du moins les réduire de manière significative. L'amour n'est pas une simple incantation, il possède réellement un pouvoir thérapeutique, physiologique, biologique, psychologique. C'est une alchimie à lui seul, une bénédiction pour nos souffrances. Je ne me considère pas comme un prophète béat lorsque j'écris ces mots : je les ai expérimentés, j'ai vu la puissance de l'amour, sa capacité à porter et à effacer les larmes, je sais aussi sa force à rayonner sur les autres jusqu'à ce qu'ils renvoient eux même une part de leur amour. Je sais que tout cela est réel et je me désespère des millions de personnes vivant dans la souffrance et qui n'ont pas accès à cette ressource si facile et si difficile. Je me désole que cette ressource soit négligée, méprisée, ignorée à une époque où la technologie semble remplacer tout geste d'amour.

Je n'ai donc rien à dire, rien de saillant, de croustillant, de malheureux qui suscite l'effroi ou la compassion. L'enfance de mes enfants fut un bonheur continu pour moi. Mes années de vie avec

Amélie furent heureuses malgré quelques anicroches. Les petits accidents, les milliers d'heures d'attention, les légères angoisses, les sourires échangés, les mains qui secourent, les bras qui enlacent, tout cela n'est rien et tout à la fois, une somme négligeable de paroles et de gestes qui forgent l'amour, lui donnent une consistance suffisante pour remplir de joie et d'intense bonheur ceux qui y prennent part. Mes enfants se battent parfois pour rire afin de savoir lequel d'entre eux est le préféré : voilà une question saugrenue dont la réponse est évidente puisque du plus profond de moi, du plus intérieur de mon être, je les aime, les adore, ils sont le suc de mon existence et mon bonheur est lié à eux sans qu'aucune distinction puisse être définie. Concernant ma dépendance à eux, au fur et à mesure de leur avancée dans la vie, bien sûr, cela évoluera, mais enfin, il y a cette réciprocité de l'amour qui me nourrit de manière égale de moi envers eux et vice-versa et qui tel un carburant, entretient cette flamme de mon amour. Et quant à Amélie nous avons appris à nous connaître bien que nous soyons différents, je lui sais gré de tous les avis qu'elle a émis et qui m'ont permis de comprendre ce que j'avais négligé. Notre amour s'est fortifié, il s'est construit sur des bases fragiles jusqu'à mener à la compréhension réciproque. Nous n'avons plus vingt ans. Nous avons chacun notre passé entendu. Nous y faisons face ensemble.

J'aurai gagné au moins ça, ces années de bonheur et d'amour partagé. Des instants fulgurants où j'ai été foudroyé de cette félicité terrestre. J'ai vécu ça, je me suis plongé dans le bain réjouissant de l'amour des autres, et j'en ai retiré autant de plaisir que, j'espère, j'ai pu en donner. A chaque sourire de mes enfants, à chacun des instants magiques avec Amélie, j'ai pensé en moi combien ils me faisaient du bien et combien j'aimerais les prolonger. Et s'ils furent parfois furtifs, ils furent suffisamment heureux pour que je puisse me dire heureux toujours. Pas besoin de chercher très loin un motif de réjouissance, il suffisait de me pencher pour cueillir ces instants de bonheur. La nature me gâtait, ma volonté faisait le reste, et mon entourage venait me combler. Si vivre est de connaître le bonheur, je peux dire que j'ai vécu.

Le décès de ma mère est venu perturber cet équilibre. J'ai perdu une connexion parfaite avec mes enfants. Je sens de la distance et de l'agacement de la part de Amélie. Je m'occupe moins d'eux, préoccupé que je suis par mes soucis, enfermé dans ma souffrance qui en a remonté d'autres. Cette ouverture vitale n'est plus évidente. Dans le regard de mes enfants je perçois des interrogations. Incapable d'y répondre, je ne sais pas comment aborder les milliers de questions qui me taraudent et qui me reviennent sous la forme d'une attente de la part des miens. Je me suis coupé de la source de mon bonheur. Je veux y revenir. Je dois lutter pour y revenir. Je refuse que cela soit définitif. Pour moi, pour eux. Pour la paix et le repos de l'âme de chacun de nous. Pour le côté capital de cette chose qu'est le bonheur. Parce que nous ne vivons pour rien d'autre que pour ces instants qui nous remplissent de joie.

Qu'il est difficile d'écrire sur soi-même

Qu'il est difficile d'écrire sur soi-même. D'enlever les multiples pelures qui me recouvrent depuis tant d'années et de décrire mon corps nu, fragile, peu habitué à se retrouver exposé à la lumière. De se forcer à se concentrer sur ce corps nu, d'oublier ce qui le recouvre habituellement pour ne décrire que lui, piètre amas de chair et d'os trop faible pour vivre à l'air libre. Les occasions de palabrer, de

pérorer sont nombreuses, je dois me concentrer sur mon sujet, moi, ce que je suis, ou plutôt comment je suis la résultante d'un passé souterrain.

Je ne compte plus mes années de protection où j'ai construit des murs. Je ne sais plus durant combien de temps je me suis protégé. Je n'ai plus le décompte de ces années où je me suis muré en moi-même et que ce cahier tente de rouvrir. Mon esprit apeuré, étriqué, a vécu dans la peur et a voulu cacher tout ce que j'ai révélé ici. Je cloisonnais, je pensais que j'étais le plus fort, j'étais en fait le plus faible. Il ne faut rien mettre sous le boisseau. Il faut vivre au grand jour, être soi-même partout, en tous temps, pour que l'extérieur corresponde exactement à l'intérieur, et peut-être aussi pour que politiquement, puisque les peuples seront ce qu'ils veulent être, fier d'être émancipés, ils puissent exiger plus des dirigeants, voire les supprimer, rendus inutiles par des peuples sûrs d'eux et capables de se prendre en main. Il y a une certaine prétention à établir un parallèle entre ma vie et une organisation politique mais dans mon esprit, tout ça est lié : l'éthique que je m'efforce de suivre dans ma vie est inséparable d'une éthique pour le monde. C'est la raison pour laquelle mes réflexions sur moi-même vont de pair avec celles qui concernent le monde. L'écologie de ma maison est celle que j'envisage pour le monde. La vie macro ne s'oppose pas à la vie micro. Mon attitude avec les autres est reliée à la façon dont on construit des institutions qui respectent ces rapports. La vie « publique » est inséparable de la vie « privée ». La paix avec moi-même ne peut aller qu'avec la paix du monde puisque je voudrais être en résonance paisible avec lui (Encore une idée manquant d'humilité...)

J'avais peur du regard, des paroles, des gestes qui affleurent et qui soufflent une identité. Conscient et exagérant des dangers éventuels de dire, je me suis cloîtré, j'ai enfilé des peaux et des peaux afin qu'on ne me reconnaisse plus, et moi-même je ne me reconnaissais plus. J'ai vécu en état de somnolence. J'ai mis des années à comprendre ce qui m'était arrivé un après-midi de mon adolescence avec un homme de passage : un viol. Une agression délibérée de mon corps que je n'avais pas voulu, que j'ai subie et que j'ai tue durant toutes années. L'effet de cette découverte est dévastatrice, je ne peux plus l'enfouir en moi, je dois en parler, mais j'ignore encore avec qui, dans quelles circonstances, avec quels mots. Tout cela est trop tôt, même plus de 30 ans après. Je n'ai mis des mots en moi-même là-dessus que depuis trop peu de temps. Ces mots mis sur une situation sont une nouvelle configuration pour moi et j'ignore comment me dépatouiller avec cette découverte. La gestion de cet après n'est pas facile, mais je sais que je dois passer par là pour en éliminer l'effet délétère. J'ai été violé (Même si je n'ai pas été pénétré, je le considère comme tel), j'ai été soumis à un mécanisme de domination implicite que j'aurais dû repousser, je n'avais pas les mots, j'étais sidéré, anéanti, sous une emprise dont je ne savais pas d'extraire, et au lieu d'en parler, j'ai passé plusieurs décennies à taire cette violence, honteux, croyant que seul, je saurais surmonter l'épreuve alors qu'elle est constitutive de mon effondrement actuel.

Je me suis enfermé dans une cellule dont j'avais perdu la clef et il me semble que je l'ai retrouvée. Et même si j'ai vécu des années de bonheur il peut encore être plus intense lorsque j'aurais sorti de ma tête tout ce qui y pourrit et que je pourrai enfin me reposer. J'ai accumulé de la pollution mentale pour des milliers d'années. Je dois me désintoxiquer urgemment sous peine de suffoquer. Peut-être compté-je trop sur ces écrits comme thérapie, peut-être suis-je naïf sur la possibilité de catharsis des mots. Je veux de toute façon aller jusqu'au bout, et me délivrer de non-dits, des actes cachés, des moments où je n'étais pas moi et où je me suis construit un autre. Et si je surestime l'effet thérapeutique, j'en ai besoin pour aller plus loin.

Je dois donc page après page forcer mon esprit voyageur à reprendre le chemin du déni. Je dois gratter dans le repli de mon cerveau pour retrouver l'impression exacte, le mot juste, l'attitude de moi enfouie dans les profondeurs de mon passé. C'est un travail d'excavateur. Je charrie de tonnes de gravats pour en extraire la perle depuis longtemps enfouie, cette perle qui m'avait bloqué dans une époque ancienne en m'empêchant d'avancer ou que j'avais oublié volontairement pour passer à autre chose. Peu importe si je me répète et si je dois y revenir parce que je sais intimement que je n'ai pas achevé de traiter un point et qu'il me reste des détails à mettre en pleine lumière. Je dois revenir plusieurs fois sur le même sujet, le retourner encore et encore pour parfois, au détour d'une phrase, la trouver, cette maudite, ce minable morceau minéral qui m'empoisonnait : je sens à cet instant une libération, elle est là, je peux la contempler et la réduire au néant si je le veux ; ce qui me semblait énorme n'est en fait pas plus grand qu'une poussière ; je contemple ce grain de sable qui me bloquait et que je n'imaginait pas aussi minuscule. Je refuse de vivre une minute de plus avec elle, je veux la détruire. Définitivement. Si je ne le fais pas, il me restera cette boule que je cherche à exciser d'un coup net comme un boucher tranche une pièce de viande.

Je voudrais comprendre pourquoi ce morceau de chair qui est moi enregistre comme une machine les événements dont il est témoin et pourquoi il les garde si longtemps, les transforme, les malaxe et les recrache sous les formes les plus variées, jusqu'à transformer mon propre psychisme et devenir un autre. Pourquoi je ne peux pas vivre les choses et ne pas avoir à les garder en moi. Pourquoi aucun bouton n'existe pour couper les émotions et traverser quelques moments de cette putain d'existence dans un état de grâce indifférente. Pourquoi nous devons forcément garder des souvenirs au lieu d'être une berge de rivière qui regarde l'eau de la vie couler sans la retenir. Parfois il me semble enviable d'être un minéral plutôt qu'un amas de chair fantasque qui nous joue des tours et nous emprisonne dans des espaces temps différents de celui des autres. Je n'aurais pas à retrouver les souvenirs puisque je n'en aurais aucun. Une robotisation de mon moi qui n'aurait d'autre but que la reproduction à l'identique de l'instant d'avant.

Chaque jour qui passe me détruit un peu plus. Mon corps d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier et ne ressemble en rien à ce qu'il sera dans dix ans à ce rythme. Chaque jour est un défi. Il me faut avoir l'énergie des dieux qui jetaient sur le monde leurs forces inouïes pour effectuer la plus petite des actions. Marcher, toucher, essayer, tâtonner, se relever, avancer vers une destination inconnue, m'immerger dans la réalité et ne dormir qu'à la toute fin.

Mes souvenirs sont flous. Quoi que je fasse pour les rendre plus précis, il me manque le contour, la situation exacte, l'environnement complet qui m'a frappé à ce moment-là. J'ai perdu des millions de moments. Il ne me reste que des bribes, des émotions qui m'ont électrisé dans l'instant et que je parviens plus à me remémorer. J'ai perdu le lien. Ne restent que de pauvres sensations, parcellaires, égoïstes. Je voudrais parvenir à tout me remémorer afin d'éclairer ce que je suis aujourd'hui mais le passé s'est effrité, il s'est dissout, il m'a abandonné, me laissant sur le bord de la route comme un amnésique planté au milieu d'une ville et qui ne sait plus où aller. L'évanescence de mes souvenirs me prive d'un socle d'expérience. Je n'ai pas de bâton de marche. Je dois réinventer ma marche. L'ensemble des moments qui constituent mon moi est un ensemble discontinu, percé, utile pour le plaisir de se souvenir des beaux instants mais qui n'est en rien un ensemble, c'est un broc d'où fuit toute l'eau, une vasque trop petite pour contenir tout ce qu'elle devrait et qui laisse s'échapper ce qu'elle devrait retenir. Je ne filtre rien. Je suis une toile percée. Tout m'échappe.

Ma tête est un long carnaval de deuils, de morts, de violences subites, de sensibilité écorchée, de bonheur détruit par l'insidieuse introduction du malheur. Elle est aussi remplie d'une infinité de ciels bleus, de soleils éclatants, de plages chaudes, de foules immenses, de lieux fantastiques, de sourires et de regards chaleureux. Ma tête est un chaudron qui ne se refroidit pas. Je dois composer avec ces images contradictoires. Je n'ai pas de repos. Je l'espère, il ne vient pas.

Voici quelques années le monde découvrait avec stupeur que l'eau possédait des capacités mémorielles et que techniquement, des associations entre les éléments qui la composent se recomposaient en fonction du vécu précédent et non pas selon des plans fixes. L'article eut un retentissement mondial. On imaginait de nouveaux débouchés informatiques. D'aucuns se mirent en tête que cela révolutionnait notre rapport au minéral. D'autres se projetaient dans un au-delà où plus aucune distinction légale n'existerait entre deux univers ordinairement séparés. Mais très vite on s'aperçut du peu de fondement scientifique de la publication, et même de caviardages aventureux ou de biais non recensés. Son auteur se défendit bec et ongles. L'annonce fit long feu. On ne lui attribua plus aucun crédit dans les sphères sérieuses, même s'il reste des traces de cette fumisterie dans les milieux très complotistes ou du moins, réfractaires aux vérités établies scientifiquement. Cette annonce me désola profondément, elle concrétisait mes pires cauchemars, être doté de mémoire là où l'on pensait qu'il n'y en avait point et être submergé par les résurgences de ces souvenirs enfouis à travers mon corps infidèle me plongeait dans le plus grand désarroi. Ne plus être qu'un réceptacle de l'extériorité jusque dans les recoins les plus intimes de mes constituants nucléaires m'était insupportable. Je voulais me débarrasser de mes souvenirs, être vierge de tout passé, et voilà qu'une étude injectait de la mémoire dans des zones jusque-là vierges de toute impression par le passé. Cela me plongea dans la plus grande angoisse. Je me sentais cerné de toutes parts et trahi une fois encore par un corps indocile. J'étais furieux contre moi-même. La nouvelle de la fausseté de l'article vint apporter du baume à mes doutes. Pour un temps au moins je n'avais plus à me tracasser de mon constituant principal. Je pouvais dormir sur mes deux oreilles. Je n'enregistrais donc rien à travers mes molécules. Ouf.

Fiction 3

- Ah toi aussi tu es bi ?

- Oui mon capitaine

- C'est cool, tu vas pouvoir m'aider.

- Je ne suis pas très aidant, tu sais.

- Là je pense que tu vas pouvoir.

- J'en doute, on ne se connaît pas. On se parle depuis 2 minutes. Pourquoi je t'aiderais alors que je ne te connais pas ?

- Je t'en prie. Crois-moi, j'ai vraiment besoin de conseil.

- Ca...

- Comment tu fais pour avoir une bonne érection ?
- Pardon ?
- Comment tu fais pour garder ton érection et bien pénétrer ta femme ?
- Comment je fais pour avoir un rapport sexuel basé sur la pénétration, c'est ça ?
- Oui
- C'est simple. J'ai envie d'elle.
- Oui, mais comment tu maintiens ton érection entre le moment où ton sexe entre en érection et celui où tu vas la pénétrer vraiment et éjaculer ?
- Même réponse.
- Elle ne retombe pas, des fois, entre temps ?
- Ben. Non. Toi, quand tu pénètres ta femme, tu n'as pas ce souci, non ?
- C'est que je ne l'ai pas fait encore.
- Comment ça ? Tu as une épouse que tu n'as encore pénétrée ?
- J'ai juste une fiancée. Et je dois lui faire l'amour avant de me marier. C'est obligé. Je dois être certain d'y arriver.
- Peut-être que tu devrais moins trainer avec des gays.
- C'est pas le problème.
- Quel âge as-tu ?
- 28 ans.
- Et tu n'as jamais fait l'amour avec une femme ?
- Non, pas vraiment.
- Et avec un mec, tu as bien essayé ?
- Je l'ai pas vraiment fait avec un mec non plus. Juste des caresses.
- Donc c'est la première que tu envisages de vraiment faire l'amour ?
- Voilà, tu as tout compris.
- Excuse-moi.
- Pourquoi « excuse-moi » ?
- Je ne sais pas. J'ai l'impression de rentrer dans une intimité dans laquelle je n'ai rien à faire.

- Pas un problème. Faisons simple. Alors ?
- Je ne sais pas que te dire.
- J'ai juste besoin de savoir si tu as des techniques pour maintenir ta bite raide. Pas plus.
- Mais là ça va au-delà, non ?
- Je me débrouillerai avec le reste. Moi ce que je veux savoir, c'est comment tu fais pour la garder bien raide. Parce que moi, quand je me masturbe, ça retombe vite, du coup, devant ma fiancée, ça ne tiendra pas, c'est sûr, elle va flancher.
- Il faut d'abord savoir si tu es excité par elle ou pas. Et puis, si tu es détendu, la nature fera le reste, ne te prend pas le chou.
- Je ne sais pas si je serai assez excité.
- Tu vas te marier avec elle sans avoir fait l'amour avec elle ?
- Oui, je t'expliquerai. Il faudrait peut-être que je pense très fort à un mec quand je vais la pénétrer.
- Tu ne dois pas être sûr de ta sexualité alors. Ce n'est pas un reproche. Tout le monde passe par là à un moment ou à un autre.
- C'est pas le propos. Je te demande juste de m'aider pour cette première fois.
- Tu visualises avant un bon porno gay et tu auras la trique, mon gaillard.
- Malin.
- Il faudrait pourtant que tu te questionnes à propos de ton désir.
- Ca impossible. Je ne vais pas assumer publiquement le fait d'être attiré par les hommes.
- Pourquoi ?
- Pas négociable.
- Pourtant, ça fait partie de toi, ça, non ? Tu ne serais pas venu m'en parler, si ça ne te turlupinais pas un peu.
- Ecoute, je veux avoir des enfants. C'est ça l'important.
- Ah
- Et pour ça, je dois savoir comment je peux la pénétrer correctement et jouir en elle.
- Je comprends sans savoir comment t'aider.
- Comment tu fais, toi, pour pénétrer ta femme ?
- J'ai envie de faire l'amour avec elle, je suis métaboliquement attiré par elle, mon sexe se durcit sans que j'aie besoin d'avoir des subterfuges.

- Moi j'ai bien une belle érection le matin.
- On a tous quelque chose qui ressemble à ça au réveil.
- A un autre moment, je sais pas.
- Baise-là au réveil, alors.
- Mais c'est le soir que ça se fait, pas le matin.
- Aucune règle établie là-dessus. Ou alors je ne la connais pas. Le sexe, c'est à toute heure, en tous lieux.
- Et le soir je n'ai pas forcément une érection.
- Une pré-activation manuelle est toujours envisageable. Par toi ou ta fiancée.
- Je ne lui demanderai certainement pas un truc comme ça.
- Pourquoi ? Ça fait partie du jeu.
- Avec elle je dois la pénétrer pour avoir des enfants. Pas m'amuser. Point barre.
- Mais tu te réserves des moments de vrai jeu avec des mecs pourtant, non ? C'est donc possible.
- C'est pas ça.
- Ça y ressemble un peu.
- Oh tu commences à m'énerver, toi.
- Non je cherche à savoir pourquoi tu en es là et comment on pourrait remédier à ton questionnement.
- Je veux juste que tu me dises comment je pourrais lui faire l'amour.
- Il y a de multiples façons de faire l'amour.
- Je veux dire comment je pourrais le lui faire des enfants.
- Tu as raison, c'est du sérieux, ça, le plaisir est secondaire, les enfants d'abord.
- Ne te moque pas.
- Pardon. Je ne voulais pas te blesser.
- Ça va. Je sais que c'est étrange, ma demande. Je m'y tiens.
- C'est peut-être ça qu'il faudrait revoir.
- Je suis pas là pour parler de moi. Je veux des conseils pratiques, mec.
- Ta demande questionne ton identité sexuelle.

- De quoi tu parles ?

- De ce que tu es vraiment, de ce que tu désires être, de ce que tu penses que la société pense de toi.

- Osef

- Ce n'est pas anodin. C'est le cœur du problème. Je n'ai pas de problème avec le fait que tu caches certain de tes désirs et que tu ne veuilles pas les assumer. L'important, il me semble, est d'être cohérent avec soi-même sous peine de vivre un enfer mental. Si tu as du désir pour ta fiancée, vas-y, fais l'amour avec elle, profite d'une sexualité qui t'apporte du bonheur. Si tu as du désir pour un homme, profite-en aussi. Et si tu veux mélanger les deux comme cela t'arrange, aucun tabou là-dessus, aucun ciel ne te tombera dessus, le désir est protéiforme. Assume-le avec tes partenaires, que les choses soient dites plutôt que tues, le silence est la pire des solutions, il nous ronge jusqu'à tout anéantir. Que tu veuilles avoir des enfants sans avoir à assumer une vie de couple avec la mère de tes enfants est aussi une option, comme celle de vivre des amours plurielles. C'est toujours mieux que de vivre une sexualité honteuse. Que tu veuilles être marié avec elle, vivre avec elle et élever vos enfants, c'est aussi respectable, c'est même une promesse de milliers de bons moments. La morale et la société s'en remettront dans tous les cas (Elles sont à géométrie variable). L'attachement que tu pourras envers tes futurs enfants n'en sera pas altéré. Il sera juste différent d'un couple standard. De nombreux parents hétéro vivent des situations semblables à la tienne.

- Oui, mais là, pour moi c'est impossible, de vivre séparés.

- Dans le domaine de la sexualité tout est envisageable.

- Donc tu ne sais pas répondre à ma question.

- J'y réponds de manière indirecte

- J'ai besoin de trucs pratiques, pas de blabla.

- Ce sont des trucs très pratiques, ce que je te dis.

- Non, moi j'ai besoin de truc top pratiques.

- OK.

- C'est ça. Un manuel, quoi.

- Je n'en ai pas sous la main.

Végétarisme

Je ne mange plus de viande depuis plus de vingt ans. Lorsque je m'égare et que je suis amené à passer devant un étal de viande un haut le cœur m'envahit (J'ai bien été longtemps un partisan des corridas au nom de la tradition, tout le monde peut se tromper). Toute vue, même en photo, même de loin, d'un morceau mort d'un être vivant m'amène un sentiment de dégoût. Je cache cette

réaction pour ne pas choquer, mais il faut avouer que je ne peux m'empêcher de penser à l'animal qui a fourni sa côte, ses viscères ou sa jambe pour le plaisir de celui ou celle qui va l'ingurgiter. L'odeur forte que dégage ce genre d'aliment est aussi pour beaucoup dans cette aversion. Et si je dois cuisiner ce genre de nourriture (Mes enfants sont les seules personnes pour lesquelles je m'y engage) je m'exécute avec autant d'amour du travail bien fait (C'est pour mes enfants tout de même) que d'abattement pour ce que je suis réduit à accomplir et qui me remplit de honte.

Ma décision, radicale, brutale, précédé d'aucun signe, fut accompagnée d'un mouvement de stupeur et d'incompréhension dans mon entourage, amis ou famille. La chose n'était pas aussi commune qu'elle l'est devenue. On m'avança de nombreux arguments éthologiques ou moraux pour condamner à demi-mots mon choix. On m'opposa une tradition. On me culpabilisa quant à l'avenir de la filière bovine ou ovine du pays. Je devais me justifier alors que personne n'a jamais à donner ses raisons pour lesquelles il contribue au meurtre de milliers d'animaux innocents chaque jour. On me parlait de santé bien qu'il est de notoriété publique que la viande n'est aucunement vitale à l'espèce humaine (Ce qui est heureusement mieux accepté aujourd'hui). On me dit que de tous temps, l'homme mangeait de la viande, c'est connu. Bref j'eus à affronter un déluge de critiques comme tout être qui prend une décision concernant sa vie intime doit affronter de la part d'amis bienveillants qui peuvent se montrer facilement intrusifs. On me détailla également la difficulté à me recevoir, comme si cuisiner des légumes ou des légumineuses était devenu subitement très compliqué (La convivialité associée à la nourriture est essentielle dans nos civilisations). Bien que déplaisante, ce fut une période heureusement courte, et l'intelligence humaine a pris le pas sur les critiques et nous sommes rapidement redevenus à nos relations antérieures même si je sentais poindre parfois l'envie d'en reparler, signe d'une inquiétude jamais disparue. Certains de mes amis ont vu également leurs enfants basculer dans cet étrange régime alimentaire, ce qui n'a pas manqué de contribuer à avoir un regard plus bienveillant sur ces pratiques.

J'ai donc eu à subir ce que tout végétarien qui s'affirme doit endurer : l'opprobre social et une injonction à se justifier. Cela fut particulièrement fort du côté de ma mère. Une mère conserve souvent sa vie durant un rapport très fort à l'alimentation de ses enfants, c'est sa façon à elle de bien s'occuper de ses enfants, de leur marquer une attention, de savoir s'ils ou elles sont en pleine forme et suivent correctement ses avis. Alors que mes parents vivaient en Afrique il n'était pas rare que ma mère me questionnât sur ma façon de me nourrir, sur le fait que je ne devais pas sauter de repas, sur ma fréquentation de la cantine et sur ce qu'on y trouvait. Naturellement cela provoquait ma fureur puisqu'elle osait pénétrer dans une sphère intime que je m'efforçais de rendre autonome. Il me semblait qu'elle voulait me maintenir sous sa coupe. Je lui ai annoncé au téléphone que j'avais rompu avec la viande. Je devais passer quelques jours chez eux. Il était vital de les mettre au courant. Elle me dit en des termes durs qu'elle ne comprenait pas, que manger de la viande, c'est normal (Ah l'argument fatal que tout végétarien a entendu !), qu'elle ne saurait pas quoi me préparer, qu'il ne fallait pas compter sur elle pour cautionner ce type de caprice, qu'elle comptait sur moi pour revenir sur ma décision et pour ce qui était de mon séjour chez eux, je n'avais qu'à enlever la viande des plats. Je lui rétorquai que cela était impossible, qu'il fallait séparer une part sans viande du plat principal. Elle me répondit qu'elle ne savait pas comment faire. Je raccrochai en me préparant à livrer une bataille homérique dans les jours suivants. J'angoissai à l'idée de devoir livrer bataille là-dessus aussi. Au moment d'aborder le dernier virage avant leur maison d'alors, l'angoisse était au sommet. Mais le temps avait fait son effet. Les quelques jours qui avaient passé entre le coup de fil et ma venue avaient été bénéfiques. A tous les repas elle a pris la précaution de séparer

les légumes de la viande. Elle se montrait attentive à mon alimentation, me posait des questions discrètes sur ma façon de me nourrir. Je soupçonnais mon père de lui avoir fait la morale tant son comportement me paraissait à l'opposé de mes suppositions et à l'opposé même de son caractère. Le séjour se passa dans une sorte de tension constante, reflet de ma peur que cette attitude obséquieuse ne tourna au pugilat. Il n'en fut rien. Comme deux vieux adversaires nous nous observâmes en silence. Elle me posa des questions sur les raisons de mon choix. J'y répondais à contre cœur, déjà lassé par les multiples fois où j'avais dû donner mes raisons. Elle me demanda des conseils de cuisine. Je me pliais avec résignation à ces questions quotidiennes, ne voulant pas provoquer cette hostilité butée qui était la marque de ma mère lorsqu'elle n'approuvait pas un comportement. Toutefois dans les mois qui suivirent j'eus mon lot de remarques désobligeantes et de questions sur le sens de mon action. Elle ne s'avouait pas vaincue : il fallait que l'adversaire plie à ses exigences ; il ne pouvait pas persister ainsi dans son erreur. C'était dans son habitude de combattre jusqu'à que l'ennemi plie sous le poids de la contrainte temporelle. Elle n'abandonnait pas après un court combat. Elle aimait les sièges au long cours. Elle était habituée à obtenir gain de cause dans des combats de longue haleine où ses armes passaient de la menace à la persuasion, en n'oubliant pas le rappel à la morale ou aux vertus familiales. Ici, le combattant du camp d'en face, c'est-à-dire moi, résista, il refusa de s'avouer vaincu, il persista dans son erreur, il continua à exclure de son assiette ce que la nature nous met à disposition, fut-ce sous la forme de la plus grande oppression du monde animal, il n'obéit pas immédiatement, ni dans les mois suivants, il s'autonomisa de manière insolente. La bataille fut longue et la vainqueur ne fut pas celle qu'on croyait. Bizarrement, peu à peu, la paix sur ce chantier s'installa, l'attaquante vit que l'assiégé ne renonçait pas et qu'il persistait dans ce qu'elle pensait être une lubie passagère. Elle relégua au second plan cette lutte qui lui semblait auparavant vitale pour la santé de son fils. Lorsque je revins une nouvelle fois chez eux tout semblait naturel sur ce plan-là. La séparation des régimes avait été actée, comme une séparation de corps avant l'heure. On parvint même à plaisanter de cette façon d'établir des distinctions subtiles. Le temps fit son œuvre merveilleuse. Elle m'interrogea sur les élevages, sur leur empreinte écologique et leur impact en termes de santé. Sans jamais franchir le pas elle se mit aussi à réduire sa consommation de viande, ayant lu certains articles qui fleurissent dans la presse. Elle n'alla pas jusqu'à m'avouer que j'avais eu raison d'effectuer ce choix, elle reconnut à mi-mot la folie dans laquelle l'humanité s'était engouffrée. Ce que je vis comme une demi-victoire fut son intérêt de plus en plus constant pour d'autres formes d'alimentation, pour l'agriculture biologique, pour le bien-être animal, bref pour tout ce qui ne la préoccupait point dans le passé et qu'elle méprisait. Sa maladie l'empêcha d'opérer un renversement complet. Elle n'en avait plus la force, détruite par les multiples traitements qui le réduisait à chaque fois plus encore. Le régime alimentaire n'avait plus aucune importance. Seule la survie comptait. Dans cet ultime combat l'alimentation était secondaire (ce qui n'est absolument pas mon avis).

J'eus donc à affronter la désapprobation explicite ou implicite d'une bonne partie de mes relations, sous couvert de tolérance affichée (De nos jours, on n'affiche plus guère ses intolérances). J'allais à certaines soirées avec la sensation d'avoir dans le dos l'étiquette du rabat-joie qui allait faire modifier un menu de bonne chère et qu'on allait me regarder sous un angle particulier. Ce n'était pas des moments agréables. Si mes hôtes faisaient des efforts remarquables je n'étais pas à l'aise, étant toujours dans la position de celui par qui le changement arrive, qui devait parfois répéter ce que j'acceptais de manger, et donc celui qui souligne que potentiellement, la façon dont les repas traditionnels sont gérés est problématique. Le végétarisme, comme tout choix différent du

consensus social, est problématique pour la majorité car il révèle les incohérences ou les non-dits de celle-ci : s'afficher comme tel peut être pris comme une condamnation implicite de la manière de vivre des autres ; je devais composer avec cette sensation. J'étais un lanceur d'alerte dans un cercle très réduit et cette position ne me ravissait pas du tout. Je détestais être l'objet d'une attention soutenue, qui plus est légèrement hostile ou du moins, interrogatrice. Je ne voulais pas être la cause de révolution de palais : si révolution il devait y avoir, ce devait être parce que les gens y adhéraient et non pas parce que moi, j'avais imposé quoi que ce soit. Les idées qui progressaient dans la tête des gens pouvaient me plaire, néanmoins je ne voulais pas être facteur de sédition. Alors que j'étais un élément intégré dans le groupe je devenais un élément déstabilisateur qui venait, par de nouvelles pratiques, remettre en cause un ordre établi. Ce statut nouveau ne me convenait guère. Je voulais à la fois conserver notre amitié, cette nouvelle identité qui me convenait parfaitement et demeurer à leurs yeux celui que j'étais. Posture impossible à tenir. Equation irrésoluble. Je devais choisir. Cela allait trop vite pour que je puisse tenir longtemps cette position. Je m'étais mis moi-même dans le pétrin, je ne pouvais compter que sur moi-même (Et quelques ami-es compréhensif-ves). Ça n'avait l'air de rien, ce changement de régime, et pourtant, il impliquait une rupture radicale avec toute la sociabilité alimentaire française. Cela nécessitait de m'auto-exclure puisque les esprits n'étaient pas prêts. Je ne voyais que cela comme solution à cette nouvelle relation à la nourriture que je m'étais imposée. Et c'est ce que je fis. Petit à petit je vis moins mes amis. Je m'éloignais des plus conservateurs. J'eus des conservations avec les plus ouvert-es. Quelques-uns restèrent mes amis. D'autres s'éloignèrent, sous le prétexte de ce changement ou pour d'autres raisons qui devaient couvrir depuis longtemps. La rupture se fit doucement, lentement. Je retrouvais autour de ma cellule familiale, source de joie immense qui me suffisait amplement. J'avais quelques amis. Cependant la base de mes relations, ma source de vie, mon souffle vital, mon carburant était ma famille, qui venait me fournir ce que j'avais perdu avec mes relations amicales. Le végétarisme venait couronner un éloignement qui devait tôt ou tard arriver. Ça doit être ça, grandir, perdre ses ami-es sans qu'on sache les retenir.

Les années ont passé. Le végétarisme est devenu tendance. Sans être majoritaire le cercle de bienveillance envers ce type de régime s'est agrandi. Et si l'on sent encore ici ou là poindre l'ironie, le mépris ou l'hostilité (Le qualificatif le plus répandu est l'accusation de bobisme, parangon de la figure honnie sans que personne ne sache véritablement ce qu'elle recouvre), on comprend désormais son utilité à l'échelle de la planète. Chacun convient que l'on mange trop de viande sous nos latitudes et qu'il est nécessaire de changer pour des raisons de santé publique ou d'écologie. Le discours écolo a percé dans de multiples couches sociales. Il est devenu audible à défaut d'être majoritaire. Ce sont de petites victoires qui peuvent augurer d'un changement à venir. Dans les restaurants universitaires désormais 10% des étudiants se déclarent végétariens. Le salut vient de la jeunesse. Rares jadis, les restaurants avec un menu végété sont désormais légion. Le végétarisme s'affiche au-delà des cercles écolo ou hippie. Il bénéficie d'une visibilité impensable voici dix ans encore. Il est devenu désirable, concevable, acceptable d'un point de vue social de rompre avec cette tradition de manger de tout, y compris un animal mort. Il reste à espérer que cette tolérance progresse encore pour que les végétariens/végétaliens/végans n'aient plus à se justifier en permanence d'être différent et qu'enfin cette différence soit vue comme une richesse. On a le droit de rêver.

Je me réjouis de me retrouver dans certaines communautés alternatives qui font preuve d'une grande audace de pensée et d'ouverture d'esprit pour accepter en leur sein des gens différents.

Notre communauté d'esprit va plus loin que ce qui nous rapproche, avec des questionnements sur la santé, la politique, le rapport à la nature et bien sûr, l'alimentation (La réflexion sur l'alimentation s'accompagne bien souvent par une réflexion sur les modes de culture, les circuits de production et de transports). Des polémiques gigantesques peuvent naître, des confrontations violentes peuvent surgir à chaque mot de travers, néanmoins, comme dans toute communauté hors des lieux communs, on y trouve une plus large tolérance à des phénomènes réprimés par ailleurs, que ce soit des phénomènes que l'on pourrait juger progressistes ou franchement réac (Je n'aime pas ces étiquettes, héritage d'un passé dépassé). Comme une avant-garde de ce qui devrait arriver, ce milieu incite à la tolérance. Il n'empêche. Moi j'y ai trouvé une écoute, une attention, une ouverture à des problématiques insoupçonnées. Je m'y sens comme un poisson dans une eau non-polluée. Et là, presque seulement là, je peux manger mes carottes sans que personne ne vienne me poser une seule question. Marque d'un certain respect, je n'ai pas une seule remarque sur ce que je mange. J'en viendrais à me demander si les carnivores n'y ressentiraient pas un certain malaise tant le nombre de flexitariens – végé- végétariens y est élevé. D'une position ultra-dominante ailleurs ils se retrouveraient en situation de dominés. Chez certain-es, ce n'est pas une mince surprise. Et plus d'un, débarquant lors d'une rencontre entre personnes instruisant ses enfants en famille s'en est étonné. Pour ma part le choc n'a pas été si brutal, j'avais déjà engagé une réflexion sur ce sujet au moment de mon introduction dans le milieu. Je peux être moi-même, échanger avec des pratiques tout aussi diverses, et ne pas me sentir avec un œil derrière moi qui me juge en permanence, bien qu'une microsociété ne soit pas exempte non-plus de leadership et de jugement généralisé abusifs. Ce n'est pas un but en soi que de vivre dans un micro groupe, mais enfin, cela peut constituer une étape dans l'évolution de la pensée. C'est mon havre de paix, l'endroit où je sais que je n'aurais pas de remarques usantes. Bien que des controverses peuvent nous opposer je reste attaché à ces gens qui ont pu me montrer autre chose.

Les peurs générées par des pratiques minoritaires

J'aurais aimé détailler pourquoi une alimentation différente, l'instruction en famille, une vision différente de la médecine, l'homosexualité ou la bisexualité, pourquoi donc des pratiques minoritaires sont confinées dans l'ombre car rejetées en masse, discriminées, ostracisées et finalement, déconsidérées par une majorité parfois inconsciente de ses rejets. Il me semblerait passionnant d'aller au cœur des raisons qui poussent certain-es à des comportements inappropriés, de détailler chacune de ces pratiques pour savoir ce qui en elle, ou dans le discours autour d'elle, résonne chez les autres et les pousse à un rejet plus ou moins violent, si tant est que ce sont ces pratiques qui peuvent occasionner ces peurs. J'aurais aimé tout cela, écrire un beau texte qui me serve à éclaircir mes propres peurs, reflet de la peur des autres car je suis le réceptacle d'une violence potentielle qui me terrifie encore maintenant, aussi intériorisée soit-elle. Et puis je n'en ai pas la force. C'est au-dessus de mes capacités de produire une analyse fine étant donné que je suis partie prenante dans ces discriminations et que cela est trop confus pour moi, source d'émotions qui ajoutent à ma confusion intellectuelle. Je vais donc bafouiller des mots, aligner des idées sans cohérence si ce n'est la résonance qu'elles peuvent avoir avec mon vécu ou mon ressenti. Je suis fatigué.

L'instruction en famille génère son lot de critiques à mesure que cette pratique tend à se répandre, quoique de façon très modérée. Les arguments vont de l'aspect réactionnaire (« Une pratique du passé ») à l'aspect oligarchique (« C'est possible seulement pour les riches ») en passant par celui l'égoïsme (« Vous ne vous souciez que vous ») ou celui de l'appartenance (« Nos enfants ne nous appartiennent pas, ils sont la propriété de la nation »). Beaucoup nous avouent qu'ils seraient incapables d'enseigner quoi que ce soit à leurs enfants, oubliant qu'ils leur ont appris leurs langues maternelles/paternelles sans qu'aucune autorité ne vienne leur dire comment s'y prendre, simplement en vivant. Le procès en irresponsabilité vient tôt ou tard sur le tapis comme si nous étions des parents qui mettrions gravement en danger l'avenir de nos enfants : généralement ce sont les mêmes personnes qui conviennent que l'école actuelle est en plein naufrage et ne voient pas d'issue en dehors d'elle. L'argument sociétal fatal revient en boucle: « Qu'est-ce qu'il adviendrait à la société si tout le monde vous imitait ? ». Sans doute la mère de toutes les questions, celle à partir de laquelle se diffusent les autres. L'école est un des piliers de la société (Et accessoirement, le premier employeur du pays). Elle construit et formate à sa sauce des centaines de milliers de futurs adultes. L'école a été pensée comme un formidable moyen de ne pas laisser traîner dehors nos enfants (Voir les premiers textes sur la généralisation de l'école), et comme le bras armé de la société pour adapter les citoyens-ouvriers aux besoins d'une industrie et de services qui requièrent des compétences de plus en plus pointues. Sous couvert d'ouverture d'esprit et d'humanisme elle a privilégié l'obéissance et l'acculturation à l'environnement économique à la formation réelle au détriment de l'émancipation individuelle. C'est un échec patent, difficile à reconnaître pour les promoteurs d'une certaine forme de progressisme sous peine de dissonance cognitive. Renier l'idée l'école obligatoire, c'est ouvrir une brèche béante dans ce cimentage de la société par une école dédiée aux intérêts de cette société plutôt qu'aux intérêts des jeunes qu'elle est censée servir (Bien sûr des nuances de taille sont à apporter à cette vision, il y a de belles exceptions, mais l'idée générale est celle-ci). L'instruction en famille peut être une belle promesse émancipatrice sans que cela soit la seule (Et il est important de savoir que ce n'est pas la seule). Abolir le caractère obligatoire de l'instruction ne serait pas forcément créer une société individualiste, tournée vers l'égoïsme, une société basée l'anomie et l'absence de normes communes. L'école obligatoire n'a pas empêché deux guerres mondiales, d'aucuns diraient qu'elle les a même encouragées. Par contre garantir une éducation respectueuse de l'enfant, de ses rythmes d'apprentissage et de sa santé, dans un dialogue constant et individualisé, à rebours de l'industrialisation de l'apprentissage par l'école, me paraît être le meilleur moyen d'envisager des adultes attentifs aux signaux de l'univers et à l'écoute des autres, créant les bases pour la construction d'une société d'êtres responsables et autonomes, conditions nécessaires de la réalisation d'un espace commun profitable à tous et toutes. Le chaos naît rarement de l'amour et de l'attention véritable. Critiquer la notion d'école pour tous c'est aussi montrer l'inanité des processus qui ont abouti à ce gigantesque échec en termes d'émancipation individuelle. La question des moyens est une mauvaise question : on pourrait multiplier par dix le budget de l'éducation nationale que son échec n'en serait pas moins patent ; il s'agit d'une question de but, et là, nous divergeons. L'école ne peut remplir son rôle émancipateur dans un processus imposé à tous et toutes. Cela est intrinsèquement impossible puisqu'il s'agit d'une éducation de masse hiérarchique, donc contraire à une éducation individuelle, adaptée, libre. L'émancipation, comme la liberté, ne décrète pas. Elle se prend. A nous, adultes, d'accompagner ce mouvement, au lieu de le contraindre. Et si l'enfant a décidé de se mettre dans un moule contraignant comme l'école, à nous également de l'accompagner dans ce choix parfaitement conscientisé.

En pratiquant le végétarisme j'ai découvert qu'il était aussi un mode de vie. Tout autant que le veganisme, le végétarisme implique un choix de vie, une relation aux autres différente, une modification des habitudes sur un point essentiel, l'alimentation et l'art d'être avec les autres au moment de se nourrir, résultat de millénaires de pratiques. Dans son refus de pratiques établies comme normales, naturelles, sources de convivialité et d'échanges, le végétarisme heurte des pratiques civilisationnelles perçues comme essentielles. Il est le grain de sable qui va gripper la belle machine sociale. Celui/celle qui le pratique est le vilain canard qui refuse un art de vivre porté chez nous à un tel degré qu'il en devient synonyme de brevet de citoyenneté. Le végétarisme implique une notion de relation au corps qui met à mal une construction sociale, une soumission de ce corps à des pratiques ancestrales : manger de la viande, c'est un peu se reconnaître dans une communauté idéale de chasseurs, de carnassiers qui participent à la purification de la planète d'éléments néfastes, participer à la longue chaîne de nos ancêtres qui ont mangé de la viande pour des raisons vitales, sociales, économiques, esthétiques, philosophiques. C'est en quelque sorte impliquer celui qui le fait dans un processus criminel dont on ne peut sortir sans risquer l'exclusion, à la manière dont certains dictateurs enrôlent autour d'eux des gardes dont le premier fait d'armes est de tuer un innocent, ce qui soudera le nouveau venu à la communauté des maudits, comme un crime initiatique soude la horde des criminels. Boire le sang est le meurtre primal qui reconnaît le buveur comme appartenant à un espace commun. Lorsque j'ai pris cette décision radicale j'ignorais toutes ces implications. Naïf j'imaginais bien que tout cela n'allait pas être aussi naturel et léger que je pouvais l'espérer. Cependant j'étais loin de penser au cataclysme qui allait s'abattre sur moi, que peu à peu j'allais m'éloigner de beaucoup de mes amis et qu'au final, je serais poussé dans les bras de groupes minoritaires habitués de ces pratiques et qui sauraient m'accueillir (Parfois ils m'ont considéré comme un mou au vu de leurs propres pratiques, plus radicales et holistiques). Le/la végétarien-ne est celui/celle par qui arrive le désordre, celui/celle qui découd l'illusion d'un tissu social uni. Il est d'autant plus dérangeant qu'il est un ennemi de l'intérieur, il est parmi nous et risque de nous infecter, il est de la plus haute importance de le neutraliser puisqu'il risque d'infecter l'ensemble du corps social de l'intérieur. Il faudra le convaincre qu'il est dans son tort, qu'il met sa santé en danger, qu'il refuse ce qui est à portée de main et n'a jamais fait de mal. Il menace la communauté des mangeurs ordinaires, communauté qui regroupe la quasi-totalité des habitants de ce pays. Il y a la notion inconsciente d'unité sociale derrière cette vision unitaire. Chacun-ne de nous porte une éthique plus ou moins unifiée, une vision d'une société idéale. Tout ce qui n'y conforme pas est à rejeter. Même dans les milieux alternatifs ce rejet est à l'œuvre : se croyant porteurs de valeurs « conscientes », ils ont une manière de rejeter ceux qui « ne pensent pas », s'enferment dans des conformismes établis et oublient parfois de réformer leurs pratiques dans un sens progressiste. L'acceptation réelle de l'autre, de ses différences de pratiques, de ses valeurs est un long processus qui requiert un décentrage permanent, un lâcher-prise, une remise en question continuelle qui peut confiner à la folie puisqu'il nécessite une part d'oubli de soi, un abandon de l'inconditionnalité de soi envers les autres, une ouverture et une humilité qui contrebalancent la fermeture de l'égoïsme (Levi-Strauss s'est aventuré sur ce terrain dangereux dans un essai)

L'homosexualité ou la bisexualité ne sont pas des choix. On se sent attiré par des personnes du même sexe que le sien ou pas, on ressent au fond de soi cette secrète attirance ou pas, on peut être fasciné et tiraillé par ce sexe interdit, on peut être en adoration envers ce qui devrait être de simples égaux, on se retourne au lieu d'aller dans la direction commune, il n'existe pas d'explication à avoir pour ce désir, il est là ou pas. Le choix réside ailleurs : assumer ses désirs et vivre sa sexualité comme

notre corps nous y pousse et rendre public cette attirance, l'assumer non plus seulement pour soi mais aussi pour sa famille, ses amis, ses relations professionnelles. Ce choix peut exister ou pas : l'assumer pour soi et pour les autres peut paraître aussi évident à certains que de respirer, comme il peut paraître tout aussi évident à d'autres que ce désir doit être refoulé comme on évacue de sa conscience un sujet fâcheux au risque de tensions internes. La notion de choix peut n'en être véritablement pas une étant donné qu'à certaines personnes il apparaît comme une évidence et non pas le résultat d'un long processus, souvent douloureux, consistant à envisager les différentes options pour prendre ce que la société considère comme le plus juste. En clair assumer sa sexualité, et le vivre en plein jour (Puisque la règle sociale veut assigner à chacun un rôle jusque dans les affaires les plus intimes), est tout aussi évident à certains qu'à d'autres qui choisissent de taire pour eux et pour d'autres leur orientation sexuelle. L'homosexualité ou la bisexualité ou avoir un genre fluide sont des composantes de ton identité ou pas. L'orientation sexuelle ne serait un choix que dans la manière de la vivre et d'en parler dans la sphère sociale, hors de l'intimité mais en connexion avec elle. Le désir est toujours présent. La façon de le vivre relève des multiples combinaisons que chacun-e peut élaborer dans le cadre des relations complexes qu'il/elle met en place avec l'ensemble de la société qui la/le juge (La société est cet animal fantasmagorique où chacun des membres qui la composent est à la fois au centre pour être jugé et à la périphérie pour être juge, un objet aux centres multiples et aux contours indéterminés). Ce choix assumé place son auteur-e face à une montagne cachée, celle de la sexualité réelle et la façon dont chacun envisage la sienne propre. Avoir une orientation sexuelle non-conventionnelle (Au sens des représentations mentales majoritaires) expose celui/celle qui la vit à un heurt violent : le gay s'expose à l'opprobre parce qu'il se heurte à la peur inconsciente des hommes straights de la pénétration, summum de l'acte dégradant, intime, souillure suprême du corps redouté par bien des hommes comme un abaissement insupportable de leur condition de dominateur ; la lesbienne s'expose au cliché de ne pas être celle que la domination masculine a imposé à toutes les femmes, celle d'être une reproductrice séduisante au service de l'homme. L'homosexualité et la fluidité des genres percutent violemment les représentations. Elles mettent à jour des mécanismes inconscients véhiculés par des millénaires de domination masculine hétérosexuelle. Elles poussent leurs détracteurs à un examen de conscience insupportable de leurs propres peurs et encouragent un rejet violent parce que trop générateur de tensions intimes chez eux/elles. Le rejet de l'homosexualité est un rejet d'une part de sa propre identité qu'un rejet de l'autre. Il entrelace un sentiment violent, premier, d'élimination de l'autre en tant que porteur d'une pratique qui pourrait corrompre une stabilité intime. Ces deux forces se conjuguent en un sentiment violemment négatif qui résulte rarement sur l'acceptation du déviant. L'homosexualité est cet aiguillon qui menace de percer un océan de stabilité apparente. Elle met à mal les fondements d'une société, à savoir la façon dont elle perçoit son propre renouvellement : la vision de la sexualité est intimement liée à la façon dont l'espèce humaine se perçoit dans la durée à travers l'acte fondateur d'une famille hétérosexuelle, manière de lutter contre sa propre mort ; Eros et Thanatos nous enjoignent de nous reproduire pour échapper à leur contrainte, et la seule manière de lutter contre eux est un acte sexuel hétérosexuel de pénétration vaginale. Les homosexuels sont ceux qui ne participent pas à cet effort et doivent logiquement être exclus (Ou pire, rééduqués) de la communauté des hommes. L'homosexualité touche aux fondements de la façon dont toute société humaine se perçoit, du moins dans la façon dont les cultures se sont construites à partir d'une sorte de purification des représentations d'où les pratiques minoritaires sont exclues. Elle en sape les fondements. C'est ainsi que les opposants au mariage pour tous ont paru si déstabilisés : la façon dont les bases de leurs cultures s'étaient bâties

était menacée ; ils erraient tels des survivants dans une nouvelle ère où les règles avaient changé et auxquelles ils ne comprenaient rien puisqu'elles venaient légitimer des pratiques intimement contraires à leurs idées de la vie et de la mort ; ils/elles voulaient un retour en arrière, confortable, balisé, repérable, pour qu'ils puissent garder des repères identiques dans une société en révolution permanente.

L'impact du non est démultiplié par les affects et par la volonté plus ou moins explicite que chacun·e se conforme à une vision éthique. Le non, le refus des pratiques majoritaires, ou le simple fait d'exister et d'être différent, est interprété comme un insupportable affront à une emprise holistique sur la société, à une volonté hégémonique de domination. Le non en tant qu'incipit d'une nouvelle histoire fondée sur d'autres principes est le moment initial de la rupture par lequel la promesse d'un ciel nouveau et l'abandon plus ou moins violent de l'ancien sont concomitants. La sexualité, l'alimentation et la transmission des savoirs, bases de l'ancrage d'une culture dans une population, sont les piliers d'une société à partir desquels se construisent les cercles de pouvoirs. Une société se bâtit sur la purification des actes et des pensées multiples et véritablement naturels. La construction d'une culture est l'établissement d'une supercherie consistant à faire passer pour naturel, normal ce qui a été purifié, assaini, dogmatisé à travers l'établissement d'un ensemble de visions naturalisées. La résultante de cette transformation n'est aucunement un moment de vérité, c'est une architecture de pensée, un palimpseste, une accumulation de visions érigées en règles qui sont le meilleur moyen de souder la communauté humaine à travers un ensemble d'interprétations du monde : transgresser ces règles revient à faire s'écrouler la cathédrale construite à coups de larmes ; vouloir ne pas suivre ces règles considérées comme les seuls moyens d'atteindre la vie bonne, c'est se mettre au ban de la société ; poser un regard critique sur ces règles non-intangibles, remettre en cause le ciment de cette société, c'est se précipiter dans un gouffre puisque hors de la vision commune, il n'y a qu'un précipice. Beaucoup pour une personne. La force d'attraction de la culture commune est, pour ses défenseurs, la condition sine qua non de la cohésion de la société qui la porte. Les ayatollahs, les rabbins, les curés, les dictateurs de tous poils sont très attachés à convaincre leurs ouailles de la véracité de leurs histoires. Ils craignent de voir leur communauté se diluer s'ils venaient à se disperser dans des croyances hétérodoxes. Les croyances communes sont le poison des idées neuves ou minoritaires. Elles sont engagées dans une lutte à mort contre toute vision non-orthodoxes, elles savent que si elles venaient à perdre, elles disparaîtraient irrémédiablement. Les cultures sont identifiées aux civilisations qui les portent et nous savons que le cimetière des civilisations ne cesse de s'agrandir en même temps que les civilisations ne cessent de se reconfigurer pour s'adapter à des temps nouveaux. Une civilisation est un moment de l'histoire.

La purification est l'acte par lequel une civilisation se distingue des autres et s'essentialise. Cela consiste à éliminer ce que l'on ne veut pas voir, à poser une interprétation sur des faits, à emprunter aux autres et le personnaliser, à relier entre elles des pensées séparées, à confondre corrélation et causalité, à trouver des raisons là où l'esprit s'agite parce qu'il n'en trouve pas, bref, à construire une cosmogonie complète, finie, définitive, et in fine, à transmettre cette interprétation aux nouvelles générations afin de solidifier cette purification et prétendre qu'il en était ainsi depuis le début du monde. Ce n'est pas une vision de la réalité, c'est un cadre déformant à imposer à celles et ceux qui y croient comme aux autres afin de souder la communauté. Malgré l'immensité des efforts fournis dans ce but, cette tentative de purification n'est jamais complète. Des scories d'anciennes cultures ou de cultures minoritaires subsistent toujours, plus ou moins actives, plus ou moins visibles, plus ou moins écrasées par la culture majoritaire. La purification est toujours imparfaite. Le dosage de

tolérance, car il s'agit de ça, est la marque de cette culture majoritaire. On a longtemps glosé sur la décadence de la Rome antique qui à force d'assimilation, en serait venue à se perdre elle-même, c'est aussi oublier combien Rome latinisait les barbares afin de mieux les soumettre. Puis vint un temps où ceux-ci ne voulurent plus l'être et préférèrent être contre elle plutôt qu'en elle, précipitant la chute annoncée.

L'acte de transmettre est fondamental : grâce à lui, les esprits vont penser naturel ce qui n'était au départ qu'une interprétation ou du moins, une vision tronquée, non-invasive. L'enfant, et à travers lui le futur adulte, aura d'autant plus de mal à remettre en cause la version officielle qu'elle lui aura été inculquée tout petit : cela demandera au futur adulte une énergie incroyable pour affronter le tabou et briser l'ordre, au risque de se mettre en marge du groupe. Transmettre une culture aux jeunes générations, c'est engluier les esprits dans un magma d'idéologie, de fantasmagorie, de rationalité entremêlées. En cela, refuser un système d'éducation, même si cela ne porte que sur des modalités externes de transmission (Hors de l'école) est un acte qui porte atteinte aux valeurs communes. Les critiques de l'instruction en famille (Souvent totalement ignorants dans ce domaine, d'ailleurs) ont néanmoins perçu le caractère mortel qu'une généralisation d'une telle pratique engendrerait : cela signifierait la mort d'idées communes parce que celles-ci ne seraient plus inculquées aux plus jeunes. La vraie question est celle-ci : cela serait-il dommage si la cathédrale de la culture actuelle venait à s'effondrer ? Cela ne serait-il pas le moment de promouvoir une véritable émancipation individuelle, respectueuse, qui pourrait porter en elle la promesse d'une civilisation moins violente, moins cruelle, moins castratrice ? Même si le risque d'un repli sur soi existe et d'une atomisation des savoirs (Au détriment de la transmission d'un savoir académique reconnu), la société glisserait-elle alors vers une guerre de tous contre tous ? Il faut une bonne dose de pessimisme et une vision noire de l'humanité pour imaginer que des personnes libres, éduquées différemment, en viennent implacablement aux mains. C'est faire-faire des capacités d'empathie et de soutien que des individus peuvent avoir entre eux, bases de futures sociétés libres. En tous cas, ce sont des actes de résistances.

Nos cathédrales sont vides, nos arcs de triomphes ne servent plus qu'aux touristes, beaucoup de nos églises sont abandonnées, nos châteaux sont inhabités, les vieilles rues de nos villages sont déserts et nous ne savons plus comment pensaient les gens qui ont bâti ces restes de civilisation. Les livres de ces époques parlent de Dieu, des rois ou des partages de terre, ils ignorent les petites gens, les croyances véritables, les pratiques oubliées, qui furent l'objet de peu de consignes écrites. L'histoire n'est pas celle des vainqueurs, c'est l'histoire de ceux qui la content et qui se sont trop souvent orienté vers les vainqueurs, négligeant les parias, les minorités, les exclus. Notre époque est la millième page d'une histoire commencée voici des centaines d'années sur une terre qui a perdu sa mémoire. Les civilisations se sont effondrées les unes après les autres et nous devons nous contenter de leurs restes visibles pour tâcher de les comprendre.

Nous ne vivons pas un changement de civilisation. Nous sommes un moment de l'histoire qui s'est cristallisé en un certain nombre de points comme à des milliers de moments auparavant. Nous ne sommes pas plus égarés que nos lointains ou proches ancêtres. Eux aussi connaissaient les peurs, les changements brusques, les irruptions de croyances percutant des représentations hiératiques du monde. Qu'on imagine le choc des contemporains des premières découvertes scientifiques de la Renaissance qui venaient bouleverser des centaines d'années de transmission d'une culture homogène, complète, rassurante. Nous sommes un maillon d'une chaîne ininterrompue de

bouleversements radicaux. Nous sommes constamment en fin de cycle et en début d'un autre. Les ères se recourent. Les civilisations se bâtissent et s'effritent en permanence, au contact des autres ou par un simple processus endogène de modification. L'être humain s'épuise à concevoir une narration collective qui puisse s'imposer dans l'imaginaire et fixer ce qui ne peut l'être, une réalité fuyante.

La culture est incarnée, repliée, décantée jusque dans les replis les plus intimes de l'individu. Elle lui donne sa force pour s'insérer dans une société (D'où de si grandes difficultés, parfois, pour des migrants). L'injonction force l'individu à suivre un mode d'action ou de pensée. Répétée depuis la plus tendre enfance, elle est la garantie la plus sûre d'obtenir un individu conforme à une norme. Les dictatures l'ont bien en tête quand elles placent les mouvements encadrant la jeunesse au cœur de leurs dispositifs disciplinaires. Dans les sociétés démocratiques, l'affaire est plus complexe : les injonctions normatives sont plus diluées, plus floues, l'école n'est pas vue uniquement comme un moyen coercitif sur une population, elle est aussi vue comme émancipatrice, sans que l'on imagine que cela consiste à coller à une culture dominante, les esprits rebelles ou visionnaires se forment à l'école de la vie. L'émancipation prônée par institutions d'éducation vise implicitement à faire accepter la culture dominante par leurs élèves et à promouvoir ceux-ci socialement.

Les trois pratiques évoquées plus haut, l'homosexualité, le végétarisme et l'instruction des enfants hors l'école viennent puissamment ébranler la narration commune. Je pourrais rajouter la santé, la façon dont on se lave ou dont on repeint son intérieur. Justement parce que ce sont des pratiques privées, qui ne regardent que l'individu qui le pratique, elles ébranlent jusque dans l'intimité la vision que chaque individu d'une société se fait de la vie bonne et qui lui a été transmises. Elles remuent le magma intérieur, elles revisitent des idées, elles détruisent des totems, ce sont des armes psychologiques de destruction massive.

Depuis la nuit des temps des hommes ont eu des relations sexuelles avec des hommes ou des femmes avec des femmes. Depuis la même nuit des temps des personnes ont eu des habitudes alimentaires variées, à rebours d'une culture dominante. Depuis le même temps, des parents ont laissé vivre leur enfant en dehors de toute structure éducative institutionnelle : c'est même une nouveauté de nos sociétés industrielles dont les besoins en main d'œuvre extrêmement spécialisée se sont accru de manière exponentielle que des instituts, des écoles, des universités se sont ouverts ici et là pour répondre aux besoins en bras et en matière grise d'une économie de plus en plus technicisée. On pourrait multiplier les exemples : depuis la nuit des temps, les sociétés n'ont pas vécu sous le joug d'une seule religion, il existe toujours des religions minoritaires irréductibles (Même en Arabie Saoudite, pourtant zélée en la matière) ; les sociétés n'ont jamais été homogènes (Quand bien même cela serait, l'esprit humain est prompt à recréer des sous-groupe) ; aucun pays n'a vécu sans échange riche avec les autres ; l'isolement n'est jamais parfait, ni profitable ; les infractions à la « loi » commune ont toujours eu lieu, ce qui change c'est comment l'on traite le criminel et comment on traite cette « faute » impactant la société entière. Il y a toujours une révolution culturelle en cours qui part d'une réalité donnée et qui la transforme, lui donne des œillères, lui donne une autre réalité qui soit conforme à d'autres principes éthiques : c'est ce processus-là qui dès lors va exclure les porteurs de pratiques différentes, de vérités autres, qui seront vu comme des ennemis à combattre avec d'autant plus de virulence qu'ils sont membres de la société à purifier. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un ennemi intérieur. L'autre est à l'intérieur de

soi. Tout devient suspect. La règle morale doit être sans arrêt rigidifiée pour lutter contre cette peste silencieuse.

De même qu'il existe un processus continu de construction d'une morale (J'emploie indéfiniment culture ou morale, la culture n'étant que l'enracinement dans une réalité d'une loi/vision morale), il existe un processus synchrone de destruction de cette morale : rien n'est établi, les hommes changent, les sociétés sont percutées par une « modernité » foudroyante, la pureté n'est jamais atteinte, il faut sans cesse reprendre le labeur, même dans des sociétés apparemment pures et constantes (Le Moyen-Age européen), les peurs nécessitent des remises à plat constantes des règles. La simultanéité des processus de construction et de destruction rend impossible toute stabilisation des cultures. L'univers est instable, même dans nos projections les plus optimistes d'un passé mythique. Le point saillant de notre époque est peut-être que la rapidité avec laquelle les bouleversements s'effectuent. A cinquante ans j'ai l'impression d'avoir traversé plusieurs époques radicalement différentes. Je suis un survivant.

Les guerres culturelles sont des guerres impériales : elles se soldent par la tentative de destruction de la culture vaincue parce qu'elles touchent aux valeurs et à l'intimité du vainqueur (Celui qui est porteur d'une culture la porte jusque dans sa plus profonde intimité). Aucune place n'existe dans cette guerre pour des visions genrées hétérodoxes, des coutumes alimentaires différentes touchant à la façon d'être ensemble ou des modes de transmissions extra-ordinaires. Cela n'exclut pas l'immixtion d'éléments de cultures étrangères dans la culture dominante dans une région donnée, mais ils ne doivent pas remettre en cause l'ordre syncrétique du vainqueur. On offre bien aux Juifs de l'Empire Romain d'intégrer leur Dieu au panthéon local. Les mélanges se sont toujours opérés, mais en ne perturbant pas l'ordre global. La nouveauté de notre ère (Que je ne qualifierais pas de moderne) est que, vivant dans une paix relative, avec l'idée que des droits peuvent toujours être améliorés, des minorités s'affirment désormais comme porteurs légitimes d'une culture autre à l'intérieur d'une majorité devenue incertaine de son pouvoir. Elles n'acceptent plus de courber l'échine comme leurs prédécesseur-es l'ont toujours fait et militent pour une société inclusive qui ne soit plus unique, centrée sur les intérêts d'une majorité. L'intranquillité de la majorité est béante. Elle n'est plus triomphante, forcée de reconnaître autour d'elle des pratiques, des idées, des légitimités qui non seulement demandent à être acceptées, mais pleinement mises sur le même plan que celles de la majorité. Dès lors, la structure vitale de la majorité est touchée, sa tranquille assurance d'être au centre et au-dessus de tout s'est évaporée. L'infinité des articles sur les inquiétudes du mâle hétérosexuel blanc est à ce titre éloquent : le cœur de la structure est touchée ; la virilité est atteinte ; tout est à revoir puisque d'autres prétendent à l'égalité. Les institutions ne sont pas en manque de critiques : trop verticales, trop pesantes, trop peu émancipatrices, trop monolithiques. Il ne s'agit pas d'un effondrement de civilisation puisque les civilisations ont passé leur temps à s'effondrer. Je le vois plutôt comme l'émergence d'un mode d'auto représentation de soi à l'échelle de la société entière qui ne soit plus univoque et qui promeuve réellement l'égalité et l'émancipation, seule garantie d'une société qui pérennise ses acquis et qui soit aussi plus résiliente. Une révolution conceptuelle est en cours : l'acceptation réelle, pratique, des autres dans toutes leurs identités possibles, sans recherche d'un consensus global qui ne serait qu'une forme altérée de domination. C'est une révolution radicale : personne ne détient plus le savoir ou l'idée d'un bonheur pour les autres. Chacun doit être capable de vivre sous l'identité qu'il possède, qu'il s'est choisie, et non plus selon une idée qu'on lui impose. Qu'on ne s'y trompe pas, l'affaire n'est pas mince, elle est l'aboutissement d'un long processus enclenché voici plusieurs siècles visant à garantir une liberté

véritable au niveau de l'individu, et donc une garantie véritable de cette liberté par les institutions et les autres, au lieu de réprimer une liberté au nom d'un sens commun qui n'a plus rien de commun. Le chantier est titanesque, jamais vraiment abouti, toujours à reprendre à rebours de doctrines libératrices qui pensaient avoir trouvé la forme ultime de la garantie des libertés. Les conservateurs ont tort de pleurer sur la disparition d'un âge d'or où les choses étaient plus simples et où la société entière se conformait à une même loi : ce temps-là n'a jamais été et ne viendra jamais. Nos sociétés furent de tous temps pluralistes et en évolution constante, c'est le regard du pouvoir qui peut être univoque. Ceux qui se prétendent progressistes ont également tort de critiquer ce mouvement d'approfondissement des libertés : ils n'incarnent plus seul-es l'idée de progrès ; celle-ci leur a échappé ; elle déborde sur d'autres rives ; ils/elles ont initié un élan qui s'est dispersé dans l'univers en se diffractant, touchant des zones intimes nouvelles ; ils/elles ont inventé une machine qui roule toute seule. On comprend que tous les camps se sentent percutés par ces nouvelles revendications. Les dominant-es ne savent plus comment les dominer pour mieux les dompter. Justement. L'heure n'est plus à la domination, c'est cela, la nouveauté. Nous n'avons plus besoin de maîtres. Nous exigeons d'aller bien au-delà de la limite fixée à notre liberté. Nous réclamons d'être traité-es comme tout être humain, avec égalité, en respect de tous nos droits, de la planète qui nous porte, de notre identité pleine et entière, sans qu'aucune institution nous juge. Parce qu'un esprit véritablement libre est la condition d'une posture ouverte et bienveillante envers l'humanité et la planète qui la porte, nous osons croire que partant de soi, l'irrigation peut imprégner les autres et par là, le monde aussi.

L'escargot, Descartes et les temps présents

La science est capable de décrire minutieusement la taille d'un escargot, sa croissance, son extraordinaire mode de reproduction, ses habitudes alimentaires, son habitat... Elle prend l'objet escargot et tel un train lancé à toute vitesse, dépassant largement celle de l'animal, elle décrypte, analyse, qualifie cet objet d'étude avec une précision et une célérité incroyable. Elle le pose sur une paillasse et se montre en un temps record capable de produire une étude valable qui soit une représentation analytique du gastéropode. Chapeau bas. Les principes cartésiens ont été respectés et affinés au cours des siècles. René serait fier de sa descendance. La science isole, découpe, travaille sur des tas d'objets qu'elle décrit de manière sublime. Elle intègre, compare, rien ne résiste à son œil aguerri. Le monde entier est sous sa loupe. Qu'elle soit sociale, humaine, biologique, ou politique, la pensée moderne utilise des modèles qui se révèlent extraordinairement précis et d'une grande auto-complétude.

C'est à la fois le titre de gloire et la limite de la pensée moderne que de savoir décortiquer un objet d'étude, l'isoler et l'analyser complètement jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun jus dans ce fruit dépecé de toute sa saveur. Dans l'objet de l'étude j'englobe invariablement le virus Ebola, la production d'une communication politique efficace, l'analyse de la montée des mouvements extrêmes dans l'Europe contemporaine, l'optimisation de la bande passante Internet ou les méthodes d'échanges des paysans du Causse Méjean au XVIIe siècle. La méthode est la même : prendre un sujet d'étude, le caractériser, puis foncer dans l'analyse de cet objet, qui peut-être aussi une fantasmagorie de l'esprit (Un noumène ou un état quantique). Cette décomposition du tout en des parties distinctes est à la fois la condition indépassable du savoir et la marque de l'aporie de

cette même méthode : puisque l'on a séparé le tout, comment remettre les parties ensemble ? Comment faire en sorte que l'apparente continuité du vivant soit rétablie dans une connaissance humaine fragmentée ? On a bien inventé les phénomènes, le langage, la relativité générale, la dialectique, les relations de dominations, les théories du genre ou de la main invisible du marché, toutes échouent à être avec une vision paradigmatique. Elles ne sont qu'une lorgnette, une infime abstraction qui permette de poser un diagnostic sur la maladie de nos sociétés. Elles échouent dans leur tentative de rendre compte de la nature, de la possibilité d'une société humaine ou de la rétroaction des écosystèmes face aux agressions humaines. Le chemin est long : les tentatives formalistes se sont révélées des impasses ; les théories économiques de même ; la sociologie est trop parcellaire ; la théorie politique est un champ de ruine. Nous sommes condamnés à une spécialisation de plus en plus grande des savoirs, à un accroissement du gouffre entre ceux-ci et une béance de plus en plus tenace entre les tenants des connaissances et les bétotiens, ainsi qu'entre l'exploitation de ces résultats et leur impact écologique. Le gouvernement des experts n'est pas près de disparaître, ils viendront nous dire encore et encore ce qu'il est bon de penser, se basant sur une rationalité performante mais trop étroite. L'intersectionnalité des savoirs est une mission impossible. Les arcs qui se relient les connaissances resteront fragiles, incomplets, soumis à l'apparition de nouvelles sous-sections qui mettront à mal leur existence et les rendront inutiles.

Elaborer une vision globale, c'est aussi prendre le risque de rater sa cible sur des points particuliers et voir les spécialistes se dresser en vociférateurs hurlant face à ce qu'ils perçoivent comme des contre-vérités. Prendre en compte l'infinie continuité du monde est une tâche titanesque, impossible, en tous cas largement hors de portée de nos connaissances actuelles. Seules les théories religieuses ou complotistes prétendent à l'universel. Les théories scientifiques sont modestes. La spécialisation et son cortège de porteurs de vérités sont des aberrations des sociétés humaines actuelles que nous sommes condamnés à accepter, pour autant que nous souhaitons une évolution de ces connaissances. Pleurons sur cette division des êtres humains en sachants au savoir cloisonné et ignorants qui voudraient tout connaître de la part de ces mêmes sachants.

En isolant les objets, en se spécialisant, les sciences ont introduit une discontinuité dans la vision du monde. C'est cette rupture qui est pleurée par les tenants de représentations holistiques. L'univers ne se différencie pas à nos yeux de sujets. Nous sommes le lien qui unit les multiples objets qui peuplent le monde et l'idée que l'on s'en fait, et nous pouvons avoir besoin d'avoir une grille de lecture pour cette unité que nous sentons. Nous sommes soumis à une tension permanente entre cette sensation intime, violente, de l'unité du monde et ce cloisonnement institutionnalisé qui, bien qu'efficace, est intrinsèquement déceptif. L'unité subjective n'est d'ailleurs pas la seule raison de cette recherche objective d'unité, le décroisement scientifique est essentiel pour permettre de comprendre certaines interactions, notamment en éthologie animale, il est une condition fondamentale pour oublier l'essentialisation, conséquence naturelle d'un fonctionnement cloisonné, découplé, anti-global menant à une perte de sens.

La société qui découle de ces visions séparées est une société écartelée, distendue entre ces formes de connaissance et leur application concrète. Jusque dans le droit, où des juges éloignés jugent un prévenu au lieu de penser à réparer une société, où des gouvernants politiques mènent des projets plutôt que de parler aux gens et de leurs besoins ou de leurs envies, où la technicité gagne le moindre recoin, où chaque parcelle de réalité est soumise à l'examen puis à l'emprise humaine, où des entreprises vendent des produits fabriqués à des milliers de kilomètres sans que personne n'ait

de pouvoir véritable dessus, où la terre est devenue si minuscule que jamais nous n'avons manqué à ce point de moyens pour la comprendre. Notre vie actuelle est schizophrène, nous sommes en permanence écartelés entre différents pouvoirs producteurs de savoirs, producteurs de divergence, producteurs de distorsion, vecteurs de séparation et de divisions. Alors que les sociétés traditionnelles axaient tous leurs efforts dans le maintien d'un lien, nous voulons, nous, distendre, rompre, isoler, nous produisons de l'isolement, de la solitude, de la peur, des quêtes effrénées de voies solitaires, des suicides, des maladies de l'angoisse. Nos sociétés, si capables de prouesses techniques, scientifiques, sportives, artistiques, politiques, ne sont guère enviables : elles engendrent trop de ruptures et de morts.

Nous sommes désespérément perdus parce que nous avons désespérément besoin d'être mis sur des rails. Notre cerveau a terriblement soif de simplicité et d'exhaustivité. Pour cela nous sommes prêts à nous faire offrir une vision moniste du monde, celle qui fait tant défaut à notre modernité. Une vision complète, rassurante de l'univers qui s'approche le plus des vérités et qui puisse refermer cette parenthèse béante que l'humanité s'est offerte à elle-même et qui lui a ouvert des gouffres. Nous voudrions une cartographie complète des réalités sensorielles, une méthode qui nous donne cette représentation qui ferait sens à nous, pauvres lecteurs incompetents avides de compréhension. Cela nous éviterait peut-être de plonger dans des sectes, dans des paradis artificiels ou des vapeurs alcoolisées et nous permettrait sans doute de relever la tête. Le passage à l'âge adulte est précisément le moment d'abandon d'une vision unifiée rassurante et la découverte effrayante de la multiplicité. Je me plais à rêver, après la division ordonnée par des intuitions géniales, à une agrégation des savoirs qui nous donne à nous, bétotiens, stupides spectateurs d'un théâtre qui nous échappe, une clef pour le lire. Une carte globale pour que l'on comprenne qui nous sommes et dans quelles réalités nous avons été catapultés, une délocalisation des savoirs qui permette à chaque citoyen d'avoir des moyens de s'autonomiser. Il s'agirait de prendre en compte chaque spécificité de chaque catégorie de savoir (Anthropologie, histoire, sciences de la terre, sciences physiques, chimie, sciences politique, sociologie...) et de vouloir l'intégrer à des visions globales qui permettent de dégager un sens inclusif qui fait cruellement défaut à nos sociétés fragmentées, désorientées, fatiguées. Comme un refus antispéciste d'une brisure supplémentaire, comme un lien qui se récréerait, où chacun remisera son égo et travaillerait à mettre ensemble ses connaissances pour l'offrir, de manière non-hiérarchique, à une humanité en mal de connaissance, comme une nouvelle utopie dans les pouvoirs transformateurs de la connaissance.

Il nous faut un ciel au-dessus des étoiles. Mais maintenant qu'il est détruit, comment le reconstruire ? On pourrait croire dans les capacités des pratiques scientifiques pour apaiser nos consciences, qu'elles nous aident à comprendre, qu'elles nous accompagnent dans nos interrogations pour que nous puissions être apaisés à leur fréquentation. Je finis par croire à l'aspect performatif des connaissances. Dans nos sociétés abandonnées il ne reste plus que cela pour calmer véritablement cette angoisse qui sourd dans nos cœurs depuis longtemps.

Janus

J'oscille en permanence entre le mépris des foules et l'admiration pour ces milliers d'autres qui ne sont pas moi et qui vivent une vie que j'imagine simple, heureuse, en tous cas plus enviable que la mienne.

Une envie violente de lâcher une bombe atomique sur l'ensemble de l'humanité me saisit lorsque je croise le regard d'un imbécile proférant une insulte raciste, lorsque je heurte des hôtes parce que je refuse de boire du vin et qu'ils m'abreuvent de remarques d'une beauferie consternante, lorsque j'entends des supporters lancés dans un concours verbal dégradant pour leurs adversaires, lorsque je dois encore une fois me justifier de vouloir être celui que je veux être, lorsque la beauté de l'humanité est abîmée par des propos ou des actes avilissants, lorsque les conventions, les non-dits, les peurs resurgissent et envahissent l'espace, lorsque, alors que je me croyais dans un espace confortable, rassurant, ouvert, une remarque assassine vient couper court à un élan d'empathie. Pour une parole de travers ou un geste déplacé, je retombe dans une haine féroce, une envie de meurtre, une bestialité contre laquelle je lutte mais qui resurgit dans ces moments de tension où ma morale, ou ma naïveté c'est selon, est confrontée à la réalité d'une terre d'où les conventions n'ont pas été partout éradiquée. Face à ce que je ressens comme une agression, la plupart du temps je ne dis rien, je m'esquisse aucun geste de lutte (N'étant pas de taille à un affrontement direct), je reste d'une passivité ahurissante. Parfois, cependant, sans que je connaisse finement le mécanisme déclencheur, une envie de génocide me prend à la gorge, je veux tout anéantir, moi y compris, afin de purifier les miasmes d'une humanité déchue, moi qui suis terrorisé par la prolifération nucléaire, je me mets à appeler de mes vœux le largage d'une ogive capable d'éradiquer au moins la moitié de l'humanité. J'imagine alors le désastre d'un tel anéantissement. La terreur absolue viendrait mettre fin aux agissements de milliers d'individus à l'esprit étroit, stupide (Forcément c'est l'autre), une bombe miraculeuse éradiquerait cette beauferie, cette bassesse qui mine nos relations. Et tant pis que si je devais périr dans cette catastrophe finale, je ferais cela comme un geste ultime de préservation de l'intelligence humaine. Je préférerais périr avec la bêtise plutôt que de la voir triompher une minute de plus dans un monde qui n'a pas tant mérité.

Je n'ai pas besoin de parole pour que la tentation d'un génocide immédiat s'empare de moi. Un simple regard et je peux juger la condition d'un homme croisé dans la rue, son degré de beauferie supposée et ce que je dois en penser dans la seconde. Je n'ai pas besoin d'un temps infini pour mal juger mes contemporains, être capable de les mépriser définitivement, et entrer dans un processus psychologique qui me permette d'enclencher un anéantissement mental permanent. C'est le miracle de la haine contenue d'être capable de se déclencher à volonté, même si justement, on reproche à l'autre une même haine dirigée contre soi (La psychologie ne s'embarrasse pas de logique). L'envie génocidaire est un sentiment dévastateur tellement puissant qu'il ravit celui qu'il surprend. C'est comme un bouton sur lequel un esprit malin appuie pour transformer sa cible en un nouvel Hitler. J'ai beau lutter contre, tâcher d'acquérir une maturité irréprochable, vieillir comme un bon vin, rien n'y fait, le sentiment refait régulièrement surface et je me laisse envahir par des sentiments venimeux.

La bêtise, du moins de ce que j'ose prétendre comme tel, provoque chez moi des fureurs insoupçonnées. Et la bêtise, alliée à la violence, du moins à l'envie d'en découdre, sont sources chez moi d'une volonté d'en découdre immédiatement. Les leçons de la non-violence n'ont plus cours à cet instant. Je me laisse porter à des instincts primaires destructeurs. Il n'en faut pas une grande dose pour déclencher ce mécanisme intérieur qui viendra polluer l'ensemble du cerveau jusqu'à ne

plus avoir de discernement. Ce n'est plus de l'eau qui dort en moi, c'est une usine nucléaire au bord de l'explosion. Et si je me retiens d'invectiver, d'insulter, de cracher au visage ou de tacler d'un geste rapide, cela ne tient qu'à ma grande lâcheté, je ne peux que bouillir intérieurement puisqu'il m'est impossible de me lancer dans une véritable attaque, redoutant toute attaque envers mon intégrité physique, je refuse d'être à l'origine d'une quelconque rixe où je risque fort de me retrouver diminué, fracturé ou dans un état comateux irrémédiable. Cela est impossible à envisager. Je chauffe donc intérieurement, ma pression interne augmente en même temps que ma raison tente de remédier à cette brusque hausse de température. Pour stopper le processus, je dois laisser le temps agir, m'éloigner dans un premier temps, me forcer à ne plus y penser, aller avec mes enfants, passer la tondeuse, jouer à la belote, et là, l'événement perd de son intensité psychologique, tout redevient tranquille, je laisse place au souvenir. Et si j'ai émis une phrase assassine, je me la remémore, je me concentre sur elle, comme un signe manifeste d'une pathologie déficiente m'empêchant d'être bienveillant en continu, je me considère comme une sous-merde humaine, le remords m'envahit comme la baie du Mont St-Michel se laisse envahir par les eaux glacées. Je suis échec vivant.

A l'opposé de cette humeur génocidaire, je me laisse parfois inonder par un amour inconditionnel pour l'humanité. Je déborde d'un sentiment amoureux généreux, irréel et performatif. Je ne sais plus où donner de la tête tellement je déborde d'empathie, au point de friser la bipolarité. Je bavarde avec la caissière du supermarché, je plaisante pendant les réunions de travail, je considère les hommes et les femmes que d'ordinaire je n'estime pas comme dignes d'amour, meilleurs que moi, des êtres que j'admire tout à coup, que je vois sous un angle nouveau et que je me promets d'aimer jusqu'à la fin de ma vie, en me blâmant de cette cécité qui m'empêche de constater les beautés insoupçonnées du monde. Une dopamine mystérieuse agite mes neurones et me transforme en Bisounours. Un égalitarisme strict m'agite alors. Une vision positive irrigue mes pensées. Je m'extasie devant la beauté d'un visage croisé sur un passage piéton. Je me dis que s'il ne fait pas beau aujourd'hui, je ne doute pas que demain, le soleil sera au rendez-vous. L'homme qui a proféré une insulte raciste est un homme blessé, son passé est lourd à porter, il mérite ma compréhension. La beauferie n'est pas irrémédiable, je dois être patient et un jour, elle disparaîtra. Tout est aérien, fragile et beau. Je dois profiter de cette beauté qui m'est offerte, l'humanité dans sa totalité est digne d'amour. Aucune exception n'est acceptable. Les supporters de foot les plus violents sont dignes du plus grand amour. Les soldats du terrorisme sont des enfants blessés. Je trouve des excuses aux figures maudites de l'histoire. J'apprécie la générosité d'un ciel normand maussade. J'aime ma voisine stupide et méchante prompte à m'abreuver d'insultes. Mon collègue, triste, solitaire, auquel peu de gens adressent la parole, a droit à ma compassion. Ce sont des bouffées d'optimisme et d'amour, des vagues d'amour qui me portent et contrebalancent de longs moments de prostration et de pessimisme, des moments de bienfaits où je ne sombre pas dans la plus complète inconscience. Délibérément, je m'avance vers cet autre qui me fait peur et dans lequel, soudain, je découvre une humanité que je me persistais à ignorer. Ce n'est pas une pathologie, c'est un état d'esprit positif qui fait du bien, à moi et aux autres.

Mes instants d'euphorie me permettent d'accéder un plateau de bonheur durant lequel je suis submergé d'amour universel. Peu m'importe de gagner à un jeu, l'important est le moment passé avec mes amis. Peu importe les doigts d'honneur des automobilistes à l'intention du cycliste que je suis, je demeure au-delà de cette violence. Peu importe les particules fines que je dois absorber chaque fois que je respire, la vie est plus forte que ces petits machins mortels qui s'incrument dans mes poumons. J'irradie de bonheur. Je surnage au-dessus de la fange de l'existence sans que cela

soit l'effet d'un quelconque surjeu. Je souris lorsque je vois quelqu'un sourire. Je ris avec ceux qui rient. Je suis celui qui voit le Grand Tout de manière positive, aucune simulation, aucune posture, tout est véridique.

A rester en permanence dans l'un de ces états, je frôlerais la bipolarité dont je me considère exempté. La plupart du temps, je suis dans un morne entre-deux, entre deux états psychologiques, entre deux univers étanches. Je dois être quelqu'un qui cherche à chronométrer son quotidien afin qu'il soit le plus régulier possible, comme si je voulais écarter des monstres immaîtrisables. Cette mise en pratique de règles contraignantes est le meilleur moyen pour moi de laisser reposer un cerveau ayant tendance à s'emballer. Entre mon travail et les milliers de choses à faire en dehors je ne peux guère divaguer. Une discipline importante est cruciale pour gérer cette vie pratique, si chronophage, si éprouvante. L'imposition de rituels finit par faire s'envoler ces instants de grâce idyllique ou de descente en enfers. Ils sont devenus rares, ces instants où la fatigue envahit le corps, où l'esprit relâche sa surveillance et où se déploient les ressorts d'une haine féroce ou d'un amour extatique. Je dois vieillir aussi, les sentiments s'émoussent, ne reste que la platitude d'un quotidien prosaïque. Les extrêmes ont tendance à s'évanouir pour laisser la place à un réalisme moins magique.

La vie selon des plans

La difficulté fondamentale de la vie est la différence entre la volonté de vivre selon des schémas établis réconfortant et la vraie vie, la vie de chair et d'os, celle avec laquelle nous sommes confrontés tous les jours. On vit en permanence par procuration. Ce n'est pas moi qui vis, mais moi qui vis à travers ce que me renvoient mes yeux à propos de la façon dont je m'adapte à différentes idées préconçues, moi dont le corps est dans une réalité alors que l'esprit est dans une autre, idéale, conforme à des plans. La tension est permanente. Dans ce que je dis de ma vie la sincérité peut être totale, même si je suis dans le mensonge objectif le plus absolu : on ne pense que par les schémas qui hantent notre pensée, sans mesurer l'abîme avec la réalité. Je minore l'écart avec le modèle (tout modèle tend à l'exclusivité de mon mode de représentation) puisque je tâche en continu de conformer mes paroles et mes actes à l'idée que je me fais de ma vie bonne, débarrassée des scories du monde réel, épurée des paradoxes de celui-ci, trempée dans l'acier des convictions plutôt que dans la boue terrestre.

Les marxistes (Mais d'autres également) persistent à cultiver ce paroxysme alors même que de multiples exemples fournissent la preuve de la limitation de leur théorie et que leur vie n'est plus depuis longtemps l'illustration de leurs théories. Vivant dans une bulle mentale, avec une certaine imperméabilité aux faits, ils s'efforcent avec une constance remarquable d'adapter l'interprétation de la réalité à leurs modèles, ne voyant pas que la réalité a débordé le lit du fleuve étroit de leur théorie pour vagabonder hors des lignes droites. Ils planent dans un univers idéal qui leur décrypte les faits et conforte une vision restreinte de ceux-ci, tordant le cou à certains événements, réinterprétant le dogme au mieux, naviguant entre déni, cécité, adaptation et dignité pour sortir d'un combat dialectique la tête haute, quelle que soit l'ampleur de la défaite réelle.

Les religions aussi excellent à élaborer des plans pratiques sur la notion de vie bonne, des recettes à suivre pour connaître une parcelle de bonheur, appelée élection ou béatitude ou discernement, tout cela est équivalent. La vie du disciple obéissant est un chemin vers une vie tranquille, à l'abri des questions et tiraillements. Là où d'autres se cherchent et doivent composer avec un réel multiforme et mou, ceux-là suivent et connaissent l'extase tant recherchée. Sans nier l'aspect performatif de certaines pratiques, je ne cesse de m'étonner devant l'aspect grandiloquent des projets religieux et combien des millions de gens y croient. Preuve, s'il en est, que plus c'est gros...

Les plans de vie élaborés par d'autres sont des couloirs : on y entre par un désir vif d'en finir avec une réalité décevante et l'on doit se contenter de suivre la voie tracée. Les doutes sont pris en compte, ils font partie de la formation, ce sont des moments où l'on peut décrocher mais aussi où les autres peuvent vous rattraper pour vous remettre dans le bon chemin. Vivre avec ces plans offre la possibilité de sortir de la tension entre le désir d'une réalité différente et cette terrible glaise de la réalité : lorsque l'on est monté dans le train d'une cosmogonie quelconque (Bouddhisme, marxisme, socialisme, libéralisme, christianisme, structuralisme, mécanique quantique, le fétichisme, le suractivisme ou tout autre isme) la tension disparaît ; il faut certes parfois adapter la théorie, modifier certains angles de la pratique puisque notre modernité est déroutante, mais l'essentiel du récit est préservé ; le cerveau n'est plus en ébullition, la tension d'avant s'évanouit, le confort s'installe ; même en philosophie, on a vanté cette ataraxie du sage. Peu importe l'objet d'adoration, ce qui compte est l'adoration elle-même et les bienfaits qu'elle procure: celui-ci n'a plus à se questionner. Il y a bien des moments de doute, voire de rejet (On change parfois de lunettes), mais l'histoire humaine a produit tellement de versions différentes de ses propres pratiques qu'il serait vraiment extraordinaire qu'on n'en trouve aucune qui soit adapté à soi.

L'art est l'ultime refuge, celui qu'on aperçoit quand les idées ont échoué, celui par lequel on en vient à exprimer de manière indirecte des choses, alors que les phrases explicatives ont semblé à court d'argument et que la vie s'échappe par des chemins buissonniers. Les formules n'ont plus court pour exprimer la gravité, les complications, l'infinité du réseau tissé par la vie qui échappe à tout système. C'est l'heure du partiel, du fragmenté, des observations quotidiennes à partir desquelles on peut échafauder quelques idées et guère de certitudes. A moins d'une vie foudroyée, l'effondrement des assurances parvient tôt ou tard. Plus rien n'est certain. Après l'âge des convictions, la fragilité du monde ressurgit. Les fissures deviennent apparentes et avec elles, les doutes. On en revient à l'art qui sait exprimer les ébranlements. On se replonge dans les mythes. On cherche. On se dit qu'on va finir par trouver. On accumule. On trie. On veut du sens et on se dit que l'art peut nous donner cet angle qui manque à toutes les explications. Une petite icône ou une nouvelle en disent plus qu'un volume entier de philosophie. Difficile d'épuiser en discours tous les sujets du monde. L'art connaît l'ellipse, sans nous donner forcément une clef ni aucun remède définitif. Un poème de Baudelaire paraît enfermer toute la solitude du monde. Un texte de Brel est un condensé de l'amour. Les artistes ont compris ce que d'autres ont mis toute une vie à saisir. Ils savent, et nous, nous admirons leur capacité ultra-sensorielle, nous leur déléguons cette supra-hallucination. Les mots sont inutiles. On se laisse porter, on laisse la magie opérer puisque l'on est incapable de la comprendre par les mots. Il faut autre chose, de l'interstice, du saisissement, de l'ineffable, de la correspondance qu'une langue est bien pauvre à expliquer. L'art parviendra à se hausser à cette hauteur où nous ne pouvons plus expliquer et où nous devons juste contempler dans une transe qui pousse à comprendre au-delà de nos capacités de compréhension. On peut tâcher de décrire ce que l'on aura vu là-haut, mais cela ne sera jamais aussi complet, aussi parfait que ce que nos yeux auront saisi au

premier abord de l'œuvre. Il est préférable d'abandonner toute cuirasse, toute béquille, il faut se laisser pénétrer en lâchant prise, on doit se dévêtir et se présenter nu. Il y a du mystère dans tout cela et c'est ce mystère que l'on cherche à admirer et à comprendre.

La sensation arrive quand les raisonnements aboutissent à une impasse, quand les cathédrales de la pensée s'effondrent d'elles même devant la pression du vivant, quand l'obsolescence des idées envahit tout et que l'on se retrouve seul, désarmé, face à l'incompréhension. Ce n'est pas de l'aquoibonisme, ni un principe général de désillusion survenant avec l'âge. C'est une voie de passage à une réalité dégagée de toute idée préconçue, un atterrissage en douceur, une finalité de raisonnement où après de multiples circonvolutions, on en arrive à mieux saisir le réel. Ce qui a précédé ce passage à la lucidité n'est pas inutile, il éclaire aussi le présent, il le rend plus palpable, plus compréhensible. La nouveauté est que l'on comprend l'inanité de certaines pensées et la foudroyance du sentiment. Il s'agit d'une légèreté grave qui nous fait considérer notre rapport au réel avec la gravité d'une vie déjà remplie, pleine d'interrogations et de début de réponse, et avec la légèreté avec laquelle ces problèmes doit être traités sous peine de sombrer. L'erreur serait de tout abattre et de tout reconsidérer à partir des lunettes flanchantes des arts. C'est une question de détachement, d'abandon, de lâcher-prise, oser avouer son ignorance et sa solitude. Les œuvres ultimes de certains artistes ou penseurs à la carrière longue sont marquées par cette distance. On ne devrait se préoccuper que d'elles et oublier les autres.

Serait-ce mieux de n'avoir aucun plan ? Serait-ce préférable de ne grandir sans aucun de ces murs qui fortifient et qui ensèrent ? Pourrions-nous évoluer sans avoir pour aide les différentes façons dont on a pensé et envisagé le monde avant notre naissance ? Devrions-nous à chaque fois réinventer une conception englobante alors que d'autres y ont déjà contribué ? Il faut que tout change pour que tout reste comme avant. Non pas. C'est une réinvention personnelle, de chaque instant, une illumination intérieure au bout d'un long cheminement, un usage de la liberté pour reconsidérer l'univers et ne le voir qu'avec des lunettes modestes, une manière silencieuse de contempler le monde et de s'en satisfaire. Notre apport est limité, nos connaissances partielles, notre part d'occupation des sols limitée, nos possibilités d'actions réelles faibles (même si elles ne sont pas négligeables). Le rétrécissement du champ d'action et de compréhension est une modestie peut-être plus efficace que les grandioses structures et les plans d'actions révolutionnaires. La désillusion, ou le détricotage progressif des concepts, est une bonne nouvelle, signe d'un réel abandon, d'une meilleure compréhension, d'une empathie ou d'une prise de conscience étonnamment globale.

On touche à l'effondrement des esprits, la lente désagrégation qui accompagne une vie et qui t'amène à ne plus aimer ce que tu as adoré. C'est insidieux, lent, décontençant, glaçant, mais inéluctable. La fissure des convictions devient chaque jour plus béante, plus irrémédiable. Les fragilités apparaissent. Et si l'on parvient parfois à le cacher, elle finit tôt ou tard par éclater. Ne reste plus que l'admiration de la poésie, la relecture des classiques, la marche un jour d'été sous un soleil généreux ou la compagnie des êtres aimés. La société humaine t'a livré ce qu'elle avait imaginé de plus haut et de plus audacieux, tu l'as digéré et tu finis par dénoncer la vanité des actions démesurées. La vie est plus légère. Il faut la goûter, la juger avec indulgence, à l'aune de nos savoirs et de nos erreurs. Tu fures hors des sentiers battus, tu redécouvres ce que tu as détesté, tu te réjouis de la beauté autour de toi. La voie est trouvée, il faut l'approfondir, la gravité prend le pas avec une sincère légèreté.

Peut-être est-ce le moment qui précède le silence, celui qui nous fait prendre conscience de nos illusions et qui nous confond avec la pierre, celui qui nous abat vraiment. La parole devient rare. L'explication est pleine de ses impasses. La beauté du jour se fait simple. Il suffit d'admirer et de se taire. Les mots sont inutiles. La nature ou l'art (A moins que ce ne soit la même chose) compensent la perte par nos fulgurances. La beauté est partout. Le silence des choses apaise nos angoisses. Le silence du coucher du soleil est admirable.

Toujours se rappeler John Donne :

*Il n'y aura ni nuage ni soleil
Ni obscurité ni éblouissement
Mais une seule lumière.
Ni bruit ni silence
Mais une seule musique.
Ni peurs ni espoirs
Mais une seule possession.
Ni ennemis ni amis
Mais une seule communion.
Ni début ni fin
Mais une seule éternité.*

1

Nous voulons la lumière

Nous voulons les étoiles, le soleil et tous les astres

Nous voulons le passé et le futur

Nous voulons ce que la terre contient et ce qu'elle pourra contenir

Nous voulons les oiseaux et nous voulons les poissons, les insectes, les mammifères, la faune

Nous voulons les plaines, les montagnes, les fleuves, les rivières, les mers du Sud et du Nord, les villes tentaculaires, nous voulons chaque goutte de pluie et chaque rayon de soleil

Nous voulons ce qui existe, ce qui a été et ce qui sera, l'avant et l'arrière, le blanc et le noir

Nous voulons les possibles et les impossibles

Les chants des sirènes et celui des cygnes

Et Vivaldi et Bach et Brel et Picasso

Les beautés dépassées et celles du présent

Nous voulons ce que de tous temps on nous a interdit

Nous voulons ce qu'ils n'ont pas eu et qu'ils ont regretté
Qu'ils ont espéré en vain, mourant d'un désespoir insensé
Nous voulons vivre hors du sol, légers, libres, soumis à nos propres lois
Nous voulons décoller, voler, planer, osciller, découvrir, être éblouis et voir tous les paysages vantés
Et ne jamais rater aucune possibilité
Laissez-nous vivre, laissez-nous espérer, laissez nos ailes s'envoler et couvrez-nous de votre confiance et de votre amour
Tout est là, l'évident comme le caché, le surprenant, l'émotionnel, le convivial, l'extraordinaire aussi
Rien n'est infranchissable
La terre est vaste et nos envies plus grandes encore
Nous n'aurons jamais achevé nos désirs
Nous voulons la beauté
Nous voulons une page nouvelle qui s'ouvrira pour nous
Les joies comme les peines affleurent
Nous sommes le souffle de notre pensée
Prenons.

2

Respire
Marche, accompagné par ton souffle
Qu'il nourrisse ta progression
Sois concentré sur chaque pas, sur chaque respiration afin d'avancer de quelques mètres supplémentaires
Cherche au plus profond de toi cette énergie qui te fera te dépasser
Souffle encore et encore
Toi aussi tu y as droit, il n'y a pas de raison que cela t'échappe, tu pourras te reposer
Ta respiration est ta force, ton carburant, elle est ta condition de survie, ta source vitale
Si ton souffle est court ne panique pas, patiente, tu vas repartir

Les pensées simples, les souvenirs précieux, les espoirs les plus fous, les belles images, repenses-y
Cours, crache, hurle, remonte, évalue
Les fleuves tranquilles seront bientôt en vue
Les champs d'abondance seront à toi, ils sont magiques
Comme la récompense d'une persévérance intime
Comme le cadeau succède au désespoir
Comme un temps où tout cela ne sera plus et où apparaîtront la beauté et le calme
Les vieilleries sans fin n'auront plus cours. Le temps comptera
Au bout d'une longue équipée, tu ne vivras plus d'angoisse, tu seras délivré
Figé dans le bonheur, serein, définitif

3

Tu n'es pas ce que tu penses
Tu n'es pas ce que les autres pensent de toi
Tu n'es pas non plus ce que tu voudrais être
Tu es tout cela à la fois, tes rêves et la réalité, les étiquettes et les désirs intérieurs, le passé et le présent, les avis qui te bombardent, les colères et les sourires, les gestes d'apaisement et les inquiétudes, les bons comme les mauvais mots
Tu es à la confluence des influences, comme une bille d'acier attirée par de multiples pôles
Tu n'es jamais comme personne ne le croit
Tu échappes aux calculs, aux prédictions, aux analyses. Tu t'échappes à toi-même. Tu vis ailleurs que dans les jugements
Dans un vrai miroir tu verrais un visage que tu ne soupçonnerais pas
Les mots n'épuiseront jamais la définition de toi
Tu es une forme sans forme, un objet aux contours indéfinis, le jouet d'une réalité influente à la croisée d'une conscience et d'une volonté
Tes rêves te poussent loin de l'angoisse, les chocs t'y ramènent
Tu veux t'échapper et tu retombes plus bas, prisonnier d'une boue indéfectible, oiseau de plume et de plomb

Chaque seconde est une victoire contre l'amertume, tu es un vainqueur qui s'ignore

Tu avances et chaque fois que tu avances tu te métamorphoses, invisible à toi-même et aux autres, le changement est palpable, tu n'es plus le même comme une chrysalide en perpétuelle transmutation

Tu te demandes comment intégrer tous ces changements, comment voir ce que les autres voient, comment agir quand tu es paralysé par la peur, comment évoluer en même temps que ces évolutions. Aucune réponse. Aucun écho. Tu es seul

Parfois tu te vois plaqué au pied d'un l'immeuble, sur une plage à marée basse ou au sommet d'une colline, terrassé par soleil, assis face à la mer, sur une falaise, allongé dans le lit d'une rivière ou asphyxié dans une cave sordide. Tu te projettes au-delà de toi-même. Tu imprimes ton ombre sur les traces de tes rêves. Tu es fatigué, vagabond. Tu ne sors pas de tes cauchemars

C'est l'heure du sommeil. L'heure du calme après l'agitation. L'heure des réponses plutôt que celle des questions. Assieds-toi. Goute l'eau. Mange le pain nouveau. Repose-toi. Si tu ne sais pas calmer tes nerfs mets-toi dans une position qui évacue ton feu intérieur. Tu verras. Le repos viendra récompenser ton attente

Tu es un être lumineux

Comprendre et consoler

Maintenant que je suis passé par tous ces mots, je comprends que la raison pour laquelle j'ai écrit ces lignes est la nécessité de me comprendre, comme si l'écriture avait une capacité cachée de guérir, de donner une réponse à l'absence, de régénérer, de revenir au passé comme si de rien n'était, comme si cette souffrance que j'ai endurée n'avait jamais été. Je n'ai pas grandi. Je crois toujours qu'il est possible d'effacer les souvenirs, d'annihiler le temps et de repartir en arrière, sans blessure, sans marque, immaculé comme au premier jour. J'ai écrit sans savoir pourquoi réellement j'écrivais. C'était vital.

Je devais tout écrire, tout dire, ne rien omettre des détails, petits ou grands. J'imaginai qu'à la fin de la toute fin, je n'aurais plus rien de pesant puisque le miracle de la prise de conscience consécutive de la libération de la parole m'amènerait à être libéré de ce fardeau dont j'avais pris conscience. Comme par magie, je devais connaître la libération grâce à la puissance des mots, aveuglé que j'étais par l'envie de croire en la rédemption verbale.

Je n'ai jamais été doué pour distinguer les paroles fausses ou insincères. Certains ont un don pour cela. Un collègue me disait régulièrement que bientôt, la semaine d'après, le lendemain même, il allait venir en bicyclette. Je le croyais. Il disait cela avec un tel aplomb qu'il ne me serait pas venu à l'idée de remettre en cause sa parole. Un ami me dit un jour : « Tu verras, il ne viendra jamais ». Effectivement. Ce collègue est parti en retraite sans que jamais il ne soit monté sur une selle pour venir au travail. Je n'avais pas discerné la part d'auto-persuasion ou de mensonge à soi-même dans ses propos. De la même façon, quand on me disait que toute douleur est vouée à disparaître, ou que

les mots peuvent la faire disparaître, j'avais envie d'y croire alors que je sais maintenant que tout cela est faux.

Toute consolation est impossible. Les douleurs peuvent être trop fortes. Trop de souffrance s'est accumulée. Ma mémoire et mon corps sont pleins de ces accidents qui s'incrument. Des milliers de souvenirs remontent à la surface. Je ne pourrai pas effacer d'un trait les avanies d'une vie de plus d'un demi-siècle, grandes ou petites. Je dois vivre avec. Passer des accommodements misérables avec mes souvenirs et accepter de les voir se dessécher comme de vieux cadavres sans pouvoir les évacuer. Impossible de les jeter, ils traînent dans le couloir de mes cauchemars.

Je suis condamné à vivre dans un entre deux douloureux. Cette douleur n'est jamais totalement absente, jamais non plus très présente. Elle se rappelle à moi comme une mauvaise pluie vient réactiver mes humeurs chagrines. La fracture ne se referme pas. Lors d'un mauvais mouvement, les jours d'humidité, elle se rappelle à mon bon souvenir. Je déteste ce trop-plein de souvenirs. Je vis avec ce stock de souffrance prêt à être déballé au moindre événement succinct. J'ai la larme facile, il n'est pas difficile pour me faire pleurer quand une lecture, une conversation, un film vient rebondir sur des événements rassis de ma vie, la fontaine se déclenche facilement. Nous ne serons jamais des robots qui vivent chaque jour comme si c'était le premier.

J'ai peur de vieillir, je dois lutter contre cette peur et par conséquent, construire une image de moi en adéquation avec ce corps défaillant. Cette question m'obsède au fur et à mesure des hospitalisations, des gestes plus difficiles, des essoufflements répétés, des lunettes que je dois maintenant chausser : je ne suis plus jeune, je n'ai plus la peau lisse de ma jeunesse, je n'ai plus cette rapidité d'antan, je fléchis lentement. Je ne sais que faire de cette panique qui me saisit.

Impossibilité de ne pas être vieux. Impossibilité d'annuler la somme de tout ce que l'on a été. Toute ma vie aboutit à l'acceptation de cette condition. Il faut se préparer à ce choc dès le plus jeune âge et garder un quota minimum d'enthousiasme pour que le choc de la conscientisation soit absorbé dans la plus grande douceur. Facile à dire.

Je m'accroche à la beauté de celles et ceux qui m'entourent, leur amour, leur patience, leur vitalité qui contrebalance ma propre fatigue trop souvent prégnante. Je m'arrête parfois, stupéfait de leur prolixité, de leur énergie, de leur enthousiasme quand mon propre caractère me porterait à rester prostré dans un coin. La fulgurance de la vitalité est là, la prodigieuse énergie des enfants, l'appel de l'amitié, la joie de l'amour. La vieillesse est la résignation à la quotidienneté de la vie, une remise à plat des concepts, des idées, des pouvoirs qui les portent, pour ne vivre dans l'infra de la vie, sans que cela soit nécessairement un renoncement à la joie. Vivre au-dessous d'une ligne et porter son regard sur ce qu'on ne voyait plus. Etre avec les autres, tous les autres, pour qu'ils nous nourrissent. Et si le corps défaille, si des nécroses s'installent, si le doute ravage, se rappeler la puissance de l'instant, replonger dans le du présent pour dégager la force du bas, oublier les principes du haut pour ne voir que l'ici-bas. Je suis frappé de voir combien des gens qui ont négligé leurs enfants se rattrapent avec leurs petits-enfants, comme l'effet d'une lente prise de conscience, comme un remord d'une vie active trop tendue vers l'inessentiel, comme une manière de se reprendre enfin.

Je voudrais parvenir à me détacher de ce corps trop triste. Je voudrais n'avoir plus à sentir ses contraintes et n'en recevoir que des bienfaits, qu'ils m'irriguent de leurs sensations, de leurs visions ancrées dans un espace-temps positif sans le sentiment d'une fin de course ou d'un délabrement. Je

voudrais un système de filtration qui me fasse parvenir uniquement des sensations agréables, loin des atrocités que je connais déjà par cœur. Que l'univers me fasse l'aumône de son enthousiasme et qu'il oublie le reste, je m'en contenterai. Et si ce n'est qu'un spectacle je me contenterai de celui-ci, sans chercher à en comprendre les coulisses. Je crains de sombrer.

Le temps

Le temps est une imposture, la fabrication d'un esprit malade. Le temps est un objet omniprésent dont chacun de nous essaie de trouver le centre alors qu'il est partout et nulle part. Chacun de nous est en décalage avec lui, ou plutôt avec l'idée qu'il s'en fait, en retard d'une guerre, nostalgique du passé révolu, pressé de l'avenir, désireux de tout reconstruire ou s'acharnant à ne vivre qu'au présent alors que notre mémoire enregistre tout. Le temps nous échappe et on passe sa vie à vouloir le capturer.

La conséquence tangible de ce temps qui défile est d'aboutir à une humilité forcée ou voulue. C'est un travail de l'esprit qui foudroie peu à peu celui-ci sur ses bases, le fait vaciller et l'enserme dans des évidences. Le temps est une course qui nous amène exactement là, au croisement des simplicités, au point de rencontre des routes, celui où, après de multiples vicissitudes, on est ramené à une évidence. Face à ce fatum qui nous malmène et sur lequel nous n'avons pas de prise, la seule possibilité est d'adopter une attitude, une pose pour soi et pour les autres (Même si les deux ne sont pas en cohésion parfaite). Une manière de dompter le fauve, de reprendre la main, de s'afficher capable de résister aux assauts et de se dire qu'on peut survivre à des événements qu'on ne peut pas contrôler. Pas une fuite, plutôt un renversement de perspective qui permet de surmonter une tension intérieure qui sans ce subterfuge, serait trop forte. Procrastination du bonheur, position d'attente d'un état indéfini qui peut-être ne viendra jamais mais qu'il est préférable d'adopter si on ne veut pas sombrer. Attitude consistant à se dire ignorant sans que cette ignorance soit sue et sans que l'on sache comment la combler. Position intenable mais néanmoins désirable. Aporie logique consensuelle.

Peu importe finalement l'élément ultime, peu importe la façon dont on se positionne, le stoïcisme, l'hédonisme, le marxisme, la joie, l'empathie, la compassion, la compersion, la fidélité à une religion ou l'envie de fuir toute doctrine religieuse. Aucune philosophie ne viendra complètement apaiser nos angoisses. L'important est de trouver la manière d'être qui surplombe la ligne du temps, qui vienne la casser, la déformer ou la cacher, faire en sorte que l'impression du temps sur nous, sur notre corps, soit fluide, qu'il coule sur nous et ne soit plus ce massacreur de vie potentiel. Les millions de catastrophes qui jalonnent notre vie aboutissent toutes à ce point : la construction bancale, inachevée, contradictoire, d'une façon d'être qui nous permette de ne pas céder à la dépression, au désenchantement, à l'angoisse d'être là. Certain-es n'y parviennent pas. D'autres bricolent des théories et des pratiques. Tous-tes tentent d'élaborer des habitudes imparfaites, qui satisfassent les besoins, les désirs, et contrecarrent les sentiments abrupts qui peuplent nos nuits et qu'on cherche à maîtriser.

C'est à chacun sa formule, à chacun son produit qu'on utilise et qu'on recycle (Compatibilité écolo oblige). C'est une construction lente, amère, désespérée, d'une manière d'être qui remplit l'espace

au lieu de le vider (Comme ont tendance à le faire les questions essentielles), qui guérit au lieu de frapper, qui suture les plaies de l'âme et construit une relation à soi et aux autres en tentant répondre à quelques interrogations. Nul ne peut répondre à la place d'un autre, on peut seulement conseiller, rappeler, suggérer, dévoiler, prendre une main, s'armer de sourire. Le travail est individuel, laborieux, pénible, générant des sensations désagréables d'abattement et d'inachèvement permanent. Le tunnel est long.

Moi je n'ai encore rien connu de ces utopies. Je n'ai prise sur rien. Je flotte. Tout se dérobe à moi. Je n'ai pas encore le surplomb qui m'aiderait à bâtir une posture capable de résister à l'emprise des événements. Je n'ai pas de muscle. Je me prends tout et je n'ai rien à opposer aux tempêtes. Je voudrais élaborer une théorie, une pratique qui réponde à ces assauts et me protéger un peu, beaucoup, enfin parfois. Je ne trouve rien. La lecture des philosophes me laisse perplexe, ils sont obsédés par des problèmes résolus ou trop enfermés dans des dichotomies réductrices : même si j'oubliais leurs prémices pour ne garder que leurs conclusions, l'édifice me semble reposer sur rien, je ne sais pas vers qui ou quoi me retourner. Il doit bien y avoir une solution. Je dois me tourner vers moi-même, travailler et trouver un signe de délivrance (La mystique n'est jamais loin).

Le temps laisse des ombres immenses en nous. Il nous nécrose, nous rabougrit, nous fane. Chaque choc, aussi minuscule soit-il, s'agrandit dans nos souvenirs, irrigue le reste de nos corps et dévaste l'entièreté de nos âmes. Nos vies avancent et nous croulons petit à petit sous le poids de notre passé. Si l'on ne veut pas être envahi par ces ombres, par ces fantômes surgis d'une époque que l'on voudrait révolue, il nous faut nous réinventer en permanence (Pour soi ou pour les autres si l'on est généreux) et avoir une philosophie de vie propre à supporter le poids des blessures. Philosophie de la joie, du désir, de l'abstinence, de l'hédonisme, de la résurrection ou de je ne sais quoi, qu'importe, pourvu que l'âme en ressorte allégée, pourvu qu'elle soit guérie et puisse se régénérer, qu'elle ne porte plus ces souffrances qui la rendaient inapte à vivre. Seul le rendu thérapeutique importe. Ce qui nous intéresse est la pratique uniquement, la façon dont s'enracinent en nous ces manières d'être qui nous sauveraient de la catastrophe. La présence d'un animal de compagnie peut être salvatrice. La venue d'un printemps aussi. Le retour d'un ami. Une discussion chaleureuse. Un regard vers des choses simples. La contemplation et l'immersion. Tout concourt à la fusion de l'humanité dans l'univers.

Fiction 4 : l'homme qui regardait à gauche

Il est impératif de ne pas contracter son corps trop souvent et de manière trop longue, sous peine de s'exposer à des crampes douloureuses, voire de ne plus être en capacité de revenir à une position ordinaire si celle-ci se prolonge au-delà du raisonnable. Cette consigne est à respecter impérativement si l'on veut pas s'exposer à ces conséquences néfastes tant sur le plan corporel que sur le plan social. Nous sommes beaucoup à suivre cette règle de manière plus ou moins consciente (La contrainte sociale nous facilite le travail). Certains individus s'y refusent clairement, au grand dam de leur entourage et des médecins qui tentent de rattraper ce qu'une nature bizarre a infligé à un esprit conservant une attitude manifestement contraire à ses intérêts propres. Ils s'enfoncent alors que tous les signaux qu'ils reçoivent leur indiquent qu'ils sont dans l'erreur sans que cela les fasse revenir à la raison. Ce sont des scories du corps social.

Même averti du caractère pathogène de ses choix, Bruno est ceux-là, de ces têtes dures qui refusent de plier à une convention et s'entêtent dans une attitude suicidaire. Sa mère lui a dit, sa sœur l'a supplié, son père l'a harangué, ses collègues à l'usine se sont moqué de lui, sa concierge est effrayée, sa boulangère ne le sert qu'avec un regard de travers exprimant une méfiance manifeste, les policiers ont été tentés de l'arrêter pour trouble à l'ordre public. Mais la réprobation sociale n'a pas eu raison de son entêtement, ce que certains saluent comme une obstination salutaire et un bel exemple de liberté individuelle, et ce que d'autres condamnent avec la plus grande fermeté, non pas à cause d'un ordre social désuet mais comme une auto-condamnation vis-à-vis de la société, alors même que celle-ci s'affirme libérée, un comble.

Ce fut exactement à l'âge de vingt ans que Bruno détourna la tête du côté gauche. Littéralement. Définitivement. Le jour de son anniversaire alors que tout le monde l'attendait pour qu'il souffle ses bougies. Il ne se contenta plus de tourner la tête souvent, au détour d'une phrase, pour observer ce qui se passait sur sa gauche. Il se mit de ce côté-là complètement, se forçant à rester bloqué dans cette position inconfortable tout le temps. Tout le monde fut horrifié ce jour-là. Normal. Et s'il ne parvenait pas au départ à se maintenir complètement ainsi, très vite, il réussit l'exploit d'avoir un corps dans une direction et une tête dans une autre sans que cela n'occasionne de problème grave pour lui. Ce jour il a tourné la tête à gauche avec l'intention de ne plus revenir à son ancienne position. Une évidence pour lui. Il avait envie et son envie lui suffisait comme justification. Un médecin consulté en urgence ne s'expliquait pas ni comment il pouvait réussir un tel exploit, ni pourquoi il persistait dans un tel dérèglement, mais force fut de constater qu'il y parvenait parfaitement et qu'il semblait s'en accommoder. Des radios furent faites. On appela également à l'aide des psychologues, ces mêmes psychologues furent secondés par d'autres psychologues car les premiers étaient en état de choc. On consulta un exorciste, un spécialiste des troubles cervicaux, un psychiatre reconnu, un rebouteux inconnu. Rien n'y fit. Son attitude provoquait plus de souffrance chez ceux qu'il rencontrait que chez lui. Il se satisfaisait pleinement de son visage à gauche, nulle douleur chez lui, la douleur s'était seulement établie durablement chez les autres. Bruno était un miracle de la nature que la science était loin d'expliquer. Mais nulle science ne venait à bout de l'incrédulité.

C'était une résolution ferme et inexplicable pour lui. Sa mère le harcelait de questions, de conseils, de menaces. Il ne trouverait pas de femme. Il serait jeté hors de son boulot. Tout se moquerait de lui. Aucune compagnie aérienne ne le laisserait monter à bord d'un avion. En vain. Il se contentait de répondre par un haussement d'épaules qui montrait un agacement. L'évidence pour lui que son attitude n'était aucunement préjudiciable à son corps et à sa vie en société. Il pouvait vivre avec la tête à gauche. Toute question à ce sujet était inutile. Le sujet était clos. Il n'avait à se justifier puisque son désir le plus profond était de vivre la tête à gauche. Nul n'avait le moindre droit sur lui afin de le contraindre à changer d'attitude. Il ne faisait de mal à personne.

Il était certain d'être dans son droit de garder la tête ainsi, il ne voyait pas pourquoi il devait se cacher ou du moins, s'abstenir de le faire pour ne pas effrayer certaines personnes à l'esprit étriqué. Il allait donc dehors, sa tête à gauche, calculant exactement ce qu'il fallait compenser pour tenir compte de ce que sa décision lui empêchait de bien évaluer de visu : très vite, il prit le pli de tourner d'un quart de tour à droite, régulièrement, pour apercevoir les obstacles qu'il aurait pu voir naturellement s'il ne s'était entêté dans sa décision irrationnelle ; il devint même expert dans l'évitement des écueils et jamais on ne le prit en défaut de ce côté-là. Il savait les tombereaux

d'insultes qui s'abattaient sur lui s'il venait à donner un os à ronger à ses détracteurs. Ainsi donc, chaque fois qu'il devait marcher dans la rue, il le faisait avec une dextérité sans pareille. Personne ne pouvait lui reprocher de s'être fourvoyé dans une voie dangereuse. Une fois il accepta de répondre à un ami qui lui reprochait sa décision subite, il lui répondit qu'il y voyait bien mieux ainsi puisque lui « voyait l'avant, le sur-place et l'arrière », il était donc bien mieux outillé que les autres qui n'avaient rien compris.

Le regard aiguisé de sa mère a bien compris qu'il existe un domaine où il pouvait regretter son geste, celui de l'amour. Bruno n'a jamais trouvé de femme, de petites copine, d'amour de passage qui lui convienne. Pour autant qu'elle ait pu constater, il n'a jamais eu de liaison, même éphémère, avec une fille. Elle a compté secrètement sur cette solitude pour le faire abandonner sa stupide habitude, le désir étant un moteur puissant qui peut entraîner toutes sortes de révolutions. Hélas dans ce domaine aussi, elle s'est trompé, son fils a gardé la tête froide et à gauche, il s'est enfoncé dans l'ignominie, la démesure, l'offense. Les femmes se sont détourné de lui, comme lui s'est détourné d'elles. Il a bien effectué quelques tentatives qui toutes, sans exception, se sont soldé par des échecs navrants qui ne lui ont pas donné envie de poursuivre. Il se satisfait tout seul et cela lui semble infiniment préférable, simple et salubre. Et cela renforce sa conviction qu'il est dans la bonne direction.

Bruno continue, s'obstine, au point que plus on veut le changer, plus il résiste, comme si sa capacité à irriter les autres était une preuve de son bon droit. A table il regarde son voisin de gauche. Dans le bus, il se place à gauche pour regarder dehors. En rendez-vous, il déplace sa chaise de façon à être en vis-à-vis visuel. Au restaurant il déplace également sa chaise, même s'il mange la plupart du temps seul et qu'il ne se préoccupe guère des autres clients (Il prend parfois plaisir à bavarder, à postillonner au vu et au su de tous). Il a un tailleur spécial, qui lui fabrique des chemises au col déplacé, ses parents ont de l'argent, il s'en soucie pas. Il ne conduit pas, sachant que cette pratique lui aurait été interdite par des autorités soucieuses de la sécurité publique : Bruno ne s'en offusque pas, il va à pied et prend les transports en commun.

Bruno marche, encore et encore. Il a parcouru des milliers de kilomètres dans le simple espace autour de chez lui. Il est connu de tous car ce n'est pas habituel de voir un homme marcher seul, l'hiver dans le plus grand froid, l'été sous un soleil de plomb, dans les parcs, dans les rues, dans les zones industrielles, sans avoir de but précis. Il a visité plus d'une ville seul, dormant où il peut, parti sans prévenir, volant ici et là. Il s'est même fait une certaine célébrité dans les endroits qu'il fréquente, un homme avec une tête à gauche, ce n'est pas courant. Sa famille a renoncé à s'inquiéter pour lui. On sait quand il part. Il revient quand il veut, se changeant, se lavant, repartant à toute heure du jour et de la nuit. On a fini par s'habituer, à défaut de pouvoir changer la situation.

Peu à peu il s'est désocialisé. Il ne pouvait pas en être autrement avec quelqu'un qui se montre aussi obstiné. Ses amis ne l'ont plus compris, ils se sont éloignés comme on quitte un territoire irradié. Il n'a plus de travail, il n'en aurait jamais plus, impossible, comment voulez-vous embaucher une telle bizarrerie de la nature ? Lui ne s'intéresse à personne. Il reste mutique sur ses intentions, sur ses pensées, sur ses impressions. Alors forcément il s'est coupé de tout. C'est à sa famille de s'occuper de ce fardeau humain dont personne, ni aucun établissement spécialisé ne veut. Il est seul et s'en contente, c'est le drame de ses proches, il ne comprend rien.

Sa mère a bien noté qu'il continue de s'amuser des réactions stupéfaites, pleine de commisération ou d'empathie que son « handicap » suscite. Cela la met en peine, elle croit à un jeu, une passade plutôt qu'à une envie réelle. Son fils, lui, pourtant, ne refuse aucune aide pour traverser, il remercie ceux qui lui adressaient un signe de compassion, il garde une attitude courtoise, non empreinte d'une certaine réserve que lui inculque sa position d'handicapé volontaire. Elle a bien aperçu à la commissure de ses lèvres, ce début de sourire qu'elle connaît et redoute, elle en a conclu à la fausseté de l'attitude de son fils. S'il s'agit d'un amusement cela aurait dû durer tout au plus quelques jours, au pire quelques semaines. Le tragique est qu'à l'heure actuelle, Bruno vit avec « handicap » depuis trente-cinq longues années sans que rien n'ait pu le remettre dans le droit chemin, sans qu'il ne s'en plaigne non plus. Les gens autour de lui (dont certains que je connais personnellement) ont fini par s'habituer à cette maladie étrange. Sa mère s'est murée dans un silence obstiné. Son père s'est désintéressé de lui. Sa boulangère est morte sans qu'elle ait pu percer ce mystère. Les psychologues ont sombré dans la dépression. Et le premier médecin qui l'a examiné a écrit un article devenu célèbre dans *The Lancet*, mais il a dû convenir qu'il n'avait rien réglé, après que des facts checkers ont vérifié l'effectivité de son travail.

4

Adolescent, je détestais la torpeur des jours d'été : trop lents, trop vides, trop peu remplis de ces aventures que j'attendais et qui remplissaient mon imagination. Je rêvais d'horizons lointains, d'exotisme équatorial, de peuples premiers, de rencontres saisissantes, d'émotions qui auraient pu répondre au bouillonnement de mes jeunes années et dont la nouveauté m'aurait laissé transformé. Je n'avais sous les yeux que la platitude d'une vie monotone et la perspective effrayante d'un futur dévastateur.

Je n'avais devant moi que places vides, grands espaces désertés, chiens errants, passants longeant les murs et rencontres rapides. J'habitais un appartement en hauteur qui laissait toute latitude pour entrevoir d'un coup d'œil la totalité d'une place. Je portais des regards désespérés sur celle-ci, désolée, baigné par la lumière forte de l'été et que personne ne songeait à traverser. J'espérais un événement qui soit de nature à porter un coup à cette langueur des jours longs et réveille cet endroit détesté et adoré. J'attendais que la stupeur vienne me frapper moi, l'adolescent en mal d'histoire. Je guettais à la fenêtre une histoire qui ne venait jamais, l'ennui remplaçant toutes les aventures et le désespoir des heures infinies envahissant ma tête. J'étais un chien fou, bouillant à l'intérieur et condamné à l'impassibilité par une vie dont j'ignorais la sortie. Mes amis habitaient loin, mes parents jugeaient mal séant de se proposer à leur rendre visite trop souvent ou de les laisser venir perturber un ordre immémorial. De sorte que je restais confiné dans cet espace clos, attendant que descendit du ciel une foudre céleste qui vint révolutionner l'habitude de ces jours monotones. Ma sœur était ma sœur, mais nous n'avions plus l'intimité que nous avons enfant et qui nous incitait à jouer de longues heures ensemble. Je n'avais pas encore le vice de la lecture. Il ne me restait rien qu'attendre, qu'à ces heures succèdent d'autres heures, que la nuit advienne et que je puisse dormir pour oublier ces moments d'ennui perdus.

Je restai ainsi à attendre quelque chose qui ne viendrait pas et que je ne savais pas nommer. J'étais prisonnier de mes propres attentes et d'un espace étroit. Je n'étais pas capable de me battre pour

obtenir ce que je désirais le plus. Je vivais une frustration intense, tout autant due à mon manque de volonté qu'à des interdits que mes parents avaient glissé en moi depuis ma plus tendre enfance. Enfermé dans des préjugés que j'étais incapable de décortiquer je m'abandonnais à une névrose qui me plongeait dans un abattement apathique, caractéristique d'un malade qui cherche un trou dans les murs pour s'échapper.

Le passage d'un chien, la remontée de la place par la vieille voisine, un nouveau client dans le bar du bas constituaient le summum de l'intensité dramatique de ces après-midi atroces. J'y participais parfois. J'avais obtenu de mes parents qu'ils achètent un skate-board. Je m'entraînais laborieusement sur la pente de la place, mince liberté accordée à un prisonnier surveillé depuis la tour de contrôle. Je glissais, tombais, me relevais sous le regard de ma mère. Mais je bénéficiais d'un espace à conquérir. J'allais là où elle ne pouvait me voir, derrière l'église plantée en son centre, jusqu'au bas de la place où aboutissait une route, le long des trottoirs. Je faisais la connaissance des voisins, des enfants du quartier avec qui je n'avais pas beaucoup l'occasion de sympathiser, étant entouré d'adultes méfiants dont la méfiance rejaillissait sur ma propre attitude. Cette place déserte était un moyen d'obtenir une liberté furieusement désirée. J'avais envie de m'entraîner à ce sport de rue afin de conquérir ma rue à moi. Un début bien faible d'une aventure qui devait être appelée à se renouveler, un minuscule espace qui devait s'agrandir.

Ça, c'était avant de savoir que l'on peut parfois, et qu'il est sain, de renverser ses habitudes pour se conformer à ses désirs. C'était avant également l'invasion des écrans et la dilution de l'ennui dans l'immensité de la toile. C'était avant de vivre pleinement une vie d'adulte. Tout cela appartient à un passé révolu. J'ai seulement gardé de cette période une vigoureuse capacité à demeurer de longs instants à attendre, ce qui peut être une qualité non négligeable à notre époque habituée à satisfaire les moindres désirs des citoyens.

Maintenant que je n'ai plus de raison de vouloir crever les murs, maintenant que je sais le plaisir qu'on peut avoir dans le monde et sa vanité, maintenant que je suis pleinement dans l'agitation, je voudrais regoûter au temps allongé. Je n'ai pas assez de ces instants de repos au milieu de l'effervescence habituelle, pas assez de temps avant de repartir sur le front des gestes à effectuer, pas de fenêtre temporelle suffisamment étendue afin que j'arrive à ce point subtil où l'ennui commence à poindre et où le plaisir prend place. Je n'ai plus ce temps infini qui me désespérait et auquel je repense comme à un paradis perdu. Je suis embrigadé dans une fuite temporelle dont je parviens difficilement à m'extraire et contre laquelle je m'irrite. Quand je repense à ces heures de contemplation de la place vide, je me dis qu'à ce trop grand vide correspond désormais un trop grand plein et que la vie est rarement dosée exactement comme nous le voudrions, toujours à côté de nos désirs, jamais parfaitement ajustée, trop peu connue de nous pour que nous la remplissions à la juste mesure. Le temps est une imposture.

Je sais combien je suis responsable de cette accélération temporelle, alors même que de nombreuses machines nous secondent et nous dégagent un temps que l'on gaspille à beaucoup d'autres tâches. Mais enfin, je suis nostalgique de ces heures longues, de ces étés languissants où l'ennui contribuait à la force de l'énergie. Je voudrais combiner ce temps nonchalant et celui par lequel j'ai une emprise sur ma vie. Savoir que je peux m'arrêter et reprendre quand bon me semble. Connaître la jouissance d'être parfaitement libre de sombrer dans l'inactivité avec celui de pouvoir plonger dans l'activité jouissive. Le plus insupportable dans ma situation d'enfant était l'impossibilité

dans laquelle j'étais de pouvoir en sortir. Le plus insupportable dans ma situation d'adulte est celle de ne pas m'accorder les moyens de sortir de la situation dans laquelle je me suis enfoncé. Je rêve d'avoir un décalage horaire avec-moi-même et de pouvoir être le spectateur de ma vie, ou du moins de l'environnement qui m'entoure et que je puisse contempler l'ensemble des gestes qui me constituent et qui me nourrissent. Je voudrais être l'acteur l'analyste de moi-même. Je voudrais établir cette rupture temporelle qui me fasse ralentir et penser avant d'agir et me reposer avant ou après l'agitation. Capturer ce temps qui me manque pour décoller de la réalité gluante. Sans avoir aucune idée de l'avenir, quitter une certaine enveloppe charnelle, me dédoubler, m'examiner moi-même ainsi que ceux qui m'entourent et au final, espoir fou, comprendre. Retrouver avec une intensité intérieure décuplée un temps d'analyse de mon passé et que j'envisage les changements impératifs. Enfant je collais à moi-même, je n'étais qu'un puisque je n'avais pas eu la volonté d'être un autre. Adulte je voudrais être à la fois celui que je suis, celui qui réfléchirait à devenir un autre (Si possible meilleur), celui qui n'est plus tout à fait celui de maintenant et pas encore celui de demain. Qu'ils me manquent, ces longs jours d'été où je pensais à tout ce qui me chantait, où je lisais et rêvassais sans but. Tout cela me paraît impossible, par manque de temps, par manque de terrain favorable à ces plages horaires de renouvellement de soi. La difficulté de l'adulte est le tiraillement permanent entre l'extériorité injonctive et l'intériorité éruptive. La mort de maman m'a forcé à me regarder, à m'analyser, à mieux me comprendre – c'est la raison de ce texte – et il m'a fallu une énergie et un temps considérable pour parvenir à mettre en mot ces pensées. Il m'en faudrait de plus considérable encore pour venir à bout d'une transformation intérieure impérieuse parce qu'un deuil est l'occasion imposée de revenir sur son passé, de savoir où l'on en est, de connaître ce qu'il reste à faire et tout ce qu'on aimerait entreprendre. Cette remise en question balaie tout, c'est une déflagration intérieure violente qui peut abattre les plus robustes que l'on croyait à l'abri de tout accident. On ne peut pas prévoir les réactions, on ne peut que tenter de les compter. Un temps infiniment long est nécessaire pour retomber sur ses pieds lorsque la tornade est passée, qu'il ne reste plus rien et que le temps de la reconstruction est arrivé. Voilà pourquoi je suis nostalgique de ces jours perdus de mon enfance, de ces heures creuses où je n'avais que moi à me préoccuper et une envie dévorante de découvrir ce qui était à ma portée. Si je pouvais à la fois bénéficier de l'innocence de l'enfance et de la maturité de l'adulte, je serais le plus heureux des hommes, et aussi le plus naïf...

Le monde idéal du grand rêveur qui écrit ici serait un monde où je pourrais être synchrone avec mon temps passé, le temps de mes rêves et de mes volontés, le temps des autres, de leurs attentes et des miennes, le temps d'un intérieur projeté à l'extérieur afin de goûter aux plus imperceptibles plaisirs de la vie, bousculer ce qui me déçoit et bâtir ensuite ce qui convient. Pouvoir être là et ailleurs. Une ubiquité temporelle qui serait la promesse d'une révolution pacifique, l'aube d'une temporalité apaisée qui représenterait un aboutissement. Je suis un idéaliste. On ne se refait pas.

5

Il faut les voir, ces survivants de maladies, ces miraculés d'accidents, ces post-dépressifs, vacillants, bancals, vieillis avant l'âge, avançant cahin-caha dans une direction qu'eux même ignorent. Ils sont autour de nous, discrets, la démarche mal assurée, le regard traversé par de longues histoires, on les remarque à peine tant ils ne sont pas dans la norme bruyante, leur profonde connaissance de la

douleur leur a fait goûter à vie d'une manière discrète et assurée, ils sont des fantômes parmi nous, hors de cette agitation insensée de la vie contemporaine, ils se posent là où on les voit ou là où on ne les voit plus, ils sont avec nous et nous les voyons pas. Ils sont comme ces airs entêtants dont on voudrait se débarrasser, ces airs planants au-dessus de nos têtes et qui reviennent sans cesse nous hanter, ces airs qui n'ont plus de liens avec aucune loi, qui sont de l'émotion pure parce que seule l'émotion demeure.

Ce sont de prodigieux lutteurs, des démiurges ayant connu l'accident qui ont révélé en eux ce qu'ils ne pensaient pas être et qui sont parvenus à se créer une nouvelle existence insoupçonnée d'eux-mêmes. Et nous ne voyons rien. Nous ignorons la violence de leur combat alors que nous nous targuons d'une bonne santé et d'un esprit à toute épreuve sans avoir connu d'écueil. Ils sont pourtant à côté de nous, porteurs d'une histoire prodigieuse, vivants témoins de l'absence de fatalité, formidables vecteurs d'un optimisme discret. Ils ne demandent qu'un seul mot pour parler, nous ne leur adressons pas la parole. Ils restent cois, stoïque, perdus dans leurs souvenirs ou tout encore dans la lutte au centre de leur attention. Parfois comiques dans leurs accoutrements hors du temps ou dans leur démarche, ils sont les porteurs d'un signal auquel nous devrions tous porter attention, celui de la fragilité de nos existences, celui qui nous avertit de la rapidité de nos vies, celui que notre jeunesse n'écoute pas et qui alourdit nos existences plus tard. Eux sont allés plus loin que nous, pauvres ignorants, ils savent la douleur, le deuil, l'espoir brisé, les souvenirs embrouillés, les ruptures définitives qui nous rendront dissemblables à nous-mêmes et aussi le temps passé, véritablement perdu. Dans leur fragilité qui éclate au grand jour, nous ne voyons que ringardise, faiblesse ou inconscience, lors même qu'il faudrait voir la force d'une volonté triomphante sans triomphalisme. Les faibles, c'est nous.

J'ai appris à les reconnaître, à les écouter, à les admirer. Je reste stupide en regard d'eux. Je n'ai pas leur capacité d'analyse, leur force qui confine à l'ultime. Ils ont expérimenté dans leur chair quelque chose dont je n'ai qu'une vague connaissance. Ils connaissent ce que moi, je n'ai appris qu'au travers du long calvaire de ma mère. Même diminués, même transformés mentalement ou physiquement, ils nous donnent une leçon de vie incomparable, à nous qui sommes trop plongés dans un siècle, trop obsédé par les plaisirs immédiats. C'est à nous de savoir les entendre, de capter leur récit afin qu'ils nous nourrissent de leur force.

Contrairement à mes habitudes de cycliste, l'autre jour, j'ai pris le bus. A l'arrêt où je monte, je ne remarque pas la présence d'un collègue venu s'asseoir sur le siège devant moi. Il porte une veste trop large pour lui, élimée, vieillie. Ses cheveux ont blanchi. Quand il lui faut se mettre sur son siège, le conducteur démarre, il se retrouve bousculé comme cela nous arrive à tous dans ces moments de honte publique. Je décerne chez lui la panique, l'angoisse de celui qui soudain, ne sait plus comment agir, comment aborder une situation inédite. Son regard s'agite autour de lui, sur son siège, au-dehors, en direction des autres passagers. Comment résoudre ce manque d'équilibre qui le menace, risquant d'attirer sur lui l'hilarité générale (Alors que la plupart des gens sont absorbés sur leurs écrans et ne prêtent pas plus d'attention à lui qu'à leurs enfants qui hurlent à côté) ? Comment revenir à une situation maîtrisable incorporée à un schéma connu et prévisible ? Je sens la peur monter en lui. Ce court instant de sentiment de solitude le met à rude épreuve et fait éclater sa faiblesse, lui qui voulait sans doute s'en préserver. C'est qu'il était voici peu de temps un grand sportif, coureur invétéré, cycliste accompli, homme dans la force de l'âge et qui se croyait (Une supposition de ma part) à l'abri d'éventuels problèmes de santé. Sa carrure était la preuve d'un

corps parfaitement maîtrisé. Son emploi du temps rythmé par des entraînements ou des compétitions faisait de lui un bel athlète. Sans le connaître vraiment je savais qu'il était un élément important de l'association sportive de mon entreprise. Tout à coup, j'ai devant moi un homme perdu, déboussolé par le moindre imprévu. Isolé, à la recherche d'une aide improbable, à la merci d'un accident où personne ne lui viendrait en secours, les symptômes de son mal deviennent visibles, il ne sait pas comment gérer l'irruption de cette manifestation désagréable qui menace de le mettre dans une position inconfortable. Le temps me manque pour réagir, ayant le cerveau lent et des difficultés aussi à aborder une situation inédite. Comme un imbécile je suis stupéfait de voir l'état actuel de ce collègue après avoir connu sa flamboyance. Ma stupéfaction me tétanise et m'empêche de réagir. Mais très vite, le conducteur réagit et s'arrête à nouveau, lui permettant, lui et d'autres, de prendre place tranquillement sans qu'aucune agitation ne vienne les. Il s'assoit et je peux lire dans son regard que le monde est plus lourd, qu'il a perdu sa légèreté et sa facilité d'avant, que rien n'est pareil et que tout doit être repensé à l'aune d'une nouvelle jauge, plus coriace, plus têtue, plus exigeante. Il ne comprend plus le sens de cette vie amoindrie, il voudrait s'en extraire mais la réalité est tout autre, misérable autant que toutes les vallées de larmes réunies, tendue vers un effort là où auparavant, tout n'était que facilité. Désespoir d'un homme qui déplore que sa vie a basculé et qu'il doit s'adapter, changer, forger ce corps récalcitrant, le pousser au bout, tandis qu'auparavant, rien ne lui demandait d'effort. La trahison est immense, la déception incommensurable. Il lui faudra tellement de temps avant d'accepter, sans avoir compris, pourquoi lui, pourquoi l'absurdité d'un tel effondrement, pourquoi cette situation n'est pas réversible. Tristesse éternelle envers ce qui n'est plus. Etranger à lui-même, diminué, à la merci de la solidarité, dépendant quand la mode est d'être à l'indépendance totale, il cherche une réponse qui ne viendra pas. Le lendemain de cet épisode, au cours d'une conversation avec d'autres collègues, cet homme vient à passer et nous salue d'une poignée de main fragile, infiniment lente, patiente, gracile. Son dos est légèrement vouté. Sa démarche ne paraît guère assurée. Mes collègues le saluent avec un sentiment de respect et de douceur, échangeant avec lui quelques mots banals mesurés. Ils le laissent rejoindre son bureau et l'un d'eux, voyant sans doute mon étonnement, m'explique que cet homme venait de revenir de deux mois d'arrêts suite à un AVC, qu'il s'en était sacrément bien remis car voici de deux mois, il avait perdu l'usage de la parole. Désormais, il bénéficiait d'un temps aménagé. Ses collègues avaient salué son retour tant son état paraissait désespéré au début.

Je suis très loin de cette connaissance intime de la douleur et des leçons qu'on peut en tirer. La mort de maman m'a tiré hors d'un bonheur confortable. Etant moi-même dans un processus douloureux, j'ai vu la souffrance des autres, j'ai appris à en reconnaître les symptômes et les conséquences néfastes, l'empathie envers tous mes coreligionnaires en souffrance a grandi en moi, je me sens frère de tous ceux qui sont en souffrance (Autant dire, une bonne partie de l'humanité). Je n'ai pas connu jusque dans ma chair, jusque dans mes tripes, jusque dans les coins les plus reculés de mon âme, une dévastation complète, la destruction irrémédiable de mon corps ou un cataclysme mental irrépressible. En un mot, je suis un petit joueur. Les accidentés, les grands malades, les victimes de tous les attentats, les blessés graves, ceux-là savent bien plus que moi la douleur et le lent processus de réintégration d'une vie dont on peut extérieurement qualifier qu'elle est normale (Rien n'est normal et semblable à la vie passée). Ils sont passés par l'épreuve qui les a changés radicalement. Ils sont au-delà de ce qui est palpable et en ont été intégralement transformés. Ils ont connu les enfers et ramènent à nous, pauvres vivants, l'intensité de leurs expériences. Ce qui m'est arrivé à moi est banal, extérieur à moi, je n'en ai eu que peu de conséquence sur mon propre corps, si ce n'est

quelques insomnies et des séances de pleurs incontrôlables. Ma souffrance est sentimentale, ce qui n'est pas rien, mais ce qui est infiniment moins que ces blessés qui doivent gérer. Ils sont chargés d'un passé qui alourdit chacun de leur pas. L'attraction terrestre ne se fait pas sentir pour eux de la même façon que pour moi. Si je ne minore pas ma propre souffrance elle n'a pas envahi ma pauvre carcasse (Même si courir est une forme de rédemption), je ne dois pas gérer les défaillances d'un corps ne répondant plus à mes volontés, mon désespoir vient d'ailleurs. Et je sens qu'avec les mois, il s'atténue, les textes que j'ai lus sur le deuil avaient raison, ma souffrance à moi est transitoire. Si le passé ne peut s'effacer, mon travail est d'apprendre à vivre avec cette perte irrémédiable, mais pas de voir mon propre corps transformé par cette épreuve. Les autres savent ce que je ne sais pas encore que je cherche.

Il faut s'enfoncer dans les profondeurs de la souffrance physique pour que les chairs nous fassent entrevoir l'humilité et la force intérieure, pour qu'enfin les vieilles antennes soient oubliées et que naisse le sentiment de l'urgence à composer et à se sentir un être humain parmi les autres, sans idée de hiérarchie, doté d'une capacité d'empathie réelle. Le chemin n'est pas nécessairement long, mais il est douloureux. On doit lutter contre son mal et son approche psychologique afin d'opérer une révolution mentale. L'énergie dépensée est immense et la volonté peut manquer, le psychisme a ses accès de faiblesse, la frustration, la rage nous gagnent. Mais qu'il est beau d'entrevoir une étincelle, de se rendre compte qu'aujourd'hui est un peu mieux qu'hier et que grâce à l'attention des autres, grâce au génie de la musique, de la littérature ou du tennis de table, on ressent de nouveau l'énergie de vivre. Qu'il est bon de sentir le dépôt d'une étincelle fugace de générosité, de don de soi, d'amitié sur soi et de comprendre que nous ne sommes pas meilleurs, pas pires, juste une parcelle infime d'une immense toile de l'humanité.

C'est aussi le moment où l'on se défait des vieilles habitudes, où les préjugés s'amollissent, où l'on n'a plus de pensées sur ce qui est bon ou pas, sur ce qui est beau ou pas, où s'écroulent les certitudes et où s'élaborent les idées en dehors des cadres. Le bon goût n'en est plus un. Les vieux vêtements sont aussi utiles que les autres, les fautes de goût n'en sont plus, les idées arrêtées paraissent subitement absurdes, les ricanements laissent de marbre, les regards s'échangent sans plus rien à voir avec une quelconque échelle sociale, une vérité émerge petit à petit, mettant hors course la futilité, l'orgueil, la fabrique de soi dans une société obsédée par l'image. L'inessentiel est oublié. L'épreuve nous a appris à délaissier l'inutile. L'échelle des valeurs est bouleversée. Et ce visage laid, souffrant, qui nous offre un sourire devient une preuve de vitalité. Cette femme abattue par une maladie, vieillie prématurément, nous pousse à un autre regard. Ce migrant ou ce sans-domicile nous apparaissent dans leur humanité. L'expérience de la souffrance transcende des cathédrales de pensées que l'on croyait indispensables à toute vie bonne et qui s'écroulent quand vient l'heure des cataclysmes et des recompositions. Les croyances bien ancrées apparaissent vermoulues si bien qu'un nouvel horizon à peupler de l'humilité apportée par l'attention à soi et aux autres se dégage. Ce regard sur une humanité différente constitue les prémisses d'une transformation.

Combien d'entre nous n'ont pas connu cette renaissance ? Combien n'ont pas survécu à la catastrophe qui s'est abattue sur eux, sont morts avant d'avoir pu connaître une quelconque transformation ou restant comme des étrangers à eux-mêmes, survivants dans un monde qu'ils ne comprennent plus ? Combien n'ont pas pu, n'ont pas voulu ou n'ont pas eu le temps de comprendre leur propre métamorphose et en tirer profit ? Trop tôt enlevés, trop atteints, trop désorientés, trop

de tout, cernés par une vie peu accueillante, coupés du monde, déracinés, perdus, ou enlevés à ceux qui les aimaient, percutés, fracassés, meurtris, désemparés, abasourdis, désinsérés, désarticulés, déstructurés, solitaires, ils surnagent, prostrés, définitivement à l'écart sans avoir la possibilité de se reprendre, de dire qu'on arrête tout, qu'on recommence cette blague qu'est la vie et qu'on repart sur d'autres bases. Leur allure raconte leur souffrance. Leur regard annonce leur état : ils sont en dehors des flots, creusant leur propre lit, un chemin original, personnel, que les bien-portants regardent avec condescendance sans mesure l'immensité de la chose, scotchés, écartés du tourbillon de la vie sans possibilité de se défaire de l'empreinte de la vie. Ils doivent être avec, supporter ce que les autres pensent, choisir une voie avec ce poids : trop de responsabilité, trop d'envergure pour de frêles épaules, trop de négociations décourageantes. Tout est complexe et démesuré.

Ce midi je suis revenu sur mon lieu de travail à une heure où beaucoup de gens en sortent. C'était l'heure où une longue file de collègue se forme pour rejoindre le restaurant inter-entreprise situé juste en face. Des grappes d'hommes et de femmes se forment par affinité, s'attendant les uns les autres, plaisantant, parlant fort, indifférents à ceux qui ne sont pas eux. Un moment de convivialité recherché puisque notre travail ne favorise pas ces moments de partage. J'étais à vélo, revenant de l'extérieur, longeant donc ces groupes de collègues bruyant et joyeux, à rebours de leur direction. Parvenu à la barrière électronique à laquelle je dois mettre pied à terre pour faire lire ma carte professionnelle, je remarquai l'homme que j'avais vu dans le bus. Comme l'autre jour il n'était pas à l'aise dans des vêtements trop larges, sa veste paraissait mal taillée, son pantalon trop large et sa démarche mal assurée. Il semblait perdu alors même que ce qu'il avait à faire, déjeuner dans un bâtiment en face de son travail, trajet qu'il avait accompli des centaines de fois, n'aurait pas dû être une tâche insurmontable. Autour de lui personne ne prêtait attention à sa détresse. La lenteur de ses pas contrastait avec la vigueur de ceux qui l'entouraient. Cherchant peut-être une aide, voulant entamer une discussion qu'il n'avait avec personne, seul dans cette foule, il cherchait autour de lui un regard à accrocher. Encore une fois, préoccupé par mon seul cas, arrêté au seuil d'une barrière au lieu de me mettre sur le côté et d'aller vers lui, j'ai passé ma carte et je suis entré garer mon engin.

6

La vérité est que la vieillesse m'effraie. Aux yeux de mes enfants, depuis longtemps, j'ai déjà un pied dans cet âge redouté, mais moi, je me refuse à cette éventualité, je suis encore le sémillant jeune homme qui à défaut d'être beau, était agréable au regard, plaisantant, sourire aux lèvres, peu porté sur le sport et doté d'un esprit non-vide. Ils m'enterrent dans cet espace peu reluisant alors qu'eux voient se profiler devant eux l'univers entier et ses raisons de sourire. Je suis jaloux de ces jeunes plein d'enthousiasme et d'optimisme, moi qui sombre dans un pessimisme maladif.

Je m'épuise dans un combat perdu d'avance. Le temps, ses marques, ses souvenirs, ses indices, je voudrais qu'ils n'existent pas, qu'ils soient annihilés, purement annulés comme des fantasmagories de l'esprit et que je puisse rester jeune. Je cours avec l'idée implicite de retrouver mes maigres performances sportives d'antan, pouvoir monter des marches sans être essoufflé, marcher d'un bon rythme sans ces années qui m'ont ralenti. Je me dis que je peux rester sous un soleil de plomb sans que cela ne pose jamais de problème, comme jadis quand l'été était synonyme de longues heures

passées au soleil à se pavaner à la plage ou à discuter. Je voudrais ne plus avoir à chausser ses maudites lunettes qu'un reste de coquetterie m'empêche d'utiliser aussi souvent que je devrais : je ne peux imaginer sans effroi devoir renoncer au plaisir de la lecture, comme parfois certaines personnes âgées, découragées, désappointées de ne plus trouver de lunettes qui leur corresponde. Je n'en suis qu'aux prémices d'une vieillesse qui me réserve d'autres surprises bien plus contraignantes mais le peu que j'ai pu en apercevoir me terrifie.

La grand-mère de ma femme, acariâtre, pouvant faire preuve de méchanceté, fut frappée par le mal d'Alzheimer et peu à peu, perdit tous ses moyens. Tandis qu'elle avait gardé sa lucidité, elle était impossible, constatant par elle-même son délabrement et refusant celui-ci, déjà happé par ma maladie mais refusant son état, gardant cette inflexibilité qui avait été la sienne sa vie durant. Ces mois de lente descente aux enfers furent pénibles pour son entourage, la personne gardant son caractère entier qui la faisait se considérer comme un être valide alors que ce n'était plus le cas, son caractère acariâtre redoublant alors. Cependant, dès que la maladie fut suffisamment profonde, que sa conscience fut atteinte et qu'elle errait dans un flottement inconscient de son état véritable, cette femme redoutable se transforma en un doux agneau, incapable d'avoir une mémoire immédiate, oublieuse de son propre passé, étrangère à elle-même, et dès lors, gentille, obéissante vis-à-vis du personnel qui l'avait en charge, ne pouvant reconnaître qui que ce soit, ouverte à ce qu'on lui offrait. Cette histoire constitue pour moi le repoussoir absolu, l'idée d'une vie hors de toute conscience, une vie hors de la vie, une vie pleinement à la merci des autres et sans que je puisse utiliser ce cerveau et ce corps mis à ma disposition. Alors que Amélie voit dans cet état final de sa grand-mère une sorte d'aboutissement bienheureux je ne peux me résoudre à voir autre chose qu'un état pathétique à éviter.

Malgré mes dénégations intérieures j'accorde trop d'importance aux considérations extérieures. L'opinion des autres m'importe trop, à moi qui fais profession d'indépendance. La déchéance de l'âge est difficile à assumer, puisque autrui manque d'indulgence et d'empathie, je le sais. Je ne peux m'empêcher d'imaginer le sentiment des autres sur ce corps vieillissant et sur ces facultés déclinantes. Bien que je n'aie jamais constaté aucun regard condescendant, ni entendu aucune critique, j'envisage des sourires en coin, des pensées coupables qui disent toute la décrépitude que je m'efforce de cacher. L'autre jour, à l'occasion d'une discussion avec un collègue, je ne parvenais plus à me souvenir du nom d'une personne, mon interlocuteur était suspendu à mes lèvres et si l'histoire pouvait se passer du nom de la personne, je m'acharnais à le retrouver, je refusais de passer outre et suspendais mon récit à ce nom oublié qui ne me revenait plus comme un objet qui se dérobe à nous. La colère montait en moi. Je m'obstinais. Mon interlocuteur me dit que cela n'avait pas d'importance mais moi, je ne céda pas. Nous nous sommes séparés sans que l'anecdote fut achevée et sans que ce maudit nom me revint, omission que j'interprétais comme un signe de vieillissement (Alors que ce genre d'oubli pouvait m'arriver également lors de mes vingt ans), couvert de honte d'avoir laissé transparaître un de ces signes éclatant de dégénérescence, terrorisé à l'idée que cela se répète et que ma déchéance devienne visible de tous, dans un état de panique mentale tel que je n'étais plus en capacité de réfléchir. Mes impressions ont peu de vraisemblances avec la réalité tant elles sont décorellées de celle-ci, surinterprétées, déformées par une angoisse : je ne suis plus celui que j'étais et je deviens ce que je redoute d'être sans que je puisse exercer un droit de regard.

Je me fais une idée anxiogène de la vieillesse, antichambre de la mort, long moment de dégénérescence précédant un période d'oubli de soi avant le grand saut redouté. La vieillesse ne peut être ce que certains me vantent, une étape de la vie après bien des accidents et qui serait une sorte de réconfort à tous ces malheurs, un moment de réconciliation avec soi-même quand l'enfance ou l'âge adulte furent troublés et en proie au doute, un summum de sagesse et d'empathie profitable pour soi et pour les autres, une période où enfin, l'on est disponible pour faire ce que les années qui l'ont précédé avaient rendu impossible. Bullshit. Aucune de ces images d'Epinal n'est vraie, c'est une propagande désireuse de faire accepter un âge ingrat à une population qui n'a qu'une envie, de le croire. La vieillesse est une lente décélération du corps, un abaissement de l'esprit, une déflagration de la mémoire, un oubli de soi et des autres avant l'effondrement final, un abaissement fatal qui précède la mort puisqu'elle est une étape dégradante vers le gouffre ultime.

Je devrais lutter contre moi-même pour faire évoluer mon image de la vieillesse, mais je n'y parviens pas. Je reste indéfectuellement attaché à une représentation négative de cet âge, toute droite sortie de mes peurs et de certains stéréotypes, un condensé de ce que l'on peut imaginer pour soi-même en fonction de la façon dont la société envisage pour cette période. Et ce ne sont pas les exemples autour de moi qui me poussent à améliorer ma vision, personnes âgées devenues dépendantes, qui furent de beaux exemples de vie et qui se sont effondrées, revêches dont l'âge a accentué le caractère ou qui ne sont plus nulle part et qui se cherchent un avenir dans le présent. Cela ne m'aide guère à considérer que bientôt, je serai comme l'un d'eux et que tout cela sera formidable. Je manque de carburant à mon optimisme.

La mort de maman m'a révélé que j'étais au bord de ce gouffre et cela m'a plongé dans la plus grande des angoisses. Je n'étais absolument préparé à cette révélation soudaine. L'innocence de mon état d'adulte inconscient me maintenait dans un état d'ignorance convenable. Si je savais que mon âge tournait, je n'en prenais conscience que d'une manière vague, détachée, comme si ce phénomène concernait tout autre que moi. L'annonce de son décès, dans cette salle de bain, le 3 avril, m'a laissé apparaître l'angoisse de la disparition, première, brutale, indélébile, ainsi que la peur des années qui peuvent la précéder, la décrépitude, la dégénérescence, les maladies, les capacités ralenties, l'impossibilité soudaine de ce qu'il était auparavant si aisé de faire. Mon refus de ces états intermédiaires est d'autant plus violent qu'il annonce la fixité finale, comme en avant-première. La vieillesse est attachée à cette dégradation de nos fonctions vitales et secondaires, jusqu'à l'art de plaire qui est gâché de façon définitive. Brusquement, ce jour-là, tout m'est apparu clair : je venais de perdre ma mère, j'avais cinquante ans, j'étais un vieux que la mort accompagne désormais comme tous les vieux, je regardais les jeunes, j'étais différent d'eux. Les larmes étaient ma seule consolation à cette déflagration.

7

La bataille continue entre les modérés et les ultras est fatigante, usante, désespérée, révélatrice des éternelles difficultés à s'entendre. Dans tout mouvement, dans tout syndicat, dans tout parti, dans toute activité militante, il existe une ligne de fracture subtile, pas nécessairement figée, entre les radicaux, les défenseurs absolutistes d'une idée, et ceux qui sont prêts à des compromis, à la dilution de cette pureté dans le mélange boueux de la vie. Le choc entre les deux approches est frontal,

volontiers accompagné d'insultes, de campagnes de dénigrement, de la bassesse ordinaire dont l'humanité est si friande. Le fond de la question importe peu (Une question fondamentale sur l'orientation du mouvement, une querelle de nomination, ou une question de procédure), la ligne de fracture se recrée au-delà des personnes qui les portent et qui évoluent au fil du temps, elle établit une frontière entre les uns et les autres afin de permettre, suivant les problématiques, un passage d'un côté ou de l'autre, bien que souvent, l'étanchéité, qui recoupe des amitiés de lutte, soit surveillée par les gardiens du temple.

Le monde associatif est un théâtre formidable de ces luttes intestines, mélange d'égo et de psychothérapie, tu peux être tour à tour accusé de radicalisme, de trahison, de manque d'empathie, d'être trop mou ou trop rigide, trop peu à l'écoute, et donc, insensible, formaté, n'ayant pas encore progressé sur la voie de la libération. Cela peut être par les mêmes personnes qui la veille encore, vantait ton sens de la conciliation. Car voilà l'axe autour duquel s'effectue la division : la capacité à sombrer dans un tropisme clanique et développer une approche nouvelle à partir de laquelle un petit groupe émergera, soudé, bien clair sur ses objectifs et qui rejettera toute tentative de compromis.

L'angoisse de celui/celle qui milite pour ses idées est que celles-ci soient étouffées par la fureur de la horde, qu'on oublie ce qui lui semble capital et que finalement, rien ne bouge. Comment dès lors faire vivre sur la place publique ce qui lui semble essentiel, en plus d'apporter au porteur de ces idées un surcroît de visibilité publique, même dans un cercle militant très restreint ? Les solutions sont exactement au nombre de deux : Soit garder sa pureté initiale (Fonder un parti, un syndicat, une association, créer un groupe indépendant qui soit l'exact reflet de ses idées/intentions, tenter un putsch sur une structure existante et la remodeler à sa guise) soit diluer cette pureté dans les miasmes d'une réalité décevante (Composer, influencer à la marge, se créer des opportunités, viser des fenêtres ouvertes à lui/elle afin de s'engouffrer pour convaincre). Aucune organisation militante n'échappe à ces deux pôles : il existe en permanence en leur sein ce duopole qui divise ses membres en deux catégories, bien que ce ne soit pas sur tous les sujets et que cela ne soit pas non plus en permanence. Certain-es veulent une ligne intransigeante tandis que d'autres sont prêts à discuter, certains exigent une rupture alors que d'autres s'accrochent à la négociation, à un dialogue de bonne entente, certain-es réclament un virage à droite, à gauche, ou au centre, tandis que d'autres considèrent qu'une orientation non-politique est préférable et que l'organisation en question doit se détacher de tout engagement partisan. Même dans les organisations qualifiées d'extrêmes, la ligne de tension existe : aux plus extrêmes il existe de plus extrêmes, l'horizon est toujours dépassable.

Les naïfs existent. Je suis l'un d'eux, stupéfait par la capacité de division de l'être humain, très habile pour trouver des motifs de discordes qui, appliqués de manière radicale, donnent lieu à des dissensions vite qualifiées d'irrémediables, créant des sous-groupes, des nouvelles entités qui phagocytent l'ancienne ou des associations plus pures ou plus conciliantes. Un mot, un geste mal interprété, un silence prolongé peuvent suffire pour susciter l'ire, créer un malaise et par conséquent, encourager une sédition, un esprit de rébellion dont la pureté sera intacte jusqu'à ce que la taille critique vienne diluer cette pureté dans la diversité, moment où la nature reprend ses droits. La division cellulaire s'acte par des paroles, elle est souvent incubée dans les laboratoires de l'inimitié personnelle. Les idées viennent ensuite, comme une ligne de partage d'eaux déjà séparées. Et dans cette séparation, les modérés ne sont pas forcément les plus conciliants, parfois heureux de cette guerre ouverte, de cette plaie béante qu'il va falloir cautériser.

La pensée militante est indissociable d'une certaine forme de dogmatisme. Ce n'est pas une pensée en mouvement, une pensée qui se forme, qui tâtonne, qui se cherche, une pensée non fixée qui peut évoluer. L'action militante exige une vision cohérente, stable, qui puisse servir de matrice idéologique à un mouvement dans la vie réelle. Elle ne laisse plus de place au doute ou à la correction d'erreurs. Les subtilités sont évacuées. Le bréviaire doit être prêt à l'usage, simple, à l'usage de tous et auto-justificatif. Ce sont des mots figés qui deviennent des armes destinées à tirer droit. Ils conduisent aussi à la séparation tous ceux qui ne prônent pas la même doctrine à la virgule près. Les mots sont des séparateurs qui sectionnent les univers en plusieurs entités et poussent chacune d'elles à exagérer une spécificité minime. Répétés, imprimés, fixés dans un sens quelconque, ils sont de puissants catalyseurs de divisions par leur capacité à déterminer une vision de la réalité. Insensibles à la nuance, ils percutent les ennemis comme les anciens amis. Si Gramsci est tellement à l'honneur à notre époque (Jusqu'au FN qui s'en revendique), ce doit être l'effet de la puissance du verbe et de sa capacité à regrouper les foules et leur identifier un ennemi à abattre. La modération ne vient qu'après, les années passant, l'âge faisant son effet ou la lassitude ou l'envie de regrouper après avoir séparé. Il faut d'abord être ensemble sous le même parapluie idéologique pour jeter ses forces contre le ou les adversaires. Ensuite vient la bataille, l'envie de crever le mur des opposants, les réduire à néant ou les absorber, enfin qu'ils nous rejoignent.

La position des modérés dans cette bataille, très souvent déclenchée par les ultras, est une position de défensive. Organiser une riposte est long, concilier l'irréconciliable est difficile. Et puis, il existe une gamme de réactions, laisser faire la scission, tenter un compromis, diviser encore plus, ignorer, laisser pourrir... L'insupportable, lorsqu'on n'appartient pas au camp des ultras, est d'être vu comme un mou, un vendu, un traître à une cause, un tenant d'une idéologie dépassée, conservatrice, ou du moins, manquant d'audace en termes de rupture. La culpabilisation n'est jamais loin. L'audace est tellement plus fascinante et aventureuse que les petites avancées du quotidien.

Durant tous ces mois, ce que j'ai pu écrire relève de deux états paradoxaux, une radicalisation entamée à force de n'être pas entendu et une forme de désabusement, de désillusion, de lassitude, ou de conscience des vanités ou de volonté de réconciliation. J'oscille entre provocation et apaisement, mon esprit n'est pas fixé sur une seule position, je suis dans une insatisfaction renouvelée qui peut dérouter mes interlocuteurs. J'ai l'esprit trop inquiet, versatile, infixé. Je ne parviens pas à le resserrer pour qu'il garde la même position ou du moins, le même état de modération quel que soit le sujet. Je m'emporte, je romps avec un ton monotone qui ne correspond plus à ma pensée, je tranche dans un sens plus brutal, je me radicalise, moi qui prêche la modération, et puis voilà que le lendemain, j'ai honte, je rougis, je désespère de moi-même. On n'est jamais univoque mais pétris de tous les mouvements dans lesquels notre esprit veut aller et avec lesquels nous devons composer.

Renoncer aux idées dogmatiques exige une humilité, une attention aux autres, une remise en question profonde, une capacité à prendre les choses en soi sans l'accumulation de sens qu'une longue tradition a déchargée par-dessus. Chaque parole doit être dégagée du passé, épuré de la couche de vernis que le temps a déposé dessus, remis à neuf. S'extraire du dogmatisme revient à s'extraire des histoires que l'humanité s'est racontée sur elle-même, au risque de tomber dans d'habituels biais de raisonnement. A rebours des mots figés, c'est revenir à une certaine liberté de ton, sans la contrainte que l'histoire fait peser sur nos pensées et nos actes. La force de l'histoire, pesée comme indicateur de vérité, devient plus faible, les rapports entre les groupes moins tendus,

il n'est plus nécessaire de pousser contre les autres, il faut examiner les choses, la charge de l'histoire s'estompe.

J'ai souvenir de la venue polémique au sein d'une association d'un conférencier, les unes affichant un soutien à celui-ci en le qualifiant de bon vulgarisateur, les autres lui reprochant son dogmatisme qui allait à l'encontre d'une rencontre égalitaire. Il était difficile de concilier les deux positions tant leur conséquence était concrète : soit le conférencier venait, soit il restait chez lui. Les arguments des ultras étaient affûtés : « Je l'ai déjà pratiqué, il dit des choses fausses », « Ses livres sont remplis d'approximations », « Il n'est pas dans notre optique », « Il est au service de l'ennemi puisqu'il a travaillé longtemps pour lui », sans que dans le cas de ce dernier argument, on lui accorde le bénéfice d'avoir changé de point de vue. Celles-là refusaient sa venue à l'aide d'arguments maximalistes dont la force avait pour but d'emporter l'adhésion du groupe, la puissance des mots jetés en pâture à la discussion devant terminer celle-ci et permettre d'opposer un refus aux prétentions du monsieur. Aucun contre-argument n'avait de valeur puisque l'affaire était jugée d'avance. Et si l'on avançait le fait que s'il venait, chacun pourrait juger de sa valeur, de sa sincérité, de son humilité, cela n'était pas recevable, comme si sa présence allait souiller la pureté de notre groupe et l'infecter avec des idées rétrogrades, déviantes, perverses. Le débat nécessita de nombreux messages. Chacun s'exprima, vociféra. Les mots échangés avaient souvent un caractère définitif, irrémédiable, comme à l'aune d'un cataclysme global. Les nouveaux venus semblaient observer cette joute avec un intérêt dépité. Finalement, le conférencier fut accepté, et tout se passa de façon pacifique.

Un de mes amis, bon connaisseur en matière de snobisme, avait coutume de dire qu'on est toujours le con de quelqu'un. De la même façon on est toujours l'ultra de quelqu'un, on est toujours le démagogue ou l'intransigeant de quelqu'un, jamais assez à droite ou à gauche, éternellement situé hors des clous par rapport aux désirs que les autres ont vis-à-vis d'eux même ou des autres. L'échelle des possibilités de décalage est infinie. Les raisons d'être légèrement différents sont multiples, et parfois insoupçonnées de celles et ceux qui les portent. Et lorsqu'ils/elles les découvrent, leur envie de les accentuer devient une fureur. Le besoin de se démarquer conduit à des ruptures bruyantes. Ce qui n'était qu'une infime différence devient un gouffre. Les amitiés anciennes sont rompues au profit d'une cohorte de nouveaux semblables. La nouvelle horde est magnifique, sensationnelle, vibrante, c'est le propre de tout moment de découverte, puis, la déception vient, les rancunes s'accumulent, la beauté des débuts se fane. Le cycle des discordes et des harmonies paraît éternel. Au seuil de la vieillesse, toutefois, le poids de ces querelles diminue, la conciliation, à moins que ce ne soit l'indifférence, prend le pas sur l'envie d'en découdre, on devient plus apathique, plus distant face à des événements déjà vus, on se détache, on se goute plus les plaisirs de la vie et on oublie les déplaisirs. A moins d'être enfermé dans un état extrême, on diminue l'importance de ces phrases grandiloquentes dont la vacuité apparaît à l'œil exercé. Et en cela, c'est un détachement bénéfique.

8

Dans un recueil d'articles du Monde, Florence Aubenas décrit une étrange communauté installée tous les étés sur une plage de Camargue. Ces gens se retrouvent dans cet endroit improbable à chaque saison estivale, certains ayant leur « place » réservée et jalousement gardée par toute la

communauté. Il y a une large tolérance des autorités vis-à-vis de ce camping illégal, au bord du parc naturel, difficilement accessible, éloigné de tout village. Les campeurs s'enlissent durant toutes leurs vacances sur ce coin de terre. Des gens venus de toute la France, s'accommodant du manque de confort, restant à discuter entre eux, heureux de cette promiscuité et de cette habitude qui renforce les liens. Des gens de peu de moyens, pour qui sans doute un séjour en camping est inabordable ou pour qui la liberté est primordiale, au cœur d'un endroit unique connu d'un certain nombre d'initiés. Ils ont de beaux mots pour parler de leurs expériences, à mille lieues de schémas préconçus, même si l'impression de solitude et de désœuvrement est patente et qu'une certaine hostilité ne nous est pas épargnée. L'auteur parle d'une vie en dehors des contingences de notre vie civilisée, à l'écart, pas forcément décroissante, mais une vie volontairement hors norme.

Le travail de Mme Aubenas est passionnant. Elle se consacre aux infra gens, ceux et celles qui sont hors actualité et que la majorité des journalistes délaissent, les hors route, les hors éclairage qui peuplent l'essentiel de cette terre. Dans son long travestissement en salarié au salaire minimum comme dans ses articles sur les déshérités ou d'endroits inédits, elle nous montre à voir un univers qui se dévoile rarement dans les pages des journaux, hormis lors de scandales ou de retentissants romans. Ses centres d'intérêts sont décentrés par rapport à la masse des sites qui se copient les uns les autres. Elle montre l'insoupçonné, l'envers, les conséquences pratiques, quotidiennes, de certaines politiques, le vertige qui nous saisit dans cette vie moderne désincarnée, l'absence de tout.

Elle excelle à dépeindre les faits et rapporter les propos sans se mettre en avant. Sans doute ne veut-elle pas être taxée de parisianisme quand elle voyage en France et se met-elle volontairement en retrait, laissant les choses évoluer devant elle et prendre forme devant elle. Il en ressort une neutralité bienveillante, positive dont l'absence de jugement est justement la principale force (Une neutralité bienveillante est un oxymore, mais enfin, l'approche de la réalité est indissociable d'une posture): les réalités sont racontées de façon la plus transparente possible. Je n'oserais pas parler d'objectivité puisque le simple arrangement des événements ou la sélection de tel ou tel trait saillant est une forme de subjectivisme, ici, c'est une construction de l'auteure qui amène le lecteur à se positionner exactement là où celle-ci a voulu nous amener, la relation auteur-lecteur étant un lien intersubjectif qui ne peut aboutir à une vision commune objective. Elle possède un talent rare pour faire passer la parole, décrire une atmosphère, composer un tableau saisissant et sans pathos bien que les situations qu'elle évoque relèvent d'un quotidien miséreux, parfois tragique. Le résultat n'est pas l'aboutissement d'un travail d'artiste pour rendre la circonstance captivante pour le lecteur, il s'agit au contraire d'un effacement du travail d'écriture, un minimalisme réducteur dans sa forme qui s'il vise à créer de l'empathie, en reste à une neutralité douce.

En quelques lignes une réalité est dépeinte. Ce n'est pourtant pas de l'information zapping. Florence Aubenas ne s'attarde pas cinq minutes sur son sujet avant d'écrire à chaud un rapport sur ce qu'elle a vu ou entendu. Elle doit discuter, comprendre, aller plus profondément dans son sujet avant d'entamer toute rédaction, comme si une connaissance intime était le préalable à tout projet d'écriture, comme si l'humilité, l'écoute, l'observation patiente étaient la clef de la compréhension. Elle s'imprègne de son sujet à l'image de ces grands peintres qui prennent le temps de l'esquisse. Elle laboure une terre ingrate, celle des à-côtés, des coins laids, anodins, peuplés de millions de gens difficiles à rencontrer car souvent, les journalistes, romanciers de notre époque, ne sont guère issus de ce milieu. Florence Aubenas, dont j'ignore le parcours (Sinon celui d'ex-otage), elle, va dans ces milieux déclassés, ces zones urbaines que l'on traverse sans les voir, ces centres commerciaux

remplis d'une population oubliée. Souvent, lorsque ces classes sociales sont représentées par un sociologue ou un journaliste, donc des personnes issues de classes favorisées, il s'agit de caricatures ; là, rien de tout cela, elle nous montre une autre humanité, non pas des freaks, mais une humanité identique, elle nous bouleverse par des petits riens et met à jour ce que l'on se refuse parfois à voir. A petites touches elle nous autorise à pénétrer dans des univers inconnus, de nous identifier à eux, de les découvrir dans leur diversité, de voir ce qu'on se refuse inconsciemment à voir, d'être avec eux enveloppés par la musique chaude de Florence Aubenas.

Rien ne m'irrite plus que les marronniers avant une élection importante dans un pays où des « envoyés spéciaux » (Comme s'ils avaient besoin spéciaux pour franchir les limites du périphérique parisien) vont à la rencontre des vrais gens en Alabama, en Bavière ou dans le Cantal pour montrer le visage de ces électeurs-trices qui pèsent dans la balance et dont tout à coup, on se rend compte de l'existence. J'imagine le journaliste enfilant ses bottes et son pardessus et demandant à ses collègues comment parler à ces gens-là avant de partir et s'il ne leur faudrait pas à tout hasard un interprète. Bien sûr qu'ils s'efforcent d'éviter les clichés dans leurs reportages, mais on sent que ceux-ci ont été composés à la va-vite, après des discussions avec le premier venu, le type qui buvait un coup au premier bar, le pompiste de la première station, sans prendre le temps d'approfondir et détecter les nuances. Si ce type de journaliste va dans le Midwest étatsunien, il nous ramène les bons vieux clichés sur la Bible Belt et rien de plus, électeurs en colère de Trump ou déçus de la mondialisation. S'il va dans les Côtes d'Armor, il revient avec des zooms sur les difficultés de l'agriculture, oubliant que de moins en moins de gens en vivent et que certains essaient d'inventer autre chose. Il est tellement plus facile de broser de grands tableaux plutôt que de minuscules portraits, immensément divers, mesurés, à mille facettes, qui nécessiteraient de longs développements. Tout nous pousse à ces catégorisations grossières : le marketing (Vous avez tel niveau de revenus, habitez ici, lisez tel journal, vous devez penser comme ceci), la sociologie qui a tendance à penser que le fait d'appartenir à tels groupes sur tel sujet détermine toutes les pratiques, l'économie et toute autre science de masse ne sont pas en reste. Nos sociétés sont éparpillées, hétéronomes, d'une diversité folle. Ce genre de pensée réductrice est de plus en plus insupportable, surtout quand il est doublé par un mépris de classe. Le déterminisme social existe, mais il n'explique plus tout. Les choix individuels ont aussi leur importance. Des régions autrefois monocolores ont versé dans la bigarrure. Des niches çà et là se sont créés, invisibles, réduites à presque rien. Internet a mis en relation des personnes qui sans lui, n'auraient pu se rencontrer. Des ébullitions ont lieu partout. Des naufrages aussi, je le sais.

Mme Aubenas évite ces écueils. Elle a le temps. Ses reportages laissent supposer qu'elle ne reste pas le temps d'un reportage ou du moins, que son œil exercé lui permet de repérer les désaxés, les hors-normes, les silencieux, les invisibles dont aucun n'est inscrit sur le fronton de la république, qui ne sont défendus par personne et qu'elle va prendre le temps d'approcher, de saisir et de faire parler. Elle sait aller vers ceux qui se méfient de la lumière tant ils ont l'habitude de rester dans l'ombre. Elle a les mots, l'attention, l'absence de jugement ou de misérabilisme (Toujours cousin de la condescendance), l'empathie, le sens de la nuance, et la capacité, rare, de restituer pour nous, lecteurs ignorants, ces atmosphères sans que l'on soit horrifié, stupéfait ou ébloui. Il y a chez elle un sens du détail qui est la négation de l'emphase et qui permet de maintenir le lecteur dans une seule direction, simple, dégagée, et presque, remplie d'espoir, bref le contraire de ce que je fais actuellement en tapant ces phrases...L'accumulation de ces petits textes, s'ils ne construisent rien au sens théorique (Mais la théorie est aussi un ensemble de mots), contribuent à donner à voir des

sociétés multiples au sein d'une même société, ils forment un écheveau que l'on aurait tort de négliger: c'est donc à la fois une déconstruction des grands mythes sociologiques et politiques qui peuplent encore l'imaginaire de plus d'un penseur, et une construction par petites touches d'un univers pluriel, mezza-voce, parfois furieux, parfois abattu, en tous cas qui confronte nos représentations internes à ces réalités. En cela, le travail de Mme Aubenas est capital. Il devrait être analysé de toute urgence afin de concevoir des politiques et des imaginaires à l'aune de ces trésors multiples d'humanité et non à celle, monolithique, ennuyeuse, réductrice, des grands théoriciens qui n'ont jamais envisagé la diversité que sous l'angle de l'ennemi.

Le journalisme n'est pas de la sous-littérature, il a pleinement sa place dans la catégorie littéraire, il est aussi autre chose, soumis à un rapport au réel plus strict. Si les textes journalistiques ne sont pas de l'invention, ils organisent une vérité, ils tranchent dans des milliers d'options et mettent en scène une intention, une idée, une dramaturgie qui, paradoxe, doit refléter une réalité. De ce léger décal

age avec la brutalité de la « nature » naît l'extase littéraire, la beauté détachée que l'œil du journaliste restitue, grâce à son sens l'observation mais aussi grâce à son talent de choisir des mots. Seul compte le traitement que l'auteur-e applique à cette évidence fortuite qu'il/elle a su capter. Les textes de Mme Aubenas sont une merveilleuse retranscription d'une réalité ignorée qu'elle a très bien mis en mots.

Fiction 5

Bon. Il est arrivé à la caisse avec trois caddies qu'à lui seul il manœuvrait à tour de rôle pour leur faire atteindre le passage serré, sous l'œil amusé des autres clients dont il n'avait cure. Les trois caddies débordaient de nourriture, de produits d'entretien, de vêtements, de produits de beauté dans un ordre fou, entassés à la va-vite, comme si sa vie dépendait de l'amoncellement le plus grand de tous ce fatras. Il avait accumulé de quoi survivre dans un environnement hostile durant des dizaines de jours alors qu'il vivait seul depuis toujours : boîtes de conserves, fruits et légumes frais, paquets de rouleaux de papier toilette, produits d'entretien pour le sol, les WC, les fenêtres, produits de beauté, crèmes de jour comme de nuit qu'il n'utiliserait pas, eye liners, eaux de toilette et crèmes hydratantes, dix dentifrices, autant de brosses à dents, savons à ne plus que savoir en faire, trois chaises standard, un morceau de gazon en promotion, des tournevis, une pelle, un ordinateur, deux bacs à fleur sans fleur et du vin parce qu'il faut bien vivre, non ? La caissière l'a vu arriver avec un œil anxieux, il ne se pressait pas, les yeux rivés sur sa liste qu'il s'est mis à cocher une fois qu'il avait atteint le tapis. Il paraissait soudain avoir oublié ses caddies et seul son papier l'intéressait. Il ne lui a pas répondu quand elle lui a dit de mettre ses achats sur le tapis. C'est un autre client grincheux qui, en le tirant par la manche, l'a enjoint se plier au rituel. Lui ne comprenait pas, son regard errait toujours çà et là, paralysé, perdu dans des caddies trop grands pour lui. Il a tourné la tête autour de lui, désespérant de trouver une aide dans ce temple de l'individualisme. Il a fini par saisir. Il est sorti de sa torpeur avec un air hagard, comme si on le réveillait brusquement d'un rêve, comme si on l'accusait d'un crime grave car il a vu les regards agacés autour de lui. Il ne comprenait pas cette agitation dont il était à l'origine. Brusquement extrait d'une rêverie intense, il semblait se demander ce qu'il était venu faire là, arraché à la contemplation de sa liste par un groupe d'énergumènes étranges, il leur en voulait de l'avoir sorti de sa torpeur. Tout à coup, après

avoir accumulé tant d'objets dans ses caddies, rien ne semblait l'attirer, seule sa liste de courses revêtait de l'importance et non pas les courses elle-même, il ne la quittait pas des mains, la gribouillant, la froissant jusqu'à la rendre illisible. D'un regard noir il foudroya la caissière, prit son sac et sa précieuse liste et s'en est allé, plantant sa marchandise, ses caddies et laissant le soin de tout ranger à des employés ravis de l'aubaine.

Ça a commencé dans ce supermarché. Et ça a commencé sans qu'il s'en rende compte. Quand il est sur la plage voisine, le soir, quand les chaleurs retombent et que les plagistes s'enfuient, il sort, s'assoit sur la digue, sort une feuille de son calepin et il note. Il détaille les serviettes qui restent sur la plage, distinguant les couleurs et les tailles, il compte le nombre de personnes, hommes grands, chauves, maladifs ou bien portants, femmes à enfants, femmes célibataires, femmes solaires ou lunaires, plaque d'immatriculation de chaque voiture attenante, évolution de chaque maison du bord de mer avec ce qu'elle laisse visible et ce qu'elle a caché, nombre de fois où il a vu le serveur du bar débarrasser les tables de la terrasse, nombre de fois où une vieille dame de sa connaissance fait un aller-retour à la plage comme une pulsion qu'elle ne peut réfréner et qui expire quand elle est parvenue au seuil de la promenade le long de la plage. Sa liste est un descriptif d'une ambiance de place, l'été, quand les vacanciers commencent à la désertir, et aussi un futoir, écrit dans tous les sens, dans toutes les langues, les mots se bousculant les uns les autres, les suites d'items n'ayant aucun lien entre eux, un bric-à-brac de mots, comme une reconstitution cauchemardesque d'une situation réelle bien plus policée, reflet d'une vision troublée, symptôme d'une maladie qui s'ignore. Alors que d'autres profitent de leur temps consacré à la plage pour se dégager le cerveau d'obligations pénibles, lui, au contraire, y trouve là une occasion de se donner des tâches impossibles à accomplir comme un défi à lui-même.

Il adore la géométrie. Depuis tout petit, dans son esprit, tout se rapporte à la géométrie. Il se plaît à imaginer les triangles constitués par trois points de l'espace, il les met mouvement lorsque l'un des points est mobile, il envisage leur mesure et les note dans ses cahiers. Quand il se trouve sur un passage clouté, il imagine deux cercles parallèles qui roulent vers lui. Il calcule le temps qu'il lui faut pour s'en échapper et l'inscrit immédiatement. Il est rassuré lorsqu'il aperçoit le carré constitué par deux fenêtres à un étage et les voitures stationnées devant, le monde est à sa place. La géométrie le protégera toujours. Celle-ci lui apporte à la fois l'évidence de la perturbation systémique du monde et le réconfort du retour à la normale, lorsque les triangles redeviennent isocèles ou rectangle, et que deux lignes imaginaires sont bien parallèles. Il note alors l'heure et l'endroit pour bien s'en souvenir dans une page spéciale qui se remplit très vite, ce sont des heures et des coordonnées GPS notées sans aucun sens, sans qu'on puisse en déduire quoi que ce soit. Il est écrit : « Polygones réguliers », « Triangles isocèles au rez-de-chaussée », « Cercles fonceurs de rayon 3 m environ », « lignes parallèles et perpendiculaires au début de la rue, dès trois heures du matin ». Il est incapable de se concentrer sur autre chose, c'est le problème dont je vous parle depuis le début. Rien d'autre n'existe pour lui. Il est tout entier dans son problème qui n'en est un que pour lui.

Je vous ai amené quelques cahiers, il y en a une caisse entière. Vous voyez, ici, c'est rempli de listes d'animaux, de poissons, d'orchidées, d'insectes, enfin ce que je sais, c'était sa période naturaliste. Ils sont parfois numérotés, de toutes façons il se fiche de les relire puisqu'il peut très bien mettre à la poubelle un cahier quand il est fini ou le garder dans la doublure de sa veste pendant des années. Je ne sais pas pourquoi il écrit tout ça. Quand je lui demande il se met en colère, il me dit que je ne le comprends pas, que je suis le diable, que je veux le tuer, mais il ne me répond pas, il ne sait pas

pourquoi lui non plus. Il griffonne, voilà tout. Ce matin j'ai retrouvé sur la table de la cuisine celle-ci, une liste de dates, 11 septembre 2001 ou la bataille de Fontenoy. Il fabrique des colonnes de dates sans lien entre elles. Parfois un trait relie les chiffres entre eux, comme s'il cherchait un sens à des événements sans lien ou comme s'il voulait lui, à tout prix, décoder des énigmes mathématiques. Ah cette passion des maths, je vous jure. Les maths l'ont détruit.

Je n'en peux plus. Je suis à bout. Voilà des mois que ça dure et il n'a pas l'air de vouloir s'arrêter. Ça me rend folle. Il se met à écrire partout, dans ses cahiers, sur ses vêtements, sur la nappe du salon avec un gros feutre, sur la voiture, sur les murs de la maison, il a barbouillé le papier peint avec une liste des étoiles avec des noms barbares et aussi, une liste des filles du quartier. Quelle honte. On a tout à refaire et moi, je n'ai plus l'énergie à ça. Hier c'était la nuit des étoiles, alors il a griffonné sur la porte du garage le nom des étoiles qu'il voyait. Il était allongé dans l'herbe du jardin et il se levait régulièrement pour les écrire. Ça me rendait folle. Il n'a qu'à les mémoriser plutôt que de les écrire. La dernière fois qu'il a pris l'avion, il a failli être débarqué parce qu'il voulait le nom des nuages qu'il voyait à travers le hublot. Le commandant de bord est venu le calmer. Quand il m'a raconté ça, j'avais honte. C'est pas une vie.

Je suis vieille, voyez-vous. Je n'ai plus ni le temps ni l'énergie à m'occuper de mon fils qui est grand, qui sait ce qu'il fait, qui déraile peut-être et qui doit vivre sa vie tout seul. J'ai travaillé toute ma vie, j'ai plus de soixante ans, j'ai bossé chez plusieurs patrons, personne ne s'est jamais plaint, et quand je rentrais chez moi, j'avais encore les gosses à m'occuper. Maintenant je suis vieille, mon mari est parti, mes enfants sont grands, pitié que je puisse être seule sans ce grand dadet à s'occuper, il est épuisant et moi, je ne peux plus suivre, là, ce n'est plus de mon âge, plus mon affaire, j'en suis délivrée, je suis déliée de toute obligation maternelle.

9

Cet homme, qui est-il ? Expulsé du ventre de sa mère, propulsé dans un monde hostile, nostalgique avant d'avoir vécu, impatient de courir avant d'être capable d'accomplir le moindre geste, fier de son savoir alors qu'il ne sait rien, curieux et ignorant, misérable, impuissant, souffrant, lâche et courageux, altruiste et égoïste, violent et doux, exaspérant, petit malgré sa grandeur, héroïque comme ces héros qui se battent pour une cause qui les dépasse. Il se débat dans des contradictions insurmontables, à la fois feuille d'arbre inconsciente du vent et conscient de ce vent, voulant la grandeur tandis qu'il n'est rien, écrasé par un univers terrifiant, cherchant un bonheur jamais offert, pleurant sa condition et se réjouissant d'être vivant, ignorant de tant de choses quand il croit en savoir tellement. Il croit pouvoir résoudre ces contradictions avec sa tête, mais le chaos est tout autour de lui et ses faibles moyens lui permettent à peine d'entrevoir une raison immédiate. Le reste lui échappe. Pauvre de lui ! Pauvre prétentieux ! Il se révolte contre sa condition, il tâche de l'oublier dans des vaines conquêtes, il s'enivre de plaisirs immédiats qui lui procurent l'oubli, croyant devenir immense alors qu'il n'est pas plus qu'un ver de terre.

Je l'admire, je le déteste, cet homme, il est à mon image et en tant que projection de moi-même, je vois en lui ce que je suis en moi. Cela me terrifie puisque cette image ne reflète pas la réalité qui me semble être la vraie, celle que je porte en moi, celle que je voudrais aussi que les autres voient de

moi et que je m'efforce de promouvoir. Je dois vivre avec le fait que je suis une partie de cette humanité que j'observe, qui m'opprime, qui m'attire, à laquelle je ne peux échapper et dont je partage le sort en tant que partie infime et conscience à moi seul d'être cette partie. Je ne peux m'en extraire, je reste enfermé dans cette multitude de relations qui font le sel de mon existence ainsi que son désespoir. Et si je sais que mon bonheur ne peut être la solitude complète (Synonyme de folie), le poids de ces interactions forcées avec de multiples autres qui me voient à travers d'autres mois et que je ne comprends pas est usant comme peut l'être une cloche sur une marmite bouillante. Je bous, j'exulte, je crie, je désespère, je suis atterré, dépité, violent, irascible ou plein d'empathie, compatissant ou animé d'une fureur d'exclure. J'aime, je déteste, je veux attirer et je repousse, je garde en mémoire et j'oublie, je veux accélérer le mouvement et je le freine dans le même temps, je voudrais découvrir la planète entière tout en ayant la certitude que rien n'est plus adapté à l'être humain que de rester chez soi, je ne peux m'empêcher d'acheter des articles inutiles alors que je sais que c'est une catastrophe écologique, je suis blessant et je voudrais être pacifique, je suis un ogre qui voudrait être un agneau, je suis une accumulation de contraires et de nuances telle que je ne sais plus comment les gérer en une seule vie. Je voudrais me débarrasser de ma peau réelle pour l'échanger avec la vision idéale que je voudrais donner aux autres. Je ne suis rien d'autre qu'un humain, trop lâche pour me changer, trop infatué de moi-même, dont la vie trop courte est déjà sur la pente descendante et qui ne peut pas plus que n'importe qui d'autre.

Il existe deux positions pour voir le problème : l'une surplombante, englobante, trop distante pour comprendre, avec l'inconvénient majeur d'être la pente naturelle vers une forme de cynisme, de snobisme, de mépris pour les petites fourmis à analyser ; l'autre, intégrée, toute entière dans les liens humains, plongée dans le bain humain et tirant de là une capacité à expérimenter et à aimer, pleine d'humilité et d'attention, sans être autre chose qu'une posture pour comprendre comment nous pourrions être sur terre sans trop souffrir, à défaut de savoir pourquoi. Cette voie est celle de l'inclusion, de l'écoute, de la tangente aux choses qui autorise l'insertion de soi, en tant que qu'observateur et partie intégrante d'un tout, dans une masse qui de toute façon, échappe à la compréhension complète. Une voie de simplicité, d'émerveillement, d'empathie envers la nature et envers nos semblables, tout autant perdus que moi dans ce malstrom terrestre. Une voie difficile qui exige de rabattre son orgueil et de se remettre à niveau de tous-tes et d'envisager ensemble cette existence, d'admirer la simplicité de l'univers et d'accepter son ignorance sans que l'impossible nous coupe d'une vie véritable. Non pas une quête de sens, mais un repos de l'esprit en adéquation avec son temps, avec le souffle de l'univers et qui apporte une décélération intérieure bienvenue. Non pas un rush, mais une révolution lente qui me fasse aimer l'ensemble des paysages devant soi et que je m'efforce d'intégrer à mon appréhension du monde.

La descente vers ce niveau d'interaction exige l'abandon progressif des schémas du passé, des aprioris, des haines recuites, des pensées en sommeil qui nous commandent éveillés, des métastases qui transforment en chancre les parcelles de nos vies non flétries. C'est une plongée lente vers les milieux obscurs, les gens oubliés, les détails méprisés, les regards suppliants, les mains tendues, les attentions et les gestes qui apaisent et qui nous rappellent que nous sommes tous humains. Tout ce que l'on a négligé, toute la souffrance refoulée, niée, qui nous rattrape un jour et au pied desquelles s'écroulent toutes les théories de toute l'histoire de toute l'humanité. Elle nous force à abandonner l'armure de nos premières années, alors qu'il n'y a rien de plus fort que d'affronter la vie à main nue. Elle nous met dans un état de vulnérabilité qui nous permet cette empathie et cette compréhension de l'humanité, et ce sentiment de partage qui soulage et qui nous

maintient. Elle est la condition d'une dignité non pas dans la souffrance, mais dans une simplicité ordinaire qui nous amène à l'ouverture et à la joie. Un renversement de paradigme qui nous pousse hors de l'essentialisation, vers la diversité, l'attente, l'empathie plutôt que le jugement, l'approche plutôt que l'éloignement. C'est une lente expérience de descente vers soi et par là, vers les autres : se connaissant soi-même, aller vers les autres, tous les autres, sans peur, sans être terrifié par ce regard social, en sachant que tout ce qu'il y a à espérer n'est rien d'autre que ce que les autres peuvent nous offrir et qu'il n'y a rien à attendre au-delà, les morts peuvent en témoigner. Rien n'est plus important que de savoir accorder sa main à celui qui la demande. La lumière d'un soir peut éclairer toute une vie. La nature est partout où tu peux la voir.

Il est vrai que l'œuvre d'art, la folie créatrice, les voyages au long-cours, les parcours politiques ou économiques fulgurants... provoquent de la fascination et sont grisants pour intéressé-es. Et pourtant, tout ça est inutile, vain, insensé, déplacé par rapport aux urgences véritables et surtout, par rapport à eux-mêmes. A force de penser que nous avons besoin d'un projet pour vivre cette vie pleine de mystère qui s'impose à nous, nous nous sommes illusionnées en confondant le moyen et le but. Nous entretenons l'illusion que cette nécessité est l'unique moyen de rendre cette vie supportable et mieux, qu'elle constitue le seul but véritable de toute vie bonne comme si nous étions nés pour cette unique fin. Et nous avons bâti des cathédrales, des usines, des autoroutes, des réseaux, des villes infinies, des dépotoirs gigantesque pour satisfaire ce besoin de projet porteur qui n'est qu'insatisfaction permanente. Nous vivons sous le poids de ces structures physiques et virtuelles qui sont autant de chape de plomb sur nos frêles épaules et qui, fascinantes parfois, gigantesques, nous portent à confondre la culture humaine avec la réalité de notre nature humaine.

La désillusion est une entreprise urgente. La confrontation est capitale. L'illusion de l'immortalité à travers une œuvre, un travail, des enfants, des guerres, une activité fébrile, est destinée à masquer le gouffre. La mort viendra quérir le tout, les hommes et tout ce qu'ils ont pu entreprendre, laissé à l'abandon ou à l'oubli progressif. Délesté de tout ce qu'ils ont pu créer de plus grandiose, de plus immense, ils ne seront tôt ou tard réduits au néant angoissant et redeviendront les simples atomes qu'ils ont été. La vie n'est donc pas la préparation de cette mort ultime, physique ou symbolique, mais avant tout, la reconnaissance qu'elle est là, auprès de nous, dans cette colossale simplicité de l'ordinaire, dans l'appréhension de cet amas de vie que nous sommes, que nous devons transporter malgré nous et qui doit s'insérer dans le furieux bouillon qui nous entoure.

C'est épuisant de revenir à cette vision terrestre et c'est pour cela qu'il faut du temps pour ralentir le rythme effréné de nos civilisations non pérennes. Déconstruire les mythes à l'intérieur d'un cercle restreint d'initiés est une chose, amener cette déconstruction au niveau des esprits, ceux d'une prétendue élite comme ceux des opprimés, est un travail de longue haleine. Chacun d'entre nous doit se saisir de ce qu'il a autour de lui, rebâtir un lien coupé depuis si longtemps, trouver en lui-même et avec les autres, ses voisins, sa famille, ses amis, les travailleurs de sa ville, les moyens d'apaiser en lui ses ambitions pour se retrouver à cet infra-niveau qui satisfasse pleinement les conditions d'une vie vraiment humaine. Les ambitions surplombantes ne valent rien : seules comptent celles qui s'enfoncent véritablement dans la chair de l'humanité, lentement, de façon empathique, pleines d'optimisme concernant la possibilité d'une vie heureuse. Ce n'est pas pour rien que de « grands » esprits ont prôné un repli sur soi, quelle que soit la façon dont ils l'ont nommé et les nuances qu'ils y ont apportées : il existe en dehors des chemins habituellement vantés quelque chose qui soit tangent à notre temps, quelque chose qui apporte une nourriture que rien de

nos formidables avancées sociétales ou technologiques ne viendra remplacer, le contact, l'envie de rencontrer, le ressourcement, l'apaisement, le temps décalé, la contemplation du monde, l'arrêt au lieu de la course. Les sociétés modernes nous poussent à la schizophrénie puisqu'elles tendent à nous démultiplier, au travail, à la maison, sur la toile, avec nos amis, au cours de nos voyages, au cours de nos activités, au contraire du rythme intérieur qui devrait être le nôtre, fait de lenteur, d'introspection, de flux et de reflux qui serait la condition d'une vie évoluant entre une volonté, les accidents de la vie et les multiples et belles possibilités qui s'offrent à nous.

Je suis allé voir une exposition d'art contemporain. Attiré par sa réputation et avec la sincère envie de me confronter à cet art très contemporain que j'ignore, j'y ai embarqué un collègue. J'en suis ressorti dans une immense perplexité. Nous savons tous que les artistes ont abandonné la quête du beau, de la véracité, ou de quelque idée qui s'écrirait avec des majuscules. Ils délivrent des impressions et le moins qu'on puisse dire est que ces impressions sont noires. Partout ce ne sont que visages torturés, parfois décapités, pleurs, regards perdus, rigidifié, rappels de crimes contre l'humanité, de tortures, de massacres, de corps difformes, extravagants, imposants ou minuscules, souvent défiés par une force. On sort de cette expo vidé, lessivé, sommé, terrifié, désappointé sur l'état de nos sociétés et de notre planète, plein de rage. Volonté de dépasser sa propre angoisse, envie de briller, préoccupations éthiques, pratiques artistiques innovantes qui veulent rompre avec le passé, tout cela est présent. Mais il est étonnant que cela donne une vision globale, étalée sur plusieurs artistes, d'un monde décomposé, hachuré, bigarré, déchu. Le désespoir individuel s'est mué en transe artistique collective malheureuse, comme s'il ne pouvait échapper à personne que nous étions à une ère où le bonheur était perdu d'avance et que seul le pessimisme avait sa place (Il est vrai que ça a plus de gueule). Visions hiératiques, figées, étriquées, trop peu nuancées, étouffantes, irrespirables, qui en tant qu'expressions manifestes, visibles, rendent compliqué l'émergence d'une autonomie de pensée qui permette l'adhésion réelle, non didactique, non hiérarchique, sans arrière-pensée, à une humanité sensible, soi-même étant compris comme partie de cette humanité. Le problème, ici, est autant l'expression d'une souffrance perturbante (Si répandue chez les artistes, et ce n'est pas un reproche) que la généralisation, presque la banalisation, d'une vision oppressante qui évacue toute autre forme de pensée. Je ne doute pas de la nécessité psychologique pour certains auteur-es d'exorciser leurs démons intérieurs. Je questionne la pertinence d'un art totalisant et anti-émancipateur, sans remettre en cause l'expression individuelle d'un artiste, sans même que cela interfère non plus avec mon goût personnel pour telle ou telle œuvre.

Le président Truc parle de la grandeur de l'empire Ottoman. Le président français évoque le passé de la France avec une once d'envie. Nous sommes écrasés par les superstructures de la pensée et les organisations humaines qui en découle. Seuls dans l'univers et broyés par le poids de ces vampires qui ne doivent leur survie que par les croyances que les hommes et les femmes ont en eux, nous nous aveuglons de notre puissance. Les superstructures de la pensée peuvent apporter des capacités d'émancipation indispensables, elles sont aussi les freins à ce mouvement personnel, long, tellement intérieur qu'après avoir jeté les bases de ce détachement, il doit être rarement perturbé pour qu'il puisse murir. Le cheminement vers une pensée autonome, détachée de la superficialité, exige à la fois le contact avec le monde et une rupture avec celui-ci, la conscientisation d'une forme de réalité et le détachement progressif envers celle-ci (Les réalités et les discours qui les englobent étant une seule et même chose) qui puisse assurer à l'esprit une stabilité suffisante, à défaut d'une paix définitive. C'est cette distanciation qui est si difficile, si longue, si pénible tant elle nécessite

d'allers-retours, de renoncements, de découvertes, afin de dégager une communauté humaine véritablement confraternelle ou soroelle.

On peut aussi parler de jouissance de l'instant, d'une vie intense insoucieuse du lendemain, d'une politique de la défonce qui serait l'exact opposé de ce qu'une société souhaite pour ses membres, d'une vie oubliieuse, festive, sous l'effet de produits extatique, à mille lieux de l'ennui des instants longs. Ce sont des vies véridiques, fascinantes, inouïes, mais ce n'est pas celle que je veux pour moi. Je suis un lent, un escargot dans une peau d'homme, j'ai besoin de temps pour apprécier, pour changer, pour me métamorphoser, pour jouir des infimes parcelles qui me sont données et avec lesquelles je sais que je peux entrer dans une interaction jouissive.

Seuls les hommes de pouvoir ont besoin d'un savoir et de conduites uniformes. Les autres, les gouvernés, les méprisés, les oubliés, les multiples, doivent apprendre à désapprendre. S'ils veulent pouvoir vivre une vie autonome, déliée, pleine, ils ont l'obligation de se détacher des relations de pouvoirs, savoir déconstruire les mythes, identifier les postures, reconnaître ce qu'ils pensent être une parcelle de vérité pour eux et malgré les erreurs éventuelles, les déceptions et le temps nécessaire à étirer les sentiments et les sensations, poursuivre des efforts en vue de ce mirage perpétuel qui brille devant eux. Non pas tout rejeter en bloc. Ingurgiter, malaxer, digérer, introduire une touche personnelle dans un syncrétisme personnel, reconfigurer, entièrement ou par touches, les schémas préétablis pour construire une vie véritablement vraie pour soi et pour les autres, les autres étant compris comme éléments d'une relation interpersonnelle mais aussi comme résultats d'une production humaine. C'est un travail intime à partir des éléments qui nous composent et qui composent le monde. Le bonheur n'est pas une donnée immédiate de l'existence.

10

Un de mes collègues vient de perdre sa compagne dès suite d'une longue maladie comme l'on disait jadis de manière pudibonde. Comble de malchance ce décès est intervenu au moment des fêtes de Noël, événements auxquels on peut être parfaitement indifférent mais qui pour lui, a agi comme un catalyseur de déprime, selon ses propres dires. Même s'il a reçu des marques d'affection inédites de la part des enfants de la défunte, il a eu besoin d'un dérivatif, il ne supportait plus d'être seul chez lui, il lui semblait urgent de fuir son appartement et de rester dehors le plus longtemps possible, évitant les fantômes comme on fuit devant un danger imminent. Il a donc décidé de se lancer dans l'aventure la plus facile, la plus à portée de main, il s'est investi dans le travail. Et puisque celui-ci est sans fond, toujours à refaire et sans cesse bouleversé par de nouvelles données, il a trouvé un terrain idéal pour combler son envie d'être ailleurs.

Est-on ce que son travail nous inculque d'être, même bénévole et fondé sur les meilleures intentions, même limité à des tâches strictement « domestiques » ? Est-on forcément l'informaticien que l'on est au travail comme dans le reste de la vie ? Correspond-on forcément aux stéréotypes associés à chaque métier ? Notre métier dégouline-t-il sur nous jusqu'à forger nos représentations mentales à partir des tâches que l'on exerce professionnellement ? Ou à l'inverse, le travail ne nous forge-t-il pas une personnalité qui répondre à une nécessité intérieure inconnue ou explicitement recherchée, le travail étant vu comme l'accouchement d'une intériorité latente ? La relation de soi

avec cette chose extérieure qu'est le travail est complexe, longue dans le temps, évolutive. Chaque réponse à toutes ses questions est unique selon la personne, il peut se dégager un horizon complet de réponses à toutes ces interrogations, avec une infinité de nuances, quand bien même on puisse dégager des traits communs et des conséquences universelles. Notre relation au travail est pensée comme contractuelle alors qu'elle déborde bien au-delà de la simple relation de subordination que les juristes ont inventé, elle a un impact environnemental, sociétal, psychologique, médical, familial, générationnel. Elle nous engage dans les profondeurs de notre être, elle est l'axe central de l'évolution de nos sociétés. La structure de celles-ci est définie par le travail, conditionnée par elle. La façon dont le travail est envisagée reflète celle dont la société se pense. Elle est sa base et peut-être sa fin.

Le travail est le supplément d'action que l'être humain a ajouté à ce que la nécessité lui avait imposé. Non qu'il soit forcément le privilège de notre espèce (Des études en éthologie nous montreront bien qu'il en est ainsi pour d'autres animaux), mais nous l'avons développé à un niveau inégalé. Qu'il soit une réponse à une angoisse de mort, à l'ennui, à la solitude, il est le prolongement d'une quête intérieure. Dans nos sociétés mécanisées, le travail est que chacun de nous va effectuer en plus de ce que la « nature » nous a imposé (Sans que je sache vraiment ce qu'est cette nature) et que les autres espèces animales ne semblent pas posséder au même degré que nous. De sorte que le travail est devenu une punition que l'être humain s'est infligée à lui-même. La distinction avec l'animalité est volontairement floue puisque les espèces agissent différemment, répondent de manière différenciée à une même problématique. Nous, êtres humains, avons développé des manières spécifiques, transcendantales, de répondre à nos besoins. Le travail, initialement basique, simple, s'est complexifié, nécessitant une coopération entre de multiples entités. Il s'est développé jusqu'à effacer ses origines et rendre obligatoire ce qui n'était au départ que superflu.

Le travail est ce supplément d'intelligence que l'être humain a insufflé à sa propre vie, la rendant dépendante de celle-ci au point de déborder sur son temps, sur ses interactions avec les autres, sur des superstructures artificielles sans relation aucune avec le caractère basique de l'existence. Il a perverti l'âme des êtres humains qui se sont crus supérieurs, oubliant combien ils étaient vulnérables et non invincibles (En ces temps de réchauffement climatique, on doit s'en souvenir). Il a bouleversé leurs pratiques, leurs rapports au temps et à l'espace, leurs représentations, leurs définitions d'eux même, leurs corps. Il leur a fait croire que tout était remplaçable, jusqu'à l'être humain lui-même, alors que ce qu'il n'apporte est un mirage, une prothèse, une réponse mal adaptée à une vraie question, existentielle ou prosaïque. Il brouille les pistes, recouvrant chacun de nous d'une couche d'ignorance sur nos raisons d'agir qui rend stupides, orgueilleux, déprimés, solitaires, dépendant (Liste non exhaustive)... L'activité humaine, assimilée ici grossièrement au travail, même pour les plus élémentaires opérations, consiste à toujours dépasser le cadre initial, grossir par une production physique ou intellectuelle l'énormité des productions humaines déjà existantes jusqu'à remplacer d'autres interactions, exploser les cadres, façonner de nouvelles façons de faire ou d'être, couper les êtres humains d'eux-mêmes, donner à l'humanité du nouveau en lui faisant croire que l'ancien est obsolète. Dans l'univers concurrentiel que s'est construit l'humanité, le travail est ce processus rétroactif qui produit de la matière ou de la connaissance rendant nécessaire un autre travail pour le compléter, dans une boucle infinie, épuisante, terrifiante. Même réduit à un espace clos, il peut avoir un impact sur toute la planète, c'est ça, la magie de notre époque. Même réduit à sa plus simple expression c'est un mécanisme d'action irréversible et totalisant. Le travail introduit une rupture difficile à réparer, c'est une césure, il y a un avant et un

après qui fait que le résultat de ce travail (Qu'il soit matériel ou cognitif) est un fait qui se pose et qui empêche de penser l'ensemble comme s'il n'existait pas. Le battement du papillon...

Le travail est en lui-même création et destruction perpétuelle, les économistes nous l'ont rabâché. C'est un mythe de croire que toute nouvelle idée, tout nouveau produit, toute nouvelle pratique, tout nouveau pouvoir ne vient pas en écrasant des autres, détruire des relations, reformuler des liens préexistants, renouer d'anciens nœuds mais selon une formulation contemporaine. Le travail est une boursoufflure que nous avons ajoutée à ce qui préexistait à notre existence, un ajout factuel, une coupure, un virus qui a fini par contaminer la planète entière, jusqu'à influencer le climat, les continents, les régions, les paysages, les faunes et bien-sûr, les peuples humains. Le travail crée des réseaux, les réorganise en permanence, les détruit puis les recompose à l'infini dans le temps et dans l'espace, jusqu'à ce qu'il soit impossible de distinguer toute naturalité de toute artificialité, gommant toute distinction, rajoutant une couche à l'ancienne comme un moine écrivait à l'infini sur un palimpseste l'histoire de notre terre. Le travail a permis aux êtres humains de se croire les égaux des Dieux par leur pouvoir créateur/destructeur, ce qui n'était pas donné initialement à la créature, simple reproducteur de pratiques et de données immémoriales, responsables de tâches semblables au jour le jour. Au départ nous n'avons considéré que l'aspect créateur du travail, celui par lequel de manière unique, irremplaçable, un être humain, seul ou avec d'autres, accomplit une tâche, même répétitive, qui sera une modification radicale la nature qui l'entoure. Les révolutions industrielles ont automatisé, perpétué à grande échelle ce pouvoir que l'aspect destructeur a paru de plus en plus évident, jusqu'à sauter aux yeux des plus récalcitrants à l'idée que le « progrès » pouvait aussi être destructeur. Le travail s'est transformé en monstre capable d'avalier sa propre création jusqu'à ce que ne survive que la mort et la désolation, comme le bourgeon d'un arbre qui finit par obscurcir l'arbre tout entier. Plus encore que les actes la réflexion sur ces actes a tardé, cette réflexivité a manqué et a laissé la place aux thuriféraires du progrès, aux amateurs de fortunes amassées vite, aux spéculateurs qui ont illusionné les foules. Nous sommes désormais engagés dans une course pour rétablir une contrebalance.

Il y a l'évolution lente, darwinienne, fondée sur la peur et la survie, qui s'inscrit au bout de millénaires dans les gènes, une évolution circonscrite à certains éléments bien définis et qui ne peuvent être pris pour autre chose que ce qu'ils sont, et puis il y a l'autre, l'humaine, fondée sur le plaisir et l'envie, foudroyante de rapidité, cupide, protéiforme, anarchique, concrétisation palpable d'une volonté incarnée et qui est tout ce que la simple survie n'est pas. Le travail, compris comme activité et résultat de cette activité, est la déviation du plan initial (Sachant qu'il n'existe pas de plan). Confusion des besoins et des envies, prophétie auto-réalisatrice, conséquence de la pure pensée qui bouleverse les sociétés humaines en même temps que celles-ci forcent le travail à se recomposer (Du moins sa résultante tout autant que ses pratiques). Le travail ne relève pas d'une habitude, il est une métamorphose perpétuelle, une adaptation non pas à des conditions naturelles mais à des conditions humaines sociétales, il est l'incarnation réelle d'une volonté hors-sol, découplée de la reproduction systémique, lente, innée de gestes de survie sur une planète limitée. Nous ne sommes spécifiques dans l'immensité des espèces sur terre que parce que nous avons la possibilité de rendre concret des chimères.

Les réalisations humaines s'inscrivent dans une temporalité courte, à l'échelle d'une vie, d'un siècle, ou même d'une civilisation, quand bien même ces vies, ces siècles, ces civilisations sont vouées à être recouvertes par l'oubli. Effort d'immortalité, acte narcissique, volonté de création ou acte de

révolte face à un ordre social, afin de créer une tangente à ce que l'existence dans sa plus grande banalité tente de nous imposer. La finalité de notre planète n'est pas un but impératif et qui sous-tend toute action humaine, elle l'irrigue à petit débit, l'action humaine est bien plus dirigée par une volonté pragmatique, isolée, particulière qui mise bout à bout des autres constituera un tissu social artificiel à même de bouleverser notre univers. Le temps n'est plus alors une valeur absolue, métaphysique, mais bien une unité sensible, quantifiable, dont on mesure les dégâts depuis le début de l'ère industrielle.

Le travail est un piège qui s'est refermé sur nous, à la fois la condition de notre dignité et malheur irréversible qui nous enferme dans un schéma de pensée mortifère et antinaturel, symbole d'une émancipation et traduction en pratique d'une hybris démesurée. C'est cette activité extraordinaire par laquelle l'être humain trouve son épanouissement personnel, travail créatif, travail industriel, travail interpersonnel, où se trouve une partie de son but intime, il est aussi sa perte, sa rupture avec toute extériorité, avec lui-même et avec les autres, sa rupture avec le rythme biologique et universel. Il l'amène aussi loin que nos sociétés humaines le peuvent (Et elles peuvent beaucoup), le privant du repli sur soi qui est sa condition de vie ici-bas. Ce n'est pas être pessimiste que de voir dans le travail la césure fondamentale avec notre condition puisque plusieurs siècles de société industrielle nous permettent de voir maintenant ce qui n'était qu'en germe dans les ères historiques précédentes et qui s'est accéléré dans nos sociétés malades : les dépressions, les suicides, les excès, les conduites dangereuses au point que nos sociétés prospères battent des records en pourcentages de personnes qui s'avouent malheureuses. L'ultra productivité n'y peut rien, elle nous mène dans le vide et nous en sommes de plus en plus conscients. L'étrangeté du regard que nos contemporains posent sur notre époque sautera aux yeux de nos descendants : nous sommes des fous gaspilleurs, dangereux et largement ignorants des conséquences de nos actes sur nous-mêmes et sur la planète.

Je ne suis pas parmi les laudateurs d'un travail qui donnerait sens à une vie et qui apporte à l'humanité une lumière qui lui manque. Je me place à côté de cette vision économique, sociale ou philosophique utilitariste. L'activité humaine en dehors des strictes opérations de survie (Ce qui a peu de sens dans nos environnements urbanisés et décorrés d'un écosystème simple) est un double écueil, illusion d'une vie bonne à travers une production d'œuvres ou un travail méritants et produits d'une fonction inutile rendue indispensable par des millénaires d'acculturation à la non-simplicité. Ce qui était une superficialité devient un outil essentiel et s'intègre à une longue chaîne d'évolutions successives qui en vient à produire des sociétés hors-sol, minées par l'envie d'aller plus loin encore alors qu'il faudrait revenir en arrière. Toute tentative pour retrouver un état antérieur est aussi vouée à l'échec, la contamination avec la société industrielle, massive, est partout, l'exception a été effacée. Il n'existe plus de peuple premier, ils ont tous été au contact de nos civilisations mortifères, les pratiques comme les objets se sont imposés en tous lieux. Nous vivons avec une équation dans la tête qui assimile le travail à un acte de création, une affirmation de notre liberté (?), et que de cette capacité que nous avons à nous rendre libres et responsables dépend notre bonheur. Cette identité du travail et du bonheur est une production sociétale visant à nous rendre plus productifs, plus utiles à une société obsédée par son propre dépassement, l'insertion dépendant de cette capacité à produire pour les autres et donc, à entrer dans cette chaîne infinie, multiforme, d'interdépendance (Ce que les écologistes ont bien perçu). Elle est particulièrement perverse, culpabilisatrice pour les sans travail, les exclus volontaires ou non, les non directement productifs alors qu'ils peuvent parfois l'être sur le long terme (Je pense aux parents dont les soins qu'ils/elles accordent pendant de nombreuses années à leur progéniture sont un gage d'une société

plus apaisée). Ce qui était au départ un acte de rupture, une transgression par rapport à un ordre immuable devient une obligation entraînant des sociétés entières à rentrer dans un jeu dangereux pour elles même et leurs descendants. Cette équation est à déconstruire, à remettre en cause pour une vision plus simple, plus directement connectée à nos besoins, moins axée sur une idée du progrès et plus orientée vers la couverture de besoins naturels.

Si l'on considère qu'une part de la modernité s'exprime à travers l'épanouissement de la personnalité à travers des actes, si l'on pense que celle-ci s'exprime à travers la grandeur des réalisations humaines, qui n'ont pas d'équivalent dans aucune autre époque humaine, si l'on accrédite l'idée qu'il est impératif, pour nous autres modernes, de nous réaliser par le moyen de notre volonté, de l'exercice de notre liberté, par l'arrachement de notre moi à une fatalité, par un dépassement de soi permanent, alors la modernité est un échec, un mirage que l'humanité s'est donnée comme but et qui, en la coupant d'elle-même, ne peut que l'amener au désastre. Je ne doute pas un instant qu'un travail intérieur peut être utile pour se délivrer de ses propres démons et que ceux-ci peuvent être chassés pour éclaircir un horizon mental. Je dis juste que la projection systématique d'un moi à travers des réalisations concrètes, comme une boucle rétroactive sans fin sur sa propre trajectoire (Nous n'échappons à la performance), est une illusion et une déperdition de soi qui mène à la déception d'un point de vue personnel et à la destruction des sociétés d'un point de vue social. Nous nous sommes enfermés dans une aporie : le travail serait notre libération et cette libération est notre perte. Notre modernité nous porte à toujours plus nous porter vers cette voie sans issue, nous identifions comme un besoin cette voie, même si nous devinons qu'elle ne nous mène nulle part. Nous sommes tellement éloignés des conditions « naturelles » de l'existence humaine (Sans faire de rousseauisme) qu'il me paraît difficile d'envisager des solutions viables, même à petite échelle, à cet enfermement. Créer de petites unités, reformer des phalanstères, rêver à une vie autre et la mettre en œuvre à échelle humaine en pensant que l'exemple ferait tâche, tout cela me paraît illusoire, même si je crois aussi en la force de l'exemple local, en l'irradiation de proche en proche, nous risquons d'être engloutis sans que nous n'ayons rien changé à nos modes de vie et la catastrophe risque de subvenir en pleine conscience de notre responsabilité et de son caractère irrémédiable.

Je m'inscris sans doute dans une vision passéiste du travail, conservatrice, en tous cas antérieure aux développements que celui-ci a connu depuis la révolution agricole voici plus de dix mille ans. Et si la vision moderniste, productiviste, magnifiée par des siècles de pensée positiviste, est désormais caduque, il me semble urgent de penser cet après productivisme, avant ou après la catastrophe, peu importe quand finalement puisque nous allons devoir y venir. Ce qui était passé de mode risque fort de devenir furieusement tendance et c'est tant mieux. Il nous faudra revenir à la simplicité de la vie, l'acceptation d'une vie fraîche bien que soumise aux aléas naturels, à la contemplation plutôt qu'à la transformation, à la poésie plutôt qu'à l'action, à l'indifférence plutôt qu'au jugement. Il nous faudra effectuer une anté-évolution. Cela implique de ne pas intervenir, de laisser les choses en l'état, de ne pas prendre plus de place que nécessaire, une logique de non-intervention à l'opposé de siècles de réduction de la nature, des peuples à l'idée qu'un certain nombre de décideurs se faisaient de la nécessité (Souvent à leur avantage). Une vie bonne pourrait être une vie simple, dégagée de structures de pouvoir, avec l'acceptation de soi et des liens qui nous lient, à l'opposé de cette tension entre la liberté et le passé d'une vie oppressante. Manifestement une utopie à l'heure actuelle, impossible à réaliser concrètement, immédiatement, mais tout de même, une idée qui reviendrait à autonomiser l'individu dans un cercle proche et dans lequel il puisse évoluer sans

relation de contrainte et à son rythme. Les sociétés « traditionnelles » ou du moins telles que nous les ont décrites les anthropologues, sont souvent basées sur des liens hiérarchiques où l'esprit de groupe peut confiner à une contrainte sociale. On peut rêver à des groupes en dehors de ces liens, laissant l'autonomie aux individus, sans chercher à améliorer un existant parfois précaire. Nous n'avons pas à améliorer les choses, nous devons les accepter, notre fugacité, notre fragilité, nos liens avec les autres, nos limites, nos peurs, nos morts, sans chercher à les révolutionner et au final, à occulter nos déterminismes. Les possibles peuvent être envisagés.

Mon travail salarié m'a toujours fait bailler d'ennui. Elève assez bon j'ai intégré naturellement une école d'ingénieur puisque l'on me m'avait conseillé et que je n'avais pas de réflexion poussée sur le sujet de mon avenir professionnel. Et tout aussi naturellement je me suis retrouvé sur le marché du travail, diplôme en poche, ballotté d'entreprise en entreprise où je n'ai jamais brillé par mon ardeur à la tâche ni mon inventivité ni ma capacité à manager les projets. Je suis un bon ouvrier, sans plus d'ardeur que ce que chacun des postes occupés ont nécessité, sans non plus que cela me cause un quelconque burn-out. Parfois, un sentiment d'isolement me prend de vivre dans un milieu qui ne me convient pas, mais je gère. Je suis une non-carrière comme un bouchon flottant sur une eau peu agitée, avec la satisfaction d'un employé moyennement impliqué dans son travail mais à qui l'on ne peut pas faire de reproches majeurs sur la façon dont il s'acquitte des missions qui lui sont dévolues. Je suis un routinier. C'est devenu pour moi une seconde nature, ou plutôt une nature intégrée à moi d'être un gentil salarié obéissant (On ne m'a jamais demandé de choses contraires à mon éthique). Je me suis construit une habitude permettant de résister aux tempêtes et de continuer mon chemin quel que soit le temps dehors. Situation peu brillante mais qui convient à mon esprit peu aventureux et trop peu enclin aux changements.

Mon attention, mes attentes se situent ailleurs que dans tout ce qui n'est pas professionnel, et c'est peu dire. Ma vie familiale, amicale, militante, sportive, bref tout ce qui n'a aucun lien avec mon univers professionnel, je m'y investis, j'y trouve du plaisir, j'aime porter mon regard sur l'ensemble de ce qui me touche, ma famille, mes amis, et ce qui peut améliorer tout ce qui touche de près ou de loin à ceux-là. Je travaille à améliorer ce qui est tout proche de moi, que j'aime, que je chéris plus que tout, et que je veux protéger, faire bénéficier de ce qui me semble le mieux, entourer de mon affection, de ma vigilance, de mon amour inconditionnel. Je ne peux pas me contenter de l'existant, la réalité me déçoit parfois ou me révolte, je recherche le meilleur, critiquant les recettes du passé comme le résultat de couches successives de sociétés malades et dangereuse, désespérant ne jamais pouvoir obtenir le meilleur qui reste une utopie, creusant encore davantage le chemin qui mène hors des pentes naturelles. Je m'inscris pleinement dans un mouvement antinaturel (Nous sommes tellement éloignés de toute naturalité que quoi qu'on fasse) et foncièrement naturel dans ses objectifs, retrouver une ligne de vie qui colle le plus possible à des aspirations profondes, simples, « naturelles ». Je ne peux échapper à ce qui caractérise mon époque, dans ses velléités comme dans ses limites. Je ne peux m'arracher à ce qui singularise ma relation aux autres et sur lesquelles je dois m'appuyer pour aller vers là où je veux. Mon exigence, ma vigilance, ma volonté me portent à créer, dériver, modifier pour toujours porter en moi de nouveaux modèles qui, je l'espère, trancheront avec l'existant et seront porteurs de changements, donc de rupture. Je ne peux m'empêcher, notre « nature » nous porte à cela, nous sommes forcément disruptifs, nous nous en réjouissons alors qu'il faudrait peut-être en pleurer.

Je ne parviens pas à ralentir radicalement, à me déconnecter, à réfréner mes envies, à lâcher prise. J'échoue à m'enraciner mentalement dans un endroit, je dois bouger sans cesse comme si ma vie en dépendait alors que ce n'est qu'une transposition d'une inquiétude, d'un mal-être, une impossibilité de se contenter de ce que l'on a pour essayer d'avoir autre chose. La tension est permanente, entre ce monde idéal que je souhaitais voir advenir et celui ma vie réelle, pleine de contradictions, furieuse, dans laquelle je ne peux me résoudre calmer ce besoin de changement, de révolution, de mouvement, cette inquiétude constante. Cela génère un sentiment d'échec récurrent. La différence entre mon éthique de vie et ma vie réelle est source de trop de tensions pour que je puisse envisager sereinement mon existence. Des progrès sont faits, je me dis que tout ne peut être pleinement réalisé, que je dois abaisser mes standards, que j'ai aussi amélioré certains points et que je peux me reposer de mes efforts. L'imperfection doit être acceptable. Nos projections mentales ne peuvent être que des approximations. On ne peut faire plier le monde à ses volontés, d'autres ont essayé, ce fut un désastre. Je dois me contenter de vivre petitement, lentement, calmement, avec l'objectif de mettre autant que possible en conformité avec ce que je pense qu'une vie bonne sans que cela vienne mettre une tension folle dans mon cerveau fatigué. Une vie imparfaite, paisible, faite d'acceptation, de renoncement, de plaisir, de joie, une vie à la fois lasse et qui garde le goût de découvrir parce qu'on n'a jamais fini de s'émerveiller. Tout ça aboutit à une bonne sieste dans un hamac.

Je n'ai pas reparlé avec ce collègue des raisons qui l'ont poussé à se surinvestir dans son travail après la mort de sa compagne, mais je suis persuadé qu'il a senti cette puissance hypnotique du travail, sa force dans laquelle il préfère se perdre plutôt que d'affronter une réalité douloureuse, pénible, qui le pousserait à un recentrage. Ce n'est pas un jugement, chacun trouve les moyens qui lui sont bons pour survivre. Je suis certain, à le voir s'obstiner à rester de longues heures au boulot, à l'observer passer de longues heures au téléphone, à s'échiner à travailler sur notre laboratoire, à repasser plusieurs fois sur des documents utiles à tous, mais non vitaux, qu'il a le sentiment du bien-être pour lui, de l'accomplissement du bien, de l'oubli de soi, certes, mais aussi de l'œuvre utile à tous et à lui-même également, un acte essentiel d'un point de vue mental, un acte de reconnaissance. Dépasser son deuil et affronter sa solitude passe pour lui par cette puissance créatrice du travail, qui au-delà des pratiques, transforme celui qui les effectue, irradie sur les siens, participe à une vision éthique et thérapeutique d'une vie bonne pour lui et contribue à fabriquer un autre qui aura dépassé sa douleur. Illusion ou pratique à l'efficacité prouvée, seul lui pourrait me le dire, peut-être pas maintenant, mais dans quelques mois ou années.

Je voudrais que le temps s'apaise, qu'il ne fasse plus de remous, qu'il se fixe pour longtemps (Même si ce n'est pas pour l'éternité), que nous autres, animaux égarés et cherchant une porte de sortie, ayons le temps de nous comprendre, que nous soyons apaisés, repus du silence, que nous soyons submergés par la beauté plutôt que de vouloir la transformer, que nous passions nos heures à nous parler, que nous regardions autour de nous, que nous regardions en nous-même, que nous sachions que notre place n'est pas ailleurs mais ici, que nous allions à l'hôpital avec notre souffrance et regardions celle des autres, que nous marchions seuls et en groupe, que nous ayons conscience de nos possibilités et que nous ayons la force de ne pas les employer toutes, que nous sachions nous asseoir au bord de l'océan et contempler les vagues, que nous voyions au-delà, que les mouvements du monde suscitent notre stupéfaction autant qu'une forme d'humilité, que nous n'ayons que nous-mêmes pour affronter une réalité désespérante, nous-mêmes dans l'intégralité de l'humanité et de

la planète et que nous puissions n'avoir, au moment de notre mort, que peu de regrets au regard de l'immensité de la tâche que nous nous sommes fixés.

11

Jeune adulte j'étais sans filtre comme on dit. La subtilité de la conversation, l'art de se taire, celui de deviner le sens véritable d'une phrase dont le signifiant est le contraire du signifié, le respect du silence des autres, l'importance de la communication non-verbale, celle du passé des interlocuteurs et du contexte dans laquelle une idée est émise, tout cela échappait littéralement à mon entendement et à ma manière d'être. Je criais, je rabrouais, j'escamotais les conversations au gré de mes humeurs jusqu'à paraître insupportable, je pérorais. Voulant briller au point d'être incapable de second degré, je n'avais aucune distance, prenant les mots dans leur sens premier, sans recul aucun, j'étais le premier à réagir, voire à surréagir, je devais avoir le bon mot au détriment de profondeur, de subtilité, de compréhension fine. Cela pouvait tomber à plat, l'effet faisait pschitt, j'étais à côté de la plaque, et même si mon humour consistait souvent à me dévaloriser, le résultat était brouillon et n'atteignait pas son but. Je n'avais aucune capacité d'analyse des dires et des événements, l'intertexte m'étais inconnu, je ne voyais que le sillon et pas la terre entre les deux. Mes interventions montraient une lourdeur d'esprit, incapable de distinctions subtiles, occupé à occuper l'espace aux dépens de la pertinence. J'étais un bouffon quand je prétendais être un esprit profond. J'intervenais à tout propos sans me soucier de l'opinion des autres si ce n'est l'occasion que cela me permettait de rebondir. J'étais insupportable et je l'ignorais.

C'était un soir chez des amis avec qui l'habitude de passer des soirées m'avait conduit à penser que j'étais un de leurs proches, pensant que le fait d'être souvent dans un groupe me rapprochait forcément de chacun des éléments de cet ensemble. La suite allait me montrer combien j'avais tort. La conversation roulait sur les organisations non gouvernementales, et plus particulièrement sur l'aide d'urgence. J'étais donateur régulier à l'une d'entre elles et avec la ferveur du nouveau converti, j'inondais littéralement la table de préceptes moraux, sur la nécessité vitale de faire comme moi car vous comprenez la misère du monde, son état lamentable, le Kosovo, l'Erythrée, le Congo ou la Colombie, chacun d'eux avait besoin de secours de manière urgentissime. Je mélangeais tout, assommant les convives d'arguments oiseux, parfois avec des traits d'esprits grinçants, avec la virulence que le jeune âge autorise. Je ne compris pas pourquoi l'un d'entre eux, brusquement, violemment, se retourna vers moi et d'un air méprisant me lança : « Qu'est-ce que t'es toi, avec tes grands airs, à nous donner des leçons de morale ? Tu te crois supérieur ? » J'étais estomaqué, bouleversé, décontenancé, outré puisque je pensais que mon bon droit m'autorisait à avoir une attitude moralisante. Je n'avais pas compris combien mon discours culpabilisait mes « amis ». Certes mon agresseur n'était pas parmi mes amis proches, mais je pensais qu'il m'estimait suffisamment pour être capable de m'expliquer combien mon attitude était inopportune, au lieu de me couvrir d'insultes et de regards méprisants. Personne ne vint à ma défense. Chacun se carapata autour de son assiette. Je vis soudain mon univers s'écrouler. Mon contradicteur continuait à m'abreuer d'insultes et aucun autre hôte ne venait à ma rescousse, soit heureux de voir le caquet d'un importun rabattu, soit par peur de se voir assimilé à ce faible qui était à terre, soit par habitude de voir un nouveau KO obtenu par ce combattant de salon hors-pair. Des personnes dont je pensais être proche depuis plusieurs années se montraient totalement indifférente à mon sort, pire,

j'interprétais leur attitude comme un soutien à l'agresseur. Aucun d'entre eux ne prononça une parole de soutien à mon égard ou de rabrouement envers l'agresseur. Ce fut un silence gêné, meurtri, comme l'un de ceux qui se produisent lorsqu'un événement non désirable vient rompre un moment de convivialité factice. Je ne pouvais plus continuer à me laisser humilier de la sorte, même si j'acceptais ma part de responsabilité dans l'affaire. J'étais coupable, mais enfin, cela n'excusait pas la violence des coups. Je ne savais plus comment réagir. J'étais sous le choc. Il fallait que je réagisse. Je demeurais muet, prostré. Tout à coup, je voyais entre eux et moi une distance infinie se mettre en place, je n'étais plus dans le même univers qu'eux, j'étais loin, bien loin, très loin de ces personnes, entre eux et moi s'était ouvert un gouffre. Ce qu'on pouvait interpréter comme une soumission passive était une révolte intérieure contre cette lâcheté collective, en même temps qu'un sentiment aigu de la faute. J'avais besoin d'air. J'étouffais. Je devais sortir. Je partis sans presque dire un mot, rapidement, tout aussi lâchement que leur lâcheté à eux. Je me retrouvai lors d'une nuit froide et plutôt que d'enfourcher ma bicyclette, je parcourais les quelques kilomètres qui me séparaient de mon logis à pied, pris d'une rage indicible. La terre entière était hostile. L'humanité était stupide. Je hurlais dans la rue. Je n'étais qu'un idiot parmi des milliards d'autres. Je venais de subir une de ces leçons que la vie nous inflige. Mais j'étais déterminé à en minimiser l'impact. Suivant une logique d'auto-protection, je me promis de ne plus adresser une seule parole à l'idiot qui m'avait agressé, et j'ai tenu parole depuis plus de vingt ans. Et je ne revois les autres de temps en temps qu'avec le souvenir humiliant de leur manque de courage.

La vie s'est chargée de me faire apprendre la vertu du silence, quand se taire lorsque tout porte à s'exprimer. Je sais que les expressions toutes faites dont nous parsemons nos dialogues doivent être décryptées, qu'une parole douceuse peut être mieux interprétée quand on comprend la gestuelle qui l'accompagne, qu'il est inutile de s'acharner à vouloir obtenir un aveu de la part de quelqu'un qui s'y refusera, que l'intertexte est toujours plus important que l'intention énoncée, que le contexte de l'énonciation est tout aussi capital que l'énonciation, que le langage n'est qu'une infime partie de nos moyens de communication, soumise aux règles sociales, au passé et à la tyrannie de l'instant présent. Les interactions humaines sont pétries de quiproquos, d'intentions incomprises, de volontés dissimulées, de rencontres impossibles et d'autres qui n'auraient pas dû avoir lieu. Dégager les signaux d'une véritable intention est un labeur titanesque, illusoire, truffé d'erreurs, et jamais généralisable, une vraie science inexacte. Il nous faudrait un travail immense pour décrypter un échange de deux secondes entre deux personnes de sorte que le temps de la vie serait démultiplié par le temps de son interprétation et qu'il nous faudrait dix vies supplémentaires pour interpréter la première interprétation. Nous sommes condamnés à vivre comme des infirmes incapables de comprendre la portée véritable d'une intention et réduits à en laisser la part majeure aux anges qui en prendront ce qu'ils voudront. Les signes sont là et personne ne les comprend.

Je me souviens de discussions passionnées et passionnantes avec des défenseur-es des droits humains qui s'appuyaient sur le caractère « universel » de certains textes pour défendre de manière unilatérale certains peuples opprimés, certains types de populations sous la coupe d'opresseurs insupportables. Non que je conteste la souffrance de ces derniers, mais il m'était particulièrement difficile de faire comprendre que les textes sur lesquels ils/elles s'appuient, le contexte d'émission de ces textes, la manière dont ils sont défendus, la façon dont la morale sous-jacente ou plutôt une vision qui en émerge, que tout cela correspond à un ensemble bien déterminé et nullement universel, enraciné dans une histoire, porté par des valeurs et des personnes qui ont chacune leur passé et leurs présupposés. Il est presque impossible de militer sans faire abstraction de ces

différences et c'est un travail énorme qui heurte la bonne volonté des militant-es. Cette tâche de contextualisation des textes fondateurs est impérative, en même temps que le travail pour chacun-e des militant-es sur son rapport à ces textes, sa compréhension, sa position par rapport à son propre passé et la façon dont il/elle envisage sa militance, bref, tout un travail de distanciation qui devrait être accompli et que personne n'a jamais le temps de mener à bien.

Je suis peut-être parvenu à une forme d'hypocrisie qui me pousse à ne pas me dévoiler de prime abord, à laisser les gens s'exprimer, à les observer, à tâcher de deviner leurs intentions, leur caractère (Bien que le caractère ne soit que la forme cumulative d'intentions), leur passé à travers des échanges en pointillé. Je refuse d'avouer mes opinions, mes préférences, mes options dès le premier mot échangé. Ma discrétion est une manière d'entendre. Perclus d'une habitude soupçonneuse, j'exprime mes pensées en tâchant de comprendre ce qui est acceptable pour mon interlocuteur, ce qui est entendable pour lui/elle, puisque je suis conscient qu'étaler devant lui/elle certaines de mes pensées peut le/la choquer, enfin essayer d'évaluer sa position sur tel sujet et pouvoir anticiper ce qu'il/elle pourrait entendre de la mienne, afin d'éviter un pugilat ou une blessure inutiles. Ma prudence peut confiner à une stratégie d'évitement. J'ai trop connu de ces heurts violents, stériles, pour être en capacité d'en supporter de nouveaux. Là où je péchais auparavant par un excès de naturel, de prétention, de fougue, je me laisse désormais déborder par une manière d'être prudente, empreinte de méfiance, moi qui me plains d'être immergé dans une société de la non-confiance. L'accumulation des années me semble être devenu une accumulation de contrecoups qui poussent à la résignation, à l'action délibérée, ou à une forme de prudence afin de minimiser l'impact de la violence.

Tout propos, tout geste accompli par soi est transgressif. C'est une rupture d'un ordre immémorial, un acte par lequel le passé n'est plus et ne pourra renaître. Il faut une infinité de patience pour démêler l'impact du passé et du futur engendré par cette rupture. Je suis passé à côté d'un nombre incommensurable de signes que j'aurais dû saisir afin d'adapter ma conduite ou de renforcer ma compréhension. Je n'ai pas été assez fin, possédant une intelligence limitée des choses afin d'en saisir le sens. Au lieu de développer cette intelligence j'ai préféré mettre en place une stratégie attentiste qui, à défaut d'encourager ma curiosité, me permet de ne pas trébucher sur les obstacles que mon manque de compréhension me faisait rencontrer. Comme j'envie ces hommes/femmes qui comprennent tout avant la majorité de leurs contemporains, qui peuvent leur expliquer ce qu'ils/elles perçoivent de l'évolution de l'univers, ces vigies qui nous mettent en garde, nous, pauvres inférieurs dotés d'une intelligence moyenne qui ne voient que le lisse d'un mur quand les premiers en perçoivent toutes les anfractuosités. J'aime parfois dissimuler par le rire mes faiblesses, mes incompréhensions, une attitude qui m'amène à ne pas réagir sous le coup de l'émotion ou de l'enthousiasme facile. Il s'agit d'un behaviorisme protecteur tellement ancré en moi que je ne pourrais m'en détacher qu'à grand peine. Et l'envie m'en manquerait car il m'a sauvé de plusieurs situations désespérées.

Il y a sans doute une forme de renoncement dans cette position attentiste. N'ayant plus le goût des confrontations puériles, des blessures exhibées comme des faits de guerre, des violences verbales qui annihilent tout débat, je préfère le silence ou l'exposition mesurée, factuelle, décalée dans le temps, de mon point de vue afin d'être plus calme possible. Les années m'ont appris à ne retenir de la violence que son aspect futile. Je peux accepter qu'un dialogue tourne à une forme de pugilat puisque c'est la meilleure chance pour qu'il devienne stérile, rempli d'une animosité telle que

celleux qui y participent ne retiendront que cette violence et non pas les arguments des un-es et des autres. Je glisse vers une forme d'auto-ostracisme, m'excluant moi-même d'une discussion dont je juge par avance qu'elle pourrait devenir venimeuse. Je ne renonce pas pour autant à certaines idées radicales auxquelles je tiens, je renonce seulement à leur expression inopportune, hors contexte, dans un cadre que je sais inapproprié, dans une temporalité inadéquate, hors d'un cercle suffisamment ouvert qui puisse être un réceptacle à ce que je souhaiterais transmettre. Même si parfois encore le feu de la discussion me pousse à intervenir directement, sans attendre, je me transforme souvent en sphinx, comme cela m'a été dit, attendant un certain épuisement des discussions pour apporter mon point de vue, étant plus certain d'y apporter un retentissement plus important. Manière de me singulariser, mais avant tout, d'analyser les différentes opinions pour y répondre de façon posée et le plus approprié possible. Notre époque est pleine de bruits, de tweets dont le retentissement ne dépasse pas le quart d'heure, je voudrais que nous réfléchissions à de réels problèmes en ayant une connaissance effective de ceux-ci et connaissant les apports que diverses disciplines peuvent nous apporter, et en accord avec nos idées, que nous puissions en discuter et les mettre en pratique. Voilà mon idéal, non pas une discussion purement rationnelle car nous savons que c'est impossible, ni même souhaitable, mais une discussion qui puisse amener à des prises de conscience, à des empathies nouvelles, à des formes d'imbrications inédites de pensées qui soit en elles-mêmes une nouvelle résilience. Et même si tout cela n'est pas structuré, si cela part dans toutes les directions, l'ensemble peut promouvoir une direction prometteuse.

Lors de l'assemblée générale d'une association dans laquelle je suis investi, devant beaucoup de membres, j'ai prononcé des mots malheureux à l'encontre d'une personne non citée mais que certain-es pouvaient aisément deviner. A peine ai-je prononcé ces paroles jugeantes en pleine assemblée que le regret m'a saisi, je voulais revenir en arrière, reprendre le fil de la discussion, remballer mes mots, les remettre dans ma besace, ne pas me laisser m'emporter, revenir à une attitude plus posée, moins spontanée, reformuler cette phrase afin de l'adoucir et montrer un visage plus positif envers cette personne qui ne méritait pas cet accablement. Le temps est cruel qui ne permet pas d'adoucir les ruptures, il nous plante avec nos erreurs sans autre possibilité que les assumer pleinement, c'est un maître rigide. Et envers des fautifs multirécidivistes comme moi il est implacable.

12

Voici le temps de la fin. Le temps final, celui à partir duquel je dois me reconstruire. Je ne veux plus du passé. Je suis épuisé, lessivé, détruit exactement comme les patients d'une thérapie qui va au fond des choses. Les mots me manquent et je n'ai plus de situation pour les faire naître. Je suis comme un homme neuf dans un corps de vieux, plus de sujet à vider, plus rien à parler dans ce parler de mots écrits, je suis devenu creux de l'intérieur, je n'ai plus d'histoire me raconter, je ne sais plus dans quelle direction aller. C'est un moment de flottement où je ne sais plus si la cure par l'écrit peut fonctionner. Elle a atteint ses limites. Je ne sais pas ce qui peut en émerger. Si je cherche à poursuivre cette écriture l'énergie va me manquer.

J'attends de cet épuisement un renouveau salvateur qui puisse tordre mon existence dans un sens positif. De cette stratégie du chaos j'espère un ordre nouveau. Le futur est à inventer et je veux

croire qu'il ne peut m'apporter que du bien étant donné que je connais déjà le désastre que le passé m'a apporté. Et s'il m'apporte de mauvaises nouvelles je veux croire que je serai suffisamment armé, que je saurai puiser dans ces expériences passées et que j'aurai une nouvelle façon pour affronter la douleur, comprendre en quoi elle me touche et tâcher, un peu, beaucoup, partiellement, de la surmonter. Il ne sert à rien de vouloir sombrer avec le monde. La vie vaut la peine de survivre aux catastrophes, puisque tout est à reconstruire et que le temps est là.

J'ai le sentiment d'être parvenu à une sorte de plateau. L'éruption qui m'a conduit à courir face au danger des flammes est derrière moi. J'ai laissé les cris, les pleurs, les moments d'angoisse où je ne sais plus où je suis, les instants de silence qui se prolongent et ces regards perdus que je jetais sans savoir ce que je cherchais. Maintenant se présente à moi une autre vie, un nouveau regard sur cette vie qui est la même mais que je perçois différemment. Mon sentiment s'est transformé, non pas mes connaissances qui restent tout aussi hasardeuses. Mes impressions sont teintées de mélancolie, de distance et de combativité. Je dois être un peu moins aveugle qu'avant, un peu moins chassieux.

Je souscris au mythe de la possibilité de réinvention de soi. Je crois en la légende qui affirme que l'on peut renaître de tous les cataclysmes et que ceux-ci, sans être souhaitables, ont ce versant positif qui nous pousse à nous recréer. C'est pour moi une potentialité puisque je n'en ai pas encore vu les effets positifs, seulement des prémices fugitifs, seulement des discours à propos d'une sorte de recréation de soi qui solidifie la résilience et change sa propre perception. Je m'imagine dans la peau du phénix puisque ma peau me pèse parfois. On me dit qu'il est plausible d'avoir plusieurs vies en une seule, qu'il n'y a pas de fatalisme, que tout est à réinventer, moi-même comme le monde, que nous pouvons maîtriser notre destin même à l'heure des catastrophes, je veux y croire et cet espoir me porte comme un onguent sur une plaie vive, un soin palliatif comme un autre. Après un immense retour sur moi, sur mon histoire, sur mes blocages, sur mes envies, sur mes heurts, j'espère venir à moi l'horizon d'un ciel plus dégagé pour des jours plus cléments.

On me dit également que la mélancolie est le deuil jamais achevé et qu'il restera une part de moi qui ne pourra jamais effacer cette perte abyssale et qu'elle est ce sentiment étrange d'une perte irremplaçable. Peut-être. Je ressens très fort cette impression de vide que j'associe à l'épuisement de l'écriture et qui peut être aussi l'impression de ne pas pouvoir venir à bout de cette disparition. Ma mélancolie est cette impossibilité de faire disparaître cette tâche qui m'imprègne. Une porte s'est ouverte. Je ne pourrai la refermer qu'à l'occasion de ma propre mort, ce qui, je l'espère, me laisse quelques années pour m'adapter. Ah pauvre mère, tu ne sais pas quel séisme tu as provoqué en partant par une nuit d'avril pour des cieux lointains. Ta mort a réveillé des démons. Je crois que je regrette que tu ne sois plus là. Tu m'as laissé en plan, désarmé, solitaire, face à un gouffre. Tu m'as lesté d'un poids inouï et je dois me débrouiller avec pour le restant de mes jours. Sans doute ne savais-tu pas cela, toi qui as tant lutté dans ta propre vie, mais aujourd'hui, j'en suis là, faible, sensible aux éclats, je pleure, trop de tout. J'attends un événement, une rupture radicale qui me porte vers autre chose. Je dois savoir distinguer le signe qui me portera, qui pourra me déplacer hors de cette lourdeur quotidienne et me placer sur une autre orbite. Je ne dois plus considérer ma vie comme une seule ligne droite sur laquelle je n'ai qu'à me laisser trainer.

L'écriture n'est utile qu'à cette fin, régénérer celui qui la porte, le défaire de ses démons, lui montrer des possibles, le mener ailleurs que là où il est. Je lui demande de m'aider à voir clair en moi, qu'elle me purifie des scories qui m'embrouillent l'existence pour qu'enfin, je puisse dégager l'importance

des choses, ne plus perdre mon temps (Même si perdre du temps peut avoir son utilité), garder ces quelques années qui me restent pour du vrai temps. Je voudrais retourner le miroir le monde qui m'observe et conserver pour moi ces images. Je serai le réceptacle du monde et son exact inverse, dans une manière qui ne serait qu'à moi et qui soit exactement moi, dans l'amour de moi et des autres. Comme un bouleversement de l'ordre poussé par un ordre intérieur, je voudrais être avec les autres, simplement, longtemps, sans pensées préconçues, en me respectant et en respectant les autres. J'imagine combien je pourrais me ressourcer auprès des autres, auprès de tout ce qui n'est pas moi et que je voyais pas, comme une ubiquité qui me permettrait d'être là et ailleurs, dans le temps présent et dans l'instant des autres, en un retournement de ma présence ici. Oui, j'espère que l'écriture m'a apporté tout cela.

Je sens le début de cette transformation, l'esquisse d'un nouveau positionnement. Ma façon d'envisager le monde n'est plus aussi figée. J'ai fait un pas de côté et ce pas m'a permis d'entrevoir autre chose, de patienter et d'admirer, d'accepter ce que je suis et ce que les autres sont, sans la volonté de les modeler à mes désirs. Une sorte d'apaisement se fait jour. Un fragment du poids s'est détaché pour laisser place à plus de légèreté, plus d'envie de goûter à ce que la vie m'offre sans cette obsession de vouloir contrôler. Je me sens plus prêt à accepter l'inattendu qui me faisait si peur. Je me sens mieux armé, ma résistance à tout changement s'est effondrée, ma maison est ouverte et j'accueille le voyageur avec plus de facilité et d'empathie. Pas de résignation, juste l'envie de goûter aux plaisirs que m'offre l'existence et le sentiment aigu que les changements microscopiques sont les plus révolutionnaires. Les grands discours sont vains, ceux qui se concentrent sur le quotidien sont les plus importants. Ce n'est pas attendre du ciel une pathétique fin de mes tourments, c'est travailler à entrevoir dans mes interactions avec le monde des joies, des exaltations, des peines que je pourrai accueillir sans crainte, sans idée préconçue. Travailler également à redéfinir mon moi en malaxant l'intérieur et en faire ressortir un bouillon qui me corresponde, débarrassé d'un passé qui ne me convient pas et ancré dans un présent acceptable. Bien sûr je m'interroge sur le sens de ce changement, mais je sens qu'il peut, là, maintenant, m'apporter une paix intérieure réelle, un apaisement des tensions en même temps qu'un renouveau de mon rapport avec tous ceux qui m'entourent. Il serait stupide ne pas poursuivre dans cette voie.

Le décès de maman m'a pris de court à un moment où mes fragilités étaient béantes, j'ai surréagi, je me suis effondré, j'ai cherché des solutions, j'ai couru, j'ai crié, j'ai pleuré, je me suis cogné aux murs, j'ai repensé à moi, à mon passé, à mon futur, à ma famille, aux miens, à mes amis, et à tous les autres. Maintenant je veux rentrer dans un processus apaisé de construction de moi, d'un moi plus fort, plus centré sur lui-même mais aussi plus ouvert aux autres puisque nous n'arrivons jamais à survivre seul. J'ignore à quoi pourrait aboutir ce processus. Mais je sens qu'il est en marche. Quelque chose de nouveau est apparu. Je ne suis plus celui d'il y a un an et pas encore celui que je voudrais être (D'ailleurs est-on jamais celui qui hante notre idéal ?). Et que si je continue sur cette voie étroite je pourrais avoir ce que je recherche, un truc qui m'aide à vivre et à surmonter le désespoir d'avoir atterri sur cette planète.

Est-ce un temps du début ou de fin ? Les deux. Une transition. Une étape non anticipée qui me pousse à m'interroger et à me dire que je n'ai pas tout compris de mon positionnement. Ma vieille carcasse me suit depuis tellement de temps que j'errais avec elle sans me poser de questions. Il est temps de me réformer, de m'ouvrir, d'être patient, de sentir le monde à travers ses parfums, de suivre une longue rémission en abandonnant les grands projets et en me consacrant à ce qui est à

ma portée. Je voudrais voir émerger un nouvel arc-en-ciel, un horizon plaisant, un soleil brûlant. Je voudrais tout cela en sachant que c'est impossible et non-souhaitable et que l'une des leçons de l'existence est de savoir restreindre des attentes, savoir se contenter de moins que nos espoirs et se réjouir de ce peu qui nous est donné, sans renoncer à certains principes qui peuvent nous être chers. Il y a un équilibre subtil, délicat, profondément instable, à trouver entre nos désirs, nos « besoins », nos principes et cette réalité gluante à laquelle nous ne pouvons échapper et avec laquelle nous devons composer. Il est à repenser à chaque instant. Personne d'autre que moi ne sait comment agencer ces trois axes pour qu'ils puissent être convenables pour moi. Je suis infiniment seul et ensemble avec l'infinité des autres pour trouver une solution unique. Nous sommes une infinité de solitaires qui cherchons comment chacun de nous doit passer sa vie de manière la plus adéquate pour lui. Nous savons avec certitude que la perfection n'existe pas. Il faut se contenter de petits arrangements imparfaits qui puissent nous faire avancer autant que possible dans la voie choisie. Il n'y a donc pas d'horizon calme à partir duquel l'ataraxie est atteinte. Il n'y a que des peines et des joies, des travaux et des repos, des recherches, des esquisses, des tentatives, des succès et des solutions, plus ou moins petites, plus ou moins décevantes, avec lesquelles nous devons interagir en permanence, afin de tirer au plus clair nos désirs et nos choix. C'est le difficile de nos existences, être dans ce flottement qui nous insatisfait de manière chronique et nous pousse au suicide, à l'hybris, à l'enfermement en soi, à la folie...Je suis peu à peu condamné à l'humilité, au regard, au dialogue, à l'observation, à soupeser plutôt qu'à imposer, à écouter plutôt qu'à parler. Le plus douloureux est de renoncer à la perfection et de se contenter de l'imperfection. A la douleur d'une perte première, physique, s'ajoute une perte seconde, métaphysique, symbolique.

Je ne suis pas une machine dont les réactions sont exactement identiques en fonction de la sollicitation. Je ne suis pas un idéaliste qui croit que l'avenir idéal est devant nous et que la réalité d'aujourd'hui est nécessairement navrante. Je ne suis pas un morceau d'étoffe transparente qui ne retient rien de la lumière qui passe, incapable de garder pour lui ce que le monde lui renvoie. Je ne suis pas un démiurge dont les capacités sont illimitées et qui peut créer un univers à sa convenance. Je ne suis ni un combattant dont l'énergie est sans limite, ni un observateur passif d'une réalité décevante, ni un homme uniquement préoccupé d'un quotidien immuable. Je suis un peu tout cela à la fois, créateur de mon propre avenir, homme docile à des règles, reproductif mais innovateur, soumis et insoumis, à l'écoute donc sensible à ce que l'on me renvoie et voulant imposer ses idées, donc voulant inverser le sens du flux d'informations, fainéant et capable de beaucoup d'énergie, immuable et versatile, stable et instable, oublieux et dont la mémoire déborde. Je dois donc vivre avec des combinaisons contraires, accepter leur aspect irréconciliable et travailler en sorte que je puisse vivre sereinement avec elles tout en étant celui qui les porte au regard des autres et qui me définit à leurs yeux, étant imprégné du caractère fluctuant de ces amalgames intérieurs qui ne seront apaisés qu'à ma mort. Il s'agit d'accepter de se laisser porter par cette tempête intérieure et de ne la diriger que par petites touches afin qu'elle se redirige vers le but que je me suis défini, avec le sentiment net que ces modifications de trajectoires ne sont pas parfois que temporaires, complexes, dramatiques ou inutiles. Je n'ai que peu de latitude dans ma vie et le peu que je possède est immense. Je dois jouer avec ces flux issus de moi pour créer un théâtre intérieur qui soit celui que je veuille contempler, celui dont je voudrais exposer certaines parties et celui également qui sera promis à l'ébauche d'un avenir conforme à mes attentes. Cette fluidité est essentielle, elle me nourrit, me canalise, c'est grâce elle que je sais que je ne suis pas seul.

Je n'ai plus de plan de vie, plus de trait sur la comète, plus de projet bien ficelé, plus de projection ni de préjection. Tout cela est fini. Jeté aux oubliettes. Détruit. Je me laisse dériver, au gré de mes envies, de mes contraintes, de mon entourage. Je ne me fais pas de définition précise et prédéfinie d'une vie parfaite, je sais ce qu'est une chimère, je saisis les occasions, je goûte à ce que l'on me donne, je parle, j'échange des mots en espérant que cela soit utile à chacun de mes interlocuteurs, je veux être spectateur et acteur, je suis face à l'inconnu et je sais qu'il me faut composer avec lui. Je me présente nu et habillé au soleil de l'existence. Je n'ai plus peur de m'exposer. Je sais que je peux brûler et que s'il m'en coûte, je dois pouvoir surmonter cette brûlure. Mon dernier souffle sera la fin d'un flottement qui j'espère, sera ma félicité. Je veux entrer dans la lumière et dans l'obscurité, dans l'immensité et dans l'infiniment petit, dans le silence et dans le bruit, dans l'intérêt et le désintérêt, dans l'important et le sans importance, que tous me nourrissent, qu'ils soient des facteurs nourrissant mes transformations intérieures quotidiennes. Il ne m'importe plus de vivre mille vies, plutôt une seule dont je puisse savourer la pulpe longuement, avec la volupté et la parfaite connaissance du fait lui-même.

Je ne suis pas arrivé au bout de quelque chose. Je suis au début d'une vie. J'ai tout à apprendre, à découvrir, à appréhender lentement, avec complicité et complexité. Je suis un grand malade convalescent. Je ne savais qui j'étais, ce que j'étais, ce que je voulais être et comment les autres me voyaient. J'en restais aux questions existentielles dénuées de sens au lieu de voir que la vie est toute proche, précieuse et fulgurante. Comme une petite fleur vite écrasée à laquelle on ne prête guère d'attention, mon bonheur n'était pas loin. Aucun voyage au bout du monde, aucune épopée, aucun pouvoir ne pourra abolir cette possibilité : le courage de tenir ce miracle à bout de main, simple, concret, humble, en dehors des préoccupations contingentes, que notre pensée persiste à maintenir éloignée parce qu'elle a bien d'autres schémas frelatés à admirer. L'achèvement de cette longue réflexion n'est pas un silence mais une mélodie en mode mineur qui débute.

Pour les Egyptiens anciens, l'âme des morts mourrait deux fois : lorsqu'elle se détachait du corps et lorsque plus personne ne prononçait son nom. Je vais donc écrire le nom de celle qui est l'origine de ce projet afin qu'un peu d'éternité l'accompagne, où qu'elle soit.

Marie.

Fiction 6

Dans des temps très anciens, chacun disposait d'un pouvoir très simple. Chaque personne avait la possibilité de projeter sur la réalité tangible sa propre réalité de sorte que chaque réalité était augmentée de la réalité projetée par tous les autres. Ainsi chaque réalité devenait un entrelacs de différentes réalités posées l'une sur l'autre, mouvantes, contradictoires, imbriquées l'une dans l'autre au point que la totalité de toutes ces réalités augmentées devenait un nouvel ensemble où chacun pouvait puiser pour se créer un monde parfait. Il n'était pas un centimètre qui échappait à la superposition des réalités. Tout était rempli, ou vidé selon les désirs de chacun, tout était construit ou déconstruit, tout était à la mesure des uns et des autres, rien n'était impossible.

Ces temps-là ne sont pas bien documentés. Aucun cloud Internet n'existait. Aucun blog pour relater les choses. Aucun smartphone pour prendre des photos pour l'éternité. Néanmoins les historiens

autorisés croient pouvoir affirmer de façon certaine que la superposition de la réalité réelle et des réalités subjectives avait conduit à l'élaboration de plusieurs univers parfois contradictoires mais qui cohabitaient de manière pacifique. Il était ainsi facile à ceux qui habitaient un univers de passer de l'un à l'autre et de choisir celui qui lui plaisait puisque chacun avait la possibilité de modifier son propre univers ou de passer son temps dans celui du voisin quand celui-ci lui paraissait plus vert. La situation permettait donc une mobilité des êtres humains en fonction de leurs propres représentations ou de celles des autres, ce qui n'est pas un avantage négligeable, reconnaissons-le. Chacun avait la possibilité de s'insérer dans une infinité d'univers, de faire profiter du sien des avantages des autres ou d'aller dans ceux-là. Chacun de nos ancêtres nageait donc entre plusieurs univers au gré de ses fantasmes ou de ses besoins, avec la pleine liberté de mouvements que pouvait autoriser un univers constitué de milliards d'univers engoncés l'un dans l'autre qui possédait assez de souplesse pour que ceux qui le peuplaient puissent en jouir à leur guise.

Cela commençait dès les premiers âges de l'enfance. Le bébé prenait conscience qu'il possédait le pouvoir de modifier l'environnement qui l'entourait, de changer le passé et d'envisager un futur différent. Il faisait disparaître un humain méchant ou apparaître un autre à son gré sans que cela change la représentation des autres humains qui pouvaient, dans leurs mondes à eux, rester à la même position et s'apercevoir que le bébé les avait effacés. Ce pouvoir s'affinait avec l'âge. La conscience de chacun était ainsi élargie à la conscience de tous ou du moins, à l'expression de la volonté de tous comme si chacun étalait sur la place du marché l'ensemble des biens qu'il possédait pour les mettre à disposition de tous. La visibilité des univers offrait une transparence unique, gage d'une porte ouverte vers de multiples univers et d'une souplesse infinie.

Avec le temps il fut devenu difficile de différencier la vraie réalité de toutes les réalités qui se superposaient sur elle. L'univers était devenu un palimpseste infini, un parchemin sur lequel des milliers de récits avaient été écrits, un ensemble de récits inextricables. La recherche de la vérité n'était pas importante. Il ne serait venu à l'idée de personne de chercher la véritable vérité puisque chacun s'accommodait de la sienne. La vérité était devenue une déformation de la vérité. Chacun y trouvait son compte si bien que l'humanité baignait en ce temps-là dans un bonheur indicible, profond, orgiaque, inouï. Il était loisible à chacun de se mouvoir dans toutes les interprétations possibles, avec une liberté totale. Personne n'avait de limite à sa volonté sinon la seule puissance de son esprit.

On raconte ainsi qu'un enfant avait procédé à un lâcher de ballons, et cela dans des temps pas si lointains. A peine avait-il lancé ses ballons que des voisins furieux avaient supprimé de leur espace personnel ces ballons qui leur gênaient la vue et qui risquaient de s'écraser dans leur jardin. L'enfant n'eut d'autre possibilité que de pénétrer dans leur espace et d'aller chercher ses ballons disparus pour les remettre dans le sien qui n'était peuplé que de fleurs, de ciel bleu et d'un vent doux faisant dériver ses ballons. Il ne conçut pas de la peine de cette contrariété. Il savait que chacun pouvait vivre sans conflit d'usage sur le même espace. Il y avait suffisamment d'univers pour que chacun puisse trouver une immensité à sa guise. Il lui serait loisible de trouver un espace assez large pour que ses ballons puissent trouver une place dans un univers qui voudraient bien les accueillir.

On raconte également qu'une armée belliqueuse voulut traverser une région pacifique. Les habitants avaient érigé dans leurs univers tellement de murs hauts et solides qu'ils débordaient de

leurs propres univers dans celui des soldats conquérants. Parfaitement aguerris aux combats les plus meurtriers, ceux-ci en vinrent à bout après de multiples assauts, mais aussitôt, les habitants en reconstruisirent de nouveaux que les soldats mirent plus de temps encore à abattre. Et quand ces deuxièmes cédèrent, des troisièmes apparurent, plus haut, avec l'armature plus résistante. Ainsi de suite jusqu'à ce que leur chef, un chef puissant qui avait été élu sur la promesse de mater un pays ennemi, décida de rebrousser chemin et repartit penaud dans ses pénates, lassé par la résistance inattendue de ces paysans illettrés. Chacun pouvait choisir son univers mais le concours de tous était nécessaire pour changer vraiment le cours des choses.

Un homme, le malin, tenta de repousser le plus loin possible ses propres possibilités. Il déposa sa tête et son cœur dans la plus prosaïque des réalités, un lac où s'étendait son amour d'alors, une jeune fille belle comme un champ de fleurs sous un ciel vespéral. Son corps, lui, partit dans un autre univers. Il voulait comprendre comment on pouvait édifier une ville dans un des plus beaux endroits du monde, ce lac qu'il aimait tant. Il partit dans le même endroit, mais cette fois-ci peuplé d'usines, de routes, de centres commerciaux, de pistes cyclables, de gens qui couraient, marchaient, regardaient leur téléphone et ne semblaient jamais être là où ils devaient être. Son corps avait trouvé là matière à observer. Il se terra dans un jardin public, suffisamment à l'écart pour qu'on ne le remarque pas et suffisamment proche de ce qu'il voyait pour être certain de la réalité ce qu'il voyait. Il se délecta durant de nombreuses heures de ce spectacle inouï des villes immenses. D'aucuns pourraient penser qu'il eut du mal à se retrouver lui-même, à reconstituer ce moi éparpillé en plusieurs univers, à faire en sorte qu'il fut de nouveau lui et non plus un amas informe de deux morceaux. Il n'en fut rien. Lorsque le corps voulut retrouver sa tête, lorsqu'il eut envie d'avoir un vrai cœur, les morceaux épars se retrouvèrent dans un monde où ils purent se recoller, la jonction fut rapide et l'homme put rapporter à chacun de ses morceaux ce que les autres avaient éprouvé de sorte qu'il devint fort de plusieurs expériences parallèles pour le restant de ses jours.

Une girafe avait bien compris le système et sans que l'on puisse comprendre la façon dont elle avait réussi cet exploit, elle a glissé son cou dans un univers qui n'était le sien. La futée avait ainsi atteint les branches les plus hautes d'un arbre qu'un habitant des grandes plaines avait fait pousser dans son univers sans en avertir les autres, et surtout pas les animaux sauvages. Elle avait aperçu cet eldorado et avait été capable de mettre en œuvre un procédé pour atteindre les feuilles convoitées. L'habitant en question fut violemment surpris de voir le ruminant dans son pré carré. Les animaux n'ont pas fini de surprendre. Nous ne sommes plus seuls dans l'univers.

Malheureusement les êtres humains ont commis une faute. Ils ont été privés de ce droit à bâtir leur propre univers. Tout cela a disparu. Par la bévue de nos ancêtres, nous sommes dépouillés d'une capacité qui devait être fabuleusement délicieuse. Notre univers à nous est unidimensionnel. Aucun univers parallèle n'existe plus, sans que l'on sache avec précision l'erreur fatale qui perdit cette possibilité. Modification génétique propice à l'expression d'un gène destructeur, darwinisme social, hybride démesuré de l'un d'entre eux qui fit compromettre l'équilibre de l'édifice social humain, avantage cognitif de l'homo-sapiens-sapiens sur ses concurrents qui fit de ceux-ci des simples faciles à éliminer, manque d'imagination de la part d'une génération qui fit que ce pouvoir devint inutile et précipita l'un de nos ancêtres vers une faute inexpiable ? La question reste ouverte. Les êtres humains n'ont plus aucun pouvoir surnaturel. Nous devons vivre dans une réalité unique, morne et désespérante. Aucune place à l'imagination. Nos temps peuvent passer pour ternes au regard de ces périodes fastes. Ils sont bêtement les mêmes partout et selon tous les points de vue.

Si les êtres humains sont si malheureux aujourd'hui, alors que nous n'avons jamais été aussi riches et que la planète n'a jamais été aussi pacifique, même avec un taux de pollution inégalé, c'est bien parce qu'ils pleurent leurs pouvoirs perdus. Ils aimeraient toujours modeler le monde à l'image de leur vision. Mais ils ne le peuvent plus. A l'instar de ces animaux qui ont perdu un appendice que l'évolution a rendu inutile, ils n'ont plus besoin objectivement de ce super pouvoir puisque la technologie répond à tous leurs désirs, mais ils en ressentent le besoin subjectivement et ne se consolent pas de cette perte. Les êtres humains sont trop sensibles. Ils éprouvent une nostalgie déplacée. Ils rêvent d'un pouvoir perdu à jamais. Ils ne savent pas passer à autre chose. Voilà tout.

Fiction 7

Je m'appelle Clément. J'ai cinquante et un ans. Et quand je regarde cet homme qui me fait face dans un miroir je ne le reconnais plus.

Je suis né voici tellement longtemps que l'époque de mes jeunes années me paraît recouverte d'un voile qui la rend illisible. Du temps a passé et moi, j'ai dû passer mon temps ailleurs. Je suis incapable de distinguer nettement ce que fut ma jeunesse.

Sur une photo qui me reste de ces années je suis un enfant heureux. Je fais de la luge sur une neige immaculée. Ma sœur est à quelques mètres, occupée à confectionner une boule de neige. D'autres enfants nous ont rejoints et nous profitons d'une place en pente pour nous livrer aux joies de la descente. Maman n'est pas loin. D'autres mamans aussi, mais elle est particulièrement attentive à nous. Nous jouons depuis quelques minutes. Je ne m'en lasse pas. J'aime la neige. Le froid ne me dérange pas. J'ai un bonnet rouge sur les oreilles. Je pourrais rester des heures dans ce lieu que l'absence de voitures rend propice aux jeux. Papa m'a promis de venir. J'attends sa venue. Son travail doit s'achever d'ici peu, m'a dit maman. L'idée qu'il puisse me trainer dans le chemin jusqu'au sommet de la petite colline afin de nous laisser glisser, vite et avec la peur au ventre d'une catastrophe, cette idée me rend heureux par avance. Nous sommes plusieurs enfants à nous amuser sur cette place. Les mères papotent. Les enfants s'égarer sous l'œil bienveillant des génitrices. La photo est prise, elle immortalise mon bonheur, je l'ai sous les yeux, il irradie, pour l'éternité. Soudain ma mère surgit du groupe. Je suis à cheval sur la luge. Elle se précipite sur moi. Elle me tire par le manteau et me dit que nous devons aller. Je vais pour protester. Elle sait qu'il lui faut un argument. Fronçant les sourcils comme je lui ai déjà vu faire, devinant mes questions, elle me lance : « C'est comme ça ». Elle me tire par les vêtements car je ne veux pas quitter ma luge. Vaine résistance d'un petit enfant face à la force de l'adulte. J'abandonne mon cheval imaginaire avec mille regrets. Ma sœur a compris qu'il nous faut partir. Je regarde la place que je viens de quitter. Je ne vois pas mon père. Il fait froid.

Sur une autre photo je suis assis le long d'un bâtiment en préfabriqué comme il en a poussé dans ces années où la démographie favorisait la création d'école. Je ne suis pas seul. Nous sommes très nombreux à nous blottir les uns contre les autres, assis sur un banc improvisé constitué par un soubassement du bâtiment qui ressort étrangement. Terrifiés par l'ambiance extérieure faite de sons violents, de cris, de pleurs, de menaces, nous n'osons pas quitter notre refuge fragile. Les autres, les dizaines d'autres, plus grands, plus sauvages, meilleurs connaisseurs des lieux, nous

regardent comme des acheteurs contemplant des poissons dans un aquarium avant de les saisir. Je ne peux compter que sur moi. Si l'un d'entre deux venait à de me désigner à la vindicte de ses camarades, aucun de mes frères camarades ne viendraient à mon secours. Lâcheté ordinaire des jours quotidien où il n'est pas question de sauver l'humanité et où seules comptent les petites défaites. Je sers les dents. On me parle. On m'observe. Des voix s'élèvent autour de moi. Je suis résolu à ne pas me laisser impressionner. J'ai connu déjà plusieurs arrivées. Celle-là ne doit pas faire exception à ma capacité de survie dans un environnement hostile. Ma détermination à ne pas me laisser impressionner est sans faille. La peur a beau me tenir compagnie (Le mal de ventre qui me tiraille est là pour me le rappeler), je ne vais pas céder à ceux qui n'attendent que cette occasion pour nous sauter dessus. C'est une confrontation comme j'en ai connu d'autres, à la fois dans le silence des regards et le brouhaha des cris. D'autres ont cédé, ils ont été broyés, insultés, déchiquetés par la horde. Ils ne m'auront pas, moi, c'est décidé. Je tiendrai jusqu'au bout, jusqu'à cette première sonnette dont je sais qu'elle signifie la délivrance et que chacun de nous, les petits, attendons désespérément. C'est jour de rentrée au collège et je n'attends aucune sympathie de la part des autres.

C'est un beau jour d'été, un de ceux dont on voudrait qu'ils ne s'arrêtent jamais et dont on redoute de ne pas profiter assez. Je ne suis pas très âgé, moins d'une dizaine d'années. J'adore me réchauffer au soleil parcimonieux de la Normandie. Avec ma famille nous sommes dans une minuscule crique que nous affectionnons : il faut prendre un chemin de terre que l'on devine à peine depuis la route, laisser la voiture et descendre laborieusement le long d'un sentier pour accéder au but ; et c'est là, l'extase complète, le sentiment d'être seul et que tout ce que tu vois, tout ce que tu touches, tout ce que tu entends est pour toi ; l'impression que toute la beauté du monde s'est donnée rendez-vous pour toi, ici. La mer, le soleil, la chaleur, les rochers, le timide remous des vagues, tout concourt à fabriquer pour toi un paysage unique. La mer est déjà haute. Nous devons nous réfugier en surplomb de l'océan. Je m'accorde la place royale le long d'un rocher relativement plat, au détriment du reste de la famille qui proteste mollement. Quelques pics çà et là débordent. Je dois me déplacer pour trouver la position parfaite. Je suis aux anges. Le soleil brûle ma peau. Ma sœur babille avec mes parents. Je ferme les yeux. La chaleur pénètre mon corps. Je voudrais profiter au maximum des heures longues de ces instants bénis. A travers mes paupières je m'amuse à regarder le soleil. Il m'agresse. Je m'amuse à le défier à travers une protection dérisoire. Mes bras sont le long de mon corps. Je veux offrir au soleil l'entièreté de ma peau, je dois être irrigué partout, aucune parcelle de mon corps ne doit en réchapper. Soudain je me lève. Envie de me plonger dans cette immensité qui me fascine. La mer, lieu de vertige qui m'a toujours accompagné et vers laquelle revient toujours mon imaginaire. Je veux nager dans ces vagues qui remontent en rouleaux paresseux. J'adore ce moment où le dénivelé oblige l'océan à fabriquer de grosses vagues. Je veux en profiter immédiatement. Je me lève brusquement. Ma mère me demande ce que je veux faire. Je lui réponds que je traverse la crique. Elle bredouille une phrase incompréhensible. Je suis déjà sur un petit sommet que je connais par cœur. A l'aise dans cette eau écumante, percuté par froideur des flots, je suis aux anges. Je nage avec une vigueur qui me détend. Je suis à l'autre bout de la plage. J'adresse un coucou que personne ne remarque et presque immédiatement je décide de revenir vers la famille qui ne peut pas me voir. Je dois lutter avec un tourbillon mais cela me plaît. J'en ai l'expérience et l'amour, comme un fauve que l'on a dompté et qui me répond parfaitement. Je suis un dompteur invincible, celui qui peut montrer à tous son prodigieux pouvoir. Je connais l'univers étrange de la mer. Parvenu au milieu de mon trajet de retour je me mets sur le dos. J'adore cette

position. Je suis face au soleil, mon ami. Il m'irrigue complètement. Il ne me trahit pas. Le ressac me porte. Je m'adonne à la chaleur du soleil. Je reste un long moment à goûter à cette position magique. Je ne voudrais pour rien au monde abandonner cette posture dans laquelle je m'imagine comme un dauphin, habile dans l'eau, capable de profiter de cette immensité magnétique. Je ferme les yeux. Je suis la totalité de la mer qui m'entoure. Je suis en elle, sur elle, partout où je veux, je fais corps avec elle, elle m'enveloppe autant que je la possède, je suis elle, elle est moi, les gouttelettes qui meurent sur moi sont autant de signaux qui me donnent la preuve que je suis elle, un être marin porté à la face du soleil comme une idole des cultes anciens. Le temps ne compte pas. Suspendu. Je suis ailleurs, loin de tout et près de moi. Les signes n'existent plus. Tout langage est aboli, ne reste que la pure sensation. La mer est un miroir et Narcisse fier de lui, je me mire amoureuxment dans elle puisque je suis Un avec elle. Je ne suis plus qu'un amoncellement de gouttes qui me confondent avec l'immensité sur laquelle je flotte. Tout autour de moi est une prolongation de moi puisque je suis profondément dans cet infini. C'est alors que je décide de rentrer. Je me redresse. J'ai dérivé. Cela ne m'effraie pas. J'ai l'habitude. Je me lance dans l'aventure. Je me considère comme un bon nageur. Je vais de toutes mes forces, mais le courant est trop fort. Mes parents et ma sœur ne me voient pas. Je devine les serviettes et les sacs qui dépassent des blocs. Ils sont loin et près à la fois. Je redouble d'efforts. Je n'avance que de quelques mètres qui me semblent des kilomètres. Je lutte contre la peur qui monte. Je regarde rapidement si je peux accéder à un rocher qui m'accueillerait le temps de me reposer. Rien. Tout est escarpé, c'est le charme du lieu. Je nage encore et encore. Je gagne quelques mètres. Je m'approche du Graal. Les vagues me rabrouent. Là où j'étais, le calme de la mer me semblait parfait. Dès lors que j'aborde les rives, je dois affronter le ressac, redoutable piège qui me repousse loin des rochers et me force à un ultime effort supplémentaire. Les vagues m'empêchent de m'accrocher avec les mains. Trop fier pour crier à l'aide, je lutte avec un adversaire intérieur qui me pousse à abolir mon orgueil et à compter sur les autres. Têtu je refuse toute main qui viendrait (Je me moque abondamment des touristes forcés d'être repêchés chaque été). Je veux être le seul artisan de mon sauvetage. Une vague plus grosse que les autres et ma main parvient à agripper un minuscule monticule pierreux. Après plusieurs tentatives désespérées, je suis sauvé. Au prix de mille efforts, je me hisse sur une petite plateforme. Mon torse est griffé. Je reste de longs instants allongé à reprendre souffle. Je réalise le danger auquel j'ai échappé. Lorsque j'étais dedans je ne pensais qu'aux efforts ; maintenant que la tension est relâchée, j'ai envie de pleurer et je dois me reprendre. Je jure qu'on ne m'y reprendra pas. Je suis à la fois vexé et fier. Je suis épuisé. Ma mère ne doit rien remarquer. D'un pas mal assuré, je reviens au camp de base. Celle-ci note immédiatement mes blessures. Elle me demande ce qui m'arrive. Je lui réponds que ce n'est rien. Elle insiste. Je la rabroue. Une journée ordinaire au bord de mer.

Je suis adulte maintenant. Invité d'un weekend scout alors que je suis peu à l'aise avec ces associations quasi militaires, j'accepte d'aller dans un bois du centre Bretagne. Au milieu de ces gamins habillés comme des soldats, je suis un grand échalas qui ne sait pas se comporter, simple observateur n'ayant pas de compétence particulière et ne connaissant pas ce monde étrange. J'ai été invité par un ami. Celui-ci est le chef d'un petit groupe d'enfants, dirigeant l'ensemble avec une sûreté qui n'est pas de nature à me rassurer. Lui s'active dans tous sens, monte des tentes, donne des ordres, déroule un programme strict connu de lui seul, parfaitement à sa place avec des enfants qu'il dirige tout au long de l'année. C'est un weekend de remise en route après la pause estivale et chacun est déjà dans son rôle et joue une partition connue d'avance. Beauté des ensembles coordonnés. Je me contente d'observer, je remarque les coups d'œil furtifs que les uns et les autres

ne manquent pas de m'adresser. Ils sont intrigués par ce personnage inconnu, différent, et qui s'insère dans une cérémonie rodée perturbée par ma présence. Aucun d'entre eux ne m'adresse la parole, même si mon ami m'a dûment présenté. Je ne leur parle pas non plus, trop peu habitué à me retrouver dans de tels environnements où le respect d'une hiérarchie impeccable et où le poids de l'histoire forgent les relations. Je préfère ne pas intervenir sur aucun sujet, mon silence ne vaut pas approbation, juste un prudent retrait d'une sphère où je ne me sens pas légitime. Enfin il y a un conciliabule. Le chef appelle la troupe. Celle-ci se regroupe rapidement autour de lui. Ils écoutent religieusement. Je me maintiens à distance. Le chef ordonne. La troupe obéit comme un seul corps. Le chef me désigne. Pointant son index vers moi, il crie à ses disciples : « Maintenant, il faut lui montrer ». Soudain la troupe s'ébranle dans des cris assourdissants. Ils se dirigent vers moi. Ils ne sont pas armés mais leurs cris sont terrifiants. Excités par les paroles du chef ils courent à vive allure vers moi, assoiffé par le sang promis. L'un d'eux agite un bâton. Les autres poussent des cris. Leurs regards me fixent comme des prédateurs regardent une proie. Ils sont une quinzaine. Ils courent à toute allure. Ils crient, se poussent, aveuglés par la bête qu'on vient de leur offrir. Attirés par le sang ils ne veulent pas perdre une seule goutte. Aucun d'entre eux ne renoncera à sa part de butin. Je suis la cible désignée. Ils veulent me passer à tabac ou me faire peur, je l'ignore, je n'ai aucunement l'intention de leur laisser le loisir d'exercer leur pouvoir sur moi. Il faut m'échapper. Je n'ai que quelques mètres pour réussir à me protéger de la horde. Ma seule chance est représentée par cette courte distance entre eux et moi. Je n'ai pas le temps de réfléchir. Je sais que si je veux échapper à l'hallali, je dois courir en sens inverse dans cette forêt inconnue. Je me retourne très vite. Je cours sans regarder le sol meuble, les ronces ou les fougères m'égratignent, je ne distingue aucun chemin, je dois me frayer entre les arbres, je ne regarde pas derrière moi, haletant, effrayé comme peuvent l'être des animaux au voisinage de chien de chasse, je passe un premier cours d'eau, je passe une pinède, je suis très vite hors d'haleine, il me semble n'avoir jamais couru aussi vite. Lorsqu'enfin je me retourne, aucun de mes poursuivants n'est là. Je ris comme après une trop grosse frayeur. Je reviens sur mes pas, méfiant. Je mets un temps infini pour rejoindre le camp, à la fois parce que je ne suis pas certain du chemin et parce que je refuse toujours de servir de gibier à des gosses excités, scrutant les environs comme une bête observe des lieux hostiles. Quand je parviens au point de départ, mon ami le chef fume sa pipe (Dans une forêt) et me lance : « Alors comme ça, tu n'as voulu connaître l'accueil scout ? ».

C'est l'été. Je suis étudiant. Ayant à ma disposition une voiture, ce qui était une rareté à l'époque, j'ai emmené quelques amis à une plage, dans un endroit à l'écart où nous pouvions nous livrer à l'exercice d'une liberté capitale, boire, fumer, rire fort, se lancer des défis stupides, raconter les blagues les plus nulles... Nous restons sur le bord de la plage toute la nuit à jouir de cette liberté âprement conquise. La nuit a été enrichissante et grassement réjouissante. Nous avons développé parfaitement notre programme libertaire au risque de provoquer quelques agacements de la part des riverains : nous sommes fiers puisque cela montre notre qualité de rebelles au système ou d'écervelés, c'est selon. Nous nous sommes montrés insupportables pour qui regardait notre fête de l'extérieur et cela nous a rendu plus enragés encore, comme une marque de notre indépendance et de notre inconvenance. L'endroit, même s'il est à l'abri, n'est pas dénué de campeurs et lors de nos agapes bruyantes, nous considérons ceux-ci comme d'insupportables beaux en faisant de bruyantes allusions à demi voilées. Une nuit longue, émaillé de chants, de blagues éculées, de silences alcoolisés autour d'un feu improvisé. Nous sommes vissés dans un duvet puisque planter une tente eut été incongru. Soudain, la nuit se lève. A demi-abrutis par notre nuit de débauche nous devenons

peu à peu silencieux. Tout autour de nous devient magique. Nous assistons médusés à la transformation du monde. Nous sommes sidérés, apeurés devant tant de beauté. Nous ne voyons pas directement le soleil se lever puisqu'une petite colline nous le cache. Nous ne faisons que deviner ses effets et cela nous laisse stupidement hagards. La mer se métamorphose, les couleurs changent, vert, bleu, rouge, orange, avec un léger nuage qui stagne, tout passe et nous offre un spectacle stupéfiant. Je dois me concentrer, l'alcool n'aide pas. Je ne veux rien perdre du spectacle. J'ordonne à l'un de mes camarades de se taire. Je veux tout observer. Les abords de l'eau, noirs depuis des heures, soudain, se transforment en sable, en petits buissons ou en rochers. La route que nous avons quittée, les bords du camping apparaissent nettement. Tout près de nous, l'immensité de l'océan, à perte de vue, le milieu dans lequel je ne pourrais jamais être mal, ce calme mouvement de l'eau du matin qui déborde jusqu'à nos pieds, j'admire. Je m'imagine porté par le ressac. Je voudrais plonger dans ce flux reposant que la multiplicité de la luminosité rend semblable à un tableau. J'étais vaguement perdu par l'alcool. Je suis maintenant fasciné, excité. On me présente la plus incroyable mutation de l'univers, celle toujours recommencée du jour, la transformation initiale grandiose du monde. Je reste stupide devant elle, sans doute la bouche ouverte, suspendu à la contemplation de cette évolution banale et extraordinaire. Une amie fait quelques commentaires. Je ne l'entends pas. Je suis tout entier dans cette admiration pour dame nature, probablement exagéré par la tendance des alcooliques à hypertrophier leurs sentiments. Tout cela me fascine. Je reste sans voix. La mer me fait l'effet de s'être encore une fois transfigurée pour moi. Cet effet inattendu de l'abord des eaux me renforce dans l'idée que seule la mer est mon élément. Je sais que je dois pas à cette heure-là, et vu mon état, nager. Je m'extirpe difficilement de mon duvet. Je trempe mes pieds. Je mets mes bras en croix. Je sens le souffle de la bise caresser mon corps. Je veux sentir le contact de l'eau sur moi. Il fait frais. Je voudrais rester ainsi des heures. En caleçon je fixe la ligne d'horizon. Je dois me maintenir, cette posture est vitale pour moi, je dois puiser une énergie essentielle. L'océan m'appartient. Je suis à lui.

Je suis jeune sur cette image intérieure. Cela fait des semaines que je vis en mode inversé, vivant la nuit et dormant le jour. Plus rien n'a d'importance si ce n'est la fête quotidienne, l'alcool à acheter et à boire, le shit qu'il ne faut pas oublier, et deux ou trois trucs plus speed. Je ne sais pas pourquoi j'enchaîne ces moments de déchaînement total, j'en ai besoin, c'est tout. Je suis sorti d'une salle décrépie où j'ai bu déraisonnablement. Les arbres de la forêt sont immenses. Ils bougent sous l'effet d'une tempête qui s'annonce et moi, je décide de dormir là, je m'allonge sur le sol, la boue, la crasse, les bras en croix, je veux être le plus en accord avec la terre, mon corps doit être le plus contact avec elle, peut-être enlevé-je ma chemise pour ne plus être que torse nu. Je me retrouve sous une pluie. Allongé sur le dos, face à la nuit pleine, je ne peux plus m'extirper, si je sens des démangeaisons, je suis incapable de bouger, je dois contempler les éléments. Je ne suis pas état d'accueillir cette beauté. Une force intérieure me crie d'arrêter. Quelque chose me révulse. Je me vomis dessus.

Et elle, où est-elle, dans ce flot de souvenirs ? Dans quel maelstrom est-elle ? Disparue de mes yeux et qui se désagrège de ma mémoire. Celle que des photos ou des films ne peuvent que retranscrire imparfaitement, sur quelle île s'est-elle réfugiée ? Elle est en pointillés, obscurcie par la nuit, forme imprécise de mes souvenirs, silhouette qui s'éloigne de moi et que je pourrai pas rattraper, corps vivant qui plonge dans l'océan et qui jamais n'en ressortira, poupée inerte, désagrégée, décomposée, qui flotte dans un monde inconnu. Elle ne pourra plus être près de moi et je ne sais pas comment le prendre. Enfant elle était la tête au-dessus de moi qui pensait à ma place, marquant la ligne entre le licite et l'illicite et me désignant la ligne à suivre. Mais je n'ai plus que de vagues

impressions de ces moments lointains. Elle ne se dessine plus nettement, déjà floue alors qu'elle était vivante. Mes images d'enfance me montrent une femme d'en haut, à la fenêtre du vieux château occupé par la gendarmerie, qui me surveillait d'un œil inquisiteur. Sur le bord de mer alors que je jouais à quelques mètres. Sachant à deviner ce que je faisais dans ma chambre d'adolescent. Me lançant de banales mises en garde lorsque je devais affronter mes premières heures dans une nouvelle école. Se moquant de ce qui n'était pas convenable pour elle et traçant pour moi la route à suivre. Fouillant discrètement mes affaires. Jamais rassasiée de connaître ma vie quand elle sentait que je me détachais d'elle. Elle fut l'œil de ma vie, perpétuellement au-dessus de moi, perpétuellement veillant sur moi jusqu'à vouloir serrer le nœud coulissant autour de moi.

J'ai mis mon costume-d'enfant-sage-qui-émerveille-tout-le-monde. Sur la photo j'ai le rictus étiré d'un sourire forcé, celui que font nombre d'enfants quand ils veulent forcer le trait. Je suis malheureux d'être-là mais je veux que pour la postérité, on me croit dans un état extatique. Même si je suis conscient du décalage entre l'image affichée et celle de mon intérieur, je tiens à exagérer ce sentiment de bonheur. Ma sœur est à mes côtés, sage aussi, frêle, fragile. Il y a du monde autour de nous. Nous sommes figés par l'appareil devant un bar où se tiennent des hommes qui, le temps de la journée, décompressent de leurs travaux harassants. C'est un mariage. Les hommes ont un costume élimé. Les femmes ont enfilé leurs tenues les plus visibles. Nous sommes dans un vieux bourg rural. Chacun se connaît. La tonalité des voix augmente au fur et à mesure que l'alcool se dilue dans les veines. Les voix s'échauffent autour de sempiternelles discussions sur le foot ou les connaissances locales. Je n'ai pas dix ans et je sens l'ennui des conversations d'adultes, pleines de clichés inutiles, forcés, énervés. L'enfance s'en va. Je ne suis plus collé à cette réalité qui me rebute. Je suis présent et déjà absent. Premier décollement d'une réalité jadis totalisante. Les cris ne me concernent plus. On me parle, on m'interroge, je ne réponds que par bribes. Je suis une âme errante. Je ne sais plus comment m'adresser à ces gens que je connaissais parfaitement mais qui me paraissent réunis pour quelque chose d'étrange, des acteurs d'une pièce inconnue dont je serai le spectateur obligé. Où que je tourne la tête je ne vois que des visages qui me sont devenus étrangers. Ils me parlent une langue particulière, stridente, qui ne correspond pas à celle utilisée d'ordinaire. Ce sont des tierce-personnes qui se pressent autour de moi, qui s'embrassent, qui s'interpellent bruyamment. Je suis petit. Je ne suis pas à leur hauteur et si d'autres cousins sont dans le même cas, ils paraissent se fondre parfaitement dans l'ambiance. Je suis seul. Elle n'est pas loin. Je sais qu'elle m'a observé lors la prise de la photo. Je suis sous son regard. Je tâche de m'en extraire, mais invariablement, je reviens à elle, comme une plante se nourrit de ce qui la tue. Je m'éloigne, je me fonds dans cette foule mal odorante et bruyante. Dans la salle à côté, des femmes préparent le repas. Nombreuses, actives, elles travaillent en s'interpellant l'une l'autre dans une joyeuse ambiance. Je ne me souviens pas vraiment, mais j'imagine que j'ai souri à ces femmes qui prennent leur labeur comme une tâche légère. Je reste à les regarder et soudain, je sens une main qui s'abat sur moi. Elle me pince l'épaule. Je sais que c'est elle. Je me retourne. Elle porte un verre à la main. Elle ne me regarde pas quand elle s'adresse à moi. Elle est tellement plus immense que moi. Fixant le fond de la salle, elle me demande « Ça va, mon poussin ? ». Et elle part d'un rire immense. Elle rit ! Elle m'appelle son poussin ! Sa question provoque chez elle une véritable hilarité, comme si la possibilité que j'aie bien lui semble incongrue et plutôt, comme si elle, allait bien et que cela n'était pas habituel pour elle. Je ne lui réponds pas. Elle ne m'adresse pas un regard, droite comme un i, fière de sa tenue et de son hilarité. Je ne sais pas combien de temps elle est restée comme ça. Je la regarde d'en bas. Elle rit encore. Son image n'est pas nette en moi, je me souviens seulement de la hauteur de ce rire qui me désarme.

Elle porte une sorte de tailleur et cela non plus n'est pas habituel. Elle a sans doute bu. Je ne connais pas encore les effets de l'alcool. Je tente de m'accrocher à elle mais elle s'éloigne rejoindre les autres. Elle rit encore, d'un rire incroyable, ouvert, éclatant, véritable, profond. Je ne l'ai jamais entendu rire auparavant. Je reste sur le bord de la salle, je distingue son rire dans l'assistance. Elle rit et moi je ne comprends pas.

La seule image précise d'elle est cette petite vieille, le dos vouté dans une veste rouge, les yeux rendus globuleux par la maladie, perdue dans cet appartement trop grand pour elle. C'est l'heure de partir. Je dois rejoindre mon train et je ne sais pas que c'est la dernière fois que je la vois. La glaciation de la mort a imprimée cette image-là dans ma mémoire floue. Comme d'habitude j'ai hâte de partir après quelques heures passées auprès d'elle. Bizarrement je sens son désir de ne pas me quitter comme ça, enfin, pas comme quelqu'un qui passe livrer des légumes et s'en va. Elle veut m'avouer un secret, un désir, une peur, elle veut me retenir. Mais rien en sort. Nous n'avons tellement pas l'habitude de parler qu'il faut des circonstances exceptionnelles pour que les mots sortent. Et celles-ci n'en sont pas. Elles le seront rétrospectivement, trop tard. Nous ne savons pas que nous ne nous reverrons pas et par conséquent, encore une fois, même pour cette dernière fois, nous restons silencieux, nous taisons nos passions, nos envies, nos désirs comme nos écœurements. Elle a cessé de rire depuis longtemps. Elle est déjà ailleurs, dans un temps et un espace qui ne me sont pas accessibles. C'est la rencontre d'un fantôme et d'un être vivant. Cette image me hante. Je voudrais la chasser de mon cerveau, mes neurones la retiennent, le souffle de la mort s'y imprègne. Cette scène est empreinte d'une surréalité qui la rend irréaliste, hors d'un temps défini, projetée dans une zone d'où elle ne sortira plus. Il ne me reste que ça, d'elle. Je ne dois pas gaspiller les miettes.

L'air libre, le souffle, la légèreté, le rire, l'absence d'angoisse, le plaisir seront pour plus tard. Ils me sont interdits pour l'instant. Je rentre en exil intérieur. Je dois composer avec une nature qui se recompose avec lenteur et délicatesse. La chrysalide se fracture.

21 septembre 2017

Remerciements

Pour accoucher de ce pensum, 4500km de course ont été nécessaires, des heures de travail sacrifiées, des litres de larmes ont été déversées. Je ne compte plus les nuits sans sommeil. J'ai maigri au point de me faire peur. Je ne sais plus quel est le goût des aliments. J'ai eu une liaison avec un homme que j'ai cru aimer. Rétrospectivement certaines de mes conduites furent à risque, vertige d'en finir, fascination de la mort. J'ai pensé vingt fois que j'étais sorti de cette période noire et vingt fois, j'ai replongé. Mes amis ne me reconnaissent pas. Je les vois plus. Ma famille est indulgente, il en faut de la patience envers un mari ou un papa à la dérive. Ils l'ont eu. Qu'ils soient ici remerciés mille fois, et que mes remerciements soient une récompense pour toute leur patience et leur amour.